This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

a39015 01802887 1b

Digitized by Google

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE

à l'État-Major de l'Armée

(SECTION HISTORIQUE)

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE R. CHAPELOT ET Cie, 2, RUE CHRISTINE.

Digitized by Google

# REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE

## à l'État-Major de l'Armée

(SECTION HISTORIQUE)

---

IVe ANNÉE

CINQUIÈME VOLUME

---

**Janvier-Mars 1902**

---

PARIS

R. CHAPELOT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

SUCCESSEURS DE L. BAUDOIN

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1902

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 13 Janvier 1902

6
1035
35 v

SOMMAIRE

*La campagne de* 1794 *à l'armée du Nord* (à suivre).
*Études sur la campagne de* 1799 (à suivre).
*La guerre de* 1870-1871. — *Journée du* 6 *août* 1870 *en Alsace* (à suivre).
*Bulletin bibliographique.*

LA

# CAMPAGNE DE 1794

A

## L'ARMÉE DU NORD

DC
44
.R45
no.13

(17 Pluviôse-8 Messidor — An II)

**V. — L'infanterie. — La réquisition. — L'embrigadement.**

Aux causes morales de succès déjà indiquées : énergie du gouvernement; activité et esprit de solidarité et d'offensive des généraux; discipline des troupes; exaltation



Digitized by Google

de leur moral ; il faut encore ajouter l'effet matériel du nombre et le solide encadrement de la troupe.

A l'aurore de la Révolution, le Ministre de la Tour du Pin (1) posa comme principe que « la force militaire est créée pour la défense de l'État et non pour son agrandissement. » Dans un rapport supplémentaire, dont le président du Comité militaire de l'Assemblée (2), Alexandre Lameth, fit la lecture à la tribune, le 29 juillet 1790, le Ministre établit que cette force devait être de 250,000 hommes. « On ne peut couvrir nos frontières depuis Bâle jusqu'à la Meuse avec une armée moindre de 80,000 hommes ; on ne peut pas avoir moins de 60,000 hommes pour pénétrer dans les Pays-Bas et s'y maintenir ; les frontières des Alpes demandent 30,000 à 40,000 hommes... la garnison de nos vaisseaux exige au moins 18,000 hommes ; celle de nos colonies en demande à peu près autant... » A ce nombre de 216,000 hommes, il faut ajouter « une réserve d'environ 34,000 hommes, formant à peu près le sixième de l'armée, tant pour réparer ses pertes que pour la garde de nos forteresses... Les 250,000 hommes paraissent devoir être composés de 40,000 de cavalerie, 14,000 d'artillerie, 160,000 d'infanterie et 36,000 de réserve... Il est reconnu que l'instruction des troupes à cheval et celle de l'artillerie demande une longue éducation et une constante habitude ; on ne peut pas indifféremment diminuer la force de ces deux corps... Je ne pense pas que le nombre puisse être réduit au-dessous du quart pour ces deux armes. Quant à l'infanterie, quand elle est bien constituée,

---

(1) « Le département de la guerre fut confié, le 3 août 1789, au comte de la Tour-du-Pin-Paulin, lieutenant-général, ancien et loyal militaire, rempli d'excellentes intentions. » (Grimoard).

(2) « L'Assemblée nationale.... choisit dans son propre sein, le 1er octobre 1789, un certain nombre de membres pour former son Comité militaire.... » (Grimoard, page 343).

Digitized by Google

lorsque, le nombre des officiers et sous-officiers restant le même, la diminution ne porte que sur les soldats... cette arme peut être réduite dans une proportion double de celle de la cavalerie ».

« D'après ces principes, une armée de 250,000 hommes pourra supporter une réduction de 10,000 hommes de cavalerie, de 4,000 hommes d'artillerie, de 50,000 hommes d'infanterie et de 36,000 hommes de réserve, total 100,000 hommes, ce qui laissera l'armée à 150,000 hommes... » sur le pied de paix.

L'effectif de paix de l'armée active fut donc fixé à environ 150,000 hommes, et l'article 1er du décret du 18 août 1790 décida qu'elle serait composée, à dater du 1er janvier 1791, tant en officiers qu'en soldats, de 110,590 hommes d'infanterie et de 30,040 de troupes à cheval, non compris l'artillerie et le génie sur lesquels l'Assemblée nationale se réservait de statuer ultérieurement (1).

Il fallait donc trouver les ressources nécessaires pour porter cette armée au pied de guerre de 250,000 hommes : Alexandre Lameth résuma, le 28 janvier 1791, les dispositions adoptées pour prévoir cette augmentation de 100,000 hommes.

« ... L'objet (d'assurer à la nation française la place qu'elle doit occuper) sera parfaitement rempli si, en conservant sur pied une armée suffisante pour garder nos frontières en temps de paix, et pour recevoir, sans une nouvelle organisation, les troupes qui doivent en temps

---

(1) Le plan du Ministre réduisait les compagnies d'ouvriers d'artillerie à sept et rattachait les mineurs au service du génie. Cette modification ne devait aboutir qu'en 1793. (Voir plus loin l'article *Génie*.)

Dans ses *Recherches sur la force de l'armée française*, Grimoard dit qu'à la date du 18 août 1790 la force, de l'artillerie et du génie fut fixée à 10,137 hommes.

Digitized by Google

de guerre la porter à 250,000 hommes, nous nous assurons au premier besoin la disposition de ceux qui doivent compléter ce nombre. Telle est l'institution des *auxiliaires*, c'est-à-dire d'hommes qui, vivant dans leur domicile et livrés à leurs occupations habituelles, s'engagent à marcher en cas de guerre dans l'armée de ligne, au moyen de certains avantages qui sont déterminés par leur création... Ces avantages devraient être : 1° une solde de 3 sous par jour ; 2° le droit de citoyen actif à ceux qui, ayant d'ailleurs les qualités requises pour l'exercer, ne payeraient pas la somme d'imposition qui a été jugée nécessaire... Les auxiliaires, engagés pour trois ans, ne pourraient être tenus de marcher qu'en cas de guerre et d'après un décret du Corps législatif. Ils (seraient alors) répartis dans les régiments et il serait affecté une somme de 50 livres pour l'équipement de chacun d'eux... »

Ces dispositions furent consacrées par la loi du 4 février 1791 dont l'article 2 prescrivait que « pour être en état de porter au pied de guerre tous les régiments de l'armée aussitôt que les circonstances l'exigeront, on s'assurera de 100,000 soldats auxiliaires » ; et l'article 4, que « ces auxiliaires devaient avoir au moins 18 ans et pas plus de 40 ans d'âge » et être pris de préférence dans « ceux qui auront servi dans les troupes de ligne ».

En dehors du contingent du temps de paix et des auxiliaires, il restait les gardes nationales dont Alexandre Lameth prévoyait l'emploi « dans un moment de péril extraordinaire ».

Nées à Paris, dans la nuit du 13 au 14 juillet 1789, et s'étant déjà propagées à l'infini moins d'un an plus tard (1),

(1) Discours de M. Mougins de Roquefort à l'Assemblée nationale, le 8 juin 1790.

Digitized by Google

les gardes nationales avaient été, le 18 juin 1790, l'objet d'une proclamation royale, invitant tout citoyen actif, et ses enfants à partir de 18 ans, à s'inscrire « dans la section de la ville où ils sont domiciliés ou à l'hôtel commun sur un registre qui y sera ouvert à cet effet pour le service des gardes nationales » et « tous corps particuliers de milice bourgeoise ou autres... à s'incorporer dans la garde nationale... »

D'autre part, Alexandre Lameth avait, dès le 10 février 1790, proposé la suppression des milices royales et avait renouvelé cette proposition le 4 mars 1791 : « Le régime oppressif des milices », dit-il, « était depuis longtemps l'objet des réclamations et des plaintes universelles du royaume... Le 4 août, les milices ont été supprimées... Les milices, dont l'organisation éprouve de fréquentes variations, composent en ce moment 13 régiments de grenadiers royaux, 14 régiments provinciaux et 78 bataillons de garnison. La dépense qu'entraînaient ces troupes serait difficile, pour ne pas dire impossible, à calculer ; car elle le serait d'une manière très inexacte si l'on se bornait aux sommes fournies par le Trésor public, et si l'on n'y ajoutait pas en même temps tout ce qu'elles coûtaient aux provinces et aux citoyens. Il n'est pas nécessaire de rapporter ici les vexations de toute espèce qu'exerçaient les intendants ou leurs agents ; l'arbitraire qui régnait dans les tirages ; les frais considérables qu'occasionnait aux familles la perte des journées ; la somme que mettaient dans la bourse commune les jeunes gens qui étaient appelés au tirage ; enfin celle qu'ils donnaient quelquefois pour obtenir la liberté ; ces abus, ces vexations étaient un véritable fléau pour les campagnes... Votre décret va les proscrire... »

Le même jour, en effet, l'Assemblée décrétait que « le régime des milices est aboli » et « que les 13 régiments de grenadiers royaux, les 14 régiments provinciaux et les 78 bataillons de garnison, formant les troupes

Digitized by Google

provinciales » étaient supprimés, leurs cadres devant être versés dans les auxiliaires ou la gendarmerie nationale.

Il semble que l'Assemblée ait attendu cette suppression pour reprendre la discussion de l'organisation de la garde nationale, qui s'ouvrit en effet le 20 avril, un mois après la promulgation de la loi qui sanctionnait le décret du 4 mars. Les méfiances contre l'autorité royale, aussi bien que la crainte de désordres intérieurs et de complications extérieures, firent adopter le décret du 11 juin, dont l'article 14 porte qu' « il sera fait incessamment, dans chaque département, une conscription libre de gardes nationales de bonne volonté dans la proportion de un sur vingt... » L'article 15 interdisait aux volontaires de se rassembler sans un ordre royal envoyé au Directoire de chaque district en vertu d'un décret du Corps législatif.

Mais cette proportion du vingtième s'augmenta et cette restriction tomba bientôt devant l'émotion considérable causée par la fuite du Roi à Varennes et la crainte des dangers extérieurs qu'elle semblait présager. Aussitôt, l'Assemblée décida, le 21 juin, que les départements frontières « du Nord, du Pas-de-Calais, de l'Aisne, des Ardennes, de la Moselle, de la Meuse, de la Meurthe, du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, de la Haute-Saône, du Doubs, du Jura, du Var, fourniraient le nombre de gardes nationales que leur population pourrait leur permettre. » En outre, « les autres départements devaient fournir 2,000 à 3,000 hommes, et, néanmoins, les villes pouvaient ajouter à ce nombre ce que leur population leur permettrait » ; et tout ce contingent formerait des bataillons de dix compagnies, chacune de 50 hommes, non compris les cadres.

Le 24 juin, l'Assemblée faisait un pas de plus dans cette voie ; et, sur la proposition de Lameth, concertée par lui avec Rochambeau et Lafayette, autorisait la

Digitized by Google

réquisition, par ses commissaires, de gardes nationales à mettre à la disposition des généraux d'armée.

A partir de ce moment, les décrets vont succéder aux décrets et augmenter de plus en plus le contingent des gardes nationales. C'est Victor de Broglie qui, le 3 juillet, constatant que « les départements de la Moselle, de la Meurthe et des Ardennes, par le résultat des combinaisons perfides de M. de Bouillé, sont loin d'être dans l'état où ils devraient être »; qu' « ils n'ont pu être préservés que par l'énergie des citoyens »; que « le moment est venu de révéler le secret de notre puissance en associant à ses défenseurs, contre les ennemis du dehors, les gardes nationales », fait décréter la levée de 26,000 d'entre elles, en y comprenant celle du 24 juin, dont 8,000 sur la Somme, 10,000 pour la défense des frontières des Ardennes, de la Meuse et de la Moselle, et 8,000 sur le Rhin, fournies par le Doubs, le Jura, la Haute-Saône, les Vosges, le Haut-Rhin et le Bas-Rhin. Le 22 juillet, c'est Alexandre Lameth, qui, résumant les mesures prises jusque là, les dangers auxquels il faut faire face, ajoute : « Nous avons pensé qu'en mettant dès à présent sur pied un nombre considérable de gardes nationales, nous suppléerions, pour le moment actuel, au délai qui est indispensable pour porter l'armée au complet que vous avez décrété..... Nous avons donc arrêté de vous proposer de mettre sur pied et d'entretenir dès ce moment 97,000 hommes de gardes nationales », y compris les 26,000 du décret précédent. Cette levée votée le 22 juillet, ces volontaires fournis par 15 grandes divisions, comprenant chacune plusieurs départements (1), furent organisés, par district et par cantons, en bataillons de 574 hommes, de 9 compagnies

(1) La nomenclature des ces divisions et départements est donnée par le décret du 22 (loi du 29) juillet 1791.

Digitized by Google

de 63 hommes, par le décret du 4 août 1791, puis de 5 compagnies par celui du 5 septembre. C'est enfin M. Émery qui fit voter, le 12, un décret fixant la composition de la garde nationale de Paris à 60 bataillons, formant 6 divisions de 10 bataillons chacune ou légions, et un autre du même jour formant un corps de « gardes nationales volontaires parisiennes à cheval » de 4 escadrons de 2 compagnies.

Une conclusion trop rapide, tirée de l'exposé qui précède, pourrait faire croire qu'à la fin de 1791, le recrutement de l'armée française comprenait 150,000 hommes du temps de paix, 100,000 auxiliaires et 97,000 gardes nationaux volontaires, sans compter ceux de Paris ; soit un total de 347,000 hommes.

Mais, tout d'abord, l'armée régulière (1) présentait un déficit considérable. Au moment de la discussion de son organisation, elle « était composée, sur le papier, de 180,000 hommes, mais sa force effective n'était que de 133,000 (2) ». Grimoard l'évalue à 154,910 au 1er juillet 1789 et à 123,984 au 1er octobre 1790.

Le 26 mars 1791, le Ministre, à qui l'Assemblée avait, le 8, réclamé la situation des forces du royaume, reconnaissait que l'effectif n'était que de 130,728 hommes. Bien qu'Alexandre Lameth eût affirmé, le 22 juillet (3), que cet effectif fût monté le 1er, à 148,000 hommes et ait ainsi bénéficié de 15,000 recrues, depuis l'organisation nouvelle de l'armée, Narbonne n'en faisait pas moins remarquer, le 11 janvier 1792, qu'elle présentait un

---

(1) On l'appelait alors les « Troupes réglées ».

(2) Alexandre Lameth. — 22 juillet 1791.

(3) D'après Grimoard « l'effectif n'était que d'environ 138,260 hommes, et il en manquait au moins 50,000 pour que l'armée de ligne fût complète..... »

Le 13 juin 1792, Dumouriez fera encore remarquer que « le déficit des troupes de ligne était de plus de 40,000 hommes..... »

Digitized by Google

déficit de 51,000 hommes; et Isnard dira, le 3 août, à l'Assemblée nationale, qu' « à la veille de la guerre, plus de 50,000 hommes manquaient dans les troupes de ligne; les Ministres du Roi nous dirent que, le 10 février, 150,000 hommes pourraient attaquer l'ennemi; et au mois de mai rien ne fut prêt. »

Ce déficit n'avait pu encore être comblé en janvier 1792, et Narbonne en donne la raison : « Vous concevez facilement la presque impossibilité du recrutement, depuis que la formation des volontaires nationaux a porté vers ce genre de service la classe précieuse d'hommes qui fournissait le plus généralement aux recrues. Je dois ajouter que l'établissement des auxiliaires n'offre, par la même raison, aucune ressource majeure (1), et que le travail du recrutement, suspendu partout, ne donne aucun espoir d'être ranimé avec succès, à moins de se soumettre à des conditions ruineuses pour nos finances, par un prix excessif dans les rengagements. »

Et cependant, l'Assemblée, poursuivant son utopie, n'avait rien négligé pour assurer le recrutement de l'armée de ligne, tout en décrétant l'auxiliaire. Après avoir ordonné la levée de 100,000 « auxiliaires », par son décret du 28 janvier 1791, et avoir, par celui du 4 février, augmenté 30 régiments d'infanterie de 18 grenadiers et porté 20 régiments de cavalerie au complet de 170 hommes par escadron, elle prenait, les 7 et 9 mars, les décisions qui permettaient à « tous les officiers (2),

---

(1) « C'était de la classe d'hommes destinés à former les auxiliaires qu'on tirait le plus de soldats, et la levée de cette nouvelle espèce de troupes essuya elle-même beaucoup de lenteurs, à raison des moyens préalables d'exécution qui furent nécessaires. » (Grimoard, page 351).

(2) « Un nommé François-Paul-Nicolas Anthoine, lieutenant-général du bailliage de Boulai, prononça devant la Société des Amis de la Constitution, séante aux Jacobins, un long et ennuyeux discours sur la prétendue nécessité de licencier tous les officiers de l'armée. Cette

Digitized by Google

sous-officiers et soldats de toutes les armes en activité de service ou attachés à quelques régiments, de se livrer au travail des recrues dans le lieu de leur résidence » et pour leur propre régiment; le même travail était permis à tout officier, sous-officier et soldat retiré du service ou à tout particulier, moyennant commission expresse pour recruter, donnée par le Conseil d'administration d'un régiment unique. La durée de l'engagement était fixée à 8 ans.

Après avoir appris de Narbonne l'inanité de ces mesures (1) et avoir repoussé la proposition qu'il faisait de compléter l'armée de ligne avec les volontaires, l'Assemblée, affirmant de nouveau sa volonté bien arrêtée de séparer nettement l'armée de ligne des volontaires, crut résoudre le problème en décrétant, le 24 janvier, un « recrutement extraordinaire » : « le premier dimanche suivant la publication de ce décret », les gardes nationales et autres citoyens en état de porter les armes, âgés de 18 ans et au-dessous de 50, devaient être assemblés au chef-lieu du canton, pour déclarer s'ils voulaient

---

pièce, et d'autres écrits incendiaires du même genre, qu'on imprimait pour les répandre à profusion parmi les soldats, les portèrent au soulèvement et même aux voies de fait contre leurs officiers dont deux mille, au moins, avaient déjà abandonné leur emploi à la fin de 1791. On croira, sans peine, qu'ils ne songèrent pas à envoyer des recrues à leurs régiments respectifs. Ceux qui étaient encore à leurs postes, incertains de leur existence et occupés de la conserver, négligèrent aussi de recruter; et comme c'étaient les officiers des différentes armes qui subvenaient à la plus grande partie du recrutement général, son interruption fut entière, et il ne put remplir les vides ordinaires, encore moins ceux produits par des désertions et des congés également nombreux. (Grimoard, page 351.)

(1) « Ainsi, le complément des anciennes troupes, la formation des nouvelles et l'organisation de la gendarmerie nationale, concourant simultanément ensemble, se nuisirent respectivement ; d'où il résultait que les mesures de l'Assemblée nationale étaient si mal prises qu'elles se détruisaient mutuellement. » (Grimoard, page 351).

Digitized by Google

contracter un engagement dans les troupes de ligne. Le terme des engagements devait être « de trois ans pour l'infanterie et de quatre ans pour l'artillerie et les troupes à cheval ». Tout homme ayant servi trois ans dans une arme et se rengageant dans la même verrait son indemnité d'engagement augmentée d'un tiers.

Mais ces dispositions n'atteignirent pas encore le but cherché. « Tous les jeunes gens qui voulaient défendre la patrie entraient dans les bataillons nationaux. Pourquoi se seraient-ils engagés dans l'armée de ligne ? Ne trouvaient-ils pas, dans les corps de volontaires, une discipline plus indulgente et plus douce ? Ne touchaient-ils pas une solde de 15 sous par jour ? N'élisaient-ils pas leurs officiers ? N'avaient-ils pas la faculté de s'absenter pour affaires instantes et de se retirer à la fin de chaque campagne ? » (1).

L'incompatibilité de la solution des « auxiliaires » avec celle des « volontaires » fut d'ailleurs nettement mise en lumière par le discours que prononça, le 13 juin devant l'Assemblée, le général Dumouriez, à qui, par ordre du Roi, Servan cédait, le même jour, le portefeuille de la guerre.

« Récapitulons la somme totale de toutes ces levées proposées ou décrétées coup sur coup, et rappelons-nous tout d'abord que, lorsque l'Assemblée constituante décréta 100,000 auxiliaires, ce qui était une très bonne mesure pour compléter l'armée de ligne, elle perdit tout le fruit de cette mesure en décrétant 90,000 hommes formés en bataillons volontaires parce que ceux-ci absorbèrent les premiers et qu'on ne put jamais réussir à lever les auxiliaires ».

Le déficit dans l'armée de ligne subsistait donc à peu près tel que Narbonne l'avait constaté : à cette même

---

(1) A. Chuquet, tome I, page 31.

Digitized by Google

séance, en effet, « Carnot affirma qu'il avait sur ce point des faits très positifs et que, au 1er avril, le défaut de complet pour l'infanterie était de 21,839 hommes; pour l'artillerie, de 3,004 hommes; pour la cavalerie, de 4,547 hommes; total : 29,390 hommes. » Comme Dumouriez, au lieu de ce chiffre, avait prononcé celui de 40,000, l'Assemblée nomma, pour le vérifier, une commission de 12 membres, dont le rapporteur, Dubayet, présenta, le 27 juin, ses conclusions : « Les troupes de ligne formaient, à la date du 1er juin, 224 bataillons d'infanterie, formant 105 régiments, y compris les 11 régiments suisses, les 3 régiments de Paris et 14 bataillons de chasseurs, y compris les deux qui sont à Paris; 206 escadrons de cavalerie, 6 régiments de hussards, 12 de chasseurs à cheval, 2 de carabiniers », soit au total 205,236 hommes, si ces troupes eussent été au complet. Après en avoir étudié la répartition entre les armées de Luckner, Lafayette, Lamorlière et Montesquiou et avoir tenu compte des troupes de garnison, Dubayet arrivait à un total général de 178,518 hommes de troupes de ligne. Il y avait donc un déficit de 26,768 hommes.

Il résulte donc bien de tout ce qui précède que la solution des « auxiliaires » avait été vaine et que le recrutement de l'armée de ligne ne parvenait pas à se faire en même temps que celui des volontaires nationaux.

Aussi, pour compenser ce déficit sans renoncer à son système, l'Assemblée nationale chercha-t-elle à attirer les volontaires dans l'armée de ligne, en offrant des avantages pécuniaires à ceux qui voudraient y consentir. « L'Assemblée nationale, considérant que le recrutement des troupes de ligne est nécessairement ralenti par la prompte formation d'un grand nombre de bataillons de volontaires et de compagnies franches » décréta, le 12 septembre 1792, que « tout garde national volontaire qui, déjà compris dans la formation d'un bataillon qui ne serait pas encore équipé et armé, préférerait de

Digitized by Google

s'engager dans un régiment de troupes de ligne, recevrait une somme de 30 livres pour chaque année de rengagement. »

Cette mesure ne paraît pas avoir réussi plus que les précédentes, car, le 7 février 1793, Dubois Crancé, évaluant l'effectif de l'armée de ligne, dira à la Convention : « Il reste 98 (1) régiments de ligne, chacun de 2 bataillons, qui, à 750 hommes par bataillon, devraient au complet faire une masse de 147,000 hommes. D'après les derniers états de revue, il ne s'en trouvait que 112,878. Déficit 34,122 hommes. »

En résumé, le système élaboré avec tant de soin par l'Assemblée constituante et qui consistait à créer une armée de paix de 150,000 hommes, une réserve de 100,000 « auxiliaires » et une armée territoriale de « gardes nationales volontaires », échoua en partie par l'impossibilité de lever à la fois les engagés volontaires destinés à compléter l'armée de ligne, ses auxiliaires et les gardes nationales; et, dès la fin de 1791, il n'y a plus en présence qu'une armée de ligne au chiffre de 100,000 hommes et *au moins* 97,000 volontaires.

A partir de ce moment, l'Assemblée n'obtiendra plus les ressources nécessaires que par la levée de nouveaux bataillons de volontaires.

Par les décrets des 5 et 14 mai 1792, le nombre de ces

---

(1) Le règlement du 1er janvier 1791, remplaçant les noms des régiments par des numéros, en accuse 102, dont 79 français, 12 allemands, irlandais ou liégeois et 11 suisses. Le 5, est créé le 105e et, le 28 août, les 102e, 103e et 104e, au moyen d'une partie de la garde nationale soldée de Paris. Les régiments coloniaux, supprimés par la loi du 16 octobre, que confirme celle du 29 juin 1792, servent à former les 106e, 107e, 108e, 109e, 110e et 111e. Si, de ces 111 régiments, on retranche les *Régiments du Roi* et le *Royal Liégeois*, licenciés le 12 décembre 1790 et le 9 septembre 1792, et les 11 régiments suisses, supprimés le 20 août 1792, il ne reste plus que 98 régiments de ligne.

Digitized by Google

bataillons fut porté à 214, ayant tous non plus 574 mais 800 hommes (1).

Mais, à la fin de juin, l'invasion prussienne s'était déjà ébranlée en cinq colonnes vers le Rhin, et sous cette menace le Ministre faisait remarquer le 10 juillet, à l'Assemblée, qu'en dehors de la garde des places, il ne disposait que de 190,000 hommes, presque également répartis entre les 4 armées du Nord, du Centre, du Rhin et du Midi, et il demandait, entre autres moyens d'y remédier, la formation successive de bataillons de volontaires et le « complettement » *(sic)* des corps existants. Cet exposé alarmant, que ne fit que confirmer celui du Ministre des affaires étrangères, provoqua le décret du 11, déclarant la Patrie en danger (2) et la proclamation royale du 20, invitant « tous les citoyens en état de porter les armes, et particulièrement ceux qui ont déjà eu l'honneur de servir la Patrie, dans quelque grade que ce soit, à se faire inscrire sur-le-champ pour compléter l'armée de ligne ». Cette proclamation exhortait aussi « tous les citoyens réunissant les conditions requises, qui ne se sont pas encore fait enregistrer sur le rôle de garde nationale, à satisfaire sans délai à cette obligation ». D'ailleurs, à la seule « déclaration de la Patrie en danger » et en vertu de la loi du 8 juillet, tous les citoyens en état de porter les armes et ayant déjà fait le service de gardes nationales, devaient être en état d'activité permanente, et chaque département devait fournir le

---

(1) Ces chiffres étaient purement théoriques car, le 27 juin 1792, Dubayet, au nom de la Commission des Douze, évaluait l'effectif, présent aux armées, des bataillons de volontaires à 168, de 500 hommes environ, dont 42 à l'armée de Luckner; 44 à l'armée du Centre; 32 à celle du Rhin; 50 à celle du Midi; 10 aux colonies et 7 à l'intérieur du royaume. Total, 168 bataillons effectifs; soit 92,500 hommes. (*Moniteur*, séance du 27 juin, page 750.)

(2) Termes définis par le décret des 4 et 5 (loi du 8) juillet 1792.

Digitized by Google

contingent de gardes nationales indiqué par le Corps législatif. Ce contingent fut fixé, par la loi du 22, à 42 nouveaux bataillons et, en outre, pour combler le déficit de l'armée de ligne, il devait être prélevé 50,000 hommes sur les 83 départements; on ajoutait encore à ce chiffre deux nouvelles divisions de gendarmerie, les compagnies de vétérans nationaux, créées le 16 mai 1792 et affectées à des places en état de guerre, afin d'en libérer les garnisons au profit des troupes mobiles de l'armée (1); enfin toutes les communes qui fourniraient spontanément un contingent supplémentaire armé et équipé, étaient déclarées, par décret du 18 juillet, avoir bien mérité de la Patrie. On espérait, en additionnant tous ces éléments, sans compter les fédérés, dont il sera parlé plus loin, disposer de 440,000 à 450,000 hommes.

De leur côté, les généraux de l'armée du Rhin avaient pris l'initiative d'un appel aux armes. Ils rédigeaient en effet, le 19 juillet, un mémoire qu'ils adressaient au président de l'Assemblée nationale pour lui rendre compte des mesures qu'ils venaient de prendre, afin d'assurer la défense des frontières de la Sarre et du Rhin; persuadés, ajoutaient-ils, que « leur empressement à suivre la loi du 8 juillet avant que l'Assemblée se soit expliquée sur les détails d'exécution ne lui paraîtra point blâmable..... »

*Mémoire sur la défense des frontières de la Sarre et du Rhin.*

Le Gouvernement connaît les forces que les Autrichiens et les Prussiens ont sur le Rhin. Leurs princi-

(1) On en verra plus loin une application à l'armée des Ardennes. Le Représentant du peuple Gillet ayant enlevé de Verdun 4 bataillons de première réquisition pour renforcer les anciens cadres de l'armée de la Moselle, Charbonnié fit venir à Verdun les invalides de Bar. (Lettre de Charbonnié au général Éblé, 22 ventôse.)

Digitized by Google

paux magasins sont sur le Bas-Rhin, et ils en ont aussi dans le Brisgau. Ils y ont rassemblé beaucoup d'artillerie; d'un moment à l'autre ils peuvent nous attaquer, soit en passant le fleuve, soit en se portant sur Landau en passant par le Palatinat. L'Électeur de Bavière, le duc de Deux-Ponts, les princes de l'Empire ne se sont point encore déclarés contre nous; mais leurs places renferment les magasins de nos ennemis et ils reçoivent leurs troupes. On ne peut douter qu'ils ne s'unissent à eux contre nous à l'ouverture de la campagne, c'est-à-dire sous quinze jours.

Voici nos moyens de défense :

Les 5e et 6e divisions renferment aujourd'hui une infanterie de ligne, environ de 27,000 hommes; de volontaires nationaux, environ 17,000 hommes; de troupes à cheval, 6,000 hommes; en artillerie 1700 hommes; total, 47,700 hommes. De ces 47,000 hommes, 25,000 ou environ sont employés à la garde des places, 22,000 sont campés. L'équipage d'artillerie, celui des vivres, des hôpitaux ambulants ont été calculés pour 20,000 hommes seulement, et il leur manque un grand nombre de chevaux. Les secours qui nous sont annoncés consistent en 8,000 hommes qui arriveront successivement dans le courant du mois prochain et en 20 bataillons qui doivent être fournis par l'armée du Midi. La force, la qualité de ces dernières troupes, l'époque de leur arrivée ne sont pas connues. Aussi, si des moyens extraordinaires ne sont pas employés, l'armée du Rhin, dans son état actuel, aurait à soutenir pendant deux mois, les attaques des ennemis combinés, attaques qui peuvent s'étendre depuis Besançon jusqu'à Bitche. La résistance serait impossible. La plaine du Rhin serait mise à contribution. Landau serait cerné. Sur toutes nos frontières nos armées sont dans un état d'infériorité semblable à celui de l'armée du Rhin. Nous ne devons point compter sur le secours de ces armées; il faut donc employer

Digitized by Google

des moyens extraordinaires et les employer dès aujourd'hui.

Les généraux de l'armée du Rhin puisent ces moyens dans la loi du 8 juillet dernier. Elle met les citoyens en état de réquisition permanente; elle annonce que le Corps législatif fixera le nombre de ceux qui doivent marcher à la défense de la patrie et qui seront soldés par l'État. Nous avons conjuré le Ministre de hâter l'exécution de ces lois; mais si nous attendons qu'un décret ait fixé le contingent de chaque département et que ce contingent soit arrivé, la sûreté de l'État sera compromise. La volonté des citoyens qui se montrent déterminés à défendre leur foyer et l'indépendance de leur patrie; les ressources des départements frontières nous présentent des moyens de résistance et l'espoir qu'ils ne seront pas vains. Nous les avons concertés avec les administrateurs des départements du Bas-Rhin et nous avons reconnu :

1° Qu'il est possible de requérir sur-le-champ et de mettre provisoirement en activité, dans les six départements de cette frontière, un nombre de gardes nationaux égal au sixième des citoyens actifs; 2° que ce nombre donnerait sous peu de temps une force disponible de 30,000 à 40,000 hommes; 3° que l'armée du Rhin se trouvant ainsi portée à 80,000 hommes, il serait possible de garnir le poste de la haute Alsace, la rive du Rhin et les places de manière à n'avoir rien à craindre pour leur sûreté; et il resterait une armée assez forte pour tenir tête à l'ennemi sur la frontière du Palatinat en prenant des positions fortes et en les couvrant de retranchements munis d'artillerie; 4° que les premiers effets de cette réquisition sur les citoyens des deux départements du Rhin nous mettrait en état d'occuper les passages des Vosges qui assurent la communication du Rhin à la Sarre, ce qui serait capital pour la défense de la frontière, particulièrement pour celle de Landau.



Digitized by Google

. . . . . .

En conséquence, la réquisition ci-jointe n° 1 est adressée aux directoires des départements du Rhin, du Doubs, de la Haute-Saône et du Jura.

On ne rappellera pas ici toutes les demandes adressées aux différents Ministres qui ont dirigé successivement les opérations de la guerre. Les plus importantes sont réunies dans les deux lettres adressées dernièrement à M. Lajard, les 9 et 10 juillet; les généraux ne peuvent que répéter ici la phrase qui termine une de ces lettres : « Le temps des petites mesures est passé, l'ennemi nous presse, et si nous n'employons à l'instant toutes les ressources de l'État, la cause de la Liberté serait trahie ».

LAMORLIÈRE, BIRON, Victor BROGLIE et EUSTEN.

La réquisition n° 1 qu'annonçait ce Mémoire, invoquant « la Patrie en danger », l'invasion qui menaçait les frontières de la Sarre et du Rhin, la possibilité de s'y opposer en faisant appel aux seuls citoyens des départements frontières qui « brûlent de combattre pour l'honneur de la nation », fixait au sixième du chiffre des citoyens actifs le nombre des gardes nationales qui devaient être fournies par chacun des départements des Haut-Rhin et Bas-Rhin, du Doubs, du Jura, de la Haute-Saône, des Vosges et de la Meurthe. Afin ne ne pas entraver l'appel et de remédier d'avance à la pénurie des approvisionnements, « les volontaires étaient prévenus qu'ils pouvaient faire le service sans être revêtus de l'uniforme », tout en ayant « ceux de leurs habits les plus propres à les garantir des maladies auxquelles ils seraient exposés par l'intempérie des saisons » ; ils devaient être munis d'armes et de munitions requises; de sacs de peau pour le transport des effets et de toile pour les distributions; enfin « de haches et outils à remuer la terre ». En adressant les mémoires et les

Digitized by Google

réquisitions à l'Assemblée, les généraux de l'armée du Rhin demandaient en outre que chacun d'eux fût autorisé à former un corps particulier de chasseurs exercés à se servir de « carabines fabriquées depuis peu d'années à Liège, sous la direction de M. Gorden, en 1790. »

L'Assemblée se déclara « satisfaite du zèle des généraux de l'armée du Rhin » ; elle approuva le 23 « les réquisitions faites par eux, ainsi que toutes les mesures qu'ils avaient prises pour assurer la défense des frontières » ; elle décida enfin que « les volontaires qui seraient rassemblés en vertu de cette réquisition, seraient formés et organisés conformément aux lois sur la formation des bataillons de volontaires nationaux. » C'était donc encore d'autres unités à ajouter aux 256 bataillons déjà décrétés.

Ce nombre s'augmenta encore par la généralisation de la mesure prise à l'armée du Rhin; le 24 juillet, en effet, Vergniaud l'exposa ainsi : « Votre Commission extraordinaire a été chargée de vous présenter un rapport sur les dangers de la Patrie et sur les moyens de l'en garantir. Elle croit remplir en partie vos vues par le projet dont je vais avoir l'honneur de vous faire lecture, projet dont les généraux de l'armée du Rhin et M. de Montesquiou nous ont fourni l'idée..... » Et l'Assemblée votait le même jour le décret qui non seulement investissait les généraux d'armée des pouvoirs donnés par celle du 23, mais encore les autorisait à créer des bataillons de grenadiers ou chasseurs, munis chacun de deux pièces de campagne, en requérant le quart ou au plus la moitié de chacune des compagnies de grenadiers ou de chasseurs des différents bataillons sur une fraction des 83 départements répartis entre les quatre armées du Nord, du Rhin, du Centre et du Midi : c'est ainsi que celle du Nord disposait à cet effet des départements du Pas-de-Calais, de l'Aisne, du Nord, de la Somme, de l'Oise, de la Seine-Inférieure, de l'Eure, du Calvados,

Digitized by Google

de l'Orne, de la Manche, de la Mayenne, de Mayenne-et-Loire, d'Ille-et-Vilaine, des Côtes-du-Nord, du Morbihan et du Finistère.

Le même jour, 24 juillet, l'Assemblée abaissait la limite d'âge des volontaires de 18 à 16 ans, sans limite de taille, sous la seule réserve qu'ils aient « la force nécessaire pour supporter les fatigues de la guerre. » Elle cherchait encore le 3 août à augmenter le contingent en favorisant les désertions des officiers et soldats des puissances en guerre avec la France.

La malheureuse issue du combat livré à Fontoy, le 19 août, par Deprez-Crassier commandant l'avant-garde de Luckner, et la chute de Longwy qui eut lieu le 22, provoqua le décret du 26 « portant réquisition aux gardes nationales de Paris et des départements voisins pour fournir 30,000 hommes armés pour renforcer l'armée de Luckner (1). »

La simple énumération de ces décisions hâtives et fébriles suffit à faire comprendre quel désordre devait s'ensuivre, dans quelle proportion les ordres de l'Assemblée devaient être exécutés et quelle diminution devait en résulter pour le contingent qu'elle croyait avoir assuré à coups de décrets. Au déchet résultant de cette confusion s'ajoutait encore l'abandon des drapeaux par les volontaires à la fin de l'année 1792. Le décret constitutif du 28 décembre 1791 (section II, art. 1er), spécifiait que « tous les citoyens admis dans les bataillons de

(1) A ce décret fut jointe la proclamation aux Français habitant le département de Paris et les départements voisins : « Citoyens ! la place de Longwy vient d'être rendue ou livrée. Les ennemis s'avancent ; peut-être se flattent-ils de trouver partout des lâches ou des traîtres : ils se trompent ! Nos armées s'indignent de cet échec et leur courage s'en irrite. Citoyens, vous partagez leur indignation. La Patrie vous appelle : partez ! L'Assemblée nationale requiert le département de Paris et les départements voisins de fournir à l'instant 30,000 hommes armés et équipés. »

Digitized by Google

gardes nationales volontaires seraient libres de se retirer à la fin de chaque campagne, en prévenant deux mois à l'avance le capitaine de leur compagnie.... » et que « la campagne était censée terminée le 1er de décembre de chaque année. » Le nombre des volontaires qui invoquèrent cet article fut assez nombreux pour provoquer l'adresse de la Convention du 19 octobre 1792 : « La loi permet à quelques-uns d'entre vous de se retirer : le cri de la Patrie le leur défend. Les Romains ont-ils abandonné leurs armes quand Porsenna était aux portes de Rome? L'ennemi a-t-il passé le Rhin? Le sang des Français dont il a arrosé la terre de la Liberté est-il vengé? Ses ravages et sa barbarie sont-ils punis? A-t-il reconnu la majesté de la République et la souveraineté du peuple? Soldats! voilà le terme de vos travaux : c'est en dire assez aux braves défenseurs de la Patrie. La Convention nationale se borne à vous recommander l'honneur français, l'intérêt de la République et le soin de votre propre gloire. »

Mais cette adresse n'arrête pas l'exode qui est signalé le 2 novembre, par Carnot le Jeune, comme s'étendant sur « la route de Meaux à Châlons et même jusqu'à Verdun et à Metz »; par Beurnonville les 23, 27 et 29 novembre; par Gossuin et Camus le 4 décembre (1) : « Nous avons trouvé dans presque tout notre voyage les routes couvertes de volontaires qui venaient vers Paris avec armes et bagages; il nous paraissait inconcevable que des Français, des soldats de la Liberté revinssent en si grand nombre dans leurs foyers avant que la guerre fût terminée. Nous avons découvert la cause de cette espèce de désertion..... On a répandu parmi les troupes de la République la supposition d'un décret par lequel on prétend que la Patrie n'est plus en danger; sur la foi de ce décret, ceux qui n'ont offert leurs bras à

(1) Séance du 8. *Moniteur universel*, 2e semestre 1792, page 1465.

Digitized by Google

la Patrie que pour le temps où elle serait en danger se persuadent qu'elle n'a plus besoin de secours, qu'elle ne leur demande plus rien et qu'ils sont dégagés de leurs promesses et de leurs serments ». Le 13 décembre Guadet donnait les mêmes explications; après avoir fait voter un décret pour assurer les subsistances et les approvisionnements des armées en campagne, il continua : « Le second objet de vos Comités a été de prévenir et arrêter la désorganisation des bataillons de volontaires nationaux. Rien n'égale le courage et le civisme de ces braves défenseurs de la Patrie, mais plusieurs d'entre eux ignorent encore votre adresse du mois d'octobre dernier. Ils se retirent donc avec la conviction intime qu'ils ne trahissent pas leur devoir. D'un autre côté l'accroissement subit de nos armées, leur marche rapide les a mises dans un état de dénûment que des Français n'aperçoivent pas en allant au combat, mais dont ils peuvent se plaindre après la victoire (1). En troisième lieu, lorsque des volontaires qui ne se croient pas engagés demandent des congés qu'on leur refuse, il est naturel qu'ils les prennent ». Aussi, la Convention invitait-elle le même jour les volontaires à rester à leur poste sous peine d'être notés par leurs municipalités au « Tableau d'inscription civique comme ayant refusé à leur patrie les secours qu'elle leur demandait ». Le même décret reconnaissait aux volontaires le droit de se faire délivrer des congés d'un mois au plus s'ils avaient un besoin indispensable de retourner momentanément dans leurs foyers, et s'ils pouvaient faire attester le fait par la municipalité de leur domicile, et viser cette attestation par

(1) Camus et Gossuin disaient de même : « Nous avons vu des soldats manquant de tout, mais pleins de courage et manifestant au milieu des cris de « Vive la République ! » le désir de voler à de nouvelles victoires..... Leurs habits ne sont pour ainsi dire qu'un tissu de pièces rassemblées; la plupart n'ont ni culottes ni vestes..... »

Digitized by Google

le chef de bataillon et le général d'armée ; le congé pouvait être illimité, sur le vu des mêmes pièces, si le volontaire pouvait se faire remplacer par un autre citoyen d'un « civisme » reconnu. Ils devaient, d'ailleurs, sous peine d'arrestation, n'emporter ni armes ni habillement ni équipement. Pour compléter ces dispositions, la loi du 9 janvier 1793 accordait des congés, dont la durée était fixée par les officiers de santé des hôpitaux, aux volontaires malades « qui auraient besoin de prendre l'air natal pour leur parfait rétablissement. » Pour encourager les volontaires à rester sous les drapeaux, la loi du 13 décembre 1792 promettait une retraite à ceux qui serviraient sans interruption jusqu'à la fin de la guerre; et le décret du 12 janvier 1793 admettait aux Invalides les volontaires nationaux « revenant des armées avec des blessures ou des infirmités qui les mettent hors d'état de continuer leur service. » Enfin, les lois des 8 et 10 février 1793 reconnaissaient à ces derniers le droit à une pension de retraite dont elles fixaient les bases.

Malgré toute la confusion qui résulte de l'exposé qui précède, il est cependant possible de savoir quel était, au mois de janvier 1793, le contingent entretenu par la République. Cet effectif est tout d'abord donné par le *Rapport* que présenta, le 25 janvier 1793, Dubois-Crancé « sur l'organisation générale des armées » de la République « dans la campagne prochaine. » Il calculait tout d'abord les forces ennemies auxquelles elle aurait à faire face : « Au 2 décembre 1792, vous aviez contre vous 125,000 hommes effectifs, mais l'Empereur et le roi de Prusse rassemblent de nouveaux corps ; les Cercles arment contre nous ; l'Angleterre même et la Hollande effectuent des dispositions hostiles ; l'Espagne, animée sans doute par l'espoir de replacer sa famille sur le trône, fait des préparatifs.....

« La République pouvant être attaquée au Nord, à

Digitized by Google

l'Est, au Midi et sur les côtes de l'Océan, elle doit reconnaître d'abord quels sont les points où elle peut agir avec plus de succès, offensivement et défensivement. Elle doit profiter des obstacles de la nature partout où ils lui permettent de se tenir avec assurance et succès sur la défensive.....

« Votre Comité pense donc que vous devez garder la défensive à l'Est et au Midi..... Les deux points sur lesquels le roi de Sardaigne peut vous attaquer dans le Midi, sont la Savoie et le Comté de Nice. Ces deux pays sont assez éloignés l'un de l'autre et assez séparés par des obstacles naturels pour qu'il soit nécessaire d'établir une armée dans chacun. Sur les frontières de l'Espagne, les deux principaux points par où les troupes espagnoles pourraient pénétrer sont également aux deux extrémités de la chaîne des Pyrénées. Cependant, comme il se trouve un troisième passage au milieu, votre Comité pense qu'il faut établir, dans cette partie, trois armées, savoir : une sous Perpignan, pour défendre Bellegarde et Montlouis et protéger les côtes; l'autre vers Bayonne, et, enfin, établir au centre, vers Toulouse, un corps de réserve, sous les ordres du général en chef de ces trois corps, qui sera destiné à se porter vers les points menacés avec cette rapidité que la position des lieux ne permet pas aux Espagnols d'imiter.

« L'Espagne ne peut porter à la frontière que 40,000 hommes disponibles : ainsi, en opposant une force égale, nous soutiendrons encore une guerre défensive sans danger. Ainsi, les trois armées des Pyrénées seront de 40,000 hommes.

« Les troupes du roi de Sardaigne s'élèvent à 46,000 hommes..... il peut tout au plus mettre en campagne 30,000 à 36,000 hommes. L'Autriche lui a donné un secours de 10,000 hommes; elle lui en fait espérer de nouveaux; mais le Comité pense qu'avec 40,000 hommes de ce côté, on pourra soutenir la guerre défensive avec succès.

Digitized by Google

« Les côtes de la Méditerranée et de l'Océan doivent être gardées par de fortes garnisons et une armée d'observation.

« C'est donc au Nord que vous devrez déployer tous les moyens d'une guerre offensive, et votre premier vœu sera sans doute d'empêcher et même de détruire les préparatifs hostiles d'une puissance qui paraît disposée à nous faire la guerre ; toujours cette puissance a craint une descente, jamais le projet ne s'en est effectué, et il n'a jamais été sérieusement préparé..... Vous y destinerez 40,000 hommes d'embarquement.

« Les puissances d'Allemagne avaient réuni contre nous, l'année dernière, 130,000 hommes, savoir : 50,000 Prussiens, 58,000 Autrichiens, 12,000 Hessois et 10,000 émigrés. L'Autriche et la Prusse ont perdu chacune environ 20,000 hommes ; les émigrés se sont dispersés après avoir brûlé quelques chaumières en Champagne ; restent 100,000 hommes. Mais la Prusse et l'Autriche font venir de nouvelles troupes qu'on évalue à 30,000 ou 40,000 hommes ; l'armée de l'Empire ne s'est jamais élevée au-dessus de 40,000 hommes. Total des armées prussienne, autrichienne et impériale pour la campagne prochaine, 180,000 hommes, savoir : 60,000 Prussiens, 68,000 Autrichiens, 12,000 Hessois et 40,000 hommes des troupes des Cercles. Comme cette armée des Cercles est toujours lente à se former, le Comité pense qu'en opposant 186,000 hommes, nous pourrons, non seulement nous défendre, mais attaquer avec avantage.

« Ainsi, les armées de la République seront disposées de la manière suivante :

« Armée de la Belgique, 62,000 hommes ; elle ne sera pas trop forte pour porter nos succès jusqu'au Bas-Rhin. Cette armée peut attaquer la Hollande si cette puissance se déclare contre nous, ou forcer la Prusse à se défendre dans ses propres États.

« Une autre armée, de même force, purgera le

Digitized by Google

Luxembourg et enlèvera aux armées autrichiennes tout moyen de communication en s'emparant de Coblentz. Enfin, une troisième, de même force, agira sur le haut Rhin et dans les États de l'Autriche, en Souabe. Ces trois armées auront chacune un train de siège; une réserve de 25,000 hommes sera rassemblée et campée vers Châlons; elle sera prête à se porter partout où les succès seraient un moment incertains.

« ..... Comme il convient de garder toujours les places..... d'avoir des dépôts pour recevoir les dépôts (*sic*) qui viendront sans cesse des départements et pour préparer des secours à porter, en cas de besoin, dans les colonies, vous destinerez 170,000 hommes à cet objet : donc, il sera facile de tirer des garnisons 120,000 hommes pour soutenir les efforts des ennemis..... »

Après avoir ainsi calculé les forces nécessaires, Dubois-Crancé en indiquait la répartition :

« Ces dispositions exigent huit armées : trois dans le Nord, trois dans le Midi, une d'observation ou d'attaque sur les côtes de la Manche, une de réserve vers Châlons.

« Les trois du Nord seront chacune de 50,000 hommes d'infanterie, 10,000 de cavalerie et 2,000 d'artillerie, non compris les canonniers destinés au service des pièces de bataillon.

« L'armée d'observation sur les côtes de la Manche sera de 40,000 hommes, dont 35,000 d'infanterie, 4,000 de cavalerie et 1000 d'artillerie.

« Les armées des Alpes et du Var seront chacune de 16,000 hommes d'infanterie, 4,000 de cavalerie et 800 d'artillerie.

« L'armée des Pyrénées sera de 40,000 hommes, divisés en trois corps, dont 30,000 d'infanterie, 3,000 de cavalerie et 2,000 d'artillerie.

« Enfin, la réserve sur Châlons sera de 21,000 hommes d'infanterie, 3,000 de cavalerie et 1200 d'artillerie.

Digitized by Google

« Il faut joindre les garnisons et dépôts montant à 164,000 hommes et un camp volant de 6,000 hommes, destiné pour les côtes de Bretagne.

« Total général : 502,800 hommes à mettre promptement en activité et à pourvoir de tous les approvisionnements nécessaires (1).

« ..... Nous croyons pouvoir affirmer d'avance qu'avec les 109 *régiments de ligne* (2) et les 441 *bataillons de volontaires* (3) que tient en activité, maintenant, la République, vous avez tous les cadres nécessaires. Il ne s'agit que de compléter ces corps..... et d'y propor-

---

(1) Il est assez curieux de remarquer qu'au moment même où Dubois-Crancé présentait ce calcul, un mémoire « dressé dans les derniers jours de janvier par un général (Grimoard) que le gouvernement tira malgré lui de sa retraite », donna les résultats suivants : Forces des ennemis 300,000 hommes au moins; forces à leur opposer par nous 334,000, dont la France ne possède sur pied que 225,000. Il fallait donc y introduire 109,000 hommes, soit un tiers, ce qui était beaucoup trop eu égard au manque d'exercice et de discipline des troupes et d'instruction des officiers. « D'ailleurs comme les combats, les fatigues, la pénurie de tentes et d'effets de campement, la disette des subsistances ou la mauvaise qualité de la part de celles fournies par entreprise, les maladies, la vicieuse administration des hôpitaux, et des revers possibles produiront inévitablement une prodigieuse consommation d'hommes..... On pense qu'une sage prévoyance prescrit de procéder sans délai, par les expédients les moins onéreux aux habitants des villes et des campagnes, à une levée extraordinaire d'hommes, qui *double à peu près tant les forces existantes aux armées que celles qu'on se propose d'y envoyer incessamment*, afin de subvenir sans embarras aux pertes probables, et de suppléer autant que possible à l'art par le nombre. » Ce mémoire arrivait donc à peu près au même effectif que le rapport de Dubois-Crancé, tout en partant de données différentes. (Grimoard, page 369.)

(2) Il fallait déduire de ces 109 régiments les 11 régiments suisses qui avaient été supprimés le 20 août 1792.

(3) L'état de l'infanterie au 21 septembre 1792, publié par le lieutenant-colonel Belhomme (tome IV), accuse 18 bataillons de fédérés, 376 bataillons de volontaires, 27 bataillons de légion, 9 bataillons francs, 117 compagnies franches et 91 compagnies de vétérans. En négligeant les compagnies franches et celles de vétérans, on arrive à un total de

Digitized by Google

tionner le nombre des officiers généraux qui doivent les conduire..... »

Si l'on considère qu'à la date du 22 juillet, il n'avait été décrété que 214 bataillons, et que ce n'est qu'à cette date qu'on en créa 42 autres, il faut admettre que dans ces 441 bataillons, Dubois-Crancé compte non seulement les volontaires nationaux proprement dits, mais encore les légions, les corps francs, l'infanterie légère et les fédérés.

Ces derniers durent leur création à Servan. « Il faut prévenir », disait-il à l'Assemblée (1), « les effets des revers par les précautions que votre sagesse vous suggérera. Je vais vous en offrir une qui tient à la Constitution. La loi veut que, le 14 juillet de chaque annnée, les gardes nationales s'assemblent pour prêter le serment civique ; ce que l'on a fait pour la liberté naissante, que ne le fait-on pas pour la perpétuer ? Pourquoi ne sollicitez-vous pas de chaque canton cinq fédérés, vêtus et équipés, qui se réuniraient au 14 juillet à Paris pour former ensuite un camp de 20,000 hommes au nord de la capitale ? » Deux jours après, le Comité militaire présentait sur cette proposition un rapport conforme, qui y trouvait l'avantage de « composer l'armée de l'élite de tous les citoyens de tous les cantons qui seraient déjà pourvus de leurs armes et de leur habillement, et qui seraient accoutumés aux exercices militaires ; d'avoir sous les murs de Paris un camp de réserve qui pourrait soulager la brave garde nationale de cette capitale dans son service pénible et journalier..., ou qui pourrait..., au premier signal,

---

430 bataillons, comparable à celui qu'indique Dubois-Crancé. Au 1er mai 1793, le lieutenant-colonel Belhomme donne le chiffre de 18 bataillons de fédérés, 546 bataillons de volontaires, 35 bataillons de légion, 34 bataillons francs, 2 bataillons de grenadiers, 182 compagnies franches et 91 compagnies de vétérans.

(1) Séance du 4 juin 1792.

Digitized by Google

voler sur les frontières »; enfin, de disposer d' « une force provisoire qui permettrait d'attendre, sans aucun risque, la levée et l'équipement des nouveaux bataillons de volontaires nationaux » décrétés. Conformément à ce rapport, l'Assemblée décida le 8 juin que, vu l'urgence « de porter aux frontières les troupes de ligne qui sont dans la capitale », la force armée décrétée sera augmentée de 20,000 hommes (1), qui « se réuniront à Paris pour le 14 juillet prochain ». A cette solution, le roi préférait la levée de 42 bataillons (2) ou d'un demi-bataillon par département; et, parmi les considérations que son ministre Lajard présenta, le 23 juin, à l'Assemblée pour la convaincre, figure la suivante : « En jetant un coup d'œil militaire sur la frontière qui est la plus voisine de la capitale, on voit que la majeure partie est couverte par des places bien fortifiées; mais il y a deux situations qui doivent être nécessairement défendues par des armées: l'une à Maubeuge; l'autre entre Longwy et Montmédy, et la faiblesse de ces positions est si généralement connue, qu'on les désigne sous le nom de trouées. Le point de jonction de ces deux routes est Soissons. C'est là qu'une réserve est nécessaire, tant pour protéger la capitale que pour secourir celle des deux armées qui aurait besoin d'être souteuue. Dans trois ou quatre marches, elle serait rendue sur l'un ou l'autre point. On pourra former un camp à Compiègne ayant pour centre Soissons. Ils seront à portée d'agir ensemble et ne formeront qu'une seule masse... »

De la solution qui précède, l'Assemblée ajourna jusqu'au 22 juillet celle des 42 bataillons, mais garda l'idée de la création d'un camp sous Soissons (3); et le 2 juillet,

---

(1) C'était la réduction à 20,000 hommes des 27,200 hommes que devait donner la levée de 5 volontaires par canton.

(2) Qui furent votés plus tard, le 22 juillet 1792.

(3) « Des fédérés et des Marseillais armés, commençant à affluer à

Digitized by Google

« instruite qu'un grand nombre de gardes nationaux des différents départements de l'Empire... sont en marche pour se rendre dans la capitale », pour faire partie des troupes destinées à couvrir Paris ou à défendre les frontières les plus menacées, elle décréta qu'ils se feraient tout d'abord inscrire à la municipalité de Paris, se réuniraient le 14 juillet à la garde nationale parisienne pour assister au serment fédératif, puis seraient mis en route sur le camp de Soissons, où ils seraient organisés en bataillons.

La force de ce rassemblement s'élevait au 1er août à 8,418 hommes arrivés ou en route pour arriver. Le 4, le Commissaire général Dorly écrivait au ministre d'Abancourt : « La quantité immense d'hommes qui nous arrive journellement sans être annoncés me met dans le cas de recourir à tous les moyens de cantonnement sur lesquels je m'étais arrangé (1). Voilà déjà 13 bataillons au complet de 574 de formés, ce qui fait un total de 7,462, distribués ainsi qu'il suit : à La Fère, 3 bataillons ; à Soissons, 3 bataillons ; à Laon, 3 bataillons ; à Villers-Cotterets, 1 bataillon ; les trois autres sont destinés pour Com-

---

Paris pour seconder les mauvaises intentions des dernières classes de factieux, le Ministre conçoit le projet de les contenir au moyen d'un camp de 20,000 hommes fournis par les départements et dont le Roi nommera les officiers ; se proposant d'établir ce camp à Soissons, où il se trouverait également à portée de marcher, selon les circonstances, au secours de la capitale ou de nos frontières. M. de Servan communique confidentiellement ses vues à un membre du Comité militaire qui, de son propre mouvement, court les proposer au Corps législatif : celui-ci rend le lendemain, 7 juin, un décret ordonnant la formation du camp..... » (Grimoard, page 357.)

(1) Le commissaire général Dorly avait écrit le 16 juillet au Ministre Lajard qu'il avait « du logement pour 11,000 hommes environ, c'est-à-dire 1,600 à Soissons, 500 à Villers-Cotterets, 2,000 à Laon, 1200 à la Fère, 400 à Bresme », et qu'il lui « en restait encore à Compiègne qui..... devait fournir une grande ressource ». (Dorly à d'Abancourt, 4 août 1792.)

Digitized by Google

piègne (1). Il m'arrive, tandis que j'ai l'honneur de vous écrire, 2,000 hommes dont nous ne savons que faire... »

Le 4, l'adjudant général Chadelas écrit de Soissons : « Les 3 bataillons de fédérés qui y sont en cantonnement... sont véritablement en état de faire campagne sous tous les rapports, à quelques hommes près, et à l'armement et à l'habillement qui leur manque ; je crois, et je l'ai assuré, qu'ils seront armés cette semaine. Lorsque tous les effets de campement seront arrivés, il conviendra de commencer l'établissement d'un camp... Je viens de former le 14e bataillon de fédérés ; il partira demain pour Chauny, et le 13e pour Villers-Cotterets. Les compagnies de grenadiers de tous les bataillons demandent au Ministre de la guerre de les traiter comme toutes celles des régiments de ligne, c'est-à-dire de leur accorder le sou de haute paye ». Le 11, Chadelas rendait compte de la formation du 16e bataillon de fédérés, effectuée le 10, et parti le 11 pour « aller en cantonnement à Chauny en attendant le camp ». Le même jour, il demandait que les 15 chasseurs du 1er régiment qui lui servaient d'ordonnances, et que, pour cause de rixe, il avait été forcé de renvoyer, fussent remplacés par 15 gendarmes qui, joints aux 12 existant déjà à Soissons, suffiraient pour la correspondance et pour la garde de police extérieure de l'armée de réserve. A cette solution fut substituée la suivante : Le 18, le Ministre prévenait le commandant du camp de Soissons que des ordres étaient donnés au commandant du dépôt du 24e de cavalerie à Compiègne, fort de 270 hommes, pour

(1) De ces trois bataillons, il y en avait un qui était parti le 2 août pour Compiègne : « Le 9e bataillon de fédérés vient d'être formé, et il partira demain pour Compiègne où il demeurera jusqu'à nouvel ordre ». (Soissons, 1er août. L'adjudant général Chadelas, commandant le camp de Soissons, au Ministre de la guerre.) Compiègne reçut en outre, le 4 août, les 11e et 12e bataillons de fédérés, tandis que le 10e allait le même jour à Laon.

Digitized by Google

qu'il tint à sa disposition « un détachement de 25 hommes montés pour le service du camp de Soissons ». Enfin, le 21, Dorly demandait au Ministre de la guerre si les 256 compagnies qui devaient, en vertu de la loi du 22 juillet, arriver à Soissons, devaient être campées ou cantonnées. Ce même Commissaire évalue, dans une autre lettre du 21, ces 256 compagnies à « 16 ou 20,000 hommes qui, joints aux 10,000 que nous avons déjà, dit-il, formeront une armée ». Enfin le 26, le Commissaire Dorly, dans son « Mémoire sur le camp de Soissons », rendait compte que du 25 juillet au 6 août, il avait vu arriver 6,000 fédérés, dont la quantité dépassait 10,000 à la date du 26 août. Ce chiffre est confirmé par une lettre du maréchal de camp du Houx (1), commandant le camp de Soissons, qui constate le même jour qu'il dispose de 17 bataillons (2) de fédérés formés, sinon rassemblés à Soissons. Sur ce chiffre, du reste, le Ministre avait prescrit la veille de « faire rendre 6 bataillons à Metz » ; et le 26, le commandant du camp de Soissons mandait que, dans ce but, il choisirait sur ses 17 bataillons « les hommes les plus propres à faire la guerre et les mettrait au complet de

---

(1) Le cantonnement de Soissons était commandé le 1er août par l'adjudant général Chadelas. Le 2, le Ministre désigna, pour « commander les cantonnements et camps projetés sous Soissons, MM. de Custine, lieutenant général ; Charton et Servan, maréchaux de camp, qui devaient avoir pour adjudants généraux MM. Chadelas et Alexandre Beauharnais et pour commissaires des guerres MM. Dorly, Renard et Curny. Mais, le 8 août, le Ministre exprimait à l'adjudant général Chadelas la crainte que « l'arrivée de M. de Custine, actuellement à Strasbourg, ne fût encore éloignée » ; et le 11 arrivait « M. du Houx, maréchal de camp », qui prenait le commandement qu'avait eu jusque-là, et à titre provisoire, l'adjudant général Chadelas sur le cantonnement de Soissons.

(2) Il est à remarquer que, dans son *Histoire de l'Infanterie*, le lieutenant-colonel Belhomme signale l'existence de 18 bataillons de fédérés aux mois de septembre 1792 et de mai 1793. Ce chiffre confirme celui qu'indique le général du Houx, le 26 août 1792.

Digitized by Google

800 hommes par bataillon ». Mais le 31, ce départ était contremandé et d'autres ordres prescrivaient la réunion de ces 6 unités aux environs de Reims.

Quelle était la valeur de ce contingent? La correspondance échangée entre le Ministre, Dorly et du Houx nous représente ces fédérés comme malingres et nus en partie, turbulents, réclamant incessamment contre la nourriture, s'impatientant de ne pas être habillés, et surtout armés plus vite, et ne voulant quitter leurs cantonnements pour camper qu'à condition d'être pourvus de tout le nécessaire.

La première difficulté qui naquit fut celle du pain de munition. Habitués à manger du pain blanc (1), les fédérés réclamaient à grands cris contre celui qui leur était distribué et qui était « fait avec des farines provenant des trois quarts de froment et un quart de seigle, sans aucune extraction de son, et qui n'avait rien d'agréable à l'œil (2) ». « Le cri que le pain est mauvais, qu'il conduit les hommes à l'hôpital, ne cesse de se faire entendre (3) ». Des inspecteurs furent nommés le 2 par le Ministre, « tant pour vérifier la qualité des matières que leur fabrication; le Ministre prescrivit en outre le même jour, au chef de la boulangerie des Invalides, de se rendre à Soissons à titre d'expert pour la manutention du pain. Sur ces entrefaites, un nouveau tumulte se produisit : on trouva du verre pilé dans le pain. Une enquête s'ensuivit. « MM. les députés de l'Assemblée

---

(1) « Beaucoup de fédérés sortis de la garde nationale, et qui partent de leurs départements respectifs, ne sont point habitués à cette nourriture; les Parisiens surtout, qui composent déjà quatre bataillons; car vous savez que dans cette ville l'homme le plus misérable et couvert de haillons mange du pain blanc. » (Dorly à d'Abancourt, 1er août 1792).

(2) Les administrateurs des subsistances militaires à Servan, ministre (23 août 1792).

(3) Dorly à d'Abancourt, ministre (1er août).



Digitized by Google

nationale partent ce matin..... », écrivait Chadelas le 4; « vérification faite des magasins des vivres et les boulangers experts entendus, il résulte que les morceaux de verre trouvés dans les pains proviennent des débris d'un raccommodage de vitres que le vent avait poussées sur les farines qui se trouvaient dessous : plusieurs sacs ont été trouvés de mauvaise qualité et mis au rebut; d'autres inférieurs mais passables ».

L'habillement et l'armement étaient à l'avenant : l'État, en effet, avait fait le possible pour faire affluer sur Soissons les approvisionnements nécessaires; mais, le 26 août, il n'était encore arrivé comme effets que la quantité suffisante pour habiller la moitié de l'effectif. « Tous ces moyens réunis, écrit Dorly, ne peuvent servir qu'à l'habillement et à l'équipement de la moitié des fédérés..... Ce retard les inquiète..... Peu veulent se persuader que les effets qui dépendent de la couture demandent du temps et des soins particuliers..... L'article des armes est ce qui les excite davantage. Il est vrai qu'il n'y en a que la moitié qui aient des fusils. » Plus loin Dorly confirmait encore cette situation : « Quant à nos 17 bataillons formés (1), il faut compter que d'ici à la fin du mois il y aura 6,000 hommes équipés et habillés, la moitié armés et que le reste le sera successivement ». Le 14 septembre, le commissaire Merlin déclarait à la Convention qu' « il manquait des armes et que le camp s'indignait de ne pas en recevoir..... ».

Dans ces conditions, s'expliquent, sans se justifier au point de vue disciplinaire, les difficultés que faisaient les bataillons de fédérés pour quitter de bons cantonnements où ils avaient paille de couchage, draps et couvertures, et aller prendre le bivouac : « Cette quantité

(1) Dorly au Ministre. Mémoire. Observations générales sur le camp de Soissons.

Digitized by Google

d'hommes, en effet, qui dépasse aujourd'hui (26 août) le chiffre de 10,000, m'a présenté les trois quarts dans un état approchant de la nudité, c'est-à-dire qu'ils n'avaient ni souliers, ni bas, ni vêtements ; il s'en est trouvé presque sans chemises (1) ». A cet état de nudité que Dorly avait déjà constaté le 1er août, s'ajoutent « la faiblesse de leur âge et de leur constitution, la petitesse de leur taille (2) » ; le 21, il dira qu'il s'y trouve « 1000 enfants au moins, hors d'état de porter le fusil et de faire le service », bien qu'ils soient « pleins de ce zèle que les Français ont dès l'enfance » ; le 29, il se plaindra de ce qu'on ne puisse « séparer de ces nouveaux bataillons formés cette petite et faible espèce d'hommes que l'on y a reçus ; ils se soutiennent les uns les autres et je les compare avec justesse à un essaim de mouches (3)..... » Bien qu'ils ne « demandent tous qu'à marcher », ils refuseront peut-être par faiblesse de constitution, de quitter les cantonnements tant qu'ils n'auront pas tout le nécessaire : « Mon général, disent-ils, nous ne voulons pas camper sans avoir de bonnes armes, sans être tous armés et vêtus comme des soldats doivent être..... ». 600 hommes viennent de me dire : « Nous ne voulons pas camper, nous ne voulons pas de riz, nous ne voulons pas de pain de munition et nous voulons vingt sous (4) par jour ou nous ne servons pas ». D'autres encore, pour avoir plus rapidement des armes, n'hésitaient pas à piller l'arsenal de la Fère, où ils s'emparaient en outre de deux pièces de 4 et de plusieurs pièces de position.

Malgré ces difficultés, et le peu d'enthousiasme des

---

(1) Dorly au Ministre. Mémoire. Observations générales sur le camp de Soissons. 26 août.

(2) Dorly. 1er août.

(3) Duhoux. 29 août 1792.

(4) La solde exacte était de 17 sous 3 deniers et demi, compris l'augmentation du quart pour l'assignat. (Dorly, page 1.)

Digitized by Google

fédérés pour le bivouac, du Houx annonce le 21 qu' « il a fait tracer le matin la première ligne de son camp avec M. Chadelas », et que « tout ira bien » malgré « l'esprit des volontaires quelquefois égaré par des agitateurs qui profitent de leur crédulité pour les porter à faire les pétitions les plus absurdes ».

Le camp de Soissons ne fut pas le seul à recevoir des fédérés. Les événements du 10 août amenèrent le représentant du peuple Choudieu à proposer, « comme mesure de sûreté générale, qu'il soit fait un camp sous les murs de Paris » et qu'il « soit ouvert un registre où pourront s'inscrire tous les fédérés et autres citoyens qui voudront y être employés..... »; le 12, ce camp fut décrété, et sept jours après un nouveau décret invoquant l'urgence de « seconder le zèle des fédérés et de les mettre à portée de servir utilement la patrie dans le camp qui doit être établi pour la défense de Paris », fixait ainsi l'effectif des troupes d'occupation :

19 août 1792.

*Formation du camp de Paris.*

L'Assemblée nationale, considérant qu'il est instant de prendre les mesures nécessaires à la formation du camp qui doit être établi pour la défense de Paris, décrète qu'il y a urgence.

L'Assemblée nationale, après avoir entendu le rapport de la Commission militaire, et décrété l'urgence, décrète ce qui suit :

Article premier. — Le camp de Paris sera composé du nombre de citoyens fournis temporairement par les sections armées (1) de Paris; des citoyens des districts voisins; des bataillons de fédérés; des six bataillons

(1) En 1789, la garde nationale parisienne comprenait 60 bataillons, de 5 compagnies de 100 hommes chacune, dont une casernée et soldée. Ces 60 bataillons formaient 6 divisions, ayant chacune une compagnie de grenadiers soldés et une section soldée de 30 canonniers attachés à cette compagnie.

A la fin de septembre 1789, 6 compagnies soldées de chasseurs à pied furent encore créées et chargées du service des barrières. Il fut aussi créé 6 compagnies soldées de 100 hommes pour la garde de quais et ports de la ville. En octobre, le corps soldé fut augmenté de

Digitized by Google

qui seront formés dans Paris, et autres qui pourraient l'être dans les communes voisines; de la cavalerie nationale formée à cet effet; des deux divisions de gendarmerie nationale que doivent fournir les 83 départements (1), et des détachements de la gendarmerie nationale de Paris, tant à pied qu'à cheval.

Art. 2. — Chaque section armée de la ville de Paris fournira, pour le service du camp, au moins deux compagnies qui seront relevées tous les quatre jours, de manière cependant que le service soit réglé uniformément entre les citoyens.

Art. 3. — Il sera levé, dans la ville de Paris, six bataillons de volontaires nationaux (2), destinés au service du camp de Paris; ils seront organisés, habillés et soldés de la même manière que les bataillons nationaux déjà formés.

---

2 compagnies de chasseurs et de 2 de canonniers; et chaque bataillon d'une de chasseurs.

Le 3 août 1791, la garde soldée fut licenciée et servit à former le 28 les 102e, 103e et 104e, les 13e et 14e bataillons d'infanterie légère, une division de gendarmerie à pied et une à cheval.

La loi du 23 septembre 1791 forma alors la garde nationale parisienne à 60 bataillons, groupés en 6 légions de 10 bataillons. Chaque bataillon fut à 4 compagnies, non compris celle de grenadiers tirée des quatre autres. Il était, en même temps, créé un corps « de gardes nationales volontaires parisiennes à cheval » composé de jeunes citoyens ayant servi dans la garde nationale depuis le début de la Révolution et formé de 4 escadrons de 2 compagnies de 68 hommes, dont un auxiliaire destiné à recevoir et à former les hommes et chevaux de recrue.

La loi du 19 août 1792 divisa la garde nationale de Paris en 48 sections armées, composées chacune du nombre de compagnies proportionné à sa population. Chaque compagnie avait un effectif de 126 citoyens. Les compagnies des chasseurs volontaires nationaux furent portées à l'effectif de 113 hommes; deux compagnies ainsi formées se réunissaient pour constituer un escadron.

Pour les détails sur les gardes nationales de Paris, voir l'ouvrage si documenté de MM. Ch.-L. Chassin et L. Hennet.

(1) Loi du 22 juillet 1792. (Voir page 15.)

(2) « Le camp de Paris fut supprimé par décret de la Convention nationale du 20 octobre. Le 3e bataillon qui avait terminé sa formation le 17 n'eut pas à s'y rendre. Les 1er et 2e, campés à Clichy, furent mis à ces dates en route pour Nancy. Le licenciement du camp de Paris empêcha le rassemblement des trois derniers des six bataillons..... » (*Les volontaires nationaux*, par Ch.-L. Chassin et L. Hennet.)

Digitized by Google

Art. 4. — Indépendamment de ces six bataillons, il sera également formé d'autres bataillons, composés des citoyens de Paris et des communes voisines, qui se présenteront pour servir constamment au camp, et qui seront organisés comme ceux décrétés ci-dessus.

Art. 5. — S'il se trouvait de l'excédent après la formation des bataillons, il en serait formé des compagnies qui feraient le service comme compagnies franches, en attendant qu'il s'en trouve un nombre suffisant pour former un bataillon.

Art. 6. — Le Pouvoir exécutif est autorisé à nommer, de concert avec la commune de Paris, qui sera tenue de consulter les sections, le général du camp et de l'armée employée à la défense de Paris, ainsi que les officiers de l'état-major qui devront y servir, et dont le nombre est déterminé ainsi qu'il suit :

Art. 7. — Un commandant général du camp et de l'armée, un chef d'état-major, quatre adjudants généraux, six aides de camp, un directeur général des travaux et de l'artillerie, qui aura sous ses ordres un directeur en second pour chacune de ces deux parties, et les coopérateurs qui seront jugés nécessaires pour la conduite des dits travaux.

Art. 8. — Le commandant général communiquera régulièrement au Conseil de la commune de Paris, les comptes qu'il rendra au Pouvoir exécutif.

Art. 9. — Tout citoyen assujetti à monter la garde personnellement, en vertu du décret du....., sera tenu de se rendre au camp, sur l'ordre qui lui en sera donné par le commandant de sa section armée, d'après l'ordre que celui-ci en aura reçu du commandant général.

Art. 10. — Tout citoyen campé, quel que soit son grade et l'arme dans laquelle il se trouvera servir, recevra les distributions en vivres, fourrages et ustensiles fixées par les décrets et règlements relatifs aux fournitures de campagne.

Art. 11. — Les citoyens des sections armées qui ne feront qu'un service temporaire au camp, ainsi que ceux employés au dit camp, sans être attachés à aucune troupe, ne seront point tenus de porter l'uniforme; mais aucun citoyen employé au camp ne pourra en porter d'autre que l'uniforme national, ou celui de la troupe à laquelle il serait particulièrement attaché, si cette troupe se trouvait employée au camp ou dans les postes extérieurs.

Art. 12. — Le Conseil de la commune de Paris est autorisé à prévenir les communes ou cantons voisins qu'on prépare une ligne défensive près Paris et à les inviter à se concerter pour donner l'état des citoyens armés qu'ils pourront fournir temporairement au service du camp ou dans les postes avancés.

Art. 13. — Le Pouvoir exécutif se concertera avec le Conseil de la commune de Paris, tant pour les approvisionnements du camp, que

Digitized by Google

pour les règlements relatifs à l'application des forces mobiles à la défense locale, l'ordre du service pour la garde, la garnison des forts et l'indication des postes, suivant les positions, la nature du terrain et l'espèce d'armes.

Enfin, après avoir annoncé le 23 août à l'Assemblée le remplacement de Luckner par Kellermann, le Ministre lui fit connaître le 28 que « le Conseil exécutif avait fixé la résidence du maréchal Luckner, en qualité de généralissime, à Châlons, point central militaire, où il formera une réserve d'où il tirera les détachements nécessaires pour appuyer les points les plus menacés et où, en cas de revers, il pourra relier les débris des armées ».

Le 13 septembre, les commissaires chargés du camp de Châlons écrivaient : « Nous avons continué à nous occuper sans relâche des moyens d'accélérer la formation du camp..... Tous les travaux sont dans la plus grande activité. Les bataillons de Paris, qui arrivent successivement, ne campent qu'un ou deux jours et se rendent aux armées; ils ont tous deux canons..... Faites en sorte que tous les bataillons et les compagnies franches qui partent de Paris soient organisés et équipés d'une manière uniforme. On fabrique des piques. Il serait possible de se procurer sur-le-champ 10,000 fusils en ordonnant d'en débarrasser l'artillerie. La masse des approvisionnements augmente de telle sorte qu'on ne doit conserver aucune inquiétude. L'hôpital, qui est très bien situé et convenablement disposé, contient 80 malades. Les effets y arrivent, et, sous peu de jours, il sera suffisant pour 2,000 personnes. On fournira aux malades des couchettes qu'on ira prendre dans les maisons des émigrés. Le district de Châlons a choisi dans son arrondissement des cantonnements pour 80 compagnies..... »

De pareils rassemblements, si hâtivement levés, devaient donner lieu à plus d'un fait d'indiscipline : le Ministre de la guerre rendit compte le 17 septembre à

Digitized by Google

l'Assemblée, que « de trois bataillons de volontaires auxquels le maréchal Luckner avait donné l'ordre de se rendre à l'armée de Dumouriez, un seul avait voulu marcher..... » Le Ministre de la guerre « pense qu'il serait bon de faire une adresse aux volontaires réunis à Châlons pour leur rappeler que sans discipline il n'existe pas d'armée et que dès lors on ne doit plus compter sur la victoire ».

Aussi, le lendemain 18, M. Lamarque, au nom de la Commission extraordinaire, lut-il « une adresse aux bataillons des volontaires de Châlons pour les engager à observer rigoureusement les lois de la discipline et de la subordination »; l'Assemblée adopta cette rédaction « dont elle ordonna l'impression et l'envoi à l'armée », et le 20, M. Lasource fit lecture d'une adresse de Dumouriez aux volontaires du camp de Châlons, dans laquelle il leur déclare qu'il ne les recevra sous les drapeaux qu'autant qu'ils seront disposés à se soumettre aux règles de la discipline militaire ». Dans le même esprit encore, le Ministre se plaint, le 24, à l'Assemblée « des écarts auxquels s'abandonnent quelques bataillons; il propose à la Convention d'examiner s'il ne serait pas utile d'ordonner que tout bataillon, par les membres desquels il sera commis une infraction, subisse la décimation dans les cas où ils ne découvriraient et ne livreraient pas les coupables; cette décimation emporterait la peine de ne pas servir la patrie pendant un certain laps de temps ».

Bien que « ces derniers objets aient été renvoyés au Comité de la guerre », le même jour la Convention nationale adoptait le décret suivant :

*Commissaires pour le camp de Châlons.*

La Convention nationale décrète que les citoyens Prieur, député du département de la Marne, Sillery et Gara se transporteront à Châlons, pour y rétablir l'ordre et la discipline; les charge de reconnaître les

Digitized by Google

causes qui ont empêché la formation et l'armement des bataillons, de prendre tous les moyens possibles pour accélérer l'un et l'autre ; de surveiller le mode qui sera pris pour procéder à la réforme des citoyens volontaires qui ne se trouveraient pas en état de porter les armes ; les autorise à faire, pour remplir la mission et pour l'exécution des lois sur la formation et l'armement des bataillons, toutes les réquisitions nécessaires.

Malgré l'organisation des camps de Paris, de Soissons et de Châlons, il y avait encore « réunis à Paris pour le maintien de la liberté et de l'égalité », des fédérés qui vinrent, le 13 janvier 1793, se présenter en députation à la barre de la Convention et demandèrent à « partager avec les citoyens de cette ville la garde des Représentants du peuple français ». Cette motion reçut satisfaction par le décret du même jour :

La Convention nationale décrète l'impression et l'envoi aux 84 départements, de la pétition qui vient de lui être présentée au nom des fédérés qui sont à Paris, et de la réponse du président.

Et sur la demande d'un membre qui a converti en motion la pétition des fédérés, la Convention nationale décrète que les fédérés des départements qui sont à Paris, feront le service près d'elle, conjointement avec les gardes nationales de cette ville.

Aux fédérés venaient encore s'ajouter les « troupes légères ».

En dehors des 13e et 14e bataillons d'infanterie légère qui, en même temps que les 102e, 103e et 104e régiments, avaient été, le 28 août 1791, créés d'une partie de la garde nationale soldée de Paris, d'abord à l'effectif de 811 hommes, puis le 20 novembre à celui de 457 ; Saliceti avait, le 5 février 1793, fait adopter par la Convention la levée de 4 bataillons d'infanterie légère en remplacement des 4 bataillons de gardes nationaux incomplets levés précédemment dans le département de la Corse.

Le 27, la Convention nationale décrétait que « le corps rassemblé par le citoyen Dutruy et commandé

Digitized by Google

par lui formerait un bataillon de troupes légères, serait recruté et composé de 130 hommes qui sont à Crunn, de 300 hommes qui sont à Stenay et de 360 hommes qui sont à Ville-Handlemont et Saint-Pancray » ; enfin « qu'il prendrait rang parmi les autres corps de troupes légères sous le n° 19. » Le 5 mars, « sur la pétition du citoyen Makenstros, patriote hollandais réfugié en France, qui s'offre avec beaucoup de Bataves, d'aller rejoindre l'armée française en Hollande..... le Ministre est autorisé à donner des ordres aux généraux de l'armée de la Belgique pour organiser en compagnie d'infanterie légère les Bataves qui leur seront présentés par le citoyen Makenstros, patriote hollandais ». Enfin, le 3 mai 1793, la Convention décidait que « le bataillon de chasseurs à pied, connu dans l'armée de Belgique sous le nom de Muller, serait compris dans le nombre des bataillons d'infanterie légère sous le n° 21. » Il en résulta qu'au 4 juin 1793, l'armée comprenait 21 bataillons d'infanterie légère, dont 12 anciens (Provence, Dauphiné, Royaux, Corses, Cantabres, Bretons, Auvergne, Vosges, Cévennes, Gévaudan, Ardennes et Roussillon) ; les 13e et 14e formés de la garde nationale parisienne soldée ; les 15e, 16e, 17e et 18e, des bataillons incomplets des gardes nationaux corses ; le 19e par Dutruy, le 20e par Makenstros et le 21e par Muller.

Ces formations empruntaient leur importance aux idées ayant cours au XVIIIe siècle sur la nécessité des troupes légères. « Vous ne pouvez vous dissimuler », disait Lacuée le 25 février 1792, « que, pour faire la guerre, il faut vous y préparer ; qu'il vous faut des troupes légères ; que, si vos troupes légères ne sont fournies que la veille de la guerre, elles ne seront pas exercées..... ». Malgré cet avis, le projet fut momentanément ajourné et ne revint en discussion que le 24 avril, quelques jours après la déclaration de guerre à l'Autriche. « Il est important », dit alors un membre de

Digitized by Google

l'Assemblée, « que vous puissiez opposer une quantité suffisante de troupes légères à vos ennemis, dont la force consiste principalement dans ce genre de troupes et qui vont donner des cohortes de pandours, de croates et de houlans sur vos frontières..... ». « J'ai toujours cru », dit Dumas, « que le genre de service de cette troupe est celui qui convient le mieux au caractère français..... » Dans la guerre de 1733, et au commencement de 1745, observa Aubert-Dubayet, « on s'est convaincu que des compagnies franches et séparées servaient plus à ramasser les boulets de l'ennemi qu'elles ne recevaient de coups de fusil. Leur organisation particulière ne leur servait qu'à échapper aux peines portées contre le maraudage ; mais ces mêmes compagnies franches, si désastreuses, devinrent excellentes et servirent avec une grande valeur du moment où elles furent réunies en légions..... »

Aussi, l'Assemblée nationale, « considérant que le moyen le plus sûr de faire la guerre avec succès, est d'opposer à l'ennemi des troupes de même arme que celles qu'il emploie » et que « les troupes légères connues sous le nom de légion rempliront cet objet », s'empressa-t-elle, le 27 avril 1792, de créer six légions composées chacune de 2 bataillons d'infanterie légère, d'un régiment de chasseurs à cheval et d'une division d'ouvriers. Sur les 8 compagnies de chaque bataillon il en était formé une dite de carabiniers, c'est-à-dire composée des plus adroits tireurs, des plus vigoureux et des plus alertes, « armés de carabines et équipés et exercés d'une manière analogue au genre de service auquel ils seront destinés ». Les légions pouvaient se recruter parmi les étrangers. Mais ces corps, qui n'étaient d'abord formés que par prélèvement sur l'armée de ligne, se virent adjoindre, le 12 août, une compagnie dite de « volontaires gardes nationaux chasseurs à cheval ». D'autre part, le 28 mai, sur la proposition de Servan qui

Digitized by Google

« rappelait son attention sur les compagnies franches, ou la formation de légions sollicitée par Kellermann, l'Assemblée, considérant qu'il est nécessaire d'augmenter le nombre des troupes légères, décréta la levée de 54 compagnies franches, qui pourront être portées successivement à 200 hommes chacune, officiers compris, pour servir aux différentes armées pendant la présente guerre seulement, et suppléer les seconds bataillons d'infanterie légère détachés des légions ». Il était créé, par le même décret, 3 légions franches respectivement affectées aux armées de Luckner, Lafayette et Kellermann et composées chacune de 18 compagnies d'infanterie légère et de 8 compagnies à cheval. Pour assurer cette levée totale, il était fait appel à des inscriptions volontaires dans les 83 départements ; l'engagement était contracté pour trois ans, à moins que la guerre ne prît fin avant l'expiration de ce terme. Enfin, le 7 juillet, était décrétée une 4e légion franche pour l'armée du Midi.

Le 28 juillet vit éclore une nouvelle formation : « Il s'agit, expliqua Dumas le 17, d'avoir des chasseurs à opposer à ceux de l'ennemi. Le service des chasseurs volontaires que l'Assemblée vous propose, est absolument différent de celui des troupes de ligne. Ils n'ont ni les mêmes manœuvres, ni les mêmes armes. Vous savez que, dans les troupes ennemies, il y a des uhlans, des Tyroliens qui harcèlent sans cesse nos armées. Il faut leur opposer de pareilles troupes. Eh ! ce sont nos volontaires nationaux. On me demande pourquoi l'on n'emploie pas les chasseurs de ligne ; à cela je réponds que la force de l'infanterie, la force de la ligne, la force de l'armée dépend des corps de troupes qui la composent. En tirer les grenadiers et les chasseurs, c'est-à-dire les hommes les plus forts et les plus agiles, c'est l'affaiblir, c'est l'épuiser. Il serait inutile ici de faire parade de connaissances de tactique pour démontrer qu'il faut laisser les

Digitized by Google

bataillons de ligne dans toute leur intégrité. Mais, comme il nous faut des troupes légères, on propose à nos frères des départements de former des bataillons de chasseurs. Pour moi, qui suis des pays méridionaux, moi qui ai habité les montagnes, je sais très bien qu'on ne peut plier à la lenteur des mouvements de la tactique nos miquelets, nos braconniers qui, s'ennuyant de chasser sur leurs terres, sautent de rochers en rochers pour tuer des perdrix. Et voilà les hommes qu'il nous faut pour tuer des uhlans. Vous verrez que, dans cette formation, on a conservé aux volontaires les mêmes avantages que dans les bataillons, mais qu'on leur en a même accordé de plus grands. Je m'explique : il y a un nombre double d'officiers, parce que ces compagnies se divisant en petits corps, il leur fallait plus d'officiers..... Tel sera plus avec 50 de ces chasseurs qu'un officier supérieur dans la ligne avec 1000 hommes ». Le décret, dont l'économie était ainsi exposée, fut adopté le même jour et sanctionné par la loi du 28 : il formait autant de « compagnies de chasseurs volontaires nationaux », qu'il se présenterait de volontaires, au nombre de 150, pour servir dans les troupes légères. La compagnie prenait le nom du département qui y avait fourni le plus fort contingent. Si, dans une armée, il se trouvait 5 compagnies, le général en chef pouvait les réunir en bataillon.

Dès le 17 juillet, Luckner avait appelé l'attention de l'Assemblée sur la possibilité « d'incorporer sur-le-champ, dans les compagnies franches, les 1500 hommes des régiments coloniaux répandus sur les côtes, dans le département du Morbihan ». L'Assemblée adopta cette proposition le 23 juillet et décréta que « les différentes troupes ci-devant coloniales, à l'exception de l'artillerie, employées dans le Morbihan », partiraient sans délai pour la frontière, pour y être « employées à la formation des légions ou compagnies franches ci-devant décrétées ».

Digitized by Google

A ces décisions qui utilisaient dans la plus large mesure les ressources nationales pour organiser les légions, l'Assemblée en ajouta une série relative aux étrangers. La proposition du Roi, de créer une *légion franche étrangère* composée particulièrement de Hollandais et de Brabançons, fut adoptée par le décret du 26 juillet; cette légion devait comprendre un effectif total de 2,822 hommes dont 500 seraient à cheval; et le lieu de rassemblement de cette formation était la ville de Dunkerque.

Le 8 août, fut décrétée l'organisation par les soins de l'officier général commandant à Grenoble, d'une nouvelle légion sous la dénomination de *légion franche allobroge*, dans laquelle il ne pourrait être admis que des Allobroges, c'est-à-dire, d'après les considérants de l'Assemblée, des Savoisiens, Piémontais et habitants du Valais. Cette légion pouvait être composée de 14 compagnies d'infanterie légère de 120 hommes chacune, dont 7 armées de carabines; de 3 compagnies de dragons légers, de 100 hommes chacune, et d'une compagnie d'artillerie légère de 160 hommes, servant 4 pièces de canon montées sur des affûts en traîneaux, « tels que ceux dont on a fait usage dans la guerre de Corse ». Deux de ces pièces pouvaient être des obusiers de 6 pouces.

La formation des légions brabançonne et allobroge fut suivie, le 4 septembre, de celle des *Germains*, « dans laquelle ne pouvaient (toutefois) être admis, sous aucun prétexte, les déserteurs de l'armée française ». « Cette légion, composée de 4 escadrons de cuirassiers légers, de 4 escadrons de piqueurs à cheval, de 2 bataillons de chasseurs à pied, d'un bataillon d'arquebusiers et d'une compagnie d'artillerie, ne pouvait être portée au delà de 3,000 hommes, dont 1000 à cheval et 2,000 à pied. » Son artillerie n'était pas déterminée, et le décret se borne à dire que le département de la guerre lui fournira « les canons et obusiers nécessaires ».

Digitized by Google

Mais l'engouement pour les troupes légères devait, en se généralisant, provoquer des abus : Ce ne fut plus bientôt l'État seul qui leva ces troupes ; elles le furent encore par des particuliers. C'est ainsi que le 8 septembre « l'Assemblée nationale, considérant l'utilité des troupes légères et de l'augmentation de cette espèce de troupe pour couvrir les marches et les mouvements de nos armées, décrète la création de la *légion natiotionale du Midi* », composée de 800 chasseurs à pied et 200 chasseurs à cheval, et proposée par le capitaine Jean Prast, du 83e d'infanterie, qui devait en prendre le commandement. Cet officier devait toucher 200 livres pour chaque chasseur à pied habillé et armé, et 700 pour chaque chasseur à cheval habillé, armé, monté et équipé. Mais le lendemain même, Prast est dénoncé à l'Assemblée comme ayant « écrit à un jeune officier pour l'inviter à entraîner ses soldats dans le parti du Roi. Nous avons, ajoutait-on, la preuve qu'il était un agent secret de Lafayette ». Aussi l'Assemblée décide-t-elle le 9, qu'il ne sera plus levé de troupes légères par des particuliers, qu'ils n'aient produit des certificats authentiques de leur civisme et l'état nominatif des membres qui devront entrer dans ces corps. C'est sous cette réserve qu'elle autorise à la même date la levée, par M. Andrieux, d'un corps de chasseurs à cheval, sous le nom de « hussards braconniers » ; le 10, celle des « chasseurs bons tireurs » à l'effectif de 150 hommes, « pouvant faire le service le plus utile dans nos armées, soit en harcelant l'ennemi, soit en les opposant aux chasseurs tyroliens » ; le 16, la « légion nationale des Pyrénées », comprenant 1600 chasseurs à pied, 600 chasseurs à cheval, 200 hommes d'artillerie et 100 ouvriers, ayant tous la composition prévue pour les bataillons d'infanterie légère, les chasseurs à cheval ou les compagnies d'artillerie ou d'ouvriers de ligne ; le Ministre est, du reste, autorisé à traiter à raison de 200 livres pour chaque chasseur à

Digitized by Google

pied et de 800 pour chaque chasseur à cheval. Le 6 décembre, la Convention décide que « la Trésorerie nationale tiendra à la disposition du Ministre de la guerre, jusqu'à la concurrence de 40,000 livres, pour fournir provisoirement à la subsistance des corps de troupes légères, rassemblées par le général Kellermann, sous le nom d' « éclaireurs républicains ». Le décret du 10 régularise la levée faite par Dumouriez, en juillet 1792, de la « légion des Ardennes » et en arrête la composition à 2 bataillons d'infanterie légère et 4 escadrons de cavalerie légère.

L'année 1793 voit encore naître de nouvelles formations : le décret du 26 janvier décide que les 3 légions belges et liégeoises feront partie provisoirement des armées de la République française ; le 29, Carnot propose l'organisation d'une légion de miquelets, et l'Assemblée lui donne satisfaction, en chargeant le même jour son Comité, de lui présenter le plan d'organisation d'une « légion des montagnes des Pyrénées » et d' « une distribution d'armes aux habitants des vallées limitrophes de l'Espagne ». Mais ce ne fut que le 9 février que les 6 compagnies déjà levées furent transformées en une « légion des montagnes », forte de 4 bataillons d'infanterie légère. Le décret du 13 juin 1793, dont il sera parlé plus loin, cite encore les compagnies franches de l'armée de la Moselle, de Saint-Maurice, de Milon, de Gazin.

Dans le *Récit abrégé de ses campagnes*, Vandamme nous apprend que le 5 septembre 1793, il prit le commandement du bataillon des chasseurs du Mont-Cassel, formé des compagnies franches de *Saulty*, de l'*Égalité*, de l'*Observatoire* et de *Van Damme*. Le 26 nivôse, le représentant du peuple Bar, chargé de l'établissement du gouvernement révolutionnaire dans les départements de la Meurthe et du Bas-Rhin, envoie à ses collègues du Comité de Salut public l'état des corps franco-belges, liégeois et bataves. On y distingue le 2e régiment d'in-

Digitized by Google

fanterie belge, la légion liégeoise, les 1er, 2e, 3e, 4e, 9e, 15e et 23e bataillons de chasseurs belges ; les chasseurs nationaux bataves ; le 3e bataillon liégeois ; les 1er et 2e bataillons de chasseurs de Gand ; le 4e bataillon ci-devant d'Anvers ; les 1er et 2e bataillons de chasseurs de Jemappes ; les chasseurs de Pauly ; les corps détachés de Jemappes ; les chasseurs tirailleurs ; le bataillon de Namur (1). On peut enfin rappeler la longue énumération de ces formations franches que donne Camille Rousset dans ses « *Volontaires nationaux* (2) ».

Cette seule nomenclature suffit pour faire comprendre comment la loi d'organisation du 21 février 1793, dont on parlera plus loin, avait décidé en principe la suppression de tous les corps francs et la transformation de leurs troupes à cheval en régiments de chasseurs à cheval et celle de leurs troupes à pied en bataillons d'infanterie ; mais, soit par suite d'engouement pour les troupes franches, soit par l'ignorance où se trouvait la Convention de l'effectif et de la nomenclature exacts de ces compagnies et légions franches, un décret du 10 mars ajourna « la réunion de la cavalerie des légions et des corps francs à cheval en régiments de chasseurs à cheval, et la réunion des corps francs à pied en bataillons d'infanterie légère ». Le même décret ajoutait que « tous les corps d'infanterie et de cavalerie existants seraient conservés et complétés ; et que, jusqu'à ce complément, il n'en serait plus créé de nouveaux ». Toutefois, contrairement à cette mesure, le décret du 13 juin 1793 réunit la 3e compagnie franche, employée à l'armée de la Moselle, avec celles de Saint-Maurice, de Milon et de Gazin, à l'effectif total de 821 hommes, pour former un bataillon d'infanterie légère à compléter au chiffre de

(1) *Archives nationales*, AFII, 237.
(2) *Les Volontaires nationaux*, annexes, page, 333.



Digitized by Google

1040 hommes avec une compagnie franche; le 5 septembre, fut créé le bataillon de chasseurs du Mont-Cassel; le 22, celui de la Neste, etc.

Le disparate de toutes ces formations finit, cependant, par faire réformer définitivement, le 9 pluviôse (1), « tous les bataillons de légions et tous les corps francs », puis par les organiser en bataillons d'infanterie. Mais

---

(1) *Archives nationales*, AFII, 234. — Pour se conformer au décret du 9 pluviôse, tout en maintenant les 4 compagnies des chasseurs braconniers, Florent Guiot les organisa en un bataillon de chasseurs tirailleurs.

Hazebrouck, 24 pluviôse an II de la République une et indivisible (12 février 1794).

*Le Représentant du peuple près l'armée du Nord,*

Étant instruit qu'il existe quatre compagnies, sous le nom de chasseurs braconniers, lesquelles sont en ce moment au cantonnement de Castres, que la formation militaire de la première de ces compagnies a été autorisée par un arrêté du Représentant du peuple, Isoré, dans les premiers jours du mois de frimaire; que cette compagnie, s'étant ensuite augmentée considérablement par l'autorisation du même Représentant du peuple, on en a formé quatre compagnies de 100 hommes chacune, et qu'elles sont aujourd'hui presque au complet. Ces compagnies ont donné, depuis leur formation, des preuves constantes de leur patriotisme, de leur courage et ne se sont jamais mesurées avec l'ennemi sans remporter un nouvel avantage. Tout récemment encore, ces mêmes compagnies, gardant seules l'avant-poste de Boeschepe, au nombre de 300 hommes qui n'avaient que 120 fusils, ils y furent entourés par 900 hommes des meilleures troupes autrichiennes : ils se battirent avec une telle intrépidité que les ennemis furent forcés de prendre la fuite, laissant sur la place 21 morts, 7 prisonniers et 40 fusils, sans compter des morts et des blessés qu'ils emmenèrent sur leurs charriots.

Considérant que les chasseurs braconniers sont d'une grande utilité dans les expéditions et que cette vérité est aujourd'hui si généralement reconnue que dans toutes les affaires on transforme des bataillons d'infanterie en braconniers tirailleurs;

Qu'il est beaucoup plus avantageux d'avoir quelques corps uniquement consacrés à ce genre de service, que d'être obligé d'y employer

Digitized by Google

ce n'avait été là qu'un des inconvénients auxquels il avait été nécessaire de remédier. Malgré les effectifs que leur fixaient en général les décrets qui les organisaient, toutes ces formations, faute de recrutement, tombaient parfois à des chiffres dérisoires. « Il y a, sur la frontière du Nord », disait Gossuin, le 20 brumaire, « des régiments étrangers qui sont tous incomplets; il y en a même qui ne sont composés que de 13 soldats et où l'on compte

---

d'autres bataillons qui, ne servant que momentanément de tirailleurs, ne peuvent être exercés comme le seraient des bataillons uniquement destinés à faire le service de chasseurs tirailleurs;

Que d'ailleurs, en appliquant à ce service des bataillons d'infanterie, c'est travailler à leur désorganisation, rendre inutile l'instruction qu'on leur a donnée et se priver des avantages que leur habileté dans les manœuvres pourrait procurer;

Il est aussi contraire au salut public qu'injuste à l'égard des quatre compagnies des chasseurs braconniers, de les réformer après les services qu'elles ont rendus à la patrie; et cependant, il est nécessaire d'opter entre leur réforme ou leur organisation en bataillon, car personne n'ignore quels sont les inconvénients attachés à ces compagnies qui n'ont qu'une existence isolée et précaire au lieu d'être organisées en bataillon;

Considérant enfin que le général de division Ferrand, les généraux de brigade Moreau, Vandamme et Bertin et le chef de brigade Piogé ont pensé tous, unanimement, qu'il était avantageux, par les différents motifs qui viennent d'être rapportés, de les organiser en bataillon;

Arrête que les quatre compagnies connues sous le nom de chasseurs braconniers, étant au cantonnement de Castres, et faisant partie de l'armée du Nord, seront, incessamment, organisées en un bataillon de huit compagnies qui seront composées conformément à la loi. Lequel bataillon portera le nom de *chasseurs tirailleurs*.

Le général Vandamme est autorisé à organiser ce bataillon, et il sera tenu d'en rendre compte au Représentant du peuple, ainsi qu'au Ministre de la guerre.

Le présent arrêté sera adressé, sur-le-champ, au Comité de Salut public et soumis à son approbation.

Florent Guiot.

Pour copie conforme,

Rey, *secrétaire*.

Digitized by Google

26 officiers. Cela provient de ce qu'on remplace les officiers aussitôt qu'ils sont tués et qu'on ne recrute pas pour remplacer les soldats..... »

« Il était difficile alors », dit Grimoard « de savoir au juste la quantité de troupes que la France avait sur pied. D'ailleurs, les armées composées d'anciens régiments d'infanterie et de troupes à cheval, affaiblis par la campagne précédente, de bataillons de volontaires dans le même cas, d'autres bataillons qui ne venaient que d'être organisés, de compagnies détachées ou de légions inégales en force et formées sur les lieux par les généraux, présentaient une telle bigarrure qu'on peut dire que les troupes françaises n'avaient plus de constitution. D'un autre côté, les circonstances qui obligeaient de les tenir dans un mouvement continuel, ainsi que l'impéritie ou la friponnerie des gens de plume, des quartiers-maîtres et des commandants de bataillon, ne comportant plus de revue en règle, il était réellement impossible de connaître précisément la force de nos armées ».

Aussi, le 8 frimaire, la Convention fut-elle obligée de se faire fournir un état par corps de troupes, indiquant son arme, son numéro, la date de sa formation, son effectif théorique et réel, le département où il avait été levé, l'armée, le camp ou cantonnement où il se trouvait.

(*A suivre.*) B.

---

Digitized by Google

# ÉTUDES

SUR LA

# CAMPAGNE DE 1799

## CHAPITRE VI.

### Le général Joubert au quartier-général de Milan (novembre 1798).

Le général Joubert s'était trouvé désigné d'une manière toute naturelle au choix du Directoire, comme commandant en chef de l'armée d'Italie. Moreau continuait d'être suspect politiquement à la plupart des Directeurs, et notamment à Barras (1). La réputation de Jourdan avait fortement souffert de ses insuccès de 1796 et, jusque dans le Directoire, on lui attribuait le sobriquet de *général-évrevisse* (2). Masséna ne pouvait plus commander en Italie, depuis les scandales de la Rotonde. Bernadotte, fortement combattu par Bonaparte, comme

---

(1) Larevellière-Lépeaux (vol. II, page 178) dit qu'il eût été souhaitable que Moreau fût appelé au commandement de l'armée d'Italie dès avant l'ouverture de la campagne, et non pas, comme il arriva, au milieu des hostilités. Nous verrons au contraire, par la suite des faits, combien la première désignation de Joubert était heureuse, et combien il faut regretter que les difficultés éprouvées par lui dans son commandement et suscitées, pour une grande partie, par Larevellière-Lépeaux, aient déterminé sa retraite prématurée.

(2) Larevellière, vol. II, page 270.

Digitized by Google

le principal adversaire laissé derrière lui en partant pour l'Égypte, inspirait peu de confiance, soit au point de vue du loyalisme politique, soit sous le rapport des talents militaires ; cependant, ses qualités naturelles et ses titres antérieurs ne pouvaient le laisser passer inaperçu, et il est certain qu'en septembre 1798 le Directoire avait songé à lui avant de se résoudre à relever Joubert du commandement de l'armée de Mayence et à lui confier celui de l'armée d'Italie (1).

Joubert était issu d'une famille de robe, ancienne en Bresse ; il avait puisé dans la forte éducation bourgeoise du siècle dernier les principes d'une moralité et d'une probité à toute épreuve. La Révolution l'avait trouvé étudiant en droit à Dijon, après des études littéraires complètes et brillamment terminées. Volontaire de 1791, sergent de grenadiers à l'armée du Rhin, lieutenant à l'armée d'Italie, il avait fait sur les Alpes l'apprentissage du haut commandement dans le maniement direct de la troupe et dans le métier d'entraîneur d'hommes ; toujours grenadier à l'heure de l'action, remarqué aux affaires de L'Escarene, d'Isola, de Dego, de Melogno (2), général de brigade pour sa conduite à la bataille de

---

(1) Il existe, à la date du 24 septembre 1798, un arrêté directorial resté sans suites, qui porte Bernadotte au commandement de l'armée d'Italie.

(2) A cette époque, Sérurier le notait dans les termes suivants :

« A servi dans la division de gauche que je commandais en 1793. Je lui ai remarqué une intelligence et une bravoure rares. Je lui confie en ce moment le poste de Saint-Jacques, parce que je ne connais pas d'officier supérieur plus en état que lui de le bien défendre, en jugeant les mouvements des ennemis. Ses raisonnements sur les différentes positions annoncent de grands moyens dans cet officier pour diriger avantageusement des colonnes. Il sait mener les hommes sans les craindre, ayant le ton franc et juste dans ses décisions. » (Apostille ajoutée à une note de la main de Joubert, résumant ses services antérieurs et datée du 23 janvier 1795.)

Digitized by Google

Loano, il figurait avec ce grade dans la division Meynier, au début de la campagne de 1796, et, de nouveau, dès les premiers pas de l'armée d'Italie dans le Piémont, donnait, à l'attaque du château de Cosseria (1), au passage du Tanaro, des preuves de son courage éclatant. Sa brigade, ordinairement placée à l'avant-garde de la division, combattait au passage de l'Adda, au passage du Mincio, à la Corona, à Lonato, à Castiglione. La fatigue extrême de Joubert, à la suite de cette campagne précipitée, l'obligeait à se séparer de sa troupe pendant les mois de septembre et d'octobre 1796 ; il commandait alors les places de Brescia et de Legnago.

Le 22 novembre, Bonaparte lui confiait la division qu'il retirait à Vaubois, la plus importante de toute l'armée, tant pour son effectif que pour sa position stratégique au débouché du Tyrol, et lui donnant dès lors les gages d'une amitié qui ne devait jamais se démentir, disait de lui : « Je compte sur lui comme sur moi (2). »

---

(1) « Rien de plus terrible que l'assaut où j'ai été blessé en passant par un créneau : mes carabiniers me soutenaient en l'air ; d'une main j'embrassais le mur, je parais les pierres avec mon sabre et tout mon corps était le point de mire de deux retranchements dominant à dix pas ». (Joubert à son père, du bivouac de Céva, 18 avril 1796. Edmond Chevrier, *Le général Joubert.*)

(2) Joubert à son père, 27 novembre 1796. (Edmond Chevrier, *Le général Joubert.*)

Barras dit à tort dans ses Mémoires que la même mésintelligence existait entre Bonaparte et Joubert, après la campagne d'Italie, qu'entre Bonaparte et Bernadotte. Il y eut, au mois de septembre 1796, entre les deux jeunes généraux un refroidissement momentané causé, semble-t-il, par la publication de lettres que Joubert avait écrites au représentant Deydier et que celui-ci avait communiquées au *Moniteur ;* ce refroidissement était pour quelque chose dans l'inaction où Joubert était demeuré à ce moment de la campagne ; mais dès le mois suivant, Bonaparte, visitant Joubert à Legnago, se montrait de nouveau amical et confiant.

« Je vous salue et je vous aime » est la formule par laquelle Bona-

Digitized by Google

Moins de deux mois après, Joubert justifiait cette confiance par sa conduite à la fois sage et brillante à la bataille de Rivoli, qu'on peut dire conçue par lui d'avance, gagnée par la ferme attitude de sa division, autant que par la charge de Masséna, enfin complétée par la poursuite active qu'il mène après l'affaire et dont le résultat est 14,000 Autrichiens faits prisonniers le 15 janvier, à la Corona.

En marchant sur Trente et en s'y établissant, la division Joubert continue à couvrir, pendant tout le mois de février 1797, le front de l'armée d'Italie. En mars, Bonaparte élève Joubert au-dessus de tous les généraux de l'armée, en plaçant sous ses ordres un corps de trois divisions, entièrement indépendant de l'armée principale ; des généraux comme Dumas, qui ont précédemment commandé des armées, obéissent au nouveau divisionnaire ; un général comme Masséna se voit préférer ce jeune émule et reste sous Bonaparte pour commander en second au passage du Tagliamento. Cependant Joubert, avec ses 22,000 hommes, mène à la Bonaparte la rapide campagne du Tyrol, qu'illustrent les épisodes de Botzen et de Brixen.

Une fortune militaire si brillante n'éblouit pas Joubert ; il continue à se montrer fils soumis, bourgeois de Pont-de-Vaux fidèle à son clocher, patriote bressan jaloux de l'estime de ses concitoyens (1). Resté en esprit

---

parte termine d'ordinaire les lettres qu'il adresse à Joubert en 1797 et 1798. Cette correspondance ne cesse pas jusqu'au départ pour l'Égypte; Bonaparte, en s'embarquant, prend expressément congé de Joubert par une lettre écrite à bord de l'*Orient*, le 11 mai 1798, dans laquelle il lui déclare : « Votre présence était trop nécessaire en Hollande ; c'est ce qui m'a empêché de vous demander. »

(1) Il aime à correspondre avec les administrateurs du département de l'Ain. Dans la lettre datée de Léoben, 18 avril, par laquelle il annonce à son père les préliminaires de la paix, il s'étend longuement sur des caricatures qui ont circulé à Bourg et dont il est l'objet.

Digitized by Google

*volontaire de 1791*, ce général victorieux répugne presque à ses victoires et ne franchit qu'à regret les degrés de son avancement (1). Le désir de travailler à la paix, à cette paix sur laquelle il compte pour mettre un terme, en France, aux discordes dont son cœur est déchiré, le soutient seul dans les fatigues de cette fin de guerre et combat en lui sa modestie naturelle, la susceptibilité avec laquelle il ressent les moindres indices de la jalousie et de l'envie, enfin la lassitude physique et l'affaiblissement de sa santé.

Ce vœu pacifique déçu se change en amertume quand les élections de 1797 ont ravivé en France la contre-révolution et rallumé de nouveaux brandons de guerre civile. Il s'agit désormais de défendre la République contre les ennemis du dedans : la division Joubert réclame ce devoir dans une de ces adresses enflammées par laquelle l'armée se montre prête au coup d'État de fructidor.

Joubert termine ses services de 1797 en Italie, dans l'emploi d'administrateur des états vénitiens ; il passe, le 23 décembre de cette année, au commandement des

---

(1) Il avait hésité à accepter le grade de général de brigade, après Loano ; il hésite davantage encore à accepter celui de général de division, qui lui est offert un an après, jour pour jour (le 22 novembre 1796). Il écrit à Bonaparte : « Une division de 9,000 hommes est pour moi un fardeau qui m'accable. Une brigade est mon fait..... » A son père : « Accepterai-je ou non ? Écris-moi vite..... (22 novembre.) Vous ne me croyez occupé que de gloire ; vous vous trompez, mon père, je ne soupire qu'après le repos. (8 décembre.) » Il n'accepte définitivement que le 20 décembre et s'en repent le lendemain : « Je ne me soucie guère d'une grande charge où l'on est entraîné dans les partis, où du moins l'on est entraîné à des liaisons qui décident souvent de votre sort avec des gens qui ne peuvent exister sans troubler l'État par des opinions exclusives ». Après Rivoli, il écrira encore : « Je suis né pour les armes et non pour le commandement. Je maudis l'instant où je fus fait caporal (24 janvier 1797)..... On continue trop la guerre, nous ne combattons plus pour notre indépendance (17 février 1797). »

Digitized by Google

divisions françaises stationnées en Hollande. Dans ce poste, il doit prêter les mains à l'opération du 22 janvier 1798, par laquelle le ministre français, Charles Delacroix, fructidorise cette république, trop encline au fédéralisme ; mais il diverge ensuite d'opinion avec lui, condamne ses choix d'administrateurs et de fonctionnaires et combat, devant le Directoire français, l'intempérance jacobine par laquelle on arrête l'essor du commerce hollandais en excitant l'animosité mutuelle des différents partis. Il a été assez heureux pour faire prédominer, en Hollande, une politique plus modérée, quand, le 11 juillet 1798, il passe au commandement de l'armée de Mayence.

Les quelques semaines qu'il demeure au quartier-général de Friedberg ont eu du moins pour résultat de lui faire connaître un homme destiné bientôt à servir sous ses ordres et tout préparé à le comprendre, Championnet, quand les circonstances graves de l'automne de 1798 amènent ces nouvelles mutations militaires qui le portent au quartier-général de Milan.

On voit quelles garanties solides il offre à ceux qui l'appellent pour la seconde fois sur ce théâtre connu de lui ; mais on peut observer aussi, entre ses commettants et lui, les indices d'un désaccord qui menace d'aller ensuite en s'aggravant.

D'un côté, la modestie de Joubert et son éloignement pour la politique font qu'il n'a à Paris aucun avocat qui puisse le recommander aux Directeurs ; ceux-ci se trompent sur son compte et croient que sa valeur éminente n'est qu'une valeur de second rang. D'un autre côté, Joubert n'a pu partager l'espèce de vertige qu'ont donné à quelques-uns des gouvernants les récents et faciles accroissements du domaine de la Révolution ; il sent que ces extensions territoriales sont autant d'agressions contre l'Europe et que, pour éluder le choc en retour que l'Europe prépare, le temps des menaces

Digitized by Google

déclamatoires est passé. Selon lui, la République est moralement incomplète ; sa carrière a été trop facile et trop heureuse (1). Il désire pour elle, avec cette sévérité de principes qui le ramène sans cesse à la grande époque de la Révolution, une nouvelle preuve des armes ; mais, comme lors de ses premiers services en Italie, sa conscience scrupuleuse s'émeut d'avoir à diriger une preuve si grave ; l'excès de son amour propre s'ajoute, pour accentuer cette disposition d'esprit, à la faiblesse vivement ressentie par lui de sa santé (2).

Ses convictions purement républicaines le rallient sans réserve à la cause des hommes de fructidor (3), mais il déteste l'entourage d'intrigants et de spéculateurs qui assiègent les avenues du Directoire et dont

---

(1) « Il manque à la République d'avoir lutté contre de grands et longs revers, d'avoir développé dans le malheur les vertus fortes et constantes que l'adversité seule donne aux nations comme aux hommes ». (Paroles de Joubert en 1798, citées par Edmond Chevrier, *Le général Joubert*, page 239.)

(2) En 1796, Joubert se plaint à plusieurs reprises de langueurs d'estomac causées par la fatigue, par la chaleur et surtout par les contrariétés : « ..... Personne n'est plus attaché que moi à la gloire des armes et ma santé souffre souvent des mauvaises nouvelles..... » (Joubert à son père, 18 septembre 1796.) A la fin de 1798, les mêmes indispositions se reproduiront ; il écrira le 9 décembre au Directoire : « ..... Je ne me sens plus assez fort au physique ni au moral. » Le 8 janvier 1799, à Merlin de Douai : « ..... Croyez-vous, au reste, Citoyen Directeur, que la faiblesse de ma santé soit une chimère ? J'en appelle à votre témoignage ; mon physique n'annonce-t-il pas un homme souffrant et pensez-vous qu'exténué de fatigues, de veillées, avec un tempérament aussi faible, je puisse conserver toujours cette fermeté d'esprit si nécessaire à mon poste ? Je sais par expérience que la première qualité de l'homme de guerre, c'est la santé !..... » (*Arch. nat.*, AFIII, 21*a*.)

(3) « Vous aimez la République comme vous l'avez défendue, c'est-à-dire avec passion, et bien sûrement vous êtes convaincu, comme tous les bons esprits, que la République n'aurait qu'une existence éphémère si la force armée s'élevait au-dessus de la puissance civile..... Vous

Digitized by Google

le 18 fructidor a marqué l'avènement (1). Cette répulsion devra s'accroître pour lui, en Italie, où la France évacue tous ses déchets politiques et qu'elle inonde d'agents et de traitants sans aveu ou sans mandat ; en le confinant, peut-être avec un peu d'excès, dans le cercle de son état-major, elle le rendra suspect aux yeux de certains directeurs ; Larevellière lui reprochera sa morgue (2). Barras l'accusera de se laisser circonvenir (3).

En un mot, caractère trop droit pour les circonstances tortueuses où il allait se trouver placé, esprit trop purement révolutionnaire pour l'époque avancée de la Révolution où l'on était parvenu, Joubert pouvait présenter,

---

aimez à vous entourer de républicains sûrs, éprouvés, dont les principes se soient manifestés dès 1789 ». (Merlin de Douai à Joubert, 31 décembre 1798. *Arch. nat.*, AFIII, 21*a*.)

La duchesse d'Abrantès écrira plus tard : « Joubert est une des grandes figures de notre drame politique. C'était un vrai républicain, mais sans la plus légère teinte de jacobinisme et ne nourrissant, au milieu des plus nobles pensées, aucune idée que le républicanisme le plus pur aurait désavouée. Il n'était pas comme Bernadotte..... »

(1) « Sévère comme vous l'êtes sur l'article de la probité et digne de votre réputation sur ce point important, ce qui n'est pas peu dire, vous n'aimez pas, vous ne pouvez pas aimer les hommes qui, dans l'exercice de grandes fonctions publiques, cherchent à faire des affaires et à tirer parti de leur place pour s'enrichir ». (*Même lettre.*)

(2) « Il avait la tête un peu étroite, quoiqu'il ne manquât ni d'acquit, ni d'esprit ; il était susceptible et avait passablement de morgue militaire..... Son état-major et ses généraux avaient flatté son amour-propre, exalté son orgueil ». (*Mémoires*, vol. II, pages 311 et 312.)

(3) « Joubert, avec un caractère de patriotisme décidé et les intentions les plus pures, avait les défauts de ses qualités. C'était une volonté de fer que rien ne pouvait changer quand il l'avait prononcée..... Joubert était républicain probe, instruit et capable, mais, faute de liant dans le caractère, il ne savait que se faire estimer et non aimer. Il faut quelque chose de plus pour rallier les hommes et réunir en un faisceau les amis de la liberté ; il est encore trop souvent dans la nature des caractères âpres de n'être pas insensibles à la flexibilité des subordonnés, qui est la première des flatteries ». (*Mémoires*, vol. III, page 289.)

Digitized by Google

par sa valeur même, un obstacle à la marche de la politique directoriale et cette résistance devenir à son tour une des causes qui hâteraient vers le dénouement la marche de la Révolution.

Telle devait être, en effet, la suite des événements; mais rien ne pouvait encore la faire prévoir, lorsque, le 8 octobre, Joubert arrivait de Mayence à Paris, pour conférer avec les membres du gouvernement. Il recevait de Schérer le tableau de formation de l'armée d'Italie et se mettait d'accord avec lui sur la reconstitution de l'armée de Rome. Invité à l'une des séances du Directoire, il mettait en avant le nom de Championnet pour le commandement en chef de la nouvelle armée de Rome. Cette proposition ne soulevait aucune résistance : Championnet était l'ami de Hoche, qui l'avait recommandé à Barras avant de mourir. Larevellière-Lépeaux exposait son plan de campagne contre les *dilapidateurs*. Joubert, en promettant son concours pour la répression des abus de finance, insistait expressément pour être dispensé de toute ingérence dans les affaires politiques. Les jours suivants, il se renseignait sur les idées communément admises quant à la conception d'un nouveau plan de campagne et conférait, à ce propos, avec l'adjudant général Lahorie; il prenait notamment connaissance d'un mémoire de Jourdan relatif aux actions combinées des trois armées marchant l'une par la rive droite du Danube, l'autre par le Tyrol, la troisième par le Trentin. L'incident des Grisons l'obligeant à abréger son séjour à Paris, il partait sans avoir pu connaître le plan définitif, mais non sans emporter quelque chose du préjugé stratégique qui devait présider à la rédaction du plan et sans s'être laissé convaincre par Lahorie de l'importance soi-disant capitale d'un établissement autrichien en pays Grison.

Il arrivait à Milan le 2 novembre. Nous savons dans quel état de faiblesse numérique et de pauvreté maté-

Digitized by Google

rielle se trouvait alors l'armée ; sa position stratégique n'était pas meilleure. Les communications principales de la Cisalpine avec la France se faisaient à travers le territoire du Piémont ; les traités du 15 mai 1796 et du 1er novembre 1797, la présence de garnisons françaises dans différentes places piémontaises et particulièrement dans la citadelle de Turin, assuraient à l'armée la liberté de circulation sur ce territoire ; néanmoins, la présence d'un état monarchique complètement organisé et disposant d'une force militaire importante sur les derrières de l'armée était une menace grave, au moment où le renouvellement d'une coalition générale contre la France ne faisait plus de doute pour personne. Bonaparte avait prévu, pour ainsi dire, cette difficulté, en 1797, et songé à la résoudre en obtenant par surprise, du gouvernement helvétique, le droit de faire passer les troupes françaises à travers le Valais (1).

En février 1798, Talleyrand avait remis la question à l'ordre du jour, dans son rapport sur le projet de traité avec la Cisalpine, et le Directoire venait de la toucher de nouveau dans le traité conclu le 19 août avec la République helvétique, mais, préoccupé alors d'intérêts plus graves, il n'avait pu donner à cette affaire aucune impulsion. Les dispositions hostiles des habitants du Valais, scissionnaires du nouveau pacte helvétique, et l'état détestable de la route du Simplon fermaient en fait la communication et réservaient à celui qui avait

(1) Lettre à Comeyras. (*Correspondance*, pièce 1796.) A la même époque (*Correspondance*, pièce 1799), Bonaparte écrit au sujet de Barral, envoyé pour reconnaître le tracé d'une route par le Simplon, et parle de faire sauter le rocher qui couvre le Rhône : « Il faudrait obtenir des Suisses les bailliages italiens, qui n'ont qu'une population de 40,000 âmes ; nous pourrions leur donner le Frickthal et, s'il était nécessaire, la nouvelle République (*la Cisalpine*) s'obligerait à fournir tous les ans une certaine quantité de riz et de blé. »

Digitized by Google

posé le premier le problème, le soin de le résoudre et d'en faire un des titres de gloire de son administration impériale.

La création de la République ligurienne (juin 1797) avait assuré à la France la libre disposition de la route de la Corniche, mais cette route ne conduisait qu'à la rivière de Gênes, d'où il fallait encore, pour gagner Milan, déboucher dans le Piémont; de plus, elle traversait, en territoire ligurien, l'enclave piémontaise d'Oneille. La route classique du Saint-Gothard, dont Schauenbourg venait de s'emparer, pouvait être d'une importance capitale au point de vue des relations entre les états-majors, mais, depuis l'installation des Autrichiens dans les Grisons, cette route était devenue en réalité un cordon d'avant-postes où tout se faisait à la vue de l'ennemi.

Le corps d'occupation français dans la République romaine était, relativement à l'armée en Cisalpine, à peu près dans le même rapport où cette armée se trouvait relativement à la métropole. Sa ligne de communication naturelle aurait dû être la ligne droite de Rome à Milan ; mais cette ligne coupait le territoire indépendant de la Toscane et il était expressément recommandé aux généraux d'éviter toute démarche qui porterait atteinte à cette indépendance. La communication ne pouvait donc se faire que suivant une ligne enveloppant extérieurement cet État, par la bande de terre comprise entre l'Apennin et la mer Adriatique. Le point d'Ancône, abstraction faite de son importance maritime, devenait ainsi tête d'étapes vers la République romaine, et prenait de ce fait une valeur stratégique nouvelle ; cette valeur allait apparaître clairement dès l'installation de Championnet dans son nouveau commandement (1).

---

(1) « Votre soin, en arrivant à votre nouveau commandement, doit donc être de vous préparer un point de retraite et ce point est Ancône ; il faut y faire travailler à un camp retranché qui puisse contenir de

Digitized by Google

Cette situation générale, mauvaise dès l'été de 1798, empire progressivement au mois d'octobre à mesure que la réaction de l'événement d'Aboukir s'étend sur la péninsule : le changement d'équilibre qui s'opère alors trahit bien la sensibilité particulière de l'Italie pour les influences de la mer. Déjà la pression anglaise exercée à Naples a porté l'armée napolitaine vers la frontière de la république Romaine et menacé d'invasion cette république. Une proclamation anglaise déclare la guerre aux États qui ont épousé la cause de la France dans la Méditerranée, particulièrement aux républiques Ligurienne et Romaine ; cette proclamation consterne les Génois (1).

Au contraire, une lueur d'espoir luit pour les Piémontais : ils peuvent espérer communiquer par Oneille avec les Anglais et peut-être y recevoir leurs secours. Justement, une escadre anglaise transportant 4,000 hommes de troupes rôde autour de la Corse et cherche à y opérer un débarquement ; sur cette nouvelle, le ministre Schérer invite le général commandant l'armée d'Italie à renforcer, s'il le peut, la division d'occupation qui est en Corse (2). D'autres correspondances reçues à Paris font croire que cette division viendra prochainement occuper l'île d'Elbe (3) ; les y devancer serait une opération agressive que le Ministre déconseille, étant donné l'état général de nos armements (4).

---

4,000 à 5,000 hommes ». (Instructions de Joubert à Championnet, 8 novembre 1798. *Registre KA*.)

(1) *Gazette de Leyde*, 2 novembre. Lettre de Gênes du 8 octobre.

(2) Schérer à Brune, 23 octobre.

(3) Talleyrand à Schérer, 24 octobre.

(4) Schérer au Directoire, 1er novembre. En fait, cette expédition anglaise, que dirigeait le lieutenant général Charles Stuart et le commodore John Thomas Duckwork aboutira à Port-Mahon et à l'île de Minorque, dont elle s'emparera le 15 novembre.

Digitized by Google

La possession de Livourne importerait plus encore à la France que celle de l'île d'Elbe ; les conseillers du Directoire ne le lui laissent pas oublier (1). Mais les mêmes raisons qui ont forcé le Directoire à baisser le ton à Rastadt le dissuadent de rien entreprendre en Italie. Aussi l'influence anglaise domine-t-elle d'une manière absolue à Livourne ; les corsaires anglais stationnés dans ce port vont en sortir pour aller en course (2) ; les corderies de la ville travaillent activement pour eux (3). La communication de Livourne avec Naples est ouverte ; la Toscane et les deux Siciles, réunies par ce chemin de mer ne font plus qu'un seul tenant et prennent la République romaine, comme entre les deux branches d'un étau. Brune craint que les Anglais n'aient déjà mis à profit cet avantage : il sait Nelson parti de Naples le 15 octobre et se demande si la destination nouvelle de la flotte anglaise ne serait pas Livourne, ou peut-être Civita-Vecchia ? (4)

---

(1) En particulier Amelot, commissaire spécial du Directoire à Milan, Méchin, *commissaire français dans l'île de Malte.*

Amelot (25 octobre) demande le transfert du quartier-général de l'armée d'Italie à Bologne ou à Mantoue, la marche d'un corps d'armée destiné à contenir la Toscane et l'établissement d'une garnison française à Livourne.

Méchin est arrivé de France à Milan au début d'octobre et s'est présenté à Brune, lequel, considérant la communication avec Malte comme coupée, l'a dissuadé d'aller plus loin. Méchin n'en est pas moins venu à Florence, où il a cherché à ravitailler Malte par Livourne, en profitant des offres d'un commerçant toscan, de là à Rome, et n'a pu gagner Naples, faute d'un passe-port opiniâtrement refusé à Lacombe-Saint-Michel. Il revient alors à Ancône, pour s'y occuper de secourir Malte ; les suites de son odyssée le ramèneront à Rome, qu'il évacuera en même temps que Championnet, et à Viterbe, où il restera plusieurs jours assiégé. Les péripéties de ce voyage ont été racontées par lui dans un *Précis* publié à Laon en 1808.

(2) Talleyrand à Schérer, 24 octobre.

(3) Brune à Schérer, 13 octobre.

(4) Brune à Schérer, 23 octobre. Joubert n'apprendra que le 26 no-



Digitized by Google

Telle est enfin la situation dans les derniers jours d'octobre, qu'un cercle presque ininterrompu de mers et de territoires hostiles sépare la France de son armée d'Italie, et cette armée, à son tour, du corps d'armée de Rome. L'installation des Autrichiens dans les Grisons est venue compléter ce blocus stratégique, en sorte que la première impression de Joubert, en arrivant à son quartier général, doit être une impression d'éloignement, d'isolement, d'insécurité.

Dans ces conditions, les circonstances locales prennent pour lui une importance nouvelle : quelle est la solidité du sol sur lequel l'armée repose? Quel point d'appui peut-elle y prendre ? Quelles ressources peut-elle en tirer ? Ces questions essentielles exigent, pour être éclaircies, qu'on reprenne ici les choses d'un peu plus haut et qu'on les résume non pas à partir du moment où Joubert apparaît à Milan, sur la scène politique, mais à compter des événements contemporains de la prise de commandement de Brune, au début de l'année 1798.

La création de la République romaine avait ouvert dans la péninsule une ère d'agitation et d'insécurité. La carte remaniée de l'Italie présentait d'un côté trois États monarchiques (le Piémont, la Toscane, le royaume de Naples) et de l'autre trois républiques (la Cisalpine, la Ligurienne et la Romaine) (1). L'équilibre instable qui résultait de l'opposition entre ceux-là et celles-ci pouvait sans cesse être troublé, soit par « l'ambitieuse effervescence » des trois jeunes républiques tendant à se réunir en une seule, soit par la réaction des États mo-

---

vembre l'expédition de Nelson à Malte et le rétablissement du pavillon napolitain sur l'île de Gozo.

(1) Nous laissons en dehors de cette énumération, comme quantités négligeables, l'État de Parme, les Républiques de Lucques et de Saint-Marin.

Digitized by Google

narchiques, menacés non seulement dans leur territoire, mais dans leur existence même (1).

Dans la crainte de déterminer des ruptures de cet équilibre, Talleyrand conseillait de maintenir en Italie le *statu quo* pur et simple, d'y protéger même des États aussi faibles et aussi caducs que le duché de Parme, et que la malheureuse monarchie piémontaise « si inconvenablement située entre quatre républiques » ; trop heureux, ajoutait-il, si en protégeant l'Italie contre les chances d'une explosion, on réussissait à faire admettre à Rastadt l'existence de la République romaine, qu'aucune grande puissance n'avait reconnue.

La Cisalpine était particulièrement signalée à l'attention des gouvernants français (2). Dès le premier jour de son existence, elle n'avait plus songé qu'à s'agrandir, d'abord aux dépens des provinces vénitiennes, puis des bailliages suisses, du golfe de la Spezia, du territoire de Lucques, de certains terrains, situés au delà du Pô, que le Piémont avait acquis en 1743 et en 1748. Elle tendait ainsi à envelopper, à noyer complètement l'État de Parme, qu'elle aurait absorbé ensuite, et à venir au contact avec la République ligurienne, pour se réunir avec elle. Profitant du mouvement de Berthier vers Rome, en février, elle avait répandu une partie de ses troupes

---

(1) « L'aspect de l'Italie frappe par la diversité des intérêts et des vues politiques des puissances qu'elle renferme. Le contraste de leurs systèmes de gouvernement, le peu de solidité de leurs frontières respectives, l'ambition qui se développe chez les plus nouvelles, l'inquiétude qui s'est emparée des autres, la tiennent dans un état de méfiance et de sourdes hostilités ». (Rapport de Talleyrand au Directoire, 10 juillet 1798. *Le ministère de Talleyrand sous le Directoire*, G. Pallain.)

(2) « Il existe à Milan un foyer de turbulence qui devient chaque jour plus menaçant. Il importe à la Cisalpine que vous repreniez au milieu d'elle beaucoup d'influence et d'autorité..... ». (Daunou, commissaire à Rome, à Larevellière, 3 avril 1798. *Mémoires*, vol. III, page 370.)

Digitized by Google

dans l'État romain et menacé en même temps d'envahir et d'annexer Lucques (1). Elle demandait ensuite Ancône, que Talleyrand préférait donner à la République romaine : les Cisalpins devraient se contenter des ports de Goro et de Marsa (2). C'était déjà une situation assez dangereuse à ses yeux, que la contiguïté nouvelle de deux républiques, enveloppant entièrement la Toscane par l'ensemble de leurs territoires et que cette agitation, partie de Milan, qui portait les patriotes romains à déclarer leurs vues ambitieuses sur l'état de Naples, en même temps qu'un jacobinisme se formait à Rome autour de la personne du sculpteur Ceracchi (3).

Cet état inquiétant des choses italiennes avait inspiré à Talleyrand le traité du 21 février 1798, par lequel il se flattait « d'avoir bridé les Cisalpins ». L'alliance conclue était défensive et non offensive. La Cisalpine s'obligeait à entretenir sur son territoire 25,000 hommes de troupes françaises et à payer pour cet entretien une contribution mensuelle de 1,500,000 francs. Le Directoire exigeait que les forteresses cisalpines fussent mises sur le pied de guerre et pourvues des canons qui leur manquaient ; ces places devaient être commandées par des généraux français et leurs garnisons composées pour moitié de troupes françaises. La France aurait l'absolue

---

(1) David, secrétaire d'ambassade à Milan, à Talleyrand (8 avril). Il signale une agitation révolutionnaire à Monte-Ignolo, sur la frontière de Lucques ; 50 hommes de la garnison cisalpine de Massa ont pris les armes pour favoriser ce mouvement. (*Arch. aff. étrang. Lombardie*, vol. 56.)

(2) Rapport de Talleyrand au Directoire, février 1798. (*Arch. aff. étrang. Lombardie*, vol. 56.)

(3) « Un groupe de patriotes avaient demandé aux commissaires français d'ajouter à la Constitution romaine des articles additionnels, où fut prévu le cas d'*accroissement de territoire ou de population ;* les commissaires avaient refusé ». (*Mémoires de Larevellière-Lépeaux*, vol. III, page 369.)

Digitized by Google

disposition de Pizzighettone, en vue d'y organiser « un équipage de siège et de campagne pour l'armée qu'elle serait dans le cas d'envoyer en Italie contre l'ennemi commun ». La Cisalpine ne pourrait avoir sur pied pour son compte propre moins de 22,000 hommes ; sa flottille sur le lac de Garde serait assez considérable pour avoir la supériorité sur les Autrichiens. Elle ne saurait être en guerre avec une puissance amie ou alliée de la France ; elle fermerait aux marchandises anglaises l'entrée de son territoire et souscrirait pour mille actions au moins à l'emprunt contre l'Angleterre.

Ainsi la France, du rôle émancipateur qu'elle a paru jouer l'année précédente relativement à la Cisalpine, passe désormais à un rôle de tutelle et de compression. Pareil changement ne peut se faire sans résistance de la part des Italiens. Une opposition très vive aux désirs français signale à Milan, dans les deux Conseils, les débats relatifs au nouveau traité d'alliance ; le traité, à grand peine approuvé par le Conseil des Jeunes, est plus difficilement encore ratifié par le Conseil des Anciens (les 12 et 20 mars). Brune, qui prend à cette époque possession de son commandement (le 3 avril), croit nécessaire de briser la résistance que ces débats ont fait voir ; il exige la démission de deux des directeurs cisalpins, Moscati et Paradisi (1), l'exclusion de trois membres du Conseil des Jeunes et de six du Conseil des Anciens. Irrité en même temps des assassinats commis sur des Français, il signale son arrivée à Milan par un ordre prononçant la peine de mort contre les porteurs de stylet (2).

Ces mesures d'autorité ne sont que les effets du régime

---

(1) Remplacés le 15 avril par Testi et Lamberti.

(2) Trois soldats français viennent à ce moment même d'être attaqués dans les rues de Milan. (Huffer, *Der Rastatter congress*, vol. I, page 337.)

Digitized by Google

militaire auquel la Cisalpine n'a pas cessé d'être soumise et dont l'institution est due à Bonaparte. Les Français justifient ce régime à leurs propres yeux par l'espèce d'infirmité politique qu'ils observent chez les Cisalpins ; ils rappellent la prédiction fameuse de Machiavel : « qu'il ne saurait exister de peuple libre en Lombardie » (1). Les traditions, les habitudes et les mœurs sont contraires à l'ordre nouveau, le vocabulaire même y répugne et la langue italienne n'a plus de mots pour traduire le mot *citoyen* (2).

Les Italiens, à leur tour, depuis un an qu'ils se prêtent aux essais constitutionnels, ont dû s'habituer à s'entendre reprocher leur inexpérience, en même temps qu'ils l'ont vue exploitée contre eux (3); mais

---

(1) « Cette prédiction n'est pas faite au hasard, écrit David, la France peut seule empêcher qu'elle ne s'accomplisse. » (*Arch. des aff. étr., Lombardie*, vol. 56). « Ce pays ayant été constamment gouverné par des étrangers, témoigne de son côté Amelot, personne n'a l'habitude des affaires, ni la faculté, ni l'autorité nécessaires pour les faire aller ; on attribue à la malveillance ce qui ne résulte que du défaut d'expérience et de l'ignorance..... ». (Lettre au Directoire, 25 octobre 1798, *Arch. nat.*, AFIII, 72.)

(2) Daunou écrit à Larevellière, en lui rendant compte des opérations de l'établissement de la République romaine : « Nous aurions voulu exprimer le mot de citoyen par *cive*, au lieu de *cittadino*, qui signifie habitant de la ville et fait contraste avec *contadino*, habitant de la campagne. Ils n'ont pas voulu et nous ont opposé l'exemple de la Cisalpine..... ». (*Mémoires de Larevellière*, III, page 368.)

(3) « Vous avez en général, besoin de vous pénétrer du sentiment de votre force et de la dignité qui convient à l'homme libre. Divisés et pliés, depuis des siècles, à la tyrannie, vous n'eussiez pas conquis votre liberté..... ». (Discours prononcé par Bonaparte à son départ de Milan, 12 novembre 1797. *Commentaires de Napoléon*, vol. I.)

« Placés sous les aspects du ciel les plus favorables à la pensée, il ne vous manque que la confiance en vos propres forces pour entreprendre tout ce qui sera bon et utile à votre pays..... » Discours de Fouché, ambassadeur français à Milan, en présentant ses lettres de créance au Directoire cisalpin. (Larevellière-Lépeaux, *Mémoires*, vol. III, page 427.)

Digitized by Google

cette fois, soit que Brune ait dépassé la mesure, soit que les événements des derniers mois aient fait brusquement grandir l'idée de l'indépendance italienne, un concert de réprobations parvient de toutes parts aux oreilles du gouvernement français. Bonaparte, le premier, se plaint du désordre mis dans son œuvre politique de l'année précédente (1). Faipoult, conseiller très accrédité auprès de Larevellière, dénonce la puissance militaire des généraux commandant à Milan comme le principal obstacle à la régénération politique des Italiens (2). David la déclare indiscrète et brutale : Berthier a fort mal à propos, avant son expédition de Rome, ordonné à Milan un emprunt de 1,785,000 francs et, plus mal à propos encore, fait exécuter cet emprunt militairement, au moyen de garnisaires placés chez les particuliers taxés ; cet emprunt a nui à un autre, contracté par le gouvernement cisalpin en vue de remplir ses engagements envers la France. L'ordre de Brune relatif aux porteurs de stylet est vexatoire ; humiliante, la mesure par laquelle il reprend tout à coup aux Cisalpins des objets d'artillerie qu'il leur avait confiés. L'insolence des officiers et des employés militaires ne connaît plus de bornes ; il importe de délivrer la Cisalpine du régime militaire qui lui est odieux, en *séparant les pouvoirs*, en confiant à l'agent diplomatique à Milan la direction des

---

(1) Il écrit au Directoire français le 27 mars : « ..... L'avilissement du gouvernement cisalpin dès sa naissance et la perte de ses meilleurs citoyens serait un malheur réel pour la France et un sujet de triomphe pour l'Empereur et ses partisans ». Il rappelle dans cette lettre les services rendus à l'armée française par Moscati et Paradisi. (*Correspondance*, vol. IV.)

(2) « La puissance militaire qui a tout fondé, dessèche tout. Vous n'aurez jamais ici d'esprit public, vous n'y ferez jamais de républicains tant qu'un commandant de place, avec ses mesures de police, très peu rassurantes pour la sécurité des personnes et des propriétés, sera le maître de menacer et de punir un bon citoyen de la prison.... ».

Digitized by Google

affaires politiques et limitant aux affaires militaires la sphère où devront se mouvoir les généraux (1).

Moscati, président du Directoire cisalpin, se plaignait déjà d'être molesté par Berthier, avant qu'il eût à se plaindre d'être destitué par Brune. Il signale au Directoire français, par lettre du 17 mars, la sujétion dans laquelle ce général l'a toujours tenu, lui et les autres directeurs : Berthier, en ce moment, est à Rome. Leclerc le remplace par intérim et donne aux affaires une tout autre impulsion. Berthier était suspect de partialité à l'égard des *fanatiques du Grand Conseil* et prenait couleur contre l'Exécutif; Leclerc fait plutôt le contraire. Ainsi, la fragilité et la faiblesse que les gouvernants français reprochent au Directoire de Milan sont l'œuvre des Français eux-mêmes; cet état de choses ne peut prendre fin que par l'envoi d'un *ministre sage* chargé de représenter la France en Cisalpine (2).

Ces rapports divers trouvent pleine créance dans le Directoire français auprès de Larevellière-Lépeaux. Esprit *subalterne*, selon Napoléon, *insignifiant*, selon Mallet du Pan (3), Larevellière est de ces hommes de juste milieu qui trouvent d'habitude leur heure vers la fin des Révolutions (4). Ancien constituant, ancien giron-

---

(1) Lettre du 8 avril à Talleyrand. (*Arch. aff. étr.*, *Lombardie*, vol. 56.)

(2) *Arch. nat.*, AFIII, 71.

(3) « Son esprit était de peu d'étendue; il n'avait ni l'habitude des affaires, ni la connaissance des hommes..... La nature ne lui avait accordé que les facultés d'un magistrat subalterne ». (Napoléon, *Commentaires*, vol. I.)

« Larevellière est insignifiant.... » (Mallet du Pan, *Correspondance*, vol. II, page 225). Dans le *Mercure britannique*, Mallet du Pan va jusqu'à appeler Larevellière « une sorte d'idiot philosophique. »

(4) « Cette espèce d'hommes ne peut rien dans les commencements des troubles, elle peut tout dans les fins ». (*Lamoignon à Retz.* Mémoires de Retz, deuxième partie, chapitre XXXIX.)

Digitized by Google

din, sa mine chétive l'a sauvé de la catastrophe politique qui emportait les hommes de son parti (1) ; il s'est réfugié alors dans la vallée de Montmorency, où il a vécu caché jusqu'à la fin de la Terreur. Les souvenirs amers de cette proscription, en s'ajoutant à son modérantisme naturel, lui ont fait détester ces temps d'anarchie et désirer d'en hâter la fin. Aussi l'a-t-on vu après le 9 thermidor, un des plus zélés, des plus actifs, le seul croyant peut-être parmi les conventionnels. De nouveau *constituant*, comme membre de cette *commission des Onze* chargée d'élaborer la Constitution de l'an III, il a blâmé la réaction consécutive à la chute de Robespierre, et, malgré les effets de cette réaction, malgré la défection de plusieurs des Onze, fait aboutir l'œuvre de la Commission.

Ces antécédents politiques le désignaient tout naturellement pour une place de directeur ; aussi est-il entré au Directoire dès la première heure, s'y maintiendra-t-il jusqu'au 30 prairial et pourra-t-il dire, en tombant, que c'est la République qui succombe avec lui. C'est lui qui mène la propagande idéologique par laquelle la France étend progressivement sur l'Europe le système de la Révolution ; fidèle aux idéaux qui furent autrefois ceux de la Gironde, il a repris pour lui le vœu girondin, succédané de l'idée fédéraliste que les hommes de ce parti auraient voulu voir triompher dans l'organisation de la France révolutionnaire, le vœu d'entourer la France d'une *ceinture de républiques*.

---

(1) Après les journées du 31 Mai et du 2 Juin, il avait failli, à la suite d'une sortie oratoire, être déféré au tribunal révolutionnaire, mais quelqu'un cria, à propos, de la Montagne : « Eh pourquoi voulez-vous occuper inutilement le tribunal révolutionnaire de ce chétif b.....-là ? Ne voyez-vous pas qu'il n'en peut plus, qu'il crache le sang à pleine bouche et qu'il va crever ? — Eh bien, qu'il crève donc tout seul ! *fut la réponse générale à cette grossière observation* ». (Larevellière, *Mémoires*, vol. I, page 157.)

Digitized by Google

Cette formule, longtemps lettre morte au milieu des discordes civiles et des dangers militaires contre lesquels avait lutté la Convention, devient, grâce à Larevellière, le mot d'ordre étroitement suivi de la politique directoriale. Les républiques *sœurs* ont surgi si vite, en moins d'une année, qu'on n'a plus le loisir de les organiser. La Cisalpine, en particulier, attend toujours les lois définitives faute desquelles elle ne saurait parvenir à *l'indépendance* ni jouer le rôle intermédiaire et protecteur pour lequel elle a été créée, le rôle d'un *état-tampon*, placé entre la République et l'Empereur.

Non seulement l'Empereur est fondé à se plaindre et à dire que la France anticipe en fait jusqu'à la frontière de l'Adige, mais un autre intérêt plus grave aux yeux de Larevellière lui paraît lésé, celui des principes ; il y a en Cisalpine abus d'autorité de la part des militaires, *infraction de pouvoirs*, attentat aux prérogatives de l'Exécutif. Ce mal nouveau n'est qu'une conséquence de l'influence excessive acquise par les militaires, en France, dès l'époque thermidorienne ; Larevellière aurait voulu limiter cette influence en assimilant les grades aux emplois de l'organisation civile, mais la Convention n'a pas admis de lui ce principe de la *gradualité des fonctions*. Depuis le 18 fructidor, il est plus susceptible encore et plus ombrageux sur cette matière. Il admet moins que jamais les militaires dans les secrets du gouvernement ; or, le gouvernement lutte depuis le 18 fructidor contre une recrudescence du jacobisme français ; par analogie d'idées, par conséquence politique, à cause du lien cosmopolite qui réunit les anarchistes de Milan à ceux de Paris, il voudrait suivre la même politique en Italie ; il ne le pourra qu'au moyen d'agents spéciaux, initiés à ses confidences et recevant directement des ordres de lui.

Pour ces raisons diverses, Larevellière croit opportun d'intervenir dans les affaires italiennes. Quant au

Digitized by Google

remède pour restaurer ces affaires, il le trouve dans la revision de la Constitution cisalpine. Cette idée sourit au *constituant* éprouvé qu'il est ; elle répond à ce goût de philosophie qu'il professe et que ses créatures flagornent en lui (1).

La Constitution cisalpine, telle que Bonaparte l'a édictée au mois de juin 1797, n'est rien à ses yeux qu'un acte d'arbitraire ; Bonaparte a si peu mûri l'étude de cette Constitution, si peu médité les instructions spéciales émanées du Directoire et rédigées par Larevellière, qu'il s'est contenté de prendre un exemplaire de la Constitution française de l'an III, d'en biffer les paragraphes qui ne s'appliquaient manifestement pas à la Cisalpine, de numéroter à nouveau les paragraphes restants et de renvoyer le tout à l'imprimeur (2). A plus forte raison, Bonaparte a-t-il négligé l'organisation administrative et le très important chapitre des finances, qui lui étaient pourtant recommandés (3).

---

(1) « Hâtez-vous de remédier à ces maux ; ils appellent le zèle de la philosophie. Vous êtes celui de nos Directeurs qu'elle compte avec le plus de plaisir parmi ses soutiens..... » (Faipoult à Larevellière, 30 juin 1798.)

(2) Ce curieux exemplaire, bâtonné de la main de Bonaparte, existe aux Archives nationales.

(3) « ..... Citoyen général, pour compléter votre ouvrage il ne suffit pas de constituer ce peuple ; il faut encore que toute la législation nécessaire à ce nouvel ordre de choses, ainsi qu'un plan général des revenus publics, capables de faire face aux dépenses de l'État, soient sur-le-champ adaptés à ces institutions nouvelles. Notre propre exemple nous apprend combien il est funeste d'attendre tout cela d'un nouveau Corps législatif qui, par mille causes diverses, se traîne pendant un temps considérable dans la carrière législative et surtout des finances, avant d'y marcher et laisse, pendant de longues années, un gouvernement naissant dans le marasme et toujours en danger de périr.....

« ..... Au lieu de faire choisir les membres de la Trésorerie nationale par le Corps législatif, ils devraient l'être par le Directoire exécutif et

Digitized by Google

La Constitution cisalpine n'a pas été sanctionnée par les assemblées primaires ; elle manque de cette validité que confère seul le peuple, votant pour la forme politique de son choix. Larevellière en profite pour préjuger ce vote et pour diriger ce choix. Quant au sens de la réforme, quant aux amendements qu'elle apportera aux lois constitutives de la liberté cisalpine, Larevellière a là-dessus les résultats d'expérience fournis par la mise en vigueur de la Constitution française de l'an III. La plupart des imperfections que cette Constitution à laissé voir à l'usage ont été signalées à Bonaparte dans ces *instructions* dont le vainqueur d'Arcole n'a pas tenu compte. Il y en a une autre, la plus grave, que Larevellière n'avoue pas expressément encore, mais qu'il reconnaîtra plus tard dans ses *Mémoires :* la faiblesse du Pouvoir exécutif (1). Cette faiblesse est en raison directe du nombre des hommes qui se divisent le pouvoir ; chacun d'eux, selon le mot de Bonaparte, n'est ni un ministre, ni un préfet, ni un général ; il n'est que le cinquième d'un tout (2). Ce vice n'avait pas échappé au bon sens populaire lors de l'établissement du régime (3). Il a failli causer la ruine des Directeurs au 18 fructidor : poussés à l'abîme les uns par les autres et pris dans le dilemme, ou de périr ou d'arriver à un ac-

---

placés sous la direction immédiate du ministre des finances. Sans cela, il n'y a point d'unité d'action et nous nous apercevons tous les jours que cet ordre de choses occasionne des tiraillements effroyables ». (Instructions du Directoire à Bonaparte, 7 avril 1797.)

(1) « Le Pouvoir Exécutif était trop faible ; il n'avait aucun moyen de défense légale ». (*Mémoires*, vol. I, page 237.)

(2) *Commentaires*, vol. I.

(3) On répète le mot Sieyès, disant de la nouvelle Constitution : « *Ce n'est pas encore la bonne* ». « Le Directoire exécutif, disent les uns, est un roi en cinq volumes. — Oui, répond-t-on, mais ils seront si plats qu'on pourra les relier en un ». (Mallet du Pan, *Correspondance*, vol. I, page 247.)

Digitized by Google

cord, ils ont péniblement réalisé la majorité de trois voix, la plus faible qui fût possible, en faveur du coup d'État. Les trois vainqueurs de fructidor s'appellent depuis lors « les triumvirs », comme autrefois Robespierre, Couthon et Saint-Just, mais si leur avènement factieux peut sourire à ce qu'il reste des hommes de 1793, ce sont des temps nouveaux que la France sent s'ouvrir, c'est le Consulat qui sort en fait du 18 fructidor, comme il sortira expressément, deux ans après, du 18 brumaire. L'oligarchie directoriale, en se resserrant sur elle-même, a franchi un degré vers le pouvoir autocratique ; mieux encore, ce pouvoir a paru dévolu un instant au troisième votant de la majorité gouvernementale, à Larevellière lui-même, longtemps partagé entre l'influence de Rewbell et celle de Carnot ; l'appoint de sa voix, en changeant de côté, a fait pivoter les évènements autour de lui et changé brusquement la suite de la Révolution (1).

Ces leçons ne sont pas perdues pour Larevellière : il conseille de réduire désormais à trois membres le Directoire siégeant à Milan. Pour tout le reste, il donne comme modèle la nouvelle constitution romaine ; cette constitution, proclamée par Monge, Faipoult et Daunou, fait revivre les institutions, ou du moins les expressions antiques du Consulat, du Tribunat et du Sénat. La Constitution cisalpine une fois réformée, il faudra s'assurer du personnel chargé de la mettre en vigueur, et pour cela, casser dans les Conseils un certain nombre des

(1) Mallet du Pan caractérise cette situation en termes remarquables : « On peut traîner encore quelques mois avec le secours des jongleries, des entortillages et des évasions sophistiques, par lesquelles les avocats directoriaux s'efforcent de prouver que c'est par amour pour la constitution qu'on l'a violée ; mais ce fatras polémique a perdu tout crédit ; il devient urgent d'aborder des mesures plus énergiques.... *Jamais instant ne fut plus propice à la concentration de l'autorité publique ; elle existe de fait, il ne s'agit plus que de la légaliser.* »

Digitized by Google

choix faits par Bonaparte. La Constitution sera soumise ensuite au vote des assemblées primaires qui la sanctionneront, et par ces procédés simples les Cisalpins parviendront enfin à la liberté.

Larevellière a fait choix, pour l'exécution de ces projets, d'une de ses créatures, le chargé d'affaires Trouvé. Les premiers services de Trouvé ont consisté dans sa collaboration au *Moniteur*, après le 9 thermidor ; il a été ensuite, pendant peu de temps, secrétaire général du Directoire (1). Envoyé à Naples comme secrétaire de légation, devenu chargé d'affaires, il a rempli ces emplois à la satisfaction de son gouvernement (2), sinon à celle du gouvernement près duquel il était accrédité.

Le 3 février, Larevellière le fait nommer ambassadeur à Milan. Trouvé doit attendre l'arrivée de Garat à Naples pour quitter son poste ; il n'arrive à Milan que le 15 mai. Très pénétré de son importance, mais sans autre mandat que celui que lui confère son caractère d'agent diplomatique, il passe d'abord inaperçu aux yeux de Brune (3). Le général en chef manifeste plus d'humeur de la nomination de Faipoult, commissaire chargé

---

(1) Mallet du Pan écrivait sur lui à ce moment : « Le secrétaire général du Directoire est un polisson de 24 ans, nommé Trouvé, poète de ruisseau entièrement ignoré, mais placé à la rédaction du *Moniteur* par Sieyès, qui l'a fait de même entrer au Directoire..... ». (*Correspondance*, vol. I.)

(2) « .... Dans la légation de Naples, il a déployé toute la fierté républicaine, quoique subordonné à un ambassadeur (Canclaux) qui avilissait la République par sa mollesse..... (Merlin de Douai à Joubert, 31 décembre 1798.)

(3) Larevellière déplore l'insuffisance des pouvoirs conférés à Trouvé : « Il méritait toute la confiance qui lui fut accordée ; et je ne crains pas de dire que ce fut un grand malheur qu'elle ne lui eût pas été accordée pleine et entière et qu'on ne lui eût pas subordonné le général en chef, chose conforme à tous les principes et particulièrement nécessaire dans cette occasion ». (*Mémoires*, vol. II, p. 296.)

Digitized by Google

d'établir en Cisalpine un plan de finances : il aurait désiré se réserver cette partie (1).

Faipoult et Trouvé, tout en travaillant de concert à la future Constitution, dénoncent infatigablement au Directoire les abus d'autorité dont se rendent coupables les militaires en général et les erreurs démagogiques dans lesquelles le général en chef leur paraît tomber ; par leur faute, civils et militaires français s'irritent et s'arment les uns contre les autres, un imbroglio se noue à Milan, dont nous ne suivrons pas les épisodes, mais dont il convient de signaler au passage la portée et la gravité.

Il ne s'agit plus seulement ici, comme dans le différend élevé à Rome entre Gouvion-Saint-Cyr et les Commissaires français, d'un conflit d'autorité ; il s'agit cette fois d'un véritable schisme politique. Brune reproche à Trouvé le caractère réactionnaire des réformes projetées, l'allure aristocratique de sa vie et ses relations trop étroites avec les ambassadeurs étrangers. « Il est tout simple, répond Trouvé, que ma société passe pour aristocrate *aux yeux de gens qui sont encore, en idées, aux temps de* 1793 *et qui regrettent ces temps-là.* » C'est là le terrain du litige : tandis que dans les entourages du Directoire on se sent à un âge nouveau de la Révolution, celui de la Constitution, de la légalité, des moyens de douceur, les militaires en sont toujours à la période militante et violente de l'an II ; leur esprit s'est arrêté à cette apogée du pouvoir conventionnel atteinte au mois de juin 1794, entre la chute de la Gironde et les premiers indices du déclin de Robespierre ; c'était la grande époque révolutionnaire, l'heure de l'élan patrio-

(1) « Brune nous écrit qu'il faut regarder notre position à Rome comme infiniment précaire, qu'il faut traiter les finances de cette république comme finances de l'armée française et faire filer vers Milan tous les objets précieux, etc. ». (Daunou à Larevellière, 12 mai.)

Digitized by Google

tique, des bataillons nombreux, de l'autorité absolue, des succès ; fidèle à ces origines, l'armée républicaine ne peut qu'ignorer ou blâmer les mouvements de partis, les combinaisons, les remous et les intrigues qui, depuis le 9 thermidor, n'ont pas cessé de fatiguer le pouvoir et de diminuer la Révolution.

Au point de faiblesse où en est le Directoire, les esprits avisés doivent craindre que cette disposition propre aux militaires ne vienne à s'accentuer davantage ; à ce point de vue, l'agitation que Faipoult et Trouvé provoquent à Milan peut devenir funeste et il est à désirer qu'elle y reste localisée. Talleyrand signale le premier ce danger, lorsque, dans son rapport du 10 juillet 1798, il blâme à mots couverts cette intrigue italienne qui lui échappe et dont Larevellière est seul à tenir les fils (1). En même temps qu'il insiste sur les richesses naturelles de l'Italie, sur l'essor de son commerce et sur l'émancipation économique qu'elle désire, acheminement pour elle vers l'émancipation politique, il signale la trop grande instabilité des agents diplomatiques français, l'excès d'initiative et l'imprudence avec lesquels ils outrepassent la lettre des instructions ou prennent des résolutions d'eux-mêmes, sans rendre compte au gouvernement (1).

Mais bientôt, le désaccord existant à Milan entre le général en chef et l'ambassadeur est rendu public et porté devant l'opinion. Brune, appelé à Paris vers la fin de juillet, expose au Directoire les raisons pour lesquelles

---

(1) Talleyrand s'exprime plus librement sur ce sujet l'année suivante, après le renouvellement du Directoire au 30 prairial et sa propre sortie des affaires. Il dénonce dans une lettre à Lacuée du 14 messidor an VII (*Arch. aff. étrang.*, *France*, *Mémoires*, 652), les abus d'autorité commis par l'ancien Directoire en matière de politique extérieure, particulièrement ses actes quant aux Républiques cisalpine et romaine, qu'aucune délibération du Corps législatif n'avait jamais autorisés.

Digitized by Google

il résiste aux réformes préparées par Trouvé ; David, venu de Milan derrière lui, plaide devant les directeurs la thèse contraire. Le général cisalpin Lahoz, orateur principal du *cercle constitutionnel* de Milan et porte-parole des unitaires italiens, a suivi Brune et David ; mais l'audience qu'il sollicite lui est refusée par le Directoire ; il va s'en plaindre aux frères Bonaparte. Le 20 août, Lucien monte à la tribune des Cinq-Cents pour protester contre la destruction de l'œuvre de son frère, contre la violation projetée de la liberté cisalpine ; il prédit à la France l'apparition d'un nouveau Cromwell (1).

De pareils défis ne peuvent que rendre plus opiniâtre l'obstination de Larevellière-Lépeaux, mais il n'est pas le maître de terminer le différend ni de dominer l'ensemble confus des causes pour lesquelles les affaires de Paris et celles de Milan, désormais conjuguées entre elles, marchent ensemble vers des catastrophes (2). Barras s'est fait le défenseur de Brune ; il a fallu substituer une demi-mesure à la mesure radicale présentée par Trouvé. On accorde à Brune le maintien dans leurs places des directeurs Testi et Alessandri, que Trouvé voulait sacrifier ; moyennant cette concession, Brune prêtera la main aux changements préparés.

Ils s'effectuent sans violence les 30 et 31 août : Trouvé fait lire chez lui la nouvelle Constitution cisalpine, moins différente de l'ancienne que Larevellière n'aurait

---

(1) *Débats et Décrets*, fructidor an VI.

(2) « En vain j'élevai la voix pour que le Directoire français mît le général et l'ambassadeur chacun à sa place, ou pour mieux dire, en vain je le pressai vivement de remplacer Brune, d'écarter de Milan tout ce qui composait son état-major et de soumettre ceux qui les remplaceraient aux agents en chef politiques et administratifs, pour tout ce qui était étranger au service militaire. Je criai dans le désert. Barras, d'accord avec Brune dans tout ce tripotage, était loin de se prêter à de pareilles mesures ». (*Mémoires*, vol. II, p. 301.)



Digitized by Google

voulu ; le Directoire reste composé de cinq membres ; l'essai du *jury constitutionnaire* de Sieyès n'a pu être fait, faute d'hommes qui parussent dignes d'entrer dans un pareil jury ; par contre, la représentation nationale est réduite de moitié et les députés exclus par Trouvé se sont vu fermer, par la force, l'accès du Corps législatif.

Peu de jours après, le mécontentement des militaires français éclate publiquement. Le général Leclerc, beau-frère de Bonaparte, donne sa démission et quitte Milan. Brune a refusé de signer la nouvelle constitution ; il se dérobe aux sollicitations de l'ambassadeur, qui parle de convoquer les Assemblées primaires. En dénonçant ouvertement au Directoire l'affaiblissement du prestige français qu'entraîne avec elle cette comédie politique (1), il correspond secrètement avec Barras et prépare en sous-main à Milan la revanche des militaires français et des patriotes italiens.

En employant la force armée pour garder les portes

---

(1) « ..... L'intérieur de l'Italie présente un aspect sinistre, écrit-il le 4 septembre 1798. Des lettres interceptées, des rapports d'officiers, de voyageurs, d'agents diplomatiques et même des avis reçus de France concourent à indiquer pour un terme assez prochain un massacre général, des Vêpres Siciliennes, une attaque simultanée des Autrichiens, des Anglais, des Napolitains et des Toscans. Les communications entre Vienne et Florence sont fréquentes : les milices de la Toscane viennent d'être passées en revue par Strasoldo, qui prétend que les Républiques cisalpine et romaine ne dureront guère que deux ou trois mois. Nos émigrés les plus dangereux restent, malgré l'édit du grand-duc, par le crédit du Ministre anglais. Des chevaliers de Malte, des nobles de toute l'Italie affluent aux bains de Nice et ne rêvent que projets contre la France. Des Corses doivent s'embarquer avec le dessein de soumettre leur pays à l'Angleterre ou de le faire *État indépendant sous protection anglaise*. A Turin, les barbets enrégimentés sous le nom de chasseurs-francs engagent journellement des rixes avec les volontaires de notre garnison de la citadelle. Un général, Bachmann, colonel suisse, ci-devant au service de la France, a été vu insultant un de nos canonniers et provoquant la multitude au désordre..... »

Digitized by Google

du Corps législatif, Trouvé a laissé voir d'une manière manifeste la main de la France dans les derniers changements ; cette contravention formelle à la lettre de ses instructions ne peut que créer des embarras à Rastadt et motive son rappel aux yeux de la majorité des directeurs. Barras fait nommer à l'ambassade de Milan Fouché, demeuré dans l'ombre depuis le début du Directoire et qui rentre par cette voie dans la vie politique. Le 13 octobre, Fouché arrive à Milan et se tient provisoirement à l'écart, en prétextant la fatigue du voyage. Le 18, jour où Trouvé résilie ses fonctions, Brune exécute un contre-coup d'État. Il avertit 58 représentants cisalpins, par billets personnels, qu'ils ne font plus partie des conseils ; la nuit suivante, il convoque chez lui les députés qu'il a cru devoir maintenir en fonctions, leur déclare son intention de maintenir la constitution de 1797 et d'en appeler sur ce sujet aux assemblées primaires. Il casse trois des directeurs, Adelasio, Sopransi, Luosi, remplacés aussitôt par Lamberti, Smancini, Sabatti. Le Conseil des Jeunes rend en même temps une loi d'urgence pour rouvrir les cercles constitutionnels, une autre pour rendre aux journaux une liberté illimitée.

Or, depuis quatre jours, Brune ne commande plus l'armée d'Italie. Le 25, il ne peut plus ignorer l'arrêté du 14 qui l'appelle à commander en Hollande, il n'en laisse pas moins les assemblées primaires se réunir ce jour-là, conformément à une décision prise par les conseils cisalpins et qu'il a hâtée de tout son pouvoir.

Ainsi la pantalonnade politique, conduite jusqu'à la farce de l'acceptation populaire, vient justement de s'achever, lorsque Joubert paraît à Milan. « Notre conduite envers les Cisalpins, écrit à ce moment David, est devenue une plate comédie dont ils veulent cesser d'être les acteurs. On a multiplié comme à plaisir dans ce pays les mécontents et les partisans de l'Autriche ;

Digitized by Google

voilà comment on arrivera à nous faire perdre l'Italie en excitant contre la France la haine de peuples qui, sans le luxe, la corruption et la cupidité, étaient si prêts à nous aimer (1). »

Il n'est que trop vrai, en effet, que la comédie jouée devant les Français se joue aussi à leurs dépens et que, là où les Italiens sont las d'être les acteurs, eux commencent à se plaindre d'être les dupes. Il n'y a plus désormais aucun fond à faire sur l'affection des Cisalpins, sur la fidélité de leur alliance ni sur la valeur de la coopération militaire qu'ils avaient promise : le Directoire se trompe si peu sur ce point qu'il examine la question du licenciement des troupes cisalpines et du remplacement de la contribution en hommes par une contribution en espèces et en denrées (2) ; il espère si peu tromper les cours européennes, qu'il porte devant l'opinion publique, à l'aide de documents imprimés dans les journaux, l'état vrai de la question (3).

---

(1) *Arch. aff. étr., Lombardie*, vol. 57.

(2) Le 14 octobre 1798, Schérer, sur le rapport d'Haller, qui revient d'Italie, propose d'engager la Cisalpine à licencier les 12,000 ou 14,000 hommes qu'elle entretient et de lui demander en échange vingt millions en numéraire et dix millions en subsistances « ..... La mauvaise composition et l'esprit qui paraît régner parmi ces troupes donnent tout lieu de craindre, si nous éprouvions un revers, qu'elles ne fassent cause commune avec l'ennemi et ne dirigent leurs armes contre nous. »

(3) Notamment par une *lettre du baron d'Awerveck, envoyé spécial de Sa Majesté britannique, adressée au gouverneur de Turin.* Cette lettre est imprimée par l'*Ami des Lois*, le 3 janvier 1799. Mallet du Pan la considère comme apocryphe ; elle n'en contient pas moins les vues les plus justes sur la situation :

« Le Directoire ne regarde plus la Cisalpine comme un rempart de première ligne qu'il peut opposer à l'agression étrangère ; mais ce pays de nouvelle conquête l'inquiète par l'effervescence factieuse dont nous alimentons la guerre et par laquelle nous neutralisons cette espèce de régularité politique qu'il essaye en vain d'organiser..... La Cisalpine se répand en forfanteries républicaines, mais c'est par sa turbulence

Digitized by Google

Et cependant, malgré cette désaffection de la Cisalpine pour la France, les secours qu'elle peut prêter sont toujours indispensables à l'existence de l'armée d'Italie. A aucun moment, ces secours n'ont été ni régulièrement fournis, ni surtout régulièrement employés et l'armée n'a pas cessé de vivre d'expédients depuis la campagne de 1796. « Comme cette armée s'est trouvée de bonne heure en état de se suffire à elle-même, déclarait le premier Pétiet, toutes relations ont cessé entre elle et moi, dès les premiers pas qu'elle a faits sur le territoire ennemi, et, malgré les lettres pressantes que j'ai écrites, je n'ai pu obtenir ni du général en chef, ni du chef de l'état-major, ni du commissaire-ordonnateur en chef aucun renseignement sur la situation du service (1) ». Il envoyait alors en Italie le commissaire-ordonnateur Leroux, avec mission de s'enquérir de l'état de l'administration militaire et de l'armée, mais en dépit de cette enquête, le désordre et le pillage continuaient, favorisés par la rapidité des marches de Bonaparte et par ses succès. Ce n'était que le 16 octobre 1797, à la veille même de la signature de la paix à

---

démagogique que nous la combattrons. Le prince Repnine m'a dit que toutes les instructions qu'il envoyait aux personnages les plus influents de la Lombardie et qui veulent arracher leur pays au joug de la France tendaient à tuer le républicanisme par ses propres folies, afin d'opposer à l'influence du Directoire les principes mêmes de la liberté dont il se constitue l'apôtre universel..... Certains dissentiments entre l'ambassadeur Trouvé et lui (Brune) ne nous avaient pas échappé..... Le général, par le sentiment d'une rivalité jalouse, s'est environné de tous les éléments révolutionnaires qui se trouvent froissés dans la nouvelle organisation. Les clubs jacobins étaient fermés; son palais est alors devenu le point de ralliement des démagogues les plus exaltés; enfin il a fait intervenir son autorité militaire pour protéger les principes violés, rétablir dans leur intégrité les droits de la souveraineté nationale. Il a donc tout bouleversé pour inoculer dans toutes les parties de la Cisalpine la perfection démagogique..... »

(1) Rapport au Directoire du 10 octobre 1796.

Digitized by Google

Campo-Formio, qu'une première base était donnée à l'existence matérielle de l'armée d'Italie, sous forme d'une convention spéciale passée entre Melzi, pour la république Cisalpine, et Haller, pour le commandant en chef français.

Cette convention fixait à un million la contribution mensuelle payée par la Cisalpine. Cette somme insuffisante, et à laquelle la métropole n'ajoutait rien, ne pouvait permettre que d'assurer tant bien que mal les différents services, et passait toute entière aux fournisseurs ; aussi, pendant tout l'hiver suivant, la solde restait-elle impayée ; cet état de choses provoquait parmi les troupes un mécontentement général, dont nous avons vu l'explosion coïncider avec l'expédition de Rome, au mois de février 1798. Cette expédition, loin d'apporter aux besoins financiers de l'armée le soulagement qu'on pouvait en attendre, ne conduisait qu'à de nouveaux désordres, à la sédition de la Rotonde, à la destitution de Masséna et aux mouvements anarchiques qui continuaient d'agiter le corps d'armée de Rome pendant les premières semaines du commandement de Gouvion-Saint-Cyr. Les quelques ressources tirées de la République romaine à ses débuts servaient aux frais de l'expédition maritime préparée sous Desaix à Civita-Vecchia.

Le problème de l'entretien de l'armée d'Italie restait à résoudre : de nouveau le traité du 20 mars conclu avec la Cisalpine, apportait une solution, et de nouveau cette solution vicieuse conduisait à d'autres difficultés. Schérer, fort des ressources que ce traité lui donne, essaie de reprendre en main l'administration anarchique de l'armée d'Italie (1). Il conclut avec la compagnie Bodin

(1) Le 28 avril, il rend compte au Directoire que l'armée en Cisalpine se fait délivrer abusivement 70,000 rations, bien que les états d'effectifs existant au ministère ne portent l'effectif de cette armée qu'à 33,295

Digitized by Google

« pour les subsistances, liquides, bois et équipages de l'armée d'Italie » un marché général dont il se flattera à la fin de l'an VI, d'avoir tiré de bons résultats (1). Cependant, ce marché s'est trouvé en contradiction avec une convention passée le 26 mars par le consulat romain, au profit de la division de Rome; il a motivé les protestations de Faipoult, qui signalait dans l'occasion l'insolence des employés de la compagnie Bodin, sûrs d'avance du succès « dans la lutte qui s'élève entre leurs intérêts et ceux de la République (2) ».

En Cisalpine, Trouvé dénonce à Larevellière de fréquents abandons de service de la part des fournisseurs, particulièrement en ce qui concerne la viande et les fourrages. Faipoult, de nouveau, tandis qu'il travaille avec Trouvé sur le sujet de la Constitution cisalpine, témoigne de la misère dans laquelle il voit vivre le soldat (3). Il arrive que, pour sauver leurs troupes de la famine, les

---

hommes présents. Il avoue n'avoir pu se procurer encore « l'état exact des différents corps de troupes restés dans cet arrondissement » et s'en excuse sur ce que « l'armée d'Italie, habituée depuis longtemps à vivre dans le pays qu'elle a occupé successivement, se trouvait en quelque sorte isolée du ministère de la guerre ». (*Arch. nat.*, AFIII, 149.)

(1) « .... J'ordonnai que les lois et règlements militaires fussent, dès ce moment, exécutés à cette armée; et je fis un règlement particulier pour la comptabilité, qui, en l'assimilant à celui adopté pour l'intérieur, déterminait les objets de localité et de circonstance.

J'exigeai que les revues se passassent exactement; j'en exigeai même d'extraordinaires, et, peu à peu, l'administration se consolida et se réunit au centre commun ». (Schérer, comptes rendus pour l'an VI.)

(2) La compagnie Bodin ne s'est installée en Cisalpine qu'à partir du mois de mai 1798. Lors de la conclusion du traité du 20 mars, un marché, antérieurement conclu avec la compagnie Fourey, était encore en vigueur. Ce marché n'a pris fin que le 21 avril 1798; un *modus vivendi* provisoire a succédé jusqu'au 4 mai, en vertu duquel la Cisalpine assurait directement les subsistances de l'armée.

(3) « Le besoin s'accroît tous les jours. Tout doit manquer à Corfou. Ici, les hôpitaux militaires font reculer d'horreur. La jeunesse française

Digitized by Google

commandants d'armes suppléent aux distributions qui manquent en frappant les communes de réquisitions. Ils majorent en même temps dans un but de lucre les prestations qu'ils exigent ; les quantités inscrites par eux sur leurs reçus sont tellement hors de rapport avec les vrais besoins, que ces reçus sont refusés ensuite par le *bureau des liquidations;* les communes grevées n'ont plus d'autre ressource que de présenter les reçus au Trésor cisalpin et d'en faire décompter la valeur sur le montant de leurs impositions (1).

A ces complications d'ordre administratif s'ajoutent les exigences oppressives des fournisseurs français : D'après l'article 6 du traité d'alliance, la Cisalpine n'est astreinte qu'au logement des troupes ; cependant les fournisseurs prétendent la forcer à fournir la literie et les objets de casernement. Bodin veut se faire concéder à titre gratuit des magasins pour entreposer ses denrées. Tant d'abus motivent les protestations de l'ambassadeur cisalpin Visconti ; il annonce à brève échéance la ruine inévitable de sa patrie (2). Cependant, les dilapidations suivent leur cours, favorisé par l'improbité d'en haut ; Brune en donne le premier l'exemple, en acceptant des pots-de-vin sur les marchés qui se traitent dans son ressort. Le dernier acte de son commandement à Milan est de réclamer 200,000 livres du nouveau Directoire qu'il vient de former ; faute de pouvoir emporter la

---

y périt de besoin, moitié des corps militaires sont sans habits. Les entrepreneurs cessent leurs services faute de payement, car on doit à la Cisalpine 18,000,000 de francs de réquisitions. De l'argent, de l'argent, c'est le cri de la nécessité qui doit pénétrer jusqu'à la Trésorerie nationale et vaincre son inconcevable inertie ». (Faipoult à Larevellière, 10 août.)

(1) Aubernon, commissaire-ordonnateur en chef au ministère de la guerre, 7 octobre.

(2) Visconti à Talleyrand, 11 juin.

Digitized by Google

somme entière, il se contente d'enlever 96,000 livres, tout ce que contient la caisse publique (1).

A ce moment, les fonds affectés à la subsistance de l'armée se réduisent aux 1,500,000 livres de contribution mensuelle payée par la Cisalpine, conformément au traité d'alliance. Cette contribution était déjà sans rapport avec l'effectif présent en Cisalpine, au cours de l'an VI (2). Au début de l'an VII, les renforcements qui s'opèrent ne permettent plus de laisser reposer sur une base aussi imparfaite l'existence de l'armée. Il faut prévoir pour son entretien une dépense annuelle de plus de cent millions (3) ; quand même la République cisalpine

---

(1) Faipoult à Larevellière, 15 décembre.

(2) « C'est à cette somme, écrit Faipoult le 18 juillet, qu'on a calculé (fort mal) la dépense de 25,000 hommes, mais si au lieu de 25,000, vous avez aujourd'hui 50,000 hommes dans la Cisalpine, où est la possibilité de les y soutenir ? Si la Trésorerie nationale n'envoie au moins deux millions et demi par mois, si elle continue à ne fournir aucuns fonds, toutes vos autres mesures, citoyens Directeurs, sont absolument vaines. Il faudra nécessairement vexer, pressurer, réquisitionner le pays, fouler aux pieds toutes les conventions, les compter pour rien avec une impudence qui déshonorerait à la fin le nom français. La supériorité ne fait pas aimer l'abus de la force et la foi violée fait haïr. »

Mêmes considérations dans la correspondance de Trouvé avec Larevellière : « Qui fournira la nourriture et la solde de l'excédent des 25,000 hommes ? Sera-ce le gouvernement français ou la Cisalpine ? Celle-ci le pourrait-elle ? Si la France se contente de 1,500,000 francs par mois, les fournisseurs feront-ils leur service ? Les réquisitions n'auront-elles plus lieu en cas de payement exact de la part du gouvernement cisalpin ? Si elles continuent, peut-on espérer de faire aimer la liberté, de faire respecter les Français dans les divers départements ?... » (Lettre du 5 juillet).

(3) Schérer justifie ce chiffre dans son rapport du 14 octobre 1798 au Directoire :

« Voici l'aperçu de ce que peut coûter par mois cette armée :

| | |
|---|---|
| Solde | 3,000,000 |
| Pain, viande et vin | 3,262,500 |
| *A reporter* | 6,262,500 |

Digitized by Google

parviendrait, en licenciant ses troupes, à fournir en l'an VII quarante millions, quand même elle céderait par surcroît des biens nationaux pour une valeur de dix millions, il manque, au bas mot, cinquante millions que le Trésor français ne peut pas fournir et qu'il s'agit de trouver ailleurs.

On a songé, en l'an VI, à battre monnaie avec quelques biens nationaux possédés en Cisalpine par l'ordre de Malte, mais cette ressource manque bientôt, par l'effet de la convention que Bonaparte signe à Lavalette avant de se rembarquer pour l'Égypte. D'autres biens nationaux, possédés en Piémont par les congrégations cisalpines, ont été cédés à la France par traité spécial du 13 août 1798 : il reste à les réaliser. Lucques et la Toscane présentent des ressources; Brune vient justement d'y engager des négociations qui produiront l'une 800,000, l'autre 1,200,000 livres.

Un homme de finances, qu'on revêtirait des pouvoirs convenables, pourrait achever ces affaires et peut-être en engager d'autres ; le choix de cet homme, l'institution de ces pouvoirs, se rattachent au plan cher à Larevellière, de la restauration des finances cisalpines et de l'institution d'un contrôle légal qui les protégerait à l'avenir contre les agissements des dilapidateurs.

La restauration des finances a été préparée par Faipoult, en même temps que Trouvé préparait la régénération constitutionnelle; Larevellière peut croire, à

---

| | |
|---|---|
| *Report*..... | 6,262,500 |
| Fourrages ..... | 1,000,000 |
| Hôpitaux ..... | 600,000 |
| Équipages, artillerie et vivres..... | 800,000 |
| TOTAL par mois..... | 8,662,500 |
| non compris l'habillement, l'armement qu'il faudra tirer de France, | |
| Et par an..... | 103,950,000 |

Digitized by Google

distance, qu'en défendant, coûte que coûte, l'œuvre de Trouvé, il sauvegardera aussi les résultats promis par Faipoult. Quant à la digue légale qu'il s'agit d'opposer au cours des dilapidations, cette question, souvent débattue, toujours insoluble, emprunte une actualité nouvelle à la guerre qui se prépare et qui menace de rouvrir la source des désordres; aussi la question revient-elle à l'ordre du jour du Directoire au mois de novembre 1798. Faipoult, parti de Milan au lendemain du coup d'État de Brune, est venu rapporter sur les affaires cisalpines; il démontre par de nouveaux mémoires la nécessité urgente de limiter, en Cisalpine, les pouvoirs des généraux (1), il rappelle les spoliations commises en Italie depuis 1796, sous le couvert de l'autorité militaire, le pillage de Mantoue, en 1796, ceux de Trieste, de Trente, de Venise, de Vérone, en 1797, de Rome, en 1798; l'administration militaire est, selon lui, dans un chaos complet; « il n'y a aucune centralité dans aucune partie ; chacun administre pour le lieu où il est, comme il l'entend, suivant ses moyens, ou au gré de ses intérêts. » Par ordre du Directoire, le Ministre des finances Ramel prépare l'arrêté qui sera rendu le 25 novembre, et duquel résultera l'institution des *commissaires civils près les armées*. Schérer, averti des intentions du Directoire, a été en même temps invité à seconder de toutes ses forces le travail d'épuration qui se prépare, sous peine d'avoir à compter sur sa révocation (2).

Sans attendre que la réforme soit mûre et permette de passer à une application générale, Larevellière a fait envoyer à Milan un commissaire spécial, chargé de diriger les opérations financières et d'achever ce qu'a com-

(1) Mémoire du 30 octobre au Directoire (*Arch. nat.*, AFIII, 72). Mémoire sans date, remis à Merlin, de Douai (*Arch. nat.*, AFIII, 21 *a*), etc.

(2) *Mémoires de Larevellière*, vol. II, page 371.

Digitized by Google

mencé Faipoult. Cet agent, l'ancien intendant Amelot, est un de ces hommes que leurs origines rattachent à l'ancien régime, qui ont servi la Révolution à ses débuts, l'ont abandonnée en 1793 et sont redevenus candidats aux fonctions publiques à partir du 9 thermidor (1). Il est à son poste dès les derniers jours de septembre; ses premières opérations sont fortement contrariées par les subversions politiques et par les mutations de personnes dont Milan est le théâtre à ce moment. Il a réussi à obtenir du gouvernement cisalpin, par la loi du 18 octobre, la promesse d'un secours extraordinaire de 12 millions (8 en biens nationaux et 4 en numéraire), mais le soir de ce même jour, ce gouvernement est bouleversé par Brune; les maisons de banque avec lesquelles Amelot avait traité pour la réalisation des biens nationaux promis prennent l'alarme et retirent leurs offres. Amelot se retourne aussitôt d'un autre côté : le gouvernement installé par Brune lui accorde, à titre de

---

(1) Les *Mémoires* de Dufort de Cheverny contiennent des détails sur la personne et sur la famille d'Amelot; on y lit en particulier le portrait suivant :

« 1er juillet 1798. — Le citoyen Amelot est arrivé hier au soir dans ma cour. Le fils et le petit-fils de deux ministres cordons bleus, qui a été lui-même intendant de Bourgogne à 23 ans, qui, à 28 ans, fut mis à la tête de la trésorerie nationale par Necker, et avait le travail avec le Roi, a adopté le costume de la haute bourgeoisie, ayant les cheveux sans poudre et coupés à la Titus, suivant la mode du jour; nous l'avons pris d'abord pour un gros fermier. Après avoir embrassé oncle et tante, il nous a conté qu'il était venu par les voitures publiques jusqu'à Blois, et que, comme actuellement il a établi dans sa maison, au faubourg Saint-Honoré, un manège et une école d'équitation où il a attaché les meilleurs écuyers, il avait envoyé un de ses palefreniers et un de ses quarante chevaux pour l'attendre à Blois, d'où il s'était rendu à sa terre de Chaillou, afin de tâcher de recouvrer douze mille livres d'arriérés qui lui sont dues. Il y a passé six jours et rapporte à grand'peine sept cents livres ». (*Mémoires sur les règnes de Louis XV et Louis XVI et sur la Révolution*, vol. II, page 372.)

Digitized by Google

ressource extraordinaire, les produits d'un impôt de six deniers par écu d'estime, prélevé sur chaque contribuable de l'imposition prédiale. Il attend impatiemment le premier million numéraire qui lui viendra de cette source; la trésorerie le lui annonce pour le 10 novembre; il le destine au payement de la solde, arriérée de plusieurs décades; mais Fouché s'interpose à ce moment et traverse toute la négociation, qu'il considère comme une anticipation sur ses prérogatives propres d'ambassadeur (1). Les fonctionnaires du trésor, désorientés, déclarent retirer leurs promesses de numéraire; les bons sur le trésor cisalpin, que les fournisseurs recevaient jusque-là en payement et dont la valeur était au pair, tombent aussitôt, et, par l'effet de l'agio, arrivent à une dépréciation complète; les fournisseurs menacent d'abandonner les services (2).

Telle est la situation enchevêtrée des affaires françaises en Cisalpine au moment où Joubert se présente à Milan; il les reprend dans l'ordre militaire, politique et financier, au point où les ont portées Brune, Faipoult, Trouvé, Fouché, Amelot, sans parler ici des acteurs secondaires, des intérimaires et des subalternes qui se sont disputés des morceaux des affaires et les ont tirées à eux, en se rejetant les responsabilités. Brune fait route vers la Hollande; Faipoult cabale à Paris; Trouvé a eu la désinvolture de demeurer à Milan, malgré son rappel; il y intrigue avec Amelot contre Fouché.

---

(1) Fouché rend compte de l'incident au Directoire par lettre du 29 octobre : il attribue aux agents français l'anarchie qui règne à Milan dans les affaires diplomatiques et civiles; ces agents présentent au gouvernement cisalpin des demandes isolées et sans rapport entre elles et le maintiennent dans une irrésolution continuelle. Fouché déclare vouloir se charger seul à l'avenir des relations avec le Directoire cisalpin.

(2) Rapport d'Amelot à Joubert, 5 novembre.

Digitized by Google

Les premières nouvelles que Joubert reçoit à l'arrivée sont celles des discordes existant entre ces personnages; son premier effort est pour faire cesser la zizanie; sa première lettre, pour annoncer au Directoire que la bonne entente est rétablie momentanément (1). Il étudie ensuite la situation militaire générale et consigne dans ses lettres des jours suivants l'opinion qui résulte pour lui de cet examen :

Milan, 17 brumaire an VII (7 novembre 1798).

*Aux membres composant le Directoire exécutif.*

Notre position en Italie est des plus critiques. Le Roi de Naples a 60,000 hommes qui menacent la République romaine, qui n'est défendue à présent que par une division de 9,000 hommes. On dit le Roi sorti de sa capitale pour aller prendre le commandement de ses troupes ; le général Championnet, dont je viens de former l'armée, ne pourra avoir ses 30,000 hommes que dans un mois et demi.

Dans le même temps, les Autrichiens se renforcent dans les Grisons et affaiblissent les lignes de l'Adige ; leur dessein est de prendre la Cisalpine par le flanc et l'armée française sur ses derrières, peut-être avec l'espoir de se joindre aux Piémontais.

Je n'ai à opposer à l'armée autrichienne, toutes les places gardées, que 25,000 hommes. Telle est ma position militaire ; il me faut absolument, absolument des conscrits pour renforcer mes demi-brigades, et le plus tôt possible.

Quant à la situation politique de l'Italie, il paraît assuré qu'il y a un projet formé dans tous les États neutres de l'Italie de se joindre aux Autrichiens et aux Napolitains ; le Piémont a armé ses paysans ; la Toscane augmente son état militaire et le porte jusqu'à 16,000 hommes ; l'arrivée des troupes qui vont longer la Toscane sera suffisante pour contenir cette partie. Mais pour le Piémont, quoique nous occupions

---

(1) « D'après les correspondances du citoyen Amelot, sur une lettre que lui avait écrite le citoyen Fouché, vous pourriez croire, Citoyens Directeurs, que l'harmonie est rompue parmi vos agents et que le service souffre. Je m'empresse de vous écrire qu'il n'en est rien.... ». (Lettre au Directoire, registre KA.)

Le même jour, Fouché écrit au Directoire sur sa réconciliation avec Amelot. (*Arch. nat.*, AFIII, 72.)

Digitized by Google

ses places, quoique nous ayons tous les moyens de donner de l'embarras à sa cour, cependant elle paraît s'avantager du voisinage des Autrichiens et fait des difficultés d'approvisionner les places pour deux mois; on y met des conditions telles que de renoncer aux biens des religieux cisalpins, d'évacuer la citadelle de Turin et de réduire nos forces dans les autres places.

Il est essentiel cependant de s'assurer si les 25,000 hommes de troupes que le roi de Sardaigne entretient (1) seront pour ou contre nous, et d'exiger que le contingent de 10,000 hommes qu'il doit fournir soit mis sous mon commandement et prêt à marcher (2).

Il est, outre cela, essentiel que trois demi-brigades d'infanterie aient ordre de se rendre de Suisse en Italie pour se placer sur le lac Majeur, aux confins du Piémont, afin de remplir le double but de le contenir et d'ôter l'envie aux Autrichiens, en descendant des Grisons, de se jeter sur nos derrières. On pourra facilement faire le remplacement de ces troupes en Suisse ou dans l'armée du Rhin, où il n'y a rien à craindre pendant l'hiver, tandis que tout semble annoncer que les Autrichiens et les Napolitains veulent commencer de suite en Italie. Ce renfort de trois demi-brigades m'est d'autant plus nécessaire que, comme je l'ai dit, je n'ai que 25,000 hommes de disponibles sur l'Adige. Quand les conscrits auront renforcé mes demi-brigades, quand je serai en mesure de commencer les attaques, alors je pourrai renvoyer en Suisse ce renfort et il sera même naturellement placé pour former la droite de l'armée d'Helvétie.

Je prie le Directoire d'avoir égard aux observations que je viens de lui faire, d'où il résulte :

1° Que le départ des conscrits doit être pressé;

2° Qu'il faut faire prononcer le roi de Sardaigne et demander son contingent;

3° Qu'il faut placer trois demi-brigades de la Suisse sur le lac Majeur, qui seront à ma disposition pendant l'hiver seulement.

---

(1) Joubert se trompe; l'état militaire du roi de Sardaigne s'était trouvé réduit après la campagne de 1796 à moins de 18,000 hommes et Joubert lui-même ne devait pas découvrir en Piémont, après sa marche des premiers jours de décembre, plus de 12,500 hommes.

(2) L'obligation de fournir à la France ce contingent (9,000 hommes et l'artillerie) en cas de guerre avec l'Autriche, résultait pour le roi de Sardaigne du traité d'octobre 1797.

Digitized by Google

Au quartier général à Milan, le 21 brumaire an VII (11 novembre 1798).

*Joubert au Directoire.*

Citoyens Directeurs,

Je vous ai touché quelque chose, dans ma dernière dépêche, de l'état de l'Italie, mais plus je l'envisage et plus je le vois critique. Nous sommes sur des volcans dont l'éruption est prochaine ; un bruit sourd la précède et ce bruit est si général, les avant-coureurs de l'orage se multiplient avec tant de rapidité sur tous les points de l'armée que je commande, que j'ai cru de mon devoir de parler au Directoire le langage de la vérité.

Tous les généraux s'accordent à me rapporter que les Autrichiens font des mouvements sur l'Adige, dans le Tyrol et dans les Grisons.

De l'armée de Rome, on m'assure que les Napolitains sont prêts à l'envelopper avec des troupes nombreuses ; qu'à Caserte, on tient journellement des conseils de guerre où siègent les Anglais, Nelson, qui exige que le Roi agisse à l'instant même, etc.

La cour de Florence arme ses paysans et augmente ses forces militaires.

Dans les petits États qui sont impuissants dans leur haine, la joie la plus immodérée se manifeste chez les oligarques.

Et dans le Piémont enfin, les nouvelles les plus sûres m'apprennent que la cour a fait délivrer des poignards, que dans le moment même ils s'aiguisent (et je ne parle pas au figuré), que son arsenal rempli de fusils a été presque entièrement vidé et qu'on a eu grand soin de les distribuer dans la partie qui avoisine le plus les Grisons, dans la vallée d'Aoste.

Votre ambassadeur à Turin m'écrit que ses négociations sont infructueuses ; qu'on ne daigne pas seulement répondre à ses propositions. J'ai écrit moi-même à M. Prioca pour l'approvisionnement des places fortes. Il a fait répondre verbalement que le Roi a accordé ce que je demandais, à des conditions que je devais connaître, et ces conditions sont l'évacuation de la citadelle de Turin et la réduction (proposition qui n'avait pas encore été faite) à 6,000 hommes du nombre des Français dans les places du Piémont. L'aide de camp, porteur de la dépêche, m'écrit formellement que je n'obtiendrai rien par les voies de la douceur ; qu'on cherche évidemment à gagner du temps et qu'on compte sur de grands événements qui doivent être funestes.

Et qui n'y compterait pas, d'après cet aperçu rapide ? Qui peut ne pas voir arriver à grands pas le moment où l'armée d'Italie, pressée de tous côtés par les armées coalisées et par les assassinats organisés, ne

Digitized by Google

soit encore une fois dans le cas de vaincre la nature pour enchaîner la victoire ou bien, victime de trop de confiance, d'être ensevelie sous ses glorieux, mais inutiles trophées? Enfin quel œil, le moins clairvoyant, ne voit pas la guerre déjà commencée en Italie? Les armées manœuvrent, s'obligent à des mouvements réciproques et il ne faut qu'un coup de canon pour amener des engagements décisifs.

Cependant, quelles sont les précautions que les Français prennent pour prévenir les dangers qui les menacent? Ils ont renforcé leur armée de 15,000 hommes, mais ces 15,000 hommes marchent sur Rome, tandis que les Autrichiens s'avancent sur le Piémont, et il y a cette différence dans cette marche, que les Français s'enfoncent davantage au milieu des ennemis qui les environnent, tandis que les Autrichiens viennent donner la main à 25,000 royalistes piémontais et à un peuple fanatique armé jusqu'aux dents, pour couper les derrières de l'armée d'Italie.

40,000 conscrits vont y accourir : mais ils seront sans organisation, sans armes, sans chefs, et comment pourront-ils franchir un pays où la guerre sera allumée et où une armée coalisée serait en état de fermer le passage même à deux divisions aguerries? Car, il ne faut pas vous le dissimuler, Citoyens Directeurs, le plan du roi de Sardaigne est celui-ci : au signal donné, les Autrichiens forceront le passage qui les sépare du lac Majeur, les troupes sardes se rassembleront et, de concert avec un peuple ivre de haine, bloqueront nos places où sont de faibles garnisons sans approvisionnements.

Dans cette hypothèse, me dégarnirai-je pour marcher sur mes derrières? Faible partout, pressé partout, je succomberais certainement. Employerai-je toutes mes forces pour assurer mes communications? Je suppose que j'y réussisse : harcelé de tous les côtés, il me serait impossible d'établir même le théâtre de la guerre en Piémont. L'armée serait obligée de se replier en désordre sur les frontières et là commenceraient sur terre les revers de la République.

Je crois vous avoir prouvé, Citoyens Directeurs, que les préparatifs que vous faites ne suffiraient pas pour donner des succès à votre armée en Italie. J'examine à présent les dispositions du peuple Cisalpin, que la liberté a le plus intimement lié à notre cause, et dont nous devons attendre les plus puissants secours. Deux partis s'agitent violemment. Le premier veut la liberté et se compose des hommes énergiques. Le second veut un gouvernement modéré qui flatte ses préjugés en attendant mieux; à la tête, figurent les amis les plus déclarés de l'Autriche. Le parti énergique a effrayé le Directoire par des formes exagérées; le second l'a trompé par une apparente soumission, il vous a entourés de faux rapports, il triomphe dans ce moment et avec lui l'aristocratie la plus dégoûtante. Les patriotes s'attendent à une proscription : ils sont



Digitized by Google

à la tête du gouvernement, ils voient l'abîme où cette proscription va les plonger, eux et l'armée française, et, dans cet état incertain, ils ne peuvent rien pour la chose publique. Si je leur demande 25,000 hommes d'après le traité, ils me répondent que toutes les administrations sont gangrenées, qu'une loi qui ferait marcher un jeune homme sur 200 par commune ne serait pas exécutée. Il est inutile, il serait même dangereux de la provoquer. Si je demande de l'argent? On fait des lois, mais le gouvernement est sans force pour les faire exécuter. Enfin, je ne saurais m'empêcher de le dire, nous faisons pour le moment, un contresens en politique dans la Cisalpine.

Deux mesures peuvent sauver l'armée, je dis plus : si on peut encore les prendre à temps, elles nous prépareront les succès les plus brillants. La première est d'anéantir la Cour de Turin : que trois demi-brigades passent le Gothard, comme je l'ai demandé déjà ; dans le même instant, je dirige sur Turin une division assez forte pour m'en emparer et l'on donne au Piémont une administration provisoire. Les troupes qui se rangent sous le drapeau de la liberté sont de suite mises dans les rangs de l'armée ; les autres sont dissipées. Huit jours suffisent pour terminer cette opération. Je pourrai après cela opposer 25,000 hommes aux Autrichiens dans les bailliages Italiens, où je n'en puis pas mettre un aujourd'hui ; le plan de la coalisation serait rompu et nous aurions, s'il était nécessaire, tout le temps de prendre l'offensive.

La seconde mesure est de laisser le gouvernement Cisalpin entre les mains des patriotes et votre ambassadeur le maître de diriger ses opérations. Alors les administrations départementales seront changées ; on donnera de l'énergie au peuple et, à Brescia, à Modène, à Reggio, dans toute la Cisalpine, on fera tout pour la guerre de la Liberté. Les amis de l'autorité seront confondus ; aujourd'hui ils sont dans le délire de la joie. Elle se manifeste surtout chez les Ministres étrangers qui ont fait de Milan le centre des correspondances de la coalition.

Citoyens Directeurs, je vous devais la vérité : je vous l'ai dite. En vous montrant le mal, je vous ai indiqué les remèdes et j'ai encore la franchise de vous annoncer que, si vous ne vous empressez pas de les adopter, je serai incapable de seconder vos vues en Italie ; je ne pourrai vous y présager que des revers et vous n'aurez rien de mieux à faire alors, que d'employer ailleurs mon zèle et mon dévouement.

Salut et respect,

JOUBERT.

Joubert, quoique paralysé par le vague de ses instructions et de ses pouvoirs, n'en a pas moins pourvu à la composition de l'armée de Rome. Les mesures qu'il

Digitized by Google

ordonne et celles que le Ministre prend de son côté aboutissent à des mouvements laborieux, successifs, qui caractérisent bien l'état précaire des ressources effectives à ce moment, et que, pour cette raison, il semble instructif de résumer ici.

Deux arrêtés du 18 octobre, l'un qui appelle Championnet à Rome, l'autre qui fixe le tableau des troupes placées sous ses ordres, sont les premières bases sur lesquelles repose l'existence de la nouvelle armée.

Il a été ordonné ensuite au général commandant l'armée de Mayence de diriger vers l'Italie 7 demi-brigades (1); au général commandant l'armée d'Italie, de détacher vers Rome, *de suite et avec rapidité*, 5 régiments de troupes à cheval (2). D'autre part, il existe à Rome 6 demi-brigades d'infanterie et 1 régiment de troupes à cheval. Ces ressources diverses suffiraient à constituer l'armée de Rome, qui doit comprendre en infanterie et troupes à cheval 12 demi-brigades (8 de ligne, 4 légères), et 6 régiments. Mais avant qu'elles ne soient à portée du général commandant l'armée d'Italie, on reconnaît à Paris l'urgence de deux embarquements : l'un pour Malte, l'autre pour Corfou. Des ordres spéciaux sont envoyés à Brune, qui affecte à ces destinations nouvelles les deux demi-brigades du *corps d'armée* de Rome actuellement stationnées à Ancône : la 8e légère ira à Malte et la 55e à Corfou.

Ainsi, le *corps d'armée* s'affaiblit du tiers de son infanterie au moment même où il s'agit d'assurer en toute hâte son renforcement. Pour boucher au plus tôt dans l'ordre de bataille ce vide malencontreux, Schérer ordonne à Schauenbourg de détacher immédiatement en Italie deux demi-brigades de l'armée d'Helvétie et de retenir en échange deux des 7 demi-brigades qui arri-

(1) Ordres des 2 et 3 octobre.
(2) Ordre du 5 octobre.

Digitized by Google

vent, ou vont arriver des bords du Rhin. Cette permutation se fait, et Schauenbourg, en expédiant la 17e de ligne et la 18e légère, arrête au passage les 84e et 100e.

Cependant, les cinq autres demi-brigades fournies par l'armée de Mayence, continuent leur marche vers l'Italie. Joubert croit dangereux de les attendre; il se décide à emprunter à l'armée d'Italie toute l'infanterie qui manque encore à l'armée de Rome (1). Cette décision l'amène à se dégarnir de six demi-brigades. Il rappellera plus tard cette circonstance à Championnet avec le ton d'amertume qu'on observe par endroits dans sa correspondance (2).

Les choses se passent à peu près de même en ce qui concerne la cavalerie de l'armée de Rome. Conformément à l'ordre du 5 octobre, Brune devait détacher au corps d'armée de Rome 5 régiments de troupes à cheval;

---

(1) C'est cette opération à laquelle il fait allusion lorsqu'il écrit le 11 novembre au Directoire : « ..... Le général Championnet, dont je viens de *former* l'armée ». Par cette dernière mesure, l'armée de Rome se trouve constituée conformément au tableau suivant :

| UNITÉS | PROVENANCES |
|---|---|
| 11e demi-brigade de ligne... | Ancienne division de Rome. |
| 12e — ... | Ancienne division de Rome. |
| 17e — ... | Armée d'Helvétie. |
| 30e — ... | Ancienne division de Rome. |
| 64e — ... | Armée d'Italie. |
| 73e — ... | Armée de Mayence. |
| 78e — ... | Armée d'Italie. |
| 97e — ... | Armée d'Italie. |
| 7e demi-brigade légère..... | Armée d'Italie. |
| 15e — ..... | Ancienne division de Rome. |
| 16e — ..... | Armée d'Italie. |
| 27e — ..... | Armée d'Italie. |

(2) « Je croyais, général, que vous vous étiez aperçu que je m'étais dégarni pour former votre armée, de manière à craindre d'être pris moi-même au dépourvu..... ». (Lettre du 10 janvier 1799.)

Digitized by Google

en fait, il n'en avait expédié que 3 : le 11e de cavalerie, les 16e et 19e dragons. Joubert, à son tour, avait paru attendre, pour compléter l'exécution de l'ordre, l'arrivée des 5 régiments prélevés sur l'armée de Mayence; mais ces régiments, mis en marche le 28 octobre seulement, n'auront pas encore rejoint que déjà les hostilités s'engageront sur le territoire romain (1). Force sera alors d'emprunter sans retard deux nouveaux régiments à l'armée d'Italie.

En fin de compte, l'armée de Rome se sera formée presque tout entière aux dépens de l'armée d'Italie; celle-ci se recomplétera à son tour aux dépens des armées de Mayence et d'Helvétie. L'effet de ces prélèvements successifs sera de faire serrer de la gauche vers la droite le dispositif, par un mouvement de tiroir; devant la pénurie des ressources, tous les ordres et toutes les prévisions auront abouti à l'opération simple, de puiser de proche en proche et d'aller au plus près pour parer au plus pressé.

Cette pénurie de ressources répond mal à la gravité de la situation stratégique que Joubert doit envisager. La veille de son départ pour l'Italie, Talleyrand lui a remis le plan concerté à Vienne sur les opérations de la future coalition. Ce plan provient des papiers du prince Repnine, auquel il a été volé par le Français Aubert, son secrétaire particulier. L'idée essentielle n'en est autre qu'une application de la *tactique des grands déve-*

---

(1) Le mouvement de ces régiments a été ordonné par le Directoire, sur la proposition de Schérer, le 15 octobre. Ce sont les 7e, 12e et 13e dragons; les 9e et 13e chasseurs à cheval. Le 13e dragons est remplacé, au passage en Suisse, par le 9e de la même arme : Celui-ci vient justement d'être détaché de l'armée de Mayence à l'armée d'Helvétie, il poursuit sa marche jusqu'à Milan, par le Saint-Bernard.

Les quatre autres régiments, arrêtés par les neiges, ne peuvent suivre le même chemin et sont obligés de venir passer les Alpes au Mont Cenis. (Lettre de Joubert à Championnet, 26 novembre.)

Digitized by Google

*loppements* faite au théâtre de l'Europe centrale : on propose de mettre en mouvement toutes les forces de la coalition, à la fois sur toute la chaîne qu'elles forment autour de l'Italie en attaquant l'ennemi sur le Pô, par le Tyrol, la Valteline et les Grisons, tandis que la gauche de l'archiduc Charles, à portée de soutenir cette opération, le mettrait à même de couvrir par son centre et par sa droite les États héréditaires de la Monarchie et de protéger les États allemands limitrophes (1).

D'après l'épisode de l'occupation des Grisons, sans doute décidée en vue des attaques que les Autrichiens préparent sur le flanc gauche et sur les derrières de l'armée d'Italie, ce plan paraît à Joubert « s'exécuter à la lettre » ; il en avertit Championnet pour l'inviter à se rabattre vers le Pô, le cas échéant, et à venir flanquer la droite de l'armée d'Italie (2). Si cependant les Autrichiens lui accordent un certain répit, Joubert reste décidé à en profiter pour *anéantir la cour de Turin* : la marche dérobée par laquelle il se portera sur cette capitale n'est qu'une de ces manœuvres en lignes intérieures avec lesquelles les leçons de Bonaparte et sa propre expérience de 1796 l'ont familiarisé. Pendant ce temps, Championnet parera aux événements qui pourront survenir sur le territoire de la République romaine. Menacé comme il va l'être dès son arrivée à son nouveau poste, ce général paraît devoir jouir d'une liberté stratégique à peu près complète ; aussi Joubert ne lui adresse-t-il que les directives les plus larges et les moins impératives : « Le Directoire est dans l'intention de ne point se laisser prévenir par les

(1) Ce sont les termes par lesquels l'ambassadeur russe à Vienne, Razoumovski, résume le plan, dans sa dépêche du 23 janvier 1799 à son gouvernement. (Milioutine, vol. III.) Le document que Joubert a eu sous les yeux n'a pu être retrouvé.

(2) Lettre du 8 novembre.

Digitized by Google

puissances coalisées et, lorsque les armées auront été portées à leur force par l'arrivée des conscrits, de développer un plan d'attaque générale, si, comme aujourd'hui, s'est évanoui l'espoir de la paix pour laquelle il avait tout fait ». Au cas où l'armée de Naples forcerait à la retraite les faibles forces qui sont à Rome, Ancône est pour elles un point de refuge ; il faut faire travailler à un camp retranché qui puisse contenir de 4,000 à 5,000 hommes. « Il est certain qu'il ne faut pas sacrifier 10,000 français en s'opiniâtrant à tenir à Rome ; la force des circonstances peut seule nous engager à une marche rétrograde. Vous sentez de quelle conséquence serait cette démarche ; c'est à votre énergie et à vos talents de décider les mesures que vous aurez à prendre jusqu'au moment où vos forces seront réunies. » Si au contraire le renforcement de l'armée de Rome donnait à réfléchir aux Napolitains et leur faisait suspendre l'exécution de leurs projets effectifs, alors tout espoir n'est pas perdu d'avoir envers eux comme envers les Piémontais l'initiative des opérations et de mener sur deux fronts la manœuvre en lignes intérieures qui doit donner du champ à l'armée d'Italie. « Dans ce cas, écrit Joubert, je crois qu'il conviendrait que vous vous formiez en deux corps, l'un à Rome, l'autre à Macerata et que quand je serai en mesure et quand je pourrai vous dire : *agissons*, vous puissiez marcher sur l'armée napolitaine par ses flancs et la battre avant de vous diriger sur Naples. L'armée du roi en déroute, Naples est à vous. » (1)

L'hypothèse la plus favorable serait celle où l'on pourrait en finir avec le Piémont avant d'avoir à s'occuper des Napolitains, et cette considération ne fait que rendre plus urgentes les mesures préparatoires à la manœuvre

(1) Lettre du 8 novembre à Championnet.

Digitized by Google

sur Turin. Joubert attache une importance particulière au mouvement de trois demi-brigades, qui seraient détachées de l'armée d'Helvétie pour garder la ligne du Tessin, du Saint-Gothard au lac Majeur. En réalité, Schauenbourg a déjà pourvu de son propre mouvement à l'établissement de ce cordon de sûreté, en portant dans le val Levantin, sinon trois demi-brigades, du moins trois bataillons (1). Depuis lors, les deux revers du Saint-Gothard, vallée de la Reuss et vallée du Tessin, sont gardés par les 44e et 106e demi-brigades; ces deux unités forment un détachement spécial de l'armée d'Helvétie, commandé par le chef de la 44e, Mainoni; mais Schauenbourg ne considère ce détachement que comme provisoire; il écrit le 2 novembre à Joubert en l'invitant à remplacer par des troupes de l'armée d'Italie celles qu'il vient de porter au delà du Saint-Gothard et dont il ne peut assurer la subsistance en raison de la difficulté des communications; il lui envoie en même temps copie de la loi spéciale par laquelle le gouvernement suisse autorise, après coup, le commandement français à placer des garnisons sur les territoires suisses de Bellinzona et de Lugano. Le 3, il rend compte au Directoire français et se félicite de son initiative relativement au mouvement de la 44e demi-brigade : les Autrichiens, remontés par la vallée du Rhin jusqu'à la

(1) Il en rend compte par sa lettre du 20 octobre au Directoire. Le mouvement des trois bataillons s'est opéré de la manière suivante : le bataillon de la 106e, cantonné jusque là à Realp, Zumdorf, Hospenthal, Andermatt, Gœschenen, c'est-à-dire au Saint-Gothard même, s'est porté en avant jusqu'à Bellinzona; derrière lui, la 44e demi-brigade tout entière, précédemment à Brunnen, Schwitz, Lucerne, a remonté la vallée de la Reuss pour venir s'établir : un bataillon à Pollegio, l'autre à Airolo, le troisième à Réalp, Zumdorf, Hospenthal, Andermatt, Gœschenen. Finalement, la 44e se trouve encadrée à l'intérieur de la 106e, dont les deux derniers bataillons continuent à garder la vallée de la Reuss.

Digitized by Google

frontière grisonne, ont trouvé devant eux les postes français.

Au reçu de la lettre de Schauenbourg, le 9 novembre, Joubert proteste à la fois devant Schauenbourg lui-même, devant le Ministre et devant le Directoire. Il écrit au Directoire : « Je ne conçois pas qu'on puisse rejeter sur un autre général la défense d'un point qui vous est confié au moment même où il est menacé. Je vous envoie la réponse que je lui fais (*à Schauenbourg*) et vous prie de nouveau de lui donner l'ordre de faire passer le mont Saint-Gothard à trois demi-brigades pour se placer à la tête du lac Majeur et dans les défilés de Lugano et Bellinzona. Sans cela, je suis obligé de dégarnir l'armée et je ne puis former aucun rassemblement en état de présenter une bataille. Que fait donc l'armée de Suisse, si elle ne défend pas ses frontières ? » Il insiste, en outre, sur le fait du mouvement d'un corps autrichien qui marche à travers les Grisons « et menace de se jeter dans le Piémont (1) ».

De son côté, le ministre Schérer avait essayé de départager les rôles entre les deux généraux en leur adressant, le 5 novembre, l'ordre suivant : « Schauenbourg occupera la vallée d'Urseren et le Saint-Gothard jusqu'à Airolo, *avec ordre d'y tenir jusqu'au dernier soldat ;* Joubert tiendra la Valteline, Chiavenna, le débouché du Splugen sur le lac de Côme, Bellinzona et la vallée du Tessin, jusqu'à Airolo. Le 8, réitération de cet ordre ; le 10, nouvelle lettre sur le même sujet. Le 14 novembre, la lettre écrite le 7 par Joubert, arrive à Paris et motive

(1) Ce mouvement est signalé au gouvernement français, dans les premiers jours de novembre, à la fois par Schauenbourg, par Bacher et par plusieurs autres agents. On parle de 8,000, de 10,000 Autrichiens en marche à travers les Grisons ; il ne s'agit en fait que du placement dans les Ligues de la brigade autrichienne d'Auffenberg (cinq bataillons).

Digitized by Google

un rapport du Ministre au Directoire. Selon Schérer, la réclamation de Joubert est peu fondée ; ce général a, toutes places gardées, 30,000 combattants disponibles, ainsi qu'il résulte du tableau résumé suivant :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Total des forces françaises en Cisalpine..... | | | 50,000 |
| Garnisons en Cisalpine | à Mantoue..... | 6,000 | 20,000 |
| | à Peschiera..... | 2,000 | |
| | à Ferrare..... | 3,000 | |
| Troupes d'occupation en Piémont et Ligurie..... | | 9,000 | |
| RESTENT..... | | | 30,000 |

L'armée d'Helvétie n'a que 12 demi-brigades, celle de Mayence est aussi pauvre. Néanmoins, Schérer opine pour un moyen terme ; au lieu de 3 demi-brigades, que Joubert demande, on n'en mettrait à sa disposition qu'une seule, la 106e. Le Directoire approuve et les deux généraux en sont avisés, mais cette solution n'est pas définitive encore, car le 17, au reçu des lettres parties de Milan le 9, le Directoire la modifie et tranche, cette fois, selon le désir exprimé par Joubert.

L'incident est clos, mais avant que la dernière décision soit connue à Milan, l'échange des lettres va se poursuivre entre Joubert et le Ministre de la guerre. Nous citerons deux de ces lettres ; en dépit des redites qu'elles présentent sur le sujet de Bellinzona, elles contiennent aussi sur d'autres points des développements intéressants :

Au quartier général à Milan, le 27 brumaire an VII (17 novembre 1798).

*Joubert au ministre de la guerre Schérer.*

Votre lettre du 18 brumaire, Citoyen Ministre, est un duplicata des ordres que vous m'avez *déjà* donnés le 5 novembre d'occuper le poste de Bellinzona ; je conçois que je suis ministériellement obligé de l'occuper, mais que peuvent tant de précautions contre l'impossibilité reconnue de le faire ? Je vais vous la démontrer encore.

Digitized by Google

J'ai sur la rive droite du Pô deux divisions : l'une à Ferrare, sous les ordres du général Guieux, est composée de trois demi-brigades; l'autre à Modène, forte de quatre demi-brigades, est sous les ordres du général Victor. Ce corps va remplir le double but de s'opposer à l'effort des troupes autrichiennes qui voudraient couper l'armée d'Italie de l'armée de Rome et de faire le corps de bataille de l'armée d'Italie, c'est-à-dire que je m'en servirai comme si j'avais quatre divisions.

La division du général Delmas, forte de trois demi-brigades, est à Mantoue; elle en est la faible garnison.

La division du général Grenier, forte de quatre demi-brigades, fait la garnison de Peschiera et est chargée de la défense des débouchés du lac de Garde. La Valteline et le comté de Bormio sont défendus par un faible corps de 3,500 à 4,000 hommes, sous les ordres du général Olivier, qui en reçoit lui-même du général Grenier.

Trois demi-brigades me restent dans le Milanais : une pour le château de Milan, deux en réserve pour recevoir les troupes de la Valteline et du comté de Bormio ou pour recevoir enfin les troupes du général Grenier et faciliter leur rassemblement en cas d'accident.

Je demande au général Schérer où est le corps de l'armée d'Italie, si les ennemis débouchent par l'Adige, par le Tyrol, par la Valteline ou par le lac Majeur ? N'est-il pas dans la division Victor, qui seule serait intacte et aurait encore trois jours de marche pour se trouver à l'endroit où je veux rassembler l'armée? Le corps du général Guieux n'aurait-il pas seul à soutenir l'effort de toutes les troupes qui attaqueraient par le bas du Pô ? Le général Delmas ne serait-il pas enfermé dans Mantoue ? Le général Grenier et le général Olivier n'auraient-ils pas chacun un corps de troupe sur les bras et les deux demi-brigades que j'ai en réserve ne seraient-elles pas essentielles ou seraient-elles superflues pour rallier ces deux corps, pour les joindre à la division du général Victor et en former l'armée qui doit livrer bataille et décider du sort de l'Italie ?

Je demande au général Schérer, d'après ce tableau de mes forces, où il prendra les trois demi-brigades qui sont nécessaires pour défendre le revers du mont Gothard qui regarde l'Italie et le poste de Bellinzona ?

Si l'on m'ordonne de défendre ce passage, je prends sur ma responsabilité de n'y laisser que le bataillon d'Helvétie qui y est à présent, parce qu'il me serait impossible de garder suffisamment ce poste et que, de fait, tous les passages qui aboutissent en Italie ne le sont pas, parce que je n'ai point de troupes à y placer et que *je dois plutôt m'attacher à former le corps qui doit livrer bataille qu'empêcher l'ennemi de pénétrer*, ce qu'il ne manquerait pas de faire d'un côté ou d'autre. Il est essentiel qu'un corps de 6,000 hommes ou de 4,000 au moins passe le

Digitized by Google

Gothard et se mette entre les Piémontais et les Autrichiens, mais cela ne doit pas se faire au risque de la perte de l'Italie.

J'insiste donc de plus fort pour que le général Schauenbourg fournisse lui-même ce nombre de troupes et je m'offre de les nourrir et de leur donner des ordres, jusqu'au moment où les communications seront rétablies et où il servira d'avant-garde au corps d'armée de Suisse qui doit pénétrer dans les Grisons Je ne vois pas à quoi serviront ces troupes au général Schauenbourg de l'autre côté du Gothard, sinon à les mettre en quartier d'hiver dans un moment où les Autrichiens agissent.

Si, cependant, vous persistez à vouloir que je fournisse ce corps, j'ai mis sous vos yeux le tableau de l'armée d'Italie, indiquez-moi les points où je dois les prendre et mettez ainsi sous votre responsabilité les événements.

Je vous prie de croire, Citoyen Ministre, que je ne mets pas plus de prétentions dans cette affaire que dans d'autres, que l'intérêt public commande mes démarches et qu'il est de mon devoir de suspendre l'exécution d'ordres mal entendus, toutes les fois qu'il s'agira du salut de l'armée.

Comme cette affaire est de la plus grande importance, je vous préviens que j'envoie copie de ma lettre au président du Directoire exécutif.

Salut et respect, JOUBERT.

*Le Ministre de la guerre au général Joubert, le 4 frimaire an* VII (24 *novembre* 1798) (1).

Je réponds sur-le-champ, Citoyen Général, à votre lettre du 23 brumaire (17 novembre), quoique ma dernière, que vous avez dû recevoir, ait dû vous tranquilliser sur l'occupation de Bellinzona.

J'entre sur-le-champ en matière : le Directoire a décidé qu'il fallait occuper Bellinzona et endroits voisins par 4,000 hommes, comme vous le demandez. Le général Schauenbourg reçoit conséquemment ordre, par un courrier extraordinaire, de porter jusqu'à 4,000 hommes le nombre des troupes françaises dans ce poste, indépendamment de ce qui est nécessaire à la défense du Saint-Gothard. Ces 4,000 hommes seront commandés par le général de brigade Mainoni, excellent officier qui a ordre positif de correspondre avec vos troupes placés à Chiavenna. Le général Mainoni sera provisoirement sous vos ordres.

---

(1) Cette lettre paraît avoir été rédigée par l'adjudant général Lahorie, conseil ordinaire du Ministre pour les questions de l'ordre de celles qui sont discutées ici.

Digitized by Google

Par cette mesure, vos derrières sont assurés, quoique je doute fort que dans cette saison, les ennemis puissent tenter de forcer les passages qui conduisent des Grisons sur les points de Chiavenna et de Bellinzona. Les chemins de la vallée de Mesocco ne sont point praticables à un corps d'armée, encore moins ceux du Splugen, dont vous êtes le maître (1).

Une seconde considération qui me porte encore à croire que les ennemis ne sont point en mesure d'effectuer leur réunion avec les Piémontais par vos derrières, c'est que l'armée piémontaise ne paraît point être en état de seconder les efforts des Autrichiens, qu'aucun rassemblement de troupes sardes ne se fait dans les vallées de Garessio, ni à la tête du lac de Locarno (Majeur), ce qui cependant ne pourrait manquer d'arriver, si le dessein des Autrichiens était de couper très prochainement la communication de l'armée d'Italie avec la Suisse.

Si vous considérez ensuite que les Autrichiens ne peuvent tenter aucune entreprise à moins d'avoir 40,000 hommes au moins actuellement sur la frontière de la Suisse et dans le pays des Grisons, vous serez de plus en plus convaincu que, quant à présent au moins, nos ennemis ne sont point en mesure d'exécuter ce projet.

Tous les rapports que je reçois des frontières des Grisons, m'annoncent tout au plus la présence de 20,000 Autrichiens, depuis Bregentz jusqu'à Rogoretto, car on ne peut me signaler que six régiments d'infanterie, quelques corps francs et deux régiments de cavalerie dans cette étendue de terrain, ce qui, sûrement, ne fait pas 20,000 hommes. Or, est-ce avec ce faible corps d'armée que les Autrichiens pourraient tenter de se réunir aux Piémontais, puisque, tout en faisant ce mouvement, il faut qu'ils laissent sur le Rhin et dans les Grisons un corps de troupes suffisant pour s'opposer à l'armée d'Helvétie, qui ne manquerait pas de fondre sur le pays des Grisons, si les Autrichiens violaient le territoire suisse, dont Bellinzona fait partie ? Si vous me dites que les Autrichiens tireront des renforts d'Innsbruck et des bords du Lech pour renforcer cette partie et porter à 40,000 hommes les troupes destinées à défendre les bords du Rhin, le pays des Grisons et à effectuer leur réunion avec les Piémontais, je vous dirai que je conçois difficilement comment 40,000 hommes pourraient subsister seulement pendant deux décades dans des pays arides et stériles tels que ceux que devraient occuper les Autrichiens pour se préparer à leur réunion avec les Piémontais.

Quand j'ai dit qu'il fallait aux Autrichiens 40,000 hommes pour cette expédition, voici comment je le prouve :

---

(1) Macdonald devait cependant traverser le col du Splugen, avec l'armée des Grisons, au mois de décembre 1800.

Digitized by Google

L'armée d'Helvétie, forte dans ce moment de 30,000 Français, va bientôt recevoir une augmentation de 2,000 recrues et peut-être de 18,000 Suisses; mais j'admettrai pour le moment qu'elle n'est que de 24,000 hommes, parce que j'en détache 4,000 sur Bellinzona. Les Autrichiens doivent tenir au moins 24,000 hommes depuis Bregentz jusqu'à Rogoretto, pour empêcher les Français de pénétrer dans le Tyrol et le pays des Grisons et de les prendre à dos dans l'hypothèse d'une réunion avec les Piémontais.

Vous conviendrez ensuite avec moi que le corps autrichien qui marcherait sur Bellinzona doit être au moins de 15,000 hommes, non qu'il soit peut-être nécessaire de ce nombre de troupes pour forcer le passage de Bellinzona, mais c'est qu'il faudrait au moins la présence et la réunion de 15,000 Autrichiens pour décider le roi de Sardaigne à rompre avec nous.

Vous ajouterez que si vous avez 4,000 à 5,000 hommes dans la vallée de l'Adda, il faut au moins 7,000 à 8,000 Autrichiens pour vous y attaquer. Car, si les Autrichiens vous attaquaient à Chiavenna, qui vous empêcherait de tomber sur leurs derrières à Bellinzona et de couper leur communication avec les Grisons par Gravedona et environs et, comme la communication du Saint-Gothard avec Bellinzona ne peut être obstruée que peu de temps, que deviendrait le corps autrichien qui aurait tenté de couper notre communication avec la Suisse, lorsque 10,000 à 12,000 hommes descendraient du Saint-Gothard pour tomber sur leurs derrières?

Je puis me tromper dans mes conjectures, mais je suis persuadé que les Autrichiens n'effectueront ce mouvement que lorsque leur armée d'Allemagne aura porté sa droite à Ulm et sa gauche à Bregentz, ce qu'ils n'ont pas fait jusqu'à présent, et pour peu qu'on nous laisse cinq ou six décades devant nous, la conscription aura rempli nos cadres, permis de former nos bataillons de garnison, renforcé l'armée du Rhin de dix demi-brigades tirées de l'intérieur; alors nous serons en mesure, non pas de recevoir une attaque, ce qui ne vaut rien, mais de prendre nous-mêmes une offensive vigoureuse.

Voilà pour ce qui regarde la Suisse, les Grisons et Bellinzona.

Venons, à présent, à votre armée d'Italie. Dans votre lettre, je vois bien le détail et l'emplacement de dix-sept demi-brigades, mais il manque la destination des sept autres, plus de deux bataillons, formés de l'expédition d'Égypte, dont je vous serai obligé de me désigner l'emplacement et l'emploi, pour mettre le Directoire et moi en état de porter un jugement sur vos moyens.

Le Directoire craint que si vous aviez une attaque prochaine à redouter, vos troupes soient trop disséminées; si, au contraire, il n'y a pas d'apparence imminente d'hostilités, il est bien certain que les Autri-

Digitized by Google

chiens ne commenceront pas par un bout, sans vous entamer également par tous les points d'attaque ce qui, d'après le raisonnement précédent, doit, jusqu'à un certain point, vous tranquilliser sur Bellinzona.

Je dois encore vous rappeler un objet de conséquence majeure, pour éclairer le gouvernement sur les desseins de l'ennemi, c'est de lui faire connaître à fond et d'une manière certaine, l'emplacement des troupes autrichiennes en Italie et dans le Tyrol pour la partie qui vous concerne.

Les renseignements que Brune donnait, il y a quelque temps, distribuaient les troupes autrichiennes ainsi qu'il suit :

| | | |
|---|---|---|
| Padoue, Rovigo et environs | 20,000 | hommes. |
| Venise | 6,000 | — |
| Vicence | 10,000 | — |
| Vérone | 8,000 | — |
| Legnago | 4,000 | — |
| Trente, Roveredo, Torbole, Riva, Capodiponte | 14,000 | — |
| En seconde ligne : | | |
| Trieste, Frioul, Istria | 20,000 | — |
| TOTAL | 82,000 | hommes. |

Nous ignorons si cet état des forces ennemies est exact (1); il est important que, toutes les décades, vous nous instruisiez des changements qui pourraient être survenus, soit dans l'emplacement, soit dans la force des troupes ennemies, et vous avez les moyens pour acquérir cette connaissance qui, seule, mettra le Directoire en état de juger des intentions de l'ennemi et des moyens a lui opposer.

Quant à l'emplacement de vos forces actuelles, le Directoire ne peut en juger puiqu'il ne connait que très imparfaitement les dispositions des ennemis, il semblerait cependant que les forces destinées à la défensive pourraient être distribuées ainsi qu'il suit :

| | | |
|---|---|---|
| Ferrare et fort Urbin | 4 | bataillons. |
| Mantoue | 6 | — |
| Peschiera | 2 | — |
| Piémont | 12 | — |
| Château de Milan | 3 | — |
| Valteline | 8 | — |
| TOTAL | 35 | bataillons. |

(1) En réalité, la dislocation donnée ici des forces autrichiennes est erronée; mais le total en est à peu près exact. Le tableau suivant,

Digitized by Google

D'après le calcul de votre armée qui consiste en

| | | |
|---|---|---|
| 24 demi-brigades | 72 | bataillons. |
| Reste de l'expédition d'Égypte | 2 | — |
| Polonais et Cisalpins | 8 | — |
| TOTAL | 82 | bataillons. |

il vous resterait 47 bataillons à pouvoir réunir en corps d'armée, dans la supposition d'attaque imprévue, ce qui, joint à 14 régiments de cavalerie, ne laisserait pas que de faire une force imposante capable de frapper les grands coups et que vous ferez bien de tenir à portée de se réunir au premier signal.

Voilà pour l'état de votre position actuelle, mais si, comme je l'espère, les ennemis nous donnent le temps de recevoir les conscrits, vous aurez aussi celui de former vos bataillons de garnison qui, au nombre de vingt-quatre, réunis à huit bataillons polonais ou cisalpins, vous serviront à garder le Piémont, à former les garnisons de vos places et laisseront à votre disposition 48 à 50 bataillons bien complets et bien organisés qui, commandés par un général tel que vous, peuvent décider du sort de l'Italie.

---

dressé d'après l'*Œstreischische Militarische Zeitschrift* (1836) fai connaître les emplacements autrichiens au mois d'octobre 1798 :

| GÉNÉRAUX. | EFFECTIFS. | | | EMPLACEMENTS. |
|---|---|---|---|---|
| | BATTERIES. | COMPAGNIES. | ESCADRONS. | |
| F. M. L. Khaim | 11 | 16 | 4 | Vérone, avant-postes du lac de Garde au canal Bianco. |
| F. M. L. Mercantin | 10 | 4 | 14 | Padoue, la Polésine, avant-postes du canal Bianco à la mer. |
| F. M. L. Montfrault | 15 | 10 | 6 | Venise, Trévise. |
| F. M. L. Kray | 6 | 4 | 4 | Vicence, Bassano. |
| F. M. L. Frehlich | 9 | 6 | 6 | Udine, Palmanova, Pordenono. |
| F. M. L. Zopf | 12 | 6 | » | Entre Laibach et l'Isonzo (réserve). |
| F. M. L. Schulz | 10 | 4 | » | Trieste, Fiume, Gradisca. |
| F. M. L. Ott | » | » | 34 | En Carniole et en Hongrie (réserve de cavalerie). |
| Corps Bussy | » | » | 3 | |
| TOTAUX (1) | 73 | 50 | 71 | |

(1) Soit : 80,633 hommes, 12,457 chevaux, 319 canons et 85 pontons.

Digitized by Google

Je ne puis trop, Citoyen Général, vous recommander cette formation des bataillons de garnison ; à votre armée comme à celle du Rhin, cette mesure doit décider les succès de la campagne. Recommandez-la également au général Championnet. Ces bataillons de garnison sont destinés à renforcer partiellement les bataillons de campagne ou à renforcer l'armée par des bataillons entiers, suivant les circonstances. Si, comme je l'espère, au début de la campagne, vous gagnez une grande bataille sur les bords de l'Adige, votre flanc gauche sera bientôt débarrassé des Autrichiens qui se trouvent dans le Tyrol et les Grisons, parce que l'armée d'Hélvétie les attaquera de front, en même temps que sur leurs flancs, et que l'armée du Danube se sera portée sur le Lech et sur l'Isar et menacera Innsbruck par sa droite.

L'intention du Directoire est que ces trois armées agissent simultanément pour assurer nos succès et nous rendre maîtres, s'il est possible, du Tyrol dans le premier début de la campagne (1).

Je suis informé qu'il arrive beaucoup de déserteurs autrichiens sur Bellinzona ; faites-les filer, par le Valais, sur Grenoble, où ils recevront une destination. Vous sentez le danger qu'il y aurait à les laisser séjourner en Italie.

SCHÉRER.

Cependant, Schauenbourg s'est conformé aux derniers ordres reçus : il rend compte, le 29 novembre, que la 44e et la 106e, en tout 4,300 hommes, sont détachés au delà du Saint-Gothard ; la 44e, la plus avancée, est entre Bellinzona et Pollegio ; la 106e, entre Pollegio et Airolo. La subsistance de ces deux unités sera assurée par l'armée d'Italie ; leur solde, par l'armée d'Helvétie. Schauenbourg réunit avec elles, dans un seul détachement, un bataillon et deux compagnies de grenadiers, placés dans la vallée d'Urseren ; 3 compagnies de grenadiers, au débouché d'Amsteg ; 2 bataillons, en avant d'Altorf, d'où ils peuvent se lier avec les postes de la vallée de la Reuss, ou, par le Schächen Thal, avec le bataillon stationné à Glaris. Ce détachement de onze

(1) Le ministre fait allusion ici au plan de campagne arrêté par le Directoire le 5 novembre mais que Joubert n'a pas encore reçu.



Digitized by Google

bataillons, va être mis sous le commandement du général Lecourbe, qui arrive de l'armée du Rhin.

Ainsi s'est terminé, après un mois de correspondance, un différend dont la longueur s'explique moins par l'importance du litige que par l'habitude, établie désormais, de parlementer entre états-majors et d'emporter par plaidoiries les décisions du gouvernement.

Le débat a laissé voir chez Joubert un certain ton de tristesse et de découragement ; cette disposition d'esprit résulte pour lui de premières contrariétés éprouvées quant au règlement des affaires cisalpines. Le 25 octobre, le Directoire a pris, au sujet de ces affaires, un arrêté annulant les opérations de Brune et prescrivant à l'ambassadeur français à Milan de notifier cette décision au Directoire cisalpin. Cet arrêté, connu à Milan le 6 novembre, n'y est suivi d'aucun effet ; Fouché, qui sent l'inopportunité d'un changement nouveau en Cisalpine, s'abstient de la notification ordonnée ; Joubert se retranche derrière son caractère militaire pour paraître ignorer la conduite de l'ambassadeur.

« ...Les intérêts dont vous m'avez confié le commandement occupent tellement mon loisir, écrit-il au Directoire, le 6 novembre, que je vous prie instamment de charger seul votre ambassadeur de toutes les mesures de gouvernement que vous ordonnerez dans la Cisalpine. En effet, citoyens Directeurs, il est bien difficile de préparer une campagne aussi importante et de se mêler en même temps de ces petites révolutions qui ne font que rétrécir nos moyens et diviser les esprits. »

Par malheur, au moment même où Joubert écrit, Faipoult, à Paris, agit d'une manière inverse sur Larevellière-Lépeaux ; on reconnaît son influence à l'arrêté nouveau, rendu le 7 novembre, par lequel le Directoire enjoint à son ambassadeur de cesser toute relation avec le Directoire cisalpin « jusqu'à ce que cette autorité soit reconstituée comme elle l'était avant le

Digitized by Google

28 vendémiaire dernier (19 octobre) » et de convoquer à nouveau les assemblées primaires pour voter sur le projet de constitution rédigé par Trouvé. L'exécution de cet arrêté est confiée à la fois à l'ambassadeur et au général en chef ; aussi Joubert, quand il en accuse réception, est-il obligé de se dire prêt à seconder l'opération « si malheureusement l'ambassadeur avait besoin de l'autorité du général pour faire respecter la sienne » ; mais le même jour, 15 novembre, il écrit confidentiellement à Barras : « La conséquence de ces changements, sera la ruine de nos affaires en Italie. Je vous le prédis, et ma prédiction ne sera malheureusement que trop vraie. Eh quoi ! dans un moment où il fallait assoupir les passions, vous les réveillez toutes ; vous opposez aux Français le parti énergique, qui pouvait seul vous servir contre les rois ! Vous faites triompher la faction autrichienne, qui entravera les mesures que vous voudrez prendre et brouillera les affaires de manière à se réconcilier avec les armées impériales qu'elle attend...

« Avez-vous fait la paix pour tendre à une organisation principière? Mais tout arme autour de vous ; vos envoyés de Turin, de Naples vous le répètent à chaque courrier ; tous mes rapports me le confirment, de manière à ne pas m'en faire douter ; et certes il sera beau de nous voir pris au dépourvu dans l'accouchement pénible d'une constitution...

« Je connais votre énergie. Il ne s'agit pas là de prêter des armes aux anarchistes, mais de sauver l'armée, qui fait l'espoir de la République. Faites taire toutes les petites prévéntions ; vous le pouvez, si vous le croyez nécessaire, et je vous proteste qu'il en est temps. Je suis attaché à mon pays, rien ne me dégoûtera si j'ai la confiance ; mais si je l'ai perdue en sortant de Paris, que voulez-vous que je fasse pour la chose publique ? Alors, il vous faut un autre homme et j'espère assez dans

Digitized by Google

votre amitié pour vous prier d'opiner pour moi comme vous avez opiné pour Brune... »

Le dégoût s'accroît dans l'âme de Joubert; pourtant, il tente un dernier effort pour éclairer le Directoire. Le 17 novembre, il réunit chez lui, avec Amelot et Fouché, Faipoult qui vient d'arriver de Paris l'avant-veille, porteur du dernier arrêté; il les raisonne, il leur montre quel secours l'armée peut attendre de la population des villes patriotes : « ... C'est dans ces villes-là (Brescia, Bologne) que je compte le plus de ces patriotes déterminés que dans ce moment je puis armer pour m'en aider, pour en tirer quelque parti dans l'état d'infériorité où je suis encore. Quand j'étais enfoncé dans le Tyrol, je me souviens que c'est l'énergie des Brescians qui m'a garanti d'être cerné de toutes parts. Si l'on exécute l'arrêté du Directoire, si sage toutefois dans ses principes, je perds l'avantage dont il s'agit; ces villes deviennent des lieux de trouble et de résistance. C'est bien assez que d'avoir à songer à l'ennemi » (1). Amelot et Faipoult, persuadés momentanément, signent avec Fouché une lettre collective par laquelle ils s'accordent à reconnaître que les changements ordonnés quant à la composition du gouvernement cisalpin ne sont plus de circonstance et qu'il vaudrait mieux laisser les choses dans l'état; mais en même temps, ils détruisent l'effet de cette déclaration par deux contre-lettres adressées à Larevellière et à Treillard. Faipoult noircit Fouché aux yeux de Larevellière : Fouché passe pour avoir reçu de Brune 2,000 louis à condition de ne rien changer au coup d'État du 18 octobre; Fouché s'entoure d'hommes tarés, en particulier du fournisseur Laporte, autrefois condamné pour fraudes envers l'État. Amelot chante à Treillard les louanges de Faipoult, qu'il recommande

(1) Paroles citées par Faipoult dans sa lettre à Larevellière, du 17 novembre.

Digitized by Google

comme remplaçant possible de Fouché : « Si le Directoire mettait ici un ambassadeur dont il fut aussi sûr, il est à penser que tout marcherait de concert (1). »

Ainsi, tandis que Joubert lutte tout seul pour les intérêts de l'armée, Amelot et Faipoult se coalisent pour les intérêts de Faipoult. Joubert, laissant cette intrigue nouvelle courir vers Paris dans les fontes d'un courrier extraordinaire, quitte Milan le jour même et va visiter ses divisions. Partout où il passe, il constate la perturbation, l'incertitude, l'anarchie dans l'administration cisalpine, la nullité de l'esprit public que les Français ont ruiné à plaisir par leur système de tergiversations. En même temps qu'il appelle sur cette désorganisation l'attention de Fouché, il correspond avec lui sur certains objets de politique extérieure. En passant à Mantoue, il s'étonne d'y rencontrer le ministre de Russie à Turin, muni d'un passe-port en formes, et reproche à l'ambassadeur d'avoir visé ce passe-port. Fouché demande que l'interdiction d'exporter les blés cisalpins soit levée : l'exportation favoriserait l'agriculture cisalpine, faciliterait la rentrée des impôts et tournerait par là au bien de l'armée ; mais Joubert, par la seule raison que l'armée autrichienne désire cette exportation, croit devoir continuer à l'interdire (2) ; il observe qu'en obligeant les Autrichiens à s'approvisionner chez eux, à travers le Tyrol, on les retarde, et que cet avantage doit l'emporter sur toute autre considération.

---

(1) *Arch. nat.*, AFIII, 72.

(2) Une demande expresse à ce sujet est formée par l'officier autrichien commandant à Poschiavo ; la population grisonne exprime le même vœu, tant en raison de ses besoins en blé, que pour pouvoir exporter, en échange, ses produits (vins et eaux-de-vie). Elle vient, à titre d'invite, de laisser passer en Valteline une certaine quantité de bétail. (Olivier, général commandant en Valteline, au général en chef, 5 décembre.)

Digitized by Google

Les affaires de Piémont l'occupent d'une manière plus particulière ; il les mène, pour ce qui est de sa compétence, conformément au ton de *mansuétude* générale que le Directoire affecte depuis la crise d'Aboukir. Le Directoire renonce aux procédés révolutionnaires dont il avait usé l'été précédent, alors qu'il favorisait l'entrée sur le territoire piémontais de bandes cisalpines et liguriennes : ces moyens ne conviennent plus ni à la réserve nouvelle dont il use dans l'ordre des relations extérieures, ni à sa politique envers les anarchistes italiens. Le rappel de l'ambassadeur Ginguené a marqué ce changement d'orientation. Il règne depuis lors en Piémont le calme précurseur de l'orage. Eymar, successeur de Ginguené, a présenté ses lettres de créance le 12 octobre. Ses entretiens avec le premier Ministre Prioca portent sur les assassinats commis par les paysans piémontais contre les soldats français isolés. La plupart de ces paysans ont été armés par les Français eux-mêmes. Ils tiennent leurs fusils des divisions françaises qui les leur ont vendus au mois de février précédent, alors qu'elles traversaient le Piémont pour rentrer en France ; d'ailleurs, ce sont les Français qui provoquent contre eux des représailles, par la manière dont ils violent les propriétés publiques et dont ils attentent au respect dû à la famille royale et à la religion (1). Eymar cherche à se procurer de l'argent, qu'il dit aussi difficile à obtenir en Piémont qu'en France. Il traite de la question des biens nationaux ci-devant possédés en Piémont par des religieux cisalpins. Par la convention spéciale du 16 août, la France s'est subrogée à la Cisalpine pour le règlement de cette affaire ; elle promettait en même temps de reva-

(1) « La guerre soutenue si glorieusement contre toutes les puissances de l'Europe a exalté l'âme du soldat français au point que c'est un miracle continuel qu'on puisse le contenir ». (Eymar à Talleyrand, 18 octobre, *Arch. aff. étr.*, *Piémont.* vol. CCLXXVII.)

Digitized by Google

loir à son alliée l'équivalent des biens en litige, soit sous forme de biens nationaux *romains*, soit en argent. Amelot s'efforce maintenant d'éluder cette clause et s'engage, pour tourner la difficulté, dans une machination tortueuse; mais Eymar, qui n'a pas d'abord son secret, négocie à faux et contre lui. A peine se sont-ils mis d'accord, que la suite de la négociation leur échappe, par l'effet d'une convention spéciale signée le 22 novembre à Paris, entre Talleyrand et le comte Balbo (1).

Joubert n'a rien voulu connaître de leur compérage; il a refusé d'écrire sur le sujet une lettre impérieuse, dont Eymar lui suggérait les termes et dont il demandait l'envoi par courrier extraordinaire. Au lieu de ce courrier et de cet ultimatum, Joubert n'adresse à Turin que des paroles de conciliation. Il conseille à Eymar d'insister seulement sur l'approvisionnement des places piémontaises, d'éviter la querelle que Prioca paraît vouloir engager, enfin de ramener les choses au ton de l'harmonie; autrement on donnera l'éveil aux Autrichiens, qui sont aux aguets sur l'Adige, et lui, Joubert, sera prévenu, *ce qui est tout à la guerre* (2).

Ces attitudes contraires, cette inversion de rôles entre militaires et diplomates ne sont que l'effet du flottement de la politique française, à ce tournant du début de l'an VII, et de l'indécision du Directoire, surpris par la menace d'une guerre générale; mais les tiraillements qui en résultent fatiguent Joubert; l'inquiétude et l'impatience qu'il éprouve aggravent son mauvais état de santé. « Quant à la position de l'armée, je pense toujours qu'il faut assurer ses derrières, écrivait-il à Barras le 17 novembre. *Si le Directoire ne se décide pas*, j'aurai

(1) Sur le détail de cette affaire voir Sciout, *Le Directoire*, vol. IV, chap. III.

(2) Lettre du 18 novembre. Le 21, lettre à Fouché sur le même sujet.

Digitized by Google

cessé de la commander, je ne devrai plus que mon bras à mon pays. » Or, le Directoire s'est décidé le 13 novembre à lui expédier les instructions suivantes, qui lui parviennent le 22, à Bologne, et auxquelles il répond aussitôt :

23 brumaire an VII (13 novembre 1798).

*Le Directoire exécutif au citoyen Joubert, général en chef de l'armée d'Italie.*

Le Directoire exécutif vous transmet, Citoyen Général, copie d'une lettre qu'il adresse à l'ambassadeur de la République auprès du Roi de Sardaigne. Vous connaissez trop les secrets sentiments de cette cour, pour ne pas juger que la mesure prise est indispensable, mais comme la réponse qui sera faite au citoyen Eymar peut entraîner de votre part des démarches auxquelles vous devez être préparé, le Directoire vous adresse sa lettre à cet ambassadeur, afin que vous ne la fassiez parvenir qu'au moment qui vous paraîtra convenable.

Si la cour de Piémont refuse ou tergiverse, vous en serez à l'instant instruit, il faudra dans ce cas s'assurer que le Roi de Piémont ne pourra rien tenter contre la République et, à cet effet, vous penserez sans doute qu'il sera bon de doubler toutes les garnisons ; vous le pourrez facilement en annonçant que vous allez les changer, vous vous trouverez ainsi le maître du pays.

Il est bien vraisemblable que le refus du Roi de Sardaigne sera suivi immédiatement de quelque agression de sa part. Le Directoire ne doute pas que vous serez en mesure non seulement de repousser cette attaque, mais encore de prendre de suite l'offensive.

Dans tous les cas, vous devez instruire le Directoire par des courriers extraordinaires de ce que vous aurez fait et de ce que vous vous proposerez de faire.

*Lettre à l'ambassadeur.*

Les armements extraordinaires qui se font en Piémont ne peuvent, Citoyen Ambassadeur, que jeter des nuages sur les sentiments de cette cour, et ces nuages s'épaississent lorsqu'on rapproche de cette mesure l'assassinat des républicains, le refus d'approvisionner les places occupées par nos troupes, et les difficultés sur le payement du prix des biens nationaux cédés par la Cisalpine. Il faut enfin que le Roi de Sardaigne s'explique nettement, et il n'a qu'un moyen de prouver au Directoire que les mesures qu'il prend dans ses États n'ont pas pour objet de seconder les efforts de nos ennemis.

Digitized by Google

Vous demanderez donc, Citoyen Ambassadeur, aussitôt que vous aurez reçu cette lettre, une audience au Ministre sarde, et vous requerrez qu'on statue sans délai sur la demande que vous ferez : 1° de l'approvisionnement immédiat des places pour quatre mois; 2° de la mise actuelle à la disposition du général en chef de l'armée d'Italie, de 9,000 hommes avec l'artillerie, conformément au traité, pour être employés, s'il est besoin, contre l'empire d'Allemagne, et pour être rendus au plus tard dans la quinzaine, dans les lieux qui seront indiqués par ce général.

Bologne, le 23 frimaire an VII (23 novembre 1798).

*Le général Joubert, commandant en chef l'armée d'Italie, au Directoire exécutif.*

Citoyens Directeurs,

J'ai reçu votre lettre du 23 brumaire (13 novembre) et vos ordres seront exécutés. Il me faut une quinzaine pour préparer le mouvement qui doit assurer le succès de cette négociation. J'enverrai à cette époque à votre ambassadeur la lettre que vous me remettez pour lui. Il me serait impossible de doubler toutes les garnisons sans affaiblir l'armée, jusqu'au point de la compromettre en cas que la rupture se déclarât, mais je fais entrer 3,000 à 4,000 hommes dans le Piémont et avec ce que je tirerai des garnisons et la colonne que je ferai partir de Milan à l'instant où il sera nécessaire d'agir, j'aurai tout lieu de m'attendre au succès en cas de difficulté.

Il serait essentiel, Citoyens Directeurs, qu'au coup donné, je pusse retirer les régiments suisses et les faire passer à l'armée d'Italie. Je vous proposerais de m'obtenir dans le plus court délai un décret du Corps législatif helvétique qui les mît à ma disposition et leur ordonnât de quitter sur-le-champ le service du roi de Sardaigne. La personne que vous enverriez à cet effet en Helvétie pourrait retourner assez vite auprès de moi pour y être arrivée avant aucun éclat. Cette opération, en assurant celle que vous ordonnez, ferait dans la circonstance le meilleur effet en Suisse.

Salut et respect.

JOUBERT.

Les nouvelles des jours suivants confirment les pleins pouvoirs que Joubert vient de recevoir du Directoire. Le 24, arrive le secrétaire de Barras, Bottot, chargé de faire connaître au général en chef « les vues du gou-

Digitized by Google

vernement relativement aux différents États d'Italie ». Le 26, un courrier extraordinaire apporte l'avis que le Ministre de Naples, à Paris, a demandé ses passe-ports et qu'il convient d'être prêt à tout événement ; le Directoire n'a rien à ajouter à ses instructions, transmises par Bottot (1).

Le même jour, Joubert apprend par Belleville, consul général à Gênes, que Gozzo est tombée aux mains des Anglais, que Nelson y a rétabli le pavillon napolitain et que le roi des Deux-Siciles a nommé un gouverneur à Naples. « Vous voyez d'après cela que la guerre est inévitable », écrit-il à Championnet ; mais à cette lettre qui part répond déjà une lettre qui arrive : Championnet fait savoir par courrier que les Napolitains l'ont attaqué.

(*A suivre.*) M.

---

(1) *Arch. nat.*, reg. AFIII, 19.

Digitized by Google

LA

# GUERRE DE 1870-1871

## La journée du 6 août en Alsace.

Dès le 5 août, le général Ducrot qui « estimait témé-
« raire d'accepter la bataille sur la position de Frœsch-
« willer avec des forces aussi disproportionnées », avait fait auprès du maréchal de Mac-Mahon d'actives démarches pour le décider à se replier dans les Vosges (1). Son plan était de concentrer à Lemberg le 1er et le 5e corps et de tenir la crête des montagnes, « défiant
« toute attaque dans les positions formidables qu'il avait
« depuis longtemps étudiées, en liaison avec l'armée de
« l'Empereur, en situation d'agir contre les communi-
« tions de l'armée qui avait envahi l'Alsace, si elle con-
« tinuait sa route sur Strasbourg ou de déboucher sur
« le flanc de l'autre masse allemande, si elle franchis-
« sait la Sarre (2) ».

En invoquant les « formidables positions depuis longtemps étudiées », ce projet semblait s'inspirer des théories alors en honneur dans le haut commandement français et qui attribuaient au terrain une valeur propre et une prépondérance exagérée (3).

---

(1) *La Vie militaire du général Ducrot d'après sa correspondance*, tome II, pages 360 et 362.

(2) *Ibid.*, page 360.

(3) Général Bonnal, *Frœschwiller*.

Digitized by Google

Cette solution soulevait du reste plusieurs objections : rien n'obligeait la III^e armée à venir combattre les troupes françaises sur les positions qu'elles auraient choisies; quelques détachements ennemis placés dans les défilés des Vosges et soutenus par une masse centrale empêcheraient le maréchal de Mac-Mahon de déboucher en Alsace; enfin le massif vosgien ne pouvait constituer une base d'opérations pour une armée forte de 8 à 10 divisions et pourvue d'un immense matériel roulant.

« La guerre de montagnes suppose le gros des forces « établi sur l'un des versants, avec possibilité d'exé- « cuter des navettes. Elle exige aussi que les com- « munications avec l'intérieur du territoire soient « assurées. Ces deux conditions essentielles, la con- « centration de l'armée d'Alsace à Lemberg ne les pro- « curait pas (1) ».

Ce plan supposait encore implicitement que les deux armées ennemies ne déboucheraient pas en même temps sur les deux versants des Vosges; si, au contraire, leur marche était simultanée, ou si la III^e armée devançait la II^e, les 1^er et 5^e corps pouvaient se trouver en fâcheuse posture et risquer l'enveloppement, ou être masqués tandis que le 7^e succomberait sous les coups de la III^e armée; ou jouer enfin, par rapport à l'ensemble de l'armée de l'Empereur et du 7^e corps, le rôle indécis et nul que remplit en réalité le 5^e vis-à-vis des corps de Lorraine et de ceux d'Alsace.

Les démarches du général Ducrot demeurèrent, d'ailleurs, infructueuses dans la journée du 5 août.

Le général Ducrot manifesta également au maréchal de Mac-Mahon ses inquiétudes au sujet de la situation réciproque des 1^er et 5^e corps qu'il jugeait avec raison « détes-

(1) Général Bonnal. *Frœschwiller*, page 183.

Digitized by Google

table, au point de vue tactique (1) ». Il estimait que « les « deux corps ne pouvaient se prêter aucun appui sérieux, « et, comme il existait précisément à leur point de con- « tact une trouée naturelle très praticable, l'ennemi pou- « vait y arriver en masse et s'interposer entre les deux « corps (2) ». Cette dernière opinion était très contestable.

Il n'y avait aucune impossibilité, sans doute, à ce que le Prince royal opérât de la sorte, mais il était bien peu probable qu'il se décidât, en raison de la supériorité numérique de la III^e armée, et de l'artillerie nombreuse qu'elle possédait, à se jeter dans les montagnes où, seules les têtes de colonnes pouvaient combattre. Si, d'ailleurs, — contre toute vraisemblance, — le Prince adoptait cette solution, il suffisait de lui opposer des avant-gardes qui auraient laissé au gros de l'armée d'Alsace une entière liberté de manœuvres.

Le général Ducrot insista particulièrement sur la nécessité de diminuer le front et de renforcer les points de jonction des deux corps; l'adoption de cette mesure ne pouvait avoir, en somme, que d'heureuses conséquences. Il proposa de faire occuper fortement Philippsbourg, de porter le gros des forces du 5^e corps vers Lemberg et Mouterhausen, « afin de tenir toujours « très sûrement la crête des Vosges et de pouvoir se « porter rapidement sur l'un et l'autre versant, suivant « les incidents qui viendraient à se produire (3) ».

Le maréchal de Mac-Mahon ne s'était pas rangé à cet avis dans la soirée du 5 août. Il préférait avec raison la concentration des 1^er et 5^e corps à Reichshoffen (4), ainsi

---

(1) *Vie militaire du général Ducrot*, tome II, page 373. (Note au sujet des accusations portées contre le général de Failly.)

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, page 376.

(4) Et encore mieux plus au Sud avec le 7^e et une partie des corps de Lorraine.

Digitized by Google

que semble en témoigner le télégramme suivant qu'il avait expédié au général de Failly à 8 h. 10 du soir :

« Venez à Reichshoffen avec tout votre corps d'armée « le plus tôt possible.....

« Vos troupes viendront par la grande route et j'es- « père que vous me rallierez dans la journée de- « main (1) ».

Le 6, vers 3 heures du matin, le général de Failly répondit :

« Je ne puis disposer que d'une division ; je la réunis « et je la dirige sur Reichshoffen. Il est possible qu'elle « soit obligée de s'arrêter à Niederbronn..... »

Cette dépêche, jointe aux instances du général Ducrot, à la confiance que le maréchal de Mac-Mahon lui témoignait, à sa conviction personnelle qu'il ne serait pas attaqué le 6 août, allait peser sur la détermination du commandant de l'armée d'Alsace. Au lieu de télégraphier au général de Failly de diriger sur Reichshoffen le reste du 5e corps dans le plus bref délai, il se contenta de lui renouveler une dépêche de la veille :

Reichshoffen, 6 août, 5 h. 14 du matin (2).

« Faites-moi connaître immédiatement quel jour et « par où vous me rallierez. Il est indispensable et urgent « que nous réglions ensemble nos opérations. »

C'était une atténuation sans doute à l'ordre formel de

---

(1) Arrivé à Bitche à 11 heures du soir.

(2) D'après le Journal du capitaine de Lanouvelle, de l'état-major du 5e corps.

D'après le Journal du capitaine de Piépape, du même état-major, cette dépêche serait au contraire arrivée à Bitche *vers* 5 heures du matin. En tout cas, elle fut remise, déchiffrée, au général de Failly, par le capitaine de Lanouvelle lui-même à 7 heures du matin.

Digitized by Google

venir à Reichshoffen « le plus tôt possible ». Toutefois, à considérer l'esprit de ce télégramme, il était manifeste que le maréchal de Mac-Mahon avait hâte de savoir la date à laquelle il pourrait compter sur tout le 5e corps pour renforcer le 1er. Il paraissait clair également que le Maréchal ne tempérait ses premières injonctions qu'en raison de la réponse du général de Failly, dont il supposait la majorité du corps d'armée encore à Sarreguemines.

Mais un peu plus tard, probablement sous l'influence des observations du général Ducrot, l'idée de la nécessité d'une concentration immédiate des 1er et 5e corps, allait s'affaiblir encore dans l'esprit du maréchal de Mac-Mahon.

A 5 h. 30 du matin, il écrivit lui-même au général de Failly une lettre où cette influence se manifeste à plusieurs reprises :

Camp de Frœschwiller, 6 août, 5 h. 30 du matin (1).

« Mon cher Général,

« Vous avez été mis sous mes ordres par l'Empereur.
« Il est de la plus grande importance que nous concer-
« tions ensemble nos opérations.

« Attaqué, avant-hier, près de Wissembourg, par
« l'armée du Prince royal, qui m'était très supérieure,
« j'ai été obligé de me retirer jusque près de Reichshof-
« fen. Il est urgent que nous combinions nos opérations.

« D'après des renseignements dans lesquels on doit
« avoir confiance, l'ennemi ferait un mouvement pour
« se porter sur les crêtes des Vosges et nous séparer. Si
« ce mouvement se confirme, nous devons les attaquer

(1) D'après le Journal de marche du 5e corps, rédigé par le colonel Clémeur.

Digitized by Google

« dans les défilés. Si, au contraire, ils occupent (1) les « positions de Wissembourg à Lembach, ayant le gros « de leurs forces dans la plaine, nous combattrons « ensemble pour leur enlever leurs positions. Mettez « donc en route une de vos divisions. Il serait à désirer « qu'elle pût coucher, ce soir, à Philippsbourg (2), « occupant sur sa gauche les positions qui commandent « la route de Neunhoffen. Si la première hypothèse se « réalise, cette division se porterait d'abord sur Neun- « hoffen et, de là, sur Obersteinbach qui serait attaqué, « le même jour, par quatre brigades arrivant, par des « routes différentes, du camp de Reichshoffen.

« Prévenu de l'exécution de ce mouvement, vous « enverriez une autre division par la grande route de « Bitche à Wissembourg sur Sturzelbronn, poussant « en avant l'ennemi qui se trouverait ainsi pris en fla- « grant délit et enveloppé de toutes parts.

« Une brigade de la dernière division se porterait à « Lemberg (3) qui est la clef des Vosges de ce côté; « elle aurait avec elle une batterie d'artillerie. L'autre « brigade resterait à Bitche, prête à se porter soit sur « Sturzelbronn, soit sur Philippsbourg, suivant les « événements. Il serait prudent que la brigade de Lem- « berg se retranchât. Il y a des outils à Lichtenberg et « à la Petite-Pierre, 1500 dans chaque place, qui per- « mettraient de faire ce travail.

« Si, au contraire, l'armée du Prince royal est concen- « trée dans les environs de Lembach et dans la plaine « du Rhin, la division qui viendra la première ne sera « pas arrêtée à Philippsbourg. Vous feriez marcher par

---

(1) *Sic.*

(2) On a vu précédemment que le général Ducrot avait conseillé au Maréchal de faire occuper fortement Philippsbourg.

(3) Le général Ducrot attribuait à « la position de Lemberg » une très grande importance. (Voir page 124).

Digitized by Google

« la même route la deuxième division et une brigade « de la troisième, la dernière brigade serait dirigée sur « Lemberg, d'où elle pourrait gagner la Petite-Pierre si « elle était obligée de battre en retraite.

« Répondez-moi par trois voies différentes, je vous « adresse la présente par trois voies différentes ».

*P.-S.* — « En résumé, envoyez le plus tôt possible « votre première division à Philippsbourg et tenez les « deux autres prêtes à marcher.

« Maintenez, s'il est possible, vos communications « avec Philippsbourg. »

Le chef de bataillon du génie Moll, commandant la réserve du génie du 1er corps, fut chargé de porter une des expéditions de cette lettre au général de Failly. Il partit de Frœschwiller, à 5 h. 30 du matin (1), et se rendit à Bitche par Ingwiller, Wimmenau et Lemberg, parce qu'on craignait que la route directe par Niederbronn et Philippsbourg ne fût interceptée par l'ennemi (2). Il arriva à destination à 2 heures de l'après-midi (3).

Dans le document qui précède, le maréchal de Mac-Mahon examine deux éventualités :

1° L'ennemi se porterait « sur les crêtes des Vosges » pour séparer le 1er corps du 5e ;

2° La IIIe armée occuperait « les positions de Wissembourg et de Lembach » avec le gros de ses forces dans la plaine.

---

(1) Opérations et marches du 5e corps, par le général de Failly, page 12, et Journal de marche du 5e corps, par le capitaine de Piépape.

(2) *Vie militaire du général Ducrot*, tome II, page 377.

(3) Opérations et marches du 5e corps, par le général de Failly, page 12. Le Journal de marche du capitaine de Piépape dit : « Vers 3 heures ».



Digitized by Google

Dans le premier cas, bien peu vraisemblable ainsi qu'on l'a fait ressortir, le village d'Obersteinbach serait attaqué simultanément par 4 brigades du 1er corps, arrivant du camp de Reichshoffen et par deux divisions du 5e corps, l'une marchant par la grande route de Bitche à Wissembourg, par Stürzelbronn, l'autre venant de Neunhoffen. La 3e division du 5e corps se répartirait par moitié, entre Bitche et Lemberg ; la brigade occupant ce dernier point « qui est la clef des Vosges » se retrancherait au moyen d'outils pris à Lichtenberg et à la Petite-Pierre. Le Maréchal estime que ces dispositions tout au moins prématurées, et visant un objectif géographique, permettront de prendre l'ennemi « en flagrant délit » et de l'envelopper de toutes parts. Jugement téméraire, que seule la certitude, nullement acquise, de l'infériorité numérique de l'ennemi, de sa présence et de son immobilité à Obersteinbach eût autorisé à émettre à la rigueur.

Dans la seconde hypothèse, en vertu de laquelle une armée victorieuse l'avant-veille resterait sans motif sur la défensive, deux divisions et demie du 5e corps seraient dirigées de Bitche, par Philippsbourg sur Niederbronn, d'où l'armée d'Alsace réunie prendrait l'offensive contre celle du Prince royal ; une brigade resterait à Lemberg. Il est probable que l'intention du Maréchal, dans ce cas, était de faire attaquer les positions de Lembach, par une partie de ses forces et de déboucher avec le reste dans la plaine du Rhin, à la rencontre du gros de la IIIe armée.

La lettre du maréchal prouve qu'il n'attachait plus autant d'importance que la veille, à l'arrivée immédiate du 5e corps, à Reichshoffen. L'ordre formel, expédié au général de Failly par dépêche du 5 août (8 heures du soir), de venir à Reichshoffen avec tout son corps d'armée, le plus tôt possible, avait fait place, en effet, à la prescription d'envoyer dans le plus bref délai sa 1re divi-

Digitized by Google

sion à Philippsbourg et de tenir les deux autres prêtes à marcher.

Faut-il attribuer ce changement d'avis aux craintes qu'éprouvait le maréchal de Mac-Mahon de voir l'ennemi « se porter sur les crêtes des Vosges », pour s'interposer entre les 1er et 5e corps? Cette décision nouvelle était-elle motivée au contraire par la réception du télégramme du général de Failly, daté de Bitche, 6 août, 3 heures du matin, exposant qu'il ne pouvait disposer que d'une division? Ou bien, le maréchal, jugeant que la bataille n'était pas imminente, pensait-il avoir le temps de concentrer ses forces quand il serait mieux renseigné? Il n'est pas possible de se prononcer nettement à ce sujet. Peut-être ces trois considérations ont-elles agi simultanément. Mais il demeure bien établi : d'une part, que le commandant du 5e corps n'a pas mis, le 5 août au soir, toute l'activité nécessaire pour exécuter les ordres du maréchal de Mac-Mahon (1); qu'il ne saurait invoquer, pour se justifier, la lettre remise par le commandant Moll le 6 à 2 heures de l'après-midi; que toutes ses dispositions étaient prises à 7 heures du matin et ne furent nullement modifiées par la réception à ce moment du télégramme du Maréchal; et d'autre part, que le commandant de l'armée d'Alsace n'a pas persisté dans sa résolution première et n'a plus considéré, dans la matinée du 6 août, la concentration immédiate des forces, comme une nécessité urgente.

Le 6 août, de grand matin, le général Ducrot, accompagné du général Raoult et de M. de Leusse, maire de Reichshoffen, fit de nouvelles et pressantes démarches auprès du maréchal de Mac-Mahon, pour le décider à battre en retraite sur Lemberg. Déjà la fusillade était vive aux avant-postes. La discussion fut longue. « Le

(1) Voir journée du 5 août, *Revue d'Histoire*, octobre 1901, page 829.

Digitized by Google

« maréchal défendit son opinion en disant qu'il ne « croyait pas à une bataille, que c'était peut-être une « démonstration destinée à masquer un mouvement, et « que rien ne l'étonnerait si l'ennemi, se dérobant par « sa droite, allait vouloir se réunir à l'armée allemande « de la Moselle; enfin qu'il attendait le général de Failly, « qui devait être en route. Dans ce moment, le feu aug- « menta d'intensité, surtout vers Gœrsdorf; des officiers « vinrent rendre compte que cela prenait la tournure « d'un vrai combat, qu'on voyait beaucoup de troupes « vers Gunstett..... (1). »

Après de longues hésitations, le maréchal de Mac-Mahon, cédant aux sollicitations, se décida, à 6 heures, à donner des instructions pour la retraite (2); le mouvement rétrograde des convois fut même commencé (3).

Mais, avant que les ordres fussent parvenus aux troupes, la canonnade éclata sur les hauteurs, à l'Est de Wœrth, et le maréchal, jugeant qu'il était désormais trop tard pour mettre son projet à exécution, changea d'avis et prit la résolution d'accepter la bataille.

Cet incident, absolument localisé, était-il de nature à modifier encore une fois la décision du commandant de l'armée d'Alsace et à lui faire adopter la détermination, grave entre toutes, de subir la volonté de l'ennemi? Ne suffisait-il pas, au contraire, pour effectuer, en toute liberté, le mouvement de retraite prescrit, de maintenir provisoirement la division Raoult sur ses positions et de lui confier le rôle d'arrière-garde, conjointement avec

---

(1) *Souvenirs inédits du comte de Leusse*, 6 août.

(2) Il avait reçu vraisemblablement, à ce moment, le télégramme du général de Failly, expédié de Bitche vers 3 heures du matin, et faisant connaître qu'une seule division du 5e corps se mettait en marche pour Niederbronn. Cette nouvelle ne fut pas étrangère, peut-être, à la détermination du Maréchal.

(3) Général Ducrot. *Vie militaire*, tome II, page 360.

Digitized by Google

les divisions de cavalerie et la réserve d'artillerie? Toutes les circonstances militaient impérieusement en faveur de cette solution.

## BATAILLE DE FRŒSCHWILLER.

### LE CHAMP DE BATAILLE.

Préconisée par le général Frossard dans son Mémoire militaire de 1867, « la belle position de bataille de Wœrth » est constituée par le terrain compris entre la Sauer, son affluent le Sultzbach, et les ruisseaux d'Eberbach et de Schwarzbach (1). Elle s'étend sur une longueur de 7 kilomètres environ en ligne droite, du village de Neehwiller à celui de Morsbronn, sur un plateau qui descend à la Sauer par des pentes assez raides, couvertes presque partout de vignes ou de houblonnières. L'aspect de ce plateau est variable.

Au centre de la position, entre Frœschwiller et Elsashausen, il est parsemé de vignes, de houblonnières et de vergers, sillonné de chemins creux bordés de haies, qui en laissent peu de parties complètement découvertes et favorisent la défense pied à pied. Les vignes y constituent un obstacle particulièrement impraticable, tant à cause des échalas presque à hauteur d'homme qui les soutiennent, que de l'enchevêtrement des supports horizontaux qui les relient dans tous les sens (2). Le village de Frœschwiller, situé sur le point culminant du plateau, et dont les maisons étaient construites en grès vosgien très résistant, eût été susceptible d'une vigoureuse résistance s'il avait été moins exposé aux vues de l'artillerie.

---

(1) Affluent du Falkensteinerbach qui se jette dans cette rivière à Reichshoffen.

(2) *Relation de la bataille de Frœschwiller*. Paris, Berger-Levrault, 1890, page 11.

Digitized by Google

Le hameau d'Elsashausen présentait le même inconvénient, qui, joint à ses faibles dimensions, en faisait un point d'appui médiocre. Au Sud se trouve le Petit-Bois, appelé Neugeisweiler sur certaines cartes allemandes et contigu au Nieder-Wald; au Sud-Est s'ouvre, sur la vallée de la Sauer, un vallon appelé Regers Graben, séparé de Wœrth par le mamelon du Calvaire.

Le bourg de Wœrth comprend un certain nombre de constructions massives et spacieuses qui le rendaient très apte à une défense opiniâtre. Son inconvénient était de se trouver sous le feu, à bonne portée (1000 mètres) des batteries ennemies qui viendraient s'établir au Nord de Dieffenbach. Toutefois, il était d'une telle importance, comme débouché sur la rive droite de la Sauer, que son occupation par un bataillon se serait imposée si, en 1870, l'infanterie française n'avait pas recherché de préférence les positions dominantes et méconnu la valeur des localités considérées comme points d'appui.

Le secteur central de la position est limité au Nord par le bois de Frœschwiller, au Sud, par le Nieder-Wald, tous deux très épais et séparant le plateau en compartiments bien distincts.

Au Sud du Nieder-Wald, dans le secteur de droite, le terrain est moins mouvementé, moins coupé, plus découvert qu'au Nord de la forêt, et les pentes qui bordent la Sauer sont plus douces. On y trouve une ferme, l'Albrechtshœuserhof, ou ferme d'Albert, appelée aussi Lansberg et un village, Morsbronn, qu'on ne crut pouvoir occuper, faute d'un effectif suffisant. L'aile droite française manquait donc de point d'appui naturel et l'on verra qu'aucune disposition ne fut prise pour se garantir contre un mouvement enveloppant par le Sud.

Le secteur de gauche, comprenait le bois de Frœschwiller et la forêt de Langensoultzbach, séparés par une clairière large de 200 à 400 mètres et formant un vallon gazonné arrosé par le Schletter-Bach. La lisière occiden-

Digitized by Google

tale de la forêt de Langensoultzbach se développait parallèlement au chemin de Frœschwiller à Neehwiller, à une distance de 500 mètres en moyenne. Mais, l'infanterie de la défense était obligée, pour la tenir sous son feu, de s'en rapprocher davantage sur certains points. Ces massifs boisés permettaient d'ailleurs à l'adversaire de masquer ses préparatifs et dissimulaient ses mouvements; par contre, ils empêchaient son artillerie de lui prêter un concours efficace. La vallée de la Sauer, constituait un fossé plat, couvert de prairies, large de 600 à 1,000 mètres entre les pieds des versants opposés, atteignant même 1,500 mètres au Nord de Wœrth, où son affluent, le Sultzbach, coule quelque temps isolément avant de se joindre à elle. La rivière avait, en été, une largeur moyenne de 5 à 6 mètres, elle était guéable en maints endroits et ne formait obstacle sérieux que pour la cavalerie et l'artillerie. Cependant, l'orage de la nuit du 5 au 6 août l'avait gonflée, augmentant ainsi les difficultés de son passage en dehors des ponts. Celui de Wœrth ayant été détruit, l'ennemi disposait encore de ceux du Vieux-Moulin, en amont, du Bruck-Mühle et de Dürrenbach, en aval. Les hauteurs de la rive gauche dominaient de 60 à 80 mètres le lit de la rivière.

« Sur toute l'étendue du front en question, la rivière est battue, à bonne portée de fusil, par les hauteurs occidentales, dont les pentes rapides et couvertes de cultures, constituent par elles-mêmes un obstacle difficile à gravir »; les prairies qui bordent la Sauer et qui forçaient « l'assaillant à s'avancer à découvert, permettaient à l'infanterie française de tirer tout le parti possible de la supériorité de son armement (1) ».

Cet avantage, que fait ressortir l'Historique du grand État-Major prussien, était plus apparent que réel. Les hauteurs, au Nord de Dieffenbach, et le mamelon qui

(1) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 216.

Digitized by Google

domine Gunstett au Nord-Ouest, permettaient, en effet, aux Allemands de déployer un grand nombre de batteries qui tenaient sous leur feu, non seulement la vallée mais aussi les crêtes de la rive opposée. Dès lors, le défenseur ne pouvait plus, en général, se maintenir en force au sommet des pentes qui bordent la rivière et le recul qu'il était obligé de subir laissait sur de nombreux points la vallée en angle mort. Il ne restait plus à l'assaillant que les difficultés restreintes du passage d'un faible cours d'eau à l'abri des feux de l'ennemi.

« Une rivière d'aussi peu de largeur, dit Napoléon en parlant du Mincio, est un léger obstacle lorsqu'on a une position qui domine la rive opposée et que, de là, la mitraille des batteries dépasse au loin l'autre rive..... Alors le passage n'est réellement rien ; l'ennemi ne peut même pas voir la rivière qui, semblable à un fossé de fortification, couvre les batteries de toute attaque. Dans la guerre de siège, comme dans celle de campagne, c'est le canon qui joue le principal rôle ; il a fait une révolution totale..... Du moment où l'on est maître d'une position qui domine la rive opposée, si elle a assez d'étendue pour que l'on puisse y placer un bon nombre de pièces de canon, on acquiert bien des facilités pour le passage de la rivière (1) ».

A la vérité, les hauteurs de la rive gauche ne commandaient pas partout celles de la rive droite, mais la supériorité du nombre et du matériel compensait, et au delà, pour l'artillerie allemande, ce léger inconvénient. Les événements l'ont amplement démontré.

En réalité, les avantages de la défense consistaient surtout dans la raideur et la hauteur des pentes de la rive droite, dans les plantations qui les couvraient, elles et la plus grande partie du plateau, et qui offraient des

(1) *Mémoires de Napoléon. Campagne de Brune en Italie en* 1800. Tome II, page 68.

Digitized by Google

abris aux tirailleurs. Encore un champ de tir en forme de glacis découvert eût-il été préférable.

« Les forces dont disposait le maréchal de Mac-Mahon, dit l'Historique du Grand État-Major prussien, étaient largement suffisantes, même sans l'adjonction du 5e corps, pour occuper et défendre vigoureusement la position choisie (1); puis, celle-ci était si particulièrement forte que, même en présence d'un ennemi bien supérieur, elle pouvait permettre de compter sur le succès. La disproportion numérique se trouvait compensée par une artillerie respectable, par la supériorité d'action du chassepot et par l'avantage du terrain (2) ».

Ces affirmations ne laissent pas que de soulever nombre d'objections : seul l'argument relatif à l'armement de l'infanterie française peut être admis sans réserve. En effet, les forces dont disposait le commandant de l'armée d'Alsace (46,000 hommes) (3) étaient si insuffisantes, eu égard surtout à leur répartition, qu'il

---

(1) Le major Kunz émet avec raison l'opinion contraire. (*Die Schlacht von Wörth.* Berlin, Luckhardt, 1891, page 28.)

(2) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 215.

(3) *Situations d'effectif au 5 août*

| | | |
|---|---|---|
| 1er *corps* | Division Ducrot | 10,643 |
| | Division Pellé (moins 1 bataillon du 50e) | 6,100 |
| | Division Raoult | 8,201 |
| | Division de Lartigue (moins le 87e) | 6,635 |
| | Division Duhesme | 3,722 |
| | Divers | 601 |
| | Réserves d'artillerie et du génie | 2,029 |
| 7e *corps* | Division Conseil-Dumesnil (moins 2 bataillons du 21e et l'artillerie | 6,100 |
| Division de cuirassiers de Bonnemains | | 2,641 |
| | TOTAL | 46,672 |

Soit environ 46,000 combattants.

Le Journal de marche du 1er corps et les Notes dictées par le Maréchal à Wiesbaden donnent le chiffre de 35,000 combattants.

Digitized by Google

avait fallu renoncer à occuper Morsbronn, au grand détriment de la solidité de l'aile droite française. En ce qui concerne la force de la position, on a vu qu'elle était plus apparente que réelle, en raison de la puissance des feux d'artillerie que l'adversaire pouvait développer sur les hauteurs de la rive gauche de la Sauer. La disproportion numérique, loin d'être « compensée par une artillerie respectable », était rendue plus sensible encore par le nombre très supérieur de batteries dont était pourvue la III^e armée et par la qualité de leur matériel.

« La position pouvait permettre de compter sur le succès..... La balance pouvait même pencher en faveur des armées françaises, si le 5^e corps venait à entrer en ligne (1) ».

Ces deux appréciations de l'Historique du Grand État-Major prussien sont contradictoires, à moins qu'il n'entende, par le mot succès, la possibilité de conserver jusqu'à la nuit les positions de combat.

Or un tel résultat ne saurait être qualifié de succès. « En admettant qu'une meilleure répartition des troupes et la fortification de certaines localités nous eussent procuré les moyens de prolonger la lutte jusqu'à la nuit, il ne fallait pas moins quitter le champ de bataille, le lendemain au plus tard, sous peine d'enveloppement et de destruction (2) ».

Mais, il est exact de dire que l'arrivée du 5^e corps pouvait faire pencher la balance en faveur des armes françaises. Toutefois, la victoire n'eût pas été due à la force particulière de la position de l'armée d'Alsace, ni à son « artillerie respectable », ni même à la supériorité du fusil Chassepot, mais bien à l'énergie opiniâtre du maréchal de Mac-Mahon qui ne désespéra jamais du

(1) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, page 216.
(2) Général Bonnal. *Fræschwiller*, page 205.

Digitized by Google

succès, à la bravoure de ses troupes et en partie aussi aux erreurs de l'état-major de la III^e armée.

## I. — PRÉLIMINAIRES DE LA BATAILLE.

### § 1^er. — *Reconnaissance prussienne sur Wœrth* (1).

Le 6 août au matin, le gros de l'avant-garde du V^e corps (*20^e* brigade d'infanterie, 6^e batterie du *5^e*, 3^e escadron du *14^e* dragons), sous les ordres du général de Walther, bivouaquait à l'Ouest de Dieffenbach, détachant : à Goersdorf la moitié du 1^er bataillon du *37^e*; à Gunstett, le 2^e bataillon du *50^e* et le 4^e escadron du *14^e* dragons; à Dieffenbach, le 3^e bataillon du *50^e*. Des avant-postes bordaient le versant oriental de la Sauer, depuis le Kuhbrücke jusqu'à Gunstett, par Spachbach.

Les autres troupes de la *10^e* division, la *9^e* et l'artillerie de corps se trouvaient au bivouac, près de Preuschdorf, de part et d'autre de la route de Soultz (2). Mitschdorf et Preuschdorf étaient occupés chacun par un bataillon de la *10^e* division.

Pendant toute la nuit du 5 au 6 août, des escarmouches avaient eu lieu entre les avant-postes français et allemands, séparés par la Sauer. Vers quatre heures du matin, la fusillade devint si vive que le général de Kirchbach, commandant le V^e corps d'armée, envoya son chef d'état-major, le colonel von der Esch, de Preuschdorf à Dieffenbach, pour se renseigner. « A son

---

(1) Pour plus de clarté, les numéros des corps d'armée allemands seront écrits en chiffres romains; les numéros des divisions, brigades, régiments allemands, en chiffres arabes italiques; les numéros des corps d'armée, divisions, brigades, régiments français, continueront à être écrits en chiffres arabes droits.

(2) Stieler von Heydekampf. *Opérations du V^e corps prussien*, page 37.

Digitized by Google

arrivée, la fusillade avait diminué; il n'y avait pas lieu d'y attacher une grande importance (1) ».

De son côté, le général de Walther commandant l'avant-garde du V^e^ corps, qui exécutait une reconnaissance au même moment, « remarqua dans le camp ennemi un « bruit et des mouvements qui lui parurent être les « indices d'un départ. Afin de s'en assurer, il ordonnait une reconnaissance offensive sur Wœrth (2) ».

« En réalité, ce bruit et ces mouvements étaient pro- « duits par nombre de soldats français qui avaient quitté « leurs bivouacs avant le réveil pour aller à Wœrth dans « l'intention de se réconforter. Les cabarets et les au- « berges regorgeaient de soldats au moment où les « premiers obus, tombant dans le bourg (7 heures du « matin), provoquèrent un sauve-qui-peut général (3) ».

La batterie d'avant-garde (6/5 Caspari) s'était établie près de Dieffenbach, au nord de la cote 245, et avait ouvert le feu sur Wœrth, vers 7 heures, tandis que le 2^e^ bataillon du 37^e^, formé en colonnes de compagnie (4), s'était porté en avant. Il trouve Wœrth inoccupé, mais le pont de la Sauer détruit, et prend position sur la rive gauche en amont et en aval, pendant qu'un peloton de la 5^e^ compagnie traverse à gué la rivière, puis le village, et se déploie à la lisière occidentale, d'où il tiraille contre quelques fractions du 2^e^ zouaves (division Raoult).

Deux batteries de la division Raoult entrent en action contre l'infanterie prussienne : la 6^e^ du 12^e^ (Desruol), établie au Nord-Ouest de Wœrth, la 9^e^ du 12^e^ (mitrail-

---

(1) Stieler von Heydekampf. *Opérations du V^e^ corps prussien*, page 38.

(2) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3^e^ livraison, page 219.

(3) Général Bonnal. *Frœschwiller*, page 227. Dans les guerres de la Révolution, on trouve de fréquents exemples de répression de ces écarts à la discipline.

(4) Sur deux lignes : première ligne, 5^e^ et 6^e^ compagnies; deuxième ligne, 7^e^ et 8^e^ compagnies. (Historique du 37^e^ régiment.)

Digitized by Google

leuses Wohlfrom), sur un éperon du saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller.

La batterie Caspari, après avoir tiré une dizaine d'obus sur Wœrth et provoqué ainsi quelques incendies, prend successivement pour objectifs les deux batteries françaises. « Dès les premiers coups lancés par des bat-« teries ennemies de plus fort calibre, on reconnut, dit « le rapport du lieutenant-colonel commandant l'artil-« lerie de la division Raoult, que la position inférieure « occupée par nos batteries n'était pas tenable, et qu'il « était préférable d'occuper en arrière une position plus « dominante. Les batteries Desruols et Wohlfrom se « retirèrent en conséquence par les bois auxquels elles « étaient adossées » et vinrent s'établir près du saillant Nord-Ouest de Frœschwiller.

« Comme il n'était plus possible de douter de la pré-« sence de fortes masses ennemies, à huit heures trente, « le général de Walther fait cesser le combat, et renvoie « au bivouac le bataillon d'abord, puis aussi la batterie. « Deux demi-pelotons demeurent dans le cimetière, sur « la rive gauche de la Sauer (1) ».

## § 2. — *Engagement à Gunstett*

Le 2e bataillon dn *50e*, détaché à Gunstett, avait pris les dispositions suivantes :

La 5e compagnie, au Bruck-Mühl : la 6e, au débouché sud de Gunstett ; les 7e et 8e compagnies, dans la partie nord du village (2).

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 219. D'après l'historique du *37e*, toute la 5e compagnie, qui n'avait pas encore reçu l'ordre de se replier, resta sur la Sauer, ainsi qu'un peloton de la 6e (page 17).

(2) Historique du *50e*, page 214. Une petite reconnaissance, exécutée pendant la nuit, avait fait connaître que les avant-postes français couronnaient le versant opposé de la vallée.

Digitized by Google

Le 4e escadron du *14e* dragons, qui était adjoint à ce bataillon, et dont le gros était à Gunstett, avait des patrouilles en avant du front, et maintenait, par Biblisheim, la liaison avec le XIe corps.

Vers huit heures du matin, le 1er bataillon de chasseurs (1) (4e division, commandant Bureau), soutenu par deux compagnies du 1er bataillon du 3e zouaves, est chargé par le général de Lartigue d'expulser l'ennemi du Bruck-Mühl. En même temps, les trois batteries de la 4e division, s'établissent : la 11e du 12e (Ducasse), près de la corne sud du Nieder-Wald : la 10e du 12e (Zimmer, mitrailleuses), et la 7e du 12e (Soubrat), sur les hauteurs au sud de la cote 233, à l'ouest de la Ferme Lansberg (2). La 11e du 12e ouvre le feu sur le moulin, où éclate bientôt un incendie, et sur des fractions d'infanterie qu'elle aperçoit aux abords de Gunstett. L'attaque du 1er bataillon de chasseurs est enrayée, dès le début, par le feu violent du 2e bataillon du *50e*, soutenu bientôt par le 3e bataillon du *80e*, tête d'avant-garde du XIe corps, puis par l'artillerie de cette même avant-garde.

Le commandant Bureau, les capitaines Ambroise et Crainvillers, le lieutenant Beullard sont blessés, et les trois compagnies du 1er bataillon de chasseurs ne dépassent pas la route de Haguenau, le long de laquelle elles se déploient en tirailleurs.

### § 3. — *Engagement du* IIe *corps bavarois au Sud de Langensoultzbach.*

Dans l'après-midi du 5 août, le Prince royal avait prescrit au IIe corps bavarois de disposer une de ses

---

(1) Réduit à trois compagnies. Les 1re et 2e sont en soutien de l'artillerie de la 4e division, la 4e à la ferme Lansberg.

(2) Ne pas confondre cette cote 233, au Nord-Ouest de Lansberg, avec une autre cote 233, située à l'Ouest de Morsbronn.

Digitized by Google

divisions de telle sorte qu'elle pût attaquer l'aile gauche française par Langensoultzbach si, le lendemain matin, le canon se faisait entendre du côté de Wœrth (1). Le reste du corps d'armée devait conserver sa position du 5 et surveiller la direction de Bitche. En conséquence, le général de Hartmann avait ordonné, dans la soirée du 5, à la 4e division de quitter ses bivouacs de Pfaffenbronn le 6 dès la pointe du jour et de se porter vers Mattstall.

A 4 heures du matin, cette division commence son mouvement. En tête marche la 7e brigade d'infanterie, formant l'avant-garde (2); elle fournit vers 8 h. 15 un détachement de flanc (1er et 2e bataillons du 5e (3),

---

(1) L'ordre ajoutait que « ce mouvement pouvait peut-être avoir une « importance décisive ». (Heilmann. *Antheil der II bayerischen Armee-Corps an dem Feldzuge* 1870-1871, page 18.)

(2) *Ordre de marche de la 4e division.*

- Avant-garde (7e brigade.....
  - Tête...
    - Un peloton du 2e escadron du 2e régiment de chevau-légers.
    - 6e bataillon de chasseurs.
  - Gros..
    - Trois bataillons du 9e régiment.
    - Trois escadrons du 2e chevau-légers.
    - 2e batterie du 4e d'artillerie.
    - Une section de pionniers.
    - Détachement d'ambulance.
- Gros de la division.....
  - 5e batterie du 4e d'artillerie.
  - 8e brigade d'infanterie.
  - 10e bataillon de chasseurs.
  - 6e batterie du 4e d'artillerie.
  - 1re batterie du 4e d'artillerie.
  - 2e ambulance.
  - 4e compagnie du génie.

D'après Heilmann. *Antheil der II bayerischen Armee-Corps an dem Feldzuge* 1870-1871, page 17.

Cet ordre de marche diffère en plusieurs points de celui qui est donné par l'*Historique du Grand État-Major prussien* (3e livraison, supplément XI, page 115*).

(3) Le 5e régiment était à trois bataillons, mais les deux premiers

Digitized by Google

4e escadron du 2e chevau-légers) vers le Kuhbrücke pour y donner la main au Ve corps.

La brigade de uhlans et 3 batteries de la réserve d'artillerie sont affectées à la 4e division, mais demeurent provisoirement à Lembach, prêtes à marcher.

Vers 7 h. 30 du matin, l'avant-garde, après avoir traversé Mattstall et la forêt au Sud, se déploie face à Langensoultzbach qu'elle fait tenir par le 6e bataillon de chasseurs. De son côté, le gros de la division se rassemble au Nord de Mattstall.

Vers 8 h. 10 (1), la canonnade se fait entendre avec une certaine intensité dans la direction de Wœrth. Le général Hartmann, présent sur les lieux, prescrit au

---

seulement appartenaient à la 7e brigade; le 3e bataillon faisait partie de la 8e brigade. (Historique du corps, 3e partie, page 185.)

Le 1er bataillon du 5e était aux avant-postes à Liebfrauenberg et Liebfrauenthal depuis la veille. Il avait rallié ses fractions détachées vers 6 h. 30 du matin et rejoint le 2e bataillon à 8 heures. (*Ibid.*, pages 195 et 196.)

Il semble, d'après l'*Historique du Grand État-Major prussien*, que les 1er et 2e bataillons du 5e aient été dirigés, dès le 5 au soir, « sur la « Kuhbrücke..... pour y donner la main au Ve corps ». (3e livraison, page 214.)

L'historique du régiment dit, au contraire, que le 1er bataillon seul alla occuper Liebfrauenberg, et que le 2e bivouaqua près de Lembach, « à 600 mètres environ à l'Est du village ». (Page 195.)

Quant au 3e bataillon, qui appartenait à la 8e brigade, il vint bivouaquer au Sud de Lembach. (Historique du 5e régiment, page 196.)

L'historique du corps ayant été publié en 1897, bien postérieurement à l'*Historique du Grand État-Major* (1873), c'est au premier qu'il convient de donner la préférence.

(1) L'ouvrage du colonel Heilmann, déjà cité, indique 8 h. 30, mais il est probable qu'il y a là une erreur, car l'*Historique du Grand État-Major prussien* mentionne (page 219) que le général de Walther avait fait cesser le feu à la batterie Caspari, du Ve corps, à 8 h. 30. On a adopté le chiffre de 8 heures, donné par le major Hoffbauer. (*Die deutsche Artillerie in den Schlachten und Treffen der deutsch-französischen Krieg* 1870-1871, page 18.)

Digitized by Google

commandant de la 4e division bavaroise de marcher sur Frœschwiller où « l'on distinguait un vaste camp français » (1) et envoie l'ordre à l'Abtheilung de la réserve d'artillerie et à la brigade de uhlans laissées à Lembach, de se rapprocher. L'infanterie de l'avant-garde débouche de Langensoultzbach à 8 h. 15 (2); un peu plus tard, la batterie Kirchhoffer (2/*4*), relevée bientôt par la batterie Hérold (V/*4*) (3), prend position au Nord-Est de Langensoultzbach, pour riposter à l'artillerie française de la division Ducrot qui vient d'ouvrir le feu des hauteurs de Frœschwiller, sur le *6e* bataillon de chasseurs bavarois.

### § 4. — *Engagement de l'avant-garde du XIe corps à Gunstett.*

Conformément à l'ordre du 5 août de la IIIe armée, le XIe corps « conversant à droite » devait venir de Soultz « bivouaquer à Hœlschloch, lançant des avant-postes vers la Sauer », occuper Surbourg et garder la route de Haguenau.

En conséquence, le général de Bose, commandant le XIe corps, avait ordonné pour le 6 août : à la *21e* division et à l'artillerie de corps de venir bivouaquer au Sud-Ouest d'Hœlschloch; à la *22e* division d'occuper Surbourg en surveillant la direction de Haguenau. L'avant-garde composée de la *41e* brigade, de deux escadrons du *14e* hussards (4), et de deux batteries (1/*11* Normann, 2/*11* Engelhard), sous les ordres du colonel de Ko-

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 221.

(2) *Ibid.*

(3) Le général Hartmann destina la batterie Kirchhoffer à suivre le mouvement de la *7e* brigade (Hoffbauer, *Loc. cit.*, page 19). Cette batterie prit position, mais ne tira pas.

(4) 1er et 2e escadrons. (Historique du *14e* hussards, page 365.)



Digitized by Google

blinski, doit tenir la forêt à l'Ouest d'Hœlschloch et se relier par Gunstett avec le Ve corps. Elle se met en marche à 6 heures du matin; « le gros de la 21e division, « l'artillerie de corps d'armée et la 22e division devaient « la suivre (1) ». Vers 7 heures, on entend le canon dans la direction de Wœrth, « mais le bruit ayant cessé, la « 21e division, gagnant les bivouacs qui lui étaient « assignés, commençait à s'y installer et à placer ses « ayant-postes. En débouchant de la forêt, les têtes de « colonne de l'avant-garde remarquaient un camp fran- « çais sur les hauteurs en arrière de Gunstett; la canon- « nade reprenait également avec plus de violence à « Wœrth (2) » (7 h. 30 environ).

Le général de Schatchmeyer, commandant la *21e* division, dirige aussitôt sur Gunstett le 3e bataillon du *80e*, tête d'avant-garde, pour se relier aux avant-postes du Ve corps et rassemble la *41e* brigade (3), au débouché occidental de la forêt, au Nord de la route, le *87e* en 1re ligne (4), le *80e*, en 2e ligne, tandis que l'artillerie et la cavalerie s'établissent au Sud de la route, à couvert. Il appelle en même temps, sur cette position de rassemblement, les deux autres batteries de la division (5).

« Vers 8 heures, une batterie ennemie se montre sur « les hauteurs opposées de la Sauer; un bataillon des-

---

(1) Hahnke. — *Opérations de la IIIe Armée*, page 56.

L'*Historique du Grand État-Major prussien* dit (3e livraison, page 231) que les deux divisions du XIe corps étaient parties de leurs bivouacs à 6 heures du matin, d'où l'on serait porté à conclure que ces divisions ont suivi deux itinéraires différents. D'après Hahnke, au contraire, il semble que tout le XIe corps ait été engagé sur une route unique.

(2) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 232.

(3) La *41e* brigade comprenait les *80e* et *87e*.

(4) Moins le 2e bataillon, occupé à placer des avant-postes sur la lisière méridionale de la forêt, et qui était en train de se rallier.

(5) Hoffbauer. *Loc. cit.*, page 27.

Digitized by Google

« cendant la colline, marchait, en même temps, à l'at-
« taque de Gunstett (1) ».

Le général de Schatchmeyer ordonne alors à l'artillerie divisionnaire de prendre position au Nord de Gunstett et de contre-battre les batteries de la division de Lartigue.

§ 3. — *Marches du Ier corps bavarois et du corps Werder.*

L'ordre de la IIIe armée, du 5 août, prescrivait au Ier corps bavarois de se porter « jusqu'aux environs de « Lobsann et de Lampertsloch, poussant ses avant-« postes à travers le Hochwald, vers la Sauer. » Son avant-garde, composée de la 2e brigade d'infanterie, du 3e régiment de chevau-légers et de la 3e batterie du 2e, quitte Ingolsheim à 6 heures du matin et gagne par Memelshofen, Lampertsloch où elle se rassemble à 10 h. 30, « bien que les chemins détrempés par la pluie, eussent rendu sa marche particulièrement pénible (2). » Le reste de la 1re division suit à une demi-heure de l'avant-garde, puis vient la 2e division. Depuis 8 heures du matin, la canonnade se fait entendre et son intensité toujours croissante déterminera, vers 11 h. 30, le lieutenant-général de Stephan, commandant la 1re division, qui marche avec l'avant-garde, à assigner à celle-ci, comme objectif, le village de Frœschwiller que l'on aperçoit au loin. Il enverra en même temps à la 1re brigade, qui se trouve en tête du gros, l'ordre de suivre la 2e brigade, et aux batteries de 6 l'avis de prendre le trot, « pour leur faire gagner les devants (3). »

D'après l'ordre du 5 août, le corps Werder devait, des environs d'Aschbach, gagner Reimerswiller et faire

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, page 232.
(2) *Ibid.*, page 238.
(3) *Ibid.*, page 239.

Digitized by Google

front vers le Sud en établissant des grand'gardes vers la forêt de Haguenau et de forts avant-postes sur la route de Fort-Louis à Kuhlendorf et près de la voie ferrée, à Hoffen. La marche s'effectue en une seule colonne.

La *1re* brigade würtembergeoise (5 bataillons, 2 escadrons et une batterie), en avant-garde, rompt d'Aschbach à 6 heures du matin et atteint, à 9 heures, les abords de Schwabwiller et de Betschdorf, « indiqués comme devant former la ligne des avant-postes vers la forêt de Haguenau (1) » ; la tête du gros entre à Reimerswiller à 10 heures. Vers 11 heures, le général de Werder, informé par le général de Bose que le XIe corps, marchant au canon, se porte sur Gunstett, laissera alors la *1re* brigade dans sa position d'avant-postes, « avec ordre de s'y maintenir contre toute attaque qui viendrait à se produire par la forêt de Haguenau (2) » et prescrira :

A la brigade de cavalerie (5 escadrons) de se porter sur Surbourg où elle devra se mettre à la disposition du commandant du XIe corps ;

A la *2e* brigade, dont le *3e* bataillon de chasseurs, accompagné des 5e et 6e batteries, a déjà été dirigé sur Gunstett, de suivre le mouvement par Surbourg ;

A la *3e* brigade de marcher de Reimerswiller sur Dieffenbach, avec la réserve d'artillerie ;

A la division badoise, arrivée à Hohwiller, de se tenir prête à continuer son mouvement en avant.

La *4e* division de cavalerie occupe toujours ses bivouacs de Schœnenbourg, conformément aux prescriptions de l'ordre du 5 août.

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, page 240.
(2) *Ibid.*, page 240.

Digitized by Google

## § 6. — *Déploiement de l'armée française.*

Au moment où la batterie Caspari du V^e^ corps ouvrit le feu, la sécurité la plus complète régnait dans les camps français. Des corvées envoyées par divers corps, de nombreux isolés se trouvaient à Wœrth et à Frœschwiller, et certaines batteries avaient conduit leurs chevaux à la Sauer.

Le bruit de la canonnade fit courir aux armes toutes les troupes de l'armée d'Alsace et détermina leur déploiement presque instantané, conséquence de leur mode de stationnement sur les positions mêmes qu'elles avaient à défendre.

Vers 8 heures, les différentes fractions de l'armée occupaient ou achevaient de gagner les emplacements suivants :

La 1^re^ division (Ducrot), campée face à Neehwiller, au Nord de la route de Wœrth à Reichshoffen, « fit un « changement de front en avant sur son aile droite, « afin d'empêcher l'ennemi de tourner la position géné- « rale (1) » et se forma sur deux lignes :

*1^re^ ligne :* 8 bataillons, entre Frœschwiller et Neehwiller.

« Le 96^e^ (1^re^ brigade Wolff) a sa droite appuyée au « village de Frœschwiller et se développe vers la « gauche parallèlement au chemin qui conduit de « Frœschwiller à Neehwiller, le 3^e^ bataillon à hauteur « du grand ravin qui descend vers la Sauer (2) ». Les deux bataillons des ailes sont formés en colonne, celui du centre est déployé en tirailleurs (3).

---

(1) Rapport du maréchal de Mac-Mahon à l'Empereur.

(2) Rapport du général Ducrot, sur la journée du 6 août, daté de Lorrey, 12 août.

(3) Rapport du lieutenant-colonel Bluem, du 96^e^, sur la journée du 6 août, daté de Sarrebourg, 7 août.

Digitized by Google

Le 1er régiment de zouaves (2e brigade, du Houlbec) se forme « en bataille par bataillons en masses (1) », à la gauche du 96e, les 1er et 3e bataillons en première ligne, faisant face à la forêt de Langensoultzbach.

Les 2e et 3e bataillons du 45e (2e brigade), en colonne double, occupent le terrain entre la gauche du 1er zouaves et la sortie Sud de Neehwiller (2).

En avant de ce front, qui mesure 1500 mètres environ, se trouve une ligne de tirailleurs.

*2e ligne :* 4 bataillons : 13e bataillon de chasseurs et 18e de ligne (1re brigade), au Nord de la route de Frœschwiller à Reichshoffen, à proximité de la lisière orientale du Gross-Wald ; le 13e bataillon de chasseurs ployé en colonne serrée par peloton (3), le 18e de ligne en bataillons en colonne, à distance de 30 pas (4).

*Artillerie.* — La 6e batterie de 4 du 9e (Biffe) s'établit, face au Nord-Est, à 500 mètres environ au Sud de la cote 264, « à droite et à gauche du 13e batailon de chas- « seurs à pied », avec mission de surveiller les directions de Langensoultzbach et de Neehwiller, dans le cas où l'ennemi tenterait un mouvement débordant par le Nord ; sa section de droite (Lebeau) à la lisière Nord de Frœschwiller, chargée de battre le vallon au Nord de la cote 241. La 7e batterie de 4 du 9e (Vernay) prit position au Nord de Frœschwiller près de la section Lebeau de la 6e batterie, et avec le même rôle ; sa section de droite (Delangle) à la tête du grand ravin qui descend vers le

(1) Rapport du général du Houlbec, commandant la 2e brigade de la 1re division.

(2) Note fournie à la Section historique, le 11 décembre 1901, par le commandant Hoblingre.

Le 1er bataillon du 45e est détaché en flanc-garde à Jœgerthal.

(3) Historique du 13e bataillon de chasseurs.

(4) Rapport du colonel du 18e de ligne.

Digitized by Google

Sultzbach et qui sépare le bois de Frœschwiller de la forêt de Langensoultzbach (1).

La 8e batterie du 9e (de Mornac, mitrailleuses) s'établit également à la naissance du grand ravin « de façon à « battre les pentes que l'ennemi avait à descendre pour « arriver sur le village de Frœschwiller (2). »

*3e division* (*Raoult*). — 2e brigade (Lefebvre) : Le 2e tirailleurs est déployé, sa droite (3e bataillon) « appuyée au contrefort au pied duquel est bâti Wœrth (3) », sa gauche (2e bataillon), au saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller, son centre formé par le 1er bataillon, à la lisière de ce bois, face au Sud-Est. Ce dernier bataillon a deux compagnies en réserve.

« Le 48e de ligne a deux bataillons (3e et 2e) dans les « vignes et les vergers, entre le saillant méridional du « bois de Frœschwiller et la route de Frœschwiller à « Wœrth. Son 1er bataillon est en réserve près de la « lisière Sud du bois précité, à proximité du point où « le chemin de Frœschwiller à Mattstall entre sous « bois (4) ». Trois compagnies du 3e bataillon sont détachées, avec la 6e batterie du 12e, sur le contrefort à 800 mètres au Nord-Ouest de Wœrth, où elles sont installées dans des tranchées-abri.

1re brigade (L'Hériller) : Le 3e bataillon du 36e, en colonne par division, est au Nord de la route de Frœsch-

---

(1) Ce ravin est parcouru par un ruisseau, affluant du Sultzbach, que certaines cartes allemandes appellent Schletter-Bach. Dans la suite du récit on l'appellera, pour abréger, « Grand ravin ».

(2) Rapport du lieutenant-colonel commandant l'artillerie de la 1re division.

(3) Rapport sur la part prise par le 2e régiment de tirailleurs à la bataille de Wœrth, daté de Kœnigsberg, 20 août 1870, et rapport du capitaine Viénot, daté de Bayon, 11 août 1870.

(4) Général Bonnal : *Frœschwiller*, page 194. — Le général Bonnal appartenait, comme sous-lieutenant, au 48e de ligne.

Chaque compagnie des 2e et 3e bataillons a, en avant d'elle, une

Digitized by Google

willer à Wœrth, un peu en retrait par rapport aux bataillons du 48e.

Les 1er et 2e bataillons du 36e, arrivés à Reichshoffen, par chemin de fer, à 4 heures du matin, s'étaient mis en marche pour Frœschwiller à 7 heures. Après avoir atteint ce village, vers 8 h. 30, ils iront se placer au Nord-Est, dans le bois, près du 1er bataillon du 48e (1).

Le 2e zouaves est déployé en bataille sur une seule ligne, à peu près à mi-distance entre Frœschwiller et Wœrth, sa droite près du chemin de Wœrth à Elsashausen. « Des compagnies de tirailleurs sont placées en « avant, dans des vignes qui dominent le village de « Wœrth, à une distance d'environ 400 mètres (2) ».

Le 8e bataillon de chasseurs a 4 compagnies en réserve à Frœschwiller; 2 compagnies (1re et 2e) en soutien de la 5e batterie du 12e d'artillerie au Sud de cette localité.

*Artillerie.* — Les trois batteries divisionnaires sont établies, savoir :

La 5e du 12e (Ferreux), au Nord-Ouest d'Elsashausen.

---

demi-section déployée en tirailleurs. (Rapport du colonel commandant le 48e de ligne.)

(1) Ces deux bataillons étaient partis de Haguenau, par chemin de fer, le 5 août dans la soirée. « Vers minuit et demi, le général Nansouty, « prévenu du voisinage d'un corps prussien, fit arrêter la marche du « convoi. Les hommes descendent au milieu d'un violent orage et « sont placés le long du talus de la voie. Le régiment reste deux heures « dans cette position ». (Historique du 36e de ligne.)

Le 1er bataillon du 36e « reçut, sur le terrain même, environ « 500 hommes de la réserve, auxquels on dut enseigner, séance tenante, « la manœuvre du chassepot. Ce renfort fut plutôt un embarras qu'un « secours ». (Rapport du général L'Hériller sur le rôle de la 3e division, le 6 août, daté de Louvercy, 17 août.)

Le 48e de ligne avait reçu également, le 5 août, un détachement de 500 réservistes « qui ne savaient même pas charger leur chassepot ». (Journal de marche de la brigade L'Hériller, 5 août.)

(2) Historique du 2e zouaves.

Digitized by Google

La 6e du 12e (Desruols), sur le contrefort situé à 800 mètres environ au Nord-Ouest de Wœrth, abritée par un épaulement.

La 9e du 12e (Wohlfrom, mitrailleuses), sur un éperon du saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller, dissimulée par une levée de terre et des branchages, entre le 1er et le 2e bataillon du 2e tirailleurs (1).

La compagnie du génie divisionnaire (9e du 1er régiment) est dans Frœschwiller, qu'elle met en état de défense.

*1re division du 7e corps* (*Conseil-Dumesnil*). *1re brigade* (colonel Champion) (2). — Le 1er bataillon du 21e de ligne, le seul disponible du régiment (3), déployé le long du chemin creux qui va d'Elsashausen au Nieder-Wald : une compagnie détachée sur le mamelon situé au Nord du coude de la route de Wœrth à Haguenau.

Le 3e de ligne, formant seconde ligne, rangé par bataillons déployés à l'Ouest d'Elsashausen, les deux premiers au Sud du chemin de Gundershoffen, le 3e au Nord.

Le 17e bataillon de chasseurs, un peu en arrière et à droite du bataillon de droite du 3e de ligne.

La *2e brigade* (Maire) (47e et 99e de ligne), dont les derniers éléments n'avaient été débarqués à Reichshoffen qu'à 3 heures du matin, avait bivouaqué jusqu'à

---

(1) On a vu que le feu de la batterie Caspari, du Ve corps, avait obligé les batteries françaises (6/12 et 9/12) à se retirer sur Frœschwiller vers 8 h. 30.

(2) Remplaçant le général Nicolaï, dirigé sur les ambulances de Reichshoffen le 6 août au matin, et qui avait reçu les soins nécessaires chez le comte de Leusse, maire de Reichshoffen. (Journal inédit du comte de Leusse).

(3) Le 2e bataillon du 21e avait été maintenu à Haguenau, le 3e était avec l'artillerie divisionnaire. (Voir la note (1) page 154.)

Digitized by Google

7 heures aux environs de la gare, puis s'était mise en marche sur Frœschwiller (1). Vers 9 heures du matin, elle viendra se placer derrière le 3e de ligne, en colonne serrée, le long du chemin qui mène de Frœschwiller à Eberbach (2).

La compagnie divisionnaire du génie fut laissée au camp, à l'Ouest d'Elsashausen, sans instructions (3).

*4e division du 1er corps (de Lartigue). 1re brigade* (Fraboulet de Kerléadec). — Le 3e zouaves est chargé de l'occupation du Nieder-Wald. Le 2e bataillon est dans la partie Nord avec trois compagnies (1re, 2e, 3e), en première ligne; le 1er bataillon dans la portion Sud, avec quatre compagnies (1re, 2e, 3e, 4e), en première ligne. Le 3e bataillon est en réserve à l'extrémité Ouest de la lisière Nord, couvert à deux cents mètres en avant par la 5e compagnie.

Le 1er bataillon de chasseurs (moins les 1re et 2e compagnies, soutien de l'artillerie) est déployé le long de la route de Haguenau, en face de Bruck-Mühle ; la 4e compagnie sur les pentes à l'Ouest de la Ferme Lansberg.

---

(1) L'artillerie divisionnaire débarqua à la gare de Haguenau entre 10 heures et 11 h. 30. Elle se mit en marche sur Reichshoffen avec le 3e bataillon du 21e de ligne, le 1er bataillon du 50e et deux escadrons du 6e lanciers. La colonne arriva vers 3 h. 15 près de Gundershoffen, fut arrêtée par les premières troupes qui battaient en retraite, et à 6 heures rétrograda sur Bouxwiller où elle arriva à 10 heures du soir.

(2) L'*Historique du Grand État-Major prussien* indique (3e livraison, page 218) la division Conseil-Dumesnil comme ayant été placée en arrière de la 4e division du 1er corps, et le plan de la bataille de Wœrth joint à cette livraison confirme cette erreur du texte. A la vérité, le 1er bataillon du 21e de ligne avait été tout d'abord dirigé sur Morsbronn à son arrivée à Reichshoffen, le 5 août. Mais, le même jour, à 4 heures du soir, le général Colson, chef d'état-major général du 1er corps, avait conduit et placé lui-même au Sud d'Elsashausen ce bataillon qui avait été rejoint un peu plus tard par le reste de la 1re brigade.

(3) Historique du 2e régiment du génie.

Digitized by Google

Le 3e régiment de tirailleurs occupe les hauteurs au Sud de la cote 233 jusqu'au mamelon 222, le 1er bataillon à gauche, le 3e à droite, le 2e en réserve derrière celui-ci (les 4e et 5e compagnies du 2e détachées plus tard, vers 9 heures, à Morsbronn).

Le 56e de ligne (2e brigade, Lacretelle) est en réserve, déployé derrière le centre, le long du chemin qui conduit de Morsbronn à Frœschwiller (1).

*Artillerie.* — 11e batterie du 12e (Ducasse) à la cote 233; 10e du 12e (Zimmer, mitrailleuses), 7e du 12e (Soubrat) au Sud de ce point.

*Compagnie du génie.* — Avec le convoi de la division.

*2e division du 1er corps* (Pellé). — En réserve au Sud-Ouest de Frœschwiller, dans le vallon des sources Est de l'Eberbach (2); le 16e bataillon de chasseurs, arrivé de Haguenau à Reichshoffen à 5 heures du matin, est sur les hauteurs à l'Est de Niederbronn, « couvrant les routes de Bitche et de Saverne (3) ».

*Brigade de cavalerie de Septeuil* (4). — Au Sud-Ouest de Frœschwiller, dans le vallon des sources nord de l'Eberbach.

*Division de cuirassiers de Bonnemains.* — En colonne par régiments en masse dans le même vallon, en arrière et à gauche de la brigade de Septeuil, avec le 2e lanciers de la division Duhesme, arrivé de Haguenau, à deux heures du matin.

---

(1) Le 87e de ligne, deuxième régiment de la brigade Lacretelle, avait été laissé à Strasbourg.

(2) Moins le 2e bataillon du 50e qui marcha de Haguenau avec l'artillerie de la division Conseil-Dumesnil, arriva jusqu'à Reichshoffen quand la bataille était finie et battit en retraite sur Saverne.

(3) Historique du 16e bataillon de chasseurs.

(4) 1re de la division de cavalerie Duhesme du 1er corps.

Digitized by Google

*Brigade de cuirassiers Michel* (1). — Dans le vallon de l'Eberbach, sur la rive gauche du ruisseau, au Nord-Est du village de ce nom.

Les 1er et 3e escadrons du 6e lanciers, affectés comme cavalerie divisionnaire à la division de Lartigue, sont en reconnaissance sur Morsbronn; plus tard, ils viendront prendre la gauche de la brigade de cuirassiers Michel.

*Réserve d'artillerie.* — Les huit batteries massées en colonne serrée près et à l'Ouest de Frœschwiller (2).

*Parc d'artillerie.* — A Reichshoffen, où il était arrivé de Strasbourg le 5 août (3).

## II. — ENGAGEMENTS DES AVANT-GARDES.

### § Ier. — *Combats au Sud de Langensoultzbach.*

La 4e division bavaroise, qui avait reçu du général de Hartmann l'ordre de marcher sur Frœschwiller (8 heures), prend, à cet effet, les dispositions suivantes :

Le 6e bataillon de chasseurs, formant tête d'avant-garde, laisse sa 4e compagnie en soutien de la batterie

---

(1) 3e de la division de cavalerie Duhesme du 1er corps.

La 2e brigade de cette division se composait des 2e et 6e lanciers.

(2) Toutes les batteries du 1er corps, sauf celles de la 2e division, avaient leur approvisionnement au complet. Mais les batteries de la réserve n'avaient pas l'entière disposition de leurs attelages dont un certain nombre avaient été envoyés, le matin même, à Niederbronn, d'après les ordres du maréchal de Mac-Mahon, pour en ramener un convoi de munitions demandé d'urgence à Strasbourg.

(3) Dans la matinée du 6 août, le général commandant l'artillerie du 1er corps n'avait encore aucune nouvelle du parc du corps d'armée et n'était pas prévenu de sa présence à Reichshoffen. « S'il en avait été autrement, on n'aurait point eu à envoyer jusqu'à Niederbronn les attelages qui firent si grand défaut pour l'enlèvement des voitures de réserve et dont l'absence causa la perte de nombre d'entre elles ». (Rapport du général Forgeot, commandant l'artillerie du 1er corps, sur la part prise

Digitized by Google

Hérold (V/4), au Nord-Est de Langensoultzbach, débouche de ce village (8 h. 15) et, « déployé en tirailleurs, prend « sa direction vers la pente boisée qui monte à Neeh- « willer (1) ». Deux bataillons du 9e régiment suivent en lignes de colonnes de compagnies, le 1er bataillon à gauche (2), le 2e à droite; le 3e bataillon, en ordre serré, ferme la marche. La 7e batterie du 9e de la division Ducrot, ouvre le feu sur ces troupes; la batterie Hérold riposte; mais ce combat d'artillerie est sans grand effet, à cause de la distance (3,000 mètres) (3). En même temps, la 8e brigade rompt de Mattstall et suit le mouvement de la 7e sur Langensoultzbach.

« Après avoir péniblement gravi la montagne, les « chasseurs du 6e bataillon parviennent jusqu'au bord « Sud du bois (de Langensoultzbach); mais là, fusillés à « 300 pas par les tirailleurs postés sur la lisière opposée, « criblés de projectiles par les pièces et les mitrailleuses, « ils ne peuvent pousser plus en avant (4). »

---

par l'artillerie à la bataille de Frœschwiller, daté du camp de Châlons, 20 août.) Le rapport du chef d'escadron, commandant la portion du parc à Reichshoffen, est muet sur les motifs qui l'ont empêché de se mettre, dès son arrivée, en relation avec le général commandant l'artillerie du corps d'armée.

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 221.

(2) La 4e compagnie du 1er bataillon marchait un peu en arrière des trois premières, constituant d'après l'Historique du 9e (page 106) « une réserve particulière », tandis que le 3e bataillon formait la « réserve principale ».

(3) Hofbauer. *Loc. cit.*, page 19.

(4) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 221. D'après le général Bonnal, témoin oculaire, « les Bavarois, en arrivant sur la lisière Sud de la forêt, ouvrirent un feu désordonné contre la lisière Nord du bois de Frœschwiller, éloignée de 300 à 400 mètres, et cela, dans un moment où celle-ci n'était pas encore occupée ». (*Frœschwiller*, page 240.) On remarquera que la 4e division bavaroise, qui avait reçu l'ordre de marcher sur Frœschwiller, s'était, tout d'abord, dirigée sur Neehwiller. Le 6e bataillon de chasseurs se trompa sans doute de direction.

Digitized by Google

La lisière Nord du bois de Frœschwiller, inoccupée jusqu'à l'arrivée des chasseurs bavarois sur la lisière Sud du bois de Langensoultzbach, s'était garnie, en effet, en peu de temps, de bataillons français, qui ouvrirent le feu au fur et à mesure de leur entrée en ligne. C'étaient, de la droite à la gauche, le 2e bataillon du 2e tirailleurs, le 1er bataillon du 48e, les 1er et 2e bataillons du 36e, appartenant à la 3e division (Raoult); le 3e bataillon du 96e de la 1re division (Ducrot). D'autre part, le 1er bataillon du 1er zouaves (1re division), établi parallèlement au chemin de Frœschwiller à Neehwiller, flanquait la lisière Nord du bois de Frœschwiller et tenait sous son feu la clairière, large de 200 à 400 mètres, qui sépare ce bois de la forêt de Langensoultzbach. Enfin, la 7e batterie de 4 du 9e (1), établie au Nord de Frœschwiller, et la 8e du 9e (mitrailleuses), placée à la tête du grand ravin, joignaient leur action à celle de l'infanterie.

Les deux premiers bataillons du *9e* régiment bavarois renforcent le *6e* bataillon de chasseurs en prolongeant la ligne et en en fermant les vides; mais ils sont incapables de l'entraîner d'un pas en avant. Le 3e bataillon arrive à son tour, « un peu débandé par sa marche à travers bois (2) », aide l'aile gauche à contenir un mouvement offensif du 2e bataillon du 1er tirailleurs, et se déploie également tout entier. Le *9e* régiment et le *6e* bataillon de chasseurs ne constituent plus dès lors qu'une chaîne confuse de tirailleurs à la lisière méridionale de la forêt (9 h. 15) (3), et toutes les tentatives pour en déboucher demeurent infructueuses (4).

Sur ces entrefaites, le détachement, composé des 1er et

---

(1) Moins une section détachée à la 6e batterie, mais renforcée par une section de cette dernière.

(2) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 222.

(3) Historique du *9e* régiment d'infanterie bavarois, page 106.

(4) *Ibid.*

Digitized by Google

2e bataillons du 5e et du 4e escadron du 2e chevau-légers, que le général de Bothmer avait envoyé de Mattstall sur le Kuhbrücke pour se relier avec la droite du Ve corps, avait poussé de l'avant et pénétré dans le massif boisé compris entre le Vieux Moulin (1) et la Scierie (2), un peu après 9 heures (3). Là, il se heurte à une compagnie de grand'garde du 2e bataillon du 2e Turcos (3e division) qui, battant en retraite, tout en tiraillant (4), se rallie au gros du bataillon, déployé sur la rive droite du Sultzbach, au saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller.

« Au moment où, à 9 h. 30, la tête de la 8e brigade « d'infanterie atteignait le débouché Sud de Langen- « soultzbach, l'action était devenue très vive, notamment « à l'aile gauche bavaroise. Cette situation paraissant « surtout compromettante pour le flanc gauche de « l'avant-garde, le lieutenant général comte Bothmer « jette dans cette direction les quatre bataillons (5) qui « débouchent en premier lieu, et prolonge sa ligne de « bataille jusqu'à la Scierie (Säge-Mühle (6). »

Mais ces renforts sont impuissants à entraîner la première ligne en avant, dans la clairière comprise entre la forêt de Langensoultzbach et le bois de Frœschwiller (7); « toute tentative d'attaque eût été certaine-

(1) Alter-Mühl, sur la rive gauche de la Sauer.

(2) Mühl-Acker ou Säge-Mühle (cartes allemandes), sur la rive gauche du Saltzbach.

(3) Les deux bataillons du 5e allèrent jusqu'à l'usine de Liebfrauenthal, qui fut aussitôt mise en état de défense et occupée par la 4e compagnie. Le reste franchit la Sauer au pont de l'Altmühle et gravit les pentes du mamelon boisé. (Historique du 5e régiment d'infanterie bavarois, 3e partie, page 197.)

(4) Historique du 2e régiment de tirailleurs, page 393.

(5) Les 3es bataillons des 1er, 11e, 14e régiments et le 1er bataillon du 7e.

(6) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 222.

(7) Hoffbauer. *Loc. cit.*, page 19.

Digitized by Google

« ment repoussée avec des pertes très considérables (1) ».

La batterie Hérold (2) s'était vainement efforcée, par deux changements de position en avant et vers le Sud, de venir en aide à son infanterie d'une manière efficace ; elle était encore trop éloignée pour y parvenir, ainsi que les batteries Wurm (1/4) et La Roche (3), qui l'avaient rejointe sur les hauteurs, à 400 mètres de l'entrée sud de Langensoultzbach. La batterie Kirchhoffer (2/4), suivie d'une section de la batterie Wurm, essaya, il est vrai, de prendre position sur le plateau au Sud-Ouest de Langensoultzbach, mais elle s'y trouva en butte au feu de l'infanterie française, qui occupait la portion de la lisière Nord, voisine du saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller, et revint presque aussitôt s'établir à l'Est de Langensoultzbach (4), auprès de la batterie Hérold (5). Le feu de la batterie La Roche, qui avait pour objectif le saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller, permit pourtant à quelques fractions d'infanterie de l'aile gauche de progresser de ce côté, conjointement avec une compagnie du 3e bataillon du 1er régiment, qui avait longé la rive gauche du Sultzbach jusqu'à la Scierie.

« Vigoureusement soutenu par deux compagnies du

---

(1) Historique du 5e régiment d'infanterie bavarois, page 199.

(2) Appartenant à la 4e division d'infanterie bavaroise (5/4).

(3) 1re batterie à cheval du 2e régiment d'artillerie, appartenant à la réserve d'artillerie du IIe corps bavarois.

(4) Hoffbauer. *Loc. cit.*, page 20.

Le feu de mousqueterie qui avait fait rétrograder la batterie Kirchhoffer provenait de « 500 ou 600 tireurs français, resserrés sur un front de 200 à 300 mètres, exécutant « inconsciemment un tir incliné des plus rasants, attendu que, ayant pris la hausse de 350 mètres, correspondant à peu près à la distance réelle, ils visaient le bord du plateau en face qui les dominait de 10 à 15 mètres ». (Général Bonnal. *Frœschwiller*, page 243.)

(5) La batterie Bauer, la quatrième de la division Bothmer, avait été laissée à Mattstall. (Hoffbauer. *Loc. cit.*, page 20.)

Digitized by Google

« 7e régiment sur la route de Wœrth, et par deux com-
« pagnies du 11e, dans la vallée du Sultzbach, on était
« parvenu à refouler les tirailleurs ennemis sous le cou-
« vert et à y pénétrer derrière eux, mais pour se voir
« contraint d'en ressortir bientôt (1). »

Le lieutenant-colonel Colonieu, du 2e tirailleurs, avait fait renforcer, en effet, le 2e bataillon, d'abord par une section, puis par toute la 3e compagnie du 1er bataillon. « Le commandant Jodosius entraîne alors à sa voix les « cinq compagnies (2) et les lance sur les Bavarois ; il en « résulte une courte et violente lutte à la baïonnette. Le « commandant Jodosius est tué raide pendant la « charge, ainsi que les lieutenants Gillibert et Morel. « Mais les Bavarois, surpris, sont rompus : ils repassent « le Sultzbach et disparaissent dans les bois du Hoch- « wald. Ils remontent les pentes qu'ils viennent de « descendre (3), tandis que les compagnies de tirailleurs « reviennent occuper leurs emplacements sur la lisière « du bois de l'Éperon (4) (rive droite du Sultzbach) ». Le colonel Suzzoni, du 2e tirailleurs, parcourt, d'ailleurs, le front des troupes, et donne ses instructions :

« Nous livrons un combat défensif ; nous devons « garder nos positions, et si nous avons à faire un mou- « vement en avant pour repousser une attaque trop « vive, il ne faut pas nous laisser entraîner à une pour- « suite prolongée (4). »

Vers dix heures, la 4e division bavaroise s'étend depuis le saillant Sud-Ouest de la forêt de Langensoultzbach jusqu'à la Sauer, vers la scierie, sur une ligne qui mesure 3,000 mètres. Elle a engagé 10 bataillons sur 12 ;

---

(1) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 223.

(2) 4 du 2e bataillon, 1 du 1er bataillon du 2e tirailleurs.

(3) Sur la rive gauche du Sultzbach.

(4) Historique du 2e tirailleurs, page 394. Le bois de l'Éperon est le saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller.



Digitized by Google

il ne lui reste, en fait de réserves, à Langensoultzbach, que le 3e bataillon du 5e régiment, trois compagnies du 10e bataillon de chasseurs (1), trois escadrons et trois batteries, et il lui est impossible de faire le moindre progrès, bien que l'effectif de ses douze bataillons s'élève à 10,000 hommes au minimum, contre huit bataillons français, qui comptent, au plus, 6,000 fusils (2).

« Jusqu'alors, la 4e division demeurait réduite à ses « propres forces, la 3e division ayant été maintenue en « observation vers Bitche, et le Ier corps bavarois dé- « bouchant seulement aux environs d'Ingolsheim. En « outre, le Ve corps n'avait pas encore gagné du terrain « sur la rive occidentale de la Sauer, et, sur son propre « front, la division bavaroise ne pouvait faire soutenir « son infanterie par une artillerie suffisante. L'ensemble « de ces conditions ne permettait pas d'aborder les « redoutables hauteurs de Frœschwiller ; on parvenait, « cependant, à se maintenir, en attendant, dans la posi- « tion chèrement conquise au pied des pentes (3). »

Encore, vers 10 h. 30, fallut-il y renoncer. La 4e division bavaroise fit une tentative plus sérieuse que les pré-

---

(1) Une compagnie du 10e bataillon de chasseurs, avait été détachée avec les 1er et 2e bataillons du 5e régiment, sur la croupe boisée entre le Sultzbach et la Sauer. (Historique du 5e régiment, page 199.)

(2) L'Historique du 5e régiment d'infanterie bavarois donne les chiffres de 7,250 bavarois contre 6,300 français. Il n'a pas compté sans doute, dans le premier de ces nombres, les deux bataillons de réserve qui se trouvaient à Langensoultzbach.

(3) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 224.

« Que l'on suppose une division d'infanterie de la vieille Prusse au « lieu et place de la 4e division bavaroise.

« D'abord elle ne se serait pas morcelée en deux groupes égaux « avant d'arriver à Langensoultzbach.

« Son avant-garde n'aurait pas pris un objectif pour un autre. Elle « aurait jeté un bataillon dans la forêt de Langensoultzbach, une « ou deux compagnies à la Scierie, sans s'occuper du Vieux-Moulin qui « était en dehors de sa zone d'action, se serait déployée ayant en

Digitized by Google

cédentes pour franchir la clairière au Sud de la forêt de Langensoultzbach, pendant que quelques fractions essayaient d'en déboucher par la lisière Sud-ouest. Accueillis par une fusillade violente, par le feu de la 7e batterie de 4 du 9e (Vernay) et celui des batteries de mitrailleuses des divisions Ducrot et Raoult (1), les Bavarois furent obligés de rentrer sous bois presque aussitôt. La batterie de mitrailleuses de la 1re division (8e du 9e, de Mornac) exécuta un léger changement de position pour mieux découvrir le saillant Sud-Ouest de la forêt de Langensoultzbach (2), et préparer l'attaque de l'infanterie par quelques salves. Puis, le 1er bataillon du 1er zouaves (commandant Marion) se lança à la baïonnette vers ce saillant, y pénétra à la suite des Bavarois, et les força à évacuer toute la lisière Sud. En même temps, quatre compagnies du 3e bataillon abordaient la lisière occidentale. Les zouaves traversèrent la forêt de l'Ouest à l'Est, parvinrent jusqu'à la lisière orientale, non loin de la sortie Sud de Langensoultzbach, et déterminèrent la retraite précipitée des Bavarois établis sur la croupe découverte à l'Est de la forêt (3).

---

« arrière et non loin d'elle toute l'artillerie de la division sur le pla-
« teau, et aurait avancé, en combattant, vers le bois de Frœschwiller.

« Le gros de la division serait venu se rassembler à l'Ouest, et près
« de Langensoultzbach qu'aurait occupé un bataillon, et le combat
« aurait suivi son cours normal par le renforcement successif de
« l'avant-garde, jusqu'au moment où une action de vigueur aurait été
« jugée possible contre le saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller,
« après s'être garanti, toutefois, des attaques, si faciles à exécuter par
« l'ennemi, des environs de Frœschwiller dans son flanc droit. »
(Général Bonnal. *Frœschwiller*, page 232).

(1) On a vu, page 141, que la batterie de mitrailleuses de la division Raoult était venue s'établir près de Frœschwiller.

(2) Rapport du lieutenant-colonel commandant l'artillerie de la 1re division.

(3) « Nous avons encore aujourd'hui la vision très nette de petits
« groupes se tenant, vers 10 heures, auprès des pommiers qui

Digitized by Google

« En réalité, la division Bothmer presque tout entière « a déserté la lutte entre 10 h. 30 et 11 heures, « parce que, découragée par ses tentatives infructueuses « d'offensive, battue par un feu supérieur, non soutenue « par son artillerie, emprisonnée dans les bois, elle s'est « crue tournée par la forêt de Langensoultzbach (1) », au moment où se produisit la charge du 1er zouaves. Ceux-ci reçurent bientôt l'ordre de s'arrêter (2); ils n'avaient subi que de faibles pertes, parmi lesquelles le commandant Marion, tué en conduisant, à cheval, son bataillon à l'assaut. La retraite des Bavarois ne fut, d'ailleurs, nullement inquiétée par les bataillons français déployés à la lisière Nord du bois de Frœschwiller, qui se contentèrent de conserver leurs positions, sans même faire suivre par des patrouilles l'ennemi qui se retirait devant eux (3).

Vers 10 h. 45, la fusillade cessa de part et d'autre, sauf aux abords de la Scierie et au saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller ; les batteries de la 4e division bavaroise continuèrent seules à se faire entendre pendant quelque temps par un tir lent, dirigé sur le village et sur la partie du bois de Frœschwiller qu'elles

---

« parsèment la croupe découverte au Sud de Langensoultzbach. « Les Bavarois qui les composaient se tenaient debout, serrés les « uns contre les autres, derrière les pommiers en question, et n'avaient « même plus le courage de tirer ». (Général Bonnal, *Frœschwiller*, page 244.)

(1) Général Bonnal, *Frœschwiller*, page 245.

(2) Historique du 1er zouaves, tome II, page 7.

(3) « L'ennemi s'en allait; on le laissa partir sans même le faire « suivre pour savoir où il s'arrêterait. Cette négligence, imputable au « commandement supérieur et au manque d'initiative des officiers « français, était la conséquence de notre ignorance des règles les plus « élémentaires de la tactique, comme aussi de la situation d'ensemble « et des projets du Maréchal ». (Général Bonnal. *Frœschwiller*, page 249).

Digitized by Google

apercevaient. Cette accalmie n'était pas due seulement à l'ordre qu'avaient reçu les zouaves du 1er régiment de ne pas continuer la poursuite et à l'immobilité qu'avaient gardée les bataillons français établis à la lisière Nord du bois de Frœschwiller. « Un officier d'ordonnance prus-« sien, dit l'*Historique du Grand Etat-Major prussien*, « vient apporter au général de Hartmann l'invitation « *verbale* de cesser le combat (1). » Le commandant du IIe corps bavarois renvoya sur les bivouacs de Lembach la brigade de uhlans et la plupart des batteries, et donna l'ordre à toutes les fractions engagées de se rallier à l'Est de Langensoultzbach, sous la protection des deux bataillons de réserve, qui occupèrent ce village, et de la batterie Hérold, qui resta en position. Les batteries Speck (3/2) et du Rhein (4/2), appartenant à la réserve d'artillerie, furent appelées de Mattstall à Langensoultzbach pour appuyer éventuellement la batterie Hérold.

Ces dispositions étaient déjà en voie d'exécution, quand arriva le lieutenant de Reibnitz, envoyé par le général de Kirchbach au général de Hartmann, pour mettre celui-ci au courant de ce qui se passait au Ve corps, et le prier « de faire agir sur les flancs de l'ennemi, pen-« dant que le Ve corps le maintiendrait de front..... Le « général de Hartmann se retrancha derrière un ordre « *écrit* qu'il recevait à l'instant, lui prescrivant de cesser « le combat; il consentit cependant à arrêter sur les « points qu'elles occupaient ses troupes, déjà en retraite « sur Lembach (1) ».

« L'ennemi se montrant peu pressant, dit l'*Historique*

---

(1) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 224.

(2) Stieler von Heydekampf. *Opérations du Ve corps prussien*, page 46.

« Il n'a pas été possible, dit le major von Hahnke, de retrouver l'of-« ficier qui a communiqué ces instructions au général v. Hartmann, « ni de savoir par qui elles lui furent envoyées. On comprend facile-

Digitized by Google

« *du Grand État-Major prussien*, à 11 h. 30, on avait « réussi à retirer du combat la majeure partie des « troupes et à les amener en arrière de Langensoultz- « bach. A l'aile gauche, on tenait toujours le mamelon « boisé qui s'élève entre le Sultzbach et la Sauer ; les « deux compagnies du *11e* régiment occupaient la Scierie, « et, un peu plus tard, les deux bataillons du *5e* s'éta- « blissaient au Vieux-Moulin (1). »

On jouit alors, à la division Ducrot, d'une période de répit assez longue.

« Le feu avait complètement cessé de notre côté ; nos « tirailleurs étaient en position, attendant avec calme et « ne ripostant même pas aux quelques coups de fusil « qui partaient du bois (2). »

A midi, le feu reprit avec une nouvelle intensité vers Neehwiller. La 1re division n'avait fait voir que peu de monde sur ce point. L'ennemi en avait conclu « qu'une

---

« ment, d'après la situation même, que ce ne put être le général v. « Kirchbach ». (*Opérations de la IIIe armée*, page 64, note 1.)

On remarquera en outre, que l'*Historique du Grand Etat-Major prussien* mentionne une invitation *verbale*, tandis que Stieler von Heydekampf parle d'un ordre *écrit*.

L'opinion du général Bonnal est que « l'ordre de retraite, s'il a été « donné, émanait du général Hartmann en personne ». (*Frœschwiller*, page 244.)

L'ouvrage du colonel Heilmann dit simplement que, « vers 10 h. 30, « arriva au IIe corps bavarois l'ordre de rompre le combat, parce que « le but qui était de reconnaître l'ennemi était atteint ». (*Antheil des II bayerischen Armee Corps an dem Feldzuge* 1870-1871, page 19.)

D'après le major Kunz, « le général de Walther aurait envoyé vers « 8 h. 30, au général de Hartmann, son adjudant de brigade pour l'in- « former qu'il avait reçu l'ordre de cesser le combat ». (*Die Schlacht von Wörth*. Berlin 1891. Luckhardt, page 37.)

Cet officier joignit le général de Hartmann vers 10 h. 30, et à ce moment, la situation générale s'était complètement modifiée.

(1) 3e livraison, page 225.

(2) Rapport du général Ducrot sur la journée du 6 août, daté de Lorrey, 12 août 1870.

Digitized by Google

« attaque, exécutée à l'improviste dans cette direction, « pouvait réussir, même avec des forces restreintes ». Le général de Hartmann en avait chargé le *10e* bataillon de chasseurs, auquel il avait adjoint la batterie Speck et un escadron du *2e* chevau-légers. Ce bataillon, réduit à trois compagnies (1), s'avance sur Neehwiller, à travers la forêt, et en atteint la lisière occidentale ; mais il est bien vite obligé de rétrograder, poursuivi par le 3e bataillon du 1er zouaves (commandant Désandré), qui le harcela jusque dans les environs de Langensoultzbach (2).

Profitant de ce succès, le général du Houlbec, commandant la 2e brigade de la 1re division, donna l'ordre au 1er zouaves « de prendre position le long de la « lisière (orientale) du bois, de manière à commander « complètement la route de Langensoultzbach et à « menacer le flanc droit des Bavarois. La 4e division « bavaroise n'étant encore qu'incomplètement réunie, « ne pouvait résister à cet élan des zouaves du 1er, qui « avançaient sans hésitation, malgré une vive fusillade « et au prix de pertes cruelles. Et les Bavarois reculaient « encore, quand un ordre du général Ducrot ramena les « zouaves au sommet du plateau..... (3) ».

Le maréchal de Mac-Mahon s'était porté à son aile gauche, dès les premiers engagements sur ce point du champ de bataille, où il crut, un moment, à une attaque sérieuse, cherchant à tourner la division Ducrot par le Nord. Après la retraite des Bavarois, il revint au centre et se plaça sur un mamelon à l'Est d'Elsashausen, à mi-distance entre cette localité et Wœrth (4).

---

(1) La 4e était dans la forêt, près du Vieux-Moulin.

(2) Historique du 1er zouaves, tome II, page 8.

(3) *Ibid.*

(4) *Souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon.* De cet observatoire on découvre bien la vallée de la Sauer et les hauteurs adjacentes depuis Wœrth jusque vers le Vieux-Moulin, tandis que le champ de bataille, au

Digitized by Google

## § 2. — *Déploiement de l'artillerie et dispositif préparatoire de combat du V^e corps.*

Le général de Walther, commandant l'avant-garde du V^e corps, venait de donner l'ordre de cesser le feu sur Wœrth (8 h. 30), lorsqu'il rencontra au Nord-Ouest de Dieffenbach le colonel von der Esch, chef d'état-major du V^e corps, qui, au bruit de l'engagement, s'était rendu aux avant-postes. On ne tarda pas à percevoir les échos d'un violent combat d'artillerie et de mousqueterie vers Langensoultzbach; on distinguait même sur les hauteurs à l'Ouest de Wœrth les lueurs produites par des batteries françaises; enfin, un autre engagement commençait près de Gunstett.

« Dans ces conditions, le colonel von der Esch, d'ac-
« cord avec le commandant de l'avant-garde, jugeait
« opportun de reprendre le combat à Wœrth, afin d'em-
« pêcher l'adversaire de porter, peut-être toutes ses
« forces contre l'une des ailes de l'armée allemande (1) ».

La batterie Caspari, qui venait de regagner son bivouac, fut immédiatement rappelée à Dieffenbach, et reçut l'ordre d'ouvrir le feu sur le bois de Frœschwiller, où l'on apercevait de la fumée provenant du tir de l'infanterie. Elle s'établit à cet effet un peu à l'Ouest de sa position primitive, au Nord de la route de Wœrth, et à 3,000 mètres environ du saillant Nord-Ouest de Frœschviller (2).

« Avec l'assentiment du commandant de la division,
« le lieutenant général de Schmidt, présent sur les lieux,

---

Sudde Wœrth, est masqué à la vue par le mamelon dit du Calvaire, situé au Nord du coude de la route de Haguenau, et par le Nieder-Wald.

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3^e livraison, page 226.

(2) La distance à l'infanterie ennemie était de 2,400 mètres. (Hoffbauer, *loc. cit.*, p. 22.)

Digitized by Google

« des ordres étaient donnés, en outre, pour amener en « face de la ligne ennemie trois batteries de la 10e divi- « sion et toute l'artillerie de corps. La 10e division « devait prendre position à l'Est de Dieffenbach; la 9e « un peu en arrière, des deux côtés de la route. Ces « dispositions étaient communiquées au commandant du « corps d'armée, qui les approuvait, et qui arrivait « bientôt en personne sur le champ de bataille.... (1). »

La batterie Ferreux (5e du 12e), de la 3e division, établie au Nord-Ouest d'Elsashausen, riposta aussitôt à la batterie Caspari et parvint à régler rapidement son tir, mais la plupart des projectiles n'éclatèrent pas ou s'enfoncèrent dans le sol détrempé sans produire beaucoup d'effet (2). La batterie de mitrailleuses Wohlfrom (9e du 12e), de la 3e division, placée près du débouché Nord-Est de Frœschwiller ouvrit également le feu sur la batterie ennemie.

A 9 h. 30, toute l'artillerie du Ve corps (artilleries divisionnaires et artillerie de corps) se déploie au Nord et au Sud de la route Dieffenbach à Wœrth, à l'Ouest du chemin de Dieffenbach à Gœrsdorf : au Nord, et à droite de la batterie Caspari, les 2 batteries à cheval et les 2 batteries lourdes de l'artillerie de corps; au Sud, les 2 batteries légères de l'artillerie de corps, les 3 autres batteries de la 10e division, puis l'artillerie de la 9e division, dont l'avant-dernière batterie touche au bois de Dieffenbach, et dont la dernière, à l'extrême gauche, s'établit un peu en avant de ce bois. Cette masse de 14 batteries est sous le commandement du colonel Gaëde, commandant l'artillerie du Ve corps.

La batterie Ferreux ne peut soutenir cette lutte disproportionnée. « Après avoir subi des pertes sérieuses,

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 226.
(2) Hoffbauer, *loc. cit.*, page 22.

Digitized by Google

« voyant que l'ennemi avait réglé son tir d'une façon « remarquable, et qu'aucun coup ne manquait la bat- « terie, elle dut se replier en arrière (1). » La batterie Wohlfrom, dont le tir était peu efficace, à la distance de 3,000 mètres avait déjà cessé le feu et était revenue à l'Ouest de Frœschwiller.

Sur l'ordre du maréchal de Mac-Mahon, les 4 batteries à cheval de la réserve d'artillerie du 1er corps (1re, 2e, 3e et 4e du 20e) quittent leur position d'attente au Sud-Ouest de Frœschwiller et viennent se déployer (9 h. 30) « avec de larges intervalles (2) » entre le hameau d'Elsashausen et la route de Frœschwiller à Wœrth. La batterie Desruols à leur gauche, la batterie Ferreux à leur droite se joignent à elles pour combattre l'artillerie ennemie (distance : 3,500 mètres environ). Malgré la supériorité des batteries adverses en nombre (14 batteries contre 6) et en matériel, la lutte dura près d'une heure (3).

« On constata que les batteries prussiennes avaient « souffert, mais elles ne se retiraient pas, et se bor- « naient à ralentir de plus en plus leur tir. Les 4 batte- « ries à cheval avaient déjà consommé plus de 100 coups « par pièce. La crainte de voir les munitions s'épuiser « complètement avant l'arrivée d'un convoi, décida le « général commandant l'artillerie du 1er corps à pres- « crire un mouvement en arrière (4). » Les 4 batteries à cheval de la réserve d'artillerie et la batterie Ferreux

---

(1) Rapport du lieutenant-colonel, commandant l'artillerie de la division Raoult, et rapport du capitaine Ferreux sur la journée du 6 août.

(2) Rapport du général Forgeot sur la part prise par l'artillerie à la bataille de Wœrth, daté du camp de Châlons, 20 août 1870.

(3) Hoffbauer, *loc. cit.*, page 25 ; Stieler von Heydekampf, *loc. cit.*, page 43.

(4) Rapport du général Forgeot, etc.

Digitized by Google

de la 3e division rejoignirent les 4 batteries montées au Sud de Frœschwiller ; la batterie Desruols, seule, continua le feu (1).

---

(1) « L'obus prussien était alors armé d'une fusée percutante, qui ne « détonait que lorsqu'elle frappait un sol résistant. Le terrain étant « détrempé par la pluie de la nuit précédente, beaucoup de projectiles « n'éclataient pas. Ils s'enfonçaient dans le sol et produisaient relati- « vement peu d'effet. L'artillerie ennemie obligea néanmoins plusieurs « troupes à se déplacer, notamment la brigade Montmarie, qui se rap- « procha du Gross-Wald, et la division de cavalerie de réserve, qui « appuya vers les sources de l'Eberbach. Son irrésistible supériorité s « manifesta bientôt. Le nombre de ses pièces en action était plus que « le double de celui des nôtres. Ses obus tombaient tous serrés les uns « près des autres autour du point visé, témoignage évident de sa jus- « tesse. On connaissait l'étendue de sa portée. Il fallait reconnaître « l'infériorité de notre canon, aussi bien sous le rapport de la précision « que sous celui de la distance. Si la fusée des Prussiens laissait à « désirer, celle dont étaient armés presque tous nos projectiles était « vicieuse. C'était une fusée fusante. On ne pouvait juger, par le point « d'éclatement, si le tir était long ou court, et il était impossible de le « rectifier. Cette fusée n'éclatait qu'à 1500 ou 3,000 mètres. Il fallait « être à peu près à l'une de ces deux distances de l'ennemi pour « que l'on eût chance de l'atteindre. Cette circonstance faisait de l'éva- « luation des distances un élément ayant sur le résultat du tir une « influence capitale et rendait le manque de cartes où l'on était encore « plus fâcheux. C'était seulement par hasard que l'on se mettait en bat- « terie en un point convenablement éloigné du but à battre et que l'on « pouvait atteindre une mince ligne de troupes déployées. Aussi nous « devint-il bientôt très difficile de soutenir la terrible canonnade enga- « gée. Le grand parc n'avait pas atteint le terrain du combat. Il fal- « lait être économe des munitions amenées dans les coffres des batte- « ries et dans ceux des réserves divisionnaires. Au lieu de s'entêter « dans une lutte désavantageuse, on résolut de réserver ce que l'on pos- « sédait encore de projectiles pour s'en servir contre l'infanterie et la « cavalerie, dans les nombreuses occasions qui ne pouvaient manquer « de se présenter. Les batteries n'avaient du reste éprouvé jusqu'ici que « des pertes légères en personnel et en matériel ». (De Chalus, chef d'escadron d'artillerie : *Wissembourg*, *Frœschwiller*. Paris, Dumaine, 1882, page 96.)

Le commandant de Chalus a recueilli les témoignages de plus de 250 officiers qui ont assisté à la bataille.

Digitized by Google

L'artillerie prussienne prend alors pour objectif les troupes d'infanterie ou de cavalerie qu'elle aperçoit, puis elle fouille de ses obus les bois, les localités et les plis de terrain où elle soupçonne que des troupes ont cherché un abri. Quelques incendies se déclarent dans les maisons d'Elsashausen.

Vers 10 h. 30, le 78e de ligne (2e division, Pellé), rassemblé dans le vallon au Sud-Ouest de Frœschwiller et mis par le maréchal de Mac-Mahon à la disposition du général Raoult, s'était porté en avant « en colonne par « pelotons, la gauche en tête (1) ». Il traversa ce village et prit, à la sortie Nord-Est, le chemin qui le relie à Langensoultzbach. Aussitôt que les premières fractions apparurent en terrain découvert, les batteries du Ve corps ouvrirent sur elles un feu d'une violence telle, que le 3e bataillon fut obligé de gagner au pas de course le bois de Frœschwiller. Il en fut de même des 2e et 1er bataillons, qui vinrent se confondre en peu d'instants avec des éléments du 48e de ligne et du 2e tirailleurs, qui occupaient ce bois (2). Il fallut un certain temps

---

(1) Historique du 78e de ligne ; de Chalus, *loc. cit.*, page 102.

D'après l'Historique précité, ce mouvement du 78e se serait effectué à *8 heures*, mais cette indication doit être erronée. Le rapport du général Pellé dit, en effet, que le 78e se porta en avant vers *9 heures* du matin et, un peu plus loin, il ajoute : « Peu de temps après que « le 78e eût été séparé de la division, c'est-à-dire vers *11 h. 30*.... »

(2) « Dans le cas du 78e, il fallait faire marcher les trois bataillons « en bataille, sur une ou plusieurs lignes, à partir du moment où l'on « entrait dans le terrain découvert, vu et battu par l'artillerie, afin de « présenter à celle-ci des buts mobiles, larges et peu profonds.....

« Si les adjudants-majors eussent pris les devants, pour reconnaître « le terrain, ses cheminements, ses espaces découverts exposés au « canon, les points enfin où devaient aboutir les bataillons, la surprise « et la désorganisation du 78e ne se seraient pas produites.

« A la guerre, on peut être battu sans déshonneur ; on n'a pas le « droit d'être surpris, aussi bien sur le champ de bataille que dans les « marches et les cantonnements ». (Général Bonnal, *loc. cit.*, page 286.)

Digitized by Google

pour reformer les unités du 78e sur deux lignes : le 3e bataillon dans le bois, le 2e à sa droite, dans les vignes et les houblonnières, le 1er bataillon en réserve.

Sur ces entrefaites, le Ve corps s'était rassemblé de la manière suivante :

*10e division.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| *20e brigade* (Avant-garde.) | *37e* régiment. | 1er bataillon. | 1re et 2e compagnies : Gœrsdorf. 3e et 4e compagnies : lisière Nord du bois de Dieffenbach, en soutien de l'artillerie. |
| | | 2e et 3e bataillons : près de la route de Wœrth, à 600 mètres derrière l'artillerie. | |
| | *50e* régiment. | 1er et 3e bataillons : Lisière occidentale du bois de Dieffenbach et village d'Oberdorf. | |
| | | 2e bataillon : Gunstett. | |
| *19e brigade* | Derrière les 2 bataillons du *37e*, déployée par demi-bataillons (1). | | |
| | 3 escadrons du *14e* régiment de dragons derrière l'aile droite. | | |

*9e division.*

| | |
|---|---|
| *17e brigade* et 5e bataillon de chasseurs. | Sur deux lignes, au Nord de Dieffenbach. Le 1er bataillon et le bataillon de fusiliers du *59e* sont détachés à Gœrsdorf pour en renforcer le détachement d'occupation (2) et se relier au IIe corps bavarois (3). |

(1) *L'Historique du Grand État-Major prussien* dit (3e livraison, page 227) que la 19e brigade « était en arrière *sur la route* de Wœrth ». Sa formation par demi-bataillons déployés est mentionnée au contraire par Stieler von Heydekampf (*loc. cit*, page 41) et par l'Historique du *46e* régiment (page 146). Ces deux documents donnent d'ailleurs la même raison pour l'adoption de cette formation : le feu de l'artillerie ennemie. Il a paru plus vraisemblable de retenir la version donnée à la fois par Stieler von Heydekampf qui, appartenant à l'état-major du Ve corps, a vu de près les événements, et par l'Historique du *46e*, publié en 1882, après *l'Historique du Grand Etat-Major prussien*, et dont l'auteur avait eu connaissance.

(2) Historique du *59e*, p. 31.

(3) Stieler von Heydekampf, *loc. cit.*, page 42.

Digitized by Google

*18e brigade* { Sur deux lignes, entre la route de Soultz à Wœrth et le petit bois de Dieffenbach.
Au Sud du bois, sur le chemin de Spachbach, se trouve le *4e* régiment de dragons.

« Les troupes occupaient déjà cette position quand on « commença à remarquer l'entrée en action de la « *21e* division dans le combat engagé à Gunstett. « Comme d'ailleurs les autres fractions du XIe corps « approchaient du champ de bataille, et que la supé- « riorité du tir de notre artillerie était dûment constatée, « un peu après 10 heures, le général de Kirchbach « prescrit à l'avant-garde d'enlever Wœrth et les hau- « teurs situées en arrière (1) ».

### § 3. — *Engagement et échec de l'avant-garde du Ve corps.*

La 20e brigade ne disposait plus que de quatre bataillons : 2e et 3e du *37e*, 1er et 3e du *50e*, auxquels vient se joindre la 4e compagnie du 1er bataillon du *37e*, la 3e restant auprès de l'artillerie. Les deux bataillons un quart du *37e* doivent franchir la Sauer à Wœrth, les deux bataillons du *50e* à Spachbach, pour aborder ensuite les hauteurs d'Elsashausen entre le Nieder-Wald et la route de Frœschwiller.

Le 2e bataillon du *37e*, primitivement rassemblé en ligne de colonnes de compagnies, prend sa formation de combat après avoir dépassé l'artillerie. Les 6e et 7e compagnies se dirigent vers l'entrée Est de Wœrth, tandis que la 8e doit aborder le bourg par le Nord et la 4e par le Sud. La 5e compagnie, qui n'avait reçu que tardivement l'ordre (envoyé à 8 h. 30) de rompre le combat, s'était rassemblée à l'entrée Est de Wœrth ; elle constitua l'avant-garde du bataillon et traversa le bourg sur l'an-

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 227.

Digitized by Google

cien pont, qui fut rapidement rendu praticable au moyen de planches et de perches à houblon (1). Elle fut suivie par la 7e.

La 6e compagnie franchit la Sauer près du moulin, sur une passerelle improvisée, tandis que les 8e et 4e compagnies traversaient la rivière à gué, la première en amont, la seconde en aval de Wœrth. Le général de Walther appelle en ce point la section de pionniers de la 10e compagnie (3e bataillon) pour améliorer la passerelle (2) qui, en une demi-heure, est rendue praticable aux chevaux.

Vers 11 heures, le 2e bataillon du *37e* occupe la lisière occidentale de Wœrth.

Le 3e bataillon du *37e* était destiné tout d'abord à appuyer le 2e. Déjà il était en marche vers Wœrth, quand un ordre du général de Kirchbach (3) l'envoya dans le bois de Dieffenbach, en soutien de l'artillerie qui semblait pourtant suffisamment couverte par sa position même et par les troupes qui combattaient en avant d'elle. Il venait à peine de s'y établir que le général de Walther lui ordonnait de prendre part, avec deux compagnies, à l'attaque des hauteurs d'Elsashausen. Les 10e et 11e compagnies franchissent en conséquence la Sauer, au Moulin-Neuf, en aval de Wœrth, sur l'ancien pont, qu'elles rétablissent à la hâte, et progressent jusqu'à la route de Haguenau.

Les 1er et 3e bataillons du *50e* se dirigent vers la Sauer, en amont de Spachbach : le 1er bataillon, à

---

(1) D'après l'*Historique du Grand État-Major prussien* (3e livraison, page 228) la 5e compagnie « suivait en réserve sur la route ». L'Historique du *50e* donne au contraire, pour cette compagnie, la version qui a été adoptée ci-dessus (page 19).

(2) Historique du *50e*, page 20.

(3) Transmis par le major Manché, son 1er aide de camp. (Historique du *50e*, page 26.)

Digitized by Google

droite, en deux échelons, les compagnies des ailes déployées, prend pour point de direction le Calvaire ; le 3e bataillon, à gauche, en lignes de colonnes de compagnies, passe immédiatement au Nord de Spachbach (1). Tous deux franchissent la rivière, soit à gué, soit à la nage, soit sur des passerelles construites avec des perches à houblon, et s'avancent jusqu'à la route de Haguenau, dont les fossés marquent un temps d'arrêt et servent d'abri momentané pour la première ligne.

Le passage de la Sauer ne s'était pas effectué sans pertes pour les quatre bataillons de la *20e* brigade. Si l'artillerie française, à part la batterie Desruols, de la 3e division (2), était restée silencieuse, les tirailleurs du 2e zouaves et ceux de 4 compagnies du 1er bataillon du 21e de ligne, postés au bas des pentes, entre Wœrth et le Nieder-Wald, avaient ouvert un feu violent et efficace. En outre, un certain nombre d'hommes s'étaient noyés en essayant de traverser la rivière.

Cependant, vers 11 h. 30, les tirailleurs du *37e* débouchent de Wœrth, au Sud de la route d'Elsashausen, et marchent sur ce hameau, que le 1er bataillon du *50e* prend également comme objectif, tandis que le 3e bataillon du *50e* fait face à gauche, contre une compagnie du 17e bataillon de chasseurs, qui occupe la croupe au Sud du plateau du Calvaire. La 12e compagnie du *50e* réussit à pénétrer sans résistance dans le Nieder-Wald, par le saillant Nord-Est (4),

---

(1) Historique du *50e*, pages 226 et 227.

(2) Les obus de la batterie Desruols ne produisaient d'ailleurs pas grand effet. (Historique du *50* , page 227.)

(3) Historique du *50e*, page 227 ; historique du *37e*, page 19.

(4) Historique du *50e*, page 228.

C'était le capitaine v. Boguslawski qui commandait cette compagnie. Il avait remarqué que des fractions d'infanterie prussienne sortaient constamment de la forêt par la lisière Nord-Est et regagnaient la Sauer, et s'était rendu compte des difficultés d'une attaque contre les hauteurs

Digitized by Google

et se joint à des éléments du XI^e corps (1).

Les deux groupes de la *20^e* brigade prussienne qui avaient franchi la Sauer, l'un (deux bataillons un quart du *37^e*) à Wœrth, l'autre (deux bataillons du *50^e*) à Spachbach, avaient devant eux les fractions d'infanterie françaises ci-après :

La 1^re compagnie du 17^e bataillon de chasseurs sur la croupe au Sud du plateau du Calvaire (2).

Le 1^er bataillon du 21^e (3) (commandant de Labaume), dont les 3^e, 4^e, 5^e et 6^e compagnies étaient déployées en tirailleurs à la crête du même plateau (4).

Le demi régiment de droite du 2^e zouaves (3^e division), en bataille au Sud de la route d'Elsashausen, face à la Sauer, précédé de trois compagnies en tirailleurs et soutiens (5).

Le 3^e bataillon du *50^e* (V^e corps) avait engagé, contre la 1^re compagnie du 17^e bataillon de chasseurs, les 9^e, 10^e et 11^e compagnies, qui avaient exécuté un changement de front vers le Sud-Ouest ; le 1^er bataillon du *50^e* luttait

---

d'Elsashausen si cette lisière était tout entière aux mains des Français. Les fractions d'infanterie prussienne qui abandonnaient le Nieder-Wald appartenaient au *87^e* (XI^e corps). Un bataillon de ce régiment « avait « passé la Sauer depuis quelque temps déjà, pénétré dans le Nieder- « Wald, dont il avait trouvé la lisière inférieure inoccupée, rencontré « l'ennemi dans l'intérieur et, finalement, il avait été obligé de se « replier ». (Stieler von Heydekampf, *loc. cit.*, page 44.)

(1) 6 compagnies du *87^e* et 2^e bataillon du *80^e*. Voir pages 186 et 187.

(2) Rapport du commandant Merchier, du 17^e bataillon de chasseurs, sur la journée du 6 août.

(3) Division Conseil-Dumesnil, ainsi que le 17^e bataillon de chasseurs.

(4) Rapport du colonel Morand, du 21^e, sur la journée du 6 août.

(5) Général Bonnal. *Frœschwiller*, page 272 ; historique du 2^e zouaves.

Ces troupes présentaient ensemble seize compagnies avec un effectif de 2,000 hommes, dont 700 à 800 déployés en tirailleurs et soutiens. Les quatre bataillons de la *20^e* brigade prussienne comptaient au moins 4,000 soldats, dont 2,000 déployés en tirailleurs, les autres en soutiens et réserves. (Général Bonnal, *loc. cit.*).



Digitized by Google

contre les quatre compagnies de gauche du 1er bataillon du 21e de ligne ; enfin, le 2e bataillon du *37e*, et les 10e et 11e compagnies du 3e bataillon du *37e* atteignaient déjà le plateau du Calvaire, refoulant devant eux les tirailleurs du 2e zouaves. Ceux-ci vont se rallier dans les intervalles des bataillons, que les Prussiens n'aperçoivent qu'au moment où ils en sont à 200 mètres. Le demi-régiment de droite du 2e zouaves se lève alors et exécute un feu à volonté, sur deux rangs, d'une efficacité remarquable, suivi immédiatement d'un vigoureux mouvement en avant. Tout cède : le *37e* est rejeté au bas des pentes soit sur Wœrth, soit sur le *50e*, qu'il entraîne dans sa fuite jusqu'aux fossés de la route de Haguenau. Les deux bataillons du *50e* tentent vainement de reprendre l'attaque ; à chaque fois, ils sont repoussés avec des pertes notables (1). Le *37e* réussit à grand'peine à empêcher les zouaves de pénétrer dans Wœrth (2).

La situation du *50e* était des plus critiques. « A chaque « instant, on s'attendait à une attaque en masse des « Français, pour rejeter dans la Sauer les débris (des « deux bataillons du *50e*) ; on attendait impatiemment « des renforts, qui tardèrent encore longtemps à « venir (3) ».

Vers 11 h. 1/2, « après le premier insuccès contre les « coteaux d'Elsashausen, les quatre bataillons de la « *20e* brigade engagés dans cette attaque, et dont une « partie était déjà fort ébranlée (4) », occupent les emplacements ci-après :

A Wœrth, les 4e, 5e, 6e, 7e, 8e compagnies et une fraction de la 11e compagnie du *37e*.

---

(1) Historique du *50e*, page 230 et suivantes.

(2) Historique du *37e*, page 22, et *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 230.

(3) Historique du *50e*, page 236.

(4) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 229.

Digitized by Google

Dans les prairies au Sud du bourg, les 9e et 12e compagnies du *37e*.

Dans les fossés de la route de Haguenau, au Nord-Ouest de Spachbach, les 10e et 11e compagnies du *37e*, et le 1er bataillon du *50e*.

Plus au Sud, le long de cette route, le 3e bataillon du *50e*.

« Dans ces positions, battues par un feu terrible, ces « troupes ne se maintenaient qu'avec peine contre les « énergiques et incessantes attaques de l'ennemi..... « Sur aucun point, on ne parvenait à s'avancer au delà de « Wœrth; on payait par des pertes nombreuses chacune « de ces inutiles tentatives et surtout les retraites qui « les suivaient. C'est ainsi que le major de Sydow, « groupant toutes les fractions du régiment de fusi- « liers (*37e*) encore en état de combattre, avait débouché « de Wœrth et abordé de nouveau la pente; mais, après « quelques centaines de pas, un retour des Français le « rejette encore une fois dans le bourg. Serré de près, « ce n'est qu'à grand' peine et grâce au concours de la « *19e* brigade, qui s'engage à son tour, qu'il parvient à « s'y maintenir (1) ».

Peu de temps après l'occupation de Wœrth, le général de Schmidt, commandant la *10e* division, avait mis à la disposition du général de Walther le 1er bataillon et le bataillon de fusiliers du *6e* régiment de grenadiers, qui se portent au secours du *37e*. Celui-ci reprend aussitôt l'offensive, avec l'appui du 1er bataillon du *6e* grenadiers, dans le secteur compris entre la route de Frœschwiller et le chemin d'Elsashausen, mais une nouvelle charge à la baïonnette du demi-régiment de droite du 2e zouaves rejette les assaillants dans Wœrth. Ils s'empressent de garnir la lisière extérieure, les clôtures et

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, page 238.

Digitized by Google

les premières maisons avec les 1er et 3e bataillons du *6e* grenadiers (1), pas assez rapidement toutefois pour empêcher les zouaves de pénétrer dans le bourg. Un combat acharné s'engage dans les rues étroites et, « vers midi 30, la situation devenant de plus en plus « menaçante (2) », l'ennemi est obligé d'appeler à Wœrth, comme renfort, le 2e bataillon du *46e* (3). Enfin les zouaves, accablés dans une lutte à découvert contre un adversaire posté dans les maisons et plus de trois fois supérieur en nombre, abandonnent le bourg et reviennent s'établir à mi-coteau, sous la protection du 3e bataillon du 36e, qui arrête les Prussiens par ses feux.

A la droite des zouaves, le 1er bataillon du 21e et la 1re compagnie du 17e bataillon de chasseurs avaient également pris l'offensive, mais sans pouvoir refouler l'ennemi au delà du talus de la route de Haguenau, au coude qu'elle forme à l'Ouest de Spachbach. Les 10e et 11e compagnies du *37e* et le 1er bataillon du *50e* parviennent à s'y maintenir, malgré l'échec subi à ce moment à leur gauche par onze compagnies prussiennes (4), chassées du Nieder-Wald par le 2e bataillon du 3e zouaves (4e division) et le 2e bataillon du 56e de ligne (4e division).

La situation, sur cette partie du champ de bataille, demeurera stationnaire jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Toutes les tentatives que firent les Allemands pour déboucher de Wœrth furent repoussées par le feu avec des pertes considérables. Il en fut de même des efforts du demi-régiment de gauche du 2e zouaves et du 3e ba-

---

(1) « Formés en colonnes de compagnie », dit l'*Historique du Grand État-Major prussien* (3e livraison, page 230).

(2) *Ibid.*

(3) Le *46e* constitue, avec le *6e* grenadiers, la *19e* brigade.

(4) Dix appartenant à l'avant-garde du XIe corps (six compagnies du *87e*, quatre du *80e*); une (12e du *50e*) à la *20e* brigade du Ve corps.

Digitized by Google

taillon du 36e pour pénétrer dans le bourg. Ces troupes conservèrent leurs emplacements de la matinée. Les 3e et 2e bataillons du 48e, au contraire, déployés tout d'abord de part et d'autre du ravin à l'Est de Frœschwiller, se trouvant trop en butte aux feux écrasants de l'artillerie prussienne, rétrogradèrent jusqu'à la lisière Sud du bois de Frœschwiller. Leurs tirailleurs, seuls, restèrent en position : ceux du 3e bataillon, sur le flanc Nord du ravin, ceux du 2e sur les pentes Est du mamelon Sud de ce ravin.

Le colonel Suzzoni, du 2e tirailleurs, ayant fait demander, plus tard, du renfort aux troupes établies sur le plateau de Frœschwiller, on lui envoya les soutiens et compagnies disponibles du 2e bataillon du 48e, de sorte que les tirailleurs de ce bataillon en furent définitivement privés (1).

*
* *

Quelques instants avant de donner à la *20e* brigade l'ordre de se porter à l'attaque, le général de Kirchbach avait envoyé le capitaine Mantey auprès du général de Bose, et le lieutenant de Reibnitz auprès du général de Hartmann, pour leur faire connaître la situation à Wœrth, les informer de la décision qu'il avait prise en conséquence, et les prier d'agir sur les flancs de l'ennemi, pendant que le Ve corps le maintiendrait de front. Le Prince royal fut avisé de ces démarches (2).

On sait quelle fut la réponse du général de Hartmann : il avait consenti, malgré l'ordre écrit qu'il avait reçu de cesser le combat, à arrêter sur les points qu'elles occupaient, ses troupes déjà en retraite sur Lembach. De son côté, le général de Bose fit observer que,

(1) Général Bonnal, *loc. cit.*, page 284.
(2) Stieler von Heydekampf, *loc. cit.*, page 46.

Digitized by Google

« d'après l'ordre de l'armée, il ne pouvait, avec son « avant-garde, s'avancer que jusqu'à la Sauer (1) ».

Le capitaine Mantey et le lieutenant de Reibnitz rejoignirent le général de Kirchbach au moment où la *20e* brigade, appuyée par deux bataillons du *6e* grenadiers et par le 2e bataillon du *46e*, ne se maintenait qu'avec peine à Wœrth et sur la route de Haguenau au Sud (2). D'autre part, la major de Hahnke, de l'état-major de la IIIe armée, venait de transmettre au général de Kirchbach l'ordre du Prince royal « de ne pas accepter le combat et d'éviter tout ce qui pourrait en amener la reprise (3) ».

« Dans ces conditions, on ne pouvait guère compter « sur un résultat favorable. Mais, après les pertes consi- « dérables que l'on avait déjà faites, il n'était pas possible « de cesser la lutte sans ébranler fortement le moral « des troupes ; le commandant du Ve corps d'armée « persista dans sa résolution première ; il fit inviter « encore une fois les corps voisins à attaquer de la ma- « nière indiquée, et prier S. A. R. par le premier aide « de camp major Manché, de vouloir bien donner des « ordres dans ce sens.

« Le général de Bose fit répondre qu'il ne laisserait « pas le Ve corps dans l'embarras (4) (5). »

---

(1) Stieler von Heydekampf, *loc. cit.*, page 46.

(2) « Le général major Walther de Montbary, craignait de ne pou- « voir plus tenir longtemps et demandait du secours avec instance.. .. » (Stieler von Heydekampf, *loc. cit.*, page 48.)

(3) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 235.

(4) Stieler von Heydekampf, *loc. cit.*, page 47.

(5) L'*Historique du Grand État-Major prussien* donne (3e livraison, pages 235 et 236) les raisons suivantes de la détermination prise par le général de Kirchbach de continuer la lutte, malgré l'ordre qu'il avait reçu du Prince royal « de ne pas accepter le combat et d'éviter tout ce « qui pourrait en amener la reprise ».

Il ne se dissimulait pas que, « dans la situation actuelle, il n'était pas

Digitized by Google

## § 4. — *Engagement de l'avant-garde du XI^e corps.*

Vers 8 h. 30 du matin, l'avant-garde du XI^e corps (*41^e* brigade d'infanterie, 1^er et 2^e escadrons du *14^e* hussards, deux batteries : *1/11*, *2/11*) se trouvait rassemblés au débouché occidental de la forêt (Westerholtz) située

---

possible de rompre le combat sans exposer l'avant-garde à des pertes très fortes, et que la retraite de ces troupes de la rive droite sur la rive gauche de la Sauer, coïncidant avec le mouvement rétrograde des deux corps latéraux, donnerait à l'adversaire le droit incontestable de s'attribuer un succès qui, pour n'être que de peu d'importance au point de vue matériel, n'en aurait pas moins un effet moral fort sérieux. D'autres considérations encore s'ajoutaient à celles qui précèdent ; le roulement des trains, que l'on avait entendu pendant la nuit et qui durait encore au jour, portait à supposer que l'ennemi se renforçait incessamment et que, en différant l'offensive, on ne pouvait qu'ajouter aux difficultés déjà existantes ».

Enfin, le général de Kirchbach pouvait espérer un succès décisif d'une attaque de front immédiate, quand même il ne serait soutenu que plus tard par Langensoultzbach et par Gunstett.

Toutes ces raisons ne paraissent pas également admissibles.

Si le V^e corps avait rompu le combat, son avant-garde n'aurait pas été exposée à des pertes très fortes, car elle aurait mis entre elle et le 1^er corps l'obstacle de la Sauer, et la retraite de l'infanterie aurait été protégée par toute l'artillerie du corps d'armée, qui avait pris manifestement la supériorité sur l'artillerie française.

L'effet moral produit par la rupture du combat avait son importance, mais cette raison avait été appréciée d'une façon tout opposée par le Prince royal, ou du moins négligée par lui.

Quant à l'espoir que nourrissait le général de Kirchbach d'un succès obtenu par une attaque de front, rien jusqu'à présent ne l'autorisait à le croire fondé. C'était une hypothèse et non un argument. *L'Historique du Grand Etat-Major prussien* s'exprime ainsi à ce sujet :

« En avant du front du V^e corps, on était parvenu, il est vrai, à « réduire provisoirement au silence l'artillerie ennemie et à prendre « pied sur la rive opposée de la Sauer; mais les péripéties de l'action « n'avaient montré que plus clairement les difficultés d'une attaque de « front contre les hauteurs où l'adversaire occupait une position aussi « forte que bien défendue (page 235). »

Seule, la considération des renforts qui pouvaient arriver aux Fran-

Digitized by Google

à l'Ouest de Hœlschloch, l'infanterie au Nord de la route de Gunstett, l'artillerie et la cavalerie au Sud. Le 3e bataillon du *80e*, tête d'avant-garde, était venu, vers 8 h. 15, soutenir le 2e bataillon du *50e* (Ve corps) à Gunstett; le 2e bataillon du *87e*, occupé à placer des avant-postes sur la lisière méridionale de la forêt, se ralliait pour rejoindre le gros de la *41e* brigade. Sur l'ordre du général de Schachtmeyer, commandant la *21e* division, l'artillerie divisionnaire prend position, vers 9 h. 15, sur le mamelon 223, au Nord-Ouest de Gunstett, pour contre-battre les trois batteries de la division de Lartigue, établies sur les hauteurs à l'Ouest de la Ferme Lansberg, et qui ont manifesté précédemment leur présence en tirant sur le Bruck-Mühl. Le 1er bataillon du *80e*, désigné comme soutien de l'artillerie divisionnaire, se place, par demi-bataillon, à chacune des ailes de la ligne des pièces.

Tandis que la batterie de mitrailleuses de la division de Lartigue (10e du 12e, Zimmer) ouvre le feu sur l'infanterie prussienne en marche sur Gunstett, les deux batteries de 4 s'engagent contre l'artillerie de la *21e* division (1).

« La lutte était tout à fait inégale ; nous avions à « répondre avec deux batteries de 4 à quatre batteries « de bien plus gros calibre; les projectiles prussiens « avaient une trajectoire très tendue, une grande vi- « tesse, et arrivaient avec une précision remarquable « dans chacune des batteries, qu'aucun pli de terrain « ne permettait de défiler. Les dégâts causés par ce

---

çais était sérieusement valable; encore fallait-il être bien sûr de la coopération des corps voisins (IIe bavarois et XIe corps) et de l'arrivée en temps utile des corps de seconde ligne.

(1) Rapport du lieutenant-colonel commandant l'artillerie de la division de Lartigue sur le rôle des batteries de la division le 6 août 1870, daté du 13 août 1870.

Digitized by Google

« tir auraient certainement été très grands si la nuit « précédente nous n'avions pas eu une pluie torren- « tielle ; la terre était grasse et compacte, et les projec- « jectiles, éclatant en terre, n'envoyaient que peu « d'éclats ; ils étaient tous à fusée percutante, et nous « n'avons constaté qu'un très petit nombre de ratés (1) ».

Vers 9 h. 30, sur l'ordre du maréchal de Mac-Mahon, les deux batteries de 12 de la réserve d'artillerie (11e et 12e du 6e) avaient été envoyées à la division Conseil-Dumesnil, dont l'artillerie n'avait pas rejoint.

« L'emplacement sur lequel était développée cette « division ne permettant pas de mettre les douze pièces « en batterie, j'ai fait mettre en réserve la 12e batterie « du 6e (capitaine Dupuy), et la 11e batterie du 6e (ca- « pitaine Rivals) a été mise en batterie en avant du front « de la division (à l'Est d'Elsashausen), de manière à « tirer sur une troupe ennemie qui se massait à « 1,500 mètres en avant dans la plaine..... Cinq « pièces seulement ayant vue sur les troupes ennemies, « la sixième a été maintenue à l'écart. Le feu de ces « cinq pièces a duré environ une heure, pendant laquelle « elles ont tiré 58 coups. (Le feu des batteries ennemies « ne lui a fait aucun mal.) Ce tir a eu pour effet de jeter « un peu de désordre dans les masses ennemies. Mais la « division ayant fait un mouvement en avant qui mas- « quait notre tir (2), j'ai dû faire retirer en arrière la « 11e batterie du 6e, pour la joindre à la 12e. Elles ont « été mises alors en réserve derrière le chemin sur « lequel était placée auparavant une partie de la divi-

---

(1) Rapport du lieutenant-colonel commandant l'artillerie de la division de Lartigue sur le rôle des batteries de la division le 6 août, daté du 13 août 1870.

(2) Il s'agit sans doute du mouvement offensif du demi-régiment de droite du 2e zouaves et du 1er bataillon du 21e de ligne contre la 20e brigade (pages 178 et 180).

Digitized by Google

« sion, laissant le bois à sa droite (1). C'est dans cette po-
« sition qu'un obus tombant au milieu de la 11e batterie
« a tué le sous-lieutenant Peuillard et blessé grièvement
« un sous-officier, un canonnier et trois chevaux.

« Les batteries ne me paraissant pas en sûreté dans le
« cas où le bois serait occupé par les Prussiens (prévi-
« sion qui a été justifiée un peu plus tard), je les ai
« ramenées dans le vallon à droite de Frœschwiller,
« auprès des autres batteries de la réserve (2) ».

Les deux batteries de 4, puis la batterie de mitrailleuses de la division de Lartigue, cessèrent le feu également, réservant leurs projectiles pour la suite du combat. Dès lors, l'artillerie de la *21e* division devenait disponible tout entière pour appuyer la marche de l'infanterie de la *41e* brigade (3).

Celle-ci, après l'envoi du 3e bataillon du *80e* sur Gunstett, et du 1er bataillon du même régiment en soutien de l'artillerie, ne comprenait plus que quatre bataillons : le 2e du *80e* et les trois du *87e*. Le colonel de Koblinski, commandant la *41e* brigade, partage ces quatre bataillons en deux groupes. Celui de droite, composé du 3e bataillon du *87e* et des 1re et 2e compagnies du même régiment (première ligne) et du 2e bataillon du *80e* (deuxième ligne), est dirigé, par Oberdorf,

---

(1) Probablement le chemin qui va de Frœschwiller à Morsbronn par le Niederwald.

(2) Rapport du lieutenant-colonel commandant supérieur des 11e et 12e batteries du 6e, appartenant à la réserve d'artillerie du 1er corps.

D'après l'*Historique du Grand État-Major prussien* (3e livraison, page 232), l'artillerie du XIe corps aurait lutté contre les trois batteries de la division de Lartigue et contre deux batteries françaises qui « tiraient d'écharpe de la croupe à l'Est d'Elsashausen. » On a vu que, sur ce dernier point, il n'y avait en réalité que cinq pièces de 12.

(3) Les batteries du XIe corps n'avaient que peu souffert du feu de l'artillerie française. Elles avaient subi plus de pertes dues aux balles qui leur arrivaient du Nieder-Wald et de la route de Haguenau. (Hoffbauer, *loc. cit.*, page 30.)

Digitized by Google

sur Spachbach. Celui de gauche, formé des 3e et 4e compagnies du *87e* (première ligne) et du 2e bataillon du *87e* (deuxième ligne), marche sur Gunstett, pour renforcer sur ce point le 3e bataillon du *80e* et le 2e bataillon du *50e* (Ve corps), qui s'y trouvaient déjà. Pendant ce temps, la *42e* brigade se rassemble à la lisière occidentale de la forêt, à la place même que vient de quitter la *41e* brigade ; le *11e* bataillon de chasseurs, qui tient la tête, est dirigé sur Gunstett.

Les six compagnies du *87e*, constituant la première ligne du groupe de droite, franchissent la Sauer à Spachbach, partie à gué, partie sur une passerelle improvisée, et gagnent la rive droite sans grandes difficultés, la lisière du Nieder-Wald la plus rapprochée (1) n'étant occupée que par une compagnie de grand'garde du 3e zouaves (2e du 2e bataillon).

Mais les prairies qui bordent la rivière jusqu'à la route de Haguenau n'offrent aucun abri aux fractions arrivées les premières. « Un plus long arrêt ne pouvait qu'en-« traîner des pertes nouvelles. Prenant un rapide parti, « les officiers ramassent aussitôt tous les hommes qu'ils « ont sous la main et se lancent avec eux vers le Nieder-« Wald, en coupant les prairies et la route de Hague-« nau » (2).

Le 2e bataillon du *80e* (deuxième ligne) franchit la Sauer à son tour.

L'infanterie ennemie, dont l'attaque a été appuyée par le feu de l'artillerie de la *21e* division, refoule la compagnie du 2e zouaves dans l'étranglement que forme le secteur boisé bordé par la route de Haguenau. Là, elle est soutenue par la 3e compagnie du 2e bataillon, puis par le reste de ce bataillon, qui accourt sous les ordres du commandant Pariset et oppose aux Prussiens une bar-

(1) Saillant nord du secteur boisé qui borde la route de Haguenau.
(2) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 233.

Digitized by Google

rière infranchissable. Le combat se continue sous bois, à bout portant, avec de fortes pertes de part et d'autre et avec une intensité croissant en proportion des renforts que reçoit l'adversaire : 2e bataillon du *80e* et 12e compagnie du *50e*.

« Le capitaine de Mascureau tombe le premier ; sa « mort est le signal de hurrahs de la part des Prussiens ; « ses hommes reculent ; mais le lieutenant Bardol et « l'adjudant Fabre des Estavels les arrêtent, les ramènent « au combat et conquièrent le terrain où gisait le « cadavre de leur capitaine ; un moment après, le com- « mandant Pariset est tué raide ; puis ce sont : le lieute- « nant-colonel Deshorties qui est atteint mortellement, « le sous-lieutenant Saltzmann qui succombe à la suite « de plusieurs blessures, MM. Forcioli, Bardol, Gros, « de Givry et Gaillard qui sont blessés, et enfin le capi- « taine Jacquot qui, après avoir eu son cheval tué, est « blessé lui-même et revient au combat après avoir été « pansé..... (1) ».

Le colonel Bocher, du 3e zouaves, engage successivement 2 compagnies du 3e bataillon ; les sapeurs accourent eux-mêmes pour dégager le drapeau que tient d'une main ferme le sous-lieutenant Marie, qui a déjà reçu une blessure et dont les vêtements sont troués par les balles (2).

Le colonel Bocher rencontre à ce moment le capitaine adjudant-major Hervé, envoyé en reconnaissance par le général Fraboulet de Kerléadec, commandant la 1re brigade (4e division), et lui donne l'ordre d'aller rapidement rendre compte au général de Lartigue de la gravité de la situation et de lui demander du secours. Puis il engage sa dernière réserve : trois compagnies du 3e bataillon, n'en conservant plus qu'une au carrefour à l'Ouest de la cote 228.

---

(1) Historique du 3e régiment de zouaves.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

Le général de Lartigue autorise le capitaine Hervé à prendre le 2e bataillon du 56e (commandant Billot), mais ce bataillon est déjà engagé en partie à la droite du 3e tirailleurs, et il faut le temps de le retirer du feu. Au moment où il entra en ligne, « la position était encore à « nous, grâce à la ténacité des officiers et des zouaves, « qui se faisaient tuer sur place plutôt que d'abandonner « la position; cependant, on sentait qu'on avait produit « le maximum d'efforts..... » (1).

Le colonel Bocher tire son épée, fait mettre la baïonnette au canon, battre la charge et s'élance à la tête des zouaves contre l'ennemi. Les Prussiens cèdent ; ils sont expulsés du Nieder-Wald, poursuivis à travers la vallée et rejetés sur la Sauer, qu'ils repassent dans la plus grande confusion; « ce n'est qu'à Spachbach qu'il « devient possible de remettre un peu d'ordre parmi « ces troupes (2) » (11 h. 30). Mais, dès que le flot des fuyards s'est écoulé sur la rive gauche de la Sauer, les batteries de gauche du Ve corps et celles de la 21e division ouvrent le feu et obligent les zouaves à regagner la lisière du Nieder-Wald. De là, ils entretiennent une fusillade avec l'ennemi, placé de l'autre côté de la rivière. Les choses restèrent en l'état jusque vers midi (3).

Ce glorieux fait d'armes se passait un peu avant le moment où le demi-régiment de droite du 2e zouaves

---

(1) Historique du 3e régiment de zouaves.

(2) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 234.

(3) « Le passage de la Sauer par six compagnies du *87e*, bientôt « suivies du 2e bataillon du *80e*, et l'attaque du Nieder-Wald, ont été « prématurées. Si les soldats du *87e*, postés sur la rive gauche, à hau- « teur de Spachbach et en aval, souffraient du feu des Français sans « pouvoir y répondre, il convenait de les abriter derrière Spachbach en « laissant seulement au bord de l'eau quelques postes de surveillance.

« Cette attaque était tout à fait intempestive, car, au moment où « elle se fit (10 heures), la majeure partie de l'artillerie du XIe corps « était encore loin en arrière ». (Général Bonnal, *loc. cit*, page 300.)

Digitized by Google

rejetait dans Wœrth la fraction de droite de l'avant-garde du V^e corps.

A peu près à la même heure, le groupe de gauche de la *41^e* brigade (2^e et 4^e compagnies, et 2^e bataillon du *87^e*) subissait un échec dans une tentative de passage à Gunstett. Ces six compagnies se portent au Bruck-Mühl, pour renforcer deux compagnies du 2^e bataillon du *50^e* (V^e corps) engagées contre le 1^er bataillon du 3^e zouaves, tandis que le 3^e bataillon du *80^e* (ancienne tête d'avant-garde de la *41^e* brigade), qui occupait déjà Gunstett, déploie les 10^e et 11^e compagnies aux débouchés Ouest du village; peu après, le *11^e* bataillon de chasseurs (*42^e* brigade) s'établit dans les vignes, entre Gunstett et le moulin (9 h. 30).

Après une demi-heure d'une fusillade assez vive, le *11^e* bataillon de chasseurs traverse le pont de Gunstett, soutenu par la 6^e compagnie du *50^e*, et marche à l'attaque du 1^er bataillon de chasseurs (division de Lartigue). Celui-ci, très éprouvé déjà par les feux combinés de l'artillerie et de l'infanterie ennemies, réduit d'ailleurs à trois compagnies, est obligé de céder le terrain pied à pied et de regagner les hauteurs. Mais il n'allait pas tarder à reprendre l'offensive.

« Il était 11 h. 1/2. Le colonel Gandil (commandant le « 3^e Tirailleurs) voit le manque d'unité de notre action et « les progrès des assaillants. Une attaque vigoureuse est « indispensable si l'on veut empêcher ceux-ci de prendre « pied sur la rive droite de la Sauer. Il n'a avec lui que « trois compagnies : 1^re, 2^e et 3^e (du 2^e bataillon); il les « forme en bataille, s'élance à leur tête et, d'un bond « irrésistible, se rue sur la colonne ennemie qui, immé- « diatement, rétrograde en désordre vers le pont de « Gunstett. Tout plie, tout cède devant cette charge à « fond; les tirailleurs franchissent le pont à la suite des « Prussiens, poursuivent ceux-ci la baïonnette dans les « reins, les refoulent jusqu'aux premières maisons de

Digitized by Google

« Gunstett; mais là, épuisés par l'effort héroïque, « surhumain, qu'ils viennent de fournir, assaillis par le « feu qui part du village (1), ils doivent s'arrêter, puis « céder à leur tour et repasser le pont pour venir se « reformer en arrière et mettre un peu d'ordre dans « leurs rangs, qui viennent d'être complètement déci- « més. Parmi les morts, on compte le capitaine de « Bourgoing, frappé glorieusement à la tête de la « 2e compagnie, et le sous-lieutenant Mustaphà-ben- « Amard (2). »

Cette contre-attaque avait été soutenue en seconde ligne par les 1er et 3e bataillons du 56e de ligne, que le général de Lartigue avait appelés au secours du 1er bataillon de chasseurs. Grâce à cet appui, les tirailleurs du 2e Turcos et du 1er bataillon de chasseurs se maintiennent dans une houblonnière, voisine du pont de Gunstett, d'où ils tiennent ce débouché sous leur feu et « inquiètent la rive gauche de la Sauer » (3).

Le combat se continua par une fusillade sans importance; l'ennemi repoussé se tenait sur la défensive, aussi bien à Gunstett qu'à Spachbach et à Wœrth.

E.

---

(1) Exécuté par les 10e et 11e compagnies du 3e bataillon du *80e*. Les six compagnies du *87e*, établies au Bruck-Mühle, avaient pris, de leur côté, des dispositions pour recueillir le *11e* bataillon de chasseurs, et arrêtèrent les turcos par des feux qui les prenaient d'écharpe.

(2) Historique du 3e tirailleurs, page 322.

(3) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 234. « Cette contre-attaque est remarquable. Rien n'y manque : « mouvement enveloppant des turcos contre l'aile gauche des cinq « compagnies prussiennes; marche en bataille de deux bataillons du « 56e en deuxième ligne pour soutenir chasseurs et turcos et leur « donner l'impulsion. Les formations minces de cette contre-attaque « sont très bien adaptées à la situation d'une infanterie marchant à « découvert sous le feu d'une artillerie maîtresse du terrain ». (Général Bonnal, *loc. cit.*, page 303.)

Digitized by Google

# DOCUMENTS ANNEXES.

## La journée du 6 août en Alsace.

### 1er CORPS.

#### a) Journaux de marche.

**Journal de marche du 1er corps d'armée.**

Les reconnaissances de cavalerie (1), rentrées au point du jour, n'avaient pas rencontré l'ennemi sur la rive gauche du Sauerbach, en avant de nos positions et rien n'annonçait que nous serions attaqués dans la journée quand, à 7 heures du matin, des coups de canon se firent entendre du côté de Gœrsdorf et furent bientôt suivis d'une assez vive fusillade. Le Maréchal, qui était monté à cheval au premier coup de canon, crut d'abord qu'il ne s'agissait que d'une simple reconnaissance : la gauche de la 3e division était seule engagée et contenait facilement l'ennemi ; mais celui-ci ne tarda pas à mettre en action de nouvelles batteries d'artillerie qui ouvrirent leur feu sur le centre de nos positions pendant que de nombreux tirailleurs passaient la rivière et attaquaient notre centre et notre gauche. Ce n'était encore là, cependant, qu'une fausse attaque, destinée à nous tromper sur les véritables intentions de l'ennemi.

Pendant cette première période de la bataille, la 1re division du 7e corps (Conseil-Dumesnil) arrivée dans la nuit par le chemin de fer de Strasbourg à Reichshoffen (2), était venue prendre position à la droite de la 2e division et n'avait pas tardé à entrer en ligne, à la droite de la 3e division, reliant plus solidement cette division avec la 4e.

---

(1) Dirigées sur Lembach et sur Haguenau, d'après les *Souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon*.

(2) Pour les heures d'arrivée des éléments de la division Conseil-Dumesnil, voir *Revue d'Histoire*, novembre 1901, page 1097.

Digitized by Google

De son côté, la division de cavalerie de réserve du général de Bonnemains avait quitté le bivouac de Reichshoffen aux premiers coups de canon et était venue prendre position en arrière de Frœschwiller et derrière la deuxième division d'infanterie.

Vers 11 heures, l'attaque s'accentua plus vigoureusement et le combat devint général. L'ennemi, qui disposait de forces très considérables, lança sur le centre et la droite de nos positions de fortes colonnes d'infanterie, précédées par une nuée de tirailleurs et soutenues en arrière par une puissante artillerie. Soixante à quatre-vingts bouches à feu, placées en batterie sur les hauteurs de Gunstett, à 2,500 mètres environ d'Elsashausen, inondaient le champ de bataille de leurs projectiles et portaient la mort jusque dans nos réserves les plus éloignées. Notre artillerie essaya de contre-battre l'artillerie ennemie avec ses pièces de 12, mais elle en reconnut bientôt l'impossibilité. Nous acquîmes la triste certitude que les canons prussiens portaient beaucoup plus loin et plus juste que les nôtres.

Attaquées par des forces trois fois supérieures, nos troupes soutinrent longtemps cette lutte inégale et sur plusieurs points repoussèrent l'ennemi. A gauche, nous soutînmes le combat avec avantage contre les Bavarois qui essayèrent en vain d'enlever nos positions. Mais, accablées par le nombre, épuisées de fatigue et menacées d'être tournées par des masses profondes d'infanterie, les troupes de la 4e division plièrent et abandonnèrent leurs positions.

Il était 3 heures; les Prussiens gagnaient du terrain; au centre et à droite toutes nos réserves avaient été successivement engagées, et, malgré de vigoureux retours offensifs, malgré plusieurs charges brillantes de cavalerie et les feux bien dirigés de notre artillerie qui, dans cette journée, fit des prodiges de valeur, la marche en avant de l'ennemi ne put être arrêtée. La Maréchal, craignant d'être enveloppé et coupé de sa ligne de communication, ordonna la retraite sur Saverne. Elle s'effectua en assez bon ordre, sous la protection de la 1re division qui avait le moins souffert pendant la bataille et dont la ferme attitude aux derniers moments de la lutte, empêcha l'ennemi de nous poursuivre avec vigueur.

La 1re division opéra sa retraite sur la Petite-Pierre (1) : le reste des troupes sur Reichshoffen et Niederbronn et ensuite sur Saverne, à l'exception de quelques hommes isolés qui prirent la route de Bitche.

A Niederbronn nous trouvâmes une division du 5e corps qui venait

(1) Cette direction ne fut suivie que par le général Ducrot avec un bataillon du 18e de ligne et environ 1500 hommes de différents corps.



Digitized by Google

d'y arriver (1). Le Maréchal lui fit prendre position pour protéger au besoin la retraite du 1er corps; mais l'ennemi se contenta de lancer quelques obus et notre retraite ne fut pas sérieusement inquiétée.

Nos pertes étaient de 4,000 à 5,000 hommes, tués, blessés ou disparus (2). Celles de l'infanterie ennemie, exposée au feu de nos chassepots, devaient être beaucoup plus considérables en tués et en blessés.

Nous avions lutté pendant 9 heures contre plus de 100,000 hommes et le 1er corps, y compris la division Conseil-Dumesnil et la division de cuirassiers, ne comptait que 35,000 combattants.

*Notes sur les opérations du* 1er *corps de l'armée du Rhin et de l'armée de Châlons, dictées par le Maréchal à Wiesbaden en janvier* 1871.

Le 6, à 7 heures du matin, des coups de canon se firent entendre dn côté de Gœrsdorf; ils furent bientôt suivis d'une fusillade assez vive qui s'engagea à la gauche de la division Raoult, établie sur le contrefort qui s'avance au Nord-Est de Frœschwiller. Cette division contint d'abord l'ennemi sans difficulté, mais celui-ci ne tarda pas à mettre en action de nouvelles batteries qui ouvrirent le feu sur le centre de nos positions et le couvrirent de projectiles. Sous la protection de ce feu, de nombreux tirailleurs passaient la rivière et attaquaient le front de la position.

En ce moment, la division Conseil-Dumesnil, du 7e corps, arrivée de Strasbourg à Reichshoffen pendant la nuit, se porta sur le champ de bataille et vint se placer en seconde ligne, à la droite de la division Pellé.

La division de cuirassiers de Bonnemains, qui avait passé la nuit à Reichshoffen, se porta également, au premier coup de canon, sur le plateau de Frœschwiller et s'établit en arrière du centre de la ligne de bataille (3).

Vers les onze heures, l'attaque qui paraissait jusqu'alors indécise et pouvait être prise pour une simple démonstration, s'accentua plus vigoureusement et se changea en un engagement général. L'ennemi, qui disposait de forces très considérables, lança sur le centre et sur la droite de nos positions de fortes colonnes d'infanterie précédées d'une nuée de tirailleurs et soutenues par une puissante artillerie. Une

(1) 3e division (Guyot de Lespart).

(2) Dans les notes dictées à Wiesbaden, le Maréchal donne les chiffres de 8,000 à 9,000 hommes, et dans ses *Souvenirs*, celui de 6,000.

(3) Voir page 197, note 2.

Digitized by Google

grande batterie, placée sur les hauteurs de Gunstett, inondait d'obus le champ de bataille et atteignait même nos réserves les plus éloignées (1).

Attaquées par des forces au moins trois fois supérieures, nos troupes opposèrent longtemps la plus énergique résistance; sur plusieurs points même et notamment à la gauche, elles réussirent à repousser l'ennemi, mais sur les 3 heures du soir, épuisée par cette lutte inégale, accablée par le nombre, et tournée par des masses énormes d'infanterie, l'aile droite fut contrainte de se replier.

Au centre, les Prussiens gagnaient également du terrain. Toutes les réserves avaient été successivement engagées, et malgré de vigoureux retours offensifs, malgré plusieurs charges brillantes de cavalerie et les feux de notre artillerie, qui tint en position jusqu'à la dernière limite, la marche en avant de l'ennemi ne put être arrêtée.

Le Maréchal, tourné par sa droite et menacé d'être enveloppé, ordonna la retraite. Elle s'effectua en assez bon ordre sous la protection de la division de gauche, division Ducrot, qui avait le moins souffert pendant la bataille et dont la ferme attitude empêcha l'ennemi de nous poursuivre trop vivement.

Le Maréchal dirigea le mouvement de retraite sur Saverne. En marchant sur Bitche, dont la ligne télégraphique avait déjà été coupée par l'ennemi, il craignait que sa colonne, obligée de s'avancer par une seule route, dans un long défilé, n'y fût coupée par quelque nouveau corps ennemi et compromise. D'un autre côté, il espérait, en se portant sur la ligne de communication principale entre Strasbourg et Paris, pouvoir tenir quelque temps sur cette ligne, ralentir la marche de l'ennemi, et donner le temps de pourvoir à l'approvisionnement de Strasbourg, qu'il savait être très incomplet.

En passant à Niederbronn, il rencontra la division Guyot de Lespart, du corps du général de Failly, qui venait d'y arriver. Elle prit position de manière à protéger au besoin la retraite du 1er corps, mais l'ennemi se contenta de lancer quelques obus et n'inquiéta pas sérieusement notre retraite.

Une des brigades (2) de cette division forma l'extrême arrière-garde du 1er corps, l'autre brigade (3) rejoignit le 5e corps à Bitche.

Nos pertes, dans cette journée, s'élevèrent à 8,000 ou 9,000 hommes, y compris les prisonniers; un très grand nombre de ceux-ci apparte-

---

(1) Le maréchal de Mac-Mahon ainsi que le Journal de marche du 1er corps ne mentionnent que les batteries ennemies de Gunstett (XIe corps), sans parler de celles du Ve, établies à l'Est de Wœrth.

(2) 2e brigade (de Fontanges).

(3) 1re brigade (Abbatucci).

Digitized by Google

naient au personnel de l'administration et des ambulances établies à Frœschwiller.

Nous avions eu affaire à 140,000 hommes environ de l'armée du prince royal de Prusse ; le premier corps, en y comprenant la division Conseil-Dumesnil et les cuirassiers du général de Bonnemains, comptait à peine 35,000 combattants.

Les troupes, à l'exception de la division Ducrot qui prit le chemin de la Petite-Pierre, marchèrent toute la nuit et arrivèrent le lendemain matin de bonne heure à Saverne. Après les efforts qu'elles venaient de faire, il s'était produit parmi elles un désordre inévitable. Beaucoup d'hommes étaient sans sac et sans effets de campement ; ils les avaient perdus à Wissembourg et à Frœschwiller. Le parc de réserve de l'artillerie n'avait pas pu rejoindre avant la bataille (1). Il était impossible de compléter les munitions qui avaient été épuisées.

Un nombre considérable d'officiers supérieurs et de commandants de compagnie avaient été tués. Les cadres et, par suite, les régiments se trouvaient désorganisés, et la désorganisation ne pouvait que s'accroître par les fatigues ou les dangers d'un nouveau combat.

Dans cet état de choses, le Maréchal, dont l'intention avait d'abord été de s'arrêter sur les Vosges, crut devoir continuer sa retraite jusqu'au camp de Châlons, seul point où il put trouver les ressources suffisantes pour refaire son corps d'armée. Il informa de son mouvement le général Douay, à Belfort, lui fit connaître l'impossibilité où il allait se trouver de lui donner des ordres, et l'invita à prendre directement les instructions du major général à Metz.

## *Souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon* (2).

6 août.

Le 6 août, j'envoyai des reconnaissances de cavalerie dans la direction de Lembach et Haguenau. Elles rentrèrent sans avoir rencontré l'ennemi.

Par suite, je ne croyais pas être attaqué dans la journée, lorsque, vers 7 heures, des coups de canon se firent entendre dans la direction de Gœrsdorf, suivis bientôt d'une assez vive fusillade. Vers 7 heures du matin, le général von Walther, commandant une brigade du V^e^ corps,

---

(1) Un échelon du parc d'artillerie du 1^er^ corps se trouvait en réalité à Reichshoffen depuis le 5 août, 8 heures du matin.

(2) Ainsi qu'on pourra le constater, ces *Souvenirs* semblent avoir été écrits après la publication de l'*Historique du Grand État-Major prussien*.

Digitized by Google

exécuta une reconnaissance dans la direction de Wœrth. Il crut apercevoir dans le camp français un mouvement de troupes exécutant un départ; voulant s'en assurer, il porta en avant un bataillon d'infanterie et une batterie. Cette batterie arriva sur les hauteurs qui dominent Wœrth et lança une dizaine d'obus qni déterminèrent quelques incendies dans ce village. L'infanterie arriva jusqu'à Wœrth, qu'elle trouva inoccupé. Les ponts étaient rompus, mais un peloton de tirailleurs traversa la Sauer à gué.

Bientôt le combat s'engagea entre ce bataillon et les zouaves, qui occupaient la rive opposée. Le général Walther, ne pouvant plus douter de la présence de fortes masses, rompit le combat et rentra vers 8 h. 1/2 à son bivouac, conformément aux instructions du Prince royal, qui avait prescrit de ne point s'engager ce jour-là.

M'étant porté sur les hauteurs qui dominent Wœrth, sur la rive droite du Sultzbach, j'appris que la division Conseil-Dumesnil venait de débarquer à Reichshoffen (1). Je lui prescrivis de se porter sur la droite de la division de réserve (Pellé), sur les hauteurs d'Elsashausen.

La division de cuirassiers Bonnemains vint s'établir à la droite de la brigade Septeuil (2).

Vers 7 h. 1/2, le général Lartigue, qui avait entendu le canon de Goersdorf, fit rectifier la position occupée par le 3e zouaves. Il porta son bataillon (3) un peu plus en avant dans la direction de Gunstett. Les tirailleurs de ce bataillon, en approchant du Sauerbach, reçurent le feu des troupes prussiennes occupant le moulin de Brück. De là un nouvel engagement. Le général Lartigue fit avancer une batterie qui ouvrit le feu sur le moulin et le village de Gunstett, et comme, de ce côté, aucune des deux troupes engagées n'était disposée à l'attaque, le combat dégénéra bientôt en une fusillade insignifiante.

Toutefois, le bruit du canon avait donné l'éveil à la droite et à la

---

(1) Voir *Revue d'Histoire*, novembre 1901, page 1097.

(2) D'après le Journal de marche du 3e hussards (brigade de Septeuil), la division de Bonnemains vint se placer en arrière, à gauche du 3e hussards.

D'après l'Historique du 3e régiment de cuirassiers, la gauche de la division de Bonnemains se trouvait « à environ 200 mètres de la route « de Reichshoffen à Wœrth par Frœschwiller (première position). »

L'erreur vraisemblable du maréchal de Mac-Mahon provient peut-être de ce que la division de Bonnemains changea plusieurs fois d'emplacement dans le courant de la journée, pour se soustraire aux projectiles.

(3) Il s'agit probablement du bataillon de droite (1er) du 3e zouaves.

Digitized by Google

gauche de l'armée et amena une bataille générale, malgré les intentions des deux généraux en chef.

De mon côté, j'aurais désiré attendre le 5e corps, qui devait arriver le lendemain (1).

Le général de Bose, commandant le XIe corps, en entendant le canon de Gunstett, dirigea son corps d'armée sur ce point, faisant prévenir le général von Walther, commandant la 3e division du IIe corps bavarois, de presser son mouvement.

Dès qu'il fut arrivé à Gunstett, il fit placer quatre batteries d'artillerie au Nord de ce village. De ce côté, le combat ne prit pas un plus grand développement. Il devint, au contraire, plus vif à notre gauche.

Le général Hartmann, commandant le IIe corps bavarois, donna l'ordre aux troupes qu'il avait sous la main (la 4e division et ses armes spéciales) de se porter sur Frœschwiller. Arrivé à Langensoultzbach, il envoya une batterie sur les hauteurs au Nord de ce village.

L'avant-garde s'avança jusqu'à la lisière du bois, mais, criblée par le feu de nos tirailleurs, elle dut attendre des renforts. Bientôt cette division (général Bothmer) reprit l'offensive, engagea ses dix bataillons, mais ne put qu'à grand'peine gagner du terrain sur sa gauche, du côté du Sultzbach.

Le feu de notre artillerie, placée à Frœschwiller, obligea deux batteries allemandes, qui avaient voulu prendre position de ce côté, à se replier plus en arrière.

A 10 h. 1/2, les pertes de cette division étaient déjà sensibles, lorsque le Prince royal envoya l'ordre de cesser le combat. Le général Bothmer retira alors toutes les troupes en arrière de Langensoultzbach.

Lorsque, sur notre droite, le feu du général de Lartigue avait cessé, je m'étais porté vers la division Ducrot, que je rejoignis quand les premiers coups de fusil venaient d'être tirés.

Je me dirigeai sur une batterie de mitrailleuses, dont je n'avais pas encore eu occasion de voir les effets de tir. Elle ne me parut pas avoir assez de portée pour produire un grand effet. Étant sous le feu des tirailleurs ennemis, elle dut se reporter en arrière. Je crus un moment à une attaque sérieuse, cherchant à tourner notre gauche, et je donnai ordre à un régiment de la division de réserve (2), le 78e, de venir se mettre à la disposition du général Ducrot (3).

Je restai près de lui.

---

(1) Voir, à ce sujet, *Revue d'Histoire*, octobre 1901.

(2) 2e division (Pellé).

(3) En réalité, le 78e fut mis à la disposition du général Raoult. (Voir Rapport du général Pellé et Historique du 78e de ligne.)

Digitized by Google

Bientôt je vis les Bavarois faire un mouvement rétrograde que je ne pouvais m'expliquer. Je pensai qu'ils avaient voulu exécuter sur notre gauche une fausse attaque pour tenter un mouvement plus important sur notre droite. Je revins alors au centre, sur un mamelon au sud-ouest d'Elsashausen et au nord de la forêt de Niederwald. De ce point on pouvait apercevoir l'ensemble du champ de bataille.

J'y restai la plus grande partie de la journée.

Je prescrivis à l'artillerie de réserve de venir prendre position à la gauche et en avant de la division Conseil-Dumesnil, qui n'avait pas encore reçu son artillerie (1). Cette division était exposée au feu déjà assez vif des nombreuses batteries qui occupaient les hauteurs en face de Wœrth.

Notre artillerie produisait bien peu d'effet. La plupart des projectiles éclataient en l'air et il avait suffi aux batteries allemandes de se replier de quelques centaines de mètres pour être absolument à l'abri de nos obus.

Depuis le matin, tout se bornait, au centre, à une lutte d'artillerie qui ne nous était pas favorable. Nous n'avions à opposer aux 108 pièces des V^e^ et XI^e^ corps, qui occupaient les positions en avant de Gœrsdorf et à l'Est de Gunstett, que 36 pièces d'une portée bien inférieure.

Vers 9 heures, le général commandant le V^e^ corps prussien se décida à prendre l'offensive. Il en fit prévenir le général de Bose (XI^e^ corps) et le général Hartmann, et les invita à attaquer en même temps que lui.

A 11 h. 1/2, les V^e^ et XI^e^ corps se portaient en avant. La 10^e^ division d'infanterie commença l'attaque en se portant sur Wœrth. La 20^e^ brigade trouva le village inoccupé, traversa la Sauer et tenta de gravir les hauteurs opposées, mais le 3^e^ zouaves (division Lartigue) (2) et le 2^e^ zouaves (division Raoult), embusqués sur les crêtes à 200 ou 300 mètres de la rivière et dans les vignes, les reçurent par un feu des plus violents, puis se jetèrent en avant et les ramenèrent sur Wœrth. Les zouaves reprirent alors leur ancienne position. Une seconde attaque de la 20^e^ brigade échoua, puis, sous l'appui de la 19^e^ brigade, elle se rallia dans Wœrth. Plusieurs tentatives pour se porter en avant furent repoussées par les zouaves, qui parvinrent même à s'emparer d'une grande partie des maisons situées sur la rive droite, qu'ils durent abandonner à leur tour peu de temps après.

---

(1) Les deux batteries de 12 de la réserve d'artillerie du 1^er^ corps (11^e^ et 12^e^ du 6^e^) furent envoyées à la division Conseil-Dumesnil. D'autre part, les quatre batteries à cheval de cette réserve (1^re^, 2^e^, 3^e^, 4^e^ du 20^e^) entrèrent en action vers 9 h. 30 entre le hameau d'Elsashausen et la route de Frœschwiller à Wœrth.

(2) Le 3^e^ zouaves ne participa pas à cette contre-attaque.

Digitized by Google

Les Prussiens ne purent déboucher de Wœrth, où ils éprouvèrent de grandes pertes par le feu de nos batteries. Ils cherchèrent un refuge dans les jardins un peu en arrière. A l'extrême gauche, le XI^e corps fut encore moins heureux. Le général de Bose, après une vive canonnade de sa nombreuse artillerie, à laquelle le général de Lartigue ne pouvait opposer que deux batteries de 4, réunit son corps d'armée et lui donna l'ordre de traverser la Sauer. La 41^e brigade se porta en avant et traversa la rivière au moment où les 2^e et 3^e zouaves repoussaient les Prussiens à Wœrth. En apercevant le mouvement, le général de Lartigue s'avança à leur rencontre, les arrêta et les rejeta de l'autre côté de la rivière. Cette brigade se reforma bientôt et, soutenue par trois autres bataillons, franchit la Sauer à Bruckmülh. Mais elle n'était pas encore arrivée à la grande route de Wœrth à Haguenau qu'elle était attaquée par le général de Lartigue et rejetée sur la rive gauche.

En résumé, à 1 heure, les trois corps d'armée ennemis engagés en première ligne avaient été repoussés par nos troupes, deux sur la rive gauche de la Sauer, le troisième en arrière de Langensoultzbach.

C'est à ce moment que le Prince royal arriva sur le champ de bataille et s'établit sur les hauteurs en arrière de Wœrth pour se rendre compte de ce qui se passait. La position, à son arrivée, était la suivante :

Les V^e et XI^e corps étaient engagés entre Goersdorf et Gunstett;

Le II^e corps bavarois était en arrière de Langensoultzbach;

Le I^er corps bavarois arrivait et prenait position sur la rive gauche de la Sauer, entre le II^e corps et le V^e corps;

Le corps de Werder était près d'arriver à la gauche du XI^e corps.

Le Prince pensa alors que le V^e corps, qui avait en ligne 25 bataillons appuyés par 200 bouches à feu, pouvait assurer la ligne Goersdorf—Gunstett contre toute tentative de l'ennemi, et que, par suite, il pourrait, avec les autres troupes disponibles, former deux masses de 40,000 hommes chacune pour attaquer les ailes ennemies.

Il donna donc les ordres suivants :

Le II^e corps bavarois agira contre le flanc gauche de l'ennemi, de manière à venir s'établir au delà de la Sauer, dans la direction de Reichshoffen.

Le I^er corps bavarois laissant une division en arrière comme réserve et accélérant sa marche se portera entre le II^e corps bavarois et le V^e corps.

Le XI^e corps marchera vigoureusement contre Frœschwiller, par Elsashausen et le Niederwald.

Dans le corps Werder, la division würtembergeoise suivra par Gunstett le mouvement du XI^e corps au delà de la Sauer.

Digitized by Google

La division badoise (corps Werder) gagnera provisoirement Surbourg.

Les ordres donnés furent immédiatement exécutés ; les corps s'engagèrent à mesure qu'ils se présentèrent devant nos positions.

Jusqu'à 3 heures, ils firent peu de progrès et les divisions françaises restèrent sur les positions qu'elles occupaient depuis le matin.

Les deux corps bavarois gagnèrent peu de terrain, et même au moment où nous battîmes en retraite, ils ne s'avancèrent point suffisamment pour inquiéter sérieusement le mouvement que nous faisions par Frœschwiller et Niederbronn.

Le Ve corps, après plusieurs attaques, avait fini par passer en partie le Sauerbach et par s'établir dans les vignes de la rive droite, mais avant 3 heures il n'avait pu passer le ruisseau de Sultzbach.

Le XIe corps eut des alternatives diverses de Wœrth à Spachbach ; il passa plusieurs fois la Sauer, mais en définitive gagna peu de terrain.

Environ à 2 h. 1/2, j'aperçus entre le Niederwald et Wœrth une colonne, qui se formait sur la rive droite de la Sauer et se disposait à attaquer la position qui se trouvait devant elle.

Je crus alors devoir la faire repousser par la division Conseil-Dumesnil, qui se trouvait déployée en face d'elle par bataillons, en colonne.

J'ordonnai à mon chef d'état-major, le général Colson, de transmettre lui-même l'ordre au général Conseil-Dumesnil de porter sa division en avant et de repousser l'ennemi au delà de la Sauer. Mais, comme je ne pouvais prendre une offensive générale, il devait, après avoir repoussé l'ennemi, venir prendre son ancienne position, où ses hommes avaient laissé leurs sacs.

A ce moment, le général Colson fut frappé d'une balle au cœur et tomba raide mort. Ce fut pour moi une perte réelle et je sentis tout de suite combien il me serait difficile de le remplacer. Je donnai à un autre officier les mêmes instructions pour le général Conseil-Dumesnil.

Au moment où la colonne prusienne s'ébranla, la division se porta franchement en avant, l'arrêta et la rejeta sur la rive gauche. Le général Conseil-Dumesnil donna alors l'ordre à ses troupes de battre en retraite. Les Prussiens, embusqués dans les vignes et les plis de terrain, qui dominent la rivière, ouvrirent sur elles un feu des plus violents. Plus de 100 pièces, qui avaient vue sur le terrain qu'elles parcouraient, les couvrirent de leurs coups.....

Plusieurs officiers, le général Maire entre autres, furent tués.....

La dispersion de cette division, la seule que j'eusse en réserve, fut véritablement désastreuse.

..... Les Prussiens traversèrent la Sauerbach et se portèrent en avant.

Digitized by Google

Mais les deux régiments de zouaves qui étaient restés calmes sur leurs positions, les arrêtèrent par leur feu et les forcèrent de nouveau à rétrograder.

Peu de temps après, le général de Lartigue me fit prévenir que toutes ses troupes étaient engagées contre des forces très supérieures. Il avait été obligé d'évacuer Morsbronn et me demandait de se porter en arrière sur la position la plus rapprochée du Niederwald. Cette division, qui n'avait que dix bataillons (1), avait montré depuis le matin une grande énergie. Dans ce moment, attaquée de front par la gauche du Ve corps et une partie du XIe et de flanc par le reste de ce corps, elle allait être tournée par sa droite par le corps de Werder et était hors d'état de tenir dans la position qu'elle occupait.

N'ayant plus à ma disposition, pour toute réserve, que 2,000 hommes de la division Pellé, je dis à l'aide de camp du général de Lartigue, qu'il pouvait se retirer sur la position qu'il m'avait indiquée, le prévenant que, pour faciliter sa retraite, j'allais le faire soutenir par la brigade de cuirassiers qui se trouvait de ce côté. J'envoyai en même temps le colonel Broye porter au général Duhesme l'ordre d'envoyer la brigade de cuirassiers Michel sur la droite de la division Lartigue pour la soutenir.

Pour remplir cette mission, elle aurait dû manœuvrer de manière à menacer l'infanterie ennemie d'une charge et à la forcer ainsi à ralentir sa marche pour prendre contre elle des dispositions de combat.

J'avais longtemps connu en Afrique le général Duhesme; c'était un officier non seulement énergique, mais encore calme et prudent. Mais il était atteint, depuis quelques jours, d'une fièvre violente qui lui ôtait une partie de ses facultés et qui l'enleva dès le lendemain.

Je ne sais quel ordre il donna au général Michel, mais le fait est que celui-ci chargea sur un terrain des plus difficiles, raviné et couvert de troncs d'arbres. Malgré ces obstacles, ses braves cuirassiers se jetèrent sur l'infanterie, formée en bon ordre. Une partie d'entre eux se précipita même dans le village de Morsbronn où l'ennemi avait eu le temps d'établir des barricades. Mais là, fusillés à bout portant des maisons, ils firent des pertes énormes. Cette charge eut, toutefois, un important résultat. Elle permit au général de Lartigue de gagner, sans être inquiété, la position de Niederwald et, en y réfléchissant, je ne pense pas qu'on puisse regretter cette charge mal dirigée. Elle a, du moins, prouvé à l'ennemi que nos cavaliers étaient les dignes émules de ceux du premier Empire et qu'ils méritaient toujours cet éloge de Wel-

(1) Le 87e de ligne était resté à Strasbourg.

Digitized by Google

lington : « La cavalerie française est la première cavalerie du monde, car elle charge à fond ».

Les différents corps ennemis, en voyant le mouvement de retraite du général de Lartigue, firent de nouveaux efforts. N'ayant aucune nouvelle de la division que le général de Failly devait envoyer, et n'ayant, pour toute réserve, que les 2,000 hommes de la division Pellé, je craignais, en prolongeant la lutte sur le champ de bataille, de finir par être tourné par les corps d'armée qui atteignaient mes deux ailes.

Je me décidai alors à battre en retraite. Je pouvais le faire dans la direction de Bitche, où j'aurais rejoint l'armée de Metz, ou sur Saverne. Je pensais qu'en me portant sur la position que j'avais reconnue près de cette ville, je pouvais encore arrêter ou retarder le passage des Vosges par l'armée du Prince royal, et je me décidai à prendre cette dernière direction.

La division Lartigue dut se retirer par Reichshoffen, puis gagner la route directe de Niederbronn à Saverne.

La division Raoult se dirigea par Frœschwiller sur Niederbronn. Enfin, la division Ducrot dut gagner cette dernière ville par une route qui se trouvait un peu plus au Nord, derrière sa gauche. La division Lartigue commença le mouvement. Le général, voyant l'ennemi très près de lui, craignant d'être poursuivi trop vivement, au moment où il se retirait, résolut de faire auparavant un vigoureux retour offensif. Il se jeta en avant, reprit le village Albrechtshœuserhof (1) et repoussa les troupes qui l'occupaient jusqu'à Morsbronn.

De là, il reprit sa première position et traversa le Niederwald. En l'évacuant, il fut un moment pressé vivement par l'ennemi. En apercevant ce mouvement, je lui envoyai la division Pellé qui, se déployant sur sa droite, contint les troupes du XI^e corps, qui venaient de faire leur jonction avec le corps de Werder.

Le 1^er tirailleurs algériens, qui avait combattu la veille à Wissembourg, déploya encore la plus grande énergie.

Les divisions Lartigue et Pellé traversèrent Reichshoffen. Leur arrière-garde occupa ce poste assez longtemps pour leur permettre de traverser le ruisseau. Elles regagnèrent ensuite, sans être inquiétées, la route de Niederbronn à Saverne.

La division Conseil-Dumesnil, qui était enfin parvenue à se rallier, suivit leur mouvement. Peu après, le général Raoult évacua les positions qu'il occupait en avant de Frœschwiller. Plusieurs fois, serré de trop près, il exécuta des retours offensifs qui rejetèrent en arrière les assaillants. Il n'évacua Frœschwiller qu'au moment où il allait être

(1) Albrechtshœuserhof n'est en réalité qu'une ferme.

Digitized by Google

tourné. De sa personne, il était resté avec ses derniers tirailleurs. Ce fut là qu'il reçut une balle qui le blessa mortellement. Il tomba ; les soldats se précipitèrent et voulurent l'emporter, mais il eut encore assez de forces pour leur donner l'ordre formel de le laisser sur place. Ils le soulevèrent, mais prenant alors son épée, il menaça de les en frapper, s'ils refusaient de lui obéir. Ils se retirèrent. Il fut pris par l'ennemi et conduit à l'ambulance où il mourut quelques jours après.

Les troupes de la gauche et du centre ennemi, voyant le mouvement de retraite de notre droite, renouvelèrent leurs attaques, mais furent maintenues à distance.

Après les avoir vues dans Elsashausen, je crus qu'en se portant en avant, elles allaient prendre en flanc celles des troupes qui s'écoulaient par le chemin de Frœschwiller à Niederbronn.

Je prescrivis au général de Bonnemains de faire avancer sa division de cuirassiers et d'arrêter l'ennemi assez longtemps pour permettre aux troupes du centre et de la gauche de gagner Niederbronn.

Je restai près de cette division et la 1re brigade prononça un mouvement en avant. Elle était déployée par régiments en colonne d'escadrons à distance entière. L'infanterie ennemie s'étant avancée sur quelques points, les escadrons la chargèrent, mais, dès qu'elle les aperçut, elle se jeta dans un pli de terrain qui la mit à l'abri. De là, les Allemands fusillaient nos cavaliers qui ne pouvaient les atteindre. Les escadrons de tête se retiraient successivement en arrivant sur le terrain qu'ils ne pouvaient franchir. Cette manière de charger me parut bizarre, mais, sans discuter sa valeur, je dois dire qu'elle remplit le but que je m'étais proposé. Elle arrêta l'ennemi et permit à mes deux divisions de gauche de gagner Niederbronn. Cependant, dix batteries du Ve corps et quinze du XIe corps (192 pièces) (1) arrivèrent bientôt sur les plateaux que nous avions occupés et, tirant à mitraille, firent éprouver à notre cavalerie des pertes sensibles. Celle-ci ne se retira que lorsque l'artillerie et les derniers bataillons eurent traversé le Falkensteinerbach. La division Ducrot formait l'arrière-garde et maintint toujours hors de portée de fusil les Bavarois qui menaçaient notre droite.

Arrivé à Niederbronn, j'entrai au bureau télégraphique et, ne sachant encore si je serais poursuivi vivement, j'adressai à l'Empereur le télégramme suivant :

6 août 1870.

« J'ai été attaqué ce matin à 7 heures par des forces très considérables. J'ai perdu la bataille ; nous avons éprouvé de grandes pertes en hommes et matériel. La retraite s'opère en ce moment, partie sur

(1) Le XIe corps ne comprenait que quatorze batteries.

Digitized by Google

Bitche, partie sur Saverne. Je tâcherai de gagner ce point où je reconstituerai l'armée. Nos hommes ont perdu la plus grande partie de leurs sacs. »

J'aperçus dans la gare un train qui venait d'arriver d'Haguenau et qui renfermait l'équipage de pont qui m'était destiné mais qui, faute de chevaux, n'avait jamais pu me rejoindre. Je le dirigeai sur Mézières.

Je me portai, ensuite, sur les hauteurs qui dominent Niederbronn au Sud et j'y fis placer une batterie qui devait protéger la route de Saverne, suivie par nos troupes.

Ce fut là que je fus rejoint par le général Guyot de Lespart, commandant la division envoyée par le général de Failly. Il m'annonça qu'une de ses brigades allait arriver. Je lui prescrivis de former l'arrière-garde du 1er corps. Il prit position à droite et à gauche de la route, sur les hauteurs où j'avais placé la batterie d'artillerie et maintint cette position jusqu'au moment où les dernières troupes du général Ducrot eurent traversé la ville. Alors, rejoint par son autre brigade, il suivit le mouvement général de retraite.

L'ennemi ne nous inquiéta plus et se borna à envoyer quelques obus dans Niederbronn.

Des fuyards se dirigèrent sur Bitche, d'autres sur Haguenau, d'où ils gagnèrent Strasbourg, augmentant ainsi la faible garnison de cette place.

L'effectif de nos troupes, engagées à Frœschwiller, ne s'élevait pas à plus de 35,000 hommes. Notre artillerie se composait de 143 pièces, dont 30 mitrailleuses, en comprenant dans ce chiffre l'artillerie de la division Conseil-Dumesnil, qui arriva trop tard sur le champ de bataille pour prendre part à la lutte.

L'effectif de l'armée prussienne s'élevait à 120,000 hommes, son artillerie à 456 pièces.

Nos pertes furent de 6,000 hommes, 28 canons, 5 mitrailleuses et 1 drapeau, dont la hampe avait été brisée par un boulet et qui avait été pris dans une rue de Frœschwiller.

L'armée allemande eut 489 officiers et 10,153 hommes tués ou blessés et 1373 disparus.

## Journal inédit du comte de Leusse.

6 août.

.....Le lendemain 6 août seulement à midi, j'eus la désastreuse nouvelle de la réunion vers Soultz et Betchsdorf de toutes les troupes allemandes.

Le général Ducrot venait d'arriver et de faire prendre position à ses troupes, je n'eus que le temps de lui serrer la main ainsi qu'à ses offi-

Digitized by Google

ciers, car le Maréchal venait de me dire qu'il sentait l'ennemi trop près pour retourner à Reichshoffen et qu'il coucherait à Frœschwiller.

Il me fit partir avec M. d'Abzac (1) pour, le soir et la nuit, faire filer à Frœschwiller toutes les troupes qui arriveraient par chemin de fer ou autrement ; il nous pria de faire expédier des vivres, enfin je le quittai inquiet de ce qu'il avait devant lui et m'annonçant que l'Empereur venait de mettre le général de Failly sous ses ordres ; la nuit se passa à expédier des troupes d'hommes, je n'ose dire des soldats, des détachements de 200, 300, jusqu'à 600 hommes des réserves conduits par des sous-officiers, arrivant sans ordre, à peine armés, des quatre coins de la France et partant pour rejoindre de nuit les régiments auxquels ils appartenaient. Que purent faire ces hommes arrivant à la dernière heure et ne sachant même pas manier leur fusil, pour la plupart enlevés en quelques jours à leurs familles, jetés en wagons pendant trois ou quatre jours et arrivant le ventre vide sans savoir à quelles compagnies ils appartenaient ?

Les dépêches arrivaient presque toute la nuit, de l'artillerie et des caissons sans chevaux, puis les cavaliers, toute une division de cuirassiers qui s'était installée dans la journée.

A 5 heures, nous étions debout, M. d'Abzac et moi, et partions pour Frœschwiller. A mi-chemin, les premiers coups de canon se firent entendre, nous hâtâmes le pas et j'arrivai chez le Maréchal que je trouvai en conférence avec le commandant de l'artillerie, je lui dis que je n'aurais mes renseignements que plus tard, qu'on me les enverrait ici et qu'il les aurait par la suite aussitôt ; il était perplexe et demandait sans cesse si on avait des renseignements.

Il me dit qu'il avait envoyé trois exprès au général de Failly depuis la veille et qu'il l'attendait impatiemment (2). En sortant je trouvai à la porte les généraux Ducrot et Raoult ; ils causaient ensemble vivement et disaient tous deux : « Il faut encore essayer une fois et obtenir de lui cet ordre ! » (3), etc..... (Voir *Vie militaire du général Ducrot*, page 363.)

Après une assez longue discussion entre le Maréchal et les deux généraux, il se rangea à leur avis et pria M. de Leusse de le suivre.

J'y consentis après qu'il m'eut promis de me donner un ordre écrit

---

(1) Le lieutenant-colonel d'Abzac, aide de camp du maréchal de Mac-Mahon.

(2) Il s'agit ici, sans doute, des télégrammes que le maréchal de Mac-Mahon avait adressés le 5 août au général de Failly. Le premier « exprès » qu'il lui envoya fut le commandant Moll, du génie, qui partit le 6 août au matin, ainsi qu'on le verra plus loin.

(3) L'ordre de battre en retraite.

Digitized by Google

de le suivre. « Vous allez rentrer à Reichshoffen, me dit le Maréchal, et expédier au général de Failly le commandant Moll, du génie, qui se charge de porter mes ordres. »

Nous savions si peu ce qui était à notre gauche, qu'il fut décidé que le commandant prendrait la route par Ingwiller et Wimmenau en changeant de chevaux pour ne point être enlevé par des partis ennemis.

Je pris congé du Maréchal et du général Colson (1), ils me dirent au revoir; depuis je ne les ai plus revus, l'un est mort, l'autre a été, comme chacun sait, blessé avant Sedan.

J'oublie de dire que le Maréchal m'autorisa à ouvrir toutes les dépêches venant pour l'armée, à lui envoyer les plus importantes et au besoin à prendre les déterminations même importantes que les circonstances m'imposeraient.

Comme on le voit, j'étais depuis quelques jours surchargé de responsabilités qui allaient peut-être avec mes goûts, mais, à coup sûr, pas avec ma position de maire d'une petite ville et de député !

Je dis sous le vestibule au revoir à Vogüé (2) et au prince Murat et je partis avec les généraux Ducrot et Raoult.

Ce dernier me donna un ordre écrit pour le colonel Poissonnier, des lanciers (3), lui disant de me laisser un escadron et il me dit en me serrant la main : « A bientôt ! »

« Je suis bien heureux de cette détermination, mieux vaut refuser une bataille et attendre quarante-huit heures que l'on soit en force. »

Hélas ! je ne devais plus le revoir que blessé, mourant, puis mort sous mon toit où j'avais eu tant plaisir à le recevoir quelques jours avant.

En traversant Frœschwiller, je trouvai que pour une simple canonnade d'avant-postes, c'était bien chaud ; je n'avais pas encore entendu de boulets coniques et leur sifflement me frappa.

Les balles étaient peu nombreuses, cependant il y en avait quelques-unes, et la fusillade était vive dans le fond de la vallée.

Le Maréchal me fit dire par un hussard qui me rattrapa de faire dégager coûte que coûte Reichshoffen par le convoi et d'avoir soin que les ponts et routes fussent libres.

Avant d'arriver à Reichshoffen, je croisai un régiment qui arrivait et qui allait à Frœschwiller d'un pas plein d'entrain.

Des cuirassiers me dirent que c'était ceux du colonel Gram-

---

(1) Chef d'état-major général du 1er corps.

(2) Le capitaine de cavalerie de Voguë, officier d'ordonnance du maréchal de Mac-Mahon.

(3) Commandant le 2e lanciers.

Digitized by Google

mont (1), je regrettai de ne point lui avoir serré la main.

Je dis au général de Bonnemains que l'on allait battre en retraite. J'aperçus le général Girard (2) et le colonel de Vandœuvre (3) et je rentrai à Reichshoffen à 9 h. 1/2 environ.

Je cours au bivouac des lanciers, demander un escadron et dire qu'il devait attendre, et moi-même je revins faire déblayer les rues de Reichshoffen. Ce n'était pas chose facile.

Le convoi de la division Raoult était là avec mon ami Robert (4) qui achevait de le charger; il y avait cinq jours de vivres et réellement c'était un succès, car les autres divisions n'avaient rien à se mettre sous la dent. Grâce à Robert, le convoi vint se ranger en dehors du village dans un pré; j'attendais, pour le faire filer en arrière, des ordres du général Raoult.

Mais le convoi du corps proprement dit ne voulait pas démarrer. J'avais beau mettre les gendarmes en route, tous ces braves voituriers civils ne bougèrent pas. Quelques-uns refusaient grossièrement. Enfin, voyant que cela n'allait pas, je pris mon revolver, je l'armai et je dis aux voituriers de la première voiture : « Si dans cinq minutes vous n'êtes pas parti, le brûle la cervelle à votre cheval et cinq minutes après, si vous y êtes encore, je ferai sauter la vôtre ! »

Je l'aurais certes fait, il le vit dans mes yeux et partit. A 10 heures le village était libre.

Les premiers blessés arrivèrent, ils venaient de la gauche de Frœschwiller. D'après eux l'action était chaude, et je compris que la retraite était certainement différée.

A midi, un hussard m'apporta une dépêche et me dit que nous étions vainqueurs.

J'avais deux ou trois dépêches pour le Maréchal. J'avais un peloton de hussards dans la cour que M. de Boutaud (5) m'avait laissé, j'en envoyai un avec ces dépêches.

Dix minutes après arrivaient des nouvelles précises des villages du Rhin m'annonçant que les deux armées allemandes étaient réunies et formaient de 120,000 à 140,000 hommes.

---

(1) Le colonel de Grammont, du 47e de ligne (2e brigade de la division Conseil-Dumesnil).

(2) Commandant la 1re brigade de la division de Bonnemains.

(3) Commandant le 1er régiment de cuirassiers (1re brigade de la division de Bonnemains).

(4) Sous-intendant de la 3e division du 1er corps.

(5) Le chef d'escadron de Boutaud, aide de camp du maréchal de Mac-Mahon.

Digitized by Google

J'eus un frisson et je devins tellement pâle en lisant cette nouvelle que mon vieux domestique me demanda si je me trouvais mal.

J'expédiai cette dépêche à toute bride au Maréchal et à partir de ce moment je n'eus plus d'espoir !

Mon ami Robert venait de recevoir l'ordre de partir avec son convoi, je lui dis que c'était une folie, mais il avait des ordres, il partit et n'arriva jamais, bien entendu.

Les blessés arrivaient de plus en plus nombreux, les écoles étaient combles, l'église et le château commençaient à se remplir.

A 3 heures, je savais la défaite, le canon se rapprochait de plus en plus, les blessés étaient en si grand nombre qu'on ne savait plus où les placer.....Vint le lieutenant-colonel Colonieu, des turcos; il avait deux balles dans le corps et trois dans son cheval.

« Pouvez-vous encore faire une heure de cheval ? lui dis-je. — Oui, et mon cheval aussi. — Eh bien ! piquez des deux dans la direction de Saverne. La poursuite s'arrêtera certainement non loin d'ici; filez ou vous serez fait prisonnier.

Enfin, après 5 heures, les boulets sifflèrent dans la cour et je vis arriver le général Ducrot, Bossan (1) et de Neverlée (2).

Le général avait ce calme qui ne le quitte jamais, mais un nuage était sur son front; mes deux vieux camarades étaient pâles.

J'embrassai le général; il me dit à l'oreille de faire savoir de ses nouvelles à sa femme, puis il ajouta : « Il me faut partir, mais par où ? »

Au bout du village on se fusillait; vers Gundershoffen on était tourné.

Je donnai un de mes hommes au général; il passa devant le château, des chevau-légers würtembergeois étaient dans le parc et voulurent les charger, mais, ne connaissant pas les ponts, ils ne surent où passer.

Le général traversa, son cheval à la nage, un bras de rivière; mon homme leur montra des bois où ils seraient en sûreté, ils piquèrent des deux et furent sauvés tous trois.

Les boulets devinrent plus nombreux; l'un effleura le toit du château, un autre mit le feu à une maison, les balles sifflèrent, puis une minute de calme suivit.

J'étais sur le perron du château, entouré de blessés qui ne pouvaient remuer; un cri retentit, cinq cavaliers parurent au galop, pistolet au poing, un officier en tête; j'agitai mon mouchoir blanc et marchai sur lui.

---

(1) Le capitaine Bossan, aide de camp du général Ducrot.

(2) Le capitaine de cavalerie de Néverlée, officier d'ordonnance du général Ducrot.



Digitized by Google

— Monsieur, lui dis-je, j'ai 200 blessés dans ma maison, pas un soldat valide et pas un médecin. Pour l'amour de Dieu, donnez-moi un médecin; il doit y en avoir un dans votre escadron!

L'officier me fit assurer qu'il n'y avait que des blessés, je lui en donnai ma parole; il envoya chercher son médecin et partit dans le village.

Cinq minutes après, le médecin arriva et fit un pansement à un officier qui perdait tout son sang.

Puis vint de l'infanterie, on mit des factionnaires à toutes les issues et ce fut fini.

Il était 5 h. 1/2, et je me souviendrai longtemps de ce moment-là.

J'avais 250 blessés dans le château, 1150 dans le village, sans médecin.

A 6 heures, heureusement, arrivèrent des intendants de la 3e division et les médecins; on put commencer à panser les blessés.

Les vestibules étaient pleins de paille sur laquelle gisaient les blessés, les escaliers étaient encombrés, le sang ruisselait le long des marches.

Dans le grand salon, plus de vingt officiers étaient étendus; c'était navrant.

## c) Opérations et mouvements.

### *Le Major général au maréchal de Mac-Mahon.*

Metz, 6 août.

L'Empereur vous envoie le lieutenant-colonel de Kleinenberg pour avoir de vos nouvelles. Vous devez être maintenant en communication avec le général de Failly et vous avez dû recevoir l'ordre général de l'armée, qui place sous vos ordres supérieurs les 5e et 7e corps.

Sa Majesté n'ignore pas que vous pouvez avoir devant vous des forces considérables qui paraissent se concentrer en arrière de Landau, mais elle a toute confiance dans les dispositions que vous saurez prendre. L'énergie déployée par la division Douay montre ce que peuvent faire les braves troupes placées sous vos ordres.

Strasbourg est-il en état de défense sérieuse? Quel est le chiffre de la garnison que vous y avez laissée? Le général Douay, qui est sous vos ordres, télégraphiait hier qu'il avait une division à Colmar et une autre à Mulhouse. Je lui ai fait savoir qu'il n'avait d'ordres à prendre que de vous. L'Empereur me charge de vous dire que Bitche va être réoccupé sans doute le 8 et que Sa Majesté prépare un mouvement offensif sur la Bavière rhénane, dont l'occupation de Bitche est une préparation.

Digitized by Google

*Le maréchal de Mac-Mahon à l'Empereur.*

Saverne, 7 août (1).

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que le 6 août, après avoir été obligé d'évacuer, la veille, Wissembourg (2), le 1er corps, dans le but de couvrir le chemin de fer de Strasbourg à Bitche et les voies de communication principales qui relient le revers oriental au revers occidental des Vosges, occupait les positions suivantes :

La 1re division était placée la droite en avant de Frœschwiller, la gauche dans la direction de Reichshoffen, appuyée à un bois qui couvre ce village. Elle détachait deux compagnies à Neehwiller et une à Jaegerthal;

La 3e division occupait avec sa 1re brigade un contrefort qui se détache de Frœschwiller et se termine en pointe vers Gœrsdorf; la 2e brigade appuyait sa gauche à Frœschwiller et sa droite à Elsashausen;

La 4e division formait une ligne brisée à droite de la 3e division, sa 1re brigade faisant face à Gunstett, et sa seconde vis-à-vis de Morsbronn, qu'elle n'avait pu occuper faute de forces suffisantes. La division Dumesnil, du 7e corps, qui m'avait rallié le 6 de grand matin, était placée en arrière de la 4e division (3).

En réserve se trouvait la 2e division placée derrière la 2e brigade de la 3e division et la 1re brigade de la 4e. Enfin, plus en arrière, se trouvait la brigade de cavalerie légère, sous les ordres du général de Septeuil, et la division de cuirassiers du général de Bonnemains. La brigade de cavalerie Michel, sous les ordres du général Duhesme, était établie en arrière de l'aile droite de la 4e division.

A 7 heures du matin, l'ennemi se présenta en avant des hauteurs de Gœrsdorf et engagea l'action par une canonnade bientôt suivie d'un feu de tirailleurs assez vif contre les 1re et 3e divisions. Cette attaque fut assez prononcée pour obliger la 1re division à faire un changement de front en avant sur son aile droite, afin d'empêcher l'ennemi de tourner la position générale. Un peu plus tard, l'ennemi augmenta considérablement le nombre de ses batteries et ouvrit le feu sur le centre des positions que nous occupions sur la rive droite de la Sauerbach.

---

(1) Ce document, quoique daté du 7 août, a été réuni à ceux du 6 parce qu'il est le rapport du maréchal de Mac-Mahon à l'Empereur sur la journée du 6 août.

(2) En réalité l'avant-veille, 4 août.

(3) En réalité, la division Conseil-Dumesnil avait sa 1re brigade près d'Elsashausen; la 2e était en route de Reichshoffen sur Frœschwiller.

Digitized by Google

Bien que plus sérieuse et plus fortement accentuée que la première, qui se continuait d'ailleurs, cette seconde démonstration n'était qu'une fausse attaque qui fut vivement repoussée.

Vers midi, l'ennemi prononça son attaque vers notre droite. Des nuées de tirailleurs, appuyées par des masses considérables d'infanterie et protégées par plus de 60 pièces de canon placées sur les hauteurs de Gunstett, s'élancèrent sur la 4e division et sur la 2e brigade de la 3e division qui occupait Elsashausen. Malgré de vigoureux retours offensifs plusieurs fois répétés, malgré des feux très bien dirigés de l'artillerie et plusieurs charges brillantes de cuirassiers, notre droite fut débordée après plusieurs heures d'une résistance opiniâtre. Il était 4 heures. J'ordonnai la retraite. Elle fut protégée par les 1re et 3e divisions, qui firent bonne contenance et permirent aux autres troupes de se retirer sans être trop vivement inquiétées. La retraite s'effectua sur Saverne, par Niederbronn, où la division Guyot de Lespart, du 5e corps, qui venait d'arriver, prit position pour ne se retirer qu'à la nuit close.

### 1re Division (Ducrot).

*Rapport du général Ducrot sur la journée du 6 août (daté de Lorrey, 12 août).*

(Voir la *Vie Militaire du général Ducrot*, tome II, page 366 et suivantes.)

*Rapport du général Wolff, commandant la 1re brigade, au général Ducrot.*

Bivouac de Sarrebourg, 8 août.

J'ai l'honneur de vous faire connaître la part prise par la 1re brigade à la bataille de Frœschwiller.

La brigade prit les armes à 8 heures du matin et borda, sur la gauche, l'emplacement même de son camp. Elle resta dans cette position, sur la défensive, jusqu'à midi. A cette heure-là, le bataillon de chasseurs (1) et les trois bataillons du 18e de ligne furent postés dans le bois qui est en tête du village et s'étend sur sa gauche. Là, ce détachement de la brigade resta exposé à un feu nourri de mitraille et d'obus, qu'il supporta avec une grande fermeté. Le 13e bataillon y eut plus particulièrement l'occasion de faire preuve de vigueur. Il joignit constamment ses efforts à ceux du 1er tirailleurs et du 78e de ligne (divi-

(1) 13e bataillon de chasseurs.

Digitized by Google

sion Raoult) (1), pour repousser les attaques que l'ennemi multipliait sur ce point.

A 2 heures, vous avez vous-même porté le 96e vers le hameau situé à droite de Frœschwiller (2) pour y occuper une position qui venait d'être évacuée par un régiment ayant épuisé ses munitions. Leurs trois bataillons, formés en colonne double, furent immédiatement engagés très fortement. Le colonel de Franchessin fut tué à leur tête, et c'est presque instantanément qu'ils éprouvèrent leurs pertes si nombreuses en officiers.

Un peu plus tard, les attaques de l'ennemi sur la droite de Frœschwiller devenant de plus en plus intenses, et la division Raoult, qui les avait si souvent repoussées, se trouvant épuisée par ses pertes et manquant de munitions, vous m'avez donné l'ordre de porter sur ce point toutes les forces que je pourrais y réunir. Le colonel Bréger, du 18e, m'y amena neuf compagnies, en même temps que le lieutenant-colonel Bluem, du 96e, ralliait sur les lieux plusieurs compagnies. Avec ces forces, je me suis précipité au-devant des bataillons ennemis, qui se jetaient en avant pour occuper la position. Le 1er tirailleurs, qui battait alors en retraite, revint à l'attaque. L'ennemi fut repoussé, laissant sur place ses tués et ses blessés. Cet effort nous coûta cher, surtout en officiers, et ne put néanmoins aboutir. Les forces que nous avions devant nous étaient trop considérables.

Nous renouvelâmes une seconde fois l'attaque, pour appuyer la charge faite par les cuirassiers, mais il fut également infructueux (*sic*), et nous dûmes suivre la retraite, qui était commencée sur tous les autres points.

Je ne vous ai cité, mon général, aucun officier, ni mentionné aucune action d'éclat, mais, lorsque j'aurai reçu des renseignements plus détaillés, j'aurai l'honneur de vous adresser un complément de rapport.

Je joins à celui-ci ceux des chefs de corps de la brigade et les états des pertes que les troupes sous leurs ordres ont éprouvées.

*Rapport du capitaine adjudant-major Potier, commandant le 13e bataillon de chasseurs à pied, au général Wolff.*

Sarrebourg, 8 août.

J'ai l'honneur de vous rendre compte de la part qu'a prise le 13e bataillon de chasseurs à la bataille de Frœschwiller.

---

(1) Le 78e de ligne appartenait en réalité à la 2e division (Pellé), mais avait été mis à la disposition de la division Raoult.

(2) Vraisemblablement vers Elsashausen.

Digitized by Google

Lorsque, vers 7 heures du matin, le bataillon prit les armes, il se porta un peu en avant de l'emplacement de son camp, pour servir de réserve en arrière de la 1re brigade, placée en seconde ligne. La 2e brigade repoussait l'attaque dirigée par l'ennemi sur les hauteurs boisées qui s'étendent en avant du village de Neehwiller, dans la direction de Langensoultzbach. Cette attaque ayant été repoussée et l'effort de l'ennemi se prononçant dans la direction de Frœschwiller, l'ordre fut donné d'aller soutenir l'aile gauche de la division Raoult, qui occupait le bois compris entre le village de Frœschwiller, la route de Lembach, par Langensoultzbach et le vallon au fond duquel coule la rivière du Sauerbach, qui passe à Wœrth.

Pour occuper cette position, le bataillon devait passer à gauche de Frœschwiller, en rasant les maisons de ce village, et s'engager immédiatement dans le bois. Une batterie divisionnaire couvrait le mouvement. Le bataillon put gagner sans pertes la position indiquée. Le commandant de Bonneville rallia promptement les compagnies que la difficulté de la marche sous bois avait désunies, et il se tint en réserve en arrière de la ligne de tirailleurs et de soutiens qui défendait les approches du bois.

Cependant, l'ennemi, n'ayant plus à répondre à la batterie placée en avant de Frœschwiller, dont le feu avait cessé, redoubla ses décharges de mitraille et d'obus sur le bois; il commença aussi à disposer des colonnes profondes dans le ravin que traverse la route de Lembach à Wœrth. Le bataillon dut venir en aide aux régiments dont les cartouches s'épuisaient. Vers midi, quatre compagnies, la 1re, capitaine Armand; la 2e, capitaine de Cardon; la 3e, capitaine Henry; la 4e, capitaine Belot, furent conduites par le commandant de Bonneville, d'abord sur la gauche du 78e, ensuite sur la droite du régiment de tirailleurs (1), et toutes les attaques réitérées de l'ennemi furent, plus de vingt fois, victorieusement repoussées. Mais les cartouches s'épuisaient; les caissons de munitions qui avaient suivi les bataillons se retirèrent. Il fallut aller à leur recherche, sur l'ordre du colonel Suzzoni (2); il me fut impossible de les trouver. Un cheval fut blessé dans cette recherche. Le colonel fit alors prévenir le général Raoult que, des forces considérables s'accumulant en face de lui, la résistance ne lui était plus possible sans renforts nouveaux.

Enfin, l'ennemi envoyait de nouvelles troupes dans la direction de Nechwiller et menaçait de tourner notre aile gauche.

Lorsque je revins, le colonel Suzzoni était mortellement blessé; le

(1) 2e régiment de tirailleurs (division Raoult).

(2) Commandant le 2e tirailleurs.

Digitized by Google

commandant de Bonneville, dont le cheval venait d'être tué sous lui, se multipliait sur la ligne des tirailleurs pour assurer, avec l'aide du capitaine de tir Léger, l'emplacement des compagnies engagées et la bonne direction de leur tir; il fut blessé à son tour et emporté malgré lui loin de son bataillon. Les capitaines de Cardon et Armand étaient successivement blessés. La retraite devenait nécessaire; les deux compagnies de réserve s'avancèrent alors pour soutenir les autres compagnies. En même temps, M. Souliac, lieutenant, dont la section avait été envoyée le matin comme sauvegarde à Frœschwiller, se portait en avant et à l'extrémité supérieure du bois pour appuyer le mouvement de retraite des compagnies engagées. Mais il était trop tard; l'ennemi avait complètement entouré le bataillon. Le capitaine de tir Léger et moi, nous pûmes nous retirer heureusement à travers bois, ainsi qu'un certain nombre de chasseurs; les autres furent faits prisonniers.

Sur 930 hommes, 700 ont disparu et sont tués, blessés ou prisonniers. Trois officiers seulement restent à la tête des débris du bataillon : M. Léger, capitaine de tir; M. Mattéi, sous-lieutenant chargé des détails, qui était chargé de surveiller les bagages et n'a pas assisté à la bataille, et moi.

Telle est, mon général, d'après mes souvenirs personnels et les renseignements que j'ai recueillis, la part que le 13e bataillon a prise à la bataille.

## *Historique du 13e bataillon de chasseurs.*

6 août.

### Bataille de Frœschwiller.

C'est vers 6 heures du matin que retentirent les premiers coups de feu échangés entre les grand'gardes de la division Raoult, établie en avant de Frœschwiller, et les avant-postes du Ve corps prussien, qui commençaient à déboucher du village de Gœrsdorf par le chemin du Liebfrauenberg, chemin fortement encaissé dans les champs qui couvrent le coteau. A ce signal, prélude d'une bataille que chacun désire, la division Ducrot prend les armes et se porte à son poste de combat.

Elle forme, d'après le dispositif arrêté par l'état-major général, l'aile gauche de la ligne de bataille, et prend position un peu en avant de l'emplacement même de son camp, en s'étendant vers Neehwiller, où vient s'appuyer sa gauche.

La 2e brigade est en première ligne; elle couvre l'espace compris entre Frœschwiller et Neehwiller, occupant un front d'environ 1600 mètres.

Digitized by Google

L'artillerie divisionnaire est en batterie au centre de la première ligne, entre le 45e de ligne à droite et le 1er de zouaves à gauche (1).

Son emplacement lui permet de prendre d'enfilade un ravin secondaire qui va, à travers bois, déboucher dans la petite vallée de la Sulz (2).

La 1re brigade forme la deuxième ligne.

Le 13e bataillon de chasseurs, ployé en colonne serrée par peloton, forme la réserve, en arrière du centre de la division.

. . . . . .

Vers 11 heures, le 13e bataillon de chasseurs, ayant reçu l'ordre d'effectuer un mouvement tournant par les bois au Nord de Frœschwiller, afin de tomber sur le flanc droit des Prussiens, suivit le chemin de Reichshoffen à Gœrsdorf. Ce chemin court, sur une longueur de 2 kilomètres après Frœschwiller, le long d'un plateau boisé. Le 13e chasseurs se massa dans l'intérieur du bois, en arrière et à proximité de la crête. Cette partie de la ligne était défendue par le colonel Suzzoni, qui accueillit avec satisfaction ce renfort.

A ce moment, en effet, les Prussiens, maîtres de Wœrth, accentuaient de plus en plus leur mouvement sur Frœschwiller, et la 9e division (général von Sandrart) tentait d'escalader les hauteurs pour tourner le village par le Nord.

C'est à ces adversaires qu'était opposé le 13e bataillon de chasseurs, ainsi que le 2e régiment de tirailleurs et le 8e bataillon de chasseurs.

Les 1re et 2e compagnies sont d'abord envoyées sur la lisière du bois pour renforcer la ligne des tirailleurs.

Elles s'établissent à la gauche d'une petite cabane de bûcherons qui devint aussitôt le point de mire de l'artillerie ennemie, en batterie sur le plateau de Gœrsdorf.

L'attaque recommença bientôt avec une nouvelle énergie; les tirailleurs prussiens, répandus dans la vallée, masqués derrière les arbres qui marquent le cours de la Sauer et celui de la Soultz, cherchaient, par un tir bien dirigé, à ébranler notre défense; leurs colonnes d'attaque, débouchant par la route de Lembach et le chemin de Gœrsdorf, se massèrent au pied des hauteurs et, reliées entre elles par les tirailleurs, s'avancèrent résolument au pas de charge. Reçues aux petites distances par un feu efficace et rapide qui brise leur élan, les colonnes prussiennes s'arrêtent indécises et bientôt battent brusquement en retraite en laissant sur le terrain un grand nombre de morts. A partir

---

(1) Pour les emplacements exacts de l'artillerie divisionnaire, voir page 150.

(2) Sultzbach.

Digitized by Google

de ce moment du combat, les attaques de l'ennemi se renouvellent constamment et toujours avec des troupes fraîches : vingt fois ses colonnes tentent l'assaut et vingt fois leurs efforts viennent échouer devant la résistance inébranlable de nos tirailleurs, qui tantôt les laissent approcher à une faible distance pour être plus sûrs de l'efficacité de leurs coups, et tantôt se jettent sur elles à la baïonnette. Les compagnies du 13e bataillon avaient été successivement entraînées au combat et s'étaient réparties à droite et à gauche de la petite cabane de bûcherons, le long du bois.

Vers 4 heures, le bataillon quitte la position dont l'ennemi n'a pu le déloger, pour se rapprocher du village de Frœschwiller, non sans faire quelques retours offensifs.

Lorsque le bataillon arriva au village, il était trop tard ; le Ve corps prussien venait d'y pénétrer par la route de Wœrth et d'y donner la main aux Bavarois de Neehwiller.

Alors, dans ce village que dévorent les flammes, s'engage une lutte terrible dans laquelle les restes du 13e bataillon cherchent, en tombant écrasés sous le nombre, à venger l'honneur de nos armes.

*Effectif du 13e bataillon de chasseurs, le 6 août au matin :*

1 officier supérieur, 21 officiers subalternes, 2 médecins militaires, 950 hommes.

Pertes : 5 officiers tués, 5 blessés, 9 prisonniers.

Pertes en hommes impossibles à préciser, les archives du corps ayant disparu dans le bombardement de la citadelle de Strasbourg. Ces pertes sont considérables.

Une centaine d'hommes, surtout de la 5e compagnie, ayant été laissés de garde à Frœschwiller, purent se retirer sur Reichshoffen, puis sur Saverne, le lendemain.

## *Rapport du colonel du 18e régiment d'infanterie sur la journée de Frœschwiller.*

6 août (Rapport daté du 8 août).

Le 6 août 1870, à 7 h. 1/2 du matin, l'ennemi attaque nos positions du côté de Wœrth et prolonge son attaque vers notre gauche, sur les hauteurs de Frœschwiller, partie occupée par le 18e.

Le régiment, promptement réuni, se forme en bataillon (*sic*) en colonne à distance de trente pas et attend dans cette position le moment de prendre part à l'action.

Trois compagnies du 1er bataillon sont envoyées sur la route de Reichshoffen pour couvrir cette route.

Digitized by Google

Ce n'est qu'à 1 heure que trois compagnies du 1er bataillon et les six compagnies du 3e reçoivent l'ordre d'aller occuper, par une ligne de tirailleurs, la lisière du bois qui est au-dessus du village de Frœschwiller, dans la direction de Lembach.

Là, le détachement reste exposé à un feu nourri de mitraille et d'obus qui éclatent et blessent un grand nombre d'hommes. C'est à ce moment que M. le général Wolff est venu rassembler les neuf compagnies pour appuyer le mouvement infructueux de la division Raoult. Après le mouvement de retraite opéré, les neuf compagnies du 18e, après avoir pris position en arrière des haies bordant les jardins, sont poussées en avant, conduites par M. le général Wolff; mais, foudroyées par l'artillerie et par la mousqueterie, 16 officiers sont tués ou blessés, ainsi que 373 sous-officiers, caporaux et soldats.

Pendant que cette attaque avait lieu, le 2e bataillon, dirigé par M. le général Ducrot, avait été porté d'abord à l'extrême gauche, puis à l'extrême droite de nos lignes de défense. Dans ce dernier mouvement, qui avait pour objet d'empêcher l'ennemi de déborder par la droite la position de Frœschwiller, il fut obligé de battre en retraite avec un régiment de zouaves qu'il appuyait et que dirigeait en personne M. le général Ducrot.

J'aurai l'honneur de vous envoyer un rapport détaillé et faisant connaître les actes de bravoure qui méritent le plus spécialement d'être signalés.

### *Rapport du lieutenant-colonel Bluem, commandant le 96e, sur la journée du 6 août.*

Sarrebourg, 7 août.

Au début de la bataille de Frœschwiller, le 96e de ligne était placé à gauche de notre ligne de bataille; il eut, au commencement de l'action, mission de défendre nos positions de gauche qui furent d'abord attaquées. Deux bataillons furent placés en colonne aux extrémités de la ligne; au centre, un bataillon déployé en tirailleurs, porté en avant, chargé de relier la défense de Frœschwiller aux positions occupées et défendues par le 1er régiment de zouaves. L'attaque ayant cessé de ce côté, le 96e de ligne resta immobile jusqu'à 2 heures.

A 2 heures, le général commandant la division vint nous chercher pour nous porter vers le hameau situé à droite de Frœschwiller (1); cette position était évacuée par des régiments ayant épuisé leurs cartouches; les trois bataillons, formés en colonne double, furent engagés à droite

(1) Elsashausen.

Digitized by Google

et à gauche du hameau. C'est à ce moment, et presque immédiatement, que le régiment fit les pertes suivantes indiquées par l'état ci-joint.

Vers 3 heures, quelques compagnies, ayant épuisé leurs cartouches, furent réunies, approvisionnées en munitions et lancées en avant par le général commandant la brigade, qui sut inspirer une nouvelle vigueur à ces troupes très fatiguées.

Ces compagnies, poussées par leur général, soutenues à droite par les tirailleurs algériens (1) et à gauche par le 18e de ligne, se portèrent en avant avec un entrain admirable; l'ennemi fut repoussé dans ses positions et, certainement, si ces compagnies avaient eu un soutien en arrière, elles auraient enlevé les positions ennemies.

Cette affaire nous coûta deux officiers : M. Crozals, capitaine, et M. de Castillon, sous-lieutenant.

*Dans une autre lettre, adressée au général de brigade le 10 août, et portant envoi d'un certain nombre d'états et de mémoires de proposition, le lieutenant-colonel du 96e dit :*

« Je n'ai rien à changer ni à ajouter au rapport que j'ai eu l'honneur « de vous adresser sur les faits concernant le 96e de ligne pendant la « journée du 6 août. »

## Journal de marche du 96e d'infanterie.

6 août.

Le 6, vers 9 heures du matin, la division fut attaquée par des Bavarois, qui occupèrent le bois de Neehwiller (2). Le 1er zouaves, après un combat très bien mené, les en débusqua; en même temps le régiment prenait position, la droite à Frœschwiller et la gauche à Neehwiller (3). Le combat, qui semblait réussir de notre côté, se dénouait autrement vers la droite; aussi, vers 2 heures de l'après-midi, le régiment quitta-t-il sa position pour se diriger vers Elsashausen. Pendant que le régiment changeait de position, un général demanda du monde pour renforcer la division Raoult. Ce fut le 3e bataillon (commandant Lamy) qui fut désigné. Il occupa le terrain entre Elsashausen et le Niederwald. La position ne fut pas longtemps tenable. Frœschwiller occupé par les Allemands, le Niederwald garni de troupes ennemies, le 96e se trou-

(1) 1er tirailleurs.

(2) Forêt de Langensoultzbach.

(3) La gauche du 96e de ligne ne s'étendait pas au delà du grand ravin.

Digitized by Google

vait dans un cercle de feu où il perdit 11 officiers tués et 11 blessés. Les pertes en sous-officiers et soldats furent de 750. Les restes du 96e se dirigèrent pendant la nuit vers Saverne. Quelques hommes allèrent sur la route de Bitche et rejoignirent un peu plus tard. Très peu prirent la route de Strasbourg où étaient cependant le 4e bataillon et le dépôt.

*Rapport du général du Houlbec, commandant la 2e brigade, sur la journée du 6 août.*

Saverne, 7 août.

La brigade, formée du 1er zouaves et du 45e de ligne, vint se porter vers 8 heures à l'extrême gauche des positions où nous avions campé, avec mission d'empêcher un mouvement tournant des troupes prussiennes de ce côté. Le 1er zouaves se forma en bataille par bataillons en masse, se couvrant par une ligne de tirailleurs. Le 45e prit la même formation.

A 8 h. 1/2, la ligne de tirailleurs des zouaves engage une action très vive avec les tirailleurs ennemis. Elle les empêche de se porter en avant, fait deux prisonniers, et ne tarde pas à les rejeter sur leurs réserves. A ce moment, le commandant Marion tombe frappé mortellement.

Le feu de l'ennemi cesse à 10 h. 1/2. A midi, il reprend avec une nouvelle intensité. Les tirailleurs des zouaves et du 45e, qui n'avaient pas quitté leurs positions, réussissent à l'éteindre de nouveau.

Vers 1 h. 1/2, sur la demande de renforts du général Raoult, et par ordre du général commandant la 1re division, deux bataillons de zouaves sont lancés en tirailleurs dans le bois, et, tout en éprouvant des pertes sérieuses, arrêtent quelque temps la marche des troupes prussiennes, très supérieures en nombre. A ce moment, le 45e appuie sur la droite pour remplacer dans leurs positions les bataillons de zouaves lancés en avant. Bientôt le village de Frœschwiller est évacué et la division Raoult bat en retraite.

A cette nouvelle, je me porte, avec le 1er zouaves formé en échelons par bataillon, à l'entrée du village, pour arrêter les colonnes prussiennes qui débouchent et veulent barrer la route. Le 45e reçoit l'ordre d'appuyer le mouvement des zouaves. Un feu des plus violents s'engage; les bataillons de zouaves tiennent bon jusqu'à ce que la troupe ait évacué la position, puis se rabattent en demi-cercle vers la route de Reichshoffen. Le 45e se retire par les bois en fournissant des feux.

Les pertes éprouvées par les zouaves sont : 1 officier tué, 13 blessés, dont 6 très grièvement, 1 disparu; 66 soldats tués, 205 blessés, 281 disparus.

Digitized by Google

Les pertes du 45e sont : 3 officiers tués, 10 blessés, 8 disparus; 445 hommes tués, blessés ou disparus.

On peut évaluer à 1500 le nombre des zouaves quand les traînards seront rentrés, et à 1550 l'effectif du 45e.

Dans toute cette affaire, le 1er zouaves a toujours été conduit et dirigé par le colonel Carteret, avec entrain et intelligence, partout de sa personne, afin de s'assurer que les ordres avaient été bien compris et exécutés.

J'ai eu moi-même mon cheval percé de quatre balles, et M. de Sancy, mon aide de camp, a perdu un cheval.

Les bagages et équipages du 45e et du 1er zouaves, ceux des officiers de régiment ainsi que les miens ne sont pas arrivés. On assure qu'ils ont été pris. Les sacs des hommes et leurs effets de campement ont été laissés dans les bivouacs.

## Journal de marche du 45e de ligne.

6 août.

Le samedi 6 août, le régiment formait l'extrême gauche du corps d'armée : deux bataillons, avec le colonel Bertrand, en arrière de Neehwiller; le 1er bataillon, sous les ordres du commandant Lécluze, à Jœgerthal.

Jusqu'à 1 heure de l'après-midi, il n'y eut d'engagés que les tirailleurs des 2e et 3e bataillons. Un peu plus tard, la droite et les troupes qui se trouvaient dans Frœschwiller ayant supporté des pertes considérables, les deux bataillons du 45e et le 1er zouaves furent portés en avant, de l'autre côté de la route de Haguenau à Wissembourg (1), afin de maintenir l'ennemi et de faciliter la retraite, qui commençait à se prononcer.

Les bataillons, assaillis par une canonnade et une fusillade très vives, n'en prirent pas moins position en colonnes serrées, derrière une ligne de tirailleurs formée par le 1er zouaves.

Frœschwiller était déjà en feu, la droite avait complètement plié, l'ordre de la retraite fut donné.

A 4 h. 15, le commandant Lécluze, prévenu par ses grand'gardes et par ce qu'il voyait lui-même, fit à ses différents postes les signaux convenus d'avance et, sans bruit, réunit tout son bataillon en arrière de Jœgerthal.

Le 1er bataillon s'est retiré en bon ordre sur Niederbronn, s'arrêtant à trois reprises différentes et faisant face à l'ennemi pour faciliter la

(1) Au Sud de la route de Reichshoffen à Wœrth.

Digitized by Google

rentrée de 500 à 600 hommes qui vinrent se reformer derrière lui. L'ennemi n'ayant pas paru sur la lisière des bois, le 1er bataillon n'a pas tiré un seul coup de fusil et a retrouvé les deux autres bataillons à Niederbronn.

Le régiment s'est mis en route pour Saverne.

Pertes : 5 officiers tués, 10 blessés; 39 sous-officiers et soldats tués, 124 blessés.

## *Historique du 1er zouaves.*

6 août.

Vers 7 heures du matin, des coups de canon se font entendre sur la droite de la 1re division; la bataille commençait. Le régiment se porte vers la forêt de Neehwiller, qui était déjà occupée par les Bavarois. Une vive fusillade fut engagée en avant et à droite par le 1er bataillon, à gauche par trois compagnies du 3e, déployées en tirailleurs jusqu'au village de Neehwiller, point d'appui de notre ligne; le restant du 1er zouaves demeure en réserve sur le plateau.

Quand, cessant la fusillade, nos troupes se jetèrent résolument en avant, les Prussiens n'attendirent pas l'attaque à l'arme blanche et abandonnèrent la forêt, sur la lisière de laquelle se trouvaient 50 cadavres environ. Vers 11 heures, le combat cessa à l'extrême gauche.

Vers 1 heure, la canonnade et la fusillade acquirent sur notre droite une intensité incroyable. Wœrth était attaqué par le Ve corps prussien et une partie du XIe, appuyés par une formidable artillerie placée sur le plateau de Gunstett.

. . . . . .

Il est 4 heures : l'armée se retire en désordre, couverte par la 1re division. A ce moment, le régiment est déployé près de Frœschwiller, au Sud de la route allant à Reichshoffen, ainsi que sur la lisière du bois. Pendant plus d'une heure, il tient tête à la bourrasque ennemie et se replie enfin le dernier de l'armée, sous un feu violent qui lui fait éprouver des pertes sensibles.

Pendant ce temps, les 5e et 6e compagnies du 2e bataillon, placées par le général Ducrot sur la hauteur qui domine Reichshoffen, rendent un service signalé : par des feux bien dirigés, elles font rebrousser chemin à deux escadrons de cavalerie qui voulaient couper la route par laquelle s'effectuait la retraite et empêchent une section d'artillerie ennemie de tirer sur cette chaussée ainsi que sur le village. Quand ces compagnies se retirèrent à leur tour, une pièce s'établit sur cette position et fit beaucoup de mal au régiment.

Le 1er zouaves s'arrêta un moment sur les hauteurs de Niederbronn,

Digitized by Google

prêt à opposer de nouveau la résistance qu'on peut attendre d'une troupe d'élite, mais les positions défensives furent occupées par une division du 5e corps qui n'avait point pris part à la bataille; il continua sa marche toute la nuit et arriva à Saverne le 7, vers 10 heures du matin, réuni, compact, discipliné, au milieu du désordre général.

Pertes : 6 officiers tués, 8 blessés; 500 hommes tués ou blessés.

## ARTILLERIE.

### *Rapport du lieutenant-colonel Lecœuvre, sur le rôle joué par les 6e, 7e et 8e batteries du 9e régiment d'artillerie à la bataille de Frœschwiller.*

6e *batterie.* — Dès le début des opérations, M. le lieutenant en premier Lebeau fut détaché avec la section de droite pour aller prendre position sur le plateau même du campement, en avant du village de Frœschwiller, afin de battre avec ses deux pièces toute la vallée qui s'étend sur la gauche du village. Il fut rejoint immédiatement par quatre pièces de la 7e batterie et fut placé dès ce moment jusqu'à la fin de la bataille sous les ordres du chef d'escadrons M. Quellain, commandant des deux batteries (de 4) de la 1re division.

Les quatre autres pièces de la 6e batterie furent placées au fond du même plateau, à droite et à gauche du 13e bataillon de chasseurs à pied, avec ordre de battre en temps utile tout le coteau sur lequel se trouvait l'extrême droite des attaques, dans le cas où l'ennemi, se présentant en nombre, chercherait à tourner notre position de ce côté. La section de M. Delangle, lieutenant à la 7e batterie, vint compléter la batterie et resta sous les ordres du capitaine commandant la 6e batterie jusqu'à la fin du combat.

Tout danger ayant disparu sur notre gauche sans que la batterie ait eu à faire feu, la batterie reçut l'ordre d'aller prendre position le plus vite possible dans la partie basse du village, au fond de la première rue à gauche, dans un rectangle très étroit, entouré de bois sur trois côtés et limité en arrière par un verger. Sa mission était de contre-battre les batteries ennemies situées sur les hauteurs environnantes, de l'autre côté du ruisseau, lesquelles canonnaient vigoureusement tout l'avant du village.

La batterie partit au trot, prit immédiatement sa position en batterie à l'entrée du rectangle désigné, trois pièces le long du côté gauche contre le bois, trois autres en potence et en demi-cercle en avant du verger. Une demi-batterie du 12e régiment avait déjà pris position dans ce même rectangle, dont elle occupait la droite pour contre-battre les batteries hautes de l'ennemi, situées sur le même coteau que les

Digitized by Google

premières. Dès la mise en batterie, le feu commença à obus ordinaires et, au bout de six à sept coups, le tir fut réglé à 1800 mètres d'une manière définitive. Le feu à volonté fut alors exécuté contre les batteries ennemies et dura jusqu'au moment de la retraite de notre infanterie. Les six pièces ont épuisé dans ce tir toutes les munitions en obus ordinaires de la batterie de combat et ont entamé un caisson de réserve. Par son feu nourri, la batterie a rempli le but assigné, car l'ennemi, tout en tirant encore quelquefois sur ce village, concentra le feu de plusieurs batteries sur la nôtre et couvrit tout le terrain du rectangle d'une quantité considérable de projectiles.

Dans l'action, M. le lieutenant Delangle a eu son épaulette fracassée par un éclat et son cheval blessé; dix hommes furent blessés autour des pièces, quatre chevaux tués et d'autres, en assez grand nombre, blessés. Le matériel a éprouvé une seule dégradation sérieuse, une pièce a été mise momentanément hors de service par un obus qui brisa la roue gauche de l'affût. M. Leroux, commandant la section, fit immédiatement exécuter le changement de roue et la pièce reprit son feu sans discontinuer. Au moment où les colonnes ennemies débouchaient en masses assez compactes, six obus à balles furent tirés à la distance de 1500 mètres et parurent produire un effet sensible sur la troupe ennemie.

Notre infanterie se retirant dans le bois derrière la batterie, les tirailleurs ennemis débouchèrent du bois en face et firent feu sur nos hommes à petite distance; force fut d'amener les avant-trains et de quitter la position le plus rapidement possible. La batterie revint alors se placer en bataille sur le plateau du campement.

Quelques instants après, la batterie reçut l'ordre de traverser la route et de se placer en batterie dans l'espace vide qui existait entre la batterie de mitrailleuses et la 7e batterie, pour contribuer avec cette dernière à ralentir la marche de l'ennemi à l'extrême droite. Trois ou quatre coups seulement par pièce furent tirés dans cette position, la retraite de nos troupes et la marche rapide de l'ennemi ne permettant pas à la batterie de rester plus longtemps sur le plateau sans être gravement compromise.

Le mouvement de retraite de nos troupes se fit si rapidement que la 6e batterie, après avoir quitté le champ de bataille, s'est trouvée placée sur la route à la queue de la colonne. A ce moment, M. Lebeau avait rejoint la 6e batterie, et M. Delangle la 7e. La batterie comptait ses six pièces et ses huit caissons.

La retraite se fit pour nous d'une façon lente et pénible jusqu'au village de Reichshoffen, à cause des impedimenta de toutes sortes renversés le long de la route. Les embarras allaient sans cesse en augmentant, le feu de l'ennemi continuait avec une certaine intensité et

Digitized by Google

cependant la queue de la colonne fut arrêtée plusieurs fois dans sa marche.

A 700 ou 800 mètres environ, après la sortie du village de Reichshoffen, la 6e batterie fermait la marche de la colonne; aucune troupe d'infanterie ni de cavalerie ne se trouvait ni sur ses flancs, ni sur ses derrières, pour la protéger.....

*Historique de la 6e batterie du 9e d'artillerie (capitaine Biffe).*

6 août.

. . . . . .

Restée la dernière sur la route de Reichshoffen, sans aucun soutien d'infanterie ni de cavalerie, la 6e batterie fut chargée par la cavalerie ennemie qui, profitant du désordre de la retraite, put couper les traits des chevaux et s'emparer d'une grande partie du matériel. 50 hommes environ de la batterie furent faits prisonniers, la résistance étant impossible.....

7e *batterie.* — La batterie étant attelée prête à partir, M. le lieutenant Delangle (Norbert), commandant la 1re section, fut envoyé en réserve derrière le bataillon de zouaves de la division, devant se tenir prêt à tirer dans le vallon à gauche de Frœschwiller; il n'en eut pas l'occasion et fut envoyé à la 6e batterie aux mouvements de laquelle sa section participa jusqu'à la fin de la bataille; dans le mouvement de retraite, M. Delangle et sa section rejoignirent la batterie. M. Delangle avait eu son cheval blessé par un éclat d'obus et son épaulette brisée par une balle.

Le capitaine Vernay, commandant la batterie avec ses quatre autres pièces, et la section de M. le lieutenant Lebeau, de la 6e batterie, sous la direction du chef d'escadrons Quellain, commandant supérieur des 6e et 7e batteries, furent mises en batterie sur le flanc gauche du coteau en arrière de Frœschwiller, pour fouiller tout le ravin de ce côté.

Un grand nombre de tirailleurs et des troupes ennemies se montraient à environ 3,000 mètres derrière un repli du vallon; deux fois une partie de ces troupes a essayé de suivre la lisière du bois bordant le coteau, dans l'intention de tourner Frœschwiller; les six pièces tirèrent, à distance de 1800, 1500 et 1100 mètres, des obus ordinaires et des obus à balles, et arrêtèrent ce mouvement qui ne fut plus tenté. La batterie avait tiré 65 obus ordinaires et 20 obus à balles.

Vers 3 heures, alors que la retraite du 1er corps était complète, afin d'arrêter le plus longtemps possible l'armée prussienne, le général de division Ducrot vint chercher la batterie, qui fit rapidement son mouvement et alla s'établir près de la dernière maison de Frœschwiller, à



Digitized by Google

droite de la route, ayant à sa gauche la batterie de canons à balles. Dès que les dernières troupes de notre corps d'armée eurent dépassé le champ de tir de la batterie, elle ouvrit son feu contre les troupes prussiennes qui descendaient le coteau en face, à 1100 mètres, et, de concert avec la batterie de canons à balles, arrêtèrent ce mouvement; nos troupes purent opérer assez tranquillement leur retraite.

Mais alors des batteries prussiennes vinrent immédiatement concentrer leurs feux sur la batterie, de nombreux projectiles à fusée percutante arrivèrent d'abord un peu en avant de la batterie, puis enfin dans la batterie même et y firent de profonds dégâts.

Tout le feu de la batterie fut alors dirigé vigoureusement sur ces batteries, mais ne parvint pas à les faire taire, bien que, cependant, nos coups nous parussent excellents.

La batterie soutint son feu; elle avait lancé 400 obus ordinaires sur les batteries prussiennes.

Après le départ de la batterie de canons à balles, la batterie lança encore 16 obus à balles et 21 boîtes à mitraille sur l'infanterie prussienne, qui s'avançait de nouveau; ce furent les derniers coups de canon de la bataille; ces coups parvinrent certainement, en faisant subir des pertes énormes à l'ennemi, à protéger efficacement la retraite du corps d'armée.

La batterie près d'être envahie par l'ennemi, les avant-trains furent remis et elle partait complète, lorsqu'un dernier obus vint briser la roue d'affût de la 2e pièce de la section de M. le lieutenant Lebeau et la cheville ouvrière de l'avant-train. Un jeune élève de l'école polytechnique, M. Pistor (Edouard), suivant nos batteries en volontaire, vint avec l'attelage du conducteur Borie, de la 6e batterie, fixa les traits à la lunette de crosse et la pièce était sauvée.

La batterie se retirait donc sans rien laisser à l'ennemi et sans avoir derrière elle aucune troupe de soutien; aussi, au village de Reichshoffen, l'ennemi, parvenant à couper une partie de la colonne, put-il s'emparer de la 6e pièce, de son caisson, des deux caissons de réserve et de l'affût de rechange.

La batterie a eu quatre hommes tués : le maréchal des logis Nouvion, le brigadier Sultzer, le servant Richard et le conducteur Prudhon; plusieurs hommes contusionnés.

Cinq chevaux tués, ou blessés de façon à être abandonnés. Deux roues, une flèche d'affût, une de caisson, deux leviers et un écouvillon furent brisés.

8e *batterie.* — Le 6 août 1870, à 7 heures du matin, la batterie reçut l'ordre d'atteler et de se tenir prête à marcher. Peu de temps après, l'engagement commença à la droite des positions; sur la gauche,

Digitized by Google

le Maréchal, craignant d'être tourné, chargea le général Ducrot, commandant la 1re division, de la défense de nos positions.

Les troupes de la 1re division furent donc disposées dans ce but, et la 8e batterie fut placée par le général à l'extrémité d'un ravin, d'où l'on pouvait battre de revers les pentes que l'ennemi avait à descendre pour arriver sur le village. La fusillade s'engagea et se borna d'abord à une lutte entre tirailleurs : l'ennemi ne montrait point d'artillerie de ce côté. Au bout de quelque temps, les zouaves firent reculer l'ennemi. Le rôle de la batterie se borna à un rôle de surveillance; elle n'eut à tirer que quelques coups de canons à balles, lorsque l'ennemi sembla vouloir déboucher des crêtes et des bois qu'il occupait.

La fusillade cessa et fut reprise quelque temps après, dans le but d'enlever les positions ennemies. La batterie fut portée sur le versant gauche du ravin dans le but de mieux protéger notre aile gauche et de découvrir la sortie d'un bois que le général Ducrot, de concert avec le général commandant la 3e division, voulait faire enlever.

Le feu de la batterie, dans cette position, se borna à disperser des rassemblements de troupe, mais dut bientôt cesser quand nos troupes commencèrent à déboucher des bois pour aller au-devant de l'ennemi. La principale action n'était point là, et si l'ennemi ne put réussir à nous entamer à notre gauche, il n'en était point de même au centre et surtout à droite où, vers 4 heures, nos troupes commencèrent à plier. Le mouvement de retraite fut décidé et la batterie reçut ordre de se porter à la sortie du village de Frœschwiller et de prendre position pour protéger la retraite, qui devait se faire par une seule route. Appuyée à la droite par la 7e batterie du 9e, la 8e batterie ouvrit le feu de ses canons à balles sur les Prussiens qui descendaient en masses compactes les pentes vis-à-vis du village. Son tir, exécuté à 1200 mètres et à 1400 mètres, sembla produire une dispersion assez grande chez l'ennemi, et nos tirailleurs purent se déployer afin d'arrêter la marche de l'ennemi. D'un autre côté, ce tir attira sur la batterie le feu de plusieurs batteries ennemies, et la position devenait dangereuse. Le lieutenant en premier, M. Bertrand, fut tué, et deux servants furent blessés; les hommes, malgré tout, tenaient avec énergie et avec vigueur. Le rôle que la batterie avait à jouer était rempli, et le mouvement de retraite était en voie d'exécution; la batterie reçut l'ordre de cesser le feu et de se retirer. Toutes les pièces et tous les caissons furent ramenés au delà de Reichshoffen.

Entre Reichshoffen et Niederbronn, la route s'encombra de plus en plus. L'ennemi, qui nous poursuivait à coups de canon, envoya de la cavalerie pour inquiéter la queue de la colonne des voitures, qui n'était protégée par aucune escorte de cavalerie ou d'infanterie..... Les dernières voitures tombèrent au pouvoir de l'ennemi sans qu'il fût pos-

Digitized by Google

sible, vu l'étroitesse et l'encombrement de la route, de les défendre. La batterie perdit alors une pièce et cinq caissons.....

En résumé, la batterie a perdu un officier tué, et treize hommes ont disparu sans qu'on sache exactement ce qu'ils sont devenus; elle a eu deux blessés.

La perte en chevaux est de deux chevaux d'officiers et de vingt-cinq chevaux de troupe.

La perte en matériel est de une pièce et de cinq caissons.

La consommation moyenne par pièce a été de quarante coups, dont la plus grande partie à la dernière position de la batterie.

Les hommes de la batterie ont montré au feu beaucoup de calme et de sang-froid. Les sous-officiers les ont bien guidés. Malheureusement, M. Bertrand, officier intelligent et brave, a été tué. La conduite de la batterie, à cette première action, indique qu'on peut compter sur elle.

Après la dernière mise en batterie des trois batteries de la division, elles se sont retirées du champ de bataille sans perdre une seule voiture. Notre route jusqu'à Reichshoffen s'est faite sans désordre, quoique nous soyions tout à fait à l'arrière, sans aucun soutien. Mais, depuis Reichshoffen jusqu'à Niederbronn, nous avons reçu une grande quantité d'obus qui ont mis le désordre dans toute la colonne. Nous avons essuyé la charge de cavaliers bavarois qui ont coupé la colonne et ont fait un grand nombre de prisonniers. C'est seulement alors que nous avons perdu des pièces et des caissons. Les canonniers ont été sublimes, plusieurs se défendant courageusement et d'autres faits prisonniers sur leur pièce.

### *Historique de la 8e batterie du 9e d'artillerie (capitaine de Mornac).*

6 août.

Le 6 août, à 5 heures du matin, une confiance complète régnait dans le camp français; on faisait revenir les bagages. Les chevaux furent envoyés à l'abreuvoir, partie à Reichshoffen, partie à Wœrth.

Ceux envoyés à Wœrth se virent forcés de faire demi-tour, le village étant occupé par les Prussiens. Un premier engagement eut lieu vers 7 heures du matin : on le regarda comme peu sérieux. La batterie fut attelée à 7 h. 1/2 et désignée pour surveiller la gauche des positions françaises, du côté de Langensoultzbach. Elle fut mise en batterie à l'extrémité d'une vallée et en face de l'armée bavaroise faisant une fausse attaque sur l'aile gauche française et occupant l'aile droite de l'ennemi. Il n'y avait guère que des engagements de tirailleurs; l'ennemi ne montra pas d'artillerie de ce côté. Le rôle de la batterie

Digitized by Google

se borna à surveiller les pentes occupées par l'ennemi et à l'empêcher de sortir des bois où il se tenait embusqué. La batterie remplit ce rôle par quelques coups de mitrailleuses tirés à intervalles lorsque l'ennemi semblait se masser. Mais la véritable action n'était point là, mais à droite de nos positions, que nous commençâmes à abandonner vers 2 heures. La batterie reçut l'ordre, à 3 heures, d'appuyer le mouvement de retraite; elle se mit en batterie à droite de la route de Frœschwiller, à l'entrée du village. Un feu vif et rapide fut dirigé sur l'ennemi, qui descendait en masses profondes des hauteurs situées vis-à-vis, afin de précipiter notre retraite; on dissipa leurs colonnes et on ralentit ainsi leur marche.

*Mort de M. Bertrand, lieutenant en premier, au combat de Frœschwiller, 6 août.* — Pendant ce tir rapide, M. Bertrand, lieutenant en premier, fut tué d'un éclat d'obus; un artificier et un servant furent blessés peu grièvement : Pierre, artificier; Maurais, premier servant.

*Retraite du 1er corps d'armée sur Saverne.* — Malheureusement, le mouvement de retraite était trop prononcé avec désordre pour qu'on pût en profiter pour faire un retour offensif en arrière, et la batterie se retira à la queue de la colonne des voitures qui encombraient la route de Reichshoffen, la seule par laquelle s'opérait la retraite. L'ennemi accompagna ce mouvement par des obus tirés à longue distance. A Reichshoffen, quelques obus incendièrent un ou deux caissons et une charge de cavalerie fit quelques prisonniers dans la partie des réserves qui s'étaient arrêtées à gauche du village pour attendre la direction à prendre. On ne recevait plus aucun ordre et la retraite se précipita sur la route de Niederbronn sans qu'aucune garde ne fût donnée à la ganche du convoi. Aussi, à mi-chemin environ de Reichshoffen et de Niederbronn, une charge de cavalerie prussienne augmenta le désordre. Alors les voitures de la batterie, qui étaient mélangées avec d'autres voitures du convoi, ne purent recevoir le même entraînement; plusieurs restèrent entre les mains de l'ennemi, entre autres une mitrailleuse et trois caissons; deux autres caissons qu'on avait amenés jusqu'à Niederbronn y furent abandonnés.....

## 2e Division (Pellé).

### *Rapport du général Pellé sur la journée de Frœschwiller.*

(Sans date).

Le 6 août, vers 8 heures du matin, au moment où commençait la bataille, la 2e division, fort éprouvée déjà par le combat qu'elle avait

Digitized by Google

soutenu le 4 devant Wissembourg, et qui n'avait encore été rejointe ni par le 1er bataillon du 50e, ni par son bataillon de chasseurs, reçut du Maréchal l'ordre de former la réserve et de rester en position à proximité de son camp. Elle se composait en ce moment :

| | | |
|---|---|---|
| 1° D'un détachement du 16e bataillon de chasseurs à pied, arrivé du dépôt la veille au soir et comprenant..... | 160 | hommes. |
| 2° De deux bataillons du 50e de ligne réduits au chiffre de..... | 800 | — |
| 3° Du 74e..... | 697 | — |
| 4° Du 78e (trois bataillons)..... | 1,878 | — |
| 5° Du 1er régiment de tirailleurs algériens..... | 1,733 | — |
| 6° De la 8e compagnie du 1er du génie..... | 92 | — |
| 7° Des 9e, 10e et 12e batteries du 9e d'artillerie. | 392 | — |
| TOTAL..... | 5,752 | hommes. |

Vers 9 heures du matin, les trois bataillons du 78e se portèrent, sur l'ordre du Maréchal, vers le centre de la position pour renforcer la division du général Raoult, et, vers 1 h. 1/2, le 1er régiment de tirailleurs fut à son tour détaché de la division pour être envoyé vers la droite de la position où se trouvaient engagées des batteries d'artillerie et les troupes d'infanterie chargées de cette partie de la défense. La part importante prise par ces deux corps aux opérations de la journée peut se résumer de la manière suivante :

78e *de ligne.* — Le 78e, d'après les instructions du général Raoult, déploya d'abord deux de ses bataillons en tirailleurs sur le front et vers la gauche de la position dont Frœschwiller est le centre, en laissant un bataillon en réserve, et soutint le combat de ce côté pendant environ quatre heures, en appuyant la brigade du général L'Hériller et en se reliant à gauche avec le régiment de tirailleurs de la division Ducrot (1). Le bataillon demeuré en réserve fut déployé ensuite vers la gauche au moment où l'attaque de l'ennemi se prononça plus fortement de ce côté. Les positions ainsi occupées furent énergiquement défendues par ce régiment, mais il dut, après quelques retours offensifs, se replier en arrière comme les autres corps engagés, pour tenter, dans le village même de Frœschwiller, de nouveaux efforts défensifs lorsque l'ennemi s'avançait en forces de tous côtés. Le régiment avait fait des pertes considérables; le colonel de Bellemare se vit contraint de continuer son

(1) La division Ducrot n'avait pas de régiment de tirailleurs. Il s'agit ici du 2e tirailleurs de la division Raoult.

Digitized by Google

mouvement de retraite et rejoignit les autres corps de la division, en ce moment en position sur le plateau à l'Ouest du village. Le 78e avait perdu 53 officiers, tués ou blessés, et 1336 hommes de troupe. Le colonel restait le seul officier supérieur présent.

1er *régiment de tirailleurs.* — C'est à 1 h. 1/2 que, sur l'ordre direct du Maréchal, le 1er régiment de tirailleurs se porta en avant sur les hauteurs au Sud-Est de Frœschwiller pour soutenir les batteries de réserve; il dut attendre quelque temps dans cette position le moment d'agir, et l'occasion s'en présenta au moment où, après une charge de cuirassiers, les corps de l'infanterie de notre extrême droite découvraient, en pliant et en se retirant, ce côté de nos positions.

Après un feu bien nourri contre les tirailleurs ennemis parvenus sur les crêtes, le régiment poussa en avant une vigoureuse charge à la baïonnette qui dégagea les batteries et repoussa l'ennemi dans les bois; ce mouvement permit alors de soustraire à l'ennemi, qui allait inévitablement s'en emparer, plusieurs pièces d'artillerie, dont deux mitrailleuses, et de ramener plusieurs officiers blessés, au nombre desquels se trouvait un colonel d'artillerie. Mais les tirailleurs, n'ayant pas été appuyés dans ce mouvement en avant, se virent cernés par l'ennemi et durent, par d'énergiques efforts, s'ouvrir un passage pour se replier, à travers les bois, vers la ligne de retraite. Le régiment ne rejoignit la division que le 7 dans la matinée à Saverne; ses pertes, dans cette journée, ont été, en officiers : 3 tués et 14 blessés ou disparus; et, en sous-officiers et soldats : 96 tués et 426 blessés ou disparus.

Peu de temps après que le 78e eût été séparé de la division, c'est-à-dire vers 11 h. 1/2, je remarquai que l'espace compris sur les hauteurs entre l'extrême droite de la position et le village de Frœschwiller se trouvait dégarni de troupes et d'artillerie, tandis que l'ennemi, en face de ces hauteurs, sur le versant opposé de la vallée, continuait un feu très soutenu de batteries très savamment établies, dont les projectiles arrivaient jusque dans notre camp; je pris sur moi d'utiliser les trois batteries sous mes ordres en les envoyant prendre position sur ces hauteurs, d'où elles pouvaient diriger leur feu sur un espace très étendu. Les deux batteries de 4 furent placées à la gauche, au-dessus du village de Wœrth; là, elles soutinrent un combat de deux heures contre une artillerie très supérieure en nombre et elles ne se retirèrent qu'après avoir épuisé leurs munitions; le capitaine Viel fut blessé au front par un éclat d'obus. La batterie de mitrailleuses fut placée à la droite des deux autres et ouvrit son feu contre l'infanterie ennemie, mais elle fut bientôt assaillie par une grêle de projectiles qui, en tuant ses servants et ses chevaux, la força à la retraite; elle eut deux officiers blessés et le lieutenant-colonel Cauvet eut un cheval tué sous lui.

Digitized by Google

Pendant qu'elle éloignait ainsi la plus importante partie des forces dont elle pouvait disposer, la 2e division ne conservait plus à son centre que les 160 hommes du bataillon de chasseurs, les 800 hommes du 50e, les 697 hommes du 74e et les 92 hommes du génie. Ces troupes qui, jusqu'à 3 heures, étaient restées réunies à peu près sur l'emplacement de leur camp, recevant de temps en temps les projectiles de l'ennemi, qui dépassaient les crêtes, mais ne prenant pas de part directe au combat, reçurent l'ordre de se porter à l'Ouest du village de Frœschwiller, qui était devenu le but principal des efforts de l'ennemi, afin de soutenir de ce côté la défense de la position et, éventuellement, la retraite. La batterie de canons à balles, qui était revenue de l'extrême droite, suivit le mouvement. Toutes les fractions de corps furent successivement engagées au moment des derniers efforts de la défense et ne commencèrent la retraite qu'au moment où elle devint inévitable. Les batteries divisionnaires se mirent en position aussitôt qu'elles purent s'établir, mais une seule, celle du capitaine Didier, put aider, par un feu soutenu, le feu de l'infanterie qui se repliait par le bois. Le capitaine Vidal, chargé des réserves de l'artillerie, fut tué en ce moment.

La compagnie du génie suivit les mouvements de l'infanterie et concourut à la défense; elle travailla, aux abords de Reichshoffen, à établir des passerelles pour aider les troupes à traverser la rivière; elle eut un homme blessé.

La retraite de la division fut opérée aussi bien que le permettaient les circonstances, et, à Saverne, malgré la longue distance qu'elles avaient à parcourir, mes troupes se sont trouvées réunies à peu près dans la journée du 7.

## *Historique de la division* (1).

6 août.

La nuit du 5 au 6 fut pluvieuse, mais tranquille. Les troupes manquaient de vivres, les convois annoncés pour le 5 n'étaient pas arrivés. On ne toucha pas de viande le 5. Il ne put en être distribué que le 6 au matin.....

Vers 8 heures, le général Ducrot demanda le 78e pour le renforcer, et ce corps, fort de ses trois bataillons intacts, lui fut envoyé (2).

Peu après, le feu se ralentit sensiblement vers cette aile, mais ce fut pour gagner notre droite. Nos batteries de réserve se portèrent au Sud

---

(1) Rédigé en exécution de la circulaire ministérielle du 29 février 1872.

(2) Le 78e fut envoyé à la division Raouit.

Digitized by Google

de Frœschwiller, appuyant leur gauche au village, et engagèrent, avec l'artillerie ennemie, une lutte active dont un des premiers résultats fut d'attirer sur la 2e division, placée juste derrière, une pluie d'obus dont il lui fallut se défiler en obliquant de quelques centaines de pas.....

Mais, à ce moment (1 heure de l'après-midi), apparurent tout à coup les forces du Prince royal, arrivant à marche forcée. Le combat prit une nouvelle énergie et le général Pellé reçut l'ordre de se porter avec ce qui lui restait de monde vers notre gauche, qui supportait le plus vigoureux effort de l'ennemi. Il ne disposait plus que d'environ 1300 hommes appartenant aux 50e et 74e régiments de ligne et au 16e bataillon de chasseurs. Il s'établit un peu en arrière et à gauche de Frœschwiller, face au bois qui descend vers la vallée. Il était environ 2 h. 1/2.

La 2e division, ainsi réduite, occupa pendant environ une heure cette dernière position sans recevoir d'autres ordres, et, vers 3 h. 1/2, elle reçut l'ordre de se porter un peu en arrière pour protéger, si c'était possible, la retraite qui allait commencer.....

Vers 5 h. 1/2, nous arrivâmes à Reichshoffen et traversâmes aussitôt ce village, abandonnant derrière nous un immense convoi de vivres. C'est celui qui aurait dû servir la veille aux distributions, mais, comme toujours, il était arrivé trop tard.

L'ennemi nous poursuivait par des charges en fourrageurs qui durent nous faire bon nombre de prisonniers.....

A Niederbronn, nous retrouvons le 16e bataillon de chasseurs, qui y était depuis le matin.

Toute la nuit, on marcha dans la direction de Saverne, où l'on arriva le lendemain, vers 7 heures, dans le plus triste état. Nos hommes, après s'être battus toute la journée du 6, avaient fait, dans la nuit, 56 kilomètres.

*Relation relative à la bataille de Frœschwiller (souvenirs personnels). — Notes envoyées par M. le général Pédoya.*

Avignon, le 29 janvier 1901.

Dans la journée du 5 août, la division Douay fut concentrée à Frœschwiller; elle établit son bivouac au Sud de la route allant de Wœrth à Reichshoffen (1).

Le lendemain, à 6 heures du matin, la brigade Montmarie venait

---

(1) Exactement à 1 centimètre au-dessous des lettres *ille* du mot Frœschwiller dans la carte de Wœrth du Grand État-Major allemand.

Digitized by Google

d'envoyer les hommes aux distributions, lorsque les premiers coups de canon se firent entendre; les hommes rentrèrent de suite au camp.

Comme les hommes n'avaient plus de cartouches, il fallait, avant tout, se préoccuper de leur en donner. Le capitaine de Biarre (1) fut chargé d'aller à la recherche de la section de munitions; il finit par ramener un caisson dont le contenu fut réparti entre les hommes.

Le général Ducrot, passant à ce moment à côté de nous, dit au général Pellé : « Vos troupes ayant beaucoup souffert avant-hier, je compte « vous laisser en réserve, à moins de nécessité absolue. »

Vers 9 h. 1/2, un certain nombre d'obus tombèrent au milieu du campement de la division; ils venaient de la direction de Langensoultzbach. Comme les troupes se croyaient parfaitement défilées, ils produisirent une vive émotion que les officiers parvinrent promptement à calmer. Le général Pellé fit alors poster les hommes derrière le bois situé au Sud du village de Frœschwiller, au point marqué sur la même carte (2) : *Schl.* Vers 8 heures, le 78e et le 16e bataillon de chasseurs sont dirigés sur le village de Frœschwiller, pour prendre part au combat (3).

. . . . . .

Nous étions en position d'attente derrière le bois, lorsqu'un officier de l'état-major général vint avertir le général Pellé que l'on craignait une attaque venant par les bois de Langensoultzbach et Neehwiller, et d'avoir à surveiller cette direction.

Nous vînmes nous placer sur le flanc Nord de la route, de manière à dominer tout le ravin de Neehwiller; une compagnie, peut-être même deux furent dirigées vers Neehwiller, en suivant la crête. Leur mouvement fut certainement vu de l'ennemi, mais l'attaque de l'ennemi ne se poursuivant pas sur Neehwiller, elles furent rappelées avant leur arrivée à destination. De notre position, nous dominions tout le ravin et commandions fort bien la route de Neehwiller à Frœschwiller. A un moment donné, nous vîmes sortir du bois des troupes assez nombreuses, en ordre dispersé, qui semblaient avoir pour direction le village de Frœschwiller; suivant certains, c'étaient des chasseurs à pied qui reculaient, tandis que, suivant d'autres, c'étaient des ennemis qui avançaient. Dans le doute, on ne tira pas. Plus tard, nous reconnûmes des Bavarois; si la crainte de l'attaque par Neehwiller

---

(1) Appartenant à l'état-major de la 2e division.

(2) Carte mentionnée dans la note (1) de la page 233.

(3) Le 16e bataillon de chasseurs était, en réalité, au Nord-Est de Niederbronn.

Digitized by Google

avait disparu, le combat était devenu très vif autour du village de Frœschwiller. Il pouvait être 2 heures lorsque le général Ducrot vint dire au général de Montmarie que la situation devenait grave; l'ennemi est maître d'une partie du village. « On va essayer de l'en chasser par « une vigoureuse contre-attaque que nous allons faire avec vos « troupes. »

Cette contre-attaque n'avait-elle pas aussi pour but de faciliter le mouvement de retraite en retardant la poursuite?

Pendant que les troupes se formaient en colonne double, je fus envoyé avec un autre officier, le capitaine de Rainvillers (1), je crois, pour rechercher comment on pourrait attaquer le village par les flancs. Nous avions là une rude mission que nous ne pûmes, ni l'un ni l'autre, mener à bonne fin.

Le mouvement devait être appuyé par 12 pièces d'artillerie qui prirent position le long de la route pour tirer dans la direction d'Elsashausen; mais l'artillerie ennemie, déjà en position de ce côté, ouvrit sur elle un feu violent, détruisit hommes et chevaux; toutes les pièces ne purent même pas tirer leur premier coup de canon et, lorsqu'on battit en retraite, il fallut abandonner des pièces faute d'attelages.

La brigade avait été formée en colonne double. En avant de la 1re compagnie marchaient les généraux Pellé et de Montmarie; elle prit le pas de course. Malgré la vigueur et l'entrain des troupes et l'exemple donné par les chefs, la contre-attaque ne put aboutir et il fallut battre en retraite. Le général Ducrot nous prescrivit alors de venir occuper la lisière de la forêt Gross-Wald, à cheval sur la route, et plaça une compagnie entière à un saillant que la forêt fait au Sud de la route et d'où l'on bat tout le terrain environnant. Notre feu ralentit la poursuite.....

## *Historique du* 16e *bataillon de chasseurs.*

6 août.

. . . . . .

Par ordre du Maréchal, le bataillon va occuper les hauteurs à l'Est de Niederbronn, couvrant les routes de Bitche et de Saverne. La 3e compagnie est de grand'garde au haut du ravin, à l'Ouest de la ville. Dispositions prises pour couvrir la retraite, d'après les ordres donnés.

A 4 heures du soir, la bataille de Wœrth est perdue : la retraite a lieu en désordre de Frœschwiller et de Reichshoffen vers Niederbronn, le

(1) Aide de camp du général Pellé.

Digitized by Google

bataillon déploie deux compagnies en tirailleurs (1re et 2e) et, rejoint par la 3e compagnie, ne quitte le plateau que vers 7 heures, après avoir soutenu la retraite du 1er corps par des feux de tirailleurs.

Le bataillon forme l'arrière-garde sur la route de Saverne. Marche de nuit sur Saverne par Ingwiller. Arrivée à 7 heures du matin. Il est constaté une perte de 100 hommes (tués, blessés, disparus).

## *Historique du 50e régiment d'infanterie.*

6 août.

Les derniers régiments, amenés de Frœschwiller à la déclivité du plateau qui s'abaisse sur Wœrth, sont écrasés avant de pouvoir se former en bataille..... Le 50e (1er et 3e bataillons) appelé sur le point décisif où se concentrent les efforts de l'artillerie et de l'infanterie ennemies, s'y rend, formé en colonne double par bataillon. Il tient un moment, échange avec les assaillants une vive fusillade et se trouve bientôt, comme tous les régiments, entraîné par le mouvement de retraite.

La retraite se fait par Reichshoffen, Niederbronn et Bouxwiller sur Saverne.....

Le 2e bataillon était resté à Haguenau la nuit du 5 au 6, il devait rejoindre le 6, au matin, et prit, en effet, le chemin de fer. La voie était coupée; il vint à pied à Reichshoffen, où il n'arriva que pour être témoin du désastre. Il se mit de suite en retraite sur Saverne.

200 hommes, qui s'étaient retirés par Niederbronn sur la Petite-Pierre, rejoignirent le 8.

Pertes : 1 officier, 50 hommes.

*D'après un renseignement donné en 1871 par le commandant du dépôt de ce corps, l'effectif du 50e était, le 6 août :*

| | | |
|---|---|---|
| 1er bataillon | ..... | 327 hommes. |
| 2e — | ..... | 727 — |
| 3e — | ..... | 516 — |
| | TOTAL..... | 1,570 hommes. |

Le régiment aurait perdu 200 hommes tués, blessés ou disparus.

## *Historique du 74e régiment d'infanterie.*

6 août.

Les deux bataillons, fort incomplets, furent placés à la gauche du village (de Frœschwiller) où ils restèrent en réserve jusqu'à 11 heures... Vers 11 heures, le 1er bataillon est envoyé pour soutenir une batterie de mitrailleuses placée à sa gauche.

Digitized by Google

Le 3e bataillon prend position dans un chemin à gauche de Frœschwiller. La 6e compagnie (sous-lieutenant de Cepoy) est envoyée en tirailleurs dans les jardins qui bordent cette route. A midi, le général Ducrot fait demander le bataillon, qui part aussitôt (la 6e compagnie n'ayant pas rejoint). Il s'engage dans Frœschwiller..... De concert avec le 8e chasseurs à pied, il repousse une attaque de vive force de l'ennemi sur la gauche du village. Jusqu'à 6 heures il soutient la lutte, mais est alors obligé d'y renoncer.....

Vers 4 heures, le 1er bataillon fut chargé de protéger la retraite en se plaçant dans le bois derrière le village.

A 5 heures, l'ordre fut donné de battre en retraite sur Saverne.....

Un petit détachement, sous les ordres de l'officier payeur Four, battit en retraite sur Strasbourg.

## *Historique du 78e régiment d'infanterie.*

6 août.

Vers 6 heures du matin, les premiers coups de canon se font entendre; tout le monde se prépare au combat. La 1re division du 7e corps passe derrière nous pour prendre ses positions. A 8 heures, le 78e, fort de 1865 hommes, se met en marche, la gauche en tête, en colonnes par pelotons, et se dirige sur Frœschwiller. Dans ce moment, la division de cuirassiers Bonnemains se forme dans les prairies en arrière et à droite du village. On traverse le village pour déboucher sur sa gauche par un chemin conduisant à un bois situé à 200 mètres environ. Ce bois, dans lequel le régiment combattit toute la journée, avait la forme d'un triangle dont le sommet allait en pente vers l'ennemi; sa droite, en retour, était couverte par un pli de terrain assez profond se terminant aux premières maisons et dont les pentes étaient couvertes de vignes, de houblonnières et de nombreux arbres fruitiers. En avant, la lisière finissait à des prairies traversées par des ruisseaux. Des bois s'étendaient au loin sur la gauche.

Le 48e et le 2e tirailleurs occupaient déjà la position; quatre pièces étaient en batterie à droite du chemin, dans l'espace laissé libre entre le bois et les habitations les plus rapprochées. Deux autres pièces battaient le terrain de l'autre côté, en bas, à gauche, au bord des prairies. Le 78e se déploya tout entier en tirailleurs, relia le village au bois, en garnissant les pentes du ravin en avant de l'artillerie, et se prolongea ensuite le long de la lisière, à droite et à gauche du 2e tirailleurs, mêlé avec le 48e. Ainsi se trouvèrent confondus en peu d'instants des soldats de trois corps différents; et que de fois dans cette néfaste journée n'eûmes-nous pas à regretter le morcellement de nos bataillons. Le régiment passa alors aux ordres du général Lefebvre, qui eut, sous

Digitized by Google

son commandement direct, le 48e, le 2e tirailleurs et le 78e. Nous marchions, comme il a été dit, la gauche en tête. Le 3e bataillon (commandant Favand) s'était porté en avant, le 2e (commandant Gibon) s'était glissé sur notre droite, dans les vignes et les houblonnières, et le 1er (commandant Moufflet) était resté en réserve avec le colonel de Bellemare. Le lieutenant-colonel Girgois dirigea alternativement les 2e et 3e bataillons. Le 3e bataillon avait exécuté son mouvement à découvert, sous une grêle d'obus et de mitraille, mais nos soldats n'en avaient pas été ébranlés. Aussitôt l'arrivée du 78e, l'offensive fut prise. L'ennemi, qui s'était approché, fut repoussé, et les abords du bois entièrement dégagés. Des blessés et des morts du 37e régiment prussien restèrent en notre pouvoir. Son artillerie envoyait continuellement des projectiles, mais le feu de son infanterie avait, pour ainsi dire, cessé.

Vers midi, il renouvela ses attaques, pénétra même à gauche dans un petit chemin, mais, aussitôt refoulé, il fut constamment tenu à distance par des feux roulants toutes les fois qu'il tenta de s'avancer.

Durant ce temps, le général de division Raoult avait disposé de notre 1er bataillon. Les 5e et 6e compagnies furent placées en arrière de la batterie de droite, qui tirait sur Gunstett; la 1re en réserve auprès du Maréchal. On s'expliqua plus tard pourquoi cette dernière compagnie ne fut pas aperçue de toute la journée et comment elle put arriver à Châlons avec ses trois officiers, son sergent-major et la majeure partie de son effectif. Le commandant Moufflet, avec les trois compagnies restantes, alla renforcer le 2e tirailleurs; il fut bientôt suivi des 5e et 6e, dont la présence n'était plus nécessaire à la garde de l'artillerie, par suite de l'arrivée de troupes fraîches débouchant de Frœschwiller.

A midi et demi, les batteries ennemies font un changement de front en avant sur leurs pièces de gauche et, par l'espace laissé libre, une brigade formée en masse menace Frœschwiller par les hauteurs en face de notre droite.

Le général Raoult arrive et donne l'ordre au 78e de réunir tout ce qui n'était pas indispensable au centre et à gauche; il fait diriger ces restes le long de la lisière à droite pour appuyer ses défenseurs.

Dès ce moment, les projectiles arrivent de tous côtés. Dans cette disposition, on aurait peut-être pu attendre l'ennemi dans le bois même et, après un feu à bout portant, le charger à la baïonnette et le rejeter en bas des pentes, mais les vignes ainsi que la forme du terrain, en dos d'âne à une trentaine de mètres de nous, ne permettaient pas de découvrir suffisamment tout le terrain; on fut donc forcé de se porter en avant chaque fois qu'une attaque se prononçait, et de franchir un certain espace à découvert pour faire des feux rapides qui

Digitized by Google

arrêtaient l'ennemi; celui-ci s'abritait alors dans les houblonnières et dans un chemin creux garnissant les pentes opposées.

La partie devenait de plus en plus difficile. Le général Raoult, voyant combien notre position était critique, donne l'ordre aux 8e et 13e bataillons de chasseurs à pied de se porter au secours du 2e tirailleurs et du 78e, engagés dans une lutte inégale.

Le combat continue; vers 3 heures, notre ligne faiblit. Déjà une trouée se produit dans le régiment placé à notre droite; l'aile gauche est compromise. « En avant! en avant! », devient le cri de ralliement du 78e, et les soldats, électrisés par leurs officiers, reprennent, au son de la charge, tout le terrain perdu. Bien des nôtres tombèrent en ce moment.

Quelques minutes après, le général Lefebvre nous envoyait un bataillon du 36e de renfort; la situation n'en restait pas moins compromise. Les hommes étaient exténués, les munitions manquaient et les caissons d'artillerie, vidés ou abandonnés, s'étaient repliés sans que nous en fussions informés. C'était certainement le moment de nous rallier, de former de tous les débris épars une masse compacte qui pût effectuer une retraite honorable et sauver l'honneur des armes. Le lieutenant-colonel envoya le capitaine Stanislas pour le demander au général Lefebvre, mais celui-ci s'était porté sur un autre point et l'adjudant-major ne le trouva pas. Derrière nous, aux décharges stridentes des mitrailleuses et au bruit de l'artillerie avait succédé un profond silence. Évidemment, l'artillerie s'était éloignée; sur notre droite la fusillade se ralentissait; comme nous l'apprîmes plus tard, c'était la retraite qui commençait. Quelques fractions du 78e luttaient encore de ce côté. Là avait combattu presque toute la journée la compagnie Pellenc, 1re du 2e, qu'un ravin sépara, au début de l'action, du reste du régiment, et qui lia son sort à celui de la brigade L'Hériller dans son mouvement offensif sur Wœrth.

Le colonel de Bellemare, resté constamment à côté de cette compagnie, perdit de vue son régiment et ne le retrouva plus de la journée. Il envoya vers 2 heures le capitaine adjudant-major Jaquet pour avoir des nouvelles de ses trois bataillons, mais cet officier, grièvement blessé, ne put accomplir sa mission. Les bataillons restèrent donc constamment sans ordres de leur colonel.

Les heures s'écoulaient. Les Prussiens débouchent en colonnes profondes; il faut les arrêter. Un clairon du 78e se trouvait près du lieutenant-colonel. Celui-ci fait aussitôt sonner la charge, et tous se lancent sous une grêle de balles. Malheureusement les munitions s'épuisent; les soldats sont harassés de fatigue et la résistance diminue tandis que l'audace et la confiance de l'ennemi augmentent.

Le colonel Suzzoni, du 2e tirailleurs, avait pris, en l'absence du général

Digitized by Google

Lefebvre, la direction de la brigade; il est tué raide d'une balle qui lui traverse le cœur. Le lieutenant-colonel Girgois le remplace. Il essaye alors de diriger tous les débris des divers corps sur Frœschwiller, où il espère tenir. Il reste de sa personne à l'arrière-garde avec une soixantaine de chasseurs à pied.

A peine la tête de colonne avait-elle atteint les premières maisons du village, qu'une masse de soldats de toutes armes se rabattait sur elle.... Au même instant, des feux de peloton à bout portant et une fusillade incessante de droite nous démontrèrent que l'ennemi était maître de Frœschwiller et que nous étions tournés.

La route de Reichshoffen était barrée.

Le flot se replie sur le bois que nous occupions naguère, et les Prussiens accourent. Chacun tente de se frayer un passage, mais tout est inutile. Aucun de ceux qui à cette heure de la journée étaient présents au feu, ne s'échappa sain et sauf. Morts, blessés, prisonniers. Tel fut notre sort commun. Il était environ 5 h. 1/2 du soir.

Les pertes du 78e furent grandes. Dix officiers furent tués ou moururent des suites de leurs blessures, plus de trente furent blessés et il n'échappa au désastre qu'une douzaine d'officiers, parmi lesquels le colonel. Ils purent rallier à la fin de la journée et les jours suivants 250 à 300 hommes avec lesquels ils gagnèrent le camp de Châlons. Nous eûmes environ 750 hommes de troupe hors de combat, dont 250 tués (1).

E. F.

---

(1) Les documents suivants, relatifs à la bataille de Frœschwiller, seront publiés ultérieurement.

---

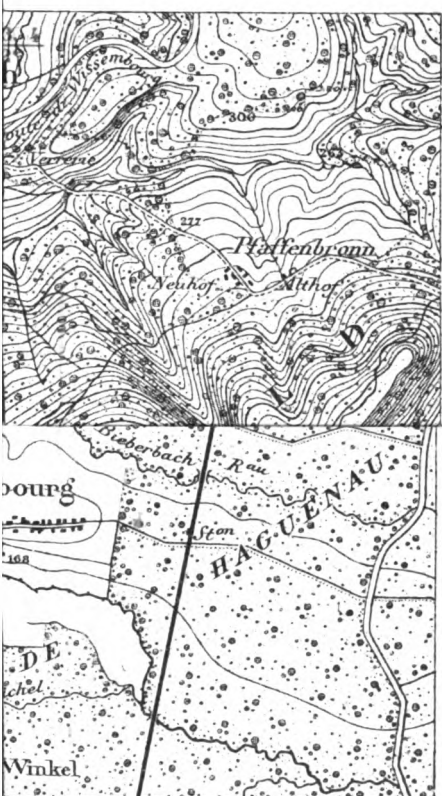
**NOTA.** — L'abondance des matières oblige à supprimer le *Bulletin bibliographique*.

---

*Le Gérant :* R. Chapelot.

Paris. — Imprimerie R. Chapelot et Ce, 2, rue Christine.

Digitized by Google




*L'équidistance des courbes est de 10 mètres*

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 14 Février 1902

SOMMAIRE

*Note sur la vitesse du tir des bouches à feu au XVIII^e siècle.*
*Les Campagnes du maréchal de Saxe* (à suivre).
*Études sur la campagne de* 1799 (à suivre).
*La guerre de* 1870-1871. — *Journée du* 6 *août* 1870 *en Alsace* (à suivre).
*Bulletin bibliographique.*

## NOTE

SUR LA

# VITESSE DU TIR DES BOUCHES A FEU

## AU XVIII^e SIÈCLE

DC
44
.R45
no. 14

Dans son numéro d'août 1900, la *Revue d'histoire* a fourni, sur la rapidité du tir d'artillerie au XVIII^e siècle, des renseignements qui, paraît-il, ont intéressé et surpris plusieurs de ses lecteurs. Nous croyons répondre



Digitized by Google

à leurs désirs en publiant quelques-uns des nombreux documents inédits d'après lesquels il faut admettre que les pièces à la suédoise tiraient environ dix coups par minute. Ces documents proviennent des Archives de la section technique de l'artillerie.

Le premier en date est une note remise au Ministre le 7 octobre 1735, avec une lettre du duc du Maine, grand-maître de l'artillerie :

M. le duc du Maine envoie avec sa lettre une copie de celle que M. de Casteja, ambassadeur en Suède, a écrite à M. de Gormond, secrétaire général de l'artillerie, pour l'informer de l'usage où sont les Suédois et les Russes d'avoir toujours à la tête de leurs troupes, et souvent à la tête de chaque compagnie, des pièces de 6 et de 4 qu'ils ont le secret de faire charger avec tant de vitesse, qu'en moins d'une minute ils les font tirer dix coups.

Cet ambassadeur en a vu faire l'expérience et rapporte le témoignage de plusieurs officiers suédois, qui l'ont assuré avoir vu tirer quinze coups dans le même espace de temps.

La lettre de M. de Casteja à M. de Gormond, dont M. le duc du Maine envoie copie, fait un détail fort étendu de toutes les proportions qu'on observe dans la composition de ces pièces et de tous les attirails qu'on emploie à leur usage.

. . . . . .

On se sert d'artifices au lieu de mèche pour garnir le boute-feu. Il ne faut que quatre canonniers et un officier pointeur pour exécuter ces pièces. Il y en a deux qui se placent de chaque côté de l'embouchure ; l'un tient l'écouvillon pour nettoyer et rafraîchir la pièce quand elle a tiré, et l'autre tient la cartouche prête pour la mettre à l'instant dans la pièce. Les deux autres sont placés de chaque côté de la lumière, l'un pour préparer et placer l'amorce, et l'autre pour y mettre le feu.

L'officier pointeur n'est occupé qu'à diriger la pièce, et à la remettre au point où elle doit être lorsque le recul du dernier coup l'a dérangée de sa place, ce qui se fait avec une très grande facilité au moyen d'un levier qui est comme un gouvernail à l'arrière de l'affût.

Nous citerons, en second lieu, un passage d'un mémoire rédigé par le chevalier de Bellac, lieutenant-colonel à la suite de la place de Metz, et transmis par le maréchal de Belle-Isle, en 1737 :

Digitized by Google

. . . . . .

On objectera peut être qu'un canon qui tire dix coups dans une minute peut crever.

1° Je réponds que je suppose la fonte (1) de France aussi bonne que celle de Suède, et que par conséquent elle est à l'épreuve des effets de dix coups dans une minute, puisque celle de Suède y a résisté depuis le commèncement de cette invention.

A la même date, le sieur Cuisinier, capitaine de la compagnie d'ouvriers de Metz, écrit :

..... Ce nombre de mouvements n'a pas empêché que l'on ait tiré dix fois dans une minute, mais il est vrai que la pièce n'a été chargée qu'à demi-livre de poudre, et qu'elle n'a fait aucun recul ; si on lui avait donné sa charge entière, qui eût été de deux livres, il n'eût pas été possible qu'elle n'eût pas fait trois ou quatre pieds de mouvement en arrière, et pour lors les canonniers n'eussent pas pu conserver la direction où ils étaient placés ; ils eussent été obligés de faire le même mouvement et le service eût été plus lent.....

Deux ans plus tard, on lit dans un *Mémoire concernant les pièces à la suédoise*, par M. du Brocard, lieutenant général des armées du Roi, lieutenant général d'artillerie :

La façon de servir ces pièces a été imaginée par M. de Cronstedt, qui est devenu général d'artillerie du temps de Charles XII, roi de Suède ; les Suédois ont tiré un grand avantage de la manière de servir ces canons.....

L'épreuve a été faite à Metz par ordre du Roi en 1738 ; on s'est servi d'une pièce de 4 à l'ordinaire, et on a fait construire un affût à la suédoise semblable au modèle envoyé par M. de Casteja..... L'épreuve se fit ; la pièce tira neuf coups dans une minute, ensuite dix-neuf en deux minutes, etc. Elle ne tira pas aussi vite qu'on se l'était proposé, parce que la pièce était trop longue..... Informé des bons effets de ces pièces par l'épreuve qui avait été faite à Metz par M. le comte de Belle-Isle, Sa Majesté a voulu la voir, en sorte que les ordres ayant été donnés au mois de juillet 1739, M. d'Angervilliers (2), M. de Vallière et autres

(1) Au XVIII° siècle, le mot fonte désignait le bronze.

(2) Ministre de la guerre.

Digitized by Google

se transportèrent à la Croix-Saint-Ouen, proche Compiègne, où un détachement de ma compagnie se trouva avec les deux pièces. Ils virent l'épreuve, dont ils rendirent compte au Roi, qui prit la peine de se transporter au même endroit quelques jours après. Il faisait une forte pluie; les pièces tirèrent moins vite, à la vérité, que les jours précédents, mais assez cependant pour que le Roi, M. le cardinal et ce qui se trouva de militaires et seigneurs de la cour présents, fussent surpris de la vitesse dont elles tirèrent. Monseigneur le Dauphin demanda à les voir tirer : MM. de Châtillon et de Polastron s'y trouvèrent; soixante-sept coups furent tirés l'un après l'autre en six minutes et demie.

## Le maréchal de Belle-Isle écrit, en 1740, au Ministre de la guerre :

Metz, le 23 avril 1740.

J'ai eu l'honneur, Monsieur, de vous rendre compte de l'épreuve que j'avais fait faire ici, il y a deux ans, d'une pièce de canon montée sur un affût à la suédoise, chargée et tirée de même, et quoique cette pièce fût beaucoup plus longue, elle ne laissa pas de tirer en ma présence dix coups par minute. Je la vis manœuvrer avec un bataillon, etc.

Metz, le 21 mai 1740.

J'ai eu l'honneur de vous parler de l'épreuve que j'avais faite ici, il y a trois ans, d'une pièce de canon montée sur un affût à la suédoise, et quoique la pièce, du calibre de 4, fût de quinze pouces plus longue que ne sont celles dont les Suédois se servent sur de pareils affûts, et que les soldats que j'y ai employés n'eussent été exercés que pendant huit jours, ils ne laissèrent pas de tirer dix coups par minute.....

## Les pièces de 4 ordinaires pouvaient tirer de cinq à dix coups par minute, si l'on en croit une lettre de M. de Malézieu, maréchal de camp des armées du Roi, lieutenant général d'artillerie au département de l'Alsace, au Ministre :

Strasbourg, le 19 juin 1741.

Monsieur,

Après avoir consulté les officiers que je crois le plus au fait de l'artillerie, et fait les réflexions dont je suis capable sur un métier que je pratique depuis trop longtemps, j'ai pensé que l'on pouvait se servir de nos pièces de 4 ordinaires avec la même diligence que l'on fait des

Digitized by Google

pièces à la suédoise, et que le tout consistait dans la vivacité avec laquelle les canonniers pouvaient charger les pièces. Pour y parvenir, M. le chevalier Pelletier a fait construire un nombre de cartouches à la prussienne et environ autant à la française ; ces dernières ont tiré cinq coups par minute avec l'étoupille et lance à feu pour y mettre le feu, les prussiennes presque le double, c'est-à-dire neuf à dix coups dans le même temps, le tout en présence de MM. les maréchaux d'Asfeld et de Broglie, qui ont donné la préférence aux cartouches prussiennes, et m'ont chargé d'avoir l'honneur de vous rendre compte de leur sentiment. Je suis en tout de leur avis, et la seule chose qui me fait balancer, c'est que ces cartouches sont plus chères que les autres, parce qu'il faut les envelopper avec du coutil enduit d'une espèce de bitume et un petit culot de bois pour embrasser le boulet.....

En 1759, M. de Rostaing, proposant de substituer aux pièces à la suédoise des canons plus légers encore, écrit ce qui suit :

Les pièces suédoises ne peuvent se tirer que de pied ferme et ne tirent qu'à peine dix coups par minute. Celles portatives tirent aisément vingt coups par minute de pied ferme et quatorze ou quinze en marchant en retraite.

Enfin, en 1780, on trouve les prescriptions suivantes dans un document officiel :

*Instruction pour l'approvisionnement et la manœuvre du canon qu'on destine aux régiments d'infanterie.*

CONCOURS DE TIR.

« ..... Pour donner plus d'émulation aux soldats, il sera distribué pendant la durée de chaque camp deux prix, chacun d'une pistole, dans chaque bataillon, aux canonniers qui seront jugés être les plus forts dans les deux examens qui en seront faits par le commandant du corps, lequel, pour mieux connaître ceux qui auront mérité un prix, aura un livret où seront marqués les jours de l'exercice, le nom de chaque canonnier, combien de coups chacun d'eux aura tiré par minute et aura abattu de fois le but, afin qu'en rassemblant le tout, le commandant soit en état de distribuer les prix à qui ils seront dus, tant par la justesse de leurs coups que par la vitesse avec laquelle ils auront tiré, car si un canonnier tire huit coups dans une minute et qu'il abatte deux fois le

Digitized by Google

but, il mérite sans doute un prix par préférence à celui qui n'en aurait tiré que six dans le même espace de temps, quoiqu'il eût également abattu deux fois le but.

En résumé, les pièces à la suédoise pouvaient tirer dix coups par minute; elles tiraient de six à huit coups dans un tir précis. Les pièces de 4 ordinaires ne paraissent pas avoir dépassé la vitesse de cinq coups par minute.

G.

---

Digitized by Google

LES

# CAMPAGNES DU MARÉCHAL DE SAXE

## DEUXIÈME PARTIE.

### LA CAMPAGNE DE 1744.

#### V. — Préparation du plan de campagne.

Le 8 janvier 1744, le maréchal de Coigny écrit de Strasbourg au Ministre de la guerre :

Il ne faut point s'aveugler, Monsieur : la reine de Hongrie a le fonds de 150,000 hommes de troupes réglées, sans compter les Croates, Pandours et les troupes hongroises irrégulières, quoique ces trois dernières espèces ne doivent point être réputées aussi nombreuses sur le Rhin qu'elles l'ont été sur le Danube ; on peut les faire monter à 12,000 hommes, ce qui fera 162,000 hommes. Il est à présumer que ses recrues se feront, et que ses troupes seront complètes, par l'usage où elle est de les faire prendre de force dans les pays héréditaires.

De ces 162,000 hommes, il en faut compter sur la frontière de Hongrie 15,000, autant en Moravie, autant en Autriche, Bohême ou Bavière, 30,000 hommes en Italie et 10,000 dans les Pays-Bas ; il lui restera donc 77,000 ou 80,000 hommes pour envoyer sur le Rhin.

Pour faire le siège de Fribourg, qui diminuera cette armée de 6 à 7,000 hommes, et pour sa garnison, il faut une armée de 100,000 hommes, savoir : une d'observation de 70,000 pour faire face à celle des ennemis, qui sera pareille, et 30,000 hommes autour de la place pour en faire la circonvallation, qui est très grande à cause des montagnes, et dans laquelle il faut des quartiers en force par la difficulté qu'ils ont de s'entre-secourir.

Vous me prévenez, Monsieur, que je ne dois compter que sur 60 bataillons et 90 à 100 escadrons ; les premiers, pris sur le pied de 650 hommes, ne font que 39,000 hommes, et les 90 escadrons, à 160,

Digitized by Google

ne font que 14,400 ; joignez-y 12,000 hommes des troupes de l'Empereur, ces trois corps réunis n'en formeront qu'un de 65,400 hommes.

En prenant nos bataillons et escadrons sur le pied ci-dessus, c'est les mettre au plus haut, aussi bien que les troupes de l'Empereur, et il faut déduire encore les garnisons que demandent Kehl et Philippsbourg.

Je vous fais juge, Monsieur, s'il est possible d'entreprendre le siège de Fribourg avec aussi peu de forces. Ne serait-ce pas exposer les armes du Roi, et n'est-il pas de mon devoir de vous en représenter tout le risque ?

Au dire du maréchal de Coigny, il faut donc 100,000 hommes pour agir offensivement en Allemagne. Or, le Roi n'est pas encore décidé à porter son principal effort aux Pays-Bas, mais il tient à ne pas dégarnir la frontière des Flandres qui, selon son expression, « nous tient de trop près ». Plus le maréchal de Coigny élèvera ses demandes, plus il semblera nécessaire d'affaiblir l'armée de Flandres pour passer le Rhin, et plus le Roi s'éloignera de cette solution. Les trois premiers mois de l'année 1744 se passeront à discuter la répartition des troupes, à voir comment on peut renforcer l'une des deux armées sans trop affaiblir l'autre, mais surtout à se ménager les moyens de prendre la décision définitive au dernier moment, d'après ce qu'aura fait l'ennemi.

Depuis la fin de septembre 1743, nos agents dans les Pays-Bas signalent les préparatifs faits pour recevoir les troupes alliées : on prépare les cantonnements ; les habitants reçoivent l'ordre de retirer de leurs écuries tout ce qui les encombre ; des magasins sont formés ; des écuries sont construites ; des convois de matériel, de munitions et de vivres sont dirigés vers l'Ouest. Un appartement est aménagé pour le prince Charles à Bruxelles, à l'hôtel d'Orange.

On a pensé d'abord que les Hanovriens et les Hessois rentreraient prendre leurs quartiers en Allemagne ; mais, le 25 octobre, on a appris que des cantonnements leur étaient préparés dans les Pays-Bas. Quant aux Hollan-

Digitized by Google

dais et aux Anglais, leurs premières divisions sont arrivées à Tongres le 11 novembre et à Bruxelles le 15. Dès les premiers jours de décembre, tous les corps étaient rendus à destination. Quelques troupes autrichiennes cantonnaient près de Luxembourg.

Si l'on résume tous les renseignements reçus alors par le comte d'Argenson, il semble que les alliés aient eu 86 bataillons et 102 escadrons aux Pays-Bas :

| | Bataillons. | Escadrons. |
|---|---|---|
| Anglais | 21 | 29 |
| Hanovriens | 21 | 31 |
| Hessois | 6 | 8 |
| Autrichiens | 18 | 10 |
| Hollandais | 20 | 24 |
| TOTAUX | 86 | 102 |

Les renseignements recueillis au mois de janvier par M. de Séchelles, intendant de Flandres, sont incomplets pour la partie comprise entre Anvers, Namur et Liège, et ne peuvent être pris en considération ; mais, à la fin de janvier, le Ministre établit un nouvel état comprenant :

| | Bataillons. | Escadrons. |
|---|---|---|
| Anglais | 20 | 29 |
| Hanovriens | 13 | 19 |
| Hollandais | 37 | 28 |
| Autrichiens | 31 | 22 |
| TOTAUX | 101 | 98 |

**État de la position actuelle des alliés dans les Pays-Bas.**

**Anglais.**

| | | Bataillons. | | | Escadrons. | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| A Bruxelles | | | | Gardes rouges | 3 | 9 |
| | | | | Gardes bleues | 3 | |
| | | | | Du Roi | 3 | |
| A Gand | Gardes | 3 | 8 | Ligonier | 2 | 20 |
| | Howard | 2 | | Honeywod | 3 | |
| | Onslow | 1 | | Campbell Ecossais | 3 | |
| | Witz | 1 | | Hawley | 3 | |
| | Cornwalis | 1 | | Rich | 3 | |
| | | | | Cadogan | 3 | |
| | | | | Cope | 3 | |

Digitized by Google

| | | Bataillons. | | Escadrons. | |
|---|---|---|---|---|---|
| A Bruges | Pulteney | 1 | 8 | | |
| | Bligh's | 1 | | | |
| | Campbell | 1 | | | |
| | Handaside | 1 | | | |
| | Skelton | 1 | | | |
| | Johnson | 1 | | | |
| | Ponsomby | 1 | | | |
| | Sempill' Écossais | 1 | | | |
| A Alost | Rothes | 1 | 2 | | |
| | Royal Écossais | 1 | | | |
| A Ostende | Du Roure | 1 | 2 | | |
| | Bragg | 1 | | | |
| | | | 20 | | 29 |

## Hanovriens.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| A Louvain | Campen | 2 | 6 | | |
| | Sporken | 3 | | | |
| | Oberg | 1 | | | |
| A Lierre | Gardes | | 2 | Gardes | 2 |
| A Herentals | | | 1 | Montigny | 2 |
| A Aerschot | | | » | Hammerstein | 3 |
| A Diest, A Hœlen, A Sichem | Sommersfeld | | 2 | Wendt | 4 |
| A Weerdt | | | » | Schulzen | 4 |
| A Ruremonde | | | 1 | Pontpietin | 4 |
| A Tirlemont | Bœselager | | 1 | | |
| | | | 13 | | 19 |

## Hollandais.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| A Mons | Gardes | 1 | 9 | Gardes | 3 |
| | Hirzel | 2 | | Gardes dragons | 2 |
| | Salis | 3 | | Schak | 2 |
| | Sturler | 3 | | Carabiniers | 2 |
| A Saint-Ghislain | Burmania | | 2 | Garde dragons | 1 |
| A Charleroy | Hirtzel | 1 | 2 | Orange | 2 |
| | Colyœr | 1 | | | |
| A Ath | Makay | 1 | 2 | Motha Dragons | 3 |
| | Aylva | 1 | | | |
| A Courtrai | Cronstrom | 1 | 2 | Kindshotte | 3 |
| | Brakk | 1 | | | |
| A Oudenarde | Schwartzemberg | 1 | 3 | | |
| | Evertsen | 1 | | | |
| | Randewik | 1 | | | |
| A Soignies | | | » | Slippenbach | 3 |
| A Lessines Binch | Waldeck | | 2 | Hop | 2 |
| | | | 22 | | 23 |

Digitized by Google

*Barrière.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| A Ypres | Constant Suisse | 3 | 4 | Hesse Philistadt | 2 |
| | Sur le pied allemand | 1 | | | |
| A Menin | La Roque, 5 compagnies | | 1 | | |
| A Furnes | Schwartzemberg | | 1 | | |
| A Tournai | Nationaux | 3 | 4 | | 1 |
| | Suisse | 1 | | | |
| A Namur | Nationaux | 4 | 5 | | 2 |
| | Allemand | 1 | | | |
| | | | 37 | | 28 |

**Autrichiens.**

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| A Luxembourg | Prince Charles | 4 | 17 | | |
| | Ligne | 4 | | | |
| | Salm | 3 | | | |
| | Heister | 3 | | | |
| | Wolfenbüttel | 3 | | | |
| Dans le plat pays du duché | | | | Hussards Caroly | 5 10 |
| | | | | Belesnay | 5 |
| | | | | 8 compagnies franches. | |
| A Nivelle, Hall et Enghien | Ahremberg | | 3 | | |
| A Ostende, Gand et Nieuport | Prié | | 4 | | |
| A Termonde | Geisrugg | | 1 | | |
| A Anvers | Geisrugg | 2 | 6 | | |
| | Los Rios | 4 | | | |
| A Bruxelles, Anvers, Ninove, Deinse, Alost et Grammont | | | | Ligne | 6 12 |
| | | | | Stirum | 6 |
| | | | 31 | | 22 |

**RÉCAPITULATION.**

| | Bataillons. | Escadrons. |
|---|---|---|
| Anglais | 20 | 29 |
| Hanovriens | 13 | 19 |
| Hollandais | 37 | 28 |
| Autrichiens | 31 | 22 |
| | 101 | 98 |

M. de Séchelles, qui ne donne que 91 bataillons et 61 escadrons, évalue leur complet réglementaire à 83,531 hommes, et leur effectif réel à 68,889, dont 13,481 Anglais, 5,130 Hanovriens, 30,250 Hollandais et 20,028 Autrichiens. La force totale des alliés devait donc être d'environ 75,000 hommes, garnisons comprises.

Digitized by Google

*M. de Séchelles, intendant à Lille, à M. d'Argenson.*

Lille, le 23 janvier 1744.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer un tableau qui vous fera connaître l'emplacement des troupes autrichiennes et alliées dans toutes les places des Pays-Bas, depuis la Meuse jusqu'à la mer, avec des observations sur chaque place, telles que j'ai pu les rassembler.

Toutes mes relations sont uniformes sur la tranquillité où on est dans toutes les places occupées par les Hollandais, les Anglais et les Autrichiens : aucuns magasins, point de marchés pour les vivres et fourrages, et nulle espèce d'approvisionnement; j'ai eu l'honneur de vous rendre compte d'un voyage que j'ai fait sur la Scarpe, au sujet de plusieurs demandes qui m'étaient faites pour procurer le dessèchement des terres situées sur le bord de cette rivière; j'ai reconnu l'inconvénient de procurer ce soulagement aux propriétaires de ces terres dans la circonstance, où, si la guerre commençait dans cette frontière, les inondations dont on se plaint seraient d'une grande utilité pour nous garder contre les approches de l'ennemi; j'ai profité du séjour que j'y ai fait pour former un mémoire sur les moyens de garder la Scarpe et l'Escaut dans cette partie; j'ai l'honneur de vous l'adresser; il ne serait pas inutile à celui qui serait chargé de la garde du pays.

J'ai visité le poste d'Orchies, où j'ai fait assembler aux dépens des États 50,000 rations de fourrages et les fournitures nécessaires pour coucher un bataillon et deux escadrons que vous y avez destinés, et que je suppose que vous n'y enverrez que dans le cas de nécessité.

J'en ai usé de même à Saint-Amand; c'est une administration particulière, indépendante des États; les magistrats se sont aussi assurés de 30,000 rations de fourrages et des fournitures nécessaires pour coucher les troupes, car il serait indispensable d'y en mettre, si on voulait conserver la navigation de l'Escaut et de la Scarpe.

J'ai passé deux jours à Valenciennes, où j'avais donné des rendez-vous à quelques-uns de mes correspondants; j'y ai vu M. Dumesnil qui suivait sa route pour Maubeuge; j'avais mené avec moi M. Montet qui avait reçu vos ordres pour l'aller joindre; M. Dumesnil m'a dit que vous deviez me mander de l'attendre à Lille, où il viendrait dans les premiers jours du mois prochain, pour conférer avec moi sur ses observations.

M. le chevalier d'Apcher a passé par ici en allant à Dunkerque; il désire que j'aille l'y joindre, et M. Ceberet, qui doit s'y rendre, demande que je m'y trouve avec eux. Je ne me refuse pas à ce qui peut intéresser le service, et je le satisferai en m'y rendant le 28 de ce mois, pour être revenu ici quand M. Dumesnil y arrivera.

Digitized by Google

**ÉTAT de la distribution des troupes autrichiennes, anglaises, hanovriennes et hollandaises qui se trouvent dans les places des Pays-Bas.**

20 janvier 1744.

| NOMS des PLACES. | NOMS DES RÉGIMENTS. | NOMBRE des bataillons. | NOMBRE des compagnies de grenadiers. | NOMBRE des escadrons. | NOMBRE d'hommes en comptant sur le pied complet. | NOMBRE d'hommes effectifs suivant les évaluations. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | **AUTRICHIENS.** | | | | | |
| Bruxelles... | Stirum, dragons..... | » | 1 | 1 | 290 | 220 |
| | Ligne, dragons..... | » | 1 | 1 | 300 | 225 |
| Ostende..... | Prié..... | 1 | 2 | » | 980 | 740 |
| Gand..... | Prié, au château..... | 1 | » | » | 700 | 525 |
| Alost..... | Stirum, dragons..... | » | » | 2 | 300 | 225 |
| Nivelles.... | Ahremberg..... | 1 | 2 | » | 980 | 725 |
| Halle..... | Ahremberg..... | 1 | » | » | 700 | 525 |
| Enghien..... | Ahremberg..... | 1 | » | » | 700 | 525 |
| Termonde... | Geisrugg..... | 1 | » | » | 700 | 525 |
| | D'Onelly..... | » | » | » | » | » |
| Anvers..... | Geisrugg..... | 2 | 2 | » | 1,680 | 1,260 |
| | Losrios..... | 4 | 2 | » | 3,080 | 2,310 |
| | Stirum, dragons..... | » | » | 2 | 300 | 225 |
| | Ligne, dragons..... | » | » | 2 | 320 | 240 |
| Gramont.... | Stirum, dragons..... | » | » | 1 | 150 | 123 |
| Deinse..... | Ligne, dragons..... | » | » | 2 | 320 | 240 |
| Ninove..... | Ligne, dragons..... | » | » | 1 | 160 | 120 |
| Nieuport.... | Prié..... | 2 | » | » | 1,400 | 1,050 |
| Malines..... | Ahremberg fils..... | 1 | » | » | 700 | 525 |
| Vilvorde.... | Une compagnie d'artillerie avec son train et 400 chevaux..... | » | » | » | 400 | 100 |
| Luxembourg. | Heister..... | 3 | » | » | 2,100 | 1,575 |
| | Salm..... | 3 | » | » | 2,100 | 1,575 |
| | Wolfenbüttel..... | 3 | » | » | 2,100 | 1,575 |
| | Ligne, Claude..... | 4 | » | » | 2,800 | 2,100 |
| | Nouveau Wallon..... | 4 | » | » | 2,800 | 2,100 |
| Pays de Luxembourg. | Hussards..... | » | » | 6 | 900 | 675 |
| | Totaux..... | 32 | 10 | 18 | 26,660 | 20,028 |

Digitized by Google

| NOMS des PLACES. | NOMS DES RÉGIMENTS. | NOMBRE des bataillons. | NOMBRE des compagnies de grenadiers. | NOMBRE des escadrons. | NOMBRE d'hommes en comptant sur le pied complet. | NOMBRE d'hommes effectifs suivant les évaluations. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | **ANGLAIS.** | | | | | |
| Bruxelles... | 3e et 4e comp. des gardes. | » | » | 1 | 310 | 190 |
| | 2e compagnie de grenadiers à cheval..... | » | » | 1 | 150 | 96 |
| | Royal-Bleu..... | » | » | 1 | 427 | 270 |
| | Du Roy..... | » | » | 1 | 409 | 270 |
| Bruges..... | Bligh..... | 1 | » | » | 815 | 500 |
| | Ponsonby..... | 1 | » | » | 815 | 500 |
| | Handaside..... | 1 | » | » | 815 | 500 |
| | Campbell (Bragg)..... | 1 | » | » | 815 | 500 |
| | Relson (Huske)..... | 1 | » | » | 815 | 500 |
| | Johnson..... | 1 | » | » | 815 | 500 |
| | Pulteney..... | 1 | » | » | 815 | 500 |
| | Sempill (montagnards écossais)..... | 1 | » | » | 530 | 530 |
| Ostende..... | Du Roure..... | 1 | » | » | 815 | 450 |
| | Bragg..... | 1 | » | » | 815 | 815 |
| Gand..... | Gardes..... | 3 | » | » | 2,442 | 1,900 |
| | Onslow..... | 1 | » | » | 815 | 500 |
| | Howard, lieut. général. | 1 | » | » | 815 | 500 |
| | Howard, répartition d'Irlande..... | 1 | » | » | 815 | 500 |
| | Cornwalis..... | 1 | » | » | 815 | 500 |
| | Wits..... | 1 | » | » | 815 | 500 |
| | Legonier Cavalerie.... | » | » | 1 | 249 | 180 |
| | Honeywood (dragons). | » | » | 1 | 435 | 300 |
| | Campbell (dragons gris d'Ecosse)..... | » | » | 1 | 435 | 300 |
| | Hawley (dragons)..... | » | » | 1 | 435 | 300 |
| | Rich (dragons)..... | » | » | 1 | 435 | 300 |
| | Cadogan (dragons).... | » | » | 1 | 435 | 300 |
| | Cope (dragons)..... | » | » | 1 | 389 | 280 |
| Alost..... | Rothes..... | 1 | » | » | 815 | 500 |
| | Royal..... | 1 | » | » | 815 | 500 |
| | Totaux..... | 20 | » | 11 | 20,121 | 13,481 |
| | **HANOVRIENS.** | | | | | |
| Louvain..... | Campen..... | 1 | » | » | 800 | 640 |
| | Jeune Sporken..... | 1 | » | » | 800 | 640 |
| | Vieux Sporken..... | 1 | » | » | 800 | 640 |
| Lierre..... | Des gardes..... | 1 | » | » | 800 | 640 |
| | Des gardes (cavalerie). | » | » | 1 | 300 | 200 |
| Dieste..... | Sommerfeldt..... | 1 | » | » | 800 | 640 |
| | Wendt (dragons)..... | » | » | 4 | 600 | 450 |
| Tirlemont .. | Doberg..... | 1 | » | » | 800 | 640 |
| | Bœslager..... | 1 | » | » | 800 | 640 |
| | Totaux..... | 7 | » | 5 | 6,500 | 5,430 |

Digitized by Google

| NOMS des PLACES. | NOMS DES RÉGIMENTS. | NOMBRE des bataillons. | NOMBRE des compagnies de grenadiers. | NOMBRE des escadrons. | NOMBRE d'hommes en comptant sur le pied complet. | NOMBRE d'hommes effectifs suivant les évaluations. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | **HOLLANDAIS.** | | | | | |
| Mons | 3 escadrons des gardes. | » | » | 3 | » | 450 |
| | Gardes (dragons) | » | » | 2 | » | 300 |
| | Carabiniers | » | » | 2 | » | 300 |
| | Schack (cavalerie) | » | » | 2 | » | 300 |
| | Gardes | 1 | » | » | » | 800 |
| | Hirzel (Suisses) | 2 | » | » | » | 1,600 |
| | Salis (Suisses) | 3 | » | » | » | 2,400 |
| | Sturler (Suisses) | 3 | » | » | » | 2,400 |
| St-Ghislain | Burmania | 2 | » | » | » | 800 |
| | Gardes dragons | » | » | 1 | » | 150 |
| Places de la Barrière, château de Namur. | D'Utrecht | 1 | » | » | » | 800 |
| Namur | 3 bataillons | 3 | » | » | » | 2,400 |
| | 1 escadron de cavalerie. | » | » | 1 | » | 150 |
| Ypres | Constant (Suisse) | 3 | » | » | » | 2,400 |
| | Hesse (cavalerie) | » | » | 1 | » | 150 |
| Menin | La Roque | 1 | » | » | » | 800 |
| | 5 comp. de Villegas | » | 5 | » | » | 450 |
| | Hesse (cavalerie) | » | » | 1 | » | 150 |
| Furnes | Schwarzemberg | 1 | » | » | » | 800 |
| Tournay | Villate (?) | 1 | » | » | » | 800 |
| | Letaute (?) | 1 | » | » | » | 800 |
| | Cronprince | 1 | » | » | » | 800 |
| | Holstein (cavalerie) | » | » | 1 | » | 300 |
| Courtray | Kindshotte (cavalerie). | » | » | 3 | » | 450 |
| | Cronstrom | 1 | » | » | » | 800 |
| | Brakk | 1 | » | » | » | 800 |
| Ath | Motba (dragons) | » | » | 3 | » | 450 |
| | Aylva | 1 | » | » | » | 800 |
| | Makay | 1 | » | » | » | 800 |
| Charleroy | Orange (cavalerie) | » | » | 2 | » | 300 |
| | Hirzel | 1 | » | » | » | 800 |
| | Coliœr | 1 | » | » | » | 800 |
| Oudenarde | Schwarzenberg | 1 | » | » | » | 800 |
| | Evertsen | 1 | » | » | » | 800 |
| | Randewick | 1 | » | » | » | 800 |
| | Totaux | 32 | 5 | 23 | » | 19,450 |

Digitized by Google

| TROUPES. | NOMBRE des bataillons. | NOMBRE des compagnies de grenadiers. | NOMBRE des escadrons. | NOMBRE d'hommes en comptant sur le pied complet. | NOMBRE d'hommes effectifs suivant les évaluations. |
|---|---|---|---|---|---|
| **RÉCAPITULATION.** | | | | | |
| Autrichiens | 32 | 10 | 18 | 26,660 | 20,028 |
| Anglais | 20 | » | 11 | 20,121 | 13,481 |
| Hanovriens | 7 | » | 5 | 6,500 | 5,130 |
| Hollandais. Pays-Bas | 20 | » | 23 | 19,450 | 19,450 |
| Hollandais. Places de la Barrière | 12 | 5 | 4 | 10,800 | 10,800 |
| TOTAUX GÉNÉRAUX | 91 | 15 | 61 | 83,531 | 68,889 |

## *OBSERVATIONS concernant les tableaux ci-dessus.*

BRUXELLES. — Il n'y a aucun approvisionnement en magasin, les fournitures se font au fur et à mesure de la consommation. Les Anglais engagent des nationaux pour recruter leurs troupes, mais avec peu de succès.

OSTENDE. — Les chemins couverts de la fortification ont été rétablis et tous les ouvrages sont palissadés. On vient de construire un pont à la porte d'Ouest sur un avant-fossé. Cet endroit a toujours été considéré comme celui de l'attaque.

L'artillerie des Anglais est déposée sur le quai d'Ostende ; elle consiste en 68 pièces de canon de différents calibres et en plusieurs mortiers, beaucoup de bombes et de boulets.

Il y a aussi un grand magasin, près de la plate-forme, sur le port, lequel est rempli de poudre, indépendamment de plusieurs petits magasins remplis aussi de poudre, qui appartiennent aux Anglais. Il n'y a aucun autre approvisionnement dans cette place, ni aucun magasin de vivres et de fourrages.

GAND. — Il n'a été fait aucun ouvrage nouveau à cette place, la ville n'est point palissadée et on a absolument abandonné l'entretien des fortifications depuis quelques années.

La citadelle est mieux entretenue, quoiqu'il n'y ait point de nouveaux ouvrages ; elle est palissadée depuis deux ans et on soutient des eaux dans les fossés ; les ouvrages sont contre-minés en différents endroits, mais comme on n'a point réparé les mines et les galeries, elles doivent être en fort mauvais état et impraticables.

La dysenterie règne parmi la garnison ; il meurt 10 à 12 soldats chaque jour, ce qu'on attribue au raisin qu'ils ont mangé en Allemagne et aux fruits qu'ils consomment en Flandre.

Il n'y a aucun approvisionnement extraordinaire. La fourniture de fourrage se fait, pour ainsi dire, au jour le jour.

Digitized by Google

Gramont. — C'est un bourg ouvert; on n'y a fait aucun ouvrage, n'y a ni magasin de vivres, ni de fourrages, ni d'approvisionnements, et la garnison qui s'y trouve ne fait point d'exercice.

Nieuport. — Il n'a été fait aucun nouvel ouvrage à cette place; les chemins couverts se trouvent palissadés régulièrement. Il n'y a aucun magasin de vivres, de fourrages, ni d'approvisionnement de bois pour la fortification. On ne prend même aucune mesure pour en faire. L'artillerie consiste en 60 pièces de canon. Les magasins de poudre ne sont point considérables.

Malines. — Les pontons que les Autrichiens ont ramenés d'Allemagne sont entrés à Malines avec cent mauvais chevaux pour tout équipage.

Luxembourg. — Les fortifications sont en bon état et palissadées régulièrement.

L'artillerie est considérable et les magasins bien fournis de munitions de guerre. Il ne s'y trouve pas d'approvisionnements extraordinaires en vivres et en fourrages. On attend de plus amples éclaircissements sur les détails de cette place, qui doivent être remis par des exprès qu'on y a envoyés.

Bruges. — Il n'a été fait aucun magasin ni approvisionnement dans cette ville et on n'y a construit aucun nouvel ouvrage.

Louvain. — L'artillerie des Hanovriens qui était à Tirlemont a été conduite en cette ville.

Mons. — La plus grande partie des anciens ouvrages est palissadée. Les nouveaux ouvrages consistent en une contre-garde dans l'étang des Prêtres, en une redoute et un chemin couvert, à la tête de l'étang des Apôtres, dans lequel on a établi des pilotis pour empêcher l'approche par l'eau, et, comme contre-garde au bastion, entre la porte des guérites et celle de Bertamont, on a établi une redoute dans les prés des Joncquoirs, sous l'inondation. Tous ces ouvrages ont été commencés depuis l'année dernière.

L'artillerie est assez considérable, les magasins à poudre sont remplis. Il n'y a pas de magasins à vivres et ceux de fourrages ne sont point considérables. On travaille continuellement, dans l'arsenal, à réparer les affûts de canon. On attend 10,000 à 12,000 fusils.

Saint-Ghislain. — Les ouvrages de fortification sont entièrement palissadés. On a augmenté le fort qui se trouve à la chaussée d'Ath et on a réparé l'enceinte du côté de l'Abbaye. On travaille à réparer les redoutes qui se trouvent le long de la Haine pour la défense des écluses qui se trouvent entre Mons et la paroisse de Boffe. L'artillerie consiste en sept à huit pièces de canon.

Namur. — Il n'a point été construit de nouveaux ouvrages de fortifications; tous les anciens ont été réparés et se trouvent palissadés régulièrement. L'artillerie est considérable et les munitions de guerre sont proportionnées. Le magasin à fourrage ne contient pas plus de 30,000 rations. On le renouvelle à mesure de la consommation. Il n'y a aucun magasin de vivres. On travaille à réparer les mines depuis la porte de Bruxelles jusqu'à la porte de Fer. Les voûtes, qui étaient de bois, ont été réparées en pierre pendant l'année dernière.

Ypres. — Il n'a été fait aucun nouvel ouvrage; la fortification est entièrement palissadée. Il n'y a point d'approvisionnements, de magasins de vivres, ni de fourrages.

Menin. — Il n'a été fait aucun nouvel ouvrage dans cette place, qui ne se



Digitized by Google

trouve palissadée dans aucun endroit ; on observe qu'il y a des palissades en magasin.

Il n'y a aucun magasin de vivres, ni de fourrages ; l'entrepreneur qui est chargé de la fourniture renouvelle son magasin tous les jours.

Furnes. — Il n'a été fait aucuns nouveaux ouvrages. Les fortifications ne sont point palissadées. Il n'y a point de magasins, ni d'approvisionnements dans la place. Les troupes ne font ni évolutions ni exercices.

Tournay. — On n'a point travaillé aux fortifications, l'entretien des ouvrages paraît même assez négligé ; la place, ni la citadelle ne sont palissadées, si on excepte les avancées des postes.

Il n'y a point de magasins d'approvisionnements. La fourniture du fourrage se fait par un entrepreneur qui n'en assemble que la charge d'un bateau à la fois. Les troupes de la garnison ne font ni manœuvres, ni exercices.

Ath. — On a construit une nouvelle contre-garde et une redoute à la porte de Tournay ; tous les ouvrages de la fortification sont palissadés.

L'artillerie consiste en vingt pièces de canon ; il y a trois petits magasins à poudre qui sont remplis ; il n'y a point de magasins de vivres, les magasins de fourrages consistent en cent mille rations et autant d'avoine.

Charleroi. — Les anciens ouvrages de fortifications ont été réparés avec soin, de même que les écluses. On a perfectionné l'ouvrage commencé en 1734, appelé le fort de la porte d'Armes ; il est situé à la gauche de cette porte et il longe vers l'étang qui se trouve sous la haute ville. Ce fort est couvert par un double fossé et communique à une demi-lune qui est en avant. On assure qu'il est régulier et de grande défense. On a construit dans l'enceinte un magasin à poudre à l'épreuve de la bombe. La ville ne contient aucun magasin de vivres. Ceux de fourrages sont peu considérables.

L'artillerie est médiocre, les munitions de guerre n'y sont pas en grande quantité. On en a tiré l'année dernière pour l'armée des Alliés. Les troupes de la garnison ne sont point exercées. Tout leur service consiste à monter la garde.

Oudenarde. — Les fortifications, qui n'ont point été entretenues depuis plusieurs années, sont en mauvais état. Elles ne sont point palissadées. Il s'y trouve des magasins de fourrages qui ne sont point considérables.

En raison du rôle considérable que jouaient les sièges dans les guerres de cette époque, les renseignements recueillis sur l'état des différentes places des Pays-Bas durent exercer une influence sérieuse sur le plan de campagne.

Les renseignements commencent à affluer à partir du mois de septembre 1743. On sait que M. de Séchelles avait des agents spécialement préparés à ce service, et qui lui fournissaient des rapports fréquents.

On signale d'abord d'importants travaux dans la place

Digitized by Google

de Luxembourg, où l'on fait un fort entre la Chapelle de Notre-Dame et la Grande-Écluse. Des magasins sont accumulés dans cette place, ainsi qu'à Namur, à Mons, à Ath, à Charleroi, à Oudenarde. Les places de Namur, Mons et Charleroi semblent attirer particulièrement l'attention des alliés.

Le 6 avril, on trace un nouvel ouvrage à cornes à Namur, et on y travaille vivement ; il est situé entre le fort Coquelet et le fort Peunoir ; on travaille en même temps au fort Cassote, qui couvre une partie des ouvrages du château du côté de la plaine, ainsi qu'à un autre fort situé en deçà de l'ouvrage de Jambe.

La ligne qui communique de l'ancien mur du château jusqu'à Salsinne est achevée et palissadée ; on répare les anciennes lignes autour de la place. On perfectionne les mines en voûtant les rameaux, qui étaient soutenus par du bois ; 10 hommes par compagnie de la garnison, joints à 400 paysans, sont employés à ces ouvrages. La place de Namur, déjà forte naturellement, sera donc mise dans le meilleur état de défense.

Les fortifications sont réparées et palissadées régulièrement ; l'artillerie est considérable et les munitions de guerre sont proportionnées. Le magasin à fourrages ne contient que 30,000 rations, mais il est tenu régulièrement au complet à mesure de la consommation. On dit que la garnison sera portée de 3,350 hommes à 8,000 hommes.

A Charleroi, les anciens ouvrages ont été réparés avec soin, de même que les écluses. On a perfectionné le fort de la porte D'Armes. On a construit dans l'enceinte un magasin à poudre à l'épreuve de la bombe. L'artillerie et les munitions ont été diminuées par suite des prélèvements faits en 1743 pour l'armée. Un approvisionnement de poudre est constitué pendant les mois de mars et avril, et une quantité considérable de fascines est apportée dans la place.

Digitized by Google

Mons est l'objet des soins les plus incessants, cette place étant le point d'attaque supposé de l'armée française. La plus grande partie des anciens ouvrages était déjà palissadée au mois de janvier ; on ne cesse d'y travailler. On a fait une contre-garde dans l'étang des Prêtres, et une redoute et un chemin couvert à la tête de l'étang des Apôtres, dans lequel on a établi des pilots pour empêcher l'approche par eau ; on a établi aussi une redoute dans les prés des Joncquoirs, sous l'inondation. L'artillerie est considérable ; les magasins à poudre sont remplis. On travaille sans cesse, dans l'arsenal, à réparer le matériel. La garnison est de 8,550 hommes. A la fin de mars, il arrive une centaine de bouches à feu, envoyées de Namur et de Maëstricht ; des fascines et des approvisionnements y sont accumulés ; les habitants de la campagne environnante reçoivent l'ordre de faire porter dans la place leurs fourrages et leurs provisions.

Tournai semblait assez négligé au mois de janvier ; les fortifications n'étaient pas palissadées, à l'exception des avancées situées devant les portes. Il n'y avait pas de magasins d'aucune sorte ; mais les Hollandais y travaillent à partir du mois de février. Ils abattent les arbres des remparts et font des magasins. Des palissades et des fascines sont commandées en grand nombre. L'artillerie se compose de 40 bouches à feu.

Ath est en bon état de défense. Toutes les fortifications sont palissadées ; on répare les chemins couverts et les dehors de la place, et on a construit une nouvelle contre-garde et une redoute à la porte de Tournai. L'artillerie consiste en 20 bouches à feu seulement. Il y a trois petits magasins à poudre et 100,000 rations de fourrages.

La petite forteresse de Saint-Ghislain, qui se trouve en avant de Mons, est bien entretenue et palissadée. On y a augmenté le fort qui garde la route d'Ath, réparé

Digitized by Google

l'enceinte du côté de l'Abbaye. On travaille à réparer les redoutes qui se trouvent le long de la Haine pour la défense des écluses entre Mons et Bossu. L'artillerie est peu nombreuse (7 à 8 pièces).

Oudenarde a des fortifications mal entretenues et non palissadées ; mais, au mois de mars, l'ennemi commence à s'en occuper. Des magasins y sont formés, des palissades et des fascines commandées.

Les places de la Flandre maritime, Menin, Ypres et Furnes, n'ont été ni augmentées ni réparées. Ypres seule est palissadée, et il n'y a pas de magasins. Courtrai semble abandonné. Au mois d'avril, le gouverneur de Furnes fait faire quelques travaux. L'artillerie de Menin est placée sur les remparts. On reçoit l'ordre de palissader cette place, mais on reçoit contre-ordre presque aussitôt.

Bruxelles n'a ni approvisionnements ni magasins ; Gand n'est ni entretenu ni palissadé. La citadelle seule est en bon état. Les galeries de mines sont impraticables. Bruges est dans la même situation.

Nieuport est palissadé et armé de 60 canons, mais médiocrement approvisionné. Ostende est bien entretenu et palissadé. On y a fait des magasins de munitions, de vivres et de fourrages.

En résumé, les places de Luxembourg, Namur, Mons, Charleroi, Tournai, Nieuport et Ostende sont en bon état de défense ; les autres places ne sont guère en état de soutenir un long siège. Il semble que cette situation ait contribué encore à faire commencer notre offensive par les sièges de Menin, Ypres et Furnes, qui ne devaient pas présenter de grandes difficultés et procureraient en apparence un heureux début au roi Louis XV, en même temps qu'ils éloigneraient l'ennemi de Dunkerque.

Pour ne pas désarmer notre frontière du Nord, il y fallait au moins 70,000 hommes.

Le 24 janvier, dans un état des forces militaires du

Digitized by Google

royaume remis au comte d'Argenson, l'armée nécessaire en Flandre est évaluée provisoirement à 86 bataillons et 149 escadrons, 70,000 à 75,000 hommes. Celle d'Alsace, réduite à la défensive, ne compterait que 70 bataillons et 104 escadrons, ou 55,000 à 60,000 hommes. Entre les deux, on formerait une armée, dite de la Moselle, et, suivant les cas, on renforcerait l'armée d'Alsace ou celle de Flandres aux dépens de l'autre, la portant à 100 bataillons et 150 escadrons environ, soit 80,000 à 85,000 hommes.

24 janvier 1744.

(*Pour M. le comte d'Argenson seul.*)

L'armée de Flandre, sous la cote *A*, est composée de 149 escadrons et..... 86 bataillons.

Pour porter ladite armée à 100 bataillons :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Cote *B*.... | Piémont..... | 4 | 7 | 14 | — |
| | La Couronne..... | 3 | | | |
| Cote *C* (1). | Dauphin..... | 3 | 7 | | |
| | Angoumois..... | 1 | | | |
| | Vexin..... | 1 | | | |
| | Bassigny..... | 1 | | | |
| | Montboissier..... | 1 | | | |

TOTAL : 149 escadrons et 100 bataillons.

L'armée d'Alsace, sous la cote *B*, est composée de 104 escadrons et de ..... 70 bataillons.

Pour porter ladite armée à 100 bataillons :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Cote *A*.... | Gardes françaises et suisses.... | 8 | 21 | — |
| | Du Roy..... | 4 | | |
| | Royal..... | 3 | | |
| | Noailles..... | 3 | | |
| | La Marche..... | 1 | | |
| | Chartres..... | 2 | | |

*A reporter*..... 91 bataillons.

(1) La cote *C* correspond à l'armée de la Moselle.

Digitized by Google

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| | *Report*..... | | 91 bataillons. | |
| Cote *C*.... | Dauphin..... | 3 | 9 | — |
| | Royal Vaisseaux..... | 3 | | |
| | Bretagne..... | 1 | | |
| | Angoumois..... | 1 | | |
| | Bassigny..... | 1 | | |
| | TOTAL..... | | 100 bataillons. | |

La même armée d'Alsace est composée de..... 104 escadrons.
Pour la porter à 152 escadrons :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Cote *A*.. | Maison du Roi..... | 13 | 39 | 48 | — |
| | Berry..... | 4 | | | |
| | Royal Carabiniers..... | 10 | | | |
| | Noailles..... | 4 | | | |
| | Hussards Berchiny..... | 4 | | | |
| | Hussards Beausobre... | 4 | | | |
| Cote *C*.... | Cavalerie la Reine..... | 4 | 9 | | |
| | Dragons Bauffremont... | 5 | | | |
| | TOTAL..... | | | 152 escadrons. | |

Ces dispositions n'indiquent pas encore une résolution arrêtée de prendre l'offensive aux Pays-Bas, mais on veut provisoirement que l'armée de Flandres soit plus nombreuse que celle d'Alsace.

Un état du 8 février ne donne plus que 79 bataillons à l'armée de Flandres, au lieu de 86, et 62 à celle d'Alsace, au lieu de 70. L'armée de la Moselle en a 20, avec 74 escadrons. C'est un total de 161 bataillons. Il en reste 16 disponibles que l'on peut porter au Nord ou à l'Est, suivant les cas.

On examine alors les mesures à prendre pour porter l'armée d'Alsace à 102 bataillons par l'envoi des 16 disponibles et de 19 bataillons pris sur la Moselle, lesquels seront remplacés par 19 bataillons venus de Flandre. Il resterait alors en Flandre 41 bataillons seulement ; mais entre temps, M. de Crémille, maréchal général des logis de l'armée de Noailles, a fait accepter une autre solution

Digitized by Google

par le Ministre : on ne laisserait que 12 bataillons et 58 escadrons sur la Moselle ; on désignerait 107 bataillons et 169 escadrons pour les Flandres, et 58 bataillons et 100 escadrons pour l'Alsace.

Une note, non datée, adressée par le Ministre à M. de Briquet, se rapporte au même travail, et envisage le cas où l'on renforcerait l'armée d'Alsace :

M. le comte d'Argenson désire avoir de M. Dheu un tableau qui lui présente 100 bataillons (artillerie non comprise) et 100 escadrons en Alsace, savoir :

35 bataillons et 50 escadrons, dont deux régiments de dragons et deux de hussards, rendus le 13 avril prochain sous Huningue.

Autant rendus le 19 du même mois sous le Neuf-Brisach.

Les 30 autres bataillons restants dans les frontières de l'Alsace à portée de marcher sur le Rnin et de passer le fleuve en six ou huit jours de marche au plus tard.

Outre les 100 bataillons de campagne ci-dessus, il faut 2 bataillons de Royal Artillerie et 2 compagnies d'ouvriers.

Bien entendu que les troupes qui sont déjà en Alsace sont comprises dans la demande ci-dessus.

Dans ce tableau, il faut nommer les régiments, les lieux d'où ils partent, et la quantité de jours de marche de chacun d'eux.

(Plus un état des commissaires des guerres proportionnés à ce nombre de troupes, pour faire la campagne avec elles, avec l'attention d'en choisir de capables. M. le maréchal de Coigny demande, si cela se peut, les régiments de Normandie, Le Roy, Artois, et Dauphin-dragons).

Le commis chargé de ce travail demande d'abord quelques instructions complémentaires auxquelles le Ministre répond en marge :

Il y a du temps pour porter en Alsace les 100 bataillons et 100 escadrons demandés aux 13 et 19 avril.

Tenir 70 bataillons et les 100 escadrons, dont 2 régiments de dragons et 2 de hussards à chaque division, pour en faire rendre la première moitié le 13 avril sous Huningue, la seconde le 19 avril sous le Neuf-Brisach.

Savoir s'il ne faudra pas mettre un bataillon d'artillerie à chacun de ces deux corps. (*Réponse du Ministre :* « Il en faut deux, dont un seulement pour la première opération ».)

Digitized by Google

Les 30 bataillons restants doivent être tirés des autres frontières pour être placés sur celle d'Alsace, à portée de passer le Rhin en six ou huit jours.

Il n'y a pas de difficulté pour les 62 bataillons et 104 escadrons destinés ci-devant à l'armée du Rhin. Ils y seront portés pour la plupart.

Reste à savoir :

1° Si les 38 bataillons qui manquent seront distraits de ceux de l'armée de la Moselle ou de celle de Flandres, qu'il faudra conséquemment réduire. (*Réponse :* « De la Moselle, et en remplacer une partie des troupes destinées à l'armée de Flandres ».)

2° Si on approuve qu'on retire les 8 bataillons des régiments de Normandie, de Cambrai, du Roi, d'Arras, demandés par M. le maréchal de Coigny, ainsi que le régiment de dragons du Dauphin de Dunkerque. (*Réponse* : « Il ne faut point avoir égard à ces demandes particulières, mais à la proximité ».)

Il serait naturel, pour éviter les contre-marches des troupes qui ont été portées en Flandres, et les longues routes de quelques autres, qu'il convient cependant d'en retirer à cause du trop long séjour qu'elles ont fait aux mêmes garnisons, comme Monaco et autres, de pousser ceux-ci vers la Meuse et Moselle pour remplacer les soixante-dix qui s'assembleront sous Huningue et Neuf-Brisach les 13 et 19 avril, et remplir suffisamment les garnisons des places d'Alsace. (*Réponse* : « De proche en proche, et ne rien tirer de Dunkerque, que pour le faire venir en Flandres ».)

Pour cet effet, il faut décomposer les armées de Moselle et de Flandres, statuer définitivement sur les régiments que l'on destine à chacune, afin de n'en déplacer aucun avant le temps où l'on voudra les assembler et faire marcher vers l'objet de leur destination. (*Observations du Ministre :* « Tout cela ne sont que des projets qu'il faut réduire sur le papier, mais qui ne doivent pas empêcher que les autres ne se suivent et ne se perfectionnent pour exécuter ensuite celui qui conviendra aux circonstances ».)

D'après ces instructions, il est établi une liste de 33 bataillons supplémentaires à porter sur le Rhin, dans le cas où l'on prendrait l'offensive de ce côté.

Une note du 18 février résume tout le travail :

Si l'on veut 102 bataillons en Alsace dans les trois époques projetées, aux 13 et 19 avril les premières, et la troisième de faire rendre 31 bataillons sur les bords du Rhin, à portée de le passer en sept ou

Digitized by Google

huit jours, il ne restera pour l'armée de Flandres et celle de la Moselle que 75 bataillons. Si, au contraire, on en veut à l'armée de Flandres 107, l'armée d'Alsace et celle de la Moselle seront réduites à 70.

On s'occupe alors de prélever de nouvelles troupes sur les garnisons de l'intérieur. Une note sans date résume comme il suit les forces dont on dispose, tout compris :

Le Roi a 232 bataillons de campagne, compris tous les nouveaux bataillons, les Arquebusiers de Grassin et Fusiliers de montagne.

Il en est demandé :

| | |
|---|---|
| En Flandres | 107, compris 8 nouveaux. |
| Sur le Rhin | 70, compris 8 nouveaux. |
| Armée de Dauphiné | 26 |
| TOTAL | 203 |

Reste pour la garde du Roi, l'armée de la Moselle, la garde des frontières et le dedans du royaume : 29 bataillons.

Février 1744.

*État des régiments qui ne sont pas employés dans les armées, restant à répartir dans les garnisons avec les milices, ou à employer sur la Moselle, en laissant toutes les places des frontières ou du dedans du royaume à la garde des seules milices.*

| | | Bataillons. |
|---|---|---|
| Pour la garde du Roi | Des Gardes suisses | 2 |
| En Lyonnais | Poitou | 3 |
| A La Charité | Nouveau bataillon de Limosin | 1 |
| A Strasbourg | — de Bourgogne | 1 |
| A Metz | Bataillon de Fontenay d'artillerie | 1 |
| Au Mont-Dauphin | 3e de Vigier suisse | 1 |
| A Caen | Nouveau bataillon du Médoc | 1 |
| En Languedoc | Provence | 1 |
| | Guyenne | 1 |
| A Bourg-en-Bresse | Brie | 1 |
| A Mézières | Nouveau bataillon de Ponthieu | 1 |
| A Sedan | Dillon | 1 |
| A Marsal | Conti | 2 |

Digitized by Google

| | | |
|---|---|---|
| A Monaco | Auxerrois | 1 |
| A Briançon et La Vallelouise | 1er et 2e bataillons de Travers-Grisons | 2 |
| A Belfort | 3e bataillon de Travers-Grisons | 1 |
| A Saint-Omer | Lowendal allemand | 2 |
| A Saint-Dizier | Arquebusiers de Grassin (1) | 1 |
| A Bar, le 1er avril | Royal Lorraine | 3 |
| Se lèvent en Roussillon. | Fusiliers de montagne | 2 |
| | TOTAL | 29 |

On obtient ainsi une nouvelle répartition qui mettrait provisoirement les armées de Flandres et d'Alsace à 75 bataillons chacune.

18 février 1744.

Le Roy a actuellement, compris les bataillons nouveaux, tant français, suisses, allemands, que les trois bataillons du Royal Lorraine, le régiment d'arquebusiers de Grassin pour un bataillon, et les deux de fusiliers du Roussillon ..... 237 bataillons.
A déduire les 5 bataillons prisonniers ..... 5 —
RESTE ..... 232 bataillons.

De ces 232 bataillons, on propose de les partager comme ci-après, savoir :

Pour l'armée du Dauphiné : 31 bataillons, compris 1 d'artillerie, ci ..... 31 bataillons.
Pour la garde du Roi : 1 bataillon suisse et 6 compagnies des gardes françaises, non comprises dans les 6 bataillons, qui marcheront à l'armée sur le pied de 655 hommes, ci ..... 1 bataillon.
Pour les garnisons du Languedoc, Provence, Dauphiné, Alsace, Lorraine, Pays messin, Flandres, depuis la mer à la Meuse, à joindre avec les milices. 30 bataillons.
Armée du Rhin ..... 75 —
Moselle ..... 20
Flandres ..... 75 —
TOTAL ..... 232 bataillons.

(1) 1 bataillon à 900 hommes.

Digitized by Google

D'après ce travail, on aura, si l'on prend l'offensive aux Pays-Bas, 107 bataillons en Flandres et 69 en Alsace, et si l'on prend l'offensive sur le Rhin, 102 bataillons en Alsace et 75 en Flandres.

Le duc de Luynes, bien informé, écrit le 11 mars dans son journal (1) : « Il paraît, jusqu'à présent, qu'il n'est question que de trois armées : celle de M. le prince de Conti, dont tous les officiers sont partis ; celle d'Alsace, sous les ordres de M. le maréchal de Coigny, et celle de Flandres qui sera commandée par M. le maréchal de Noailles. On croit cependant qu'il y en aura une quatrième sur la Moselle, commandée par M. le comte de Saxe, et M. le comte de Clermont sous ses ordres. »

Un état daté du 13 mars évalue la force de l'armée de la Moselle à 29 bataillons, dont un d'artillerie, et 62 escadrons. Les armées du Rhin et de Flandres seraient donc réduites provisoirement à 73 et 75 bataillons.

Mais un état, daté également du 13 mars, donne une composition de l'armée de la Moselle à 12 bataillons et 50 escadrons, plus une liste de 13 bataillons « destinés à l'armée d'Alsace, que l'on peut faire avancer dans le pays messin, avec le nombre de jours qu'ils emploieraient pour arriver aux lieux où on destinerait de les placer. » On ne cesse pas de suivre parallèlement les deux « branches » du plan de campagne.

### VI. — Adoption définitive du plan de campagne.

En examinant les motifs qui pouvaient décider Louis XV à porter ses principales forces en Flandres, nous nous sommes borné, jusqu'ici, à mentionner les raisons d'ordre purement militaire et ayant un caractère permanent, c'est-à-dire la nécessité de défendre la fron-

(1) Tome V, page 356.

Digitized by Google

tière la plus voisine de Paris. Mais, comme l'a exposé le duc de Broglie (1), la cause déterminante qui a fait cesser les hésitations et décidé enfin le gouvernement français à porter la guerre sur l'Escaut, se trouve peut-être dans l'état de ses relations avec la Prusse.

Déjà la tentative de descente en Angleterre, avortée, mais découverte avec éclat au mois de février, rend inévitable une rupture complète avec Georges II, et attire nos armes vers la Flandre maritime. L'attitude équivoque de Frédéric II achève de nous éloigner de l'Allemagne.

La défaite de Dettingen, notre retraite précipitée sur le Rhin, avaient gravement compromis notre situation, et l'aide de la Prusse nous devenait nécessaire pour reprendre l'avantage sur les Autrichiens; mais Frédéric II, malgré l'inquiétude que lui inspiraient les succès de Marie-Thérèse, tenait à faire payer le plus cher possible le concours que la France lui demandait. Il voulait surtout l'amener à s'engager la première, politiquement et militairement, et se réservait d'entrer en ligne à son tour quand nos armées auraient paru en Souabe ou en Franconie. Il amusa quelque temps notre ministre Amelot, notre ambassadeur Valori, et un agent, de tout point extraordinaire, Voltaire; mais, bientôt, il se trouva aux prises avec un diplomate digne de lui, notre ambassadeur auprès de l'Empereur Charles VII, Chavigny.

« La moindre clairvoyance suffisait, dit le duc de Broglie (1), pour apercevoir que Frédéric poussait l'arrogance jusqu'à tout demander à la France, non seulement sans lui rien donner, mais même sans lui rien promettre. Il ne s'engageait nullement à entrer en campagne à aucune époque; persistant à se couvrir de la

(1) *Frédéric II et Louis XV*, tome II, page 152.

Digitized by Google

neutralité promise à Breslau, il ajournait toute action sérieuse jusqu'à la formation d'une ligue de princes dont l'accord n'existait que dans son imagination. En attendant, la France devait lui garantir la sécurité de ses États, même des possessions qu'il avait acquises à ses dépens ; de plus, s'engager, d'une façon vague, à le servir à l'avenir ; immédiatement, enfin, avancer de grosses sommes dont elle n'aurait à faire elle-même ni l'emploi, ni même la distribution. Elle paierait par avance la solde de troupes qui ne seraient pas levées en son nom, dont elle n'aurait pas le commandement, et ignorerait jusqu'à la dernière heure la destination. C'était là ce que Frédéric, par dérision sans doute, appelait « agir en gens sensés ». Jamais pareil métier de dupe ne fut proposé de sang-froid à un gouvernement sérieux. »

Chavigny, à peine chargé des négociations, avait agi à l'inverse de ses prédécesseurs. Pourvu des sommes nécessaires pour traiter avec les petits princes allemands, il avait commencé les pourparlers sans plus s'occuper de la Prusse, et aussitôt l'on avait vu Frédéric II, inquiet à son tour, chercher à découvrir les intentions et les actes de son habile adversaire. Les termes de l'alliance austro-sarde, récemment conclue pour rendre disponibles un plus grand nombre de troupes autrichiennes en Allemagne, lui faisaient sentir l'urgence de prendre parti avec la France, tandis que Louis XV, ayant compté ce qu'il pourrait mettre d'hommes sur pied, envisageait l'avenir avec plus de confiance.

Sondé par l'ambassadeur de Prusse à Francfort, baron de Klingskraeff, Chavigny éleva le ton et fit voir qu'il avait pénétré les embarras, les inquiétudes, les visées secrètes de Frédéric (1). Celui-ci, se sentant découvert,

(1) Duc de Broglie, *op. cit.*, page 167.

Digitized by Google

fit le premier pas, envoyant à Paris, en mission extraordinaire, son favori Rottembourg. Ce dernier devait exiger de Louis XV une déclaration de guerre préalable à l'Autriche et à l'Angleterre ; en second lieu, la promesse de ne pas poser les armes avant que la Prusse eût obtenu un agrandissement en Bohême ; enfin le passage du Rhin par deux corps d'armée français, l'un en amont de Strasbourg, l'autre vers Cologne (1).

Le 30 mars, Frédéric précise ses indications au sujet de la conduite de nos armées :

« Que la France fasse marcher son armée de la Moselle en Westphalie pour couper l'électorat de Hanovre ; qu'elle prenne Fribourg à l'ouverture de la campagne ; *j'agirai au mois d'août si tout cela est réglé....* Qu'ainsi la France fasse, en attendant, l'ouverture de la campagne en prenant Fribourg et qu'elle agisse vigoureusement avec ses armées tant dans les Pays-Bas qu'en Italie et qu'elle fasse marcher alors son armée de la Moselle ou du Mein en Westphalie, pour couper les Hanovriens de l'électorat de Hanovre (quoique je croie que, si elle marchait tout droit dans le pays de Hanovre, elle l'aurait au même prix) (2). »

Louis XV consentait volontiers à déclarer la guerre à l'Autriche et à garantir un agrandissement territorial à la Prusse ; mais il ne se souciait guère d'entrer en Allemagne pour tirer les marrons du feu au profit de son dangereux allié. Il lui fit répondre « en termes évasifs et légèrement ironiques : Le roi désire, à cet égard, se conformer à ce que le roi de Prusse désire, et, pour entrer dans ses vues autant qu'il est possible, comme il n'y a pas lieu de douter que la reine de Hongrie ne retire ses troupes des bords du Rhin dès que les opérations du

(1) Duc de Broglie, *op. cit.*, page 176.
(2) *Politische Correspondenz*, t. III, page 71.

Digitized by Google

roi de Prusse commenceront, *alors* Sa Majesté fera passer le Rhin à son armée d'Alsace pour se porter dans le centre de l'Empire (1). »

C'était l'inverse de ce que demandait Frédéric. On lui laissait entendre nettement que les armées françaises ne prendraient l'offensive en Allemagne que s'il donnait l'exemple. En attendant, Louis XV, pressé par la duchesse de Châteauroux, et « ne pouvant se contenir plus longtemps, résolut, sans interrompre les pourparlers avec le roi de Prusse, d'engager l'action dans tous les lieux où l'on pourrait s'en passer (2). » C'est là, sans doute, ce qui le décide, en dernière analyse, à ne pas porter la guerre en Allemagne. A partir du 1er avril, il n'est plus question que de l'offensive en Flandres.

Dès que cette décision fut connue, elle provoqua de vives réclamations de nos alliés. Il fallut la justifier aux yeux de l'Empereur par deux mémoires qui lui furent adressés dans le courant du mois.

*Mémoire sur les opérations militaires.*

On ne peut jamais faire de projets de guerre que suivant les circonstances où l'on se trouve, et les opérations qui en sont les suites nécessaires doivent être réglées suivant les efforts que l'on peut et que l'on est obligé de faire dans les différents endroits où se porte la guerre.

S'il eût été possible d'agir offensivement tout à la fois sur toutes les frontières avec quelque apparence de succès, plusieurs raisons essentielles ont déterminé à porter d'abord les plus grands efforts du côté de la Flandre.

On a déjà exposé dans un mémoire précédent, qui a été remis à Sa Majesté Impériale le 1er du mois d'avril (3), les raisons qui n'ont pas permis de pouvoir faire encore le siège de Fribourg dans la circonstance actuelle.

Sa Majesté Impériale n'ignore pas les motifs et les raisons qui ont porté le Roi à déclarer la guerre aux Anglais, de même qu'aux Autri-

(1) De Broglie, page 207.
(2) De Broglie, page 215.
(3) Ce mémoire n'a pas été retrouvé.

Digitized by Google

chiens, et à prendre la résolution d'attaquer indistinctement tous les pays de la domination de la reine de Hongrie et de Bohême.

L'arrivée de l'ambassadeur extraordinaire que les Hollandais ont envoyé à Sa Majesté ne suspendra aucunement les opérations de la campagne, et le Roi ne se laissera pas éblouir par de vaines négociations.

Sa Majesté n'a pu former le projet de porter la guerre dans les Pays-Bas sans y faire assurément les plus grands efforts, puisqu'il n'est pas douteux que le premier effet qui en doit moralement résulter est d'y attirer infailliblement toutes les forces des Anglais et des Hollandais.

Par cette démarche, Sa Majesté prive la reine de Hongrie de tous les secours de troupes qu'elle aurait pu avoir de ses alliés, et cette guerre doit nécessairement les entraîner dans des dépenses qui les empêcheront à coup sûr de pouvoir lui donner des subsides avec autant de facilité que du passé.

Pour donner encore un plus grand poids aux opérations de l'armée de Flandre, Sa Majesté a pris et exécuté la résolution de se rendre en personne à la tête de son armée.

Sa Majesté, portant également son attention sur tout ce qui peut concerner la guerre en Allemagne, n'a attendu que de savoir l'armée autrichienne en mouvement, pour ordonner à son armée du Rhin de passer ce fleuve près de la ville de Philippsbourg ; la démarche de l'armée du Roi en passant le Rhin se justifie d'elle-même aux yeux de l'Empire par la nécessité de prévenir son ennemi et, si les Cercles ressentent les maux qu'accompagnent nécessairement la marche et le séjour des armées, ils ne doivent naturellement l'attribuer qu'à la reine de Hongrie, en étant la seule et unique cause.

On doit sentir qu'il est heureux que l'armée du Roi sur le Rhin ne soit point occupée à une entreprise qui l'empêche d'agir et de s'opposer à celles que les Autrichiens pourraient former; rien ne le démontre mieux que de la supposer actuellement occupée à faire le siège de Fribourg et les Autrichiens, au contraire, avec le dessein de marcher sur Francfort, ou bien encore de passer le Rhin : on se trouverait obligé de lever le siège ou de laisser les ennemis maîtres de pouvoir entreprendre tout ce qu'ils jugeraient à propos, sans aucune opposition de notre part; on n'aurait assurément pu se garantir de cet inconvénient qu'en opposant deux armées, chacune égale au moins à celle de la reine de Hongrie; mais deux obstacles également insurmontables s'y opposaient : le défaut de subsistances et l'importance de ne point diminuer l'armée de Flandre pour s'y trouver réduit à une défensive qui ne peut nullement s'allier avec le plan de conduite qu'il est si convenable pour les intérêts de la cause commune d'observer par rapport aux Anglais et aux Hollandais.

Il y a tout lieu de croire que si l'armée autrichienne se porte aujour-



Digitized by Google

d'hui sur Heilbronn, c'est surtout par la nécessité où est la Reine de Hongrie de suivre l'impulsion de ses alliés dans les Pays-Bas, et que, dans la crainte et dans l'embarras où les mettent la supériorité de l'armée du Roi en Flandre et la présence de Sa Majesté, ils ont exigé cette démarche de Monseigneur le prince Charles, afin d'y opérer une diversion et d'engager par là à y faire passer un détachement de l'armée de Flandre pour s'opposer à ses entreprises.

Indépendamment de ce que cette idée est confirmée par tous les avis que l'on reçoit, on peut se rappeler que le premier projet des Autrichiens avait été de demeurer sur le Lech et qu'ils avaient commencé d'y faire des préparatifs pour faire subsister leur armée.

Mais, quels que puissent être les motifs qui ont déterminé la Reine de Hongrie à faire marcher son armée sur le haut Necker, il est démontré qu'il suffit et qu'il ne faut dans les commencements que s'opposer à ses entreprises et se borner seulement à la contenir.

Premièrement, il est presque impossible que l'armée de la reine de Hongrie puisse se maintenir un long temps vers le haut Necker, par la difficulté d'y pouvoir rassembler une quantité suffisante de fourrages pour y pouvoir subsister au sec; en arrêtant cette armée dans le poste d'Heilbronn, elle s'y consommera inutilement, elle n'y pourra vivre que par des subsistances achetées à grands prix, ou bien elle soulèvera contre elle tout l'Empire si elle se porte à le fourrager et qu'elle veuille vivre à ses dépens.

Deuxièmement, on doit avoir pour objet de gagner du temps pour consolider les négociations actuelles d'Allemagne; le premier point doit être de favoriser la réunion de toutes les forces dont sera composée l'armée impériale et confédérée, et il serait contre toutes les règles de la prudence et de la sagesse de rien hasarder dans un temps où chaque jour doit procurer de nouveaux renforts et où les suites d'un avantage remporté sur les ennemis ne seraient pas comparables à celles d'un mauvais succès, qui déconcerterait immanquablement et ferait échouer le projet de la Reine.

Troisièmement, en se bornant simplement à contenir l'armée des Autrichiens, on donne naturellement au principal allié de Sa Majesté Impériale dans l'Empire toute l'occasion et la facilité nécessaire de pouvoir faire une puissante diversion, sans même qu'il puisse moralement rencontrer le moindre obstacle qui puisse l'en empêcher, et si cette diversion peut produire l'effet que l'on s'en propose, qui est d'obliger la reine de Hongrie à rappeler ses troupes, c'est alors le moment favorable de poursuivre et de harceler son armée, laquelle se détruira vraisemblablement d'elle-même, tant par la longueur du chemin que par les autres inconvénients qui sont inséparables de la retraite qu'elle sera moralement obligée de faire.

Digitized by Google

Pour satisfaire aux différentes vues et à ce qu'exige en particulier la sûreté de Sa Majesté Impériale dans Francfort, le Roi a prescrit à M. le maréchal de Coigny de passer le Rhin, de se joindre à l'armée de l'Empereur et de choisir un poste en avant de Philippsbourg tel qu'il puisse empêcher l'armée autrichienne de pouvoir entreprendre le passage sur le bas Necker, depuis Heidelberg jusqu'à Manheim inclusivement ; de diriger, au surplus, les mouvements de son armée suivant ceux des ennemis, en observant de se tenir toujours à portée de pouvoir barrer et faire échouer leurs entreprises, et surtout de choisir des postes où l'on ne puisse songer à l'attaquer, sans en recevoir un notable désavantage de la part de l'ennemi qui voudrait le tenter ; d'avoir égard surtout de ne jamais trop s'éloigner des bords du Rhin, par la facilité des subsistances et pour ne point tomber dans la triste nécessité de fourrager l'Empire.

Il est à observer que si l'armée autrichienne venait à passer la rivière du Necker du côté d'Heilbronn, il faut et elle ne peut se dispenser d'avancer jusqu'à la hauteur d'Heidelberg, auparavant qu'elle puisse repasser cette rivière pour se porter ensuite sur Francfort ; les montagnes qui règnent tout le long du Necker, entre Heilbronn et Heidelberg, rendent les chemins impraticables à une armée.

Par la position que prendra l'armée du Roi, il ne restera d'autre chemin à l'armée autrichienne, pour pouvoir se porter vers Francfort, que de traverser les montagnes de l'Odenvald et de tomber le long de la rivière du Mein ; du côté d'Aschaffenbourg, le passage même est très difficile, tant par rapport à la nature même des chemins qui sont très mauvais, que par rapport aux moyens d'y pouvoir faire subsister une nombreuse armée, ce qui n'est pas de peu de conséquence.

En supposant même que l'armée autrichienne pourrait venir à bout de surmonter tous ces obstacles, elle aurait au moins huit ou dix jours de marche à faire pour arriver jusque sur Francfort et, au contraire, il n'en faudrait tout au plus que quatre à l'armée du Roi, et encore par le plus beau chemin du monde en prenant le long du Bergstrasse, en sorte que la position qu'on propose de lui faire prendre du côté de Philippsbourg met moralement les Autrichiens dans l'impossibilité de ne pouvoir faire aucune entreprise sur Francfort.

Il y a beaucoup d'apparence que les mêmes raisons qui doivent engager à ne se point compromettre à des événements douteux, ne manqueront pas peut-être à déterminer Monseigneur le prince Charles à tenter tous les moyens pour en venir à une action ; on doit donc s'attacher à prendre toutes les mesures qui peuvent être nécessaires pour que ce prince ne puisse absolument le faire qu'avec un extrême désavantage, sans cependant cesser jamais de mettre obstacle à tout ce qu'il pourrait entreprendre.

Digitized by Google

En même temps que le Roi pense que ce genre de guerre est le plus sage et le plus sûr relativement aux circonstances, et celui aussi qui se concilie le mieux avec les opérations des armées qu'il a sur les autres frontières, Sa Majesté le regarde aussi comme le plus propre à remplir tous les objets que l'on doit embrasser : la sûreté de Sa Majesté Impériale dans Francfort, celle de ses troupes, le succès des négociations actuelles, la réunion des forces confédérées, les diversions des alliés, les suites qui en doivent résulter, enfin se mettre en état de poursuivre l'armée autrichienne avec une supériorité qui doit naturellement entraîner les succès les plus sûrs, les plus rapides et les plus décisifs.

Le plan de campagne une fois adopté, on régla la composition des armées conformément à la première des deux variantes étudiées au mois de février ; cependant il fut arrêté que l'armée de Flandre serait divisée en deux, l'une commandée par Noailles, l'autre par le maréchal de Saxe. L'armée de la Moselle serait confiée au duc d'Harcourt.

*État de l'armée de Flandre, commandée par M. le maréchal de Noailles.*

1er avril 1744.

*Infanterie.*

| | Bataillons. | | Bataillons. |
|---|---|---|---|
| Gardes françaises | 6 | Royal-Comtois | 1 |
| Gardes suisses | 2 | Biron | 1 |
| Navarre | 4 | Penthièvre | 2 |
| Piémont | 4 | Hainaut | 1 |
| Bourbonnais | 3 | Angoumois | 1 |
| Rohan | 3 | La Marche | 1 |
| Monaco | 3 | Nivernais | 1 |
| Du Roi | 4 | Diesbach | 2 |
| Royal | 3 | Bulkeley | 1 |
| Gondrin | 2 | Clare | 1 |
| Noailles | 3 | Montboisser | 1 |
| Orléans | 2 | Chartres | 2 |
| La Couronne | 3 | Roth | 1 |
| Artois | 1 | Berwick | 1 |
| La Fère | 1 | Royal-Corse | 1 |
| Beauvoisis | 1 | Bréande artillerie | 1 |
| Royal-la-Marine | 1 | Valenceau artillerie | 1 |
| Bettens | 2 | | |
| | | TOTAL | 68 |

Digitized by Google

Arquebusiers de Grassin.
Compagnie des guides de Brück.
Compagnie des chasseurs de Fischer.

*Cavalerie.*

| | Escadrons. | | Escadrons. |
|---|---|---|---|
| Maison du Roi | 13 | Brionne | 3 |
| Royal | 4 | Egmont | 3 |
| Cuirassiers | 4 | Laviefville | 3 |
| Royal-Cravattes | 4 | Vogué | 3 |
| Carabiniers | 10 | Prince Camille | 3 |
| Berry | 4 | Lévy | 3 |
| Orléans | 3 | Noailles | 3 |
| Clermont-Prince | 3 | | |
| Penthièvre | 3 | TOTAL | 69 |

*Dragons.*

| | Escadrons. | | Escadrons. |
|---|---|---|---|
| Mestre-de-camp général | 5 | Egmont | 5 |
| Royal | 5 | Berchiny-hussards | 4 |
| Dauphin | 5 | TOTAL | 24 |

Total de la cavalerie, dragons, hussards et volontaires : 58 escadrons.

---

*État de l'armée de Flandre, commandée par M. le maréchal de Saxe.*

*Infanterie.*

| | Bataillons. | | Bataillons. |
|---|---|---|---|
| Normandie | 4 | Languedoc | 1 |
| Auvergne | 2 | Bresse | 1 |
| Dauphin | 2 | Soissonnais | 1 |
| Touraine | 3 | Aunis | 1 |
| Eu | 2 | Vexin | 1 |
| Royal-vaisseaux | 3 | Bauffremont | 1 |
| Seedorf | 2 | Courten | 2 |
| Wittmer | 2 | La Cour-au-Chantre | 2 |
| Aubeterre | 1 | | |
| Tresnel | 1 | TOTAL | 32 |

Digitized by Google

*Cavalerie.*

| | Escadrons. | | Escadrons. |
|---|---|---|---|
| Colonel général | 4 | Clermont-Tonnerre | 3 |
| Du Roi | 4 | Gramont | 3 |
| Royal-Étranger | 4 | Fiennes | 3 |
| Royal-Roussillon | 4 | Pons | 3 |
| Brancas | 3 | Asfeld | 3 |
| Talleyrand | 3 | TOTAL | 40 |
| Chabrillant | 3 | | |

*Dragons.*

| | Escadrons. | | Escadrons |
|---|---|---|---|
| Bauffremont | 5 | Dragons volontaires de Saxe | 4 |
| La Suze | 5 | TOTAL | 18 |
| Beausobre hussards | 4 | | |

Total de la cavalerie, dragons et hussards : 58 escadrons.

---

## *État-major de l'armée de M. le maréchal de Noailles.*

1er avril 1744.

MM. de Crémilles, maréchal général des logis de l'armée.

De Robert, colonel d'infanterie.
Bergheyck, maréchal de camp de dragons.
De Vaux. } Colonels d'infanterie.
Lailly. }
Bellerieux, aide-major du régiment du Roi.
Préalle, capitaine des guides.
} Aides – maréchaux généraux des logis.

De Brück, capitaine des guides à la suite du roi.

De Chabannes, major fles gardes françaises, maréchal de camp, major général de l'infanterie.

De la Roque, aide-major des gardes françaises.
Daldart, colonel d'infanterie.
Valfonds, capitaine au régiment de Piémont.
Saint-Sauveur, capitaine au régiment de Forest.
} Aides-majors généraux d'infanterie.

Digitized by Google

De Crenay, maréchal de camp du régiment de cavalerie de Penthièvre, maréchal des logis de la cavalerie.

De Vignacourt. } Maîtres de camp de cavalerie.
Mondragon. }
De la Serre, capitaine au régiment de cavalerie de Chabrillant.
} Aides - maréchaux généraux des logis de la cavalerie.

Bonchin, vaguemestre de la maison du Roi, sous l'autorité de M. le comte de la Suze, grand maréchal de la maison de Sa Majesté.

Moreau de Séchelles, intendant de l'armée.

De Valières, lieutenant général commandant l'artillerie.

De Brocard, maréchal de camp employé au service de l'artillerie.

Martin, ingénieur dessinateur.

---

## *État-major de l'armée commandée par le maréchal de Saxe.*

MM. le marquis de Brézé, maréchal général des logis de l'armée.

De Puységur, colonel du régiment de Vexin.
D'Espagnac, colonel.
De Beautteville, capitaine du régiment de Normandie.
Fourerois, ingénieur.
} Aides - maréchaux généraux des logis.

Le sieur Mottée, capitaine des guides.

MM. d'Hérouville, colonel du régiment de Bourgogne, major général de l'infanterie.

Bernier, capitaine du régiment de Noailles-Infanterie.
Coder, capitaine du régiment de Saxe.
De la Grolée, major du régiment de Bonnac.
} Aides-majors généraux d'infanterie.

De Croismare, capitaine avec rang de lieutenant-colonel du régiment de Broglie, maréchal général des logis de la cavalerie.

Le chevalier de Mézières, capitaine du régiment de Bauffremont dragons.
Pinon de Saint-Georges, capitaine du régiment du colonel général.
} Aides - maréchaux généraux de la cavalerie.

De Ségent, commissaire ordonnateur.

De la Pegnia, ingénieur dessinateur.

---

Digitized by Google

*État des officiers, gardes de la connétablie et cavaliers de la maréchaussée, qui sont destinés pour le service de l'armée commandée par M. le maréchal de Noailles.*

MM. de la Tour, prévôt général.
Buirette, lieutenant de la maréchaussée du Hainaut.
Loyal, lieutenant de la maréchaussée de Flandre.
Le Tourneur. } Lieutenants de la connétablie.
Le Trogneux. }
De Saint-Martin, procureur du Roi.

Les sieurs :
Le Mercier. }
Day. } Exempts.
Le Duc. }
Bazin, greffier.
30 gardes de la connétablie.
6 cavaliers de la maréchaussée du Hainaut.
1 trompette.
1 exécuteur.

---

*État des officiers, gardes de la connétablie et cavaliers de la maréchaussée pour l'armée, commandée par M. le maréchal de Saxe.*

MM. Cambon, prévôt général.
Savary, lieutenant de la connétablie.
De Longchamp, procureur du roi.

Les sieurs :
Le Gris, exempt de la connétablie.
Anselme, exempt de la maréchaussée de Flandre.
Eugène de Bailly, exempt de la maréchaussée d'Artois.
Le Cocq, exempt de la maréchaussée de Rouen.
Merlin, greffier.
10 gardes de la connétablie.
5 cavaliers de la maréchaussée d'Artois.
5 cavaliers de la maréchaussée de Flandre.
1 cavalier de la maréchaussée de Rouen.
1 trompette.
1 exécuteur.

---

Digitized by Google

*État de l'équipage d'artillerie de l'armée de Flandre. Campagne de 1744. Rendez-vous à Douay le 1er avril. Fonds : 12,000 francs par mois* (1).

| | Livres. |
|---|---|
| *Commandant.* | |
| De Vallière | 1050 |
| *Lieutenants en second.* | |
| Daboville | 500 |
| Pelletier, l'aîné | 400 |
| Chevalier Pelletier | 400 |
| Chevalier de Fontenay | 400 |
| Vallière, fils | 400 |
| *Commissaires provinciaux.* | |
| Comte Thomassin, le cadet | 200 |
| Ansart de Mouy | 200 |
| Blanzy | 200 |
| Dufay Desalleurs | 200 |
| Montaigu de Grandville | 200 |
| Le Couvreur | 200 |
| Sabrevois de Bouchemont | 200 |
| *Commissaires ordinaires.* | |
| De Bergue | 150 |
| Le Maître | 150 |
| La Pelouze | 150 |
| Waru | 150 |
| Montison | 150 |
| Cuzey | 150 |
| D'Haugest | 150 |
| Duvernay | 150 |
| Chevalier de Tahureau | 150 |
| Chevalier de Ruffey | 150 |
| Saint-Auban de Miraval | 150 |
| Dobercourt de Fréchaucourt | 75 |
| Bazin de Boulon | 75 |
| Maurat | 75 |
| De Belloy | 75 |
| Dozigny | 75 |
| Chevalier de Chevrezy | 75 |
| *Major.* | |
| Loyauté | 200 |
| *Commandant du parc.* | |
| Brunet | 300 |
| *Contrôleur.* | |
| Durville | 150 |
| *Aumônier.* | |
| L'abbé de Bœuf | 80 |
| *Chirurgien.* | |
| Lafargue | 100 |
| *Prévôt.* | |
| Eudel | 60 |
| *Capitaine général du charroi.* | |
| La Croix | 150 |
| *Capitaines du charroi.* | |
| Chevrette | 80 |
| Bataille | 80 |
| Vermelingue | 80 |
| Chanvalon | 80 |
| *Conducteurs.* | |
| Lobry | 60 |
| Toulie | 60 |

(1) Voir dans la première partie, chapitre II, l'état du matériel de cet équipage.

Digitized by Google

| | Livres. |
|---|---|
| Pinard | 60 |
| Perrin | 60 |
| Charagon | 60 |
| Patte | 60 |
| *Capitaine d'ouvriers.* | |
| Joseph Cuisinier | 100 |
| *Forgeurs.* | |
| Bernard Gallois | 52 10 |
| Louis Basset | 52 10 |
| René Voisin | 52 10 |
| Jean Dufau | 52 10 |
| *Charrons.* | |
| Joseph de Vaux | 52 10 |
| Jacques le Maire | 52 10 |
| Pierre Berthier | 52 10 |
| Louis Bernier | 52 10 |
| *Charpentier.* | |
| Charles Mausard | 52 10 |
| *Chaudronnier.* | |
| Louis Havit | 52 10 |
| *Menuisier.* | |
| Louis-Alexandre Dupont | 52 10 |
| *Tonnelier.* | |
| Deshayes | 52 10 |

Fait et arrêté par nous, grand-maître et capitaine général de l'artillerie de France. De Paris, le vingt-troisième jour du mois de février mil sept cent quarante-quatre.

Louis-Charles DE BOURBON.

Le même état arrêté à Douay le 1er avril par Vallière.

| *Commissaires extraordinaires.* | Livres. |
|---|---|
| Dupassage | 100 |
| Chevalier de Gomer | 100 |
| Dupereau Desbeaumes | 100 |
| Gombault de Charmois | 100 |
| Darnaud de l'Étang | 100 |
| Gaymond de Beauregard | 100 |
| Chevalier de Ferrus | 100 |
| Vareil de Beauvoir | 100 |
| Saint-Mars | 100 |
| De Bron | 100 |
| Chevalier de Bron | 100 |
| Biville | 100 |
| La Roussière | 100 |
| Perrin de Salmont | 100 |
| Verton de la Morlière | 100 |
| Gribauval de Fréchancourt | 100 |
| Olivier (trésorier) | 100 |

| *Officiers pointeurs.* | Livres. |
|---|---|
| Picques de Merezach | 75 |
| Geoffroy de Montrequienne | 75 |
| Valentin de La Roche | 75 |
| Le Feron | 75 |
| Pasquier de Wardancher | 75 |
| Saint-Aubin | 75 |
| Sainte-Margueritte | 75 |
| D'Herbellet | 75 |
| Perrin de Saint-Marcel | 75 |
| Dédon de la Ronde | 75 |
| Beaurin | 75 |
| Chevresy | 75 |
| Desart d'Audencourt | 75 |
| Montopin | 75 |
| Lafontaine | 75 |
| La Roche Givault | 75 |

Digitized by Google

## *État des ingénieurs employés à l'armée de Flandres.*

M. le comte Daumale, commandant en chef.
M. Dutrou de Villétang, commandant en second.
M. de Verville, major.

| | Ajoutés pour le siège d'Ypres. |
|---|---|
| **1er *Brigade.*** | |
| MM. de Gourdon, brigadier. | |
| Desmazis, sous-brigadier. | |
| Chevalier Daire, chef de brigade. | |
| d'Erignac. | |
| Montgrand. | |
| Fourcroy. | Duplessis-Gittard Brame. |
| Saint-Cricq. | Plotot. |
| Buchotte. | |
| **2e *Brigade.*** | |
| Courdommer, brigadier. | |
| Chermont, sous-brigadier. | |
| Rieucourt, chef de brigade. | |
| Sarens. | |
| Saint-Paul. | |
| Sommérécourt. | Varlet (une tranchée seulement). |
| Bonnavant. | Le chevalier de Clermont. |
| d'Ecluzel. | |
| **3e *Brigade.*** | |
| Dupont, brigadier. | |
| Rivesson, sous-brigadier. | |
| Blacas, chef de brigade. | |
| le chevallier de Marolles. | |
| Larché. | Gadroy. |
| Daymé. | Dajot. |
| le comte de Mirabel. | |
| le chevalier Lebrun. | |
| **4e *Brigade.*** | |
| Clairac, brigadier. | |
| Desnoyers, sous-brigadier. | |
| Lebeuf, chef de brigade. | |
| Clairac-Lamarnie. | |
| Lebeuf, fils. | |

Digitized by Google

Ajoutés pour le siège d'Ypres.

Daumale.
Dumousseau. Chevalier de Rigné.
Geoffroy. Chevalier de Clairac.

5e *Brigade.*

Querlonde, brigadier.
Chennevière, sous-brigadier.
Filley, chef de brigade.
Chennevière de Saint-Guedal.
Vaubrun.
Filley de Labarre.
Querlonde, fils. Filley, fils.
Quelin.

6e *Brigade.*

Cormontaingne, brigadier.
de Beaume, sous-brigadier.
Boiscourt, chef de brigade.
Lebesgue de Nousart.
Robert de Paradis.
Lavallée.
Milet de Mureau. Lasalle.
d'Hauteville. Darles.

(*Archives du génie*).

---

*Projet d'instruction pour le sieur maréchal Maurice, comte de Saxe, commandant une des armées de Sa Majesté en Flandres.*

15 avril.

Le Roi s'étant déterminé à faire assembler en Flandres deux corps d'armée, dont l'un aux ordres du sieur maréchal duc de Noailles, et l'autre à ceux du sieur maréchal Maurice comte de Saxe, l'intention de Sa Majesté est qu'elles agissent de concert et dans les mêmes vues.

Sa Majesté a d'autant plus de raisons d'être persuadée que lesdits sieurs maréchaux apporteront de leur côté toutes les dispositions nécessaires pour faire régner l'union et l'intelligence si essentielles entre les généraux, que jusqu'à présent ils ont donné en toute occasion des preuves, non seulement de leur zèle, fidélité et attachement à son service, mais aussi de l'estime et de la confiance réciproques qu'ils ont l'un pour l'autre.

Digitized by Google

Sa Majesté exige de leur devoir ce qu'elle se promet de leurs sentiments; et, comme dans toutes les guerres précédentes où il y a eu plusieurs armées assemblées sur une même frontière, le soin de pourvoir à la défense et à la sûreté a toujours été remis et confié au plus ancien des généraux à cause des inconvénients qu'il y aurait d'en partager le commandement, et que d'ailleurs il a été jugé nécessaire et indispensable que les armées devant agir de concert, l'un des généraux fût tenu de se conformer à ce que l'autre croirait de plus convenable et de plus avantageux pour l'honneur et la gloire des armes du Roi, Sa Majesté veut et entend que le sieur maréchal Maurice comte de Saxe ait pour le sieur maréchal duc de Noailles toute la déférence due à son ancien et à l'expérience qu'il a acquise dans le commandement des armées depuis le temps qu'il lui a été confié pour la première fois par le feu roi notre bisaïeul.

L'objet du sieur maréchal Maurice comte de Saxe doit donc être de seconder les mesures et les opérations du sieur maréchal duc de Noailles, de concourir à l'exécution de ses projets, d'agir dans le même esprit et pour les mêmes objets, et quoique l'état de l'armée confiée au commandement dudit sieur maréchal Maurice comte de Saxe ait été fixée à 32 bataillons et 58 escadrons, la volonté de Sa Majesté est qu'il soit permis au sieur maréchal duc de Noailles d'augmenter ou de diminuer le nombre de ces troupes suivant que ledit maréchal duc de Noailles le jugera nécessaire ou convenable, conformément aux circonstances et conjonctures.

---

*État de l'armée de la Moselle commandée par M. le duc d'Harcourt.*

1er avril 1744.

*Infanterie.*

| | | |
|---|---|---|
| La Marine..... | 4 bataillons. | *Compagnies franches.* |
| Bretagne..... | 1 — | Jacob. |
| Vermandois.... | 1 — | Gathau. |
| Bonnac..... | 1 — | Lacroix. |
| Berry..... | 1 — | Duchemin. |
| Boulonnais.... | 1 — | Bock. |
| Saintonge..... | 1 — | Lahaise. |
| Bassigny..... | 1 — | Sertel. |
| Dillon..... | 1 — | Pauly. |
| Fontenay (artillerie..... | 1 — | |
| TOTAL.... | 13 bataillons. | |

Digitized by Google

*Cavalerie.*

28 escadrons (La Reine, Dauphin-étranger, Beauvilliers, Vintimille, Broglie, Fouquet, Chepy).

*Hussards.*

4 escadrons (David).

*Dragons.*

20 escadrons (Du Roi, Orléans, Surgères, Harcourt).

*Compagnies franches.*

| | |
|---|---|
| Jacob. | Limoges. |
| Gathau. | Godernaux. |
| Lacroix. | Saint-Ceny. |
| Maudres. | |

---

*Détachement à faire de la compagnie de maréchaussée du département de Metz pour former la prévôté de l'armée qui sera sur la Meuse et sur la Moselle, commandée par M. le duc d'Harcourt, composée de 13 bataillons et de 52 escadrons.*

21 avril 1744.

Un prévôt, le sieur Ferrand, prévôt général à Metz.
Un lieutenant.
Un exempt du département.
Un procureur du Roi.
Un greffier.
Un exempt.
Dix archers.
Un exécuteur.

## VII. — Projet d'opérations.

Le motif le plus puissant qui poussât la France à prendre l'offensive en Flandres était la faiblesse de cette frontière, la plus voisine de Paris, et en particulier la faiblesse de nos défenses dans la Flandre maritime, depuis que Dunkerque était démantelé. Aussi les rai-

Digitized by Google

sons qui avaient décidé le Roi à ouvrir la campagne en Flandres et non sur le Rhin devaient-elles le décider en même temps à se porter de préférence dans la région de Dunkerque ; les forces déjà rassemblées de ce côté pour l'embarquement se trouvaient ainsi à pied d'œuvre pour les premières opérations.

Au contraire, les différents plans qui furent proposés alors en vue d'une victoire rapide et décisive montraient, aussi clairement qu'on a pu le faire à des époques plus récentes, qu'il fallait pousser droit sur Bruxelles et Anvers pour pénétrer d'abord au centre du pays, et séparer du même coup les Anglais des Allemands. Au fond, la situation était la même qu'en 1794 ou 1815, et c'était déjà en pénétrant par Mons ou Charleroi avec toute l'armée réunie qu'on devait obtenir des résultats décisifs. Si l'on avait consulté le maréchal de Saxe, il aurait peut-être appuyé cette solution ; mais les seuls militaires qui eussent alors quelque crédit étaient les Noailles, les Coigny, incapables de distinguer le but immédiat des opérations de l'objet final de la guerre. On se décida donc, en secret il est vrai, pour l'attaque des places de la Flandre maritime.

Nous croyons toutefois intéressant de reproduire deux des plans soumis alors au Ministre, *sur sa demande*, et qui ne furent pas suivis.

Le premier de ces plans est rédigé par M. de Latour-Maubourg, lieutenant-général des armées du Roi, employé dans le Hainaut.

*Mémoire concernant la frontière de Flandres, par M. de Latour-Maubourg.*

17 mars 1744.

FLANDRES.

GUERRE OFFENSIVE.

La frontière de Flandres est d'une situation trop désavantageuse à la France et trop difficile à garder contre un ennemi supérieur, pour

Digitized by Google

pouvoir se flatter d'y faire jamais une bonne guerre défensive. L'étendue circulaire du pays, les places trop avancées ou trop reculées, les canaux et les rivières mal disposés pour en tirer quelque défense, mettent un général (quelque habile qu'il soit) dans l'impossibilité d'y faire de bonnes manœuvres. Il faut donc que la France fasse ses plus grands efforts pour se mettre en état d'y porter une guerre offensive.

Pour y parvenir, il faut y mettre sur pied une armée considérable, la faire entrer en campagne de fort bonne heure afin de primer l'ennemi, et avoir de grands magasins pour la faire subsister.

Cela supposé, il me paraît qu'on ne peut mieux assembler cette armée qu'en trois corps séparés sous les places de *Lille*, de *Douay* et de *Valenciennes*, tant pour donner de la jalousie de tous les côtés aux ennemis, que pour les faire subsister avec plus d'aisance.

Ces trois corps se trouveraient dans une position propre à être rassemblés en peu de temps pour se porter en avant, sur la droite ou sur la gauche.

Il serait à souhaiter qu'on pût ouvrir la campagne par un siège, pour se mettre à portée de prendre des camps sur le pays ennemi et pour aguerrir des troupes presque nouvelles. Les places de Mons, Tournay, Ypres et Menin sont celles qui se présentent le plus à notre bienséance.

Les deux premières, quoique plus considérables par leurs fortifications, me paraissent néanmoins plus convenables à assiéger parce qu'elles mettent notre frontière à couvert, qu'elles nous ouvrent de vastes et abondants pays jusqu'aux portes de Bruxelles où il y a quantité de bons camps à prendre, et que le transport des munitions de guerre, vivres et autres attirails nécessaires pour un siège peut se faire sans beaucoup de dépense au moyen des rivières de l'Escaut, de la Scarpe et de la Haine, qui les conduiraient jusque sur les glacis de ces places.

## MONS.

La ville de Mons fait aujourd'hui tout l'objet des ennemis; il semble qu'ils ne craignent que pour cette place; ils travaillent jour et nuit à l'approvisionner et à la fortifier. Ils y ont jeté 10,000 à 12,000 hommes de leurs meilleures troupes, et vont apparemment travailler à remplir l'arsenal, qu'ils ont trouvé en fort mauvais ordre. Il y manque de tout, excepté des fusils et des balles, et une partie des boulets ne sont pas de calibre.

Une des principales forces de cette place consiste en une inondation qui se forme au moyen des écluses de Saint-Ghislain, dont il faudrait se rendre maître avant toutes choses.

Digitized by Google

## TOURNAY.

La ville de Tournay a des fortifications plus considérables et mieux entretenues, mais peu de magasins pour les subsistances. Sa garnison est composée à présent de 2,400 hommes et de six compagnies de cavalerie. Il y a dans la citadelle 700 ou 800 hommes, le tout des plus mauvaises troupes de la Hollande. Il est vrai que cette place est susceptible d'une inondation plus considérable encore que celle de Mons, parce qu'elle va jusqu'à Saint-Amand et au delà. On peut néanmoins l'empêcher d'être formée en arrêtant le cours des rivières de l'Escaut et de la Haine à Condé, à Valenciennes et à Bouchain, et, en arrêtant celui de la Scarpe par les écluses qui sont sur cette rivière, je ne sais pas même si on ne pourrait pas en jeter les eaux dans la Deule, au fort de Scarpe; et quand même on ne pourrait pas parvenir à cette retenue pendant tout le temps d'un siège, il est à supposer qu'on aurait une armée d'observation qui remédierait au manque de circonvallation.

Quelle que soit la volonté du Roi pour attaquer une de ces deux places, je crois qu'il serait nécessaire de commencer par se rendre maître de Saint-Ghislain, qui n'a que de mauvaises fortifications de terre et qui ne serait gardé que par 800 hommes au plus.

On pourrait, en supposant la supériorité de notre armée, investir Tournay et Mons en même temps; Tournay avec le corps de troupes qui serait sous Lille, et Mons avec ceux de Valenciennes et de Douay, qui attaqueraient, dès en arrivant, Saint-Ghislain dont il serait toujours bon de se saisir, quelque parti que l'on prît.

Après avoir exposé les avantages qu'il y aurait de faire une guerre offensive sur cette frontière, il est nécessaire d'observer les inconvénients qui peuvent s'y rencontrer.

L'ennemi, nous voyant occupés à faire le siège de Mons ou de Tournay, pourrait bien entreprendre aussi celui de quelques-unes de nos places.

La partie droite de notre frontière aurait moins à craindre pour une entreprise de sa part que la partie gauche tirant du côté de la mer.

Charlemont est une place trop considérable et trop bien munie pour craindre qu'un ennemi s'y attache.

Le siège de Philippeville serait aussi très difficile, attendu qu'il est au milieu d'un pays stérile et éloigné de toutes rivières, par conséquent très coûteux à l'ennemi, qui serait obligé de conduire par charrois tous les vivres et attirails de guerre.



Digitized by Google

Il n'y aurait donc que Maubeuge qui serait plus susceptible d'un siège par la facilité que les assiégeants auraient de tirer les subsistances de la Sambre; mais cette place est trop voisine de Tournay ou de Mons, assiégés, pour croire que les ennemis pussent y penser.

Ces trois places ont été bien munies par les soins de M. le maréchal de Noailles; mais, pour plus grande précaution, on pourrait porter un petit corps de 3,000 ou 4,000 hommes entre la Sambre et la Meuse, avec ordre de se jeter dans la place qui serait la plus menacée. Ce même corps contiendrait en même temps tous les partis ennemis qui voudraient pénétrer dans le pays. Et si l'on veut suivre un mémoire et une carte que j'ai envoyés, qui regardent cette partie, on verra que les précautions y sont prises de façon à ne pas craindre qu'aucun parti ennemi ose s'y aventurer.

Il ne manquerait plus que de relever les lignes qu'on avait faites pendant la dernière guerre du feu Roi le long de la Ronelle, depuis Valenciennes jusqu'à la Sambre, pour mettre toute cette partie à l'abri des contributions.

La gauche de la frontière jusqu'à la mer n'est pas si aisée à mettre à couvert des entreprises de l'ennemi. La ville de Dunkerque, dans l'état où elle est, demande à n'être pas perdue de vue, et une aussi grande étendue de pays exigerait un camp volant de 12,000 à 15,000 hommes postés entre Béthune et Aire, pour pouvoir se porter avec légèreté du côté de Dunkerque ou du côté de l'armée, selon les occurrences. Ce même corps servirait aussi à contenir les partis ennemis. Il faudrait de plus établir quelques partisans à Cassel et bien munir Saint-Venant, qui serait la place la plus exposée.

J'ai déjà dit que, pour entreprendre des sièges aussi importants que ceux de Mons ou de Tournay, il fallait avoir une armée d'observation. Il faudrait de plus 200 pièces de canon et nombre de mineurs; c'est l'unique moyen d'abréger la durée d'un siège et d'y perdre peu de monde.

## YPRES.

Quelque grands que soient les avantages que l'on retirerait des sièges de Mons ou de Tournay, il n'y en a pas de moins considérables à espérer de celui d'Ypres. Cette place met à couvert la ville de Dunkerque de toute entreprise de la part des ennemis, donne le temps de la fortifier, facilite la prise de Furnes, nous rend maîtres d'un pays riche et abondant, augmente les revenus du Roi, et nous donne les moyens d'établir des contributions jusqu'aux portes de Gand et de Bruges. Et si l'on n'a pas les mêmes facilités pour le transport des vivres et des munitions de guerre que du côté de Mons et de Tournay, on en a du moins une partie au moyen des rivières de la Deule et de la Lys, qui conduiraient

Digitized by Google

les choses nécessaires pour un siège jusqu'à deux lieues de la place, et de là seraient portées au camp par les chariots du pays, qui y sont en plus grande quantité que partout ailleurs. Pour la sûreté entière de ces transports, il faudrait relever les anciennes ligues depuis Ypres jusqu'à Comines.

L'investiture de cette place se ferait par les troupes du camp de Lille avec d'autant plus de sûreté que l'ennemi, qui donnerait toute son attention du côté de Tournay et de Mons, ne serait plus à temps d'y jeter des secours lorsqu'il en apprendrait la nouvelle. C'est alors qu'il songerait peut-être à faire le siège de Maubeuge ou quelque irruption dans la partie droite de la frontière, si on ne lui opposait pas un corps un peu considérable, ce qui peut se faire aisément avec une armée d'observation qui serait attentive à suivre les mouvements de l'armée ennemie, et qui pourrait être toujours couverte par les rivières de la Deule, de la Scarpe, et par les ligues de la Ronelle, dont j'ai parlé ci-devant.

Il serait même très nécessaire d'avoir un nombre de bélandres à Douay, prêtes à embarquer une partie de l'infanterie de l'armée d'observation, en cas que l'ennemi voulût se jeter du côté d'Ypres en nous dérobant quelques marches.

Le second des projets adressés au comte d'Argenson exige quelques renseignements préalables sur son auteur.

Qu'on se reporte à la dernière guerre de Flandre, en cette terrible année 1712, où la France n'espérait plus que dans le maréchal de Villars, lequel, accablé sous une telle responsabilité, ajournait depuis trois ans la bataille décisive qui pouvait tout sauver, ou tout perdre. Que Landrecies fût pris, et aucun obstacle n'arrêtait plus le prince Eugène sur la route de Paris.

C'est alors qu'un magistrat flamand, Lefebvre d'Orval, fort connu de Chamillart et de Voysin par les avis qu'il leur donnait des mouvements de l'ennemi, leur adressa le plan d'une opération qui pouvait tout décider sans faire courir de grands risques. Ce fut Denain.

Entreprise sur le plan de Lefebvre, de par la volonté expresse du Roi, et gagnée par l'obstination de Mon-

Digitized by Google

tesquiou (1), cette affaire mit le comble à la gloire de Villars, qui avait tout fait pour l'empêcher; mais la vérité ne tarda pas à percer. Elle arriva vite aux oreilles de Saint-Simon et, un demi-siècle plus tard, Marmontel apprenait encore par tradition que le véritable vainqueur de Denain n'était peut-être pas celui que nommait l'histoire officielle. Au ministère de la guerre, on avait conservé très vivace le souvenir de ce magistrat génial qui avait sauvé la France et, au moment d'envahir les Pays-Bas, le comte d'Argenson croit devoir prendre avis, sinon de Lefebvre d'Orval, mort depuis quelques années, du moins de son frère et collaborateur, Lefebvre du Moulinet. Ce dernier a d'abord été bailli de La Bassée, puis procureur général au conseil provincial du Hainaut en 1715, et enfin conseiller honoraire au parlement de Flandre depuis le 23 juin 1741.

Voici ce qu'il répond au Ministre de la guerre :

A Paris, ce 2 de mai 1744.

Monseigneur,

Je n'ai reçu que le dernier du mois passé la lettre que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'écrire le 26; j'ai celui de lui adresser le projet de campagne, qui contient quelques arrangements que je crois convenables à la situation présente. L'incertitude où l'on est avec la Hollande m'a borné aux possessions autrichiennes. Je prendrai la liberté de vous en adresser incessamment un autre plus essentiel, qui procurera une ressource étonnante et un bien général, et fera peur à nos ennemis.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, de Votre Grandeur, Monseigneur, le très humble et très obéissant serviteur.

J. Lefebvre du Moulinet.

---

(1) Voir l'excellent et très intéressant ouvrage du lieutenant Sautai : *Malplaquet et Denain*, Lille, 1902. L'auteur du *Siège de Lille* et des *Frézeau de la Frézelière* a recueilli tous les documents capables d'élucider la question, et il établit définitivement que Lefebvre et Montesquiou ont eu les rôles prépondérants, l'un dans la conception, l'autre dans l'exécution de l'attaque sur Denain.

Digitized by Google

*Projet de campagne en Flandre pour 1744, par M. Lefebvre du Moulinet.*

Comme on n'a pas encore pris de parti à l'égard de la Hollande, on ne peut penser qu'à tâtons ; on suppose ici que nous sommes supérieurs, en état d'entreprendre et de prévenir l'ennemi.

En ce cas, il convient d'ouvrir la campagne, au plus tôt, par les sièges de Mons et de Saint-Ghislain ; la conquête de ces places nous ouvre l'entrée du pays ennemi par le milieu et conduit au centre; Mons est fortifiée assez régulièrement, mais du commun ; l'attaque la plus aisée est du côté de la porte de Bertamont par où Louis XIV l'a prise ; c'est un siège (conduit par M. de Valière, que je connais à fond) pour durer trois semaines.

Saint-Ghislain est une bicoque dans un marais, qui n'a que de petits remparts de terre fort bas. Sans l'inondation qu'y forment les écluses qui sont sur la Haine, on n'oserait s'y tenir ; ce poste peut tenir trois à quatre jours.

En investissant ces places, il convient de faire passer par Condé un corps d'environ 16,000 hommes, se poser entre Tournay, Ath et Oudenarde, de façon qu'il serait à portée de veiller à la sûreté de la frontière et d'inquiéter ces trois places, Gand et Termonde.

Saint-Ghislain pris, 36,000 hommes suffisent pour continuer le siège de Mons ; on placera l'armée d'observation entre Mons et Bruxelles, mais de façon qu'elle couvre le siège et que ces trois corps soient à portée de s'entre-secourir et se joindre en peu de temps. Par cette disposition, l'ennemi se trouvera obligé à beaucoup de garnisons ; ses magasins, qu'il ne peut abandonner, sont à Bruxelles, Louvain et Malines, places mal fortifiées et de grande garde.

Mons prise, il convient d'assiéger Ath, qui n'en est qu'à cinq petites lieues ; c'est une simple fortification régulière. Après cette prise, il convient de s'emparer de Bruxelles, Malines et Louvain, qui feront peu de résistance. Si les ennemis entreprennent de les défendre, ce seront autant de prisonniers de guerre de plus, parce qu'elles ne peuvent tenir contre une attaque en forme. Il ne faut accorder aucune autre condition dans les capitulations que de prisonniers de guerre ; c'est le plus court chemin pour désarmer l'ennemi.

De là, il faut marcher à Anvers, et ne pas négliger de publier qu'on en fera rétablir le port et que l'on va faire refleurir le commerce par tout le pays ; c'est un moyen assuré pour s'attirer l'inclination de tout le peuple, que les Hollandais font gémir en leur barrant ce port par le fort de Lillo, et ayant trouvé le moyen de faire supprimer la Compagnie d'Ostende.

Digitized by Google

Anvers fera peu ou point de résistance, quoique la place soit assez bonne, parce que le peuple qui y est le maître obligera la garnison de se retirer, ainsi qu'on l'a vu ci-devant; la citadelle, qui est régulière, est une fortification des plus communes.

*Par ces conquêtes, l'on sépare les Pays-Bas en deux; l'on oblige l'ennemi à beaucoup de garnisons, et on le met hors d'état d'assembler l'armée par l'embarras que cette diversion lui donnera.*

Toutes ces conquêtes pourront nous mener vers le mois de septembre, qui sera la saison propre pour entreprendre le siège de Termonde, sur l'Escaut : elle n'est forte que par les eaux, qui sont alors au plus basses; cette prise entraînera après elle celles de Gand, de Bruges et de Damme, qui feront peu ou point de défense, ce qui nous procurera des quartiers d'hiver pendant lesquels il conviendra de lever plusieurs régiments wallons : ce sont de bons soldats dont le Roi d'Espagne s'est bien trouvé; les gardes wallonnes en Espagne ne le cèdent en valeur à aucune autre nation. Mais il convient de leur donner des officiers wallons, surtout ceux de l'état-major; de choisir tous gens dont les noms sont connus dans le pays, tels que Egmont, Crouy, Isenghien, Cevrez, Robecq, Lanoy, etc. On verra alors la plupart des Wallons qui servent l'ennemi venir à nous, de manière que nous aurons une augmentation de troupes de la diminution des leurs, ce qui fera un double emploi. Comme ils sont tous à portée, ils nous coûteront peu. N'est-ce pas chose singulière de chercher des nations éloignées qui coûtent beaucoup à obtenir et à faire venir, tandis qu'il y en a tant dans notre voisinage, qu'il n'y a que manière d'attirer, et en nous les acquérant nous nous faisons des troupes bonnes que nous ôtons à l'ennemi.

Comme le Wallon élevé au bruit du canon est naturellement intrépide, brave et glorieux, rien ne contribuerait plus encore à nous attirer cette nation que de faire voir qu'on l'estime, et rien ne pourrait mieux le prouver qu'en faisant former un corps de quatre bataillons de garde wallonne; ce trait de politique, dans les circonstances présentes, produirait des effets merveilleux, outre que ce serait un moyen pour donner de l'émulation aux gardes françaises; c'est qu'avec le bruit du rétablissement du commerce et la création de ce corps, on peut s'assurer de l'affection de ces peuples, et c'est un grand coup de fait que de l'avoir gagné.

Chaque bataillon serait composé de quatre compagnies à 150 hommes chacune, ce qui ferait un corps de 2,400 hommes. Les gardes suisses font autant; mettre les gardes françaises à trente-deux compagnies de 150 hommes chacune, de façon qu'elles seraient seules autant que les deux corps ci-dessus. Alors la garde qu'on voit dans la cour du Château de Versailles serait égale des deux côtés, au lieu qu'aujourd'hui

Digitized by Google

elle paraît boiteuse, le côté des Suisses n'étant pas si étendu que celui des gardes françaises.

Cette marque de confiance du Roi serait d'un prix infini dans tout les Pays-Bas, que la France ne doit jamais perdre de vue : de tous les pays du monde c'est celui qui lui convient le plus. Paris est trop voisin de la frontière de ce côté-là. En arrondissant le royaume par cet endroit, il ne faut pas un homme de plus pour le garder, parce que l'on ne fait qu'éloigner la frontière; ce pays est riche et bien peuplé. Charles-Quint disait qu'il y trouvait de tout pour faire la guerre. L'ouverture du port d'Anvers seule peut ruiner la Hollande, et il fera fleurir tellement le commerce, qu'on verra tous les catholiques de Hollande s'établir aux Pays-Bas, et surtout à Anvers.

Les bornes naturelles de la France sont les montagnes des Suisses, des Alpes, des Pyrénées, les deux mers, la Meuse et le Rhin.

Les Pays-Bas et la Savoie sont renfermés dans ces bornes; il faut faire tous les efforts possibles pour s'emparer de ce coup des Pays-Bas. Pour la Savoie, il convient de la changer contre un morceau de Lombardie et renoncer pour toujours à l'Italie, qui a toujours été le cimetière de la nation et l'abîme de ses trésors.

Le royaume une fois mis dans ses bornes naturelles, la nation jouira tranquillement, à la faveur de ses bonnes barrièrres, du repos et de la paix.

Une réflexion importante, c'est qu'il ne sera jamais de l'intérêt de la France de rétablir le prétendant en Angleterre, mais bien en Irlande avec le pied, s'il peut, en Écosse; en voici la raison : en Irlande, il y a encore grand nombre de catholiques; en Écosse, le nom de Stuart y est en vénération. L'affront qu'on a fait à ce royaume en lui ôtant son parlement et les forts de sa ville capitale ne peuvent s'oublier; mais, outre qu'il sera plus aisé de le rétablir dans l'un ou l'autre de ces royaumes qu'en Angleterre, où ce sont tous hérétiques, c'est qu'il est de l'intérêt de la France de diviser ces royaumes, par le moyen de quoi elle se délivre d'un ennemi naturel. Le prétendant établi en Irlande, pour le peu que la France et l'Espagne le soutiennent, donnera suffisamment de la besogne à l'Angleterre. L'Anglais et l'Irlandais ont une antipathie naturelle l'un pour l'autre et seront ennemis irréconciliables toujours.

L'examen de ces plans de campagne conduit à plusieurs conclusions importantes. On aperçoit d'abord qu'au moment d'établir quelle est la frontière la plus intéressante, on trouve celle d'Allemagne prépondérante au point de vue offensif, celle de Flandre au

Digitized by Google

point de vue défensif. Le problème est donc moins simple qu'il ne le sera, par exemple, en 1800, 1805 et 1809. La frontière de Flandre une fois choisie pour l'effort principal, le véritable esprit militaire, conforme aux principes de Feuquières comme à ceux de la stratégie moderne, voudrait qu'on pénétrât vivement jusqu'au cœur du pays pour diviser, désagréger, anéantir tout d'un coup les forces de l'ennemi. Telle est l'idée maîtresse des projets de Latour-Maubourg et de Lefebvre du Moulinet. Les conseillers du Roi, en 1744, ont, il est vrai, un esprit pusillanime qui les détourne de cette solution pour les réduire à celle d'assiéger Menin; mais il ne faudrait pas voir dans ce dernier projet l'expression de la doctrine du temps : les militaires qui savent leur métier voient toujours dans la région de Mons, Charleroi, Landrecies, le champ de bataille décisif, la voie d'invasion dans l'un ou l'autre sens. Un colonel de milice, M. de Mortaigne, consulté en 1740 pour la défense de la frontière du Nord, signale aussi l'importance de la trouée de la Sambre.

Le comte d'Argenson, qui avait sollicité le concours de Lefebvre du Moulinet, n'en fut pas satisfait lorsqu'il vit que le projet envoyé par celui-ci ne concordait pas avec l'intention déjà très ferme de la Cour d'attaquer dans la Flandre maritime. Il écrivit à Lefebvre, le 7 mai, pour le mettre au courant des projets déjà formés; il en reçut la réponse ci-après, datée du 30 mai. Tout en paraissant s'excuser de n'avoir pas été d'abord de l'avis du Ministre, Lefebvre montre encore les avantages de l'offensive par Mons et Bruxelles :

Monseigneur,

Je n'ai reçu que le 16 de ce mois la lettre que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'écrire le 7. Dans le projet que j'ai eu celui de vous envoyer, je n'ai osé attaquer aucune place que les Hollandais occupent à titre de barrière. Ne sachant pas à quoi nous sommes avec eux, ce

Digitized by Google

qui aurait pu changer mon plan, surtout ne croyant pas encore Dunkerque en état de résister, alors j'aurais pu être pour l'attaque de Menin, et ensuite d'Oudenarde, pour s'emparer de Gand et Bruges, et venir prendre Furnes après.....

La ressource des Français est dans leur valeur : qu'a-t-on à craindre? Lorsque le Roi est à leur tête, sa présence seule suffit pour étourdir les ennemis chez qui il a la réputation d'être habile et intrépide dans ses entreprises. Par dessus il a de grands généraux. Personne ne dispute à M. de Noailles la supériorité de génie. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. le comte de Saxe, mais mon frère qui le connaissait particulièrement, ayant eu plusieurs conférences avec lui, m'en a fait le portrait du plus grand général qu'il ait connu : M. de Cebray (1) est brave et excellent. J'ai vu expédier à M. de Valière toutes les places de la fin de la campagne de 1712 : rien n'est plus étonnant que la façon assurée avec laquelle il s'y prend; il nous disait à chaque siège l'heure et le moment qu'on battrait la chamade; c'est le plus habile homme d'artillerie qu'il y ait jamais eu, et le meilleur ingénieur, homme très profond et sans bruit; avec de pareils chefs et la belle armée que nous avons, il faut conquérir cette campagne une bonne partie de la Flandre. J'avais aussi mon premier plan pour y parvenir par le plus court chemin : c'était celui que voulait suivre M. de Catinat quand il assiégea Ath en 1696, d'aller de suite à Bruxelles et Anvers. Le duc de Bavière sortit de Mons avec l'artillerie de la ville en 1708 et assiégea Bruxelles. Le prince Eugène qui assiégeait Lille alors exposa tout pour en faire lever le siège. Ce n'est plus le temps passé : presque tous les peuples de ces pays nous désirent, parce qu'ils sentent leur ruine assurée s'ils restent entre les mains de la Reine de Hongrie et des Hollandais. Quand vous avez Mons et Ath, rien ne peut vous arrêter jusqu'à Bruxelles ni de là jusqu'à Anvers; ce que l'on entreprendra ailleurs n'empêchera pas de revenir à la lutte par cet endroit-là, il n'est que bon de ne pas faire des entreprises à présent éloignées de Dunkerque pour être à portée de se rendre au besoin, soit pour le secourir, soit pour s'embarquer; d'ailleurs les places que l'on prendra par là couvriront cette frontière, *mais il faudra pourtant à la fin venir par Mons : c'est le moyen de briser les reins à nos ennemis et de leur empêcher d'assembler d'armée par le grand nombre de garnisons qu'on les oblige de mettre partout : on divise leurs forces;* les sièges de Mons et d'Ath ne seraient pas de durée, comme pourraient être ceux de Tournai, d'Ypres, de Charleroi ou de Namur, dont la ville est peu de chose mais le château très fort ; si on en faisait le siège, il faut l'atta-

(1) Ceberet.

Digitized by Google

quer par la ville, comme a fait Cohorn, et n'y point épargner la poudre ; la ville de Tournai n'a rien d'extraordinaire, mais les murs de la citadelle la rendent redoutable. La ville haute de Charleroi est très fortifiée. Les écluses du fort de la Kenoque font par l'inondation la principale forteresse d'Ypres. Ce fort au milieu des canaux est de difficile accès, il faut l'abîmer par les bombes aussi bien que les écluses, il ne peut y avoir que des petits et mauvais casmaques (1).

Menin est fortifié régulièrement, mais j'ai toujours entendu dire que les briques des murailles ne valaient rien, cela fut répété quand M. de Marlborough la prit en 1706. Je demeurais alors à Lille ; c'est à quoi l'on attribuait le peu de défense qu'avait fait M. de Caraman, avec sa belle garnison. Oudenarde est une des fortifications des plus communes, aussi bien que Furnes.

Je pense, Monseigneur, que, dans la situation présente, il serait convenable de faire garder la Lys, la haute et basse Deule, la Scarpe et l'Hormeau par les paysans et des milices, rétablir les petites redoutes que l'on avait construites le long de ces rivières pour empêcher les partis ennemis de pénétrer au delà pour faire contribuer. Il conviendrait d'ordonner des signaux par le son de cloche pour secourir ceux qui se trouveraient attaqués, ou quand on sera informé que quelque parti aura passé, avec ordre de courir sus de toute part : il conviendrait aussi d'établir des gardes aux ponts de ces rivières et rompre ceux dont on peut se passer ; ceux du pays de Laleü sont seuls suffisants pour se garder, qu'on les laisse faire. Il faudrait aussi défendre de laisser aucun bateau sur les rivières du côté des ennemis, ordonner à péril d'amende de les tenir tous près des bords du côté de France, demander que les partisans ne s'en servent que pour passer dans le pays, surtout pendant la nuit.

J'inclus ici, Monseigneur, le projet que j'ai eu l'honneur de vous annoncer. S'il est bien exécuté, ce sera une ressource inépuisable qui produira toutes les sommes à mesure des besoins, sans surcharger le peuple et nous fera sûrement triompher de nos ennemis, facilitera le commerce et établira une sûreté générale.

Le roi de Sardaigne paraît ébranlé de la bravoure de nos troupes ; il devient à charge à ses alliés par les secours continuels d'argent et de troupes qu'il demande. Le discours que son ministre a tenu à Londres présuppose une défiance qu'on a de lui. Ne serait-ce pas le temps de le faire sonder, par gens qui parleraient comme d'eux-mêmes, soit par M. de Carignan ou le Marquis de Suze, lui faire bonne composition pourvu qu'il nous laisse la Savoie, en le dédommageant largement ? On

(1) Casemates.

Digitized by Google

délivrerait don Carlos et il y a là de quoi établir encore don Philippe grandement; ce serait une épine hors du pied, nous serions en état alors de raccommoder de bonne façon nos Anglais et nos Hollandais et de nous rendre pour le coup maîtres de tout le Pays-Bas. Les Hollandais vont sûrement agir de toutes leurs forces.

Je vais me rendre dans peu en Flandre et remettre mes affaires d'ici à un autre temps. Il peut se présenter des moments importants dont il faut profiter, je me tiendrai à Lille et toujours à portée de Votre Grandeur. Il ne se passera guère de chose, sans que l'on ne nous en avertisse ; en attendant cet honneur, j'ai celui d'être dans un profond respect, Monseigneur.

LEFEBVRE DU MOULINET.

(*A suivre.*) G.

Digitized by Google

# ÉTUDES

SUR LA

# CAMPAGNE DE 1799

## CHAPITRE VII.

**Deuxième hypothèse de rupture : La crise du 6 décembre 1798 à Paris et à Rastadt.**

Le roi de Naples vient d'engager les hostilités contre la République romaine, moins par une ferme résolution d'agir offensivement que par l'impossibilité de résister aux causes qui l'entraînent à la guerre malgré lui.

La surexcitation des esprits, dans les entourages de la reine, a fait prendre au sérieux les déclamations de la presse française aux premiers jours d'octobre. Le 17, la reine dénonce à Vienne une agression soi-disant ordonnée à Paris et préparée par Brune ; en quatorze jours, l'armée française d'Italie peut être sur la frontière des Deux-Siciles ; cette frontière, selon Mack, n'est pas défendable ; il faut donc prévenir l'attaque en s'avançant et en occupant sur le territoire romain *les positions convenables*. Cette marche en avant s'impose encore par cette considération, que les troupes napolitaines, éparpillées en postes le long de la frontière, ne tiendraient pas ; il convient de les employer par masses et suivant une tactique d'envahissement, de débordement (1).

---

(1) Mack, *Erläuterungen uber meine Ankunft und meinen Aufenthalt zu Caserta bis zu der Kriegserklarung*. Ce mémoire justificatif, composé

Digitized by Google

A ces dispositions offensives le Directoire oppose, sans succès, sa tactique de détente et d'atermoiement. Lacombe-Saint-Michel, qu'on n'écoute pas, s'obstine à faire entendre des paroles de paix et va jusqu'à proposer à Gallo la cession de Malte et du territoire de la République romaine (1); la Cour refusant de recevoir le secrétaire d'ambassade Mangourit, il essuie sans mot dire ce nouvel affront. Fouché, en partant pour Milan, a reçu le même mot d'ordre : patience et condescendance ; mais bientôt le Directoire lui reprochera d'avoir dépassé la mesure en allant, dans ses rapports avec le Ministre de Naples, jusqu'à la servilité (2).

En fait, ce n'est pas de Fouché seulement que le Directoire a sujet de se plaindre : ses agents le trahissent de diverses manières, mais il est trahi de tous côtés. Brémond, ministre de la guerre de la République romaine, juge opportun de faire faire sur la frontière napolitaine des reconnaissances ostensibles. La République vient d'être fructidorisée par les commissaires français, dans les derniers jours de l'an VI : les nouveaux consuls croient devoir protester de leur dévouement en publiant, le 27 octobre, contre la Cour de

---

par lui en France pendant sa captivité et daté de Dijon, juin 1799, a été publié par Vivenot (*Zur Geschichte des Rastadter Congresses*) en même temps qu'une *Kurze Geschichte des in seinem militärischen Gräuel einziges Feldzuges der neapolitischen Armée*, écrit à la même époque et dédié par Mack à Thugut.

(1) Mémoires de Gallo, cités par A. Dufourcq, *Le régime jacobin en Italie*, p. 343.

(2) « Fouché, qui accuse Trouvé de liaisons coupables avec le Ministre de Naples à Milan, a écrit au Directoire une lettre qui prouve qu'il s'est mis lui-même aux pieds de celui-ci de la manière la plus basse et, je dois ajouter, la plus bête, puisqu'il faisait entendre que, par là, il croyait entrer dans les vues du gouvernement français ». (Merlin de Douai à Joubert, 31 décembre 1798.)

Digitized by Google

Naples, un manifeste où l'emphase italienne s'allie avec la virulence à la mode chez les clubistes français (1). Bassal, prêtre défroqué, ancien conventionnel, commissaire français à Rome, signalé pour ses concussions, mais devant qui Gouvion-Saint-Cyr a dû céder, Bassal, devenu secrétaire général du Consulat romain, est l'inspirateur de ce factum ; ce nouveau trait lui vaudra son rappel.

En attendant, le manifeste produit son effet à Naples. Nelson y est revenu, le 5 novembre, après son expédition de Malte. Le 8, le Roi, la Reine, Mack, l'ambassadeur anglais Hamilton, Nelson lui-même, se rendent au camp de San-Germano, sur la frontière romaine; l'armée napolitaine y est rassemblée, *la plus belle armée d'Europe*, selon Mack (2). Le 12, un conseil de guerre est tenu en présence de Nelson ; l'amiral y promet un de ces services que l'Angleterre sait rendre, qu'elle rendra plus tard à maintes reprises dans les guerres d'Espagne, celui d'assurer le transport et le débarquement à Livourne de 4,000 fantassins et de 600 cavaliers napolitains (3) ; ces troupes prendront à revers les troupes françaises installées dans la République romaine.

---

(1) Ce manifeste est reproduit, le 4 décembre, dans les *Nouvelles politiques de Paris*. (Supplément).

Les Républiques, déclarent les consuls, ne doivent reconnaître, quand elles sont attaquées, que *les bayonnettes et les canons pour négociateurs*. Voulez-vous des armes ? ajoutent-ils, nous en aurons. Voulez-vous de l'argent ?..... « *Voulez-vous que nous vengions la République mère et sa fille chérie des impudicités d'un roi ?.....* » (*Arch. nat.* AFIII, 78).

(2) Nelson à Spencer, 13 novembre. (*Dispatches*, vol. II.) Mack ne dit pas à Nelson tout ce qu'il pense : il s'exprimera plus franchement dans ses *Erläuterungen*.

(3) Les vaisseaux *Vanguard*, *Culloden*, *Minotaure*, le store-ship l'*Alliance* et deux vaisseaux portugais, s'ils sont prêts, transporteront l'infanterie ; un vaisseau napolitain transportera la cavalerie.

Digitized by Google

Le lendemain 13, Nelson, en prenant congé du Roi, le trouve consterné. Le courrier parti de Londres le 4, vient d'arriver ; il n'apporte aucune promesse relativement aux subsides anglais. Cette nouvelle est désastreuse, étant donné l'état lamentable des finances napolitaines, que pillent à l'envi les fonctionnaires de tous les degrés ; quant à l'appui de l'Autriche, les lettres de l'impératrice continuent d'être évasives, Thugut observe toujours une attitude expectante et se dit décidé à recevoir l'agression des Français (1).

Nelson n'en pousse pas moins le Roi à la guerre immédiate. Selon lui, l'agression des Français contre Naples est un fait accompli : Thugut n'a plus rien à attendre et ne peut plus rien attendre ; quant aux subsides, « *John Bull n'a jamais laissé un ami dans l'embarras.* »

L'annonce officielle faite au Consulat romain d'un secours de 30,000 Français, pour l'entretien desquels il demande aux commissaires la libre disposition de cinq millions de biens nationaux, l'arrivée de Championnet à Rome, le 18 novembre, sa présence à la séance du Consulat, le 19, sa proclamation du 20 à l'armée, influent sur les esprits napolitains, plus fortement encore que les sollicitations de Nelson : il importe de profiter de l'état de dispersion où se trouve encore l'armée de Rome et d'agir avant que Championnet n'ait pu prendre aucune disposition. Attendre une diversion de la part des Autrichiens serait chimérique : il faudrait trois ou quatre semaines à un courrier pour gagner Trieste par mer et Vienne, ensuite, par voie de terre ; dix jours pour que l'ordre de la Cour revienne au quartier général de Padoue. D'ici là, les Français auront agi.

---

(1) Rappelons que Thugut vient justement de s'adresser de nouveau à Londres par dépêches qu'emporte le secrétaire de légation Stratton (parti de Vienne le 11 novembre).

Digitized by Google

A ces raisons militaires, s'ajoutent des considérations d'ordre politique, l'état général de l'Italie, l'influence du Piémont, les nouvelles de Toscane et tous les arguments qui font de la levée de boucliers napolitaine l'acte le mieux justifié du monde au regard des contemporains (1). Cependant Mack hésite encore; il voudrait attendre la réponse de Thugut aux questions posées le 13, par courrier. Tout en prenant des dispositions pour commencer, le 23, l'invasion du territoire romain, il se réserve la possibilité de donner contre-ordre et, dans cette intention, fixe au 24 seulement la date où la colonne de droite, la plus éloignée de lui, devra commencer son mouvement.

Le 22, ses derniers doutes sont levés par l'effet d'une dépêche qu'envoie de Vienne Baptiste, secrétaire de l'ambassade de Naples. Acton, avec l'air de la satisfaction la plus vive, résume en deux mots le sens de ce document : « On nous fait écrire de Vienne : Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! » En même temps, une lettre particulière de Baptiste informe Mack des hostilités commencées dans les Grisons (2).

Cette nouvelle est décisive aux yeux de Mack; en mili-

---

(1) D'Allonville (*Mémoires d'un homme d'Etat*, vol. 7, chap. 1).

(2) « A l'arrivée de cette lettre, mon général, on en sera venu aux mains entre les Autrichiens et les Français, les deux armées étant entrées dans le même temps dans les Grisons. Voici donc le moment où vous allez cueillir de nouveaux lauriers. Qu'ils sont précieux, puisqu'ils seront le gage de succès que les honnêtes gens et tous ceux qui aiment l'ordre auront remporté sur les jacobins et les anarchistes !..... » Cette lettre paraît avoir été écrite vers le 25 octobre, sous l'impression causée à Vienne par la fausse nouvelle de l'entrée des Français dans les Grisons. Quant à la dépêche officielle de Baptiste, il se peut qu'elle ait été écrite à la même époque et dans le même style; mais le prince Belmonte Pignatelli et le major Frey, qui arrivent de Vienne avec le courrier, doivent faire connaître à Acton la situation exacte des choses, c'est-à-dire les Grisons occupés par les Autrichiens

Digitized by Google

taire instruit, il regarde l'occupation des Grisons comme la première et la plus importante opération de la prochaine guerre; de plus, Thugut, en l'envoyant à Naples, l'a formellement averti que le franchissement des frontières grisonnes devrait être considéré par lui comme le signal de la guerre générale (1).

Ainsi, l'installation autrichienne dans les Ligues va décider de l'agression napolitaine; c'est l'apparition des soldats de Schauenbourg au col de l'Oberalp, c'est l'appel des cloches de Dissentis, entendu jusqu'à Coire,

---

tout seuls et sans hostilités. Dans ces conditions, l'avis qu'il donne à Mack le même jour paraît n'être qu'une manœuvre pour emporter les dernières hésitations du général autrichien.

Cette manière de voir semble justifiée par ce fait qu'Acton n'a pas montré la dépêche à Mack et lui en a simplement indiqué le sens, et par la confusion même des explications que donne Mack dans ses *Erläuterungen*. On croit y reconnaître le ton embarrassé d'un homme qui n'a pas vu clair, qu'on a joué, qui le sent et qui ne veut pas en convenir.

(1) Crossard (*Mémoires*, vol. II, page 53) dit tenir de Mack que les instructions orales de Thugut sur ce sujet étaient exprimées dans les termes suivants : « *Vous régarderez l'occupation des Grisons comme l'engagement des hostilités, et la guerre commencera* ». Schérer, dans une lettre adressée au Directoire (12 mars 1799), témoigne à peu près comme Crossard. Se rendant à l'armée d'Italie, il rencontre sur sa route, entre Milan et Turin, Mack, prisonnier de guerre, que l'on conduit sous escorte à la citadelle de Briançon. Mack lui fait le même rapport qu'à Crossard, et Schérer le répète au Directoire, quoique sans citer textuellement les paroles attribuées à Thugut.

De son côté, Thugut, dans une lettre au prince d'Orange, du 2 janvier 1799, attribue à l'initiative de Mack le *faux départ* napolitain : « L'affaire de Naples est réellement un très grand malheur et, comme Votre Altesse l'a observé dans sa sagesse, celui qui peut avoir porté le roi à une action aussi inconsidérée et prématurée, malgré les conseils et les exhortations de Sa Majesté, est en effet très coupable ». (Vivenot, *Vertrauliche Briefe*, vol. II, page 140 )

Quel que soit dans cette affaire le partage exact des responsabilités, il est difficile de comprendre comment Mack a pu se contenter d'instructions orales sur un sujet aussi capital.



Digitized by Google

c'est le roulement des canons autrichiens au défilé de Luziansteig, dans la nuit du 19 au 20 octobre, qui trouvent leur écho à Naples un mois plus tard : les faits militaires s'enchaînent désormais et se déterminent entre eux, sans plus s'arrêter aux enchevêtrements de la diplomatie.

Tandis que le Roi part pour rejoindre l'armée, les avant-gardes de Mack s'approchent de la frontière et, selon ses ordres antérieurs, la franchissent le 23, au matin. Abstraction faite de la division de débarquement qui sera transportée en Toscane, les troupes dont il dispose et qu'il évalue à 40,000 hommes se divisent, quant à l'ordre de bataille, en huit échelons ; elles forment, quant à l'ordre de marche, cinq colonnes qui s'avanceront ensemble sur le territoire romain. Le tableau suivant, qu'on pourra rapprocher du croquis de la page 320, résume la force de ces colonnes et les itinéraires qu'elles doivent suivre (1) :

---

(1) Ce tableau est dressé d'après les indications fournies par Bonnamy (*Coup d'œil rapide sur les opérations de la campagne de Naples*) et par Mack (*Kurze Geschichte*). Les deux auteurs n'étant pas entièrement d'accord en ce qui concerne la force des échelons, on a suivi exclusivement sur ce point le texte de Bonnamy.

Quant au total de 40,000 hommes, ce chiffre donné par Mack s'écarte sensiblement de ceux qu'ont admis la plupart des contemporains. Thiébault, choisissant entre plusieurs calculs, opine pour un minimum de 61,000 hommes, nombre assez vraisemblable si l'on observe que l'armée napolitaine s'élevait en tout à 80,000 hommes, et, qu'en tenant compte de la division de débarquement (6,000 hommes), cette hypothèse laisse encore en dehors de l'effectif actif 13,000 hommes supposés restés à la garde des Présides, sur les côtes et dans les garnisons.

Digitized by Google

| ORDRE de BATAILLE. | FORCE des ÉCHELONS. | CHEFS des ÉCHELONS. | COLONNES FORMÉES. | ITINÉRAIRES. |
|---|---|---|---|---|
| Avant-garde..... | 4 bataillons.<br>4 escadrons. | Brigadier Minicnini. | Colonne principale (1). | Ceprano, Frosinone, Valmontone, Rome. |
| 1re division..... (3 brigades). | 5 bataillons.<br>2 escadrons.<br>7 bataillons.<br>4 escadrons. | Duc de Salandra. | | |
| 2e division..... (3 brigades). | 5 bataillons.<br>2 escadrons.<br>4 bataillons.<br>1 bataillon.<br>4 escadrons. | Prince de Hesse-Philippstadt. | | |
| Réserve..... (3 brigades). | 8 escadrons.<br>6 bataillons.<br>5 bataillons. | Maréchal Bourcard. | | |
| Division indépendante de gauche. (2 brigades). | 9 bataillons.<br>4 escadrons.<br>1 bataillon.<br>4 escadrons. | Prince de Saxe. | Colonne de gauche. | Fondi, Terracine, Rome. |
| Division indépendante de droite. (2 brigades). | 11 bataillons.<br>6 bataillons. | Maréchal Micheroux. | Colonne de droite. | Ascoli, Fermo, Macerata. |
| Détachement du passage du Tagliacozzo..... | 3 bataillons.<br>1 escadron. | Colonel Giustini. | Colonne du Tagliacozzo. | Direction générale : Magliano, sur le Tibre, avec mission de menacer la ligne de retraite française. |
| Détachement du passage d'Antrodoco..... | 3 bataillons.<br>1 escadron. | Colonel San Philippo. | Colonne d'Antrodoco. | Rieti, Terni. |

(1) Moins la brigade Metsch (1re de la 1re division) qui forme flanc-garde de droite, et marche sur Rome par Tivoli.

Selon Napoléon, Mack prend pour objectif non les troupes françaises, mais leurs communications avec la haute Italie (1). Selon d'autres, il espère que, tandis que

(1) « Le corps de droite devait intercepter la chaussée d'Ancône à Macerata ; celui du centre se placer à Terni, intercepter les routes d'Arezzo et de Fano ; et lui, marchant entre le Tibre et la mer, couper les deux chaussées de Civita-Vecchia et de Florence par Sienne ». (*Commentaires*, vol. II.)

Digitized by Google

sa colonne principale s'enfoncera comme un coin dans la masse désunie de l'adversaire, ses colonnes secondaires en isoleront les fragments et les entoureront; cette conception paraît géniale à plusieurs contemporains (1).

Les forces que Championnet commande le 23 novembre s'élèvent au total nominal de 31,146 hommes, mais il s'en faut que ce nombre soit réellement à sa disposition. La 7e et la 16e légères ne l'ont pas rejoint; la 78e ne fait que de se mettre en marche, elle ne lui arrivera qu'après les événements prononcés; le 11e de cavalerie reste à Ancône, où l'insécurité des communications avec la Cisalpine, toujours menacées par l'effervescence de la population romaine, rend sa présence nécessaire; des détachements et des dépôts occupent les villes principales à l'intérieur de la République. En fait, les effectifs qui prendront réellement part aux opérations se réduisent à dix-neuf mille hommes d'infanterie et de cavalerie, répartis et commandés le 23 novembre comme l'indique le tableau suivant (2).

---

(1) On lit dans les *Mémoires d'un homme d'État* (vol. VII, page 17) : « ..... Rien de mieux combiné que la direction, la marche de ses différentes colonnes; et ses succès eussent été aussi prompts que brillants si les troupes à la tête desquelles il se trouvait avaient manifesté la moindre vigueur..... »

Crossard témoigne de son côté (*Mémoires*, vol. II, page 51) : « Ses manœuvres avaient été combinées de manière à isoler les différentes parties qui seraient enfoncées et à les couper de leur base naturelle. Certes, on ne peut plus refuser du talent à celui qui a conçu une pareille attaque..... » Citant ensuite les paroles d'un officier de l'état-major autrichien, le capitaine Bianchi : « Je reconnais là notre Mack; *ses conceptions sont sublimes*; mais, s'il éprouve un échec, il ne se retrouvera plus », Crossard en déduit, par une amplification d'école, que Mack avait plus que du talent et qu'il s'élevait jusqu'au génie.

(2) Ce tableau est dressé d'après les *tableaux d'effectif* de l'armée d'Italie à la date du 1er frimaire (21 novembre), et d'après les données

Digitized by Google

| DIVISIONS. | UNITÉS QUI LES COMPOSENT. | EFFECTIFS. | EMPLACEMENTS. |
|---|---|---|---|
| 1re division, quartier général à Rome. Général divisionnaire MACDONALD. | 11e de ligne.... | 1,800 | 1 bataillon forme la garnison de Civita-Castellana; le reste à Frascati, Marino, Monte-Porzio. |
| | 12e de ligne.... | 1,568 | Dans le département du Circeo (Anagni, Velletri, etc.). |
| | 30e de ligne.... | 1,594 | A Rome. |
| | 13e légère..... | 1,303 | 1 bataillon forme la garnison de Civita-Vecchia; le reste à Tivoli, Zagarolo, Palestrina. |
| | 16e dragons.... | 519 | A Albano. |
| | 19e chasseurs.. | 470 | A Rome. |
| | 1re lég. polonaise | 2,957 | A Terracine. |
| | | 10,211 | |
| 2e division, quartier général à Spoleto. Général divisionnaire LEMOINE. | 2 bat. de la 64e demi-brigade.. | 1,050 | A Terni, Rieti et Vicovaro (1). |
| | 97e de ligne.... | 2,170 | A Spoleto. |
| | 1 escadron du 19e dragons..... | 120 | A Vicovaro (1). |
| | | 3,340 | |
| 3e division, quartier général à Pérouse. Général divisionnaire CASABIANCA. | 17e de lig. (2 bataillons) (2)... | 1,400 | A Pérouse et Loreto. |
| | 73e de lig. (2 bataillons) (2)... | 1,600 | A Macerata. |
| | 27e légère..... | 1,350 | En arrière (Ancône ?). |
| | 64e (1 bataillon) | 525 | A Ancône. |
| | 19e drag. (3 escadrons)..... | 330 | A Ancône et sur la ligne du Tronto. |
| | 2e lég. cisalpine (1 bataillon) (3) | 340 | A Ascoli. |
| | | 5,545 | |
| TOTAL GÉNÉRAL..... | | 19,096 (4) | |

(1) Les fractions de la 2e division qui sont à Vicovaro se trouveront coupées de leur retraite sur Rieti dès le début des opérations; elles se retiront par Tivoli sur Rome, où elles se réuniront aux troupes de la 1re division.
(2) Les troisièmes bataillons de ces deux demi-brigades sont à Ancône.
(3) Le reste de cette légion, forte en tout de 1100 hommes, est à Ancône.
(4) Avec l'artillerie, 20,000 hommes environ.

Digitized by Google

L'ensemble de cette disposition fait voir que les troupes de la 1re division sont disséminées au Sud de Rome, dans l'espèce de saillant que le département du Circeo forme sur le reste de la frontière, et courent risque d'être coupées de leur ligne de retraite par un corps napolitain venant forcer à Rieti et Terni les faibles forces de la 2e division (1). Derrière elles, s'étend la Toscane douteuse, que l'offensive napolitaine ou que la marche rétrograde française va peut-être déterminer à des hostilités. La côte est aussi menacée que la frontière, mais plus démunie encore : il y n'a que quelques jours qu'un navire barbaresque s'en est approché jusqu'à portée de fusil ; faute de poudre, les canons de Civita-Vecchia n'ont pu lui envoyer un seul boulet. Le dénûment de l'armée en munitions, en bouches à feu, en équipages d'artillerie, en ambulances est complet ; enfin, elle souffre, quant à la discipline, d'un certain relâchement dû à l'éloignement de la métropole, à l'émiettement des corps dans les garnisons, au contact de la population italienne, et surtout aux concussions retentissantes dont Rome est le théâtre depuis six mois.

Toutes ces difficultés ne font pas oublier à Championnet la promesse qu'il a faite à Barras et qu'il s'apprête à tenir, d'être le premier des généraux de la

---

puisées dans les *Bulletins historiques* de l'armée de Rome, dans la correspondance de Macdonald, etc.

Plusieurs historiens admettent que Championnet n'avait au début de la campagne qu'une douzaine de mille hommes ; ce chiffre paraît exact *en ce qui concerne les troupes placées en première ligne*, et n'est pas en contradiction avec notre total de 19,000 hommes, lequel se rapporte à *l'ensemble des troupes qui prennent part aux premières opérations*.

(1) « Dans un jour, on peut de Rieti se porter à Terni ; on est alors sur la chaussée de Florence et à quatre journées sur les derrières de Rome ». (Napoléon, *Commentaires*, vol. II.)

Digitized by Google

République à détrôner un roi. Aux dangers qui le menacent, il oppose un caractère éprouvé dans maintes rencontres, une grandeur d'âme admirée par tous les militaires qui l'ont commandé ou servi. Il apparaît dans leurs témoignages comme un héros antique, passionnément épris du juste et du vrai; humain avant toute chose, intimement pénétré du sentiment de ses devoirs, il dédaigne, comme Joubert, toute habileté, et néglige un peu trop, comme lui, du haut de son caractère supérieur, les contingences de la vie et les petitesses de l'humanité.

Comme lui, il voit dans le commandement une charge morale, une mission d'exemple et d'enseignement; il a cru s'acquitter d'une partie de ce rôle en écrivant et en illustrant de ses dessins, le *Recueil des actions héroïques*, ou le *Livre du soldat français* (1).

La ressemblance de ces deux hommes explique l'amitié qui s'est improvisée entre eux dès leur première rencontre; Joubert a d'ailleurs pu apprécier les qualités militaires de Championnet dans le camp d'instruction formé sous Mayence pendant l'été de 1798. Mayence, les bords du Rhin, le personnel et l'esprit des armées du Rhin sont familiers à Championnet. Il a débuté dans le commandement à l'armée du Nord, vers la fin de 1792, pour revenir ensuite avec le bataillon qu'il commandait,

---

(1) Ce Recueil, publié par M. Marcellin Pellet, est conservé manuscrit à la bibliothèque de la Chambre des députés. Championnet a écrit en tête cette courte préface : « En composant ce Recueil des faits héroïques de nos jours, j'ai voulu mettre sous les yeux du soldat français tout ce qui peut donner de l'émulation à nos chers camarades et immortaliser la République. En composant les petits tableaux dont j'ai recueilli les faits sous mes yeux, je ferai passer le nom de ces braves républicains à la postérité, et je fournirai aux historiens et aux peintres des matériaux inépuisables pour retracer les fastes de la France, régénérée et victorieuse. »

Digitized by Google

le 6e de la Drôme, dans le Jura et pour y contribuer à réprimer, sans violence, les velléités d'insurrection fédéraliste fomentées par les Girondins. Pichegru, dont il devient l'ami à ce moment, l'appelle de Besançon à Strasbourg. Championnet, chef de brigade, lui conduit ses deux bataillons; mais nommé peu après général de brigade, il quitte l'armée du Rhin pour celle de la Moselle, lors du renforcement de cette armée et de la reprise offensive qui signale le commandement de Hoche. Il est aux attaques de Kaiserslautern, de Niederbronn, d'Eschweiler, et devient général de division après le déblocus de Landau. En 1794, sa division entre dans la formation de l'armée de Sambre-et-Meuse; chargée d'abord du blocus de Charleroi, puis entraînée dans la retraite générale et forcée de repasser la Sambre avec toute l'armée, elle est au centre à Fleurus, avec les divisions Lefebvre, Hatry, Morlot; elle contribue avec elles à gagner la bataille compromise par le repliement des deux ailes, et sauve en même temps la vie de son général, que Saint-Just a rendu responsable sur sa tête du succès de la journée. Championnet fait ensuite tout entières les campagnes de 1795 et de 1796, sous Jourdan; de 1797, sous Hoche; en 1798, il commande à Lille une division de l'armée d'Angleterre, et voit ses troupes repousser le 30 mai le débarquement anglais d'Ostende. Revenu à Mayence pour peu de jours, passé de là à Rome, il n'a reçu encore, selon ses expressions propres, que l'*état écrit* de son armée; il travaille activement à la mettre en mesure de suffire aux efforts qui vont lui être demandés.

En même temps qu'il cherche à se rendre compte des itinéraires suivis par les troupes encore en marche et de la date probable de leur arrivée, il sollicite du Consulat romain des secours quant à la solde et quant à l'habillement; il indique comme une ressource possible l'argenterie demeurée dans les églises. La création de

Digitized by Google

troupes romaines vient d'être décidée (1) : il envoie dans les départements romains Bassal, chargé de hâter la levée et de rapporter, s'il le peut, l'argent produit par le paiement des impôts. La famine sévit à Rome, où le peuple mange du pain de maïs, et où il est nécessaire de faire garder les fours par la garde nationale ; Championnet rend les prêtres responsables de l'attitude de la population. Il a été créé, dans les derniers temps, une telle quantité de monnaie de billon que les prix de toutes les denrées de consommation s'en trouvent altérés ; Championnet fixe à nouveau le prix de la viande par un arrêté.

Il reçoit le 23 novembre au matin la visite du général Casabianca, qui vient, avec l'adjudant-général Thiébault, lui rendre compte de l'état des choses à la 3e division (2). Le reste de la journée s'écoule pour lui dans les mêmes occupations que les jours précédents ; il assiste le soir à la fête que donne en son honneur Brémond, et

---

(1) La garde nationale sédentaire doit être réorganisée en trois légions ; de plus il sera créé un bataillon d'infanterie dans chacun des huit départements. Les sbires de la gendarmerie deviendront dragons et formeront trois régiments à quatre escadrons ; le bataillon d'artillerie de la garde nationale se transformera en un régiment. (A. Dufourcq, page 349.) Cette création, à peine commencée au début des hostilités et complètement suspendue pendant la première phase de la campagne, n'aura donné à Championnet, le 23 novembre, que deux bataillons de légion, bientôt ruinés par la désertion, et quelques canonniers romains, qu'Éblé, dans la pénurie où il est de canonniers français, s'efforcera d'utiliser.

(2) Thiébault raconte cette entrevue : « Arrivés le 23 novembre (3 frimaire) au matin, nous fûmes de suite reçus par le général en chef, et je fus édifié de l'ordre et de la sagacité de ses questions, de tout ce qui, en lui, attestait le zèle et la sollicitude ; de l'attention, de la suite qu'il mettait à tout ce qui pouvait en valoir la peine et du contraste qu'il y avait entre cette manière de traiter les affaires et l'irréflexion, du moins apparente, la légèreté trop réelle avec lesquelles le général Macdonald tranchait les questions les plus graves, lui qui, avec son nez au vent et sa physionomie goguenarde, avait toujours l'air de se moquer des choses et des personnes ». (*Mémoires*, volume 2, page 255.)

Digitized by Google

n'apprend que vers minuit, en rentrant à son quartier-général, l'invasion du territoire commencée dès le matin.

Le canon d'alarme qui retentit au fort Saint-Ange avertit la garnison du danger qui s'approche et devant lequel les troupes de Macdonald ont commencé à se replier. La 12e a ramassé dans la journée ses postes de Ceprano, de Veroli, d'Alatri, de Velletri, d'Anagni, et s'est retirée sans combattre jusqu'à Montargine, en ramenant avec elle les administrateurs romains du département du Circeo. Macdonald, sur l'ordre de Championnet, prend aussitôt des mesures pour assurer la retraite du lendemain ; il envoie au chef de la 12e un escadron de dragons et le fait soutenir en outre par un détachement de cavalerie, qui s'avancera de Rome jusqu'à Velletri ; il prend de la même manière la précaution d'appuyer le bataillon avancé de la 15e légère, en envoyant au-devant de lui, jusqu'à Tivoli, une colonne commandée par Kellermann ; il fait enfin sortir de Rome une partie de la 30e, et replie de Terracine sur Terra-Nova les Polonais, qu'il charge de couper les ponts et de prendre position pour recueillir au besoin les troupes qui sont en avant (1).

La première impression de Championnet, fixée, pour nous, par le récit de Thiébault, est qu'il est coupé de sa ligne de retraite et qu'il devra se retirer par la Toscane (2). La précaution que Thiébault a prise et qu'il reproche à Macdonald d'avoir négligée, d'envoyer par

(1) Correspondance de Macdonald, carton 3a/87.

(2) « Partez vite, ajouta le général en chef, je ne sais si vous pourrez encore passer à Terni et à Spoleto, mais faites tout au monde pour arriver rapidement à Foligno, où vous ferez au besoin reployer la garnison de Spoleto et d'où vous vous rendrez à Macerata, où vous vous ferez suivre par tout ce qui appartient à votre quartier général..... Quant à moi, je ne resterai pas à Rome : l'ennemi doit être à Aquila, et nous manquons de munitions..... Je commencerai donc mes opérations par une retraite sur la Toscane, j'y suis forcé..... »

Digitized by Google

avance aux chefs des demi-brigades des ordres cachetés, est rassurante quant au sort de la 3e division. Championnet espère la voir réunie dans quelques jours au moins à Foligno, et partir lui-même de là, s'il n'a pu faire mieux, pour agir offensivement; il envoie à Lemoine l'ordre de défendre le débouché de Terni jusqu'à la dernière extrémité.

Les prescriptions générales qui peuvent diriger sa décision stratégique se bornent aux vagues instructions que Joubert lui envoyait, le 8 novembre et à un ordre vieux de quatre mois, que Brune avait adressé à Gouvion-Saint-Cyr, et que Gouvion-Saint-Cyr avait laissé à Macdonald; cet ordre, devenu prétexte à dénonciation, et sur le sujet duquel Brune a dû se justifier devant le Ministre de la guerre (1), ne peut être considéré comme périmé, puisque le Directoire n'en a pas envoyé d'autres. Énonçant qu'au cas d'une attaque simultanée des Napolitains et des Autrichiens le général commandant à Rome devrait replier ses troupes sur la Cisalpine, il implique l'évacuation immédiate de Rome; cette évacuation paraît s'imposer encore par l'état des munitions, qui se réduisent à quinze cartouches par homme, et qui ne suffiraient pas pour deux heures de combat, par l'intérêt qui s'attache à la conservation des magasins d'Otricoli, de Narni et de Terni, enfin par

(1) « Vous m'annoncez, Citoyen Ministre, que le bruit se répand que j'ai donné un ordre pour l'évacuation du territoire romain. Ce bruit n'a aucune sorte de fondement..... J'avais transmis au général Macdonald les instructions données à son prédécesseur et je les lui avais transmises dès les premiers jours de son commandement. Vous voyez que cet ordre n'était qu'éventuel, c'est-à-dire subordonné à une reprise d'hostilités et à une situation non changée dans la quantité des forces; vous voyez aussi qu'il n'est pas récent, puisqu'il faisait partie des instructions de Saint-Cyr et que ce n'est qu'une simple répétition d'une volonté textuelle du Directoire. Comment là-dessus aura-t-on pu bâtir une calomnie? » (Brune au Ministre de la guerre, 21 octobre 1798.)

Digitized by Google

l'attitude hostile de la population romaine, qui menace de s'insurger contre le gouvernement et de massacrer les patriotes. Sans la décider encore, Championnet la prépare cependant, en ordonnant le 24 une réquisition de voitures et de chevaux.

La colonne napolitaine de gauche s'est avancée dans cette seconde journée de Terracine jusqu'à Velletri. La colonne principale, que dirige Mack, et avec laquelle marche le roi, a gagné Valmontone; la 12e demi-brigade s'arrête devant elle à Frascati. Le détachement de soutien poussé le matin à Velletri, y passe la nuit. La colonne de Metsch est restée immobile; Kellermann, à Tivoli, continue à lui faire face.

Vers minuit, un officier parlementaire apporte la sommation de Mack, que Macdonald transmet, et que Championnet reçoit le lendemain 25 à neuf heures du matin. Il y lit l'invitation de se retirer hors de la République romaine, et l'interdiction de pénétrer sur le territoire toscan; Mack ne lui accorde qu'un délai de quatre heures pour répondre sur les deux articles d'une retraite immédiate et du respect de la neutralité toscane.

A cette mise en demeure, qu'il considère comme un défi, Championnet pense à répondre par le fait : il invite Macdonald à reconnaître devant Rome une position pour y combattre. De Rome même, il espère tirer un secours ; « les Romains s'organisent, écrit-il ; il paraît que la liberté leur donne de l'enthousiasme » ; quant aux derrières de l'armée, ils paraissent jusqu'à présent suffisamment couverts par le bataillon de la 11e qui est au pont de Borghetto et à Civita-Castellana, et par la 97e, que Lemoine reçoit l'ordre de porter de Spoleto sur Narni (1). A Joubert, Championnet fait savoir son in-

(1) Lemoine reçoit cet ordre à Spoleto, au moment même où il apprend la perte de Rieti ; il porte la 97e en avant, mais ne lui fait pas dépasser Terni.

Digitized by Google

tention de tenir devant Rome ; il avoue ignorer les forces exactes dont il dispose au centre, entre Terni et Ancône ; au cas où, ce centre étant forcé, il se verrait obligé de quitter Rome, il se retirerait par la Toscane.

Cette première décision, ce premier état d'âme ne sont que passagers, car vers midi arrive la nouvelle que Championnet redoutait entre toutes : la fraction de la 64e qui tenait Rieti a été faite prisonnière de guerre dans son poste le matin même, et la colonne San Philippo s'y est installée. Cet événement amène dans l'esprit de Championnet un revirement heureux, s'il est vrai que ses doutes sur la possibilité de se maintenir à Rome se soient prolongés trop longtemps (1). La résolution qu'il prend d'évacuer la ville pouvant déchaîner la révolte populaire à grand'peine contenue jusque-là, il rédige à l'adresse des Romains une proclamation par laquelle il annonce les mesures de police les plus sévères, et déclare l'état de siège (2). Il décide de laisser une garnison française au fort Saint-Ange et d'y faire enfermer des otages romains ; ces otages seront les garants de la vie de huit cents blessés ou malades que, faute de transports, on ne peut emmener, et que le commissaire des guerres Valville, laissé à leur sauvegarde, devra recommander à la générosité du général Mack. Otages et garnisaires seront délivrés, Championnet en donne sa parole, avant que vingt jours soient écoulés. Il nomme Éblé au commandement de l'artillerie ; Rey, au commandement de la cavalerie de l'armée. Il avertit Macdonald des circonstances nouvelles qui motivent un changement de disposition, lui laisse le soin de diriger la retraite sur Rome et hors de Rome et se rend lui-même à 2 heures de l'après-midi à Monterosi, pour

(1) « Championnet évacua Rome trop tard ; il eût dû le faire quarante-huit heures plus tôt ». (Napoléon, *Commentaires*, vol. II.)

(2) Cette proclamation ne sera publiée que le lendemain 26.

Digitized by Google

parcourir le terrain des bords de la Treja et pour y faire choix d'une position.

Macdonald était à Frascati à 7 heures du matin ; il y reçoit l'ordre de combattre et pense à présenter une première résistance devant Albano, pour se retirer ensuite jusque sous les murs de Rome et donner là son principal effort. Il est dans l'après-midi à Albano, où la 12e demi-brigade, qui l'a suivi, se réunit au détachement de soutien revenu le matin de Velletri, et où il appelle Maurice Mathieu (un bataillon de la 30e et les Polonais). Au contre-ordre de Championnet, il change toutes ses mesures, ordonne l'évacuation partielle d'Albano et de Tivoli, et part pour Rome, où il arrive à minuit.

Déjà l'exode des non-combattants a commencé ; les employés des administrations militaires font main basse sur les voitures réquisitionnées la veille et partent précipitamment, livrant les denrées au pillage ; les commissaires français Florens, Bertolio et Duport ont du moins la précaution d'enlever l'emblême de la République du palais de l'Académie ; ils se retirent à Pérouse avec les membres du gouvernement romain ; Mangourit et Méchin, avec leurs femmes, gagnent Viterbe, que l'insurrection populaire ne leur permettra pas de dépasser. Ce défilé, cette fuite, se continueront tout le jour par la Porte du Peuple et par la Voie Flaminienne. Le 26 au matin, Macdonald, répondant à la sommation de Mack, lui fait connaître la retraite des troupes rappelées d'Albano, de Tivoli, de Frascati, l'évacuation de Rome qui se fera le lendemain 27, enfin l'ordre du général en chef de n'engager contre les Napolitains aucune hostilité. Les troupes sont sous les murs de la ville dans l'après-midi et font filer leurs équipages vers Civita-Castellana ; le soir, elles franchissent les portes ; *Rome n'offrant plus de sécurité pour les militaires*, elles restent massées et bivouaquent la nuit sur les places. Des Français isolés ont été massacrés, Macdonald a vu

Digitized by Google

sa maison cernée par la populace. Il n'assure qu'à grand'peine les mouvements de troupes et les réquisitions nécessaires pour l'approvisionnement du fort Saint-Ange; un bataillon de la 30e, 300 légionnaires romains, 100 convalescents français et les otages vont y être enfermés, sous les ordres du chef de bataillon Valterre, qui devra *s'y maintenir* et même *s'y défendre, s'il est attaqué*. Éblé laisse à Valterre une compagnie de canonniers volontaires, que commande un officier d'artillerie, et fait évacuer vers Civita-Castellana, par le chef de brigade Félix, le parc de la division. Son ordre précis, où se laisse déjà reconnaître l'homme qui, quatorze ans plus tard, fera construire les chevalets et forger les clameaux des ponts de la Bérésina, recommande d'emporter tout le fourrage qu'on pourra placer sur les voitures, et de briser avant de partir les coquilles et les moules à balles.

Le 27 au matin, la retraite française s'opère par deux colonnes le long de la nouvelle route de Rome à Civita-Castellana, par Monterosi, et de la vieille route, par Rignano; une flanc-garde couvre la marche à droite, en suivant les bords du Tibre. Macdonald pousse au dernier moment une reconnaissance hors les murs de Rome, voit les Napolitains qui s'en approchent, et ne sort de la ville par la Porte du Peuple qu'au moment où l'avant-garde napolitaine approche de la Porte Saint-Jean. Ses troupes, parties fatiguées, marcheront lentement jusqu'à la position qui leur est assignée autour de Civita-Castellana; elles y parviendront le 29, dans la plus grande confusion et s'y verront rejointes par le bataillon de la 15e légère qui revient de Civita-Vecchia, en perçant à travers les paysans révoltés. Cependant, les Napolitains sont entrés dans Rome au son des cloches et aux cris de : *Evviva Maria!* Des *Te Deum* sont chantés dans les églises; on renverse la colonne expiatoire élevée à la mémoire du général Duphot, et l'on disperse au vent

Digitized by Google

les cendres de son tombeau. On prépare pour le surlendemain 29, l'entrée solennelle du roi de Naples, qui se rendra au palais Farnèse par des rues jonchées de fleurs. Il fait publier une *lettre au pape*, par laquelle il invite le pontife, alors relégué à la Chartreuse de Florence, à revenir à Rome « sur les ailes des chérubins » ; il fait vendre à bas prix dans les rues des provisions d'huile apportées de Naples ; toute la nuit, la ville retentit de chants de fête, auxquels se mêle par intervalles le bruit des salves d'artillerie tirées par les défenseurs du fort Saint-Ange (1).

La retraite française, ordonnée sous l'impression de l'événement de Rieti, s'est trouvée orientée vers Civita-Castellana plutôt que dans la direction de Terni ; de même, la reconnaissance de Championnet au delà de Monterosi se limite au terrain de la rive droite du Tibre et continue de participer de l'idée préconçue, d'une retraite sur la Toscane. Le 26 au soir, il couche à Civita-Castellana, et le lendemain arrête définitivement son choix sur la position défensive couverte par le ravin en avant de cette ville ; il indique à Macdonald, par un ordre détaillé, le placement des troupes sur cette position, et lui prescrit d'y combattre, s'il y est attaqué (2). Lemoine se liera avec Macdonald en occupant Otricoli. Brémond a l'ordre de tendre un camp à Foligno et d'y réunir les troupes romaines de nouvelle formation.

Sans se donner le temps d'attendre Macdonald à Civita-Castellana, Championnet lui annonce son départ

---

(1) Le fort Saint-Ange a l'ordre de respecter la rive gauche du Tibre ; il tire donc de l'autre côté, ou bien il tire à blanc.

(2) L'ordre est formel quant à la répartition des troupes sur la position. Championnet prescrit d'établir : le corps de bataille en arrière de Civita-Castellana, parallèlement au ravin, sur le chemin de Civita-Castellana à Ronciglione, la droite vers Santa Maria di Falari, la gauche aux Capucins, une garnison spéciale tenant le fort de Civita-Castellana ; l'avant-garde à Nepi, à la croisée de la route de Florence et de la route

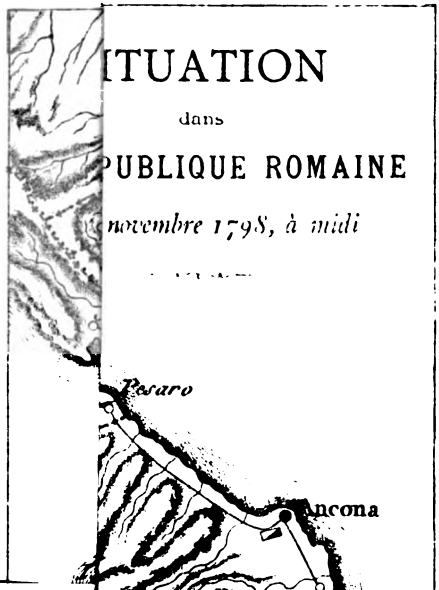
Digitized by Google

ITUATION

dans

PUBLIQUE ROMAINE

novembre 1798, à midi




Digitized by Google

Digitized by Google

pour Terni, Macerata, Ancône, le félicite pour l'énergie déployée par lui dans Rome, et lui laisse enfin le soin de répondre à la nouvelle sommation par laquelle Mack, la veille, 26, le menaçait de commencer les hostilités le 27 même à midi. L'évacuation opportune de Macdonald a permis d'éluder cette menace; l'entrée triomphale et désordonnée des Napolitains dans Rome, les difficultés qu'oppose à leur marche ultérieure l'imperfection de tous leurs services, assureront ensuite à la 1re division française un répit de plusieurs jours. Nous profiterons nous-même de cette suspension des opérations pour transporter de nouveau à Milan notre point de vue et pour y reprendre, à cette date du 27 novembre, le fil de la narration.

Le fait de l'entrée des Napolitains en territoire romain pose dans une forme nouvelle toutes les questions que Joubert avait agitées dès le premier jour, notamment celle d'un mouvement combiné austro-piémontais sur les derrières de l'armée : peut-être ce mouvement déjà prêt est-il concerté avec l'incursion napolitaine d'une part et avec une attaque partant de l'Adige, de l'autre côté? En tout état de cause, il n'y a plus un instant à perdre avant d'exécuter l'opération rétrograde qui mettra fin à l'existence politique du Piémont. Joubert s'y résout immédiatement. « Je vais de suite

---

de Rome, observant à la fois ces deux routes; le corps de réserve à Magliano, couvrant le pont de Borghetto et observant ce qui pourrait venir de Ronciglione vers Fabrica. Quant à *l'ordre de bataille*, Championnet se borne à des indications et *conseille* simplement à Macdonald de former le corps de bataille au moyen des 11e, 12e et 30e demi-brigades; l'avant-garde, de la 15e légère et du 19e chasseurs; le corps de réserve des légions polonaise, romaine et du 16e dragons. Ces nuances dans l'expression de la volonté du général en chef paraissent indiquer que, dès ce moment, il a recueilli des indices sur l'éveil de la susceptibilité envieuse de Macdonald.



Digitized by Google

requérir le Piémont de fournir son contingent et agir en masse sur lui, s'il s'y refuse », écrit-il au Directoire, et il laisse là sa tournée d'inspection pour revenir rapidement à Milan et pour y prendre ses premières dispositions.

Agir en masse est nécessaire, si l'on veut frapper à coup sûr, et les circonstances ne permettent pas qu'on s'expose à frapper à faux. La masse sera formée par la division du Modenais, jointe à celle de Lombardie (1); la première commandée par Victor Perrin, la seconde par Dessolle, se réuniront en une seule colonne qui se portera par Verceil sur Turin. En même temps le gros de la division d'occupation de Piémont : la 39e demi-brigade qui est dans la citadelle d'Alexandrie, la 45e qui garde Tortone et Voghera, la 16e légère, à Coni, Ceva et Cherasco, le 5e régiment de cavalerie à Alexandrie, formeront dans cette dernière ville une colonne sous les ordres du général Montrichard et de là gagneront Turin (2). Tandis que s'opérera la marche concentrique de ces 25,000 hommes, la garnison française tiendra la ville en respect, du haut de la citadelle dont elle est maîtresse, et s'y laissera au besoin assiéger; les commandants d'armes français s'assureront des troupes piémontaises dans les autres villes du royaume. La sécurité de la marche sera couverte du côté des Grisons par les deux demi-brigades que

(1) Les effectifs de ces deux divisions sont respectivement de 9,281 hommes et 9,140 hommes; le reste des troupes concourant à l'opération consiste dans 5,000 hommes ainsi répartis : 39e demi-brigade 1546 hommes; 45e, 1290 hommes; 16e légère, 1909 hommes; 5e de cavalerie, 277 hommes.

(1) Montrichard, désigné par le Directoire pour devenir le chef d'état-major de Joubert, vient d'arriver en Cisalpine; la mission temporaire qui lui est confiée à Alexandrie a peut-être été combinée par Suchet, jusque-la chef d'état-major, en vue d'écarter de Milan son rival.

Digitized by Google

Schauenbourg a dans la vallée du Tessin; du côté de la Méditerranée, par la division d'occupation de Ligurie, aux ordres du général La Poype; comme cette division ne comprend qu'une seule demi-brigade française, la 3e, qui se partage entre Gênes, Alassio, Chiavari et Novi, Joubert prescrit au général La Poype de prendre le commandement des troupes liguriennes, lesquelles représentent un effectif d'environ 5,000 hommes.

Face à la ligne des postes autrichiens échelonnés le long de l'Adige, la 1re division qui est à Mantoue, la 2e qui tient Brescia, Peschiera et garde les débouchés du lac de Garde, la 3e qui occupe Ferrare, enfin la faible division de la Valteline, qui ne comprend qu'une légion cisalpine et les deux bataillons dits *de l'expédition* (1) forment un masque à la faveur duquel le mouvement sur Turin s'effectuera. Si les Autrichiens profitent de ce mouvement pour attaquer, Mantoue, Peschiera ou Ferrare les arrêtera : s'ils s'avancent par la rive droite du Pô, Joubert espère être revenu sur eux avant qu'ils ne l'aient séparé de Championnet. « Ne vous inquiétez pas du terrain perdu, écrit-il au Directoire. Ce sont les batailles qui décideront et, si je les perds, j'aurai au moins tout fait pour les gagner. »

Revenu le jour même, 27 novembre, à son quartier-général, il en fait partir immédiatement le général Grouchy et l'adjudant-général Musnier. Grouchy va remplacer le général Ménard dans le commandement de la citadelle

---

(1) Ces deux bataillons provenaient de Marseille et Toulon; ils étaient formés des dépôts des demi-brigades de l'armée d'Égypte. Le Ministre de la guerre avait donné ordre de les embrigader dans les corps d'infanterie de l'armée d'Italie, mais les soldats ayant déclaré leur vif désir de conserver les numéros de leurs demi-brigades, on avait conservé provisoirement les deux bataillons tels quels sous le nom de *bataillons de l'expédition*. (Lettre de Suchet, chef d'état-major de l'armée d'Italie, au Ministre de la guerre, 10 octobre.)

Digitized by Google

de Turin; au moment venu, il se substituera à Eymar pour la suite des négociations. Musnier porte la lettre en forme d'ultimatum reçue le 22 de Paris; il rapportera la réponse du cabinet piémontais : « Aux demandes faites par le Directoire, écrit Joubert à Eymar, je vous prie d'ajouter que l'arsenal de Turin sera à la disposition de l'armée française, sauf à entrer ensuite en compensation. Vous ne manquerez pas non plus de demander le changement du gouverneur qui fait assassiner les Français et, si vous le croyez nécessaire, des ministres mêmes qui donnent à la cour des conseils hostiles et veulent la jeter dans la coalition ». Par une lettre au Directoire, il s'excuse de l'initiative qu'il vient de prendre : « La demande de l'arsenal est de toute nécessité dans une armée où on a tout fait pour en détruire l'artillerie et la réduire à rien. Celle du renvoi des gouverneurs et des ministres tient à la fidélité des engagements que doit prendre le roi de Sardaigne ». Et il ajoute : « Il est temps ou jamais d'unir les efforts des armées de Suisse et du Rhin, et surtout de *les* concentrer près du lac de Constance ». Il écrit d'autre part à Jourdan : « .... Il serait essentiel de placer votre armée de manière à ce que l'Empereur ne soit pas maître de se porter avec toutes ses forces sur l'Italie ». A Schauenbourg : « Je vous donne avis que les Napolitains viennent d'attaquer le général Championnet. Comme il est à présumer que les Autrichiens ne tarderont pas à les seconder, je vous en préviens afin que vous vous teniez sur vos gardes. Je vous invite surtout à rassembler le plus tôt possible sur le revers du Gothard et à Bellinzona, les huit bataillons que vous devez y avoir ».

Une fois partis ses courriers et ses émissaires, Joubert n'a plus qu'à attendre les nouvelles de Turin. Il emploie ce délai en correspondances et s'occupe particulièrement de Championnet. Le 27 même, il lui envoie un officier porteur d'instructions; le 29, connaissant alors

Digitized by Google

l'affaire de Rieti, il lui recommande à nouveau de se rassembler en arrière de Rome et de partir de son point de rassemblement pour battre les Napolitains (1). Il lui envoie deux régiments de cavalerie, le 7e et le 25e chasseurs, partant tous deux de Bologne. Championnet avait demandé une demi-brigade d'infanterie, en sus de celles qui lui étaient attribuées d'après le tableau de formation de son armée. Joubert la lui refuse; mais d'après Pléville le Peley, témoignant que le mauvais état des navires rend impossible l'embarquement (2), il pense que Championnet pourra disposer des deux demi-brigades réunies à Ancône et primitivement destinées à Malte et Corfou.

Le 29, une lettre d'Eymar apporte des renseignements sur l'état politique du Piémont et signale, d'après Belleville, consul général à Gênes, la possibilité d'un débarquement anglais dans la principauté piémontaise d'Oneille. « Les projets sur mer peuvent avoir de dangereuses liaisons avec les espérances du continent », écrit

---

(1) « Tâchez de vous réunir et de donner bataille, pour ôter au moins envie aux Napolitains de vous attaquer une seconde fois; de mon côté, je vais faire en sorte de vous seconder puissamment... » (Lettre du 27 novembre.)

« Dans ce moment-ci, vous devez avoir rassemblé vos troupes. Rome, comme les instructions que je vous ai données le portaient, ne devait pas être disputée tant qu'un corps était sur vos derrières. Je crois donc que vous n'y aurez fait que la résistance nécessaire pour votre retraite, si toutefois vous y avez attendu les Napolitains.

« Quel que soit votre point de rassemblement, quand ce serait Ancône, il faut en fixer un et partir de là pour porter un coup aux Napolitains. Tenez-vous réuni, c'est le seul moyen de vous tirer d'affaire et marchez sur votre centre jusqu'à ce que vous le soyez. Je vous le répète: c'est le seul moyen de réussir... » (Lettre du 29 novembre.)

(2) Pléville le Peley à Joubert, le 24 novembre. Pléville le Peley est à Ancône depuis le commencement d'octobre; il porte le titre de *Commandant des armes des ports de la République dans la mer Adriatique.*

Digitized by Google

Belleville ; il transmet la note suivante, qu'il dit tenir d'une personne intelligente et bien au fait de la question :

*Note transmise par le citoyen Eymar avec sa dépêche n° 42 du 7 frimaire an VII (27 novembre).*

Le gouvernement piémontais fait marcher des troupes vers Oneille. Le régiment de chasseurs qui avait été éloigné de Turin l'été dernier a, dit-on, reçu l'ordre de s'y porter. On prétend que la force armée de la vallée d'Oneille s'élèvera à 4,000 hommes. On se demande dans quel but faire marcher une pareille force à Oneille, où il n'y a jamais eu plus de 200 hommes ? Les Français ont le droit de s'alarmer de ces dispositions : les pays conquis par les Sardes sur les Liguriens sont en dépôt entre les mains des Français. Le gouvernement piémontais n'a donc rien à faire de ce côté jusqu'à un arrangement définitif.

Ces 4,000 hommes, réunis aux milices et aux paysans qui sont fort mécontents des Français, pourraient former en un jour une force de 14,000 à 15,000 hommes au moins.

Quelques personnes veulent qu'on ait l'intention de débarquer quelques milliers d'hommes sur la plage de Diano et à droite de Port-Maurice, pour les réunir aux troupes sardes et aux miliciens. Ce projet peut paraître extraordinaire, il est cependant possible : la population d'Oneille, fanatisée par les prêtres, est capable de tout. On sait que, dans le mois de juillet, le gouvernement fit fournir des fusils à tous les paysans qui n'en avaient pas et que dans le même mois on leur envoya plus de 60 barils de cartouches.

Ormea et Garessio, qui avoisinent Oneille, peuvent armer 3,000 hommes et leur population est toute ennemie des Français.

Cette armée, arrivée à Céva, pourrait être forte de 20,000 hommes. Toute cette armée, filant le long du Tanaro, secondée par les populations d'Acqui et d'Alexandrie, renforcée de celles des fiefs impériaux, se porterait sur la citadelle et pourrait inquiéter l'armée d'Italie qu'on prendrait par derrière.

Les opérations de l'armée piémontaise pourraient facilement se lier avec celles de l'armée impériale, qui est sur le lac Majeur, et qui se porterait sur Novare, d'où il lui serait facile d'opérer la jonction avec celle d'Oneille.

Une telle armée ne pourrait pas se soutenir dans tout autre pays, mais dans le Piémont, fanatisé par les nobles et les prêtres contre nous, elle trouverait des ressources. Si elle ne pouvait attaquer l'armée d'Italie, elle pourrait détruire la division du Piémont.

Il serait nécessaire de visiter le château d'Orméa et le col de Nava,

Digitized by Google

défilé par lequel il faut passer pour venir en Piémont et où 500 hommes pourraient arrêter pendant trois jours la marche d'une armée.

Le 1er décembre, Joubert apprend que Livourne est occupée par 6,000 Napolitains; ce débarquement intéresse plus particulièrement Championnet, mais il rend plausibles les avis relatifs aux projets d'une descente anglaise dans la principauté d'Oneille. Le même jour, 1er décembre, Musnier rapporte de Turin la réponse du ministre Prioca à l'ultimatum envoyé le 27 : le Ministre promet d'approvisionner les places pour quatre mois et de mettre le contingent piémontais à la disposition du général dans le plus bref délai. Ce contingent ne peut être complété qu'au moyen des régiments provinciaux; il faudra donc que le Directoire français accorde le temps nécessaire pour la convocation de ces régiments. Prioca ne consent pas à livrer l'arsenal; il se plaint de ce que le général français commandant en Piémont ait traité à son insu avec une compagnie, au sujet de l'approvisionnement des places fortes et qu'il prétende imposer au Roi les conditions de ce marché.

Cette réponse était considérée d'avance comme un refus. Joubert écrit au Directoire qu'il la tient pour telle et dès lors, l'expédition projetée entre dans la phase d'exécution.

Le jour même, le chef d'état-major Suchet envoie à la division Victor, la plus éloignée de celles qui doivent concourir à l'opération, l'ordre de se mettre en mouvement; cette division quittera Modène le 3 décembre au matin et par trois étapes consécutives, Parme, Plaisance et Pavie, arrivera le 5 au soir à proximité de la frontière du Piémont.

De son côté, Grouchy, installé à Turin depuis le 28 novembre, est devenu la cheville ouvrière de toute l'opération. Il doit se ménager des intelligences avec les patriotes piémontais, chercher à se renseigner sur les

Digitized by Google

intentions du roi et sur les moyens de défense arrêtés à la Cour, obtenir, s'il le peut, un accès auprès du souverain : cette partie de son rôle l'occupe pendant les deux premières journées de son séjour à Turin. Le 1er décembre, il sort de l'incognito qu'il avait cru devoir garder jusque-là, s'installe à la citadelle et travaille à la mettre à l'abri d'un coup de main. Le lendemain, il rend compte de sa position et répond en même temps à la lettre par laquelle Suchet, la veille, l'invitait à faire une démarche auprès du confesseur royal en vue d'obtenir par persuasion l'abdication du souverain : l'état des esprits n'est pas tel encore à la Cour qu'une démarche pareille puisse être tentée.

Le 3 décembre, les dernières mesures sont prises au quartier-général de Milan. Des officiers, qui traversent le Piémont dans diverses directions, portent des ordres au général Montrichard, à Alexandrie ; au général La Poype, à Gênes ; à l'adjudant-général Louis, qui commande la garnison de Suse ; au général Casabianca, qui commande celle de Coni (1).

L'adjudant-genéral Chevalier porte à Grouchy des instructions spéciales au sujet d'une colonne française qui devra partir secrètement de Turin le 5 et se diriger sur Chivasso, pour s'en emparer par un coup de main (2). La marche de ce détachement, faite au-devant des forces qui arriveront de Lombardie, amorcera pour ainsi dire

(1) Suse n'est occupée que par une compagnie d'artillerie et par une compagnie de grenadiers, 127 hommes en tout. A Coni, se trouve un bataillon de la 30e légère (les deux autres sont à Ceva et Cherasco) et une compagnie de canonniers volontaires, soit 1100 hommes environ.

(2) « Le général en chef me charge de vous ordonner de faire partir le 15 frimaire 300 hommes de la citadelle de Turin, comme s'ils devaient venir à Milan, en marchant avec une route (*feuille de route*) ; ils coucheront à Chivasso et, le lendemain, ils s'en empareront, en s'assurant soigneusement de la garnison, que vous pourrez laisser armée, suivant ses bonnes dispositions ». (Ordre de Suchet du 3 décembre.)

Digitized by Google

leur mouvement. Grouchy est invité à faire rentrer dans la citadelle de Turin, dans la nuit du 5 au 6, l'ambassadeur Eymar, le ministre cisalpin Cicognara et tous les Français qui pourraient désirer profiter de cette mesure de protection; les portes de la citadelle une fois fermées sur eux, Grouchy attendra dans cet état l'arrivée de l'armée française; il continuera à communiquer avec la Cour par ses affidés et avec le général en chef par ses courriers.

Tandis que ces ordres définitifs parviennent à destination, la Cour de Turin fait une dernière tentative auprès de Joubert par l'intermédiaire d'un envoyé extraordinaire, le général Colli. Ce général arrive à Milan le 4 au soir; il a pleins pouvoirs pour traiter de la question du contingent de 9,000 hommes. Sa présence peut d'autant moins conjurer les événements qui menacent la monarchie piémontaise que Grouchy fait connaître en même temps, par son rapport du 3 Décembre, les renforcements ordonnés des garnisons de Novare et de Turin et la décision prise par la Cour d'armer les régiments provinciaux. Une grande activité règne dans les bureaux de la guerre; la correspondance la plus active est entretenue entre Coire et Turin; cependant la Cour paraît plus étonnée qu'inquiète des mouvements français, elle se réconforte à la nouvelle du débarquement napolitain à Livourne; le moment ne paraît pas venu d'essayer d'agir sur l'esprit du roi par l'intermédiaire de son confesseur.

Le 6 au matin, la petite troupe que Grouchy a fait partir de Turin la veille, s'empare de Chivasso sans coup férir (1). La nouvelle de ce premier succès sera portée

(1) « Chivas fut enlevé avec habileté, la garnison fut faite prisonnière de guerre et ses armes données à des conscrits qui, se trouvant là par hasard, contribuèrent à l'opération et débutèrent par un succès ». (Rapport secret de Grouchy du 13 décembre.)

Digitized by Google

à Joubert par l'adjudant-général Chevalier, qui retourne à Milan dans l'instant et qui voit la surprise se faire sous ses yeux. A Turin, Eymar, Cicognara et nombre de Français qui se trouvaient dans la ville se mettent à couvert derrière les murs de la citadelle (1); la population reste calme; le gouvernement piémontais, intimidé par une lettre comminatoire de Grouchy, menaçant de bombarder la ville au premier attentat contre les Français, a fait publier, par le gouverneur, une proclamation qui invite les habitants au calme et qui le désarme, pour ainsi dire, vis-à-vis du général français (2).

A Pavie, la division Victor fait halte pour la nuit; à Milan, une division composée de la presque totalité des troupes stationnés en Lombardie se forme à l'improviste. Telle est encore la pénurie de l'armée, que Joubert est obligé, pour assurer l'expédition, de frapper le gouvernement cisalpin d'une réquisition de 600,000 francs et de 600 chevaux.

Le 6, au matin, Montrichard à Alexandrie, Casabianca à Coni et Louis à Suse s'assurent, dès la première heure, de la personne des gouverneurs et nomment des municipalités provisoires; Louis fait planter un arbre de la Liberté; il aura la précaution de retenir à Suse, jusqu'à nouvel ordre, les troupes de ligne et les conscrits venus de France, qui l'embarrassent et qu'il ne sait comment nourrir. A Abbiate Grasso, la division du Modenais se

---

(1) « Le 5 décembre, la citoyenne Eymar est partie pour Gênes; le 6 au matin, Eymar la sachant arrivée à Turin, a retiré l'emblème républicain de devant son habitation et s'est rendu dans la citadelle avec Cicognara ». (*Moniteur* du 25 décembre.)

(2) « ..... En exécution des ordres royaux, nous invitons le public à ne pas s'alarmer, à rester tranquille et continuer à regarder les Français comme alliés, sous peine, à quiconque tentera de troubler la tranquillité publique, d'être rigoureusement châtié, selon les circonstances..... » (Proclamation du gouverneur marquis de Thaon.)

Digitized by Google

réunit à la division de Lombardie (1). Elles sont précédées dans la direction de Novare par un détachement léger que dirige l'adjudant-général Musnier; ce détachement, composé de grenadiers de la 99e et du 15e régiment de chasseurs à cheval, s'empare de la ville par surprise dans l'après-midi (2). La garnison, une fois désarmée, est déclarée partie intégrante de l'armée française; les Piémontais, 300 hommes environ, sont invités à porter provisoirement la cocarde tricolore; les Suisses, 1000 hommes du régiment de Bachmann, restent décorés de leur cocarde nationale aux couleurs jaune, rouge et verte; leurs enseignes sont envoyées par Suchet à Haller, ministre de Suisse à Milan. L'avant-garde française, dépassant Novare, va coucher à Cameriano, à 10 kilomètres dans la direction de Verceil.

---

(1) Dans sa lettre au Directoire du 3 décembre, Joubert annonçait : « Je commence mon mouvement sur Turin *dans la nuit* du 15 au 16 frimaire. » Ce passage pourrait faire croire que les divisions du Modenais et de Lombardie ont fait une marche de nuit pour se porter vers Abbiate Grasso et Novare; mais il est peu probable qu'on ait demandé cet effort, à cette saison de l'année, aux troupes venues de Modène par trois étapes consécutives de plus de trente kilomètres. On doit admettre de préférence que le départ des divisions s'est fait le 6 de très bonne heure. D'ailleurs le rapport de Blondeau, publié par le *Journal des Débats et Décrets*, établit qu'elles ne sont arrivées devant Novare que dans l'après-midi du 6.

(2) « ..... Quinze braves grenadiers, ayant à leur tête un officier d'état-major, tous placés dans des voitures en forme de convoi, demandent à entrer, la porte est ouverte; arrivés en face du corps-de-garde, ils se précipitent en bas des voitures, s'emparent du faisceau d'armes et constituent la garde prisonnière. Le portier chargé des clefs veut précipitamment refermer la porte, mais il n'est plus temps, un grenadier lui porte un léger coup de sabre qui le force à fuir, et, à un signal convenu, le 15e régiment de chasseurs à cheval entre ventre à terre dans la ville et s'empare de la place d'armes ainsi que des rues adjacentes..... » (Rapport de Blondeau, capitaine adjoint aux adjudants-généraux. *Débats et Décrets*, nivôse.)

Digitized by Google

La journée du 7 promet d'être capitale quant au résultat de l'expédition : dès le matin, la colonne mobile de Montrichard partira d'Alexandrie ; en même temps, la colonne principale de Victor s'avancera vers Verceil et Turin, en répandant les ordres du jour du 5 et du 6, par lesquels Joubert invite la population à fraterniser avec les Français.

Il s'apprête lui-même à la rejoindre et règle son départ de manière à parvenir avec elle sous les murs de Turin. La première lettre que Grouchy date de la citadelle, ainsi que les nouvelles de Novare et de Chivasso, lui sont parvenues ; mais il s'inquiète moins à ce moment du Piémont, avec qui il est assuré d'en finir de gré ou du force, que de la situation qu'il laissera derrière lui en franchissant la frontière cisalpine. Jamais l'explosion générale n'a été aussi imminente et peut-être le seul fait de la marche sur Turin va-t-il la déterminer. Aussi Joubert ne s'éloigne-t-il pas sans avoir pourvu aux attaques possibles par de nouvelles mesures de sûreté.

Des instructions du 6 aux généraux de division demeurés à Brescia, Mantoue et Ferrare leur indiquent les positions à défendre par eux en cas d'attaque ; Moreau, que ses fonctions modestes d'inspecteur de l'infanterie rendent disponible en temps d'opérations, reçoit la mission de commander les forces établies sur la ligne de l'Adige et dans l'intérieur de la Cisalpine. La Poype est chargé de défendre les côtes de Ligurie ; Belleville, consul général à Gênes, a été invité à demander au Sénat ligurien la mise en état de défense de Gênes, l'envoi de troupes à la Spezia, l'établissement de postes pour surveiller les mouvements que le roi de Sardaigne paraît vouloir faire faire à ses troupes vers Loano et Oneille ; il devra insister sur la nécessité de remettre au général La Poype le commandement de toutes les troupes, liguriennes ou françaises, stationnées dans la

Digitized by Google

Rivière (1). Schauenbourg est averti de se tenir prêt contre un mouvement possible des autrichiens (2); Mainoni, qui commande les demi-brigades du Val Levantin, a l'ordre, non pas d'attendre une attaque qui pourrait déchirer le mince rideau de troupes par lequel il masque la frontière du Piémont, mais d'attaquer lui-même au premier éveil donné par ses avant-postes. De nouveau, Joubert exprime le désir de voir l'armée de Mayence s'aligner sur le front stratégique des armées d'Italie et d'Helvétie. « Rapprochez-vous votre armée pour la placer entre les Alpes et le Danube? écrit-il à Jourdan; ce mouvement me paraît urgent (3). »

Enfin, une instruction spéciale adressée à Championnet lui recommande de battre les Napolitains après s'être concentré, de chercher à avoir de l'argent à Aquila et de se tenir prêt ensuite à marcher sur l'Adige par la Toscane; de considérer l'armée de Rome comme un corps volant qui doit au moment du besoin venir se rattacher à l'armée d'Italie, la République Romaine comme un pays de marche où il n'a qu'un seul point d'appui, Ancône. Joubert ajoute en post-scriptum : « J'espère que vous aurez signifié aux commissaires et autres agents qu'ils n'ont plus qu'à aller rendre compte de leur mission à Paris; tout roule sur vous dans la botte, comme je prends tout sur moi où je suis. Il n'y a plus en Italie que l'armée et nous la commandons tous deux. »

Il s'en faut cependant que l'unité d'impulsion réclamée par Joubert existe à ce moment dans l'Italie française, et le Directoire vient au contraire d'y consacrer la zizanie du pouvoir en instituant, par arrêté du 25 novembre, des *Commissions civiles près les armées*. Forts

(1) Lettre du 5 décembre.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

Digitized by Google

de cette sanction, Amelot au grand jour, et Trouvé dans la coulisse, continuent à tenir tête à Joubert. Le 6 décembre, Faipoult, au retour d'une mission financière à Gênes, les rejoint à Milan, et, sur l'heure, dénonce au Directoire la politique dangereuse et démagogique du général en chef qui, sans le savoir, par ignorance, encourage l'anarchie italienne, et ruine le prestige de l'Exécutif français. Le zèle qu'il déploie dans sa correspondance avec Laréveillère cache, nous l'avons vu, son secret désir de devenir ambassadeur à Milan. Il sait que la prétendue mission de Bottot auprès de Joubert, vers le milieu de novembre, avait pour objet véritable de renseigner le Directoire sur les actes de Fouché; mais il ignore qu'à la suite de cette enquête Rewbell vient justement de faire attribuer l'ambassade de Milan à l'un de ses clients.

Joubert en reçoit la nouvelle le 6 au soir; un inconnu, nommé Rivaud, se présente à lui. Cet homme est arrivé de la veille et déjà il a pris langue avec Amelot et Trouvé; il s'annonce comme le nouvel ambassadeur, et porte, en attendant, le titre de « commissaire spécialement chargé de l'exécution des arrêtés des 4 et 17 brumaire ». Joubert reçoit de lui, avec la copie de l'arrêté qui lui confère ces pouvoirs extraordinaires, une lettre particulière de Barras. Cette lettre n'est qu'un duplicata de celles que le Directoire écrivait le 13 novembre, et Larévellière le 20 : les Directeurs persévèrent dans leurs décisions relatives à la Cisalpine; Joubert est toujours chargé de les faire exécuter.

Une injonction pareille, dans un pareil moment, prend à ses yeux le caractère d'une offense personnelle. Il s'était fié à cet accord hypocrite fait autour de lui le 17 novembre sur le sujet des affaires cisalpines : le 28, au retour de son voyage dans les départements, il avait invité Fouché à donner au gouvernement milanais une consécration officielle, et à ranimer par là les affaires

Digitized by Google

publiques languissantes, l'esprit public désorienté. Fouché, fort de cet appui, a garanti au Directoire cisalpin la stabilité par une proclamation publique, et donné l'opinion du général en chef pour gage de cette garantie. Le gouvernement, à son tour, a témoigné sa reconnaissance en accordant à Joubert les réquisitions nécessaires pour l'expédition du Piémont.

Joubert veut expliquer cet état de choses, obtenir au moins un sursis, mais Rivaud, coupant court à la conversation, le requiert d'assurer immédiatement, par un déploiement de force armée, l'opération politique qu'il vient pour accomplir. Joubert offre alors une brigade d'infanterie, placée pour la circonstance sous le commandement de Sérurier. Mais la personnalité de Sérurier, ancien officier dans l'armée royale, lieutenant-colonel du ci-devant régiment de Médoc, déplaît à Rivaud; sa conduite à Venise, en 1797, dénote peu d'empressement à collaborer avec un Commissaire civil (1). Rivaud réclame le concours de Moreau (2). Joubert le lui promet; puis, ayant obéi, reprend le droit d'exprimer sa pensée; il use de ce droit auprès du Directoire, en lui adressant sa démission :

Milan, 17 frimaire (7 décembre).

*Au Directoire exécutif de la République française.*

J'avais chargé le général Moreau de défendre la ligne de l'Adige et la ci-devant Lombardie pendant mon absence; Milan se trouvant dans son commandement, je lui laisse l'ordre, à la satisfaction même du

(1) « Les fonctionnaires français, chargés de la vente des approvisionnements trouvés dans les magasins de Venise, ne cachent pas la mauvaise humeur que leur inspire la surveillance du général Sérurier sur leurs opérations. Sérurier s'aliène même toute l'administration pour avoir voulu conclure un marché sans se concerter avec elle ». (Louis Tuetey, *Sérurier*, page 226.)

(2) Rivaud au Directoire, 11 novembre.

Digitized by Google

nouvel ambassadeur, de donner toute la force militaire nécessaire à l'exécution de vos arrêtés et je pars, comme je vous le disais hier, pour en finir à Turin.

Je vous déclare expressément, Citoyens Directeurs, que je me démets du commandement de l'armée d'Italie, j'attends mon successeur à Turin : ma décision est invariable. Je ne me chargerai plus d'aucune expédition en chef; les peines morales et physiques que j'éprouve, et qui sont la suite des travaux forcés auxquels je me suis livré, m'obligent à vous demander une convalescence de trois mois, après laquelle je vous prierai de m'appeler à un nouveau poste subalterne dans les armées.

Salut et respect.

JOUBERT.

Les explications avec Rivaud et la lettre pénible écrite au Directoire ont retardé le départ de Joubert, qui ne dépassera pas Novare dans la journée du 7. Il y reçoit Matera, dit Villebrun, porteur d'une lettre de Grouchy datée du même jour, à quatre heures du matin; cet émissaire a voyagé de conserve avec un aide de camp du roi de Sardaigne, qui remet de même des dépêches à Joubert.

La Cour s'étonne des dispositions hostiles prises par la garnison française de Turin, proteste de ses intentions pacifiques, et sollicite du général en chef une explication franche sur ses projets ultérieurs.

Joubert borne sa réponse à demander de nouveau que le roi renvoie ses ministres et dissolve son conseil.

Il prend des mesures pour organiser provisoirement le pays et pour assurer la subsistance des troupes; il envoie occuper le château d'Arona, sur le lac Majeur. Dans la nuit, arrive à Novare un nouveau courrier de Grouchy, porteur d'une note qui résume les ouvertures faites dans la journée à un envoyé de la Cour; ces ouvertures se résument à suggérer l'abdication du roi en faveur d'un gouvernement provisoire établi par les Français, et l'incorporation de l'armée pié-

Digitized by Google

montaise dans l'armée française (1). « Tout ceci a été dit verbalement, ajoute Grouchy, de sorte que je peux toujours être désavoué, et que vous seul réglerez ce que vous voudrez qui soit. » Joubert répond le 8, à la première heure : « Vos propositions sont absolument celles que je ferai demain, quand nous aurons fait notre jonction. En attendant, j'ai fait prévenir le roi de Sardaigne par son aide de camp que je ne lui ferai aucune proposition tant qu'il aura auprès de lui les hommes qui l'ont fait manquer à l'alliance ».

A ce moment même — deux heures du matin — l'adjudant-général Clausel termine la négociation directement engagée la veille au soir, *à neuf heures de France*, entre le roi et lui (2). Il monte aussitôt à cheval pour se porter au-devant de Joubert et lui soumettre l'acte d'abdication tel que le roi vient de l'accepter.

La rencontre de Joubert et de Clausel se fait à proximité de Verceil, dans la matinée ; à la nouvelle reçue, qui *dépasse toutes ses espérances*, Joubert hâte sa marche, double la colonne de Victor, et parvient à la citadelle de Turin le 9, à une heure du matin.

Grouchy s'est tenu immobile pendant toute la journée du 8, mais le 9, une fois l'acte d'abdication signé par Joubert et porté par Clausel au château pour y être échangé, il sort avec une colonne de grenadiers et de chasseurs à cheval, et va s'emparer de l'arsenal ; les

---

(1) « La grande difficulté était que les propositions émanâssent toutes du roi ; qu'il devinât ce qu'on voulait, que sa volonté le lui fît faire..... Cette conduite était d'autant plus nécessaire que la guerre n'était point déclarée au roi de Sardaigne, qu'on ignorait le parti que prendrait le Directoire et le Corps législatif et qu'il fallait agir de telle manière que l'acte du roi, paraissant volontaire, ne pût pas réarmer l'Europe contre la République et faire rompre le Congrès de Rastadt..... » (Grouchy, rapport secret du 13 décembre).

(2) Rapport de l'avocat Bertoliati. (Costa de Beauregard, *Un homme d'autrefois.*)



Digitized by Google

troupes piémontaises de garde, un instant hésitantes, le lui cèdent et rentrent dans leurs quartiers. Il s'assure ensuite de la même manière de la porte Susine et de la porte du Pô ; la garnison piémontaise a l'avantage du nombre sur les forces dont il dispose (1), mais elle est intimidée par son assurance et bientôt gagnée par l'effet de l'ordre du jour du 6, traduit en italien et placardé ; elles y lisent qu'elles font désormais partie intégrante de l'armée républicaine.

Cependant la colonne de Montrichard arrive avant le soir devant Turin et s'arrête sur les hauteurs de la Superga ; celle de Victor, venue de Chivasso, touche aux portes mêmes de la ville et pénètre en partie dans la citadelle. Aucune résistance n'a arrêté leur marche ; aucun effort n'a été tenté par les Piémontais vers Oneille, dans la direction douteuse d'où peut venir un secours anglais, et dont les Français sont maîtres grâce à l'occupation du fort de Ceva. Ce n'est que le 12 décembre que cinq vaisseaux anglais paraîtront à la vue d'Oneille et feront des signaux trahissant des intelli-

---

(1) *Garnison de Turin au 1er décembre.*

| | | |
|---|---|---|
| Régiment de la Garde | 850 | hommes. |
| Régiment de Montferrat | 760 | — |
| Régiment de Saluces | 700 | — |
| La Marine | 700 | — |
| Corps royal d'artillerie | 820 | — |
| Régiment suisse de Streng | 830 | — |
| Cavalerie légère | 350 | — |
| Dragons de la Reine | 362 | — |
| Recrues | 87 | — |
| Sapeurs | 48 | — |
| Arquebusiers de la porte du Roi | 268 | — |
| Invalides | 300 | — |
| Gardes suisses | 43 | — |
| TOTAL | 6,118 | hommes. |

Digitized by Google

gences antérieures ou l'intention tardive d'un débarquement (1).

La famille royale quitte la capitale dans la nuit du 9 au 10 pour se retirer en Sardaigne ; Grouchy a eu le temps d'obtenir du roi lui-même l'ordre exprès aux troupes piémontaises d'arborer la cocarde française et d'entrer dans les rangs français. Le lendemain, 10, les deux colonnes pénètrent dans Turin ; Joubert prend les mesures nécessaires pour faire profiter l'armée des ressources que l'occupation du Piémont lui offre. « 1,800 pièces de canon à Turin seul, un arsenal immense en moyens de tous genres, des habits pour tous les conscrits, une armée auxiliaire, la communication des Républiques alliées avec la République française : tels sont les résultats de deux marches forcées que les généraux Victor et Montrichard ont fait exécuter à nos colonnes républicaines (2). »

Le 11 décembre, un gouvernement provisoire, formé d'un *Comité central*, est installé à Turin. « Turin était ce jour-là ce que Paris fut aux premiers jours de la Révolution. Les cris de : Vive la liberté ! Vive la nation régénératrice ! se sont prolongés tout le jour ; les citoyens se félicitaient à l'envi ; l'enthousiasme était général..... (3) » L'expérience des jours suivants obligeait Joubert à remanier la première composition du *Comité central* ; mais ses nouveaux choix, toujours

(1) « Les préparatifs de défense avaient été faits sur toute la côte par le général commandant en Ligurie, de manière à rendre le débarquement impossible. L'ennemi, voyant peu d'apparence de succès, s'est retiré sans faire aucune tentative. Tel a été le résultat d'un projet que tout annonce avoir été fait de concert avec le gouvernement piémontais et qui ajoutera une nouvelle preuve à la démonstration déjà acquise de l'accord qui régnait entre la cour de Turin et la coalition ». (Rapport de Schérer au Directoire, 27 décembre.)

(2) Lettre au Directoire du 9 décembre.

(3) Joubert au Directoire, 12 décembre.

Digitized by Google

empreints de tolérance et de libéralisme, respectaient chez les Piémontais la liberté de la pensée et des souvenirs, et l'attachement aux idéaux politiques italiens. En même temps, des municipalités nouvelles s'installaient dans les villes principales. Grouchy, nommé commandant de la division du Piémont, partageait provisoirement le territoire en cinq circonscriptions, à la tête desquelles il plaçait des commandants militaires ; il répartissait entre les diverses garnisons les troupes d'occupation, renforcées d'une demi-brigade, la 33e, et de deux régiments de dragons, les 7e et 12e ; sous prétexte d'organiser une garde nationale, à l'imitation des gardes nationales françaises, il désarmait les paysans armés les jours précédents par le gouvernement royal ; ces milices rurales étaient invitées à déposer leurs armes dans des endroits désignés, d'où elles seraient extraites au moment du besoin.

La marche des divisions rentrant en Cisalpine avait commencé dès le 11. Suchet dirigeait celle de Victor non pas vers ses garnisons antérieures de Bologne, Modène et Reggio, mais le long du Pô, où Joubert voulait l'établir, à cheval sur le fleuve, dans la partie comprise entre Casal-Maggiore et Borgoforte. La division de Lombardie s'amoindrissait au retour d'une demi-brigade laissée à Grouchy, d'une autre destinée à Championnet et d'une troisième envoyée à Bergame, où elle formerait le noyau d'une nouvelle division, dite *de réserve ;* le reste marchait vers Milan, occupé seulement par le 8e régiment de dragons ; Moreau avait mandé ce régiment de Lodi, le 7 décembre ; le 8, en prenant aussi la précaution de consigner les troupes cisalpines, il avait couvert par la présence de cette force française les changements politiques ordonnés par Rivaud. La population milanaise était restée indifférente à cette opération, que Larevellière-Lépeaux avait seul pu croire capitale, capable même, si elle avait été mieux exé-

Digitized by Google

cutée, de rendre la Cisalpine inexpugnable aux Autrichiens (1).

Les troupes piémontaises suivaient le mouvement général. Toutes, mais surtout l'artillerie, paraissaient empressées de servir dans les rangs français. D'après les instructions de Suchet à Moreau, elles devaient être mises sur le pied d'égalité par rapport aux troupes françaises, à partir du moment où elles auraient prêté le serment de fidélité à la République. Le 8 décembre, les 1,300 hommes de la garnison de Novare arrivant à Milan, Moreau avait fait signer un revers par les officiers piémontais et une formule d'engagement conditionnelle par les officiers suisses; il avait donné l'ordre de payer une décade de solde à la troupe nouvellement arrivée, « officiers et soldats se trouvant dans la plus grande détresse »; il avait envoyé le régiment suisse de Bachmann à Lodi, le régiment de Savoie à Cassano (2). Le 9, une nouvelle lettre de Suchet à Moreau indiquait comme devant être occupées provisoirement par les détachements piémontais, en attendant qu'il fût procédé à l'organisation du nouveau contingent, les garnisons de Lodi, Cologno, Cassano, Monza, Crémone, Reggio; d'autres localités étaient désignées dans l'étendue des autres divisions. Les jours suivants, les troupes piémontaises atteignaient ces différents points. Par mesure de précaution, bien qu'elles parussent animées du meilleur esprit et tout à fait *francisées* (3), elles étaient mises en route par toutes petites fractions.

---

(1) « Telle fut enfin l'issue d'une opération d'une si grande utilité si mal menée, si fort contrariée. Elle ne put préserver la Cisalpine de rentrer sous le joug de la maison d'Autriche comme elle l'eût fait selon toutes les probabilités, si elle avait été exécutée avec célérité, énergie et prudence..... » (Larevellière, *Mémoires*, vol. II, page 314.)

(2) Correspondance de Moreau, registre CJ.

(3) Rapport secret de Grouchy, 13 décembre.

Digitized by Google

Joubert a protégé avec un soin jaloux les objets de prise qui deviennent propriété de l'armée. Grâce à lui aucun pillage n'a été commis, si ce n'est que le 8 décembre, des officiers du 6e hussards, entrés les premiers à la Vénerie, ont fait main basse sur les écuries royales et disposé à leur manière des chevaux du roi. Grouchy a pu paraître intéressé dans ce partage : Joubert l'en blâme et lui en tient rigueur pendant plusieurs jours (1). Le 8, ayant connaissance de l'arrêté directorial du 28 novembre qui nomme Amelot *commissaire civil près l'armée d'Italie*, il le mande de Milan.

A partir du 11, Amelot opère à Turin d'accord avec l'ordonnateur en chef Aubernon et avec l'administrateur Sera, que Joubert a fait ordonnateur en chef de l'armée piémontaise. Sa première impression, à l'arrivée, est un sentiment d'admiration pour l'art avec lequel la conquête du Piémont vient d'être achevée, sans qu'il en ait coûté une goutte de sang (2). Il trouve une demande de deux millions introduite auprès du gouvernement provisoire, les scellés mis sur les caisses publiques et sur les magasins. Quoique gardés à vue, le mobilier royal et l'argenterie ne promettent que peu de ressources (3); il revient dans sa correspondance sur ces biens nationaux des ecclésiastiques cisalpins, que le Directoire, par un effet de sa ci-devant politique *de mansuétude*, avait rendus au Piémont, et demande annulation de la convention signée le 22 novembre sur cet article entre Talleyrand et le comte

---

(1) Grouchy à Joubert, 16 décembre. Amelot au Directoire, 14 décembre.

(2) Amelot au Directoire, 11 décembre.

(3) « Ce pays, depuis sa conquête, tant par le produit de l'argenterie que par la vente du peu de bijoux que le ci-devant roi avait laissés et par celle des parties de mobilier, n'a pas fourni 600,000 à 700,000 francs à la caisse de l'armée ». (Amelot, *Observations sur les ressources trouvées en Italie.*)

Digitized by Google

Balbo. Suivant un procédé financier dont il est l'inventeur, et par lequel il évitera les inconvénients de la vente directe dans un pays où il existe peu de fortunes, peu de numéraire, et où les paiements se font en monnaie fiduciaire dépréciée, ces biens nationaux serviront de base à une émission de nouveaux mandats ; pour préparer cette émission, il retirera d'abord de la circulation la plus grande partie du papier-monnaie actuel ; cette opération préalable exigeant à son tour l'existence d'une réserve métallique, il constitue cette réserve en réduisant en lingots l'argenterie du ci-devant roi.

Tandis qu'il enchaîne et gradue les phases de ce programme financier, Amelot continue à jouer près de Larevellière son rôle de rapporteur confidentiel. Soit qu'il flatte en lui la manie de légiférer, soit qu'il attende sincèrement des lois une délimitation de pouvoirs impossible à régler sur d'autres bases que celles de la confiance mutuelle et de la soumission commune à un idéal commun, il demande : quelles seront *en guerre* ses attributions, que l'arrêté du 25 novembre n'a définies que pour le temps de paix ? En même temps, indulgent pour l'esprit de sa propre conduite autant qu'il est sévère sur la lettre des règlements, il anticipe hors de son terrain en censurant les actes politiques de Joubert : il soupçonne le gouvernement provisoire de Turin d'être trop purement piémontais, pas assez français ; il prétend, le plus faussement du monde, qu'avant son arrivée, malgré les précautions prises, une partie du mobilier royal a été pillée ; il se plaint de ne pouvoir régler à sa guise l'affaire de la contribution des deux millions (1) ;

(1) « On objecta au général Joubert le défaut de numéraire pour payer les deux millions qu'il demandait. Il se présentait une compagnie qui offrait de prendre au taux du commerce des soies, des riz, des chanvres que les particuliers pourraient donner en paiement de la contribution jusqu'à la concurrence de deux millions, pourvu qu'on lui

Digitized by Google

il signale à Milan une coalition d'officiers mécontents et regrettant le temps de Brune, d'émigrés, que Fouché employait, soi-disant pour savoir les secrets des Autrichiens, enfin de gens tarés, ses connaissances de Paris, qui l'ont suivi en Italie. Laporte et Duperret sont les principaux de cette bande ; Guérin de Sercilly s'en est détaché pour partir, comme secrétaire de l'état-major de la division de Corfou, avec le général Belair, qui s'est déshonoré à Milan par plusieurs escroqueries. Le goût des affaires, le besoin du luxe sont devenus, déclare Amelot, les seuls moteurs de toutes les conduites (1) ; et répétant sans le savoir une observation que faisait déjà Clarke quand, en 1796, le Directoire l'envoyait en Italie surveiller les actes de Bonaparte, il ajoute : « Un malheur pour moi, dans ce pays-ci, c'est de trouver presque toujours l'immoralité unie au talent et l'honnêteté à l'ignorance ou à peu de capacité (2). »

---

laissât la faculté de les exporter à Gênes et de payer en effets à trente et quarante jours de date sur les meilleures maisons de cette ville. Le général, auquel le citoyen Amelot proposa ce moyen, s'y opposa ; le gouvernement provisoire fut forcé de répartir ces deux millions en numéraire, et en les répartissant, malgré les observations qui lui furent faites, sur un trop petit nombre d'individus, les obligea à vendre à vil prix argenterie, bijoux, diamants et jusqu'à des immeubles, ce qui a porté un coup funeste à la valeur du mobilier des maisons ci-devant royales et à celle des domaines nationaux ». (Amelot, *Observations sur les ressources trouvées en Italie.*)

(1) « Je n'ai pas été longtemps à m'apercevoir que l'intérêt personnel, l'intrigue et la soif de l'or étaient le mobile du plus grand nombre de Français qui étaient ici ; que l'on se faisait hautement un mérite d'avoir beaucoup gagné d'argent et que l'on se moquait de ceux qui ne profitaient pas des circonstances, qu'enfin, dans les affaires, tout se vendait ou s'achetait. J'ai vu que le grand art était de lier d'intérêt à toutes les affaires des gens puissants, afin de rendre presque impossible la réforme des abus..... »

(2) « ..... Par une espèce de fatalité, le talent, l'énergie se trouvent, chez peu d'individus, réunis à la probité, et celle-ci passe, chez beau-

Digitized by Google

Turin, après Milan, est devenu foyer d'intrigue. Tandis que Rivaud, son opération achevée, s'étonne de voir si peu de troupes françaises autour de lui et se plaint de ce que l'état-major « affecte de rester à Turin, quoiqu'il n'ait pas grand chose à y faire », la bande de Fouché, de gré ou de force, a suivi l'état-major. Fouché, lui-même a reçu le 7 ses lettres de rappel et l'ordre de partir dans la journée ; il se pourvoit aussitôt d'un viatique de 18,000 livres prises dans la caisse militaire, et file en enlevant les six chevaux, la voiture et le linge de l'ambassade. Rivaud dépêche trop tard pour l'arrêter le commandant d'armes Pouget, qui, menacé lui-même de destitution, déploie dans cette affaire la bonne volonté la plus grande et que tout son zèle n'empêchera pas d'être dénoncé par Rivaud quelques jours plus tard. Fouché fait séjour à Turin; il s'y abouche avec l'ambassadeur cisalpin Cicognara ; l'officieux Amelot se charge de faire connaître de ses nouvelles : « Le citoyen Rivaud a envoyé ici ordre d'arrêter les citoyens Fouché, Laporte et Duperret. Le général prétend que l'autorité du citoyen Rivaud ne s'étend pas sur le Piémont, qu'il n'a pas le droit de poursuivre jusque dans son quartier-général des hommes vis-à-vis desquels on n'agit que par passion. Pendant que ces faits ont lieu, des lettres de Paris, entre autres, une du citoyen Baudin, annoncent que tout ce qu'a fait le citoyen Rivaud va être défait, que le citoyen Fouché va redevenir ambassadeur. Les hommes de ce parti paraissent y croire. L'incertitude que cela jette dans les esprits, la crainte de se compromettre, la différence des opinions, détruisent les liaisons qui devraient exister entre tous ceux qui remplissent ici des fonctions importantes. »

---

coup d'hommes, pour être un défaut de lumière et de force ». (Clarke au Directoire, 20 décembre 1796. *Carnet de la Sabretache*, janvier 1899.)

Digitized by Google

Ainsi le Directoire sème en Italie de nouveaux germes de désorganisation et prépare à distance sa propre ruine, en armant ses commissaires civils contre ses généraux et s'obstinant d'autant plus à la gageure d'imposer les uns aux autres, qu'il y sent la mesure de sa propre faiblesse et de son discrédit. Joubert sent avec douleur cette décomposition commençante atteindre l'armée qu'il commande et mesure les progrès qu'elle fait autour de lui. Tandis que ses troupes marchent et qu'il reste sur les derrières, Moreau commande en fait l'armée d'Italie; lui n'en est plus que le chef nominal. Amelot, qu'il sait être son espion et son censeur, décide en maître de toutes les dépenses de l'armée. Larevellière-Lépeaux, avec l'entêtement scholastique qui lui est propre, Schérer, avec sa soumission aveugle à Larevellière-Lépeaux, compromettent l'administration de l'armée sous prétexte de poursuivre l'exécution de leur plan contre les dilapidateurs : ils remplacent inopinément l'ordonnateur en chef Aubernon par Blanchon, « sujet très ordinaire, et bon seulement pour les détails ». « Aubernon ne peut être remplacé, proteste Joubert. Si vous avez des raisons qui ne sont pas, je crois celles du service de l'armée, il ne peut être remplacé, dis-je, que par Villemanzy, Dubreton, ou d'autres encore qui ont déjà donné des preuves de grand talent. Je vous dois encore cette vérité : l'armée d'Italie est trop conséquente pour en confier l'administration à des apprentis..... »

Cette destitution d'Aubernon, dont il a trouvé la nouvelle en entrant à Turin, comme compliment de bienvenue, fait partie des représailles exercées contre tout ce qui appartenait à l'armée d'Italie sous le commandement de Brune; Suchet, compris dans la même proscription, n'est plus à Turin que par une sorte de contravention. Dès le 14 octobre, après entente avec Joubert, le Directoire l'a relevé de ses fonctions, et nommé à sa place Montrichard; mais avant que Mon-

Digitized by Google

trichard reçût à Mayence sa lettre de service, se mit en route et parvint à Milan, l'accord s'est fait entre Joubert et Suchet; cette entente est devenue plus étroite, tout à fait définitive pendant la tournée d'inspection que les deux généraux ont faite ensemble, du 17 au 27 novembre (1). Montrichard n'en porte pas moins officiellement le titre de chef de *l'état-major général*; il vient de rentrer à Milan avec les troupes; là, chef d'état-major désigné, à côté de Moreau, général en chef provisoire, ils forment ensemble un commandement tout prêt que Rivaud appuie et autour duquel les esprits doivent commencer à se rallier. Isolé loin d'eux, dépossédé par eux, Joubert s'enferme dans un silence, dans une tristesse, qu'Amelot trouve le moyen de lui reprocher (2). « Mes infirmités me forcent à garder la chambre à Turin », écrit-il au Directoire, et les réflexions amères qu'il fait dans cette retraite échappent à sa plume malgré lui : « Rivaud, me comptant déjà pour rien, adresse, en qualité de commissaire, des arrêtés à mon chef d'état-major pour les mettre à l'ordre de l'armée; il se permet d'ordonner l'arrestation de l'administrateur militaire des postes, tandis qu'il devrait se contenter de me donner sur sa conduite les renseignements qui lui étaient parvenus. Quoiqu'il sache bien n'être que commissaire auprès du gouvernement cisalpin, il affecte des pouvoirs dans l'armée, et compromet la responsabilité de mes subordonnés à ce point qu'à peine ose-t-on me reconnaître; que, depuis cette époque, des généraux se sont crus dégagés d'obéissance et ne m'ont rendu aucun compte, tel le général Bruneteau-Sainte-Suzanne, que j'avais chargé d'une aile, et qui, sans doute, préfère de

(1) « Dans la tournée que Joubert vient de faire avec Suchet, Suchet l'a empaumé; il a obtenu de rester chef d'état-major à la place de Montrichard..... ». (Amelot à Treillard, 28 novembre.)

(2) Amelot à Larevellière, 14 décembre.

Digitized by Google

correspondre avec son ancien général en chef Moreau; qu'enfin l'inquiétude agite les esprits et que tout tend à une dissolution, résultat de l'usurpation de mon autorité. »

Tandis qu'il se retire ainsi sous la tente, les nouvelles envoyées par lui le 27 novembre ont causé à Paris une vive alarme, et fait sentir un moment tout le prix de sa présence en Italie et tout le danger de le voir abandonner son commandement. Jusque-là, rien n'indiquait la prochaine entrée en ligne des forces de la coalition : ni la saison, manifestement défavorable, ni l'inactivité des troupes autrichiennes, qui semblaient entrées en quartiers d'hiver. Le corps de 20,000 hommes établi dans le Tyrol, sur la frontière des Grisons et sur le haut du lac de Constance, n'avait pas été renforcé; le corps d'occupation des Grisons restait évalué à 12,000 hommes (11,000 d'infanterie et 1,000 de troupes à cheval). L'armée d'Empire sur le Lech ne bougeait pas; l'archiduc Charles était arrivé le 9 novembre à Friedberg, quartier général de cette armée, mais sans y prendre le commandement; ce prince, on le savait, était en désaccord avec Thugut sur le sujet du plan de campagne, et il n'acceptait l'idée de commander l'armée du Lech que sur l'assurance formelle qu'il serait affranchi de tout lien de dépendance par rapport au Conseil aulique. Laissant le général Wallis, appelé du quartier général de Padoue, succéder au général Staader à Friedberg, il revenait à Munich insister auprès de l'Électeur pour le décider à fournir un contingent de 25,000 hommes. Le prince Frédéric d'Orange recevait le commandement de l'armée d'Italie, et partait de Vienne le 17 novembre pour se rendre à son quartier général (1). Quant à la marche des troupes russes,

(1) *Gazette de Leyde*, passim. *Résumé de renseignements* adressé par Schérer à Jourdan le 3 décembre.

Digitized by Google

quoique connue de tous les cabinets d'Europe, elle n'était pas tombée dans le domaine de la presse et de l'opinion; le Directoire n'avait garde d'éveiller le premier l'attention sur ce point (1).

L'état des relations diplomatiques n'était pas beaucoup plus alarmant que celui des préparatifs militaires. La cour de Vienne n'avait pas encore répondu aux propositions faites par le Directoire dans les premiers jours de novembre; sur la suite donnée à ces propositions, qu'on savait transmises à Londres, on ne possédait que les indications défavorables contenues dans le discours du Trône, à l'ouverture du Parlement: le roi y déclarait l'intention de continuer la guerre et parlait d'alliances existantes ou prêtes à se former. Le ministre de Naples à Paris, commandeur Ruffo, avait demandé ses passeports le 17 novembre et quitté Paris le même jour, mais sans donner aucunement à son départ le caractère d'une rupture diplomatique; il promettait, au contraire, de s'employer à tout aplanir auprès de sa Cour et d'y calmer la disposition belliqueuse des esprits. Le Directoire, trompé, avait cru devoir désavouer hautement le manifeste du Consulat romain et prononcer le rappel de Bassal; il s'était engagé encore à ne pas insister sur la mission de Mangourit à Naples et à rappeler un peu plus tard Lacombe-Saint-Michel. En attendant, pour ne pas donner au départ de Ruffo le sens qu'on redoutait qu'il eût, Lacombe-Saint-Michel était maintenu dans son poste.

Le 24 novembre, une dépêche secrète de Vienne faisait connaître l'arrivée dans cette ville, le 8 novembre, d'un courrier napolitain apportant la nouvelle

---

(1) Le 4 décembre, la *Gazette de Leyde* en est encore à annoncer l'inspection du corps de Rosenberg, passée par Arakchéev à la fin de septembre.

Digitized by Google

de la prochaine ouverture des hostilités ; le Directoire invitait aussitôt Joubert à faire parvenir à Lacombe-Saint-Michel cet important avis (1). Mais déjà les mouvements des troupes et le départ du roi avaient renseigné l'ambassadeur ; la guerre, qui éclatait le 23, le laissait isolé dans Naples, jusqu'à ce que la notification de la rupture lui étant faite le 8 décembre, il s'embarquât le 10 sur un pinque gênois, se vît amariné par un corsaire tunisien, conduit à Tunis, relâché magnanimement par le bey, qui venait pourtant de déclarer la guerre à la France : il ne devait arriver à Gênes que dans les premiers jours de février (2).

La conservation provisoire de la paix sourit d'autant plus aux Directeurs français que la paix leur est nécessaire pour achever leurs préparatifs de guerre, renforcer les armées par la conscription, lever des auxiliaires en Suisse, réprimer définitivement l'insurrection en Belgique, semer la discorde à Rastadt, enfin chercher s'il se peut des ressources dans un assujettissement plus complet de l'Espagne et dans une invasion du Portugal. Tout ce plan, échafaudé par Talleyrand, paraît s'écrouler à l'arrivée du courrier qui apporte à Paris, dans la nuit du 5 au 6 décembre, la nouvelle de l'agression napolitaine. L'émotion est vive dans le Directoire, qui se croit à la veille de la conflagration générale ; Schérer trahit cet état d'esprit en écrivant cette lettre caracté-

---

(1) Loin qu'il puisse encore, à ce moment, communiquer avec Lacombe-Saint-Michel, Joubert n'a pas même pu lui faire savoir le congé demandé par Ruffo, dont il n'a été informé que le 26, en même temps qu'il apprenait l'entrée de Mack sur le territoire romain.

Championnet, averti du passage de Ruffo à Rome, essaye de l'arrêter et de le garder comme otage jusqu'au retour de Lacombe-Saint-Michel et des Français demeurés à Naples ; mais Ruffo lui file dans les mains. (*Mémoires d'un homme d'État*, vol. VI, page 479.)

(2) *Arch. Aff. étr.*, correspondance de Naples.

Digitized by Google

ristique en soi, et plus remarquable encore si on observe qu'elle est contemporaine de l'instant où Joubert reçoit à Milan la sommation de Rivaud et où il y répond en adressant au Directoire sa démission :

16 frimaire an VII (6 décembre 1798.)

*Au général Joubert.*

La guerre est déclarée, brave Général, la France entière va se lever, nos ennemis nous ont trompés. Prenez Turin, que le Piémont soit à nous ; libre sur vos derrières, revolez ensuite sur l'Adige et livrez-y bataille aux Autrichiens. Ce n'est pas le nombre qui gagne les batailles, vous le savez, vous me l'avez dit. J'arrête un moment les conscrits sur le Mont-Cenis jusqu'à ce que vous soyez maître de Turin, alors débouchera une colonne de 20,000 hommes.....

Tout est en mouvement dans la République. Le Corps Législatif va déclarer la guerre à ces deux fantômes de rois. Une impulsion générale est donnée. Toutes les ressources vont être employées pour vous envoyer hommes, chevaux et tout ce qui peut être fourni de l'intérieur à vos besoins ; plus les obstacles seront grands, plus le gouvernement fera d'efforts.

Envoyez-moi courrier sur courrier pour nous donner des nouvelles. Indiquez des points pour vous faire passer des renforts de tous genres : 500,000 hommes sont sur pied, 18,000 Suisses se forment en demi-brigades..... ».

Le Directoire rédige un message par lequel il propose au Corps législatif de déclarer la guerre aux rois de Naples et de Sardaigne. Les Conseils, ignorant encore les nouvelles, entrent en séance à midi et suivent paisiblement leur ordre du jour. Aux Cinq-Cents, Bailly présente le rapport de la Commission d'instruction publique relatif aux projets d'organisation des écoles primaires, centrales et des lycées ; l'examen des programmes à suivre dans ces divers établissements le conduit à des développements sur les progrès de l'algèbre, de la physique, de la chimie, de l'anatomie, de la chirurgie et de la pharmacie. La lecture finie, Sainthorent parle sur la contribution personnelle, Mourer

Digitized by Google

sur le *jury d'exemption* proposé par Delbrel ; un autre membre vient de lui succéder à la tribune, quand arrive le message du Directoire ; le Conseil se forme en séance secrète pour en entendre la lecture et préparer la *Déclaration d'urgence* et le *Projet de résolution.*

Les Anciens ont entendu un discours de Baret sur la répression de l'insurrection en Belgique, discuté sur les jugements indûment qualifiés en dernier ressort, prononcé sur les votes récents de plusieurs assemblées primaires ; ils reçoivent alors le message directorial. Entre la lecture de ce message et celle du *Projet de résolution*, trois discours sont prononcés, interrompus par des cris fréquents de : Vive la République ! Laussat prédit les succès de Championnet et promet la liberté aux Napolitains (1). Bordas s'étonne du vertige qui frappe les gouvernements de Naples et de Turin (2). Michiels, reprenant une métaphore de Laussat, paraphrase comme lui sur le Vésuve (3). Enfin, le *projet de résolution* est apporté des Cinq-Cents ; l'approbation des Anciens, prononcée après deux lectures, donne à ce projet force de loi. Les députés se lèvent en agitant leur toques en l'air ; la salle retentit longtemps des cris de : Vive la Répu-

(1) « Nos armées ont été provoquées ; elles ne le furent jamais impunément. Comme le Vésuve, dont elles sont près de mesurer de l'œil la cime fumante, les voilà qui lancent de leurs flancs la liberté sur une terre embrasée au feu de leur patriotisme... »

(2) « Tyrans populicides ! Dans cet instant fatal, vous devez sentir vos trônes chanceler. Il ne nous suffira plus de vous vaincre ; le temps des ménagements est déjà loin de nous ; les hommes et leurs droits n'ont qu'une seule origine... »

(3) « Dès longtemps, les efforts du roi des Deux-Siciles eussent été aussi faibles contre nos guerriers que le saint patron de Naples est impuissant contre les éruptions du volcan voisin... Il faut qu'aujourd'hui chaque bataillon de cette invincible armée deviennent un volcan irrésistible et que dans peu le trône de ce roi perfide soit pulvérisé de manière à ce que les siècles futurs ne puissent en retrouver les débris dans les laves du Vésuve... »

Digitized by Google

blique ! les portes s'ouvrent, les tambours battent le pas de charge, la musique exécute les airs : *Allons, enfants de la patrie; Veillons au salut de l'Empire* et *Ça ira.* Liborel monte à la tribune ; mais une phrase trop générale, par laquelle il semble envelopper tous les rois, excite les murmures ; plusieurs membres demandent la parole à leur tour. Liborel insiste pour être entendu et parle dans le bruit ; la séance est levée au milieu des acclamations (1).

Le soir même et le lendemain 7, le Directoire fait pour ses armées le peu qu'il peut faire. Il rédige pour elles une proclamation où, pour la première fois sans doute depuis la Révolution, le mot *soldats* se voit allié au mot *citoyens* (2). Il entend, de la bouche de son ministre de la guerre, lecture d'un *Mémoire sur les opérations des armées de Rome et d'Italie.* Bien qu'il ait pris soin dans son *Message* de séparer la cause des rois de Sardaigne et de Naples de la cause de l'empereur d'Autriche, l'intervention immédiate des troupes autrichiennes ne fait pas à ce moment de doute dans son esprit. Il sait dans quelles conditions Joubert peut recevoir cette offensive ; sur le Rhin, le danger est moins imminent, en raison de l'espace qui sépare encore les belligérants ; quant à l'armée d'Helvétie, Schérer, résumant un rapport récent de Schauenbourg, déclare à nouveau que cette armée est dans l'impossibilité d'entamer des opérations actives avant le printemps. Au moins le moment paraît-il venu de remplacer Schauenbourg dans son commandement

(1) Débats et Décrets, frimaire an VII.

(2) « Citoyens soldats, la France vous appelle aux combats... Le Directoire exécutif a tout fait pour la paix ; citoyens soldats, vous ferez tout pour l'honneur et pour la gloire de votre patrie. La France a les yeux sur vous. Songez à tout ce qu'elle a droit d'attendre de votre courage ; songez que les temples décadaires de la République doivent retentir tous les dix jours du bruit de vos exploits... »



Digitized by Google

et de faire partir Masséna pour Zurich ; cet ordre est adressé à Jourdan par la voie du télégraphe ; Schérer l'informe en même temps des hostilités commencées en Italie et l'invite à concentrer immédiatement l'armée de Mayence sur la rive droite du Rhin. La dépêche, partie le 7 de Paris et portée par courrier de Strasbourg à Wiesbaden, ne parviendra à Jourdan que dans la nuit du 8 au 9 ; mais Masséna en a connaissance le 7 au soir à Strasbourg, où elle se croise avec les nouvelles venues de Rastadt le même jour, et où elle donne l'éveil à Vandamme et à Souham (1).

Les courriers des heures suivantes n'apportent rien qui puisse calmer les inquiétudes des gouvernants. Le 7 même, on apprend, par dépêche d'Alquier, la marche de troupes autrichiennes qui se dirigent vers Augsbourg ; d'après les renseignements fournis par un libraire de Munich, la Bavière paraît la destination donnée aux troupes russes (2).

Le 9, deuxième alerte, sur la nouvelle de l'occupation de Livourne par les Napolitains : Schérer envoie à Jourdan une lettre aussi fiévreuse que celle qu'il adressait à Joubert le 6, l'ordre de concentrer son armée sur le Bas-Rhin, la promesse d'un renfort de sept demi-brigades tirées les unes de l'Helvétie, les autres de l'intérieur, enfin la promesse que Masséna, tout en commandant l'armée d'Helvétie, ne cessera pas de lui être subordonné.

---

(1) Souham à Vandamme, 8 décembre. Souham commande la 5e division active et Vandamme l'avant-garde de cette division.

(2) « M. Dunkil, chargé d'affaires de Russie pendant l'absence momentanée du Ministre, vient de commander à son libraire de lui procurer le plus grand nombre possible de cartes de la Bavière et surtout du Haut-Palatinat. Je tiens ce renseignement du libraire même qui me l'a donnée sous le secret.... » (Alquier à Talleyrand, 1er décembre.)

Digitized by Google

Ces mesures tardives ne sauraient rien changer à la face des choses et le Directoire, désarmé, passif, n'a plus qu'à attendre l'arrêt rendu par la coalition. La sentence européenne peut être prononcée à Rastadt, où la marche des négociations, bien réglée sur l'allure des événements, vient de porter le débat de la paix ou de la guerre devant la députation d'Empire au moment même où il s'ouvrait devant les députés français.

Jusque là, l'échange anodin des protocoles se continuant selon les formes établies, les plénipotentiaires français ont pu se conformer sans peine au mot d'ordre général : *gagner du temps* (1). Nous avons vu leur note du 11 novembre poser devant l'Empire l'appât des *sécularisations* ; par note du 17, faisant réponse à la précédente, la Députation s'est tenue à ses vues antérieures en réfutant les dernières assertions des plénipotentiaires français ; mais la plupart des députés ont déclaré en même temps leur inclination pour la paix et les représentants de Bavière, de Bade, de Darmstadt, et d'Augsbourg ont adhéré à l'idée de passer à la question de *sécularisations*. Il s'agissait, on s'en souvient, d'indemniser les princes ci-devant possessionnés sur la rive gauche en leur attribuant des biens ecclésiastiques sécularisés. Le principe de ces indemnités avait été admis à Rastadt dès le 4 avril 1798. Mais après tous ses revers diplomatiques de l'année, une fois la limite

(1) Mallet du Pan résume ainsi les opérations à Rastadt en novembre : « ..... Si de la Basse-Allemagne nous remontons le Rhin, nous retrouvons le congrès de Rastadt prenant ses quartiers d'hiver, le rustique Bonnier et le régicide Jean Debry adressant aujourd'hui des madrigaux à la députation d'Empire, ayant appelé leurs cuisiniers au secours de leurs négociations et amusant les Plénipotentiaires germaniques par des notes et de bons dînés. Le torrent des discussions n'en continue pas moins, le ricochet des plaidoyers, des demandes, des réponses, des répliques, des dupliques, va son train ». (*Mercure britannique*, décembre 1798.)

Digitized by Google

du Rhin définitivement assurée à la France, l'Autriche ne peut plus admettre l'application du principe sans s'exposer à voir créer en Allemagne un faisceau de nouvelles petites puissances qui échapperaient à l'autorité de l'Empereur et que le Directoire tiendrait à sa merci. Elle y résiste donc, quoique dépossédée elle-même sur la rive gauche et quoique intéressée au règlement des indemnités; les journaux observent que ses représentants sont de ceux qui, dans leur vote du 17 novembre, ont passé sous silence la question des sécularisations (1). Cependant cette résistance peut déterminer contre elle une coalition des princes protestants avec les princes catholiques dépossédés, et permettre au Directoire d'accentuer, relativement à l'Empire, la politique de division systématique qu'il suit depuis l'ouverture du Congrès. Dans ces conditions, l'Autriche n'a de recours que dans son ennemie traditionnelle, la Prusse : aussi ses ministres insistent-ils, dans leur vote du 17, sur le sujet d'Ehrenbreitstein et parlent-ils sur cet article comme les ministres prussiens. Ceux-ci, à leur tour, se prononçant contre les sécularisations, les plénipotentiaires français se sentent menacés d'un rapprochement entre les deux grandes puissances allemandes; ils ont essayé d'en conjurer l'effet en répandant dans Rastadt, le 17 même, le bruit d'une cession possible de l'île Buderich (2).

Le conclusum du 17 leur est remis le 20; ils reçoivent le même jour de Talleyrand des instructions nouvelles, rédigées le 17 à Paris sous l'impression causée par le départ de l'ambassadeur napolitain. Talleyrand leur

---

(1) *Gazette de Leyde*, 4 décembre.

(2) « A l'arrivée du courrier français, le bruit se répand qu'ils ont reçu les instructions les plus pacifiques et notamment l'autorisation pour céder l'île Buderich, demandée par la Prusse ». (Lettre de Rastadt du 17 novembre à la *Gazette de Leyde*.)

Digitized by Google

indique comme seule concession possible l'abandon des prétentions françaises relatives aux *dettes communales :* au lieu d'en demander comme précédemment le transfert aux états de la rive droite, ils admettront que ces dettes restent attachées aux territoires de la rive gauche. Si cette concession ne paraît pas suffisante et si la Députation résiste sur les autres points, alors les plénipotentiaires sont autorisés à présenter leur ultimatum.

Conformément à ces instructions, la note française du 23 novembre formule la concession indiquée; sur tous les autres points — la limite du Waal, l'île Buderich, le péage d'Elsfleth, les émigrés, Ehrenbreitstein — elle donne pour *conditio sine qua non et resolutiva* les termes de la note du 3 octobre, modifiée par celle du 11 novembre. C'est en fait une sorte d'ultimatum qui peut déterminer contre la France un vote unanime de l'Empire, et dont Roberjot signale la gravité à Talleyrand en lui demandant un peu de condescendance en faveur de la Prusse (1).

Le 22, les ministres prussiens présentent une nouvelle note sur l'article d'Ehrenbreitstein. Dans leur vote du 1er décembre, ils renchérissent sur les termes par lesquels les ministres autrichiens proposent de réfuter les prétentions des plénipotentiaires français; le 4, un conclusum négatif est rédigé, que les plénipotentiaires reçoivent le 6 seulement, et auquel ils répondent le même jour, à 9 heures du soir, en remettant leur ultimatum.

« La promptitude de la réponse, écrit Lehrbach le 7 décembre, laisse supposer que l'ultimatum était prêt d'avance. » En effet, les plénipotentiaires français atten-

(1) Roberjot à Talleyrand, 21 novembre. (Huffer, *der Rastadter Congress*, volume II, page 215.)

Digitized by Google

daient avec impatience le protocole allemand pour pouvoir remettre le leur. Ils viennent de recevoir la nouvelle des hostilités napolitaines, premier signal de la levée générale de boucliers (1). Dans ces conditions, la remise de l'ultimatum ne pouvait être différée : à tout événement, il importe de séparer, s'il se peut, en deux camps, les petits princes allemands, d'une part, et l'Autriche, de l'autre côté.

Les plénipotentiaires assignent pour la réponse de la Députation un délai de six jours, et déclarent que, ce délai passé, ils considéreront leurs pouvoirs comme expirés. Les premiers jours de la trève sont pour eux particulièrement brûlants. L'attitude de la Députation, dans les derniers temps, devenait douteuse, et les indices d'un rapprochement austro-prussien donnaient à songer que la désagrégation de l'Empire, commencée en 1795 par la paix de Bâle, aggravée en 1797 par la paix de Campo-Formio, n'était pas encore un fait accompli. Les petites puissances voisines du Rhin prononçaient elles-mêmes, par instants, des paroles inquiétantes : peut-être les ministres français ont-ils trop

---

(1) La *Gazette de Leyde* (numéro du 18 décembre) annonce l'arrivée d'un *courrier de Paris* à Rastadt, le 3 décembre, et le départ immédiat d'un second courrier, envoyé de Rastadt à Wiesbaden au reçu des nouvelles apportées par le précédent. Il est probable que ce courrier a paru venir de Paris parce qu'il arrivait par la route de Strasbourg, mais qu'en fait il venait d'Italie et portait à Wiesbaden, par Rastadt, la lettre écrite par Joubert à Jourdan le 27 novembre. Dans cette hypothèse, les ministres français auraient su le 3, et quelques heures avant Jourdan, les nouvelles d'Italie.

Il se peut aussi que le courrier de Joubert à Jourdan se rende directement à Wiesbaden sans passer par Rastadt. C'est alors de Jourdan, et non de Joubert, qne les plénipotentiaires français reçoivent les nouvelles d'Italie.

Dans tous les cas, Jourdan étant averti le 3, ils le sont eux-mêmes le 4 au plus tard

Digitized by Google

ouvertement exploité contre elles le malheur qu'elles ont eu d'être abandonnées par leur Empereur. Elles paraissaient résignées à tout souffrir plutôt que de se laisser fouler par une nouvelle guerre; mais elles peuvent changer de politique si elles apprennent que les hostilités non seulement paraissent inévitables mais viennent de s'ouvrir en Italie; la commotion de cette guerre peut modifier instantanément l'état intérieur du corps germanique et le faire encore se prendre en un tout.

Tel est le risque auquel les plénipotentiaires s'exposent en remettant leur ultimatum : ils sentent que la nouvelle de l'agression napolitaine, si elle se répandait à Rastadt, pourrait emporter dans le sens autrichien la réponse de la Députation; aussi se hâtent-ils d'exploiter ces heures précieuses, où ils sont seuls encore à la savoir. Le 7, ils font ostensiblement leurs préparatifs de départ et montrent une note reçue, disent-ils, par le télégraphe, qui leur enjoint de quitter Rastadt dès l'expiration du délai. Roberjot, rencontrant le baron Jacobi, lui demande s'il ne s'apprête pas à partir; il ajoute que, chez ses collègues et lui, tout est déjà empaqueté. Debry invite son ami Sickingen à venir dîner *une dernière fois* avec lui. Le 8, Debry et Roberjot font des visites, qui sont, selon ce qu'ils disent, des visites d'adieu. Ils ont soin d'y parler de l'ultimatum et d'exercer sur les différents esprits leurs moyens ordinaires : tantôt la persuasion, tantôt la menace.

Cependant les contributions dont Jourdan frappe les pays de la rive droite, en vue du passage de son armée tout entière sur cette rive, sont connues à Rastadt : le représentant de la maison de Nassau s'en plaint. Ceux des Deux-Ponts, de Wurtemberg, de Darmstadt et des autres petites cours inféodées au Directoire expriment, dès le 7 décembre, le vœu de voir la sécurité de la patrie allemande garantie bientôt par la conclusion de

Digitized by Google

la paix. Le 9 décembre, malgré les efforts de Lehrbach, il résulte d'une première délibération de la Députation d'Empire que l'ultimatum français sera accepté ; les plénipotentiaires télégraphient aussitôt la nouvelle à Paris. Ils fêtent ce succès important en invitant, le soir, les députés dont le vote s'est prononcé pour l'acceptation de l'ultimatum ; en même temps, car les intentions vraies de l'Autriche sont encore inconnues, Bonnier rend visite à Lehrbach dans sa loge, au théâtre; les autres déclarent à leurs invités que la France apprécie hautement l'attitude pacifique de l'Empereur.

Le 10, la Députation rend définitivement son conclusum. Le 11, Metternich, en l'envoyant aux plénipotentiaires, énonce qu'il se reprocherait d'apporter le moindre retard à l'importante démarche que la Députation d'Empire a cru devoir faire pour s'assurer enfin de la paix ; mais qu'on se tromperait sur les raisons qui le font agir, si on n'apercevait pas exclusivement ces raisons dans le désir, maintes fois prouvé par lui, d'éviter, en dépit de dissentiments graves, toute scission avec cette digne Députation. Les plénipotentiaires sentent que l'Autriche n'est pas décidée à la guerre immédiate; dès lors, ils ne font plus difficulté de faire connaître le même jour, 11 décembre, la déclaration de guerre française aux rois de Naples et de Sardaigne.

Deux jours plus tard, on recevra à Rastadt, par les voies allemandes, de premières nouvelles, encore incompréhensibles, de la guerre en Italie : les deux échos parvenant ensemble des succès remportés par Championnet, les 27 et 28 novembre, et de l'entrée triomphale de Mack dans Rome le 27. Quoi qu'il en soit, il devient certain que la guerre avec l'Empereur ne s'ouvrira pas avant que les événements ne se soient dessinés sur le territoire romain ; ce dernier délai peut être doublement mis à profit, par Championnet,

Digitized by Google

pour en finir avec les Napolitains, et à Rastadt, pour consommer la séparation de l'Empire et de l'Empereur. Les plénipotentiaires ouvrent cette phase politique nouvelle en remettant, le 12, une note par laquelle ils louent la sagesse dont la Députation vient de faire preuve, et déclarent que la base des négociations se trouvant établie par la remise de l'ultimatum, il n'y a plus désormais qu'à passer aux applications du principe des sécularisations.

Tandis que les députés allemands capitulaient de la sorte à Rastadt, Jourdan à Wiesbaden et Masséna à Zurich n'envisageaient pas sans crainte cette même menace de guerre devant laquelle l'Empire a cédé.

Jourdan, démissionnaire de son siège de député, a quitté le 15 octobre la présidence du Conseil des Cinq-Cents; il est depuis le 1er novembre à son quartier-général. Il n'a obtenu encore aucune réponse positive de Schérer à ses rapports sur la faiblesse effective de son armée, sur ses besoins en chevaux, en harnachement, en subsistances, sur la nullité des approvisionnements dans les places, sur les réparations urgentes nécessitées par l'état des équipages de pont et des équipages d'artillerie; son dénûment d'argent est tel qu'il ne sait comment payer ses courriers et qu'il doit, par un virement singulier, affecter à cette dépense les fonds qui proviennent du péage de Kehl (1). Indépendamment des renforts envoyés à l'armée d'Italie avant son arrivée à Wiesbaden, il a vu prélever sur son effectif cinq régiments de troupes à cheval et une demi-brigade, employés à réprimer les troubles des Départements réunis ; le Ministre de la justice a rejeté la proposition de nourrir son armée au moyen de grains tirés des

(1) Correspondance de Jourdan, Reg. 2a/62.

Digitized by Google

départements de la Roër et du Mont Tonnerre (1). Jourdan commence à craindre que l'incurie du gouvernement ne trahisse à son endroit une animosité personnelle, et que le Directoire ne veuille lui faire expier, à la tête de son armée, son opposition politique comme membre du Conseil des Cinq-Cents (2).

Le 3 décembre, il apprend de Joubert l'offensive de Mack en territoire romain. Il sait par ailleurs que deux conférences décisives, quant au renouvellement de la guerre, ont été tenues récemment à Vienne entre Thugut, Eden et Razoumovski ; Philippsbourg sera armé au moyen d'artillerie retirée de Manheim ; on signale l'arrivée dans cette dernière ville d'un commandant d'artillerie et d'un commissaire autrichiens ; des canonniers autrichiens doivent y entrer prochainement en se cachant sous un déguisement bourgeois. Dans ces conditions, Jourdan demande communication du plan de campagne, qui ne lui a pas encore été envoyé ; quant aux mesures réclamées par les circonstances, « la faiblesse

---

(1) « Le moyen que je proposai était prompt, certain, d'une exécution facile. Il tendait au soulagement des habitants des pays réunis, il offrait de grands avantages à la République. Ces départements sont abondants en grains dont le défaut de débouché rendait la vente impossible. De là naissait naturellement la rareté du numéraire, la difficulté de percevoir les contributions.

« Les administrateurs des départements de la Roer et du Mont-Tonnerre proposèrent de verser une certaine quantité de grains dans les places qui leur seraient indiquées, au prix du cours, en déduction des contributions arriérées. Ce moyen si simple, si conforme aux intérêts du peuple fut rejeté, la raison en est facile à sentir : on préférait la voie onéreuse des marchés qui procuraient d'exorbitants pots-de-vins ». (*Précis des opérations de l'armée du Danube*, page 17.)

(2) « Voulut-on punir dans le général l'énergie du législateur ? Voulut-on faire expier par les plus terribles disgrâces la courageuse résistance qu'il avait opposée à tous les actes contraires aux droits du peuple ? Quelle vengeance inouïe que celle qui sacrifierait une armée entière pour perdre un seul homme !! » (*Précis*, page 27.)

Digitized by Google

de l'armée, écrit-il le même jour, ne me permet pas d'inquiéter l'ennemi par de bien grandes dispositions » ; il s'en tient à hâter la formation des *bataillons de garnison*, pour débarrasser du moins ses demi-brigades de la foule de conscrits qui les encombrent ; il donne à Férino, jusque-là son chef d'état-major, le commandement de l'aile droite (5e et 6e divisions actives, 5e division militaire), avec ordre de surveiller Kehl et la tête de pont d'Huningue. Ce moment d'extrême besoin est celui où il apprend la perte d'une nouvelle demi-brigade, que Schérer envoie du Haut-Rhin à l'armée d'Helvétie, pour y compenser l'affaiblissement de cette armée à la suite du détachement fait dans le canton de Bellinzona. Peu de jours plus tard, le fait seul de la nomination de Férino au commandement de l'aile droite déterminera un de ces incidents caractéristiques de l'état de la discipline à l'armée de Mayence, et que les épisodes de la campagne suivante feront se reproduire et se multiplier : Châteauneufrandon dénoncera Férino et Vandamme comme anti-fructidoriens.

Le 9 décembre, au reçu de l'ordre télégraphique du 7, Jourdan transmet à Masséna l'invitation de se rendre immédiatement à Zurich ; à partir du 13, Masséna sera à son nouveau poste, et tout de suite adressera au Directoire ses plaintes sur l'état de son armée ; il demandera en même temps des instructions précises sur les attributions de son commandement, qu'il considère comme celui d'une armée autonome et non d'une aile de l'armée de Mayence.

Jourdan s'occupe de concentrer immédiatement, entre Lahn et Nidda, ses forces disponibles. Ce mouvement terminé, il ne pourra présenter dans cette partie que le total dérisoire de trois demi-brigades et de douze régiments de troupes à cheval ; encore ce rassemblement présente-t-il les plus sérieuses difficultés. « Comment puis-je faire exécuter le moindre mouvement à l'armée,

Digitized by Google

écrit-il au Directoire, puisque je ne puis la rassembler sans l'exposer à manquer de vivres, ou sans mettre ses chefs dans la nécessité de s'en procurer de force partout où ils pourront en trouver? (1) » Jusque-là, l'armée était restée distribuée le long du Rhin par tout petits détachements; si cette dispersion était funeste à l'instruction et à la discipline, elle permettait du moins de remédier à la nullité du service des subsistances en faisant vivre le soldat chez l'habitant. Il s'agit de rétablir ce service sur la rive droite, dans une région que la guerre a totalement épuisée : le seul moyen que Jourdan aperçoive consisterait à faire payer en nature (grains et fourrages) les contributions dues par les quatre nouveaux départements de la Meuse-Inférieure, des Deux-Nethes, de l'Ourthe et de Sambre-et-Meuse; ces denrées seraient délivrées à l'ordonnateur en chef pour les besoins de l'armée. Il resterait ensuite à assurer, par des réquisitions, la distribution de la viande, interrompue sur la rive gauche parce que l'armée y avait été remise sur le pied de paix, et sur la rive droite parce que le soldat y mangeait à la marmite de l'habitant.

Dans ces conditions difficiles, quinze jours seront nécessaires pour la concentration projetée ; à peine Saint-Cyr l'a-t-il esquissée en portant le long de la Nidda les brigades Sorbier, Leval et Legrand (2) que le mouvement se trouve arrêté par la nouvelle, reçue le 13, de l'acceptation de l'ultimatum. En même temps, arrivent les ordres pressants envoyés le 9 par Schérer. Jourdan, se conformant à ces ordres, rend compte le 16 que, son quartier-général étant transféré à Strasbourg, son armée

(1) Lettre du 11 décembre.

(2) Ordres rédigés par l'adjudant-général de Billy le 9 décembre. *Gazette de Leyde*, 25 décembre : « Saint-Cyr, qui commande le centre, s'est porté le 10 et le 11 sur la Nidda, avec son infanterie; la cavalerie est encore en arrière..... »

Digitized by Google

se composera désormais de quatre divisions actives stationnées sur le Haut-Rhin; de la 5e division active, employée au blocus d'Ehrenbreitstein, et dont Soult va prendre le commandement; de la 6e, formant les garnisons des places, d'Andernach à Dusseldorf; et d'une division de cavalerie, sur la Lahn. Il attend avec impatience les renforcements promis, de huit demi-brigades françaises et de six demi-brigades suisses et prend, là-dessus, au sérieux les assurances de Schérer qu'il ne sait pas données dans l'émotion de la dernière crise et sous l'impression particulière causée par les nouvelles de Livourne, relatives au débarquement napolitain (1).

Cependant ce premier remuement de l'armée de Mayence va prendre fin avec l'alerte qui l'avait causé et, de nouveau, le calme qui renaîtra à Paris dans les esprits laissera les choses de cette armée retomber dans le précédent état. Dès le 11, le télégraphe apporte la nouvelle que la Députation d'Empire à Rastadt et avec elle le commissaire impérial autrichien ont adhéré à l'ultimatum français. Schérer conclut de là qu'une offensive autrichienne sur le Rhin devient improbable (2); en effet, comment admettre que l'Empereur viole lui-même la neutralité déclarée de l'Empire ? Il faut attendre de préférence l'ouverture des hostilités sur le Rhin suisse et sur l'Adige; or, Schauenbourg fait savoir que devant lui les Autrichiens ne bougent pas (3); sur l'Adige, même « étonnant engourdissement (4). »

---

(1) « La lecture de cette lettre me combla de joie. Elle me fit augurer le retour de ces jours prospères dont le souvenir était également cher au général et à l'armée. Dans le transport d'enthousiasme qu'elle me fit éprouver, je m'écriai en présence de plusieurs officiers : « Si le ministre tient ses promesses, avant la fin de la campagne, je serai à Vienne ! » (*Précis*, page 32.)

(2) Lettre du 11 décembre à Jourdan.

(3) Lettre du 10 décembre au Directoire.

(4) Moreau à Joubert, 11 décembre.

Digitized by Google

Le nouveau commandant en chef de l'armée autrichienne d'Italie, le prince Frédéric d'Orange, vient d'arriver au quartier général de Padoue (1). Ce prince, bien qu'âgé seulement de 24 ans, a fait une bonne partie de la guerre de la Révolution, en commandant le corps hollandais dans l'armée coalisée, en combattant contre Jourdan à Fleurus, et en servant comme général de brigade sous les ordres de l'archiduc Charles, pendant la campagne de 1796. Passé ensuite à Londres, puis rappelé à Vienne lors de l'incident Bernadotte et destiné dès lors au commandement de l'armée d'Italie, il a reçu au mois de novembre le grade de *feldzeugmeister*, au lieu de celui de feld-maréchal-lieutenant qu'il portait précédemment. Dans ce nouveau grade, il reprend des mains du général de Wallis le commandement en chef de l'armée (2).

Impatient de commencer de suite les opérations, il mêle aux travaux d'inspection et d'état-major auxquels il s'applique des préoccupations particulières au sujet

---

(1) Le prince d'Orange quitte Vienne le 17 novembre. D'après les détails de son voyage rapportés par Crossard (vol. II, page 46), on peut admettre qu'il arrive à Padoue le 29 du même mois.

(2) « Le comte Olivier de Wallis, dont le colonel Zach était le quartier-maître général, la commandait alors. En demeurant à ce quartier général, le prince avait trop de délicatesse pour ne pas sentir la difficulté de sa position. Il venait montrer à un général que d'anciens titres militaires et des qualités personnelles rendaient estimable, le successeur que la Cour lui donnait. Cependant, il faut le publier à la louange du comte de Wallis, ses manières envers le Prince furent d'une prévenance et d'un empressement digne de l'homme de cour le plus poli. Il y mit même de la grandeur d'âme; car, quoiqu'il eût la fierté et la raideur des grands seigneurs allemands, il voulait qu'on s'aperçut qu'il déférait à la naissance du prince. Malgré son âge, il affecta de reconnaître une supériorité de talents dans son successeur : cet énorme sacrifice, fait par l'amour-propre, honore sans doute celui qui eut la force de le faire.

Le prince, d'autant plus contraint que le comte était résigné, se pressa de recueillir les notes qu'il n'appartenait qu'à l'état-major de lui

Digitized by Google

des Napolitains. Wallis avait reçu la défense de s'engager sans des ordres exprès venus de Vienne; quant à lui, ses instructions, rédigées par Thugut, lui recommandent la prudence dans les mouvements et restent muettes sur le sujet du concours à donner aux Napolitains (1). Il a signalé cette lacune et sollicité des éclaircissements, qui ne lui ont pas été donnés; ignorant d'ailleurs ce qui se passe à Naples, il a fait écrire par le colonel Zach au comte Maurice Dietrichstein, aide de camp, ami et confident du général Mack (2). Averti par les nouvelles publiques de l'entrée de Mack en territoire romain, il s'adresse de nouveau à Vienne, le 12 décembre, et demande, en termes pressants, des instructions. Thugut, tout en convenant que l'attaque prématurée des Napolitains sert grandement les intérêts français (3), lui répondra par une défense formelle d'entrer en campagne.

---

livrer. Il confia ce travail au lieutenant-colonel Veyrother, dont nous avons déjà fait remarquer les talents. Cette prédilection déposa dans le cœur du colonel Zach, homme d'un caractère jaloux, le venin qu'il distilla depuis sur ceux que le prince avait distingués.... » (*Mémoires militaires du baron de Crossard*, tome II, pages 30-31.)

(1) Article 2 des *Instructions* : « S. M. s'en remet aux lumières et à la sagesse de S. A. S., persuadée que dans les mouvements qu'elle croira à propos de faire faire aux troupes sous ses ordres, elle combinera la nécessité de se mettre en mesure contre toute attaque imprévue avec l'attention de ne pas provoquer l'ennemi inutilement avant le temps par des dispositions menaçantes, qui ne seraient pas commandées par des avantages majeurs qui doivent en résulter pour la sûreté des États et de l'armée de S. M ». (*Vertrauliche Briefe*, vol. II, p. 131.)

(2) Crossard, *Mémoires*, vol. II, page 53.

(3) « La levée de boucliers inconsidérée de la Cour de Naples est très fâcheuse pour la cause générale, et ses suites probables peuvent le devenir encore davantage en détruisant beaucoup de facilités que nous aurions eues sans cela et nous ôtant une partie essentielle des moyens qu'on eût pu conserver, si l'on avait voulu attendre le moment favorable pour une attaque générale et bien combinée..... » (Lettre du 21 décembre.)

Digitized by Google

L'attitude des députés autrichiens à Rastadt a laissé deviner par avance ce mot d'ordre, et le Directoire sait qu'il peut compter sur un dernier délai. Dès le 13 décembre, fort de cette assurance, il porte devant les Conseils un nouveau message, amplification de celui qu'il leur adressait le 6; ce factum, où se trouvent résumés tous les griefs signalés par Ginguené, Eymar et Lacombe-Saint-Michel dans leur correspondance des mois précédents, tend à réchauffer contre *les rois* le sentiment révolutionnaire et prépare à brève échéance un autre message, relatif aux crédits extraordinaires dont le Directoire a besoin. Le 14, tandis que la nouvelle de la déclaration de guerre parvient à Turin, la nouvelle de la démission de Joubert arrive à Paris; les Directeurs, collectivement, puis Barras, Larevellière et Merlin, à titre privé, écrivent au général que cette démission n'est pas acceptée et qu'il est maintenu à la tête de l'armée d'Italie. Les lettres de Championnet ont fait connaître le succès de Terni (27 novembre) et de Fermo (28 novembre); ces nouvelles rassurent tout à fait Schérer sur le sujet de l'offensive autrichienne. « Il faut, écrit-il à Joubert, que les Autrichiens ne soient pas prêts ou aient eu peur puisqu'ils n'ont osé remuer. J'avais toujours cru qu'ils ne s'ébranleraient que dans le cas où les affaires de Naples tourneraient à leur faveur. Jusqu'à présent il n'y a pas eu de quoi remuer (1)..... » Le 16, les Directeurs annoncent aux Conseils la prise de Turin par un message que suivent plusieurs discours, mêlés d'apostrophes à Joubert (2), puis la Réso-

(1) Lettre du 17 décembre.

(2) « C'était à toi, brave Joubert, et à l'armée dont le commandement t'est confié, qu'était réservée la gloire de briser les chaînes des Sardes. Vous remplirez cette tâche glorieuse et vous aurez bien mérité de l'humanité.

« Il te reste encore des lauriers à cueillir. Le succès de tes premières

Digitized by Google

lution, *que l'armée d'Italie a bien mérité de la Patrie*; mettant ensuite à profit la disposition favorable des esprits, ils introduisent devant le Corps Législatif un rapport sur les recettes de l'an VII, sur les dépenses, et sur le déficit général, nécessitant de nouvelles sources de perception.

Sans chercher cette fois à masquer sa faiblesse, l'Exécutif en montre les causes profondes et s'avoue menacé par elle jusque dans son existence de gouvernement : « ..... Quant au milieu de nombreux et urgents besoins on se voit condamné par la pénurie à consentir à des conditions onéreuses, quand le défaut d'équilibre entre la recette et la dépense inspire de la défiance aux citoyens probes, de l'audace aux hommes avides et intrigants, la surveillance et l'économie deviennent plus difficiles par les causes mêmes qui semblent les rendre plus nécessaires. Mais il est une influence bien plus funeste et plus vaste encore, que le discrédit ne peut manquer d'exercer, s'il se prolonge : il ranimera de toutes parts les espérances et les efforts des ennemis de la République, il rendra aux factions leur activité meurtrière ; il préparera des commotions nouvelles ; et nul ne peut prévoir quelles seront l'étendue, la durée et la fin des désastres intérieurs qu'il doit amener.

« Citoyens représentants, on doit compter le déficit des recettes publiques au nombre des causes auxquelles on a dû la ruine du despotisme monarchique : vous ne souffrirez pas que les amis de la royauté ou de l'anarchie fondent plus longtemps, sur un déficit semblable, l'espoir de la chute du gouvernement républicain. »

Cet appel, pour ainsi dire désespéré, ira se perdre dans le tumulte des débats parlementaires; le Directoire,

---

armes, comme général d'armée, nous est le sûr garant que tu rempliras honorablement cette tâche... » (Discours de Chabert.)



Digitized by Google

pris entre les ennemis du dedans et les ennemis du dehors, attendra en vain des uns les moyens de combattre les autres; et cependant, ses armées sans ressources, ses généraux sans instructions agissent en Italie; les Napolitains se débandent devant les soldats de Macdonald; l'initiative de Championnet, à Rome, détermine des événements.

(*A suivre.*) M.

---

Digitized by Google

LA

# GUERRE DE 1870-1871

## La journée du 6 août en Alsace.

### BATAILLE DE FRŒSCHWILLER (*Suite*).

### III. — ENGAGEMENT GÉNÉRAL.

#### § 1er. — *Le XIe corps attaque de front et de flanc l'aile droite française.*

a) *Préparation de l'attaque.* — Sur les instances réitérées du général de Kirchbach, le général de Bose lui avait fait répondre « qu'il n'abandonnerait pas le Ve corps (1) ». La *42e* brigade, qui avait achevé son rassemblement à la lisière occidentale du bois Westerholtz, et qui comprenait le *88e* et deux bataillons (2e et 3e) du *82e* (2), fut envoyée au soutien de la *41e* et scindée, comme elle, en deux groupes. Les 1er et 2e bataillons du *88e* furent portés sur Spachbach par le ravin d'Oberdorf; le 3e bataillon de ce régiment et les deux bataillons disponibles du *82e* furent dirigés au Nord de Gunstett, derrière le mamelon 223, pour servir de réserve à la *21e* division. Le *14e* hussards vint se placer près de ce dernier groupe.

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 236.

(2) Le 1er bataillon du *82e* était de garde au quartier général du Prince royal, à Soultz.

Digitized by Google

En outre, le général de Bose appela à Gunstett l'artillerie de corps et celle de la *22e* division et chargea cette division « d'attaquer la droite de la position ennemie (1). » Vers 11 h. 30, les quatre batteries de la *22e* division, après avoir contourné le bois Westerholtz par le Sud, s'établissent sur le mamelon 223, au Nord de Gunstett : trois au Nord des batteries de la *21e* division, face à Wœrth et à Spachbach ; la quatrième intercalée dans celles-ci (2). Peu après arrive l'artillerie de corps, dont deux batteries s'établissent à l'aile droite de celles de la *21e* division, deux autres dans les intervalles encore existants ; les deux dernières sont conservées en réserve, faute d'espace, sur les pentes Est du mamelon (3). A midi, douze batteries du XIe corps tirent contre le Nieder-Wald et les hauteurs au Nord et au Sud de cette forêt et préparent la voie à l'infanterie.

Le général de Gersdorff, commandant la *22e* division, chargé d'attaquer la droite de la position française, dispose immédiatement de quatre bataillons de la *43e* brigade : les 1ers et 2es des *32e* et *95e* (4). Il dirige les deux bataillons du *32e* vers l'extrémité Sud de Gunstett, puis, par Dürrenbach, sur Morsbronn ; les deux bataillons du *95e* « plus à droite sur la ligne de bataille de la *21e* division (5) ». La *44e* brigade suit la *43e* par un chemin

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 237.

(2) Hoffbauer, *loc. cit.*, page 44.

(3) Hoffbauer, *loc. cit.*, page 45.

(4) Le 3e bataillon du *32e* avait été désigné pour occuper Surbourg, mais son chef, de sa propre initiative, ne laissa en ce point qu'une compagnie et suivit la *44e* brigade avec les trois autres.

Le 3e bataillon du *95e* avait été envoyé en reconnaissance avec le *13e* hussards vers la forêt de Haguenau. Ce bataillon et ce régiment marchèrent au canon à la suite de la *41e* brigade, ne laissant en observation au Sud de Surbourg qu'un escadron.

(5) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 249.

Digitized by Google

forestier au Sud de la route de Surbourg à Gunstett ; le général de Schkopp, qui la commande, engage, de sa propre initiative, le *94e*, qui tient la tête, dans la direction de Dürrenbach. Mais le général de Gersdorff lui envoie, sur ces entrefaites, l'ordre de « s'établir en réserve à Gunstett (1) ». Le général de Schkopp, « afin de ne pas replier des troupes déjà engagées (2) », prend la responsabilité de laisser le *94e* poursuivre sa marche sur Dürrenbach ; d'autre part, pour se conformer aux instructions du général commandant la *22e* division, il porte le *83e* sur Gunstett où vient s'établir également le 3e bataillon du *95e* (3). De sa personne, le général de Schkopp se met à la tête du *94e*, disposant ainsi, pour exécuter par Morsbronn l'attaque de flanc contre la droite de la position ennemie, des trois bataillons de ce régiment, de deux bataillons trois quarts du *32e*, de la compagnie de pionniers de la *22e* division et de trois escadrons du *13e* hussards.

b) *Attaque de front du XIe corps contre l'aile droite française.* — Vers midi, le général de Bose se détermine à exécuter une double attaque de front contre l'aile droite française : la première, partant de Spachbach, et dirigée sur le secteur boisé oriental du Nieder-Wald ; la deuxième, débouchant du pont de Gunstett, et ayant pour objectif les hauteurs de la ferme Lansberg. Ces deux attaques seront soutenues par le mouvement enveloppant exécuté par les troupes du général de Schkopp, par Dürrenbach et Morsbronn.

A ce moment, la situation des éléments du XIe corps qui prennent part à l'attaque est la suivante :

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 251.

(2) *Ibid.* On observera que le *94e* n'était pas encore engagé au moment où le général de Schkopp reçut cet ordre.

(3) C'était un « compromis que l'on peut hardiment taxer de faute « contre la discipline ». (Général Bonnal, *loc. cit.*, page 308.)

Digitized by Google

*XI^e corps.*

| | |
|---|---|
| 1^re *ligne.* — *41^e brigade.* | Les 6 bataillons des *80^e* et *87^e* dispersés en tirailleurs, le long de la rive gauche de la Sauer, depuis et y compris Spachbach, jusqu'au saillant Sud de Gunstett. Le 2^e bataillon du *50^e* (V^e corps) se trouve avec la *41^e* brigade. |
| 2^e *et* 3^e *lignes.* — *42^e brigade.* | *82^e* (2^e et 3^e bataillons) en réserve au Nord de Gunstett, avec le 3^e bataillon du *88^e* et le *14^e* hussards.<br>*88^e* (1^er et 2^e bataillons, rassemblés à l'Est de Spachbach). |
| *43^e brigade.* | *95^e*, rassemblé à l'Est de Gunstett.<br>*32^e*, en marche sur Dürrenbach et Morsbronn. |
| *44^e brigade.* | *83^e*, se dirige à l'Est de Gunstett.<br>*94^e*, en marche de Dürrenbach sur Morsbronn avec 3 escadrons du *13^e* hussards. |

Toute l'artillerie du XI^e corps est en position (sauf 2 batteries) sur le mamelon 223, au Nord-Ouest de Gunstett.

D'autre part, les troupes de la division de Lartigue, qui vont avoir à supporter le choc du XI^e corps, sont réparties ainsi qu'il suit :

Le 3^e régiment de zouaves (1^re brigade) occupe toujours le Nieder-Wald : son 1^er bataillon, à la lisière Sud-Est, a déployé ses quatre premières compagnies, les 5^e et 6^e restant en réserve dans une clairière ; son 2^e bataillon occupe la lisière orientale du secteur boisé qui borde la route de Haguenau ; son 3^e bataillon est venu se rassembler en seconde ligne entre la lisière Nord du Nieder-Wald et le Petit Bois situé au Sud d'Elsashausen. La défense de ce bois est confiée au 2^e bataillon du 56^e, placé sous les ordres du colonel du 3^e zouaves, et dont les quatre compagnies de gauche sont établies au saillant Est, les deux autres restant en réserve dans un carrefour. L'accalmie qui s'est produite dans le combat a permis de reconstituer en partie les unités désunies par les engagements précédents sous bois.

Le 3^e régiment de tirailleurs (2^e brigade) a ses trois

Digitized by Google

bataillons, moins deux compagnies, déployés en une ligne mince qui s'appuie à gauche à la ferme Lansberg et se prolonge vers le Sud, parallèlement et à une distance moyenne de 600 mètres de la route de Haguenau. Les tirailleurs des trois bataillons sont embusqués derrière les talus de cette route et dans une houblonnière voisine du pont de Gunstett.

A leur gauche sont déployées les 3e, 4e, 5e et 6e compagnies du 1er bataillon de chasseurs dont les 1re et 2e compagnies sont en soutien de l'artillerie divisionnaire.

A droite du 3e régiment de tirailleurs, et au Sud-Est de la cote 222, le long du chemin creux qui conduit d'Elsashausen à Morsbronn, se trouve le 3e bataillon du 56e de ligne (1re brigade), ayant devant lui, à 300 mètres de la Sauer, une compagnie déployée en tirailleurs; puis, en avant et à droite, non loin de la route de Haguenau, le 1er bataillon du même régiment, également couvert par des tirailleurs.

A l'extrême droite de la division de Lartigue, Morsbronn est occupé par les 4e et 5e compagnies du 2e bataillon du 3e tirailleurs, sous les ordres du commandant Aubry; la 4e compagnie placée aux diverses issues du village, la 5e en réserve dans le cimetière qui entoure l'église.

L'artillerie divisionnaire, qui a changé plusieurs fois de position pour se soustraire, mais sans y parvenir, aux effets écrasants du tir des batteries du XIe corps, est venue s'abriter derrière la crête à l'Ouest de la cote 222, d'où la batterie de mitrailleuses reprend le feu par intermittences.

Au Nord-Est du village d'Eberbach, sur la rive gauche du ruisseau, sont massés la brigade de cavalerie Michel (8e et 9e cuirassiers) et les 1er et 3e escadrons du 6e lanciers, moins deux pelotons envoyés en reconnaissance sur Morsbronn.

Enfin, la compagnie du génie est reléguée au convoi dirigé sur Reichshoffen.

Digitized by Google

Dix bataillons, d'un effectif moyen de 700 hommes, neuf escadrons et trois batteries vont donc avoir à lutter contre le XI^e corps presque tout entier (24 bataillons, 7 escadrons, 14 batteries), disproportion numérique énorme qui avait permis à l'ennemi d'entreprendre un mouvement enveloppant par le Sud, dont le commencement d'exécution n'avait pas échappé, il est vrai, au général de Lartigue.

Vers 10 heures (1), en effet, le colonel d'Andigné, chef d'état-major de la 4^e division, était allé en personne prévenir le maréchal de Mac-Mahon que le combat d'artillerie était devenu très pénible pour les trois batteries divisionnaires; que des masses d'infanterie, très supérieures en nombre, s'étaient portées en avant, empêchant tout progrès, et que les mouvements que l'on apercevait à très grande distance indiquaient l'intention de l'ennemi de tourner l'aile droite française. Le Maréchal lui répondit « de rapporter au général de « Lartigue l'ordre de tenir ferme, de lui rappeler que « la brigade de cuirassiers est à sa disposition et de « recommander de ménager les munitions de nos mi- « trailleuses (2) ».

Vers midi 30, les deux attaques de front du XI^e corps se prononcent simultanément :

1° A Spachbach, les 1^er et 2^e bataillons du *88^e*, formés en colonnes de compagnie, franchissent la Sauer et entraînent avec eux les fractions des *80^e* et *87^e*, réunies sur ce point après l'échec qu'elles avaient subi dans la matinée (3). Les batteries du XI^e corps avaient préparé cette

(1) Heure indiquée par l'Historique de la 4^e division. Il était probablement plus tard, d'après la suite même de cet Historique.

(2) Historique de la 4^e division, rédigé par le colonel d'Andigné.

(3) « Les attaques de front du XI^e corps, débouchant sur la rive droite de la Sauer en un petit nombre de points, nous suggèrent une observation relative à la rapidité d'évolutions d'une infanterie réputée

Digitized by Google

nouvelle attaque du Nieder-Wald par un tir violent qui avait obligé les 1er et 2e bataillons du 3e zouaves à rétrograder dans l'intérieur du bois, de sorte que la lisière n'était plus que faiblement garnie. Le mouvement de l'ennemi, à travers les prairies qui bordent la Sauer, se fit sous un feu trop faible pour que cette masse de cinq bataillons environ put en être arrêtée et la première ligne pénétra, presque d'un seul élan, dans le secteur boisé.

Le 2e bataillon du 3e zouaves est refoulé jusqu'au sommet de ce secteur où il parvient à se maintenir grâce l'appui des 1re et 2e compagnies, puis des quatre autres compagnies du 2e bataillon du 56e qui s'engage ainsi en deux échelons sur sa gauche, partie dans le Nieder-Wald, partie au Nord de la lisière.

Un combat d'une intensité extraordinaire s'engage dans la partie Nord-Est de la forêt où quatre compagnies du 3e bataillon du 3e zouaves viennent, à leur tour, renforcer le 2e bataillon. L'ardeur de la lutte, l'épaisseur du fourré, la nature accidentée du sol amènent bientôt le mélange de toutes les compagnies rendent impossible toute direction et toute action d'ensemble. A plusieurs reprises, les Allemands cherchent à s'emparer du saillant situé vis-à-vis du Petit Bois (1);

---

lourde et ne sachant se mouvoir que d'une façon rigide. Grand fut l'étonnement des officiers français postés au plateau du Lansberg, lorsqu'ils virent, vers midi un quart, un noir fourmillement de Prussiens déboucher du pont de Gunstett à la course, avec toutes les apparences du désordre.

« De cette fourmilière se dégageaient, comme par enchantement, des colonnes de compagnie allant former, sans hésitation et à une allure rapide, un dispositif très régulier..... L'infanterie allemande savait déjà évoluer par les moyens les plus simples et les plus rapides, alors que nous étions encore rivés aux mouvements processionnels du XVIIIe siècle ». (Général Bonnal, *loc. cit.*, page 315.)

(1) Il s'agit du petit bois situé au Sud d'Elsashausen et au Nord du Nieder-Wald. On l'appellera dorénavant le « Petit Bois ».

Digitized by Google

toutes leurs tentatives échouent devant l'intrépidité des zouaves dont les officiers, le capitaine de Saint-Sauveur en particulier, donnent le plus brillant exemple.

Malgré leur supériorité numérique, presque du double, les Allemands n'arrivent pas à pénétrer plus avant dans le bois; la lutte, caractérisée d'abord par des engagements partiels, alternativement offensifs et défensifs, dégénérera en un combat de pied ferme et restera stationnaire jusqu'au moment où le gros du XI^e corps envahira plus tard le Nieder-Wald par sa lisière Sud.

2° L'attaque qui débouche de Gunstett se décompose en deux :

a) A gauche..

1^re *ligne.* — Les six premières compagnies du *95^e* se portent de Gunstett, par le Bruck-Mühl, sur Eberbach. A leur gauche marchent les 6^e et 8^e compagnies du *87^e*. Ces troupes refoulent devant elles les tirailleurs du 3^e turcos et quatre compagnies du 1^er bataillon de chasseurs, et s'engagent en partie, face à la lisière Sud-Est du Nieder-Wald, contre le 1^er bataillon du 3^e zouaves.

2^e *ligne.* — 3^e, 4^e, 7^e compagnies du *87^e* prennent position sur la route de Haguenau à Wœrth, ayant derrière elles les 3^e, 4^e, 10^e, 11^e compagnies du *80^e*.

*A la garde du pont de Gunstett.* — La 5^e compagnie du *87^e*.

b) A droite...

Le *11^e* bataillon de chasseurs marche sur la ferme Lansberg (Albrechtshaüserhof), suivi de la 2^e compagnie du *95^e*, obligeant les fractions avancées du 3^e tirailleurs à rétrograder vers la crête.

L'artillerie de la division de Lartigue se met en batterie à la cote 222 pour arrêter les progrès de cette attaque, mais elle est obligée bientôt de se retirer en raison du feu écrasant de l'artillerie du XI^e corps. « A partir de ce moment, il ne s'agit donc plus que de

Digitized by Google

« chercher des positions défilées de la grande batterie « de Gunstett et permettant de tirer sur l'infanterie (1) ».

Bientôt, il devient impossible aux tirailleurs français « de tenir dans les 200 à 300 mètres de prairies qui sé- « parent la route du ruisseau. Le feu de mousque- « terie dure quelque temps, mais de nouvelles troupes « allemandes garnissent les pentes de la rive gauche « et la disproportion numérique force nos hommes, déci- « més par ces différents étages de feux, à reculer jus- « qu'aux pentes boisées occupées depuis le matin (2). »

Là, par ses feux rapides, le 3e régiment de turcos arrêtera longtemps l'ennemi et ce n'est qu'au prix de longs efforts que les Allemands parviendront à prendre pied sur le plateau. Il en sera de même sur la lisière Sud-Est du Nieder-Wald, où quatre compagnies du 1er bataillon du 3e zouaves luttent avec la plus grande énergie contre six compagnies du *95e*, soutenues en arrière par trois compagnies du *87e* et quatre du *80e*. Là, sont tués les capitaines Parson, Bruguerolle, Gaillard de la Roche, celui-ci déjà blessé, le sous-lieutenant Perotel; le sous-lieutenant Berthelet est frappé de huit balles.

c) *Attaque de flanc du XIe corps par Morsbronn.* — Les troupes du général de Schkopp, après avoir franchi la Sauer et le Biberbach aux premiers ponts au Sud de Gunstett, se déployèrent face aux lisières Sud et Est de Morsbronn de la façon suivante :

En 1re ligne : 1er et 2e bataillons du *32e*, en ligne de colonnes de compagnie.

En 2e ligne et en échelon débordant à gauche : 2e et 3e bataillons du *94e*, ayant chacun deux colonnes de

---

(1) Rapport du capitaine Ducasse, commandant la 11e batterie du 12e, sur la journée du 6 août, daté de Froville, 11 août.

(2) Historique de la 4e division du 1er corps, par le colonel d'Andigné.

Digitized by Google

compagnie, suivies par un demi-bataillon en réserve de bataillon.

En 3e ligne : les trois compagnies disponibles du 3e bataillon du *32e*.

En arrière de la droite de la 1re ligne, les 9e et 12e compagnies du *80e* débouchaient par le Bruck-Mühl, tandis que le 1er bataillon du *94e* restait à la garde des ponts de Dürrenbach. Les trois escadrons du *13e* régiment de hussards couvraient le flanc gauche de l'attaque.

L'artillerie de la division de Lartigue canonna ces troupes pendant la traversée des ponts et pendant qu'elles prenaient leur formation de combat. « Malheu-« reusement, il ne nous était possible d'atteindre qu'un « fort petit nombre de bataillons qui, dès qu'ils recevaient « le moindre projectile, se dispersaient pour se reformer « plus au loin ou même disséminés en tirailleurs (1) ».

D'ailleurs, l'obligation de se défiler des batteries de Gunstett restreignait le choix des positions utilisables qui, toutes, manquaient de vues suffisantes pour permettre d'agir efficacement (2).

Le commandant d'état-major Warnet est envoyé au Maréchal pour lui apprendre que toutes les réserves de la 4e division sont engagées et qu'elle ne peut arrêter le mouvement enveloppant de l'aile gauche de l'ennemi.

Le lieutenant-colonel Broye, aide de camp du Maréchal, revient avec le commandant Warnet. « Il nous « apprend que la division Guyot de Lespart, du 5e corps, « marche depuis 4 heures du matin pour venir nous « rejoindre, et l'espoir qu'elle pourra arriver à temps et « que le reste du 5e corps la suit, nous décide à deman-« der à nos hommes de nouveaux efforts. Mes officiers

(1) Rapport du capitaine Ducasse.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

« et moi, nous courons annoncer aux divers comman-
« dants l'approche du 5e corps et porter l'ordre de
« tenir ferme (1). »

Mais les événements allaient se précipiter à l'extrême droite.

Deux compagnies seulement, les 4e et 5e du 2e bataillon du 3e tirailleurs, occupaient Morsbronn : l'une gardant les diverses issues du village, l'autre en réserve dans le cimetière qui entoure l'église. Le chef de bataillon, commandant Aubry, qui s'était établi dans le clocher,
« vit bientôt des masses profondes d'infanterie qui com-
« mençaient à tourner notre droite, en suivant les bois
« et à pénétrer sur les derrières de notre position (2). »
Il fit immédiatement prévenir le général Lacretelle, commandant la 2e brigade, qui vint lui-même à Morsbronn, monta au clocher et jugea toute la gravité de ce mouvement, auquel ces deux faibles compagnies, et même la 4e division, attaquée de front, étaient dans l'impossibilité de résister. Sur l'ordre du général, le commandant Aubry évacua le village avec sa petite troupe (3) et se porta, sous un feu très vif d'artillerie, dans la partie de la plaine qui se trouve entre le Biberbach et la route de Haguenau à Wœrth, cherchant à se lier aux compagnies de droite du 1er bataillon du 56e, vigoureusement engagées elles-mêmes dans la direction de Gunstett.

« S'étant bientôt aperçu que ces troupes faiblissaient,
« que le mouvement tournant des Prussiens s'accentuait
« de plus en plus, il battit lui-même en retraite, vint s'éta-
« blir dans le chemin creux qui mène de Morsbronn à

(1) Historique de la 4e division, par le colonel d'Andigné.

(2) Historique du 3e tirailleurs.

(3) Ce passage est en désaccord avec l'*Historique du Grand État-Major prussien*, aux termes duquel : « Le village de Morsbronn, faible-
« ment occupé par l'ennemi, est enlevé du premier élan par le 1er ba-
« taillon du 32e..... » (3e livraison, page 252.)

Digitized by Google

« Gunstett et envoya demander des ordres à M. le « général de Lartigue (1). »

Sur ces entrefaites, les troupes du général de Schkopp avaient continué leur marche sur Morsbronn évacué où le 1er bataillon du 32e était entré sans coup férir, tandis que le 2e bataillon du 32e s'établissait sur les pentes à l'Ouest du village. Elles exécutent alors un changement de direction à gauche pour se porter vers le Nord-Ouest et faire tomber ainsi, en la prenant de flanc et à revers, toute la ligne de défense de la division de Lartigue. Le 56e de ligne, placé à l'extrême droite (3e et 1er bataillons), ne recevait pas d'ordre du général de division qui ne voulait pas battre en retraite, mais le sentiment instinctif qui porte à se tourner face à l'ennemi faisait appuyer de plus en plus le 1er bataillon en arrière et à droite.

Le colonel Ména venait d'être frappé de six balles en essayant d'entraîner ses deux bataillons à une contre-attaque ; le lieutenant-colonel Souville était atteint de deux coups de feu, le commandant Niel tué. Les débris du 56e sont ramenés au Nord, à la défense du plateau et l'aile droite du 3e tirailleurs, qui vient d'être découverte par la retraite du 56e, se replie à son tour. Une masse confuse, où se trouvent mêlés chasseurs à pied, fantassins, tirailleurs, se forme obliquement au plateau, faisant face, autant que possible, aux deux attaques à la fois, depuis la pointe Sud du Nieder-Wald, jusqu'à un petit bouquet de bois au Sud-Est d'Eberbach. L'artillerie de la division de Lartigue, établie à l'Ouest de la cote 222, soutient vaillamment l'infanterie, en dirigeant ses feux sur l'adversaire qui commence à déboucher de Morsbronn. Les batteries ennemies de Gunstett cherchent à la réduire au silence, mais leur tir « a perdu beaucoup

(1) Historique du 3e tirailleurs.

Digitized by Google

de sa justesse, et les projectiles de leur vitesse, et ne cause aucun mal (1). »

Malgré l'énergie admirable que déploient officiers et soldats, il faut reculer peu à peu devant des forces très supérieures, d'autant plus que les cartouches commencent à manquer. La ferme de Lansberg, à laquelle l'artillerie ennemie a mis le feu, est évacuée par la 4e compagnie du 1er bataillon de chasseurs.

D'autre part, les progrès rapides de la brigade de Schkopp font craindre au général de Lartigue de se faire enlever son artillerie et de laisser prendre à revers les fractions de sa division qui combattent face à l'Est. Il envoie en conséquence aux batteries l'ordre d'aller s'établir au Nord-Ouest d'Eberbach ; puis, pour permettre aux 1er et 3e bataillons du 56e de ligne, au 3e tirailleurs et au 1er bataillon de chasseurs d'effectuer leur retraite sur la rive droite de l'Eberbach, le général de Lartigue charge le colonel d'Andigné, son chef d'état-major, de prier le général Duhesme de mettre à sa disposition un régiment de cuirassiers de la brigade Michel (2).

---

(1) Rapport du capitaine Ducasse.

(2) Historique de la 4e division du 1er corps, par le colonel d'Andigné.

« Le général Duhesme, à qui son état de santé ne permettait plus de monter à cheval, me fit signe d'approcher de lui. « Au nom du Ciel, me dit-il, dites au général de Lartigue qu'il va faire une folie et faire détruire pour rien mes cuirassiers. »

— « Mon général, lui répondis-je, le général n'a plus d'autre moyen de sauver les débris de sa division, et d'ailleurs écoutez ces braves gens et dites s'ils consentiraient à revenir intacts après avoir été témoins d'un pareil désastre. J'aime trop la cavalerie pour ne pas préférer pour elle ce qui va se passer à la douleur de n'avoir rien fait; et je n'éprouve qu'un regret, c'est de ne pouvoir charger avec eux. »

Le général me comprit, essuya ses yeux d'un revers de main en disant : « Mes pauvres cuirassiers ! », et il me serra la main. Je ne l'ai plus revu ! » (Historique de la 4e division du 1er corps).

Digitized by Google

d) *Charge de la brigade de cuirassiers Michel.* — Cette brigade était disposée sur deux lignes, face à l'Est, dans le vallon formé par l'Eberbach, sur la rive gauche du ruisseau, entre le Nieder-Wald et le chemin de Gunstett à Eberbach (1).

La 1re ligne était formée des quatre escadrons du 8e cuirassiers ;

La 2e ligne, des trois escadrons disponibles du 9e cuirassiers (2) et des 1er et 3e escadrons du 6e lanciers.

La brigade exécute d'abord une conversion à droite pour se placer face au Sud-Est, puis se porte en avant, pour gagner le plateau, en laissant à sa droite le petit bois d'Eberbach. Mais elle n'a pas l'espace nécessaire pour rester dans sa formation primitive, en bataille sur deux lignes, et elle rompt en colonne serrée (3). C'est dans cet ordre qu'elle gravit au petit trot les pentes occidentales du ravin où elle stationnait.

Le général Michel, accompagné du colonel de la Rochère, du 8e cuirassiers, va prendre les ordres du général de Lartigue. Celui-ci leur indique, dans la direction du Sud-Est, les troupes du général de Schkopp qui commencent à déboucher au Nord de Morsbronn, dans la formation suivante :

Le 1er bataillon du *32e* a deux compagnies (2e et 4e) sur les pentes au Nord de Morsbronn; deux encore dans les rues du village (1re et 3e). A sa gauche, les deuxièmes bataillons du *32e* et du *94e* s'avancent, l'un

---

(1) D'après le rapport du général Duhesme sur la division de cavalerie du 1er corps dans la journée du 6 août, le général de Lartigue lui fit demander « de mettre à sa disposition *un* régiment de cuirassiers ». Le général Michel chargea tout d'abord avec le 8e cuirassiers que le général Duhesme fit appuyer peu après par le 9e cuirassiers.

(2) Le 1er escadron du 9e cuirassiers était à la garde des bagages de la division de cavalerie du 1er corps.

(3) Rapport du général Michel.

Digitized by Google

en ligne de colonnes de compagnie, l'autre en ligne de demi-bataillons. Plus à gauche encore se trouve la compagnie de pionniers de la 22e division. Les 3es bataillons du *32e* et du *94e* ont été arrêtés au Sud de Morsbronn; les 9e et 12e compagnies du *80e*, venant par le Bruck-Mühl approchent de l'entrée Nord du village. La première ligne riposte à la fusillade qu'ont ouverte sur elle des groupes de tirailleurs occupant le petit bois d'Eberbach.

Le terrain sur lequel allait charger la brigade de cuirassiers Michel et qui sans doute n'avait pas été reconnu, « était particulièrement défavorable à l'ac- « tion de la cavalerie ; des rangées d'arbres, des « souches coupées à fleur de sol, de profonds fossés « mettaient obstacle au mouvement de masses com- « pactes, tandis que les pentes adossées et d'ailleurs « complètement découvertes des collines ménageaient « à l'infanterie toute l'action de son feu (1) ». Dès que le 8e cuirassiers apparaît sur le plateau, il est criblé de balles sur son flanc gauche par des fractions ennemies qui avaient atteint à ce moment la croisée des chemins Frœschwiller-Morsbronn et Gunstett-Eberbach et reçoit des obus lancés par l'artillerie du XIe corps. Le régiment supporte ce feu « avec un admirable courage » (2). Il tente de se déployer, mais un bouquet de bois fait refluer les deux escadrons de droite sur la gauche (3) et il ne reste plus le temps d'achever le déploiement « qui, du reste, aurait été impossible devant le feu qui « nous atteignait déjà » (4). La charge a donc lieu sur un front de deux escadrons environ (5).

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 253.
(2) *Ibid.*
(3) Rapport du général Duhesme.
(4) Rapport du général Michel.
(5) Rapport du général Duhesme. « Pour rendre plus difficile encore



Digitized by Google

La direction est prise sur les 2e et 4e compagnies du *32e*, qui prenaient leur formation de combat de part et d'autre du débouché Nord de Morsbronn et qui étaient plus visibles que les 2es bataillons du *32e* et du *94e*, encore masqués par les vignes et les vergers situés plus à l'Ouest. Ces deux compagnies « se réfugièrent immé-« diatement dans les houblonnières ou regagnèrent les « lignes de droite et de gauche; la charge, dont l'impé-« tuosité ne permettait plus un changement de direc-« tion, passa donc à travers un espace vide, au milieu « des feux croisés de l'ennemi » (1). Le 8e cuirassiers était soumis, en effet, à gauche, à la fusillade du 1er bataillon du *32e*; à droite, à celle des 2es bataillons des *32e* et *94e*, dont les compagnies avaient fait un quart de conversion à droite. Néanmoins, la charge continue « avec la plus impétueuse énergie et descend comme « un torrent sur Morsbronn » (2).

Là, le régiment se divise. Quelques fractions des 1er et 3e escadrons se précipitent sur l'infanterie et renversent une partie des tirailleurs de la 2e compa-

---

« ce déploiement *à tiroirs* de la colonne serrée, comme il existait dans « notre ancien règlement, le terrain sur lequel arrivait la brigade « était parsemé d'obstacles et couvert d'arbres dont les branches, « très basses, arrêtaient les cuirassiers. Quelques escadrons cepen-« dant purent arriver en ligne..... » (Quelques épisodes de la charge de Morsbronn, par un témoin oculaire. *Revue de cavalerie*, août 1887, page 478).

(1) Rapport du général Michel.

L'*Historique du Grand État-Major prussien* dit, au contraire (3e livraison, page 254) : « Ces troupes auraient pu trouver un appui dans « les vignes ou les houblonnières voisines ; plus en avant, quelques « rangées d'arbres leur offraient également un abri à portée; néan-« moins, elles attendent de pied ferme la téméraire attaque des cui-« rassiers, sans recourir ni aux carrés, ni même aux groupes de tirail-« leurs, et dans la formation qui comportait l'action la plus efficace de « leurs feux ».

(2) Historique du 8e cuirassiers, page 269.

Digitized by Google

gnie du *32e*. La majeure partie de ces deux escadrons saute sur la route placée en contre-bas, où beaucoup de chevaux s'abattent, et s'engage à fond de train dans l'étroite et longue rue de Morsbronn; des maisons déjà occupées, les Allemands les fusillent à bout portant (1).

« Les cuirassiers qui peuvent arriver au bout du « village, malgré le feu et les cadavres d'hommes et de « chevaux amoncelés dans la rue, sont arrêtés par une « barricade et sont obligés de faire demi-tour sous le « feu. Les 4e et 5e escadrons tournent le village (par le « Nord), se reforment sous la mitraille pour charger « encore dans le fond du ravin.....

« Ils font des trouées dans les houblonnières où « culbutent cavaliers et montures; ils chargent, ils « chargent encore, et balaient dans la plaine, jusqu'à « Dürrenbach et Walbourg, tout ce qui se rencontre devant eux (2). »

Le général Duhesme avait fait appuyer de près la charge du 8e cuirassiers par le 9e, et les 1er et 3e escadrons du 6e lanciers avaient suivi, sur l'initiative du capitaine Pouet qui les commandait (3).

Grâce au répit que lui a procuré l'attaque du 8e cuirassiers, le 9e a eu le temps de se déployer, et charge à son tour, les deux escadrons de lanciers formant

---

(1) 1re et 3e compagnies du *32e*.

(2) Historique du 8e cuirassiers, page 270.

(3) « Voyant les cuirassiers bondir à la charge, le capitaine Pouet « se retourna vers ses hommes et, mettant le sabre au clair, il leur dit « avec la plus belle énergie : « Mes amis, nous ne pouvons pas rester « en place ici; il nous faut courir au secours et à l'aide de nos bons « camarades les cuirassiers. » (Notes données à la Section historique par le capitaine Quirot, attaché à l'état-major de la 2e brigade de la division de cavalerie du 1er corps).

Voir aussi : Commandant Urdy. *Souvenirs d'un officier de lanciers.* Paris, Lavauzelle, 1901, page 98.

Digitized by Google

deuxième ligne, en arrière et à gauche. La direction est prise sur les fractions de gauche des troupes du général de Schkopp. La compagnie de pionniers de la 22e division, établie dans un vaste bâtiment, au saillant Ouest de Morsbronn, ouvre le feu à 250 mètres, appuyée à droite par la 8e compagnie du 32e et les compagnies voisines qui ont fait un demi à gauche. La charge continue néanmoins; cuirassiers et lanciers obliquent à gauche pour s'engouffrer dans la grande rue qui traverse Morsbronn de l'Ouest à l'Est et dont les maisons et enclos sont occupés par des fractions du 3e bataillon du 94e.

« C'est là qu'eut lieu la grande tuerie; ces malheu-
« reux cavaliers, entassés, serrés, dans un chemin
« encaissé, sont fusillés à bout portant par des fantassins
« postés dans les jardins qui dominent la route; il n'y
« avait pas de lutte, pas un ennemi à la portée des coups
« des cuirassiers; c'était un défilé sous la mitraille. Le
« chemin fut tellement encombré de cadavres de che-
« vaux et d'hommes que, le soir, la bataille terminée,
« lorsque les Prussiens voulurent y passer avec leurs
« prisonniers, ils furent obligés d'y renoncer (1) ».

Le colonel Waternau a un cheval tué sous lui; le maréchal des logis chef, Mansart, lui donne le sien..... On tente une sortie par le Sud du village, elle échoue; le colonel en tente une seconde par le côté Nord, elle échoue également; le colonel est démonté pour la seconde fois (2). Toutes les rues sont barricadées, même l'entrée de celle par où les cuirassiers ont fait irruption dans Morsbronn; ils tourbillonnent dans le village à la recherche d'une issue et sont presque tous mis hors de

(1) Quelques épisodes de la charge de Morsbronn. (*Revue de cavalerie, loc. cit.*)

(2) Historique du 9e cuirassiers, page 210.

Digitized by Google

combat ou pris. Une cinquantaine de cuirassiers du 8e, qui étaient parvenus à sortir sains et saufs de Morsbronn, sont aperçus, en arrivant sur les bords de l'Eberbach, par les trois escadrons du 13e hussards prussien, en marche vers le Nord. L'un de ces escadrons fait demi-tour et se dirige vers les cuirassiers, ralliés rapidement par un capitaine du 8e, secondé par un maréchal des logis chef.

« Ces cinquante hommes s'avancent au-devant des « hussards qui, malgré leur supériorité numérique, « n'osent pas encore les aborder. L'ennemi s'arrête et « semble attendre de pied ferme un choc qui ne peut « plus être bien dangereux : les chevaux des cuirassiers « presque tous blessés, harrassés par la longue course « qu'ils viennent de fournir dans un terrain lourd et « difficile, sont à bout de forces. Les deux lignes de « cavalerie, hussards prussiens et cuirassiers français, « se faisant face, s'arrêtent à dix pas l'une de l'autre ; « aucune des deux troupes ne songe à charger ; tous ont « le sabre à la main, et personne ne s'en sert. Si, à cet « instant, un seul des cavaliers se fût précipité hardi- « ment en avant, nul doute qu'une mêlée de cavalerie, « dont l'issue ne peut être douteuse, n'en fût résultée. « Ce choc ne se produisit pas : les cuirassiers si peu « nombreux, si cruellement éprouvés par leur longue « et douloureuse charge, affolés peut-être encore par « l'effroyable carnage de la rue de Morsbronn, sentent- « ils l'inutilité d'un dernier effort ? Les hussards redou- « tent-ils encore d'affronter ces solides gaillards au « visage énergique qui viennent de montrer une si « froide bravoure et qui, malgré leur petit nombre, « n'hésitent pas à leur faire résolument face à la voix « de leurs chefs ? Personne ne saurait dire ce qui se « passait alors dans l'âme de tous ces hommes qui se « menaçaient à si courte distance, mais ne s'abordaient « pas.

Digitized by Google

« Car, chose étrange, il n'y a eu là aucune mêlée, « aucun coup de sabre; et si les historiques des régi- « ments mentionnent des tués et des blessés dans cette « affaire, ce n'est pas l'arme blanche qui les fit. Hus- « sards et cuirassiers, arrêtés face à face, à dix pas les « uns des autres, se fusillent à bout portant; les cuiras- « siers, laissant pendre au poignet leur latte, sortent « des fontes leur mauvais pistolet, et une fusillade de « quelques secondes éclate entre les deux cavaleries. « La première décharge abat de part et d'autre quel- « ques chevaux, quelques cavaliers; puis, tout à coup, « diminués encore, n'ayant plus, comme les hussards, « d'autres coups de feu à tirer, les cuirassiers qui « restent s'éparpillent en un clin d'œil et essayent de « rejoindre les lignes françaises. Les hussards purent, « sur ce point, ramasser quelques prisonniers tombés « avec leurs chevaux dans une dernière chute (1) ».

Le 8e cuirassiers laissait sur le champ de bataille les deux tiers de son effectif, morts, blessés ou disparus (2); le 9e avait subi des pertes plus considérables encore (3). Les 1er et 3e escadrons du 6e lanciers avaient perdu onze officiers sur treize et les neuf dixièmes de leur effectif (4).

---

(1) Quelques épisodes de la charge de Morsbronn, *Revue de cavalerie*, *loc. cit.*

D'après l'*Historique du Grand État-Major prussien* (3e livraison, page 255), une « courte mêlée » s'engagea entre les 50 cuirassiers français et les hussards prussiens, « à la suite de laquelle la cavalerie « française, déjà épuisée, est culbutée et poursuivie à une certaine « distance ».

(2) Historique du 8e cuirassiers, page 271. — 15 officiers, 280 hommes, 275 chevaux. (Rapport du général Duhesme.)

(3) 30 officiers, 338 hommes et 336 chevaux. (Rapport du général Duhesme.)

(4) Historique du 6e lanciers.

« Cette charge eut toutefois un heureux résultat. Elle permit au

Digitized by Google

e) *Retour offensif des débris de la division de Lartigue.* — Pendant la charge de la brigade Michel, on avait constitué à la 4e division des groupes composés de turcos, de chasseurs à pied et de soldats du 56e. Deux compagnies du 3e zouaves (5e et 6e du 1er bataillon), qui jusque-là avaient été peu engagées, sont lancées en avant de la lisière Sud-Est du Nieder-Wald, dans la direction du Bruck-Mühl, et entraînent avec elles quelques fractions du 3e tirailleurs et du 1er bataillon de chasseurs encore compactes (1 h. 30). Le 11e bataillon de chasseurs cède sous le choc ; « les troupes établies au « Sud plient également et force est d'évacuer la position « de l'Albrechtshaüserhof. Mais ce mouvement rétro- « grade dégage les vues de l'artillerie postée à Guns- « tett, qui, ne se trouvant plus masquée par ses « propres troupes, ne tarde pas à arrêter les progrès « de l'infanterie française ; les tirailleurs prussiens par- « viennent de nouveau à reprendre pied et à soutenir le « combat..... (1) ».

Les deux compagnies du 3e zouaves sont très éprouvées ; le commandant Charmes qui les dirigeait est blessé mortellement.

---

« général de Lartigue de gagner, sans être inquiété, la position du « Nieder-Wald, et, en y réfléchissant, je ne pense pas qu'on puisse « regretter cette charge mal dirigée. Elle a, du moins, prouvé à « l'ennemi que nos cavaliers étaient les dignes émules de ceux du « premier Empire et qu'ils méritaient toujours cet éloge de Wellington : « La cavalerie française est la première cavalerie du monde, car elle « charge à fond ». (*Souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon*, 6 août.)

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 237. Cet Historique, mentionnant ce retour offensif exécuté par 300 ou 400 hommes environ, s'exprime ainsi :

« De *fortes* colonnes françaises, précédées d'un *épais* rideau de tirail- « leurs, se portent vigoureusement contre les hauteurs d'Albrechts- « haüserhof. »

Digitized by Google

Grâce à l'héroïsme de la brigade Michel, à la vigueur du retour offensif des glorieux débris de la division de Lartigue, à l'attitude énergique des deux compagnies de zouaves, qui se maintiennent dans le rentrant du Nieder-Wald, au Nord de la cote 233, à la ténacité enfin de quelques groupes du 3e tirailleurs qui défendent le hameau d'Eberbach et le bouquet de bois au Sud-Est, les restes de la division de Lartigue ont le temps d'évacuer le plateau et de se replier sur les hauteurs à l'Ouest d'Eberbach, où sont déjà établies les batteries divisionnaires.

« Nos pertes en officiers ont été si grandes qu'il « devient bien difficile de régulariser la défense. Les « tirailleurs ont perdu les commandants Clemmer et « Thiénot ; le 56e, les colonels Ména et Souville, le com- « mandant Niel. Le commandant Bureau, du 1er batail- « lon de chasseurs, est tué. Il manque enfin aux zouaves « le lieutenant-colonel Deshorties et les commandants « Charmes, Pariset et Morlan. En tout, dix officiers « supérieurs sur seize (1) ».

Cependant, les troupes du général de Schkopp continuent leur mouvement en avant vers le Nord. Le *32e* forme la ligne principale sur les hauteurs au Nord-Ouest de Morsbronn, ayant à sa gauche la compagnie de pionniers de la *22e* division, et se reliant peu à peu par sa droite aux éléments du XIe corps qui ont exécuté l'attaque de front par Gunstett Deux compagnies du *80e* sont en deuxième ligne « avec un détachement d'isolés « de divers corps (2) ». Le 3e bataillon du *94e* suit le vallon de l'Eberbach ; les 9e et 10e compagnies sur la rive gauche, les 11e et 12e sur la rive droite. Enfin, en arrière de la droite du *32e*, marchent sur la route de

(1) Historique de la 4e division.
(2) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 256.

Digitized by Google

Morsbronn à Frœschwiller, le 2e, puis le 1er bataillon du *94e*.

La retraite de la division de Lartigue sur la rive droite de l'Eberbach détermine une nouvelle phase de la bataille. Désormais l'extrémité Sud de la ligne de résistance du 1er corps est brisée, et comme la défense n'a pas été organisée en profondeur, comme les réserves sont insuffisantes, cette ligne va nécessairement se rompre, partie par partie, sous la double attaque de front et de flanc. A mesure que la longueur diminue, l'élément qui subsiste sera de plus en plus exposé et serré de plus près par ces deux attaques qui se rapprochent l'une de l'autre, de sorte que la situation des derniers défenseurs deviendra de plus en plus critique.

La bataille, indécise, jusqu'au mouvement enveloppant du général de Schkopp, se dessine donc en faveur des Allemands à partir de 1 heure de l'après-midi.

### § 2. — *Le Prince royal arrive sur le champ de bataille.*

« Au quartier général du Prince royal, à Soultz, on « entendait, depuis 9 heures, la canonnade du côté de « Wœrth. Mais comme, par moments, elle se taisait « presque complètement, on espérait qu'il ne s'agissait « que d'une affaire d'avant-postes, et que la bataille ne « s'engagerait pas le jour même. Vers 11 heures, le « bruit reprit soudain avec tant de force, que le prince « royal, dont les chevaux étaient prêts, partit aussitôt à « toute bride (1), avec la plus grande partie de son état-« major. Il arriva un peu avant midi, sur les hauteurs « à l'Est de Wœrth, et se rendit bientôt compte par lui-

(1) Sur les instances du général de Blumenthal. (*Tagebücher des Generalfeldmarschalls Graf von Blumenthal* 1866 *und* 1870-1871. Berlin, 1902, page 73.)

Digitized by Google

« même et par les rapports qu'il reçut, de l'impossibilité « d'arrêter le combat (1). » L'affaire était engagée à fond.

Sans doute, pour le moment, « on ne disposait d'au- « cune réserve proprement dite en arrière de cette ligne « de bataille de quatre kilomètres, s'étendant de Gœrs- « dorf à Gunstett ; mais à lui seul le Ve corps suffisait, « avec l'appui de 200 bouches à feu, à assurer cette « ligne contre une tentative éventuelle de l'ennemi pour « la rompre, et, dans le cours de l'après-midi on allait « avoir, sur chacune des ailes, de 30,000 à 40,000 hom- « mes à engager (2). »

Le commandant de la IIIe armée estimait, d'ailleurs, que l'effectif de l'armée française ne pouvait dépasser 60,000 hommes, en admettant que le maréchal de Mac-Mahon eût réuni au 1er corps une division du 7e et une du 5e corps. « Il était fort douteux que l'on pût retrou- « ver plus tard des circonstances aussi favorables (3). »

Le Prince royal se décidait donc, vers 1 heure, à laisser la bataille se poursuivre, le Ve corps gardant la défensive sur la Sauer, « jusqu'au moment où le « XIe corps entrerait en ligne et pourrait attaquer avec « toutes ses forces (4). » Le général de Blumenthal expédiait en conséquence au général de Kirchbach l'ordre suivant :

6 août, 1 heure.

« Le Ve corps différera son attaque jusqu'à l'approche « du général von der Tann (5), dirigé au Nord de « Preuschdorf. Il en est de même de la 21e division qui

(1) Von Hahnke. *Opérations de la IIIe armée*, page 67.
(2) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 241.
(3) *Ibid.*, page 242.
(4) Von Hahnke. *Loc. cit.*, page 68.
(5) Commandant le Ier corps bavarois.

Digitized by Google

« a l'ordre de marcher sur Wœrth (1). Ils ne pourront « guère arriver avant une heure ou deux. Le corps « Werder est également appelé, mais il se passera bien « trois heures avant son arrivée (2). »

Signé : von BLUMENTHAL.

Mais, d'une part, le général de Kirchbach fit connaître au Prince royal qu'à l'exception de quelques bataillons conservés en réserve, « tout le reste de son corps d'ar- « mée était au feu (3) » et, d'autre part, on s'aperçut, sans doute, à l'état-major de la IIIe Armée, que l'ordre donné à la *21e* division de marcher sur Wœrth était inexécutable.

Le Prince royal prescrivit alors :

« Au Ier corps bavarois : de faire passer immédiate- « ment une division sur la rive droite de la Sauer et de « la porter sur la ligne de bataille entre le IIe corps « bavarois et l'aile droite du Ve corps. »

Au IIe corps bavarois : « De prendre vigoureusement « l'offensive ; »

Au XIe corps : « D'attaquer également dans la direc- « tion de Frœschwiller par Elsashausen ; »

---

(1) Le Prince royal semblait donc ignorer, à ce moment, que la plus grande partie de la *21e* division était engagée sur la rive droite de la Sauer, entre Spachbach et Gunstett. Il supposait probablement que, conformément à l'ordre de la IIIe armée, du 5 août, le XIe corps était venu bivouaquer à Hoelschloch, d'où la *21e* division se serait dirigée sur Wœrth.

(2) Stieler von Heydekampf. *Loc. cit.*, page 50.

L'*Historique du Grand État-Major prussien* mentionne cet ordre sans faire allusion à la prescription concernant la *21e* division de marcher sur Wœrth. (3e livraison, page 242.)

(3) Von Hahnke. *Loc. cit.*, page 70; Stieler von Heydekampf. *Loc. cit.*, page 51. D'après ce dernier, il ne restait en réserve à ce moment que les 1er et 3e bataillons du *46e*.

Digitized by Google

Au corps Werder : de « faire suivre le XI^e corps par « la division würtembergoise, tandis que la division « badoise resterait à Surbourg pour couvrir le flanc « gauche ; »

« La 4^e division de cavalerie dont l'emploi paraissait « sans utilité dans ce terrain très accidenté, dut, jusqu'à « nouvel ordre, servir de réserve générale (1) ».

A ce moment (1 heure de l'après-midi), la situation du I^er corps bavarois et du corps Werder était la suivante :

I^er *Corps bavarois.* — La 2^e brigade d'infanterie (avant-garde) se rassemblait au Sud de Gœrsdorf ; les deux bataillons d'avant-postes (2) en première ligne, le reste en arrière sur deux lignes ; le 3^e régiment de chevau-légers était à l'Est de Gœrsdorf ; la batterie d'avant-garde (3^e du 1^er régiment Grundherr) avait pris position sur la hauteur au Sud du village ; elle sera rejointe un peu plus tard par les trois autres batteries de la 1^re division bavaroise.

La 1^re brigade d'infanterie, parvenue à Preuschdorf, prenait à travers champs la direction de Gœrsdorf. Le reste du corps d'armée était encore en marche et se trouvait à peu près à hauteur de Lobsann (3).

Le général von der Tann, commandant le corps d'armée, arrivait sur le champ de bataille et se rendait auprès du général de Kirchbach pour se renseigner sur la situation et arrêter, de concert avec lui, les dispositions ultérieures.

*Corps Werder.* — La 1^re brigade de la division würtembergoise avait été maintenue entre Schwabwiller et

---

(1) Von Hahnke. *Loc. cit.*, page 70.

L'*Historique du grand Etat-Major prussien* reproduit ces divers ordres sans parler toutefois de la 4^e division de cavalerie.

(2) 4^e bataillon de chasseurs, 1^er bataillon du 2^e régiment.

(3) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3^e livraison, page 239.

Digitized by Google

Betschdorf avec ordre de résister à toute attaque qui viendrait à se produire par la forêt de Haguenau.

La 2e brigade, venant de Reimerswiller, était à Surbourg, arrêtée dans sa marche vers Gunstett par les trains du XIe corps; elle sera rassemblée, vers 2 heures, entre le bois Westerholtz et la Sauer;

La 3e brigade, avec la réserve d'artillerie, venant de Reimerswiller, atteindra Hœlschloch vers 1 h. 30;

La brigade de cavalerie, qui compte encore cinq escadrons, avait été mise à la disposition du XIe corps et s'établissait au débouché Ouest du bois Westerholtz;

La division badoise, arrivée à Hohwiller, avait l'ordre de se diriger sur Surbourg.

### § 3. — *Le Ve corps entre en ligne tout entier.*

Entre midi 30 et 1 heure, le général de Kirchbach, « afin de mieux s'assurer à Wœrth (1) », avait porté sur la rive droite de la Sauer, en réserve, les 1er et 3e bataillons du *46e* (2), de sorte que, déduction faite des détachements laissés à Gunstett (3), à Gœrsdoff (4) et auprès de l'artillerie, toute l'infanterie de la *10e* division se trouvait engagée en première ligne. Elle luttait sur les lisières Ouest et Sud de Wœrth pour en interdire l'accès au 2e zouaves, appuyé à gauche par le 3e bataillon du 48e (5) par le 3e bataillon du 36e de ligne, la 1re com-

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 242.

(2) Le 2e bataillon du *46e* avait déjà été appelé à Wœrth vers midi et demi.

(3) 2e bataillon du *50e*.

(4) 1re et 2e compagnies du *37e*, 1er et 3e bataillons du *59e*, *5e* bataillon de chasseurs.

(5) La majeure partie du 2e bataillon du 48e était allée renforcer le 2e tirailleurs; le 1er bataillon se trouvait à la lisière Nord du bois de Frœschwiller.

Digitized by Google

pagnie du 2e bataillon du 78e et deux compagnies du 8e bataillon de chasseurs (1), à droite par le 1er bataillon du 21e de ligne.

« Ne voulant pas abandonner le terrain si chèrement « conquis, que plus tard il faudrait disputer plus chère- « ment encore, le général von Kirchbach avait fait « avancer la 9e division, peu de temps avant d'avoir « reçu la communication de l'ordre du général en « chef..... (2) »

La *17e* brigade avait été dirigée des environs de Dieffenbach sur Wœrth, la *18e*, du même point sur Spachbach.

A ce moment, d'ailleurs (1 h. 30), le commandant du Ve corps apercevait les progrès du XIe corps (3) et savait que la première division bavaroise allait entrer en ligne à l'Ouest de Gœrsdorf (4).

a) *Echec de la 17e brigade.* — La *17e* brigade, formée

---

(1) Les deux premières compagnies de ce bataillon, placées le matin en soutien de l'artillerie divisionnaire, étaient venues à 11 heures se joindre au 1er bataillon du 2e zouaves. (Historique du 1er bataillon de chasseurs.) Les quatre autres compagnies furent envoyées par le général Raoult au soutien du 2e tirailleurs.

(2) Stieler von Heydekampf. *Loc. cit.*, page 51.

(3) « Des hauteurs de Dieffenbach, on pouvait suivre les progrès de « l'attaque du XIe corps ». (*Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 268.)

« Le XIe corps avait déjà quelques-uns de ses bataillons près du « Nieder-Wald ». (Stieler von Heydekampf. *Loc. cit.*, page 51.)

« Des hauteurs à l'Est de Wœrth, on pouvait apercevoir nettement « les progrès du XIe corps, qui gagnait de plus en plus de terrain vers « Elsashausen ». (Helvig. *Das I bayerische Armee Corps im Kriege* 1870-71. München, 1872, page 21.)

(4) A 1 h. 30, le Prince royal avait déjà prescrit au général von der Tann de passer la Sauer pour venir appuyer le Ve corps (*Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 268), et le général de Kirchbach avait l'assurance d'être soutenu par les corps voisins. (Stieler von Heydekampf. *Loc. cit.*, page 50.)

Digitized by Google

des *58e*, *59e* régiments d'infanterie et du *5e* bataillon de chasseurs, ne comptait plus que cinq bataillons depuis l'envoi à Gœrsdorf des 1er et 3e bataillons du *59e*. Elle détacha encore trois compagnies du *5e* bataillon de chasseurs à Gœrsdorf où elles rallièrent les 1re et 2e compagnies du *37e* (1) (*20e* brigade). Ces cinq compagnies franchirent la Sauer à l'Ouest du village : l'une d'elles (2) resta en réserve au Vieux-Moulin, tandis que les quatre autres s'engageaient, dans le promontoire boisé entre le Sauerbach et le Sulzbach contre le 2e bataillon du 2e tirailleurs qui bordait la lisière du saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller. Malgré l'arrivée de ces troupes fraîches, l'ennemi ne put faire aucun progrès sur ce point où le 1er bataillon du 78e de ligne (commandant Moufflet) avait été envoyé par le général Raoult en deux échelons : le premier de trois compagnies (2e, 3e, 4e), le second de deux autres (5e et 6e), demeurées tout d'abord en soutien de l'artillerie ; la 1re compagnie du même bataillon restant auprès du maréchal de Mac-Mahon.

Plus tard, les cinq compagnies prussiennes « finirent « par se relier à l'infanterie bavaroise (3) ». De son côté le 2e bataillon du 2e tirailleurs fut renforcé, vers 1 h. 30, par les quatre compagnies de gauche du 8e bataillon de chasseurs, restées jusque là dans la partie occidentale du bois de Frœschwiller (4).

Les éléments de la *10e* division ne se maintenaient à Wœrth qu'avec difficulté et « à peine arrivée sur la « Sauer, la *9e* division dut franchir la rivière pour sou-

---

(1) Qui s'y trouvaient aux avant-postes.

(2) 2e du *5e* bataillon.

(3) Stieler von Heydekampf. *Loc. cit.*, page 51.

(4) Elles s'y trouvaient depuis 10 heures, après avoir été « d'abord préposées à la garde d'une batterie d'artillerie ». (Rapport du capitaine Proust, commandant le 8e bataillon de chasseurs à pied.)

Digitized by Google

« tenir la lutte (1) ». Mais il avait fallu procéder à Wœrth au remplacement des passerelles improvisées qui avaient servi jusqu'alors, et la 1re compagnie de pionniers du Ve corps (2), chargée de l'opération, ne l'avait pas encore terminée. D'autre part, « les rues du bourg étaient rem-« plies de troupes, de blessés, d'habitants affolés; les « obus, éclatant au milieu de cet encombrement, venaient « encore accroître le désordre (3) ». Aussi, les quatre bataillons disponibles de la *17e* brigade avaient-ils été ralentis dans leur mouvement et l'on ne parvint à réunir tout d'abord, au débouché Nord-Ouest du bourg, que les 1er et 3e bataillons du *58e*. Le 2e bataillon de ce régiment et le 2e bataillon du *59e* restaient provisoirement sur la rive gauche de la Sauer où ils constituaient, avec le 2e bataillon du *6e* (*19e* brigade), la réserve d'infanterie du Ve corps. Le *4e* régiment de dragons venait, du petit bois de Dieffenbach, se masser à l'entrée orientale de Wœrth.

Apercevant des colonnes qui, des hauteurs de la rive gauche de la Sauer, descendaient sur Wœrth et Spachbach, le général Pellé, commandant la 2e division du 1er corps, avait pris l'initiative d'engager les trois batteries de cette division, jusque-là conservées en réserve. Elles vinrent s'établir vers midi 30 immédiatement au Sud de Frœschwiller, dans l'ordre suivant, de la gauche à la droite : 9e du 9e (Didier), 12e du 9e (Viel), 10e du 9e (de Saint-Georges, mitrailleuses), et ouvrirent le feu sur l'infanterie ennemie. La batterie de mitrailleuses, « sur « laquelle se concentrèrent en un instant les feux de « plusieurs batteries ennemies, eut terriblement à souf-« frir (4) »; le plateau où elle se trouvait établie fut

(1) Stieler von Heydekampf. *Loc. cit.*, page 52.

(2) Servant l'équipage de ponts léger du Ve corps.

(3) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 243.

(4) Rapport du lieutenant-colonel commandant l'artillerie de la 2e division.

Digitized by Google

« criblé d'obus à balles qui renversèrent très rapide-
« ment chevaux et servants » et son tir ne fut que
« de courte durée (1) ». Les deux batteries de 4, par contre, se maintinrent très énergiquement pendant près de deux heures, « malgré le feu d'une artillerie très « supérieure en nombre, et elles ne se retirèrent qu'a-
« près avoir épuisé toutes leurs munitions (2) ». De son côté, le général Ducrot avait envoyé la 6e batterie du 9e prendre position à Frœschwiller même; enfin la batterie de 4 Desruols (6e du 12e) de la 3e division, établie au Nord-Est de ce village continuait à s'y maintenir et y resta en action jusqu'à la fin de la bataille, par un tir intermittent qui lui permit de ménager ses munitions.

Mais le feu des batteries de 4 était bien peu efficace, tant contre l'artillerie adverse que sur l'infanterie qui débouchait de Wœrth. Aussi, vers 2 heures, les 1er et 3e bataillons du 58e étaient-ils parvenus à se déployer au delà du débouché Nord-Ouest du bourg d'où ils marchaient sur Frœschwiller, leur droite à la route, refoulant devant eux les tirailleurs du 2e zouaves. Déjà ils arrivent à moins de 200 mètres de la position qu'occupe le gros du demi-régiment de gauche quand, subitement,
« les zouaves se relèvent comme un seul homme à la
« voix de leurs officiers restés debout à leur place de
« bataille; ils mettent d'eux-mêmes la baïonnette au
« canon et, poussant des cris de victoire, bondissent
« dans les vignes à la suite du général L'Hériller qui
« dirige la contre-attaque, le képi au bout de la canne.
« La soudaineté et l'impétuosité de l'attaque sont telles
« que tirailleurs et officiers ennemis se débarrassent
« de leurs armes et de leurs manteaux en sautoir (3) pour

(1) Rapport du capitaine commandant la 10e batterie du 9e.

(2) Rapport du général Pellé sur la journée de Frœschwiller.

(3) « Le 6 août l'infanterie du Ve corps prussien a combattu sans sacs, le bonnet sur la tête, le casque accroché au fourreau de baïonnette, le



Digitized by Google

« fuir plus vite. Les soutiens, massés dans les vignes à « peu de distance de Wœrth, ne font aucune résistance « et les zouaves pénètrent pêle-mêle dans le village. Ils « y sont accueillis par une fusillade meurtrière partant « des soupiraux, des fenêtres et surtout des toitures où « les défenseurs ont pratiqué des ouvertures. Le sous-« lieutenant Cheylard tombe percé de sept blessures « dans la grande rue; le sous-lieutenant de Goué, qui « dirige le feu d'une poignée d'hommes contre les « toits, reçoit une balle en pleine poitrine..... Mais « ce sublime élan de tous devient inutile; ce suprême « effort coûte au régiment plus de la moitié de son effec-« tif..... Sans soutiens, ni à droite, ni à gauche, ni en « arrière, les zouaves reculent lentement pour regagner « les hauteurs. L'ascension des vignobles plantés sur un « terrain en pente très raide et soutenus par des échalas « s'opère difficilement; épuisés par les efforts qu'ils « viennent de faire, les zouaves subissent les plus « grandes pertes (1) ».

---

manteau en sautoir, les cartouches dans l'étui-musette ». (Général Bonnal, *Frœschwiller*, page 351.)

(1) Historique du 2e zouaves.

« Cette brillante contre-attaque du 2e zouaves est contestée ou passée sous silence par les relations allemandes. Elle nous a été confirmée par un témoin oculaire ». (Carl Bleibtreu, *Die Wahrheit über* 1870, Munich, 1901, page 5.)

« Nous empruntons à un de nos camarades du 2e zouaves le récit « suivant de la charge exécutée par le 3e bataillon (commandant Coiffé) « et les trois compagnies de gauche du 2e bataillon de son régiment :

« Mon bataillon (3e) était formé en ligne le long d'un fossé pourvu d'un bourrelet de terre. Le feu était des plus vifs. Les Prussiens étaient arrivés à 150 ou 200 mètres de nous, mais n'osaient plus avancer.

« Alors passe un général. Le capitaine Prévault lui crie : « C'est le « moment de charger! » « Pas encore », répond le général.

« Le feu redouble d'intensité; nos pertes sont grandes..... Tout à coup, le cri répété par tous : « A la baïonnette! » retentit.

« Les officiers sautent de l'autre côté du fossé, les hommes ajustent

Digitized by Google

b) *Échec de la* 18e *brigade.* — L'attaque de la *18e* brigade (*47e* et *7e*) contre les défenseurs du Calvaire n'avait pas été plus heureuse que celle de la *17e* contre le demi-régiment de gauche du 2e zouaves.

La 3e compagnie de pionniers avait été chargée d'établir des ponts sur la Sauer aux abords de Spachbach, mais les 1er et 2e bataillons du *47e* (1) n'avaient pas attendu qu'ils fussent achevés pour se porter au secours des six compagnies du *37e* et du *50e* (2), dont la situation, le long de la route de Haguenau, au coude qu'elle

---

« leur baïonnette au bout du fusil; un formidable cri de : « En avant! »
« part de toute la ligne et nous nous précipitons comme une avalanche
« sur l'ennemi qui fuit à toutes jambes..... Nous courions très vite,
« le terrain s'y prêtait, étant incliné vers Wœrth; aussi, dès la pre-
« mière centaine de pas, nous étions sur sept ou huit rangs, et le
« dernier tirait par dessus les autres; les balles sifflaient aussi bien
« par derrière que par devant..... Je passe à côté de deux officiers
« prussiens blessés qui sont adossés à un arbre; je crie aux hommes
« de les respecter. Nous joignons l'ennemi près de Wœrth; j'ajuste
« un Prussien avec mon revolver, mais la baguette se trouvant engagée
« dans le barillet, le coup ne part pas; ledit Prussien est tué par un
« de mes voisins. Enfin, toujours courant, nous arrivons à Wœrth et
« nous nous y engouffrons. Là, nous sommes assaillis par un feu
« extrêmement violent; nous tourbillonnons dans la rue. Je m'abrite
« un instant dans l'encadrement d'une maison pourvue d'une boîte
« aux lettres, puis je suis emporté par un flot d'hommes qui se
« retirent; je passe près d'un petit calvaire et je me retrouve sur la
« route de Wœrth à Frœschwiller.....

« La montée ne s'effectue pas aussi facilement que la descente quand
« nous chargions.....; nous sommes éreintés. Nous souhaitons presque
« de recevoir une balle pour ne pas avoir à aller plus loin ». (Général
« Bonnal, *Frœschwiller*, page 351.)

(1) « Le 3e bataillon du *47e* franchit la Sauer avec les 1er et 2e, mais fut rappelé ensuite par le général commandant la *18e* brigade, à la lisière Ouest du petit bois de Dieffenbach, pour y former un repli éventuel. Toutefois, cet ordre ne parvint pas aux tirailleurs des 10e, 11e, 12e compagnies, ni à la 9e compagnie qui continuèrent leur mouvement vers les hauteurs du Calvaire. » (Historique du *47e*, page 20.)

(2) 10e et 11e compagnies du *37e*, 1er bataillon du *50e*.

Digitized by Google

forme à l'Est d'Elsashausen, était des plus précaires (1). Ces deux bataillons franchissent la rivière à gué, partie à Spachbach même, partie en amont et en aval de cette localité (2), non sans éprouver des pertes assez sérieuses. Ils traversent ensuite les prairies en se reliant par leur gauche (4e compagnie) aux six compagnies du *87e* (XIe corps) qui occupaient le secteur boisé du Nieder-Wald, contigu à la route de Haguenau, et rejoignent le 1er bataillon du *50e*. Les trois bataillons gravissent alors les pentes méridionales du Calvaire, refoulant devant eux les tirailleurs français du 1er bataillon du 2e zouaves, du 1er bataillon du 21e de ligne et du 17e bataillon de chasseurs, et atteignent le plateau. Le 1er bataillon du 2e zouaves, qui se tenait un peu en arrière de la crête, exécute alors une charge à la baïonnette à laquelle se joignent le 1er bataillon du 21e et le 17e bataillon de chasseurs. Les trois bataillons prussiens cèdent et sont refoulés en désordre, avec des pertes considérables, jusqu'aux fossés de la route de Haguenau. Le colonel Michelmann, du *50e*, est grièvement blessé ; le colonel de Burghoff, du *47e*, tué.

L'élan de l'infanterie française est si impétueux que quelques compagnies dépassent la route et viennent se heurter au régiment des grenadiers du Roi n° *7* qui formait la seconde ligne de la 18e brigade, et dont le 1er bataillon atteignait à ce moment le pied des pentes orientales du Calvaire (3). Les grenadiers prussiens plient

---

(1) Historique du *50e*, page 236 ; *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 243.

(2) Historique du *47e*, page 19 (édité en 1874). L'*Historique du Grand Etat-Major prussien* (édité en 1873) dit au contraire que tout le *47e* franchit la Sauer au Nord de Spachbach.

(3) Le 2e bataillon était resté en arrière comme soutien des batteries du Ve corps ». (Stieler von Heydekampf, *loc. cit.*, page 53.) Le 3e bataillon (fusiliers) était encore sur la rive gauche de la Sauer.

Digitized by Google

sous le choc et s'enfuient en désordre vers la Sauer. Mais les Français sont fusillés en flanc et de dos par les fractions ennemies qui occupent encore la route de Haguenau et par des compagnies des *80e* et *87e* (XIe corps) qui débouchent du secteur boisé du Nieder-Wald au secours de la *18e* brigade (1). Ils sont décimés à leur tour et regagnent pas à pas, en combattant, les hauteurs du Calvaire.

La situation sur ce point du champ de bataille parut si critique à l'ennemi qu'on jugea « nécessaire de pré-« parer sur cette aile une position plus en arrière, pour « le cas surtout où il faudrait repasser la Sauer. A « cet effet, le capitaine Günzel (3e compagnie de pion-« niers) reçut l'ordre de creuser sur-le-champ une tran-« chée sur le versant à l'Est de Spachbach (2). Le « bataillon de fusiliers du régiment de grenadiers du « Roi devait l'occuper (3). » Plus en arrière se trouvait le 3e bataillon du *47e*, en position de repli à la lisière Ouest du bois de Dieffenbach.

c) *Deuxième attaque des 17e et 18e brigades. Prise du Calvaire.* — La première attaque des *17e* et *18e* brigades venait d'échouer (2 heures environ), lorsqu'un aide de camp du Prince royal vint informer le général de Kirchbach de l'entrée en ligne très prochaine du Ier corps bavarois ; quelques instants après, le général von der Tann rejoignait le commandant du Ve corps et confirmait cette nouvelle (4). Dès lors, il devenait superflu de conserver « une réserve spéciale du Ve corps « et le général de Kirchbach prenait la résolution d'at-« taquer les hauteurs avec toutes les troupes qui se

(1) Stieler von Heydekampf, *loc. cit.*, page 53.

(2) L'*Historique du Grand Etat-Major prussien* dit « sur la colline au Nord de Spachbach » (3e livraison, page 244).

(3) Stieler von Heydekampf, *loc. cit.*, page 53.

(4) *Ibid.*, page 54.

Digitized by Google

« trouvaient sur la rive droite de la Sauer (1). » Il ordonne, en conséquence, une offensive sur toute la ligne.

A droite, les 1er et 3e bataillons du *58e* (*17e* brigade), remis en ordre, après la charge du 2e zouaves, débouchent de Wœrth en colonnes de compagnie, le 1er bataillon au Nord de la route de Frœschviller, le 3e à cheval sur cette route même. Les cinq bataillons disponibles de la *19e* brigade (1er et 2e bataillons du *46e*, trois bataillons du *6e*) prolongent vers le Sud la ligne formée par le *58e*.

Au centre, les compagnies du *47e* (*18e* brigade) qui avaient pu se maintenir le long de la route de Haguenau, escaladent les pentes méridionales du Calvaire, à la suite des fractions françaises en retraite.

A gauche, le 1er bataillon du *50e* progresse d'abord dans le vallon d'Elsashausen (Regersgraben), échappant en partie aux vues du 2e bataillon du 56e posté à la lisière Orientale du Petit Bois, mais sa marche est bientôt arrêtée par le 3e bataillon du 3e zouaves dont les deux dernières compagnies entrent en ligne à la gauche des quatre autres dans le vallon qui sépare le Nieder-Wald du Petit Bois.

En deuxième ligne, les grenadiers du *7e* régiment « s'avancent sur un front de huit colonnes de compa- « gnie : au centre, celles du 1er bataillon; les 7e et 8e à « droite; les 10e et 12e à gauche (2) ». Les 7e et 8e sont envoyées au soutien du *47e* sur les pentes Sud du Calvaire; les 10e et 12e se portent vers le Nieder-Wald: celles du 1er bataillon vont renforcer le 1er bataillon du *50e* dans le Regersgraben.

Le Calvaire est donc débordé au Nord et au Sud, en même temps qu'il est attaqué de front et soumis à un

(1) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 245.
(2) *Ibid.*, page 244.

Digitized by Google

feu d'artillerie violent. Cependant, le 1er bataillon du 2e zouaves et le 1er bataillon du 21e s'y maintiennent avec une admirable énergie. Le colonel Morand, du 21e (1), espère pouvoir éteindre le feu de l'artillerie ennemie au moyen des feux de salve des deux compagnies du 1er bataillon encore en ordre serré. Il les porte sur la ligne où les quatre autres étaient en tirailleurs; mais dès qu'elles parviennent sur la crête, « elles sont « accueillies par un feu si terrible de mitraille et de « mousqueterie, qu'elles n'entendent pas les comman- « dements et ripostent par un feu à volonté des plus « violents. Repoussées un instant, elles furent ramenées « au combat par le lieutenant-colonel Doineau et le com- « mandant de Labaume. C'est en les reportant sur la « ligne que ces deux officiers, déjà blessés une fois, « trouvèrent une mort héroïque (2). »

Grâce à cet incident, des fractions du *47e*, soutenues par les 7e et 8e compagnies du *7e* grenadiers, parvinrent à occuper le saillant Sud-Est du Calvaire. Mais là, de même qu'au Sud-Ouest de Wœrth, « toutes les attaques « tentées contre la crête demeurent infructueuses jus- « qu'au moment où, à l'aile droite de la (*17e*) brigade, « l'engagement se dessine (3) » à l'avantage des Allemands.

Le colonel von der Esch, constatant les difficultés qu'éprouvaient les 1er et 3e bataillons du *58e* à progresser à l'Ouest de Wœrth, le long de la route de Frœschwiller, avait pris avec lui le 3e bataillon du *46e* (*19e* brigade), en réserve à Wœrth, l'avait fait déboucher au Nord du bourg, puis dirigé vers le grand ravin qui monte à Frœschwiller, au Sud de la cote 241. La 12e compagnie,

---

(1) On se souvient que le 21e de ligne n'avait qu'un bataillon présent.

(2) Rapport du colonel Morand sur la part prise par le 21e de ligne à la bataille du 6 août, daté de Le Mainville, 12 août.

(3) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 245.

Digitized by Google

déployée en tirailleurs, ouvrait la marche ; le reste du bataillon suivait en colonne.

Au début de la bataille, le 48e de ligne avait son 3e bataillon dans les vignes plantées sur la croupe au Nord de ce ravin, son 2e bataillon dans les vergers situés entre le ravin et la route de Wœrth à Frœschwiller. Mais la nécessité de soustraire les soutiens et les réserves aux effets du feu de l'artillerie ennemie, autant que des demandes de renfort faites par le colonel Suzzoni, du 2e tirailleurs (1), avaient amené peu à peu le 48e de ligne à ne laisser, entre le saillant méridional du bois de Frœschwiller et la route, que les tirailleurs primitivement détachés par les 2e et 3e bataillons.

Le colonel von der Esch les refoula facilement et la 12e compagnie du 3e bataillon du 46e atteignait déjà la crête, vers la cote 241, « quand le lieutenant-colonel « Thomassin, secondé par les quelques officiers qui « étaient encore debout, enleva, par un mouvement « énergique, la poignée d'hommes (du 3e bataillon « du 48e) qui était autour de lui (2) », ainsi que quelques fractions du 2e bataillon du 78e, que le général Raoult avait dirigées à la hâte sur ce point. Mais un feu rapide, exécuté à courte distance, rejeta les Français dans le bois.

En vain le lieutenant-colonel Thomassin s'efforce-t-il de renouveler la charge. « Son képi au bout de son « sabre, il s'élance seul contre l'ennemi, essuie son feu « sans être atteint, continue sa course, trébuche en arri- « vant à la crête, tombe et va rouler dans les jambes « des Prussiens » (3).

---

(1) Ce régiment occupait le saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller.

(2) Rapport du colonel commandant le 48e de ligne, sur la journée du 6 août.

(3) Général Bonnal, *loc. cit.*, page 334.

Digitized by Google

Ceux-ci continuent leur mouvement vers le Nord-Ouest jusqu'au moment où la fusillade de fractions des 48e et 78e de ligne, qui éclate sur la lisière du bois de Frœschwiller, les force à s'arrêter et à faire face au Nord. « La crête, sans abri, n'était pas tenable sous « la mousqueterie qui la balayait à bonne portée..... « Pour le moment, il était donc impossible de pousser « plus loin sur ce point » (1). A chaque tentative du 3e bataillon du *46e*, des groupes de soldats du 3e bataillon du 48e et du 2e du 78e se portaient en avant et exécutaient des feux rapides qui obligeaient l'ennemi à s'abriter dans les houblonnières et dans un chemin creux garnissant les pentes opposées du ravin (2).

La situation ne se modifiera pas sur ce point jusqu'au moment (4 h. 30 du soir) où les Bavarois aborderont Frœschwiller par le Nord, mais le léger succès obtenu par le 3e bataillon du *46e* eut une influence morale sur les bataillons des *17e* et *19e* brigades, qui redoublèrent d'efforts et parvinrent à gagner du terrain. De leur côté, les bataillons de la *18e* brigade, engagés dans le vallon d'Elsashausen (Regersgraben), progressèrent également, débordant de plus en plus par le Sud les débris des 1ers bataillons du 2e zouaves et du 21e de ligne. Vers 2 h. 30, le plateau du Calvaire devint intenable et tomba aux mains de l'ennemi.

Alors (2 h. 45) commencèrent, de la part de la division Conseil-Dumesnil, une série de contre-attaques partielles qui se succédèrent à court intervalle jusqu'à ce que le mouvement enveloppant du XIe corps, débouchant par la lisière Nord du Nieder-Wald, vînt produire une diversion puissante et enlever au maréchal de Mac-Mahon l'espoir de vaincre qu'il avait conservé jusque-là,

(1) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 246.
(2) Historique du 78e de ligne.

Digitized by Google

malgré les renseignements transmis par M. de Leusse et d'après lesquels l'effectif de l'armée adverse s'élevait à 120,000 hommes au moins (1).

§ 4. — *Entrée en ligne du Ier corps bavarois.*

a) *Engagement de l'avant-garde.* — L'échec subi par la 4e division bavaroise au Sud-Ouest de Langensoultzbach, dans la matinée, avait procuré, depuis 11 heures jusqu'à 1 h. 30 environ, une tranquillité relative aux troupes françaises des 1re et 3e divisions, qui occupaient le bois et le village de Frœschwiller et le terrain au Sud-Est de Neehwiller. La tentative infructueuse du 10e bataillon de chasseurs bavarois sur cette dernière localité, vers midi, avait un instant ravivé la lutte sur le front du 1er zouaves et du 45e de ligne; mais, depuis ce moment, le feu avait complètement cessé du côté français, où l'on ne ripostait même pas, en général, aux quelques coups de fusil qui partaient des bois. Sur un seul point, aux abords de la Scierie, des fractions du 2e régiment de tirailleurs entretenaient une fusillade continue avec les deux premiers bataillons du 5e et le 3e bataillon du 11e, que la 4e division bavaroise avait maintenus à la Scierie, au Vieux-Moulin et sur le promontoire boisé qui sépare la Sauer du Sultzbach.

Vers 1 h. 30, les quatre batteries de la 1re division bavaroise (Stephan), qui avaient pris position sur la hauteur au Sud de Gœrsdorf, ouvrirent un feu violent sur la lisière orientale du bois de Frœschwiller. A ce moment, la brigade d'avant-garde (2e) du Ier corps bavarois se trouvait rassemblée au Sud de Gœrsdorf; la

(1) Journal inédit du comte de Leusse, *Revue d'Histoire*, janvier 1902, page 208.

Digitized by Google

*1re* brigade se portait de Preuschdorf sur Gœrsdorf, à travers champs.

Après son entretien avec le général de Kirchbach, au cours duquel il avait reçu les instructions du Prince royal, le général von der Tann rejoignit la *2e* brigade et prescrivit au général de Stephan, commandant la 1re division, de se porter à l'attaque avec toutes ses forces, en débordant l'aile gauche de l'adversaire (1). Un officier alla renouveler à la *2e* division l'avis de hâter le plus possible son arrivée sur le champ de bataille.

La *2e* brigade (d'Orff), qui comprenait le *4e* bataillon de chasseurs, les 1er, 2e, 3e bataillons du *2e*, les 1er et 2e bataillons du *11e*, se porte aussitôt vers la Sauer. Le *4e* bataillon de chasseurs et le 1er bataillon du *2e*, qui avaient couvert le rassemblement, franchissent la rivière vers le Vieux-Moulin; les autres bataillons de la brigade passent droit devant eux sur deux lignes : 2e bataillon du *2e* et 1er bataillon du *11e* en première ligne; 3e bataillon du *2e* et 2e bataillon du *11e* en deuxième ligne (2).

La *1re* brigade reçoit l'ordre de se diriger de Gœrsdorf vers le Vieux-Moulin et de suivre ensuite le chemin de Frœschwiller.

Les fractions du 2e tirailleurs et des 48e et 78e de ligne, qui occupent la lisière Est du bois de Frœschwiller, ouvrent immédiatement le feu; les Bavarois parviennent cependant à traverser la Sauer (2 heures), grâce à l'appui des quatre batteries de la 1re division. Les deux bataillons de droite, qui échappent aux vues de l'infanterie française, arrivent les premiers sur la rive droite de la rivière, s'engagent dans le promontoire boisé entre la Sauer et le Sultzbach et s'y réunissent

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 271. — Helvig. *Das I bayerische Corps von der Tann im Kriege* 1870-1871, page 22.

(2) Helvig. *Loc. cit.*, page 22.

Digitized by Google

aux fractions du IIe corps bavarois qui s'y étaient maintenues. Les quatre bataillons de gauche franchissent au pas de course les prairies qui séparent la Sauer du Sultzbach, passent ce dernier ruisseau à gué, puis se reforment sur la rive droite :

En première ligne : le 2e bataillon du *2e*, déployé en colonnes de compagnie; à sa droite, le 1er bataillon du *11e*, avec deux compagnies en première ligne.

En deuxième ligne : le 3e bataillon du *2e*, qui appuie bientôt vers le Nord pour trouver un abri et se joint aux fractions du IIe corps bavarois; le 2e bataillon du *11e*, dont deux compagnies se dirigent également vers le Nord.

« Ainsi mêlées, les troupes réunies à l'extrême droite « de la ligne de bataille des Allemands cherchent à « gagner peu à peu du terrain en avant de la crête, mais « elles ne peuvent y parvenir tout d'abord..... L'action « se transforme en une fusillade de pied ferme à laquelle « l'artillerie de la rive gauche de la Sauer prend part « également, en tirant par dessus ses troupes » (1).

Répandue dans la vallée, cachée derrière les arbres qui bordent les ruisseaux, l'infanterie bavaroise entretient un feu lent qu'elle interrompt de temps en temps par une tentative de se porter en avant, aussitôt réprimée par les balles françaises.

Le colonel Suzzoni, du 2e tirailleurs, et ses officiers étaient devenus parfaitement maîtres du feu. Ils dirigeaient le tir comme à l'exercice et l'interrompaient pour faire abriter leurs hommes aussitôt que reprenait celui de l'artillerie de Gœrsdorf. Ils laissaient ainsi les Bavarois se rapprocher, puis tout à coup et presqu'au dernier moment, faisaient exécuter un feu rapide qui rejetait aussitôt l'assaillant. Il fallait d'ailleurs

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 272.

Digitized by Google

économiser les munitions. Bien qu'il eût été distribué, vers 7 heures du matin, deux paquets supplémentaires par homme, les cartouches commençaient à manquer, car on en avait fait une consommation notable dans le combat de la matinée. « Plusieurs officiers, en-« voyés à l'arrière pour en chercher, étaient revenus « avec la même réponse : « Il n'y en a pas..... Tenez « quand même (1) ». Le feu de l'artillerie allemande reprend avec une nouvelle intensité pour aider l'infanterie et cause de grandes pertes au 2e tirailleurs. « Les « arbres sont écorchés par la mitraille, les branches « craquent sous les obus, tombent sur la tête des hommes « et forment, en quelques endroits, de véritables « abatis (2) ».

Néanmoins, les turcos se maintiennent avec une inébranlable fermeté « sous une véritable pluie de fer et de « balles (3) ». Le colonel Suzzoni parcourt le terrain, exhortant au calme, au sang-froid, tout en communiquant à tous la généreuse ardeur dont il est animé (4).

« Nous mourrons tous ici, s'il le faut, dit-il en arabe « aux tirailleurs et nous ne reculerons pas d'un seul « pas ». Les tirailleurs lui affirment chaleureusement « qu'il peut compter sur eux et demandent à charger « l'ennemi (5) ». Le général Raoult, se rendant compte de l'importance qu'il y avait à se maintenir dans le bois de Frœschwiller, qui séparait les attaques du Ve corps et du Ier corps bavarois, avait déjà renforcé le 2e tirailleurs par le 1er bataillon du 78e et quatre compagnies du 8e bataillon de chasseurs. Il avait adressé ensuite, vers

(1) Historique du 2e régiment de tirailleurs, page 396.

(2) *Ibid.*, page 397.

(3) Rapport du commandant Mathieu, commandant le 1er bataillon du 2e tirailleurs, daté de l'ambulance de Mannheim, 16 août 1870.

(4) Historique du 2e tirailleurs, page 397.

(5) Rapport du commandant Mathieu.

Digitized by Google

1 h. 30, au général Ducrot, une demande de renforts. Le 13e bataillon de chasseurs et neuf compagnies (1) du 18e de ligne qui formaient en partie la réserve de la 1re division dans l'angle formé par la route de Frœschwiller à Reichshoffen et le chemin de Frœschwiller à Neehwiller, furent envoyés à la 3e division. Le 13e bataillon de chasseurs (commandant de Bonneville) se porta dans le bois et se rassembla derrière le 2e régiment de tirailleurs, vers le centre, et un peu en arrière de la crête, ses 1re et 2e compagnies s'engagèrent presque aussitôt. Les neuf compagnies du 18e de ligne restèrent à la lisière Sud du bois de Frœschwiller, non loin du saillant Nord-Est de cette localité, constituant, avec les quatre compagnies disponibles (3e, 4e, 5e, 6e) du 8e bataillon de chasseurs, la réserve de la division Raoult (2).

b) *Engagement de la 1re division bavaroise.* — La 1re brigade bavaroise (Dietl), dont la tête était arrivée à Gœrsdorf vers 1 h. 45, avait continué sa marche par le chemin de Gœrsdorf au Vieux-Moulin ; elle comprenait le régiment du Corps à trois bataillons ; les 1er et 2e bataillons du 1er régiment, les 2e et 9e bataillons de chasseurs. Cette brigade s'engage en arrière et à droite de la 2e. Les deux premiers bataillons du régiment du Corps se portent à droite et à hauteur du 3e bataillon du 2e régiment (2e brigade) ; le 3e bataillon se déploie en seconde ligne au pied des pentes. Les deux bataillons du 1er régiment qui venaient ensuite, les 9e et 2e bataillons de chasseurs s'établirent en réserve au pont de la route sur

(1) Trois du 1er bataillon, six du 3e bataillon. Les trois autres compagnies du 1er bataillon avaient été envoyées sur la route de Reichshoffen pour « couvrir cette route ». (Rapport du colonel du 18e de ligne sur la journée du 6 août.)

(2) Les 1re et 2e compagnies de ce bataillon avaient été mises tout d'abord en soutien de l'artillerie de la 3e division ; plus tard, elles combattirent avec le 2e régiment de zouaves.

Digitized by Google

le Sultzbach ; le *3e* régiment de chevau-légers va se masser au Vieux-Moulin. Enfin, à Gœrsdorf se trouvaient les 1er et 3e bataillons du *59e* (Ve corps) dont le colonel s'était mis à la disposition du général von der Tann (1).

« Tout d'abord, l'intervention de ces nouvelles troupes « ne produisit aucun résultat ; plusieurs attaques à la « baïonnette étaient arrêtées par le feu meurtrier de « l'ennemi (2) ». Le général d'Orff, constatant qu'il était impossible de progresser sur la route du Vieux-Moulin à Frœschwiller au delà du promontoire boisé, le fit traverser du Sud-Est au Nord-Ouest par le 1er bataillon du *2e*, par les *2e*, *4e*, *9e* bataillons de chasseurs bavarois et par le *5e* bataillon de chasseurs prussiens (Ve corps), dans le but d'atteindre le terrain au Sud de Langensoultzbach et de déborder l'aile gauche française. Le reste de la *1re* brigade (Dietl) suivit ce mouvement. Le combat demeurera stationnaire en face de la lisière orientale et du saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller jusqu'au moment (3 h. 15 environ) où le mouvement débordant exécuté par les troupes du général d'Orff se sera suffisamment accentué.

### § 5. — *Contre-attaques sur le Ve corps.*

a) *Contre-attaque du* 3e *de ligne sur la 18e brigade.* — De son observatoire, situé à mi-distance d'Elsashausen et de Wœrth, un peu au Sud du chemin qui relie ces deux localités, le maréchal de Mac-Mahon avait vu les Prussiens du Ve corps s'emparer du Calvaire. Il envoya aussitôt à la 1re brigade (Nicolaï) de la division Conseil-Dumesnil l'ordre d'exécuter une contre-attaque sur ce point. Le colonel Champion, qui commandait cette bri-

(1) Helvig. *Loc. cit.*, page 22.
(2) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 273.

Digitized by Google

gade en l'absence du général Nicolaï, malade à Reichshoffen, ne disposait plus que de son régiment, le 3e de ligne, disposé en réserve au Sud-Ouest d'Elsashausen. A ce moment, les débris du 1er bataillon du 21e de ligne, qui n'avaient plus de cartouches et ceux du 1er bataillon du 2e zouaves rétrogradaient pas à pas devant les tirailleurs prussiens de la 18e brigade.

Le colonel Champion fait renforcer d'abord le 1er bataillon du 21e par le 1er bataillon du 3e, les deux autres restant en échelons en arrière et à droite, puis il porte son régiment en avant, les trois bataillons déployés sur une seule ligne, laissant Elsashausen à leur gauche. Il est aussitôt assailli par une grêle de balles partant du Calvaire et des vignes voisines, et par les obus des batteries du Ve corps. Les hommes se couchent. « Pour ne pas « rester plus longtemps sous le feu d'un ennemi invi- « sible, le colonel Champion commande : « En avant! » « Tout le régiment s'avance en très bon ordre; à son « approche, les Allemands se retirent en continuant le « feu. Le 3e de ligne est de nouveau arrêté. Le colonel « ordonne de déployer deux compagnies en avant, mais « aussitôt il commande : « En avant! pour tout le « monde ». « Les sacs sont déposés et on bat la charge. « Le régiment s'avance dans un ordre magnifique et « aborde le plateau avec un ensemble et un aplomb qui « font l'admiration de tous ceux qui, de loin, assistent à « cette belle charge. Les Allemands prennent la fuite et « se rallient sur le bord extérieur du plateau, sur le « monticule et dans les vignes.

« Parvenu sur le plateau sans avoir tiré un seul coup « de fusil, le régiment est arrêté et le colonel fait com- « mencer le feu. Nous perdons du monde sans avancer, « et, pour enlever définitivement la position, le colonel « fait cesser le feu et commande : « En avant! » « Il y « a un moment d'hésitation dans les rangs. A cette vue, « le colonel Champion passe à hauteur du drapeau,

Digitized by Google

« devant le premier rang, l'épée haute; il commande de « nouveau : « En avant! » et enlève son régiment, qui « refoule l'ennemi..... » (1).

Les Prussiens se replient en désordre et ne s'arrêtent que sur les pentes du mamelon et dans les vignes, où ils trouvent un abri. Une lutte des plus vives, des plus meurtrières, s'engage alors. Le Calvaire est le centre d'un combat acharné où l'on se fusille presque à bout portant et où sont engagés pêle-mêle des hommes du 3e et du 21e de ligne, du 2e zouaves et du 17e bataillon de chasseurs d'une part; du 47e et du 7e grenadiers de l'autre. « L'ennemi fait un retour offensif sur le plateau; « il en est chassé une seconde fois, grâce à un renfort de « zouaves et de soldats du 21e » (1). Les pertes du 3e de ligne sont considérables : le colonel Champion, après avoir eu son cheval tué sous lui, reçoit trois blessures qui le mettent hors de combat et dans l'obligation de céder le commandement de la 1re brigade au colonel Morand, du 21e. « Là sont tués : le capitaine Vasseur, les « lieutenants Andrieu et Ancelin, le sous-lieutenant « Garrel; sont blessés grièvement : les capitaines Mail- « lard, Feuillot et Gradoux; les lieutenants Millet et « Pujol, les sous-lieutenants Régnier et Ply » (1). Les Prussiens font converger sur le plateau le feu de plusieurs batteries et exécutent un retour offensif qui oblige le 3e de ligne, manquant de cartouches, à abandonner le Calvaire après avoir subi des pertes considérables, dont 19 officiers blessés.

Il est recueilli par le 17e bataillon de chasseurs, établi à la lisière Nord-Est du Petit Bois, et par le 1er bataillon du 47e de ligne, que le général Maire a fait déployer au Nord du Petit Bois.

b) *Contre-attaque de la brigade Maire sur les 17e et*

---

(1) Historique du 3e de ligne.



Digitized by Google

*19e brigades.* — Après la première occupation du Calvaire par les troupes de la *18e* brigade, celles des *17e* et *19e* brigades avaient progressé dans la direction de Frœschwiller, au Nord et au Sud de la grande route, refoulant le 3e bataillon du 2e zouaves et le 3e du 36e. Voyant l'adversaire contenu momentanément à l'Est d'Elsashausen par la ferme attitude du 17e bataillon de chasseurs et du 1er bataillon du 47e, autour desquels s'étaient ralliés et reformés les débris du 3e de ligne et du 1er bataillon du 21e, le maréchal de Mac-Mahon donna l'ordre à la 2e brigade (Maire) de la division Conseil-Dumesnil de prononcer une contre-attaque dans la direction de Wœrth.

Cette brigade, disposée à l'Ouest d'Elsashausen en ligne de bataillons en colonne double (1), laisse le 1er bataillon du 99e (commandant Warné-Janville) en réserve au Petit Bois, sous les ordres du lieutenant-colonel de Joinville, et se porte en avant dans l'ordre suivant :

Le 47e (colonel de Grammont), 2e et 3e bataillons (commandants Galland et de Ravel), à droite; le 99e (colonel de Saint-Hilaire), 2e et 3e bataillons (commandants Petit et Prieur), à gauche. Le général Maire porte sa brigade en avant, le 3e bataillon du 47e, laissant Elsashausen à sa droite.

Dès que la ligne formée par ces quatre bataillons massés en colonne double apparaît, elle est criblée de balles et d'obus qui lui causent des pertes énormes. Le déploiement s'exécute sans retard, avec régularité même; puis le général Maire fait déposer les sacs et battre la charge. Les deux régiments se précipitent en avant à la baïonnette et rejettent l'ennemi dans les vergers et les

(1) Rapport du colonel de Saint-Hilaire sur le rôle de la 2e brigade de la 1re division du 7e corps à Frœschwiller, daté du 13 août.

Digitized by Google

vignes qui avoisinent Wœrth. Quelques maisons du bourg tombent même au pouvoir des Français, sont réoccupées par les Prussiens, reprises encore (1) et finalement évacuées quand le feu violent des batteries de la rive gauche de la Sauer et des défenseurs de Wœrth oblige la 2e brigade à reculer. Une foule d'officiers tombent tués ou blessés (32 au 47e, 24 au 99e); le général Maire est frappé à mort; le colonel de Grammont a le bras emporté par un obus; les deux bataillons du 47e sont commandés par un capitaine. Les débris de la brigade battent en retraite « en se ralliant plusieurs fois « derrière des plis de terrain » (2); le 1er bataillon du 99e se déploie et couvre ce mouvement, mais il subit également de fortes pertes, parmi lesquelles le lieutenant-colonel de Joinville et le commandant Warné-Janville.

En même temps que la brigade Maire, se replient lentement sur Frœschwiller les restes des 2e et 3e bataillons du 3e zouaves et du 3e bataillon du 36e, de la brigade L'Hériller (3e division).

c) *Contre-attaque du* 36e *de ligne sur les* 7e *et* 9e *brigades.* — Les 1er et 2e bataillons du 36e de ligne (brigade L'Hériller) avaient été placés tout d'abord à la lisière Nord du bois de Frœschwiller et avaient participé à sa défense contre la 4e division bavaroise. « Vers 2 heures, « le colonel Krien s'aperçut que les Prussiens, qui « s'avançaient toujours en faisant un mouvement sur « leur gauche, pouvaient facilement gravir les pentes « du plateau de Frœschwiller et, par conséquent, tour- « ner et prendre à revers la 1re division. Il voulut « s'opposer à ce mouvement en établissant un nouvel

(1) Rapport du colonel de Saint-Hilaire sur le rôle de la 2e brigade de la 1re division du 7e corps à Frœschwiller, daté du 13 août; rapport du capitaine Spickert, commandant provisoirement le 47e de ligne.

(2) Rapport du capitaine Spickert.

Digitized by Google

« ordre de bataille. Pour cela, il envoya le drapeau avec « sa garde marquer le point où devait s'établir le centre « du régiment et, par un changement de front en arrière « sur l'aile droite, il fit occuper une position presque « perpendiculaire à celle qu'il occupait. La droite du « régiment était appuyée au village de Frœschwiller et « le régiment faisait face au village de Wœrth..... « Pendant que ce mouvement s'opérait, l'ennemi s'avan- « çait à grands pas » (1).

Le colonel Krien donne l'ordre à ses deux bataillons de charger à la baïonnette, mais l'attaque échoue et coûte au régiment le colonel Krien, le lieutenant-colonel Cloux, le commandant Croix, le capitaine Manson, blessés; le capitaine Terrin, tué. Le 36e se reforme et exécute une deuxième charge qui, comme la première, vient se briser contre des forces supérieures. Les débris du 36e, qui a perdu 26 officiers, se réfugient dans le bois de Frœschwiller et viennent s'y grouper peu à peu à la lisière Nord (2).

d) *Offensive générale du Ve corps.* — « Il s'agissait « maintenant de pouvoir conserver, contre les attaques « énergiques et réitérées des Français, le terrain conquis « au prix de si lourds sacrifices. Le commandant en « chef du Ve corps jugeait donc opportun d'y appeler « également les dernières réserves laissées sur la rive « gauche de la Sauer. Il importait aussi, et avant tout, « de rendre de l'action à l'artillerie, dont le feu se trou- « vait, en grande partie, masqué par les progrès de « l'infanterie sur la rive opposée » (3).

Les batteries du Ve corps sont, en conséquence, scindées en deux fractions (2 h. 30) :

La première, comprenant les batteries de la *10e* divi-

(1) Historique du 36e de ligne.
(2) Général Bonnal, *loc. cit.*, page 362.
(3) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 247.

Digitized by Google

sion et la moitié de l'artillerie de corps (1), franchit la Sauer au pont de Wœrth et s'efforce de se frayer un passage dans les rues encombrées du bourg, pour gagner ensuite le chemin de Wœrth à Elsashausen;

La seconde, comprenant les batteries de la *9e* division, la 3e batterie légère du *5e* (2) et l'Abtheilung à cheval du *5e* (3), se porte, sous la protection d'une compagnie du *6e* régiment, jusqu'au chemin de Wœrth à Gœrsdorf, à l'Est duquel se trouvait déjà en position l'artillerie de la *1re* division bavaroise (4).

Le général de Kirchbach appelle en première ligne toute l'infanterie qui se trouve encore sur la rive gauche de la Sauer, savoir :

Trois compagnies du 3e bataillon du *47e* qui avaient été laissées en soutien à la lisière Ouest du petit bois de Dieffenbach quand ce régiment s'était porté en avant, traversent Wœrth en se glissant le long de la colonne d'artillerie et suivent les troupes engagées au Sud de la route de Frœschwiller;

Les 2es bataillons du *6e*, du *58e* et du *59e*, qui avaient formé jusqu'à présent la réserve d'infanterie du Ve corps, franchissent la Sauer au Sud de Wœrth et se dirigent

---

(1) Savoir : 3e batterie lourde, 4e lourde, 4e légère du *5e* régiment, appartenant à la 2e Abtheilung montée. (Hoffbauer. *Loc. cit.*, page 42.)

(2) Appartenant à la 2e Abtheilung montée (artillerie de corps).

(3) Appartenant à l'artillerie de corps.

(4) L'*Historique du Grand Etat-Major prussien* dit, au contraire (page 247), que cette deuxième fraction fut renforcée ultérieurement par des batteries du Ier corps bavarois. Or, il ressort nettement de l'ouvrage du major Hoffbauer que l'artillerie de la 1re division bavaroise était en batterie au Sud-Ouest de Gœrsdorf avant l'arrivée des batteries du Ve corps. Il mentionne, en effet (page 37), que les quatre batteries de la 1re division bavaroise étaient en position à 2 heures, et dit, d'autre part (page 42), que « la nécessité de porter toute la ligne « d'artillerie du Ve corps en avant se fit sentir vers 2 heures, quand « retentit le signal de l'offensive générale. »

Digitized by Google

ensuite, le premier vers Frœschwiller, le second vers Elsashausen ; le troisième est maintenu provisoirement près de Wœrth pour couvrir l'artillerie engagée dans les rues du bourg.

La compagnie de pontonniers, elle-même, reçoit l'ordre de suivre l'infanterie en ne laissant qu'un petit détachement à la garde du pont (1).

« Ainsi, toutes les forces du V^e^ corps se trouvaient « actuellement en jeu pour prendre pied solidement sur « la rive droite de la Sauer et pour occuper l'adversaire « sur son front jusqu'à ce que les corps latéraux pussent « agir vigoureusement contre les flancs de la position.

« Jusqu'alors, toute l'action avait consisté, de part et « d'autre, en une succession d'attaques incessamment « renouvelées. A chaque tentative, la configuration du « terrain et la puissance des feux causaient à l'assaillant « des pertes énormes et permettaient, le plus souvent, « au défenseur de conserver ses positions. Les troupes « prussiennes n'avançaient que péniblement et pas à pas. « Tous leurs bataillons se trouvaient confondus ; les offi- « ciers étaient, en majeure partie, tués ou blessés..... « Dans de semblables conditions il fallait, pour persé- « vérer jusqu'au bout, toute la confiance du général de « Kirchbach, toute l'énergie des chefs et le plus absolu « dévouement des troupes. Le concours attendu se pro- « duisait, en premier lieu, à l'aile gauche, où le XI^e^ corps « dirigeait, contre la droite française, une attaque cou- « ronnée de succès (2) ».

---

(1) A ce moment, ce pont n'avait pas encore été suffisamment réparé pour permettre le passage de l'artillerie. Le V^e^ corps n'employa pas, d'ailleurs, son équipage de ponts, qui resta toute la journée à Preuschdorf. Il en résulta que l'artillerie ne put, plus tard, franchir la Sauer assez à temps pour venir en aide à l'infanterie. (*Militär Wochenblatt*, 1893, n° 71. — *Taktische Folgerungen aus der Schlacht von Wörth*, page 1816, note 1, rédigée d'après les Archives de la Guerre.)

(2) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3^e^ livraison, page 248.

Digitized by Google

## § 6. — *Le XI^e corps s'empare du Nieder-Wald.*

a) *Occupation de la lisière Sud du Nieder-Wald.* — Vers 1 h. 30, après l'insuccès du retour offensif des débris de la division de Lartigue, écrasés par le feu des batteries du XI^e corps, « les tirailleurs prussiens par-« viennent de nouveau à reprendre pied et à soutenir le « combat jusqu'au moment où les troupes fraîches, qui « débouchent de Gunstett, entrent en ligne de la façon la « plus opportune (1) ».

Les vingt compagnies (2), qui avaient fourni l'une des deux attaques de front du XI^e corps et qui combattaient, mêlées les unes aux autres, près de la ferme de Lansberg, sont renforcées par le 3^e bataillon du *95^e* et le *83^e* régiment tout entier. Le général de Bose garde encore en réserve les 2^e et 3^e bataillons du *82^e* et le 3^e bataillon du *88^e*.

Le 3^e bataillon du *95^e*, qui arrive le premier sur la rive droite de la Sauer, se forme en ligne de colonnes de compagnie, face à la portion de lisière du Nieder-Wald, comprise entre la route de Haguenau et la ferme Lansberg.

Les 1^er et 2^e bataillons du *83^e*, sur deux lignes de colonnes de compagnie, marchent vers la hauteur 233, au Nord-Ouest de la ferme Lansberg. Le 3^e bataillon du *83^e* s'avance sur la route de Wœrth pour déborder, par l'Est, le saillant Sud-Est du Nieder-Wald.

Les 1^er et 2^e bataillons du *83^e* arrivent jusqu'à la crête marquée par la cote 233 sans être vus des fractions du 1^er bataillon du 3^e zouaves (5^e et 6^e compagnies) qui

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3^e livraison, page 257.

(2) Savoir : Les six premières compagnies du *95^e*; les 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, 7^e, 8^e compagnies du *87^e*; les 3^e, 4^e, 10^e, 11^e compagnies du *80^e*; le *11^e* bataillon de chasseurs.

Digitized by Google

occupent l'angle rentrant du Nieder-Wald en contre-bas et au Nord de ce point; là, ils ne sont plus qu'à une centaine de mètres de la lisière qu'ils abordent à l'Est du chemin de Morsbronn et où ils prennent pied (1). En même temps, le 3e bataillon du *95e* envahit le saillant Sud-Est de la forêt. Les zouaves du 1er bataillon ne cèdent le terrain que pied à pied et en exécutant constamment des retours offensifs. Le capitaine Henry, commandant la 5e compagnie, est tué; « dans cette phase « de la bataille tombent aussi le lieutenant Lafon, les « lieutenants Perret et Gasc, blessés, l'adjudant Riviez, « blessé gravement à la jambe (2) ».

Le colonel Bocher, après avoir engagé ses dernières fractions disponibles, ordonna de cesser un combat qui ne pouvait amener que la destruction complète de son régiment, débordé de toutes parts. Il chargea le capitaine Saint-Marc de rallier les zouaves sur la rive droite de l'Eberbach sous la protection de quelques groupes du 3e tirailleurs et des 1er et 3e bataillons du 56e de ligne; ceux-ci, ayant été moins engagés que les autres corps de la division de Lartigue, présentaient plus de cohésion et formaient l'arrière-garde sur les hauteurs au Nord-Ouest d'Eberbach. Le capitaine Hervé suivit, avec un clairon, la lisière Ouest du Nieder-Wald et fit sonner la retraite. A cet appel, quelques groupes sortirent du bois, conduits par des officiers blessés pour la plupart; d'autres se virent la retraite coupée par l'ennemi et continuèrent à combattre pour l'honneur. « Là, il se pro- « duisit des efforts désespérés, des traits de valeur qui « resteront toujours ignorés. (3) ».

---

(1) L'*Historique du Grand Etat-Major prussien* dit (page 257) que le défenseur ne s'était retiré « dans l'intérieur du bois qu'au moment où « l'assaillant n'était plus qu'à cinquante pas. »

(2) Historique du 3e régiment de zouaves.

(3) *Ibid.*

Digitized by Google

Plusieurs fractions entre autres celles qu'avaient ralliées les capitaines Corps et Voisin, et le lieutenant Vermel, tombèrent successivement entre les mains des Allemands, non sans avoir opposé la résistance la plus énergique. Le commandant Morland, bien qu'entouré de toutes parts, brûla sa dernière cartouche avant d'être pris avec les quelques hommes encore debout autour de lui : huit officiers furent tués et douze blessés dans cette dernière période de luttes partielles.

Le combat du 3e zouaves dans le Nieder-Wald est un titre immortel de gloire pour ce régiment. Le 6 août, au matin, il avait un effectif de 65 officiers et 2,000 sous-officiers et soldats. A l'appel du 7 août, à Saverne, il ne comptait plus que 24 officiers et 415 sous-officiers et soldats : 17 officiers avaient été tués, 24 blessés, 1585 hommes de troupe, presque tous tués ou blessés, avaient été laissés dans le Nieder-Wald.

b) *Retraite de la division de Lartigue sur Schirlenhof.* — Pendant ce temps, le général de Lartigue essayait d'organiser la défense sur la rive droite de l'Eberbach. 500 ou 600 tirailleurs, tout ce qui reste du 3e régiment se déploient sur la crête au Nord-Ouest d'Eberbach où déjà ont pris position les batteries divisionnaires et font face vers le Sud aux troupes du général de Schkopp qui remontent le vallon d'Eberbach par les deux rives du ruisseau. Mais ce dernier effort dépasse les forces humaines. Les soldats de la 4e division sont exténués par cette lutte incessante, sans recevoir aucun secours, contre des forces trois fois supérieures et, par surcroît, les cartouches manquent. Les turcos, privés de la plupart de leurs officiers, sans liens organiques, sans cohésion, débordés d'ailleurs sur leur gauche par le 3e bataillon du *94e*, sont bientôt obligés de se replier. Quelques fractions compactes des 1er et 3e bataillons du 56e de ligne, qui occupent le bois à l'Est de Schirlenhof, couvrent ce mouvement.

Digitized by Google

L'artillerie divisionnaire, après avoir tenu le plus longtemps possible, se met également en retraite, en occupant plusieurs positions en arrière, d'où la batterie de mitrailleuses, en particulier, a une action assez efficace ; puis elle se retire, la 11e batterie du 12e sur Gundershoffen, les deux autres sur Reichshoffen, à travers bois.

Le général de Lartigue, qui était dans un verger au Nord-Ouest d'Eberbach avec quelques groupes du 3e zouaves, ne se décida à quitter le champ de bataille que quand les Prussiens arrivèrent à très courte distance. Il ordonna enfin aux zouaves de battre en retraite en tiraillant. Le dernier lancier de son escorte est tué à ses côtés ; les branches des arbres hachées par les balles l'aveuglent lui et son entourage (1). « La lutte continue « pendant une demi-heure environ, mais alors il n'est « plus possible de défendre aucune position. Les hom- « mes n'en peuvent plus et n'en veulent plus ; l'ennemi, « d'ailleurs très fatigué aussi, poursuit mollement (2) ». Les débris de la division de Lartigue rétrogradent jusqu'à Schirlenhof, ne laissant entre les mains des Allemands d'autre trophée qu'un fanion de turcos qui fut pris « sur le cadavre de celui qui le portait (3). »

c) *Le XIe corps occupe tout le Nieder-Wald.* — Le 3e bataillon du *95e* et les 1er et 2e bataillons du *83e*, qui avaient enlevé la lisière Sud du Nieder-Wald, continuent leur marche vers le Nord, suivis d'une foule d'isolés appartenant aux 1er et 2e bataillons du *95e*, au *80e*, au *87e* et au *11e* bataillon de chasseurs ; mais ce n'est que « lentement et au prix de lourds sacrifices « qu'ils gagnent du terrain (4). » Les débris des 1er et

(1) Historique de la 4e division.
(2) *Ibid.*
(3) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 259.
(4) *Ibid.*, page 261.

Digitized by Google

2e bataillons du 3e zouaves opposent une résistance des plus vives et les Allemands sont contraints, peu à peu, à déployer en tirailleurs les huit compagnies du *83e* et une partie du 3e bataillon du *95e*. Cette longue ligne parvient enfin à hauteur du sommet du secteur boisé contigu à la route de Haguenau, où luttent sans succès depuis midi 30 les 1er et 2e bataillons du *88e*, ainsi que des fractions du *80e* et du *87e* contre les 2e et 3e bataillons du 3e zouaves. La jonction s'opère entre le *88e* et le *83e* qui, faisant un vigoureux effort, atteignent vers 2 h. 1/2 la lisière Nord du Nieder-Wald.

Les troupes du général de Schkopp, après avoir délogé les tirailleurs de la 4e division de leur position à l'Ouest d'Eberbach, s'étaient divisées en deux groupes : le *32e*, éclairé sur sa gauche par le *13e* hussards, se portait vers le Nord-Ouest à la poursuite des débris de la division de Lartigue; le *94e* continuait sa marche vers le Nord, par le vallon de l'Eberbach, contournant ainsi la lisière occidentale du Nieder-Wald.

« Il s'agissait maintenant, pour se conformer aux « instructions envoyées sur ces entrefaites par le Prince « royal, de poursuivre le mouvement contre les posi- « tions d'Elsashausen et de Frœschwiller, en les com- « binant, autant que possible, avec l'attaque de front du « Ve corps. Afin de mieux en assurer le succès, le « général de Bose n'hésite pas à engager toutes ses « forces; il fait donc prescrire à l'artillerie et aux trois « bataillons encore en réserve à Gunstett de se porter en « avant (1) ».

---

(1) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 259. D'après le major Hoffbauer, le général Hausmann reçut du général de Bose l'ordre de laisser un certain nombre de batteries en position de recueil au Nord de Gunstett, jusqu'à ce que la possession du Nieder-Wald fût complètement assurée, et de diriger les autres sur la route de Wœrth pour soutenir l'infanterie. (*Loc. cit.*, page 51.)

Digitized by Google

Déjà le général Hausmann, commandant l'artillerie du XI^e corps, avait envoyé la 1^re batterie à cheval du *11^e*, (Sylvius) sur la rive droite de la Sauer; elle avait suivi, sur la route de Wœrth, le 3^e bataillon du *83^e*. Le *14^e* régiment de hussards avait également franchi la rivière et était venu se rassembler à l'Est du Nieder-Wald. Les trois bataillons de réserve du XI^e corps (3^e du *88^e*, 2^e et 3^e du *82^e*) quittèrent leur position de rassemblement, au Nord de Gunstett et traversèrent la Sauer au Sud de Spachbach, partie à gué, partie sur des passerelles improvisées (1). Parvenus sur la rive droite, ils se formèrent sur deux lignes : le 3^e bataillon du *88^e* prenant la tête, suivi des 2^e et 3^e bataillons du *82^e*, déployés en quatre demi-bataillons, et pénétrèrent dans le vallon au Sud-Est d'Elsashausen (Regersgraben).

Sur l'ordre du général Hausmann, les trois Abtheilungen montées du XI^e corps laissèrent chacune une batterie en position au Nord de Gunstett (2); les trois batteries restantes de chaque Abtheilung franchirent la Sauer au pont de Gunstett, ainsi que la 3^e batterie à cheval de l'Abtheilung à cheval de l'artillerie de corps.

Mais l'état du sol détrempé par la pluie rendait très difficile le mouvement des batteries sur les pentes raides du versant Ouest de la rivière. D'autre part, les Français luttaient avec acharnement entre Elsashausen et le Nieder-Wald d'où les Allemands n'avaient pas encore débouché. Les péripéties du combat, jointes aux difficultés du terrain, amenèrent un petit nombre seulement de batteries à s'engager les unes après les autres, de sorte qu'il fut impossible, dans ces conditions, de rétablir les groupes constitués, dont la scission s'était déjà produite sur le mamelon au Nord de Gunstett.

---

(1) Historique du *82^e*, page 134.

(2) Savoir : 1^re légère, 3^e lourde, 6^e lourde, du *11^e*.

Digitized by Google

L'occupation complète du Nieder-Wald par le XI^e corps déterminait dans la situation un changement notable en faveur des Allemands. Jusqu'à ce moment le couvert constitué par cette forêt avait séparé les attaques des XI^e et V^e corps; désormais aucun obstacle de terrain n'empêchait la droite du premier de se relier à la gauche du second et de former une équerre, dont les deux branches vont se resserrer de plus en plus autour du centre de la position française.

### § 7. — *Contre-attaques de la brigade Wolff.*

a) *Contre-attaque du 96^e de ligne. Le XI^e corps s'empare du Petit Bois.* — Vers 2 heures de l'après-midi, le centre de l'armée était de plus en plus menacé, de front par le V^e corps qu'on n'avait pu rejeter dans la Sauer, et de flanc par les progrès du XI^e corps dans le Nieder-Wald. Le maréchal de Mac-Mahon envoya son chef d'état-major, le général Colson, à la 1^re division pour demander au général Ducrot de diriger sur Elsashausen toutes les troupes dont il pouvait disposer. La 1^re division, qui combattait depuis le matin, n'avait encore engagé que sa 2^e brigade. De la première, le 13^e bataillon de chasseurs et neuf compagnies (trois du 1^er bataillon, six du 3^e) du 18^e de ligne avaient déjà été envoyés au soutien de la division Raoult qui les avait employés dans le bois de Frœschwiller (1); il ne lui restait donc plus que quatre bataillons : le 2^e du 18^e de ligne, en réserve à l'Ouest de Frœschwiller (2), trois du 96^e, déployés au Nord de cette localité.

Le 96^e (colonel de Franchessin), formé en colonne par

(1) Voir page 414.

(2) « Les trois autres compagnies du 1^er bataillon avaient été « envoyées dès le matin sur la route de Reichshoffen pour couvrir « cette route ». (Rapport du colonel du 18^e.)

Digitized by Google

pelotons, la droite en tête, se dirigea de Frœschwiller vers Elsashausen, en suivant le vallon Est des sources de l'Eberbach, qui le dissimulait aux vues de l'ennemi. Quand le centre du régiment fut parvenu à 500 mètres environ à l'Ouest d'Elsashausen, chaque bataillon se forma en colonne serrée par division et fit face à l'Est. Le 3e bataillon (commandant Lamy) fut détaché pour soutenir la droite de la division Raoult; les 1er et 2e bataillons se dirigèrent, accolés, en ligne de colonnes de bataillon, l'un à droite, sur le Petit Bois, l'autre à gauche, sur Elsashausen. « En dépassant la « crête, ces trois bataillons furent accueillis par un feu for- « midable qui leur fit éprouver des pertes énormes (1) ». Néanmoins, la marche en avant continue.

Le 1er bataillon, avec lequel se trouve le colonel, arrive à temps pour renforcer les débris de divers régiments qui combattaient dans le Petit Bois et tenaient à peine encore. Ses compagnies en garnissent les lisières Est et Sud, exécutent un feu violent sur les nombreux tirailleurs prussiens postés sur la lisière Nord du Nieder-Wald (2), puis le demi-bataillon de droite, entraîné par le commandant Piétri, s'élance en avant et pénètre dans la forêt (2 h. 45).

Le *83e* (XIe corps) « cède sous l'effort de l'assail- « lant; il est recueilli par les troupes qui venaient en « arrière (3) ». Le *94e*, sous la haute direction du général de Schkopp, parvenait en effet à ce moment près de la lisière Nord du Nieder-Wald, après avoir remonté le vallon de l'Eberbach et pris ensuite à travers bois, pour se souder à droite aux troupes du XIe corps. Ce régi-

---

(1) Rapport du général Ducrot sur la journée du 6 août, daté de Lorrey, 12 août. (Général Bonnal, *loc. cit.*, page 363.)

(2) 1ers et 2es bataillons du *83e* et du *88e*; fractions des *80e*, *87e*, *95e*.

(3) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 261.

Digitized by Google

ment se déploie, les 1er et 2e bataillons des deux côtés de la route de Morsbronn, se prolongeant à gauche par le 3e bataillon et à droite par des fractions du 11e bataillon de chasseurs. « Toute cette ligne marche, tambour battant, « à la rencontre des Français qui pénétraient dans la « forêt; les troupes de première ligne, qui avaient plié, « se joignent à ce mouvement (1). » Le colonel de Franchessin est atteint de trois balles (2); le commandant Piétri tombe frappé à mort. Les trois compagnies du 1er bataillon du 96e sont forcées de battre en retraite sur le Petit Bois où les Allemands pénètrent pêle-mêle avec elles. En vain, la 4e compagnie, « enlevée par le ser- « gent-major Rame qui remplace ses officiers mis « hors de combat, tente un retour offensif..... Rame « est tué et les hommes de la 4e compagnie, ainsi que « ceux des 5e et 6e, sont exposés à être enveloppés « (3)..... » Il faut évacuer le Petit Bois. Le 2e bataillon du 96e, qui arrivait au secours du 1er, ne put que le recueillir et le lieutenant-colonel Bluem les reporta tous deux près d'Elsashausen. Quant au 3e bataillon, il avait été assailli par un tel feu en atteignant la crête du terrain, qu'il avait pu à peine se déployer et avait dû se replier presque aussitôt. Le 96e laissait sur le terrain 20 officiers dont 10 tués et 10 blessés. C'est à ce moment que fut frappé mortellement le général Colson, chef d'état-major général du 1er corps, aux côtés mêmes du maréchal de Mac-Mahon, près d'Elsashausen.

---

(1) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 261.

(2) « Le colonel de Franchessin fut d'abord atteint d'une balle qui lui traversa le pied gauche de part en part. Il continua cependant à marcher, appuyé sur l'épaule d'un caporal fourrier, et à entraîner en avant les soldats du 96e. Une deuxième balle l'atteignit bientôt au côté gauche, puis une troisième au côté droit. Malgré ces trois blessures et avec un courage surhumain, il cria : « En avant ! en avant ! » jusqu'au moment où les forces l'abandonnèrent ». (Historique du 96e.)

(3) Historique du 96e.

Digitized by Google

b) *Contre-attaque du 18e de ligne.* — Sur ces entrefaites, le général Wolff avait rassemblé le 3e bataillon et 3 compagnies du 1er bataillon (1) du 18e de ligne à l'extrémité Sud de Frœschwiller, face à l'Est; les fractions ralliées du 96e de ligne viennent se placer à la droite du 18e. « Le général Wolff se porte sur le front des « troupes et indique la direction (de Wœrth) en levant « son képi. A la sonnerie de la charge, les hommes, « entraînés par les officiers, qui s'élancent bravement « en avant, ne peuvent aller bien loin sans tomber en « foule sous le feu écrasant de l'artillerie et de l'infan- « terie. On est pourtant obligé de les arrêter par la « sonnerie de « Halte ». « Mais les pertes s'accumulent « dans les compagnies engagées..... Le 18e se replie « lentement sur les maisons du village, où il continue à « combattre » (2).

Ces neuf compagnies ont perdu, en un quart d'heure, 16 officiers tués ou blessés, ainsi que 373 sous-officiers, caporaux et soldats (3). Le 96e subit également des pertes considérables en se repliant sur Frœschwiller, son drapeau n'est sauvé que grâce à l'intrépidité du capitaine adjudant-major Obry et au courage des sergents Pic, Faure, Mespoulède et du soldat Bellougrand qui lui font un rempart de leurs corps. Le capitaine Boullanger reçoit une balle dans le flanc ; ne pouvant se tenir debout, il s'asseoit, en s'adossant à un arbre et, muni d'un fusil et de cartouches qu'il avait ramassées, il tirailla pendant plus d'une heure, jusqu'à ce qu'une voiture d'ambulance vint l'enlever (4).

E.

---

(1) Qui se trouvaient à la lisière Sud de la partie occidentale du bois de Frœschwiller.

(2) Historique du 18e

(3) Rapport du colonel du 18e.

(4) Historique du 96e.

Digitized by Google

# DOCUMENTS ANNEXES.

## La journée du 6 août en Alsace.

### 1er CORPS.

2e Division (Pellé). (*Suite*).

*Historique du 1er régiment de tirailleurs.*

6 août.

Le 6, vers 7 heures du matin, après une nuit pluvieuse, les Prussiens bombardaient le village de Wœrth et notre ligne de bataille se formait aussitôt.

En raison de ses pertes, la 2e division fut placée en réserve derrière la 3e; elle se forma en colonne double serrée en masse. Le combat se maintint avec des chances diverses jusqu'à 1 heure. Le feu ennemi cessa même un instant et nous commencions à espérer une victoire, mais des réserves nombreuses montraient déjà leurs colonnes sur la droite. Bientôt, elles purent entrer en ligne; le feu recommença avec une nouvelle intensité et les régiments de la première ligne de bataille commencèrent à plier. Deux régiments écrasés par les projectiles se mirent en pleine retraite. Pour rétablir la ligne, les cuirassiers exécutèrent plusieurs charges brillantes, mais qui vinrent se briser sur un feu bien nourri. Les batteries de réserve du colonel de Vassart s'avancèrent au galop, et pour les protéger le régiment reçut l'ordre de déployer ses bataillons. Bientôt les Prussiens paraissent dans un bois situé sur la droite. Menacés d'être tournés, les tirailleurs s'élancent à la charge et repoussent l'ennemi placé devant eux. Ils dépassent les batteries de réserve, auprès desquelles était tombé le colonel de Vassart percé de trois balles; le 2e bataillon s'avance jusqu'au village d'Elsashausen occupé par l'ennemi. Deux fois ramenés sur leurs positions, les tirailleurs reviennent à la charge. Mais la ligne de bataille était trop étendue. Tourné par ses deux ailes, le régiment se met en retraite



Digitized by Google

sur un bois où, secondé par un bataillon du 1er zouaves (commandant Désandré), il arrête encore un instant l'ennemi. Vers 3 heures il traverse Reichshoffen et Niederbronn. Le surlendemain, après avoir traversé Phalsbourg, le régiment rallie ses trois bataillons à Sarrebourg et se réunit au corps d'armée.

Pertes : 5 officiers tués, 15 blessés; 800 hommes tués ou blessés.

## ARTILLERIE

### *Rapport du lieutenant-colonel Cauvet sur l'artillerie de la division, le 6 août.*

Sarrebourg, 8 août.

Les trois batteries de la division (9e, 10e et 12e du 9e régiment) qui avaient pris une part active au combat du 4 août, furent tenues en réserve pendant la matinée du 6 août.

A 10 h. 1/2 environ, elles reçurent l'ordre de se porter en avant. Les deux batteries de 4 (capitaines Didier et Viel, qui remplaçait le capitaine Foissac, à l'ambulance) se dirigèrent sur Wœrth et prirent en avançant diverses positions pour tirer contre les batteries prussiennes et contre divers rassemblements de troupe. Le capitaine Viel fut blessé assez grièvement dès le commencement du feu et le lieutenant en 1er Delangle prit le commandement de la batterie.

La batterie de canons à balles, commandée par le capitaine Saint-Georges, se dirigea sur la droite et s'arrêta sur l'extrémité d'un mamelon qui domine la plaine située au delà de Wœrth. Elle produisit de puissants effets de destruction sur le personnel des pièces prussiennes : aussi le feu de plusieurs batteries ennemies fut dirigé sur nos canons à balles, et en peu d'instants trois de ces pièces furent réduites au silence par la perte de tous leurs servants; dans cette position, il n'y avait plus à prolonger une lutte trop inégale, la retraite fut ordonnée et elle s'exécuta en fort bon ordre.

Les deux batteries de 4 exécutèrent à leur tour leur retraite après avoir épuisé en grande partie leurs munitions et reprirent leurs positions primitives au camp.

Au moment de la retraite générale, le capitaine Didier se mit en batterie et exécuta un tir bien dirigé sur les colonnes prussiennes qui se montraient sur les hauteurs qui dominent le camp ; la batterie de canons à balles et la 12e batterie se mirent également en batterie pour protéger le mouvement de retraite, mais la grande quantité de voitures qui passaient au-devant d'elles, sur la route de Niederbronn, paralysèrent les derniers efforts des vaillants officiers de ces deux batteries.

Digitized by Google

## *Note du lieutenant-colonel Cauvet, rédigée en* 1871.

Le 6 août, à 6 heures du matin, le canon commençait à se faire entendre : l'armée entière du prince royal de Prusse attaquait le Ier corps. La 2e division, qui formait la réserve du Ier corps, n'entra en action qu'à 11 heures environ. Les 9e et 12e batteries se portèrent en avant, à la gauche d'Elsashausen, pour soutenir les troupes de notre droite et arrêter les mouvements tournants de l'ennemi. La 10e, à leur droite, se rapprocha des lignes ennemies, s'établit sur une hauteur, d'où elle dirigea un feu des plus meurtriers sur les masses ennemies qui avançaient. Cette batterie, sur laquelle se concentrèrent en un instant les feux de plusieurs batteries ennemies, eut terriblement à souffrir ; mais elle ne cessa son feu, ainsi que les 9e et 12e, que lorsque notre infanterie battit en retraite. A la fin de la journée, lorsque la retraite dégénérait en déroute, les batteries s'établirent encore à droite de la route de Niederbronn, et contribuèrent énergiquement, par un feu vif et à courte distance, à ralentir le mouvement en avant de l'ennemi et à favoriser la retraite.

Dans cette funeste journée, le capitaine en second Vidal, de la 9e batterie, fut tué ; le capitaine Viel, assez grièvement blessé, dut entrer le lendemain à l'ambulance ; le capitaine de Saint-Georges et le lieutenant Lèques furent légèrement blessés : l'artillerie compte 31 hommes tués ou abandonnés sur le champ de bataille, grièvement blessés, 10 disparus.

66 chevaux furent tués ou abandonnés blessés sur le champ de bataille. Le lieutenant-colonel Cauvet eut un cheval tué sous lui.

Dans la déroute qui suivit cette triste journée, les batteries ne cessèrent de marcher en ordre sous le commandement de leurs officiers, et, dès le 7 au matin, elles étaient campées à Phalsbourg avec l'effectif suivant, qui resta à peu près invariable jusqu'au 22 août :

| | Officiers. | Troupe. | Chevaux. |
|---|---|---|---|
| 9e batterie | 3 (1) | 127 | 89 |
| 10e batterie | 5 | 126 | 88 |
| 12e batterie | 2 (2) | 124 | 91 |
| Réserve divisionnaire | 1 | 43 | 60 |
| TOTAL | 11 | 420 | 328 |

(1) Capitaine Vidal tué.
(2) Capitaines Foissac et Viel blessés grièvement.

Digitized by Google

*Rapport du capitaine Didier sur le rôle de la 9e batterie du 9e d'artillerie, à Frœschwiller, le 6 août.*

Sarrebourg, 8 août.

La batterie, mise en réserve, ainsi que les deux autres de la division, est seulement entrée en ligne à 10 h. 1/2 du matin, pour soutenir les troupes de notre droite et arrêter le mouvement de l'ennemi ; elle a exécuté des feux en avançant, est restée engagée 1 h. 1/2 environ, a tiré les 300 obus ordinaires qui lui restaient, et a dû alors se retirer, laissant sa place aux batteries de la réserve. A la fin de la journée, elle s'est mise en batterie au débouché de la route de Saverne, et a aidé à soutenir la retraite en tirant avec succès des obus à balles sur les troupes ennemies.

Les pertes de la batterie ont été pour la journée de : 1 officier tué, M. Vidal, capitaine en second ; 1 homme tué, 2 hommes blessés, 14 hommes disparus, 9 chevaux tués et 10 chevaux disparus.

Un caisson chargé, laissé en route par une autre batterie, et que la batterie a pu atteler et emmener, permit d'avoir un petit approvisionnement d'une trentaine de coups par pièce, approvisionnement qu'il serait désirable de voir augmenter.

*Rapport du capitaine de Saint-Georges sur le rôle de la 10e batterie du 9e régiment, à Frœschwiller.*

Sarrebourg, 8 août.

La 2e division du Ier corps ayant éprouvé des pertes considérables à Wissembourg, fut placée comme réserve, et son artillerie ne fut portée en avant qu'à la fin de la journée. La batterie de canons à balles occupait l'extrême droite de la ligne de feu, sur un plateau et un peu en avant. Elle tira à 2,000 mètres, dans des conditions où il était difficile de constater le résultat du tir. Le tir fut de courte durée, parce que le plateau où nous étions établis était criblé d'obus à balles qui renversèrent très rapidement chevaux et servants.

Les trois lieutenants et les cadres ont bravement rempli leur devoir dans cette situation difficile. Un sous-officier, M. Hollard, reçut cinq balles qui le renversèrent, et il fut fait prisonnier plus tard, mais plein d'énergie, il parvint à s'échapper, et revint le lendemain, monté sur un cheval d'un officier prussien. Je serais très heureux s'il était proposé pour la médaille militaire.

Il a été perdu trois caissons : un versé dans un fossé, un second dont la flèche était brisée, et un troisième dont il fallut prendre l'attelage pour emmener une pièce qui n'en avait plus. Un affût a été

Digitized by Google

mis hors de service, mais dans les pièces on n'eut à signaler qu'une vis de pointage faussée. Il a été tiré huit coups par pièce.

Onze servants et dix conducteurs ont disparu, morts, blessés ou prisonniers.

Quant à moi, j'ai été fortement contusionné à la poitrine par une balle qui fut arrêtée par la giberne.

### *Rapport du lieutenant Delangle sur le rôle de la 12e batterie du 9e régiment, à Frœschwiller.*

Vers 11 heures du matin, le 6 août, la 6e batterie du 12e a pris position entre la 9e batterie du même régiment et une batterie du 12e pour refouler l'artillerie ennemie et contrarier son mouvement tournant. On a pris la hausse correspondante à 3,000 mètres. Le feu s'exécutait en avançant : la batterie s'est portée en avant à quatre reprises, d'une distance de 40 à 50 mètres chaque fois. Après avoir épuisé les munitions, on a eu recours aux coffres de réserve de la batterie du 12e située à notre droite. Lorsque cette réserve a été sur le point de manquer, le maréchal des logis chef a été envoyé pour en rendre compte. On a cessé le feu dix minutes après. La batterie s'est retirée pour regagner l'emplacement où elle avait campé le matin. L'action a duré à peu près cinq quarts d'heure ou une heure et demie.

Vers le milieu de l'affaire, le capitaine Viel, commandant la batterie, a été blessé à la tête et a dû quitter le champ de bataille, il a été remplacé par le lieutenant en premier et celui-ci par le maréchal des logis chef.

Le tir continuant, un projectile a mis hors de combat un des chevaux de devant de l'avant-train de la cinquième pièce, au moment où l'on allait se porter en avant; l'attelage a été immédiatement remplacé. Quelques instants après, une autre pièce a été mise hors de service par suite de la rupture d'un dégorgeoir dans la lumière et renvoyée en arrière. Un servant de la première pièce, blessé à l'épaule, n'a pas encore rejoint.

Tandis que le mouvement général de retraite s'opérait, la batterie a quitté l'emplacement de son camp, les voitures de la réserve en tête, et s'est portée à environ 400 mètres en arrière. Elle attendait dans cette position lorsque le maréchal des logis Rougemont a été blessé grièvement. Le même projectile a blessé gravement le cheval du conducteur voisin de ce sous-officier. Pendant ce temps un caisson abandonné un peu en arrière du bois avait été attelé par les chevaux de la batterie. Sur l'ordre du colonel, la batterie est venue se former en batterie environ à 1500 mètres de distance de la crête qui couronne notre campement, et à la gauche de la 9e.

Digitized by Google

La batterie a fait feu au moment où les tirailleurs formés en bataillon carré réussissaient à refouler l'infanterie prussienne au delà de la crête; puis elle s'est retirée.

Dans cette journée, nous avons eu un capitaine blessé ainsi qu'un maréchal des logis et un homme; un maréchal des logis et six hommes ont disparu, six chevaux sont morts.

La pièce du maréchal des logis Rougemont, qui a tiré avec nous dans notre dernière position et quitté le champ de bataille en même temps que nous, a été perdue de vue au bout d'un certain temps et n'a pas rejoint. Deux caissons brisés au village de Reichshoffen, dans un encombrement de voitures, ont été laissés sur la route : on ne s'en est pas aperçu à temps. Un autre, égaré dans la colonne, n'a pas rejoint.

En résumé, en tenant compte du caisson chargé que la batterie a attelé sur la route et de la pièce laissée l'avant-veille à Wissembourg, il nous reste quatre pièces (1) dont une avec un affût en très mauvais état. Les deux autres sont perdues. Il nous manque aussi deux caissons et la voiture des bagages des officiers.

Il reste des projectiles ordinaires au nombre de 255, tant dans le caisson relevé sur la route que dans nos caissons de réserve; le tout a été placé dans les coffres de la batterie de combat.

L'approvisionnement en obus à balles et en boîtes à mitraille est complet.

### Administration (Division Pellé).

### *Lettre du sous-intendant Greil au général Robert.*

Pendant la journée du 5 août, à Frœschwiller, je réunis ce qui restait du convoi, tombé la veille, presque en entier, au pouvoir de l'ennemi. Des bœufs furent abattus et les troupes reçurent des distributions. La plupart des soldats avaient perdu leur sac : un approvisionnement fut demandé pour réparer au plus tôt ce désastre; mais les événements se précipitaient et ne laissaient pas à l'administration le temps de faire face à tous les besoins.

Le lendemain, 6 août, eut lieu la bataille de Frœschwiller. L'ambulance du grand quartier général (médecin en chef, M. Navarre) était venue se placer sous ma direction. Elle fonctionna à l'église de Frœschwiller, puis au château du comte de Durkheim.

L'église fut criblée de projectiles, l'autel renversé par les obus; un médecin-major (M. Bintot) blessé à la hanche, deux infirmiers atteints. J'eus beau déployer au haut du clocher un grand drapeau blanc avec

(1) *En marge :* Inexact, 5 pièces.

Digitized by Google

la croix rouge de la Convention de Genève au milieu : dès que mon képi parut, une pluie d'obus s'abattit sur l'église, et elle finit par être incendiée. Les blessés dont elle était encombrée poussaient des cris affreux; j'essayai de les faire transporter au château, mais les Prussiens arrivèrent et, pour faire cesser le feu, je me portai avec quelques médecins à la rencontre de l'officier qui les commandait, M. de Treskow. Grâce à sa courtoisie, je pus terminer l'évacuation de l'église et sauver les malheureux qu'elle contenait.

L'ambulance a fonctionné huit jours encore à Frœschwiller, recueillant tous les blessés abandonnés sur le champ de bataille et les évacuant, au fur et à mesure qu'ils devenaient transportables, sur Haguenau. Pendant les trois premiers jours, je fus obligé de faire usage de la viande de cheval pour assurer la subsistance du personnel et des blessés de l'ambulance : les chevaux tués sur le champ de bataille procurèrent la viande nécessaire. Je fis, dans les villages voisins, des réquisitions de pain, de lait, etc., etc. Enfin, M. le comte de Flavigny, directeur des ambulances civiles, vint lui-même nous porter quelques secours bien nécessaires. Par mes soins, les cadavres laissés sur le champ de bataille reçurent la sépulture. M. l'aumônier militaire de Beuvron récita les prières de l'église catholique et M. le pasteur Klein celles du culte protestant.

### 3e Division (Raoult).

*Rapport du général L'Hériller sur le rôle de la 3e division, le 6 août.*

Louvercy, 17 août.

Dans la soirée du 4 août, la division Raoult arrivait à Frœschwiller, en vertu des ordres du Maréchal commandant le 1er corps, pour y prendre position entre le village de Gœrsdorf, qu'elle devait occuper par sa gauche et l'extrémité des crêtes qui, passant par Frœschwiller, traversent Elsashausen et se terminent à la rivière de la Sauer.

La division, forte d'environ 9,000 hommes, n'avait pas eu le temps de rallier deux bataillons du 36e de ligne qui, dirigés vers Soultz-sous-Forêt en vertu d'ordres antérieurs, ne purent concourir à l'action commune, au grand regret du général (1).

Devançant ses colonnes, le général Raoult, avec ses généraux de brigade et son état-major, fit une reconnaissance détaillée du terrain. Frœschwiller était le centre de la position, sur une hauteur en pentes douces.

---

(1) Pour le rôle exact de ces deux bataillons du 36e (1er et 2e), voir page 445.

Digitized by Google

A droite et à gauche, cette hauteur se prolonge en formant un vaste entonnoir de chaque côté de la route qui mène de Frœschwiller à Wœrth.

Wœrth est en bas, sur la Sauer.

La Sauer forme comme le diamètre de ce vaste amphithéâtre, boisé vers la gauche, garni de vergers vers la droite.

Mais le village de Gœrsdorf se trouvant au delà de la Sauer, sur les coteaux qui descendent vers la rivière et se développent parallèlement à elle, face à l'ensemble de nos positions, il fut constaté qu'il était trop éloigné pour être occupé par nous.

Le général décida, en conséquence, que sa gauche s'établirait seulement en deçà de la Sauer, à l'extrémité des crêtes qui forment éperon en face de Gœrsdorf; sa droite devant s'étendre, sur ce même mouvement de terrain, en avant d'Elsashausen, comme c'était l'ordre.

Les troupes s'établirent immédiatement après cette reconnaissance sur les positions indiquées et dans l'ordre suivant :

A Frœschwiller, la brigade L'Hériller, comprenant le 2e zouaves dont la droite est à Elsashausen, et un bataillon seulement du 36e qui fut placé à la gauche des zouaves. Ce bataillon reçut, sur le terrain même, environ 500 hommes de la réserve auxquels on dut enseigner, séance tenante, la manœuvre du chassepot.

Ce renfort fut plutôt un embarras qu'un secours.

La 5e batterie du 12e prit position avec cette brigade, à droite de la route qui conduit à Wœrth.

La brigade Lefebvre (2e), établie à l'extrême gauche, comprend le 2e régiment de tirailleurs algériens et le 48e de ligne; les tirailleurs occupant les bois, sur l'éperon dont nous avons parlé; le 48e de ligne les prolongeant, suivant les contours du terrain, jusqu'auprès de Frœschwiller Les tirailleurs doivent faire face à Gœrsdorf sur leur front et face à Wœrth sur leur droite : en même temps il faut qu'ils surveillent leur gauche, où la lisière du bois qui les cache vient aboutir à une vaste plaine.

Le général Raoult avait reçu l'assurance que la présence de la division Ducrot rendrait, de ce côté, toute surprise impossible.

Le 48e plonge sur Wœrth et peut balayer le ravin de ses feux : il est adossé au bois. Une batterie de mitrailleuses, cachée sur un petit tertre entouré de branchages, au centre du 2e régiment de tirailleurs, doit donner à cette partie de la défense une force énorme.

Le 8e bataillon de chasseurs est en réserve dans le village, sauf deux compagnies commises à la garde de la 5e batterie du 12e d'artillerie, avec la brigade L'Hériller.

La journée du 5 fut consacrée à se consolider dans ces positions. Un officier prussien fut blessé par nos tirailleurs en venant nous observer

Digitized by Google

de trop près. On ramassa une carte de l'État-Major français qu'il avait laissé tomber en fuyant.

Le 6 au matin, les reconnaissances poussées dès la pointe du jour au delà de Wœrth n'avaient rien signalé qu'un bruit assez prononcé de canons roulant vers notre gauche; et déjà le général Raoult avait ordre de rétrograder vers Niederbronn, lorsque de nouveaux renseignements déterminèrent le maréchal à revenir sur cette décision.

On résolut de se maintenir dans les positions occupées, où bientôt les Prussiens nous attaquèrent.

Aux premiers coups de canon, le général Raoult fut convaincu que sa gauche n'était pas couverte : des tirailleurs ennemis et, en arrière, des réserves déjà visibles occupaient la vallée, à gauche du bois.

En outre, à peine la 6e batterie du 12e d'artillerie, qui était placée à gauche de Frœschwiller de manière à voir sur cette vallée, eut-elle ouvert son feu, que des batteries placées à environ 3,000 mètres, sur les crêtes formant le second plan de l'horizon au delà de la Sauer, répondirent par un tir d'une précision redoutable, nous envoyant à revers des projectiles creux d'un gros calibre. Heureusement pour nos artilleurs, le sol détrempé cédait sous ces projectiles dont les éclats restaient à peu près inoffensifs. Dans le groupe même de l'état-major, deux obus éclataient sans blesser ni hommes ni chevaux.

Le général Raoult fit amener aussitôt vers le bois les quatre compagnies du 8e chasseurs restées dans le village. Un officier de son état-major alla, par son ordre, prévenir le Maréchal de ce que la position avait de défectueux et en obtint, comme renfort, le 78e de ligne, qui entra dans le bois à son tour.

Déjà la bataille se dessinait.

Successivement chargé en tête et sur ses flancs, le 2e tirailleurs résistait avec énergie et le 48e faisait face de deux côtés, assailli par Wœrth, assailli par le bois.

De son côté la brigade L'Hériller faisait d'héroïques efforts et repoussait les Prussiens dans Wœrth; mais le 2e zouaves perdait beaucoup de monde. Notre batterie de mitrailleuses avait dû quitter l'éperon; nos deux batteries, de chaque côté de Frœschwiller, soutenaient dignement la lutte. En avant de Frœschwiller, nos réserves d'artillerie ripostaient énergiquement aux nombreuses batteries que l'ennemi développait, en plusieurs étages de feux, parallèlement à la Sauer et sur l'ensemble de nos positions.

La lutte devient acharnée et meurtrière.

Les troupes de la brigade Lefebvre se font tuer sur le terrain qu'elles ont juré de conserver A droite la brigade L'Hériller se r ıe sur les Prussiens, s'avance jusque dans Wœrth, recule sous le nombre, avance

Digitized by Google

encore..... Efforts grandioses, mais inutiles. Nous n'avons pas de renforts et les masses ennemies se renouvellent sans cesse!

Bientôt le feu de nos batteries de réserve s'éteint faute de munitions; on a sonné « cessez le feu ».

Il est quatre heures, la journée est perdue; mais notre division en tirailleurs lutte plus d'une heure encore avec un indomptable courage, défendant pied à pied le bois, les vignes et enfin le village de Frœschwiller incendié par les projectiles ennemis.

La 9e compagnie de sapeurs du 1er régiment du génie, sous la direction de son brave chef le commandant Lanty, s'est en vain efforcée de mettre le village en état de soutenir un dernier assaut : les créneaux, les palissadements, les abris masqués de feuillage, rien ne peut servir au milieu de l'embrasement général.

Nos blessés périssent dans nos ambulances non épargnées : intendants, médecins, aumônier, tout est tué ou disparaît.

Il faut évidemment et décidément battre en retraite et nous pouvons déjà constater, en nous groupant en arrière de Frœschwiller, toute l'étendue de nos pertes. Un trop petit nombre d'officiers restent pour rallier et diriger les héroïques défenseurs de Frœschwiller.

Le général Raoult, qui a résisté à toutes les sollicitations et s'est refusé à faire un seul pas en arrière, vient de tomber et reste au pouvoir des Prussiens!

La 3e division d'infanterie, en partie détruite, se retire par la route et les chemins qui mènent à Reichshoffen, escortant son artillerie, heureusement entière, sauf une pièce perdue, et recevant, sans précipiter sa marche, les obus que l'ennemi lui lance des hauteurs latérales jusqu'à Niederbronn.

La nuit met un terme à cette poursuite acharnée et d'ailleurs l'ennemi doit sentir ses pertes. Mais les bagages des officiers, plusieurs caisses régimentaires et tout le matériel qui avait été dirigé sur Haguenau est perdu pour la division.

A Reichshoffen, un ordre mal interprété, ayant fait diriger une partie des troupes sur Bitche, la dispersion a été plus considérable qu'elle aurait pu être, et c'est à Saverne seulement que la division a pu reconstituer un premier noyau autour duquel chacun est venu successivement se grouper.

*Rapport du général Lefebvre sur le rôle de la 2e brigade de la 3e division, le 6 août.*

Camp de Châlons, 16 août.

La 2e brigade de la 3e division du 1er corps eut ses régiments répartis de la manière suivante : le 2e régiment de tirailleurs à gauche dans les

Digitized by Google

bois en face du village de Gœrsdorf; à droite le 48e chargé de défendre le ravin qui s'étend du village de Wœrth à Frœschwiller, perpendiculairement au front de la position. Une batterie de mitrailleuses fut placée entre le 1er et le 2e bataillon des tirailleurs. La journée du 5 fut consacrée à l'installation des troupes; la position à défendre fut reconnue avec soin, ainsi que les différentes lignes de retraite; les adjudants-majors de chaque régiment prirent connaissance de l'emplacement assigné aux caissons contenant les réserves de cartouches pour l'infanterie.....

La nuit du 5 au 6 fut très pénible pour tout le monde; les bagages avaient été éloignés du champ de bataille et les troupes restèrent toute la nuit exposées à une pluie abondante qui ne cessa qu'à la pointe du jour. Le terrain du bivouac, profondément détrempé, était devenu très glissant et par suite gênait beaucoup les mouvements de l'artillerie.

Jusqu'à 8 heures du matin les batteries prussiennes prirent position en face de nous et, vers 8 heures, elles ouvraient un feu violent sur la gauche occupée par la brigade; en même temps des colonnes profondes, précédées de tirailleurs, descendirent et abordèrent notre position, d'abord par le ravin qui se trouve derrière le village de Wœrth et ensuite par les bois à gauche du 2e tirailleurs.

L'attaque du ravin de Wœrth fut repoussée par le 48e; l'attaque par les bois était plus sérieuse; l'ennemi voulait essayer de pénétrer jusqu'au village de Frœschwiller, tournant notre gauche et occupant ainsi notre ligne de retraite. La résistance opiniâtre du 2e tirailleurs, appuyée par deux compagnies du 48e et par deux compagnies du 8e bataillon de chasseurs, déjoua le plan des Prussiens et permit à la division Ducrot d'arriver.

A peine la batterie de mitrailleuses, établie sur le front de la position, avait-elle ouvert son feu sur les colonnes prussiennes, qu'elle se vit inondée d'obus tirés des nombreuses batteries de l'ennemi et forcée de prendre position en arrière.

Depuis lors, les Prussiens ne cessèrent de diriger de fortes réserves sur notre gauche, espérant toujours enlever le village de Frœschwiller; mais l'arrivée des troupes de la division Ducrot, la résistance héroïque du 2e régiment de tirailleurs, habilement dirigée par le colonel Suzzoni, fit échouer toutes leurs attaques.

Jusqu'à 3 heures de l'après-midi, la 2e brigade de la 3e division n'avait pas perdu un pouce de terrain. A 3 heures seulement, le 48e, accablé par le nombre, décimé par l'artillerie prussienne et ayant perdu presque tous ses officiers, commença à faiblir; quelques secours lui arrivèrent et lui permirent de reprendre momentanément le terrain perdu.

Mais la droite du corps d'armée était tournée; des obus nous prenaient

Digitized by Google

à revers; il fallait songer à battre en retraite et à abandonner des positions si brillamment défendues par le 48e et le 2e tirailleurs.

Cette retraite s'opéra lentement à travers le village de Frœschwiller incendié par les obus; à la sortie dans la plaine, entre Frœschwiller et Reichshoffen, les régiments commencèrent à se reformer, toujours sous le feu des batteries prussiennes établies sur les collines parallèles à la ligne que nous suivions.

On put voir alors quel était le prix de notre résistance acharnée : le 2e tirailleurs n'avait plus que 300 hommes au lieu de 1,500 et le 48e 700 hommes au lieu de 2,000. 43 officiers du 48e étaient tués, blessés ou restés au pouvoir de l'ennemi; le 2e tirailleurs était commandé par le seul capitaine que le feu eut épargné.

La conduite des deux régiments de la 2e brigade a été admirable, leur résistance héroïque. Au moment où la retraite a été ordonnée, les débris de ces deux braves régiments occupaient leurs positions du matin et soutenaient une lutte désespérée contre les nombreuses réserves de l'ennemi, exposés à un feu terrible d'artillerie qui s'efforçait de faire disparaître par le canon ceux qui, pendant plus de huit heures, avaient repoussé toutes les attaques de l'infanterie prussienne.

*Rapport du capitaine Proust, commandant le 8e bataillon de chasseurs à pied, sur la journée du 6 août.*

Heroué, 12 août.

Le 8e bataillon est arrivé le 4 août à Frœschwiller, à 7 h. 1/2 du soir; les 1re et 2e compagnies sont détachées en avant du village et préposées à la garde d'une batterie d'artillerie, les 3e, 4e, 5e et 6e compagnies sont campées dans les rues du village. Le 6 août, les 3e, 4e, 5e et 6e compagnies, conduites par M. Poyet, chef de bataillon, prennent les armes entre 8 et 9 heures du matin et sont d'abord préposées à la garde d'une batterie d'artillerie, les 4e et 5e sont déployées en tirailleurs en avant, les deux autres sont en bataille.

A 10 heures elles s'engagent dans le bois et y restent jusque vers 1 heure sans donner.

A ce moment le bataillon reçoit l'ordre de marcher en avant pour appuyer le 2e régiment de tirailleurs, qui perdait beaucoup de monde.

A peine engagé, M. Poyet est frappé mortellement d'une balle au-dessous du sein droit, il est emporté et M. Gyss, capitaine de la 5e compagnie, prend le commandement du bataillon; l'adjudant-major est blessé très grièvement au bas-ventre.

Après avoir marché en avant et battu en retraite plusieurs fois, les compagnies se retirent définitivement vers 4 heures sans ordres et sans

Digitized by Google

chefs, car tous sont restés sur le champ de bataille, tués, blessés, prisonniers ou disparus.

Les 1re et 2e compagnies, sous le commandement du capitaine Chardon, prennent les armes à 7 h. 1/4 et suivent la 1re à droite, la 2e à gauche, la batterie d'artillerie qu'elles doivent protéger, elles reçoivent l'ordre de se déployer et de se porter en avant vers 1 h. 1/2 pour couvrir la droite et la gauche du 2e régiment de zouaves.

Le mouvement de retraite commence vers 3 h. 1/2 et à 5 heures la déroute est complète ; le corps d'armée se retire sur Reichshoffen et les corps en désordre continuent dans la nuit du 6 leur retraite sur Saverne, où est le point de ralliement.

La perte du bataillon dans cette journée est évaluée à 2 officiers tués, 14 disparus ou blessés restés entre les mains de l'ennemi, 600 sous-officiers, caporaux ou soldats tués, blessés ou disparus. M. Henriot, capitaine, arrivé au bataillon la veille de la bataille, est compris dans le nombre des disparus. M. Nouaux, officier sorti de l'école l'année précédente, après avoir reçu une blessure, est, avec le commandant du bataillon, de ceux dont la mort est certaine.

## *Historique du* 36e *régiment d'infanterie.*

6 août.

La colonne du colonel Krien, qui était partie de Haguenau en chemin de fer, se dirige sur Reichshoffen. A minuit et demie le général de Nansouty est prévenu du voisinage d'un corps prussien. Il fit arrêter la marche du convoi, les hommes descendent au milieu d'un violent orage et sont placés le long du talus de la voie. Le régiment resta deux heures dans cette position. Au bout de ce temps l'on remonta en wagon et le régiment arriva à Reichshoffen à 4 heures du matin. A 7 heures le 1er et le 2e bataillons se mettent en marche pour Frœschwiller où ils arrivent à 8 h. 1/2. Le village est traversé, et après un mouvement de conversion, la colonne va se placer dans un bois taillis en avant et à gauche du village, à l'extrême droite de la 1re division (général Ducrot) et à gauche du 48e de ligne. Les compagnies du 1er bataillon furent déployées en tirailleurs sur la lisière du bois. Au commencement de l'action le commandant Prouvost est blessé grièvement et quitte le champ de bataille en remettant le commandement du 1er bataillon au capitaine adjudant-major Terrin. Une vive fusillade s'était engagée entre les tirailleurs français et ceux de l'ennemi, qui occupaient un bois vis-à-vis. Au bout de quelque temps, ceux-ci furent obligés de se retirer. Vers 11 heures, cinq compagnies quittent la droite de la ligne de bataille, traversent le bois, vont se placer sur la gauche pour soutenir la droite du 2e régiment de tirailleurs algériens fortement engagée. Pendant la

Digitized by Google

marche de cette petite colonne, les 1re et 6e compagnies qui étaient en queue ne purent suivre la tête, et elles revinrent couvrir le flanc droit du régiment, où elles furent déployées en tirailleurs sur la lisière du bois faisant face aux hauteurs occupées par l'ennemi. Les lieutenants Pastoureau et Richard sont blessés. Les trois compagnies de gauche du 2e bataillon avaient été placées, vers 8 heures du matin, sur la lisière du bois à gauche de Frœschwiller. Elles se déployèrent en tirailleurs, et échangèrent quelques coups de fusil avec les tirailleurs prussiens. Le capitaine Castel fut blessé ainsi que le capitaine Héraud. A 11 heures ces compagnies reçurent l'ordre de quitter leur position. Elles remontèrent sur le plateau, et elles se réunirent aux autres compagnies du bataillon à la gauche du régiment. Toutes ces positions furent occupées pendant près de deux heures. L'ennemi fut maintenu de ce côté et ne put gravir les pentes qui l'auraient porté sur les derrières de la 1re division. Vers 2 heures le colonel Krien s'aperçut que la droite de son régiment n'était reliée à aucune troupe et que les Prussiens qui s'avançaient toujours, en faisant un mouvement sur leur gauche, pouvaient facilement gravir les pentes du plateau de Frœschwiller, et par conséquent, tourner et prendre à revers la 1re division. Il voulut s'opposer à ce mouvement en établissant un nouvel ordre de bataille. Pour cela il envoya le drapeau avec sa garde marquer le point où devait s'établir le centre du régiment et, par un changement de front en arrière sur l'aile droite, il fit occuper une position presque perpendiculaire à celle qu'il occupait. La droite du régiment était appuyée au village de Frœschwiller et le régiment faisait face au village de Wœrth. La 1re compagnie du 1er bataillon occupe la droite de la ligne sur la crête du plateau. La 3e fut envoyée pour soutenir une batterie d'artillerie placée en avant du village. Pendant que ce mouvement s'opérait, l'ennemi s'avançait à grands pas pour occuper le plateau de Frœschwiller, l'armée française allait être ainsi coupée en deux.

Le colonel Krien donna l'ordre de charger à la baïonnette, le régiment fut lancé, une première charge sembla réussir ; mais, écrasés par le nombre, les soldats furent obligés de revenir sur leurs pas; beaucoup d'officiers furent tués ou blessés. Le colonel Krien, le lieutenant-colonel Cloux, le commandant Croix, le capitaine Manson, Beaumelle, porte-drapeau, Alquié, d'Angelis, Tuillier, blessés; le capitaine Terrin tué.

Le régiment se reforma une seconde fois. Une seconde charge eut lieu, mais elle vint se briser contre des forces trop considérables, le régiment fut décimé par une masse de projectiles qui, par la direction qu'ils avaient, prouvaient que le mouvement tournant que les Prussiens avaient en vue depuis le matin s'effectuait de plus en plus. Déjà une grande partie du village de Frœschwiller était en flammes; l'extrême droite de la ligne française avait été repoussée,

Digitized by Google

il fallut songer à la retraite qui s'effectua sur la route de Reichshoffen.

M. Beaumelle, porte-drapeau, avait remis le drapeau à M. Lecombe, sous-lieutenant. Au moment de la retraite, plusieurs officiers, Brambille, Chevillard, Pastoureau, Charcot, Pihet et une centaine d'hommes formaient la défense. Cette petite colonne se mit en route dans le village, M. le lieutenant Branbille aperçut des Prussiens qui y entraient; ceux-ci firent feu, M. Branbille fut blessé, les hommes dispersés; il ne resta autour du drapeau que M. Lacombe, M. Pihet, deux sapeurs et quelques soldats. Poursuivis par l'ennemi, ces quelques hommes entrèrent dans une remise et cherchèrent à brûler le drapeau. N'y pouvant parvenir, ils le déchirèrent et cachèrent la soie sous les fagots. De cette façon les Prussiens ne purent s'emparer que de la hampe et de de la cravate; le reste fut sauvé et existe encore au 36e régiment de ligne.

Pendant la journée, que s'était-il passé au 3e bataillon, séparé du régiment et commandé par le commandant Laman?

Vers 5 heures du matin, une reconnaissance fut faite par les grand'-gardes; quelques coups de fusil furent échangés, rien ne faisait présager la bataille qui devait avoir lieu. A 7 h. 1/2, l'ordre arriva de prendre les armes, le combat était engagé sur la gauche de la ligne française. La compagnie de Chauvenet, de grand'garde, regagna le bataillon qui resta sur l'emplacement où il avait bivouaqué. Il fut formé en colonne par division, la gauche appuyée à la route de Wœrth et face à ce village; à sa droite se trouvait le 2e zouaves, à sa gauche dans un ravin le 48e de ligne.

La 1re brigade était séparée de la 2e par un intervalle de 500 mètres. Une batterie d'artillerie fut établie à la droite des zouaves et une autre en avant de Frœschwiller.

L'action s'engagea sur le centre de la ligne par plusieurs coups de canon et par des feux de tirailleurs. Le 3e bataillon alla prendre position à gauche de la route de Wœrth en colonne, par pelotons à demi-distance. La 2e section de la 1re compagnie, lieutenant Paris, fut déployée en tirailleurs en avant du front du bataillon et cette section engagea un feu très vif avec les tirailleurs ennemis. Vers 11 heures le mouvement des Prussiens se dessina; ne pouvant tourner par la gauche, ils cherchèrent à le faire par la droite et attaquèrent en même temps le centre de notre ligne. Ils avaient établi au delà de Wœrth de nombreuses batteries en éventail, qui couvraient le 2e zouaves et le 3e bataillon du 36e d'une grêle de projectiles. Afin d'éviter de plus grands accidents, le batailon fut déployé. Ce mouvement le plaça face au village de Wœrth, sa droite reliée à la gauche des zouaves resta appuyée à la route, et sa gauche dans le ravin qui le séparait du 48e.

Digitized by Google

Dans ce mouvement le capitaine Pabanel reçut une blessure. La ligne de tirailleurs fut augmentée d'une demi-section de la 1re compagnie et de toute la 6e (capitaine Pabanel). La batterie d'artillerie placée en avant de Frœschwiller commença le feu. Les obus passaient au-dessus du 3e bataillon, mais beaucoup venaient éclater au milieu de ses rangs : c'est ainsi que fut tué le capitaine Sauvaire et que fut blessé le capitaine Poirelle. Après deux heures d'attente dans cette position, arriva l'ordre de se porter en avant.

Le bataillon fut arrêté à mi-côte ; l'ennemi, de son côté, avait fait avancer de fortes colonnes; une forte action s'engagea. M. Perret, lieutenant, fut tué. Le général L'Hériller donna l'ordre de se retirer et de reprendre la position qu'on avait au point du jour : l'adjudant-major Buret reçut une blessure mortelle.

Une nouvelle ligne de bataille fut formée sous un angle aigu avec la route de Frœschwiller à Wœrth; à la droite de la ligne était le 8e bataillon de chasseurs, au centre le 2e zouaves, à gauche le 3e bataillon du 36e. Cette nouvelle ligne fut lancée au pas de charge sur le village de Wœrth occupé par les Prussiens. Un combat à la baïonnette s'engagea : accablée par le nombre, l'armée française fut obligée de se replier. Le désordre se mit dans les rangs, car la retraite ne pouvait s'effectuer qu'à travers un pays boisé, en pente raide et labouré par les obus et les balles; c'est là que furent blessés MM. Genret, capitaine; Faule, Malessard, lieutenants; Andrez, sous-lieutenant.

A l'entrée du village de Frœschwiller tous les régiments étaient mêlés. Les officiers organisèrent tant bien que mal de nouvelles colonnes, qui tentèrent une nouvelle attaque, qui fut infructueuse; le sous-lieutenant Chechan fut blessé.

Les batteries prussiennes s'étaient avancées. Une charge faite par la brigade de cuirassiers avait été repoussée; les obus incendiaient et détruisaient le village, les hommes ne savaient plus que faire; il fallut songer à la retraite, qui ne put s'effectuer que dans le plus grand désordre. On se dirigea instinctivement sur Niederbronn par Reichshoffen et de là sur Saverne. Il était à peu près 5 heures du soir. La marche dura toute la nuit : le matin on arriva dans cette ville.

*Rapport du capitaine Béhic, commandant le 2e régiment de zouaves, sur le rôle de ce régiment, le 6 août.*

Châlons, 15 août.

Le 6, au matin, le 2e régiment de zouaves par bataillons déployés occupait l'espace compris entre la route de Frœschwiller à Wœrth et le village d'Elsashausen, faisant face à Wœrth, la droite du 1er ba-

Digitized by Google

taillon un peu en avant de ce village. Dès 4 heures du matin, des reconnaissances furent faites par les compagnies de grand'garde qui poussèrent jusqu'à la rivière et revinrent sans nouvelles de l'ennemi.

Vers 6 heures les Prussiens dirigèrent sur Wœrth quelques pelotons de tirailleurs, qui engagèrent le feu avec nos compagnies de grand'garde. Ils étaient soutenus par quelques pièces d'artillerie placées en batterie sur le versant au delà de Wœrth. L'attaque de l'ennemi était faible et fit croire à une simple reconnaissance, lorsque tout à coup les Prussiens assaillirent très vigoureusement la gauche du front de bataille en essayant de la tourner. Une attaque sérieuse fut en même temps dirigée sur notre droite, soutenue par un feu d'artillerie très vif et d'une grande précision de tir.

Parfaitement renseigné sur l'étendue de notre ligne et la force de nos positions, l'ennemi, tout en observant nos ailes qui répondaient vigoureusement à son feu, dirigea tous ses efforts sur le centre de la ligne où était placé le régiment et fit avancer de nombreux pelotons sous la protection de 30 ou 40 pièces de canon qui essayaient, par un feu des plus nourris et d'une justesse remarquable, d'éteindre celui de notre artillerie placée sur la hauteur entre Frœschwiller et Elsashausen. Le régiment fut alors porté en avant sur Wœrth, pour avoir moins à souffrir du feu de ces pièces, et nos hommes se maintinrent avec calme malgré des quantités d'obus qui tombaient dans les rangs. Les Prussiens recevaient des renforts de minute en minute et bientôt leur feu devint tellement gênant que l'ordre fut donné de se porter en avant pour les déloger de Wœrth et des bois situés à droite et à gauche.

L'élan de nos soldats entraînés par leurs officiers fut tel qu'en peu d'instants les Prussiens furent chassés à la baïonnette de Wœrth et repoussés au delà de la rivière. Mais ce mouvement n'ayant pu être appuyé, l'ennemi, qui faisait constamment avancer de nouveaux pelotons, reprit ses positions. Successivement trois charges à la baïonnette firent reculer les Prussiens, mais enfin, accablés par le nombre, décimés par le feu de l'artillerie prussienne, menacés de nous voir tournés sur notre droite, nous dûmes battre en retraite bien à regret, défendant les mouvements de terrain un par un, sur le village de Frœschwiller et l'artillerie de réserve. Le village ne tarda pas à être incendié par les obus prussiens et il fallut l'évacuer en y laissant nos blessés.

46 officiers étaient restés sur le champ de bataille, tués ou blessés, et ceux qui survivaient, réorganisant les peloton s décimés, prirent la route de Reichshoffen et ensuite la direction de Saverne, faisant face à l'ennemi quand il devenait trop entreprenant.



Digitized by Google

Le 2e zouaves a perdu environ 1000 hommes (1).

*Rapport du colonel Rogier, commandant le 48e, sur le rôle de ce régiment le 6 août.*

Le 48e arrivé le 4 au soir sur le plateau en avant de Frœschwiller fut placé en bataille, la droite à peu de distance de l'entrée de Frœschwiller et la gauche à l'extrémité d'un contrefort formant éperon sur la vallée où est situé Wœrth.

Les trois bataillons restèrent dans cette position jusqu'à 6 à 7 heures du matin. Indépendamment des grands'gardes placées devant les deux premiers bataillons, il en fut établi une troisième composée de deux compagnies; elle avait pour mission de garder l'extrémité gauche de notre position. Pendant la nuit du 5, cette grand'garde fut renforcée d'une troisième compagnie, afin de défendre une batterie construite dans la nuit du 5 au 6 par les travailleurs du 48e. On profita des outils apportés par l'artillerie pour construire sur ce point des tranchées-abri, qui nous furent le lendemain d'un grand secours pour nous maintenir sur cette position. On fut contrarié dans l'exécution de ces travaux par une forte pluie qui tomba toute la nuit.

Le 6 au matin, trois ou quatre coups de canon tirés sur le village de Wœrth furent le signal de l'attaque. Les 2e et 3e bataillons faisant face aux vignes y envoyèrent une demi-section par compagnie déployée en tirailleurs. Le 1er bataillon, après avoir fait un changement de direction sur son 6e peloton, fut d'abord conservé en réserve sur ce nouvel emplacement, mais à peine ce mouvement était-il terminé que deux compagnies en furent détachées et formées en colonne par peloton; elles furent mises en réserve derrière la droite du 2e bataillon. A 8 heures quelques coups de fusil s'étant fait entendre dans le ravin situé à la gauche des tirailleurs, trois compagnies du 1er bataillon, sous les ordres du commandant Duhousset furent envoyées en tirailleurs pour protéger nos derrières, en se reliant par leur droite à l'extrême gauche des tirailleurs algériens et s'étendant le plus possible à gauche pour faire face aux Prussiens qui cherchaient à nous tourner en pénétrant dans nos positions par cette vallée. Cette attaque fut repoussée par ces trois compagnies, aidées des mitrailleuses, placées au sommet de la vallée près du village. Les trois autres compagnies de ce bataillon, qui étaient restées en réserve à la droite du 2e, furent envoyées pour soutenir le régiment des tirailleurs algériens vivement attaqué.

(1) D'après l'Historique du 2e zouaves, les pertes s'élevèrent à 47 officiers tués, blessés et dispersés et 1088 hommes de troupe.

Digitized by Google

Vers une heure, M. le colonel Suzzoni revint une seconde fois demander du renfort; il ne demandait pas moins de deux bataillons, mais je ne puis lui donner que trois compagnies du 2e bataillon commandées par le chef de bataillon Meric. Ces trois compagnies avaient été précédées par les trois premières envoyées sous les ordres de M. Duhousset dans le ravin de gauche, ce qui portait à neuf compagnies l'effectif du 48e sur ce point. Les trois compagnies du 2e bataillon furent envoyées sur la lisière du bois pour être opposées aux tirailleurs prussiens qui se trouvaient à mi-côte et descendaient sur nos positions. Plusieurs fois l'ennemi tenta des attaques sur ces compagnies, mais il fut toujours repoussé; elles conservèrent leurs positions.

Les trois compagnies de gauche du 2e bataillon et le 3e bataillon, sous les ordres du commandant Chataigner, conservèrent leurs positions premières jusque vers trois heures, malgré les pertes que leur faisaient éprouver des feux très vifs de mitraille et de mousqueterie. A ce moment, l'ennemi, qui depuis quelque temps semblait perdre du terrain, revint à la charge avec de profondes colonnes, soutenues par une puissante artillerie; tirailleurs et troupes de réserve recevaient des feux venant de trois directions différentes et étaient sur le point d'être coupées quand le lieutenant-colonel Thomassin, secondé par les quelques officiers qui étaient encore debout, enleva par un mouvement énergique la poignée d'hommes qui était autour de lui. Il fit un retour offensif qui dégagea momentanément le plateau, mais l'ennemi revenant plus nombreux et plus acharné, une deuxième charge à la baïonnette ne nous donna qu'un léger succès. C'est à ce moment que le lieutenant-colonel tomba pour ne plus se relever. Son corps est resté entre les mains de l'ennemi. Les quelques hommes échappés à ce combat meurtrier se réfugièrent dans le bois et se replièrent vers le village. Nos pertes ont été considérables : elles atteignent le chiffre énorme de 1236 hommes et de 43 officiers.

*Rapport du capitaine Viénot, commandant le 2e régiment de tirailleurs algériens, sur la journée du 6 août.*

Bayon, 11 août.

Le 2e régiment de tirailleurs reçut le 4 au soir l'ordre d'aller occuper avec la division la position de Frœschwiller. Son rang de bataille l'appelait à la gauche de la position de la division.

Cette position consistait pour lui à tenir la lisière d'un bois qui couvrait un terrain accidenté et présentait des rentrants et des saillants. La forme générale était un grand saillant qui venait avec un retour se rattacher à la division Ducrot. Sur une croupe, à la droite du régi-

Digitized by Google

ment, était une batterie de mitrailleuses. Le régiment se reliait avec le 48e de ligne (même brigade).

La journée du 5 août se passa à s'installer. La vigilance fut grande pendant la nuit du 5 au 6 ; au point du jour, une de nos reconnaissances faillit prendre un officier bavarois et quelques-uns des siens.

Vers 5 h. 1/2, le 6, une batterie prussienne canonna la batterie de mitrailleuses qui dut se retirer. Quelques troupes seulement se montrèrent. Vers 7 heures, cette batterie recommença son feu et des tirailleurs ennemis parurent à la pointe et à la gauche de la position du régiment. Celui-ci était ainsi réparti : le 3e bataillon avait appuyé à droite et remplacé un bataillon du 48e sur une crête à la lisière des bois et sur la droite des mitrailleuses. Le 1er se trouvait à sa gauche. Quatre compagnies de ce bataillon occupaient la pointe et la partie gauche du bois ; deux compagnies étaient en réserve.

Vers 9 heures, l'ennemi montrant toujours de nouvelles forces et les compagnies de réserve étant engagées, surtout à gauche, le colonel Suzzoni dut demander des renforts au général Raoult. Successivement des compagnies du 48e et du 78e lui furent envoyées et il put contenir partout l'ennemi. Mais celui-ci faisait toujours paraître de nouvelles troupes. La pointe et la gauche étaient vivement attaquées. Sur la droite, les attaques étaient molles. Les Prussiens passaient difficilement le vallon qui les séparaient de notre position ; à gauche, l'appui des mitrailleuses et d'une partie de la division Ducrot retarda leur progrès quelque temps. Mais, vers 2 heures, des colonnes énormes se montrèrent vis-à-vis de notre droite et les attaques recommencèrent plus vives. Le régiment était menacé d'être entouré. Sur la demande instante du colonel Suzzoni, de nouveaux renforts lui furent envoyés. Le 8e et le 13e bataillons de chasseurs entrèrent en ligne. Un retour offensif fut fait. Tout le terrain cédé fut repris.

Les colonnes ennemies s'avançaient cependant de tous côtés. Le régiment, aidé des renforts qu'il avait reçus, chassa deux fois à la baïonnette les Prussiens qui avaient paru sur la crête où étaient primitivement les mitrailleuses. On se battait en désespérés ; chacun tombait à sa place, sans céder un pouce de terrain.

Les Prussiens, se dissimulant derrière un pli de terrain, gagnèrent enfin les crêtes et un cercle de fer et de feu se forma autour de nous. Là fut la tombe du 2e tirailleurs. Des débris insignifiants (250 hommes et 3 officiers) purent seuls en sortir. Le régiment, qui comptait 2,300 hommes le matin, est commandé maintenant par un capitaine. Le colonel Suzzoni, le lieutenant-colonel Colonieu étaient blessés. Les chefs de bataillon Mathieu, Jodosius et une grande quantité d'officiers de tous grades étaient tués. Il est difficile de préciser les pertes, car il rentre à chaque instant des isolés.

Digitized by Google

*Rapport du commandant Mathieu, du 2e régiment de tirailleurs algériens, sur la bataille de Frœschwiller.*

Ambulance de Mannheim, 11 août.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que, pendant la bataille livrée en avant de Frœschwiller, j'ai pris, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, le commandement du 2e tirailleurs en remplacement du colonel Suzzoni qui venait d'être tué. Le lieutenant-colonel était blessé depuis midi.

Doutant qu'aucun rapport autorisé ait pu vous être fait sur la part prise à la bataille par le 2e tirailleurs, je viens, comme commandant du régiment, vous faire connaître l'ensemble des opérations exécutées par le 2e tirailleurs pendant la bataille, vous signaler les services rendus par les militaires du corps et vous renseigner sur les pertes éprouvées.

Au début de l'action, vers 7 h. 1/2 du matin, le régiment déployé occupait la lisière du bois qui fait face au village de Gœrsdorf ; sa droite se reliait au 48e de ligne, et il était couvert au centre par une batterie de six mitrailleuses. Sur le flanc gauche, trois compagnies : 4e, 5e et 6e du 2e bataillon étaient déployées dans les taillis, sur le versant qui regarde la route de Lembach à Frœschwiller. Ces trois compagnies ont supporté le premier choc de l'ennemi ; se glissant le long des bois qui bordent la route de Lembach, l'armée bavaroise débouchait en force sur notre aile gauche pour la tourner. Après avoir ouvert sur nos tirailleurs une vive fusillade, les Bavarois ont lancé sur eux plusieurs bataillons fortement soutenus. Les trois compagnies de flanqueurs, criblées de balles, ont alors rapproché leurs petits postes et se sont resserrées pour faire tête à l'attaque. Renforcées par les 3e et 5e compagnies du 1er bataillon, elles ont arrêté la marche des colonnes ennemies et, passant bientôt de la défensive à l'offensive, elles ont chargé les Bavarois à la baïonnette et les ont rejetés sur la route de Lembach.

Pendant que les Bavarois tentaient sur notre gauche ce mouvement tournant, les Prussiens, remontant le ravin qui descend de Frœschwiller à Wœrth, menaçaient de tourner notre droite, le 3e bataillon, embusqué dans les vignes et relié au 48e de ligne, arrêtait ce mouvement et faisait éprouver à l'ennemi des pertes sérieuses. Vers midi, le régiment avait repoussé toutes les attaques sur sa droite et sur sa gauche et restait sur toute la ligne maître du terrain qu'il avait à défendre. Des pertes sérieuses avaient été éprouvées, mais le succès était complet et personne ne doutait du gain de la bataille.

Mais à ce moment le corps d'armée prussien, qui jusque-là était resté immobile au-dessus de Wœrth, entrait à son tour en lutte.

Digitized by Google

L'artillerie, appuyant sur sa droite, venait s'établir en face de la position défendue par le 2e tirailleurs et l'infanterie prussienne, traversant la rivière, venait se déployer au pied même des hauteurs occupées par le régiment.

Si, à ce moment, le front du 2e tirailleurs eût été, comme le matin, couvert par la batterie de mitrailleuses, on eût pu faire éprouver des pertes sérieuses à l'infanterie prussienne.

Mais, dès le matin, deux mitrailleuses avaient été démontées par l'infanterie ennemie et toute la batterie s'était repliée en arrière, regagnant Frœschwiller. La position n'avait plus dès lors aucun canon, aucune mitrailleuse à opposer à la formidable artillerie, à la nombreuse infanterie que les Prussiens dirigeaient sur nous : la fusillade seule des compagnies du 2e tirailleurs allait avoir à y suffire.

La bataille reprend alors sur le front et sur les flancs de la ligne du régiment avec une nouvelle énergie : tirant avec une rare précision, l'artillerie prussienne couvre d'obus le petit bois qui forme comme le réduit de la défense du 2e tirailleurs et qu'occupent les 4e et 6e compagnies du 1er bataillon et 5e du 2e.

Sous une véritable pluie de fer et de balles, ces compagnies se maintiennent avec une inébranlable fermeté : allant d'un groupe à l'autre, le colonel Suzzoni communique à tous le sang-froid résolu, l'intrépide courage qui l'anime : « Nous mourrons tous ici s'il le faut, dit-il en arabe aux tirailleurs, et nous ne reculerons pas d'un seul pas. » Nos tirailleurs lui affirment chaleureusement qu'il peut compter sur eux et demandent à charger l'ennemi.

Leur désir est bientôt satisfait : l'ennemi devenant pressant, les compagnies sont lancées sur lui à la baïonnette et le refoulent ; plusieurs retours offensifs, exécutés avec le plus grand entrain, contiennent pendant deux heures l'ennemi.

Mais à chaque troupe repoussée succède une nouvelle troupe, et nos compagnies ont à déployer le plus grand courage, rien que pour se maintenir dans le petit bois formant réduit.

Pour briser cette résistance inébranlable, l'artillerie redouble son feu et écrase ces compagnies. A ce moment (environ 2 h. 1/2), le colonel Suzzoni tombe frappé mortellement, et je prends à sa place le commandement du régiment.

Les flancs de notre position sont débordés par l'aile droite et l'aile gauche de l'ennemi. De tous côtés pleut sur nous une grêle de projectiles. Blessé à mon tour, je remets le commandement de la position au capitaine Pacotte, qui, seul, reste debout. Bientôt les munitions manquent, et, la résistance devenant impossible, le capitaine Pacotte rassemble les débris des compagnies engagées sur ce point et se retire sur Frœschwiller.

Digitized by Google

En route il rallie dans le bois le capitaine Sénac, qui, avec d'autres compagnies, tient tête à l'attaque latérale des Bavarois. Cette troupe atteint Frœschwiller, alors que déjà les colonnes ennemies y pénètrent de toutes parts : toute issue est fermée. En vain, les débris du régiment cherchent à se faire jour à la baïonnette ; cernés de toutes parts, ils sont obligés de mettre bas les armes.

Telle a été, mon Général, la conduite du 2e tirailleurs pendant la bataille du 6 août. Les pertes éprouvées par le régiment sont très considérables. J'ai l'honneur de vous en adresser ci-joint l'état en ce qui concerne les officiers ; sans doute les indications de cet état sont-elles incomplètes, en ce sens que toutes les pertes ne me sont pas connues. Celles que je vous indique sont positives et constatées la plupart par moi-même, sur le champ de bataille ou à l'ambulance.

En ce qui concerne la troupe, l'impossibilité de réunir les rapports des commandants de compagnies m'empêche de vous donner, quant à présent, même le nombre approximatif des tués et blessés, et je ne puis que vous dire que ce nombre est très considérable.

Blessés ou valides, la presque totalité des militaires du régiment est entre les mains de l'ennemi.

Les prisonniers valides ont été dirigés sur Ingolstadt et Munich. Les blessés du régiment sont soignés dans les ambulances et hôpitaux de Landau, Mannheim et Francfort. Je me trouve à Mannheim avec plusieurs officiers ; nous y sommes l'objet des soins les plus bienveillants et les plus empressés.

*Rapport sur le 2e régiment de tirailleurs, 3e bataillon, à la bataille de Wœrth (certifié par MM. Ollivier, Collot, Vagnon, Brunet, de Vansay, Droz-Desvoyes, officiers, et Lafont, adjudant, prisonniers à Kœnigsberg.)*

20 août.

Le 3e bataillon (cinq compagnies plus une section de la 5e), — environ 600 hommes — prenait dès le 5 au matin sa place de bataille sur le bord du plateau de Frœschwiller, la droite appuyée au contrefort au pied duquel est bâti Wœrth, la gauche au contrefort sur lequel était installée une batterie de mitrailleuses. Il occupait donc les deux côtés d'un ravin compris entre les contreforts dont nous venons de parler et se déployait sur une étendue de 5 à 600 mètres. Il avait à sa droite le 48e de ligne et à sa gauche les 1er et 2e bataillons du régiment. La section de la 5e était envoyée en grand'garde au pied de la hauteur couronnée par le bataillon et près de la route de Wissembourg

Digitized by Google

à Haguenau. L'ordre était donné de ne pas dresser les tentes et de se tenir prêt à combattre.

Pendant la journée du 5, des éclaireurs ennemis se montrèrent fort près de nos lignes. Quelques tirailleurs tirés des grand'gardes et dirigés par le commandant Mathieu les forcèrent à se tenir à plus grande distance.

Pendant la nuit du 5 au 6, des coups de feu partis de nos avant-postes, surtout vers la gauche, signalaient des mouvements de l'ennemi; on entendait du reste de ce côté des bruits de marche de troupes, caissons, pièces et voitures.

Le 6, vers 5 h. 1/2 du matin, l'ordre prescrivait : séjour pour la journée. La 3e compagnie fut envoyée en remplacement de la section de la 5e qui vint occuper sa place de bataille, les 2e et 4e s'étendirent pour combler l'espace vide.

L'ordre était à peine communiqué qu'on vit s'avancer sur Wœrth une reconnaissance de cavalerie ennemie d'environ 80 chevaux. Un obus ou deux la força à rétrogader. Aussitôt après l'ennemi établissait à 5,000 mètres environ une formidable batterie d'artillerie sur les hauteurs qui dominent le plateau de Frœschwiller et prononçait son attaque sur notre gauche et notre droite en se couvrant de nombreux tirailleurs. Il pouvait être 7 heures...

A 9 h. 1/4 l'ordre était donné de faire rentrer les grand'gardes; la 3e compagnie vint prendre position à l'intérieur du bois à environ 15 mètres en arrière du bataillon et en réserve. On fit une distribution de deux paquets de cartouches supplémentaires par homme. 20 hommes de la 3e, demandés par le capitaine Viénot, furent détachés comme gardes des caissons de munitions et ne reparurent plus de la journée. A 11 heures le capitaine Viénot venait, par ordre du colonel, demander deux compagnies destinées à renforcer le 2e bataillon vivement poussé par l'ennemi. Pour ne pas dégarnir nos ailes, les 2e et 4e compagnies furent désignées et leur emplacement occupé par la 3e. Les deux autres compagnies durent s'étendre. L'effectif du bataillon était réduit alors à environ 260 hommes, chargés de garnir une ligne de 500 mètres au moins.

A 11 h. 1/4 la batterie de mitrailleuses battit en retraite. A l'infanterie seule incombait donc le devoir de défendre ses positions qui furent alors attaquées avec furie. Repoussé par notre feu, l'ennemi revenait incessamment à la charge avec des troupes fraiches. Trois fois il occupait le mamelon de droite; trois fois il était rejeté à la baïonnette.

Vers midi et demi, le 48e de ligne quittait sa position pour aller au secours de notre gauche; il ne laissait que quelques hommes qui prirent place dans nos rangs. La 1re compagnie dut s'étendre sur sa

Digitized by Google

droite. Peu après, le colonel Suzzoni parcourut de nouveau le front du bataillon en disant : « Qu'il fallait qu'officiers et soldats s'embusquent avec soin ; qu'il fallait tenir quand même malgré le petit nombre de combattants ». — Ces ordres furent exécutés strictement.

Les munitions commençaient à manquer. Des officiers, MM. Ollivier, Droz-Desvoyes et l'adjudant Lafont, envoyés pour en demander, reçurent la même réponse : « Il n'y en a pas; tenez quand même vos positions ».

L'armée avait entrepris son mouvement de retraite sans que nous en fussions prévenus, pas plus du reste que les 36e et 48e appartenant à la 3e division. Ce serait donc cette division qui aurait couvert la retraite et non les 1re et 2e divisions, comme le dit le maréchal de Mac-Mahon dans son rapport.

Dès 2 heures notre artillerie avait complètement cessé son feu, ce qui permettait à celle de l'ennemi de concentrer le sien sur les positions occupées par l'infanterie. De nouvelles masses würtembergeoises, prussiennes et badoises se déployaient en face de nous.

Vers 4 heures le capitaine Ollivier, qui avait été de nouveau demander des munitions, rencontra le capitaine Lucas qui lui dit : « Le colonel est tué, il n'y a pas de munitions, l'ordre est de tenir quand même ». On fouille dans les gibernes des morts et des blessés; on en retire les cartouches qu'on use jusqu'à la dernière.

L'ennemi faisait des progrès, nous débordait sur notre droite, notre gauche et s'avançait en colonnes profondes. Nous étions réduits à une centaine de combattants. En face de cette situation, les officiers présents à ce moment (environ 5 heures moins un quart), MM. Ollivier, Collot, Vagnon, Brunet, Beauchon, de Vansay et Droz-Desvoyes se réunirent pour décider ce qu'il y aurait à faire : charger à la baïonnette ou battre en retraite. Charger à la baïonnette avec moins de cent hommes était impossible sur des masses aussi compactes; le dernier parti fut adopté.

Les débris du bataillon, sous les ordres du capitaine Ollivier, battirent en retraite en essuyant des feux qui nous firent éprouver de grandes pertes.

Rejetés hors du bois par l'ennemi, nous nous dirigeâmes sur le village de Frœschwiller dans la direction duquel nous avions entendu un clairon français sonnant en retraite. Nous espérions le trouver occupé par nos troupes. Notre marche s'effectuait sous des feux croisés des tirailleurs qui nous décimaient cruellement.

Arrivés au village, nous le trouvâmes envahi par l'ennemi et là, complètement entourés par des masses nombreuses, nous fûmes pris, faits prisonniers.

Digitized by Google

## Artillerie (Division Raoult).

### *Rapport du lieutenant-colonel Cheguillaume sur le rôle des batteries divisionnaires de la 3e division du 1er corps pendant la journée du 6 août.*

Les batteries divisionnaires de la 3e division du 1er corps d'armée avaient quitté Haguenau, le 4 août au matin, pour se porter sur Reichshoffen.

Elles y étaient à peine arrivées dans l'après-midi, et venaient d'y installer leur camp, qu'elles reçurent l'ordre de partir pour Frœschwiller avant d'avoir reçu aucune distribution.

Elles suivirent, en conséquence, leur division jusqu'à Frœschwiller et prirent position, le soir, sur les pentes qui faisaient face à la direction ennemie.

La batterie Ferreux (5e du 12e) fut placée, à hauteur du cimetière, sur la droite de la route qui conduit de Frœschwiller à Wœrth; soutenue par les troupes de la brigade L'Hériller, elle dut, pendant la nuit, établir un petit épaulement pour la masquer.

La batterie Desruols (6e du 12e) fut placée au milieu de la brigade Lefebvre; ayant pris position près du village de Frœschwiller, de manière à battre le mieux possible les pentes ennemies qui se présentaient devant elles.

La batterie Wohlfrom (9e du 12e, mitrailleuses) fut placée sur un éperon en avant des bois qui, partant de Frœschwiller, s'étendent dans la direction du Pigeonnier. Elle était appuyée à gauche par les tirailleurs algériens et à droite par le 48e de ligne. Cette batterie de canons à balles fit pendant la nuit quelques petits épaulements destinés à masquer ses pièces.

La journée du 5 se passa sans incidents remarquables. La batterie Ferreux, suivant les mouvements des troupes qu'elle accompagnait, quitta la position qu'elle avait occupée pendant la nuit et se reporta plus à droite et plus haut dans la direction d'un village situé en arrière de Wœrth, et sur la hauteur, et dont le nom paraît être Elsashausen.

Les batteries de la réserve du 1er corps étaient d'ailleurs arrivées, et avaient pris position en avant du village de Frœschwiller, de telle manière que la batterie Ferreux était à leur droite, et la batterie Desruols à leur gauche.

Dans la soirée du 5, les troupes prussiennes commençaient à couronner les hauteurs qui nous faisaient face. Elles occupaient solidement le village qui est à mi-côte du Pigeonnier, et dont le nom paraît être Lembach.

Digitized by Google

Les hauteurs dominantes qui se trouvaient à droite de la 3e division, à peu près perpendiculairement à la ligne de bataille de cette division, paraissaient aussi se garnir de troupes prussiennes.

Les tirailleurs ennemis avaient poussé leurs reconnaissances jusqu'auprès du village de Wœrth et avaient reçu le feu de nos avant-postes. Cependant la nuit fut calme; les chevaux étaient restés garnis, les pièces étaient en batterie, les hommes furent empêchés de prendre du repos par un violent orage qui tomba une grande partie de la nuit. Étant sur des pentes exposées aux vues de l'ennemi, il n'avait pas été possible de dresser les tentes-abris.

La batterie Wohlfrom paraissait placée de manière à pouvoir faire à l'ennemi un mal sérieux. A la droite de cette batterie s'étendait, vers la ligne prussienne, un éperon parallèle et semblable à celui qu'elle occupait. Il parut utile de l'armer d'artillerie; et, pendant la nuit, la batterie Desruols en fit couronner la crête par un petit épaulement. Le 6 au matin, elle avait quitté la position qu'elle occupait en arrière, près du village de Frœschwiller, et avait pris position dans ce nouvel emplacement. Les travaux avaient été malheureusement fort contrariés par le violent orage qui avait éclaté pendant la nuit.

Cependant, les mouvements ennemis se dessinaient dès la matinée du 6, et malgré la croyance que l'orage aurait pu retarder leur attaque, on vit dès le matin se démasquer une batterie de position, qui s'était établie sur la hauteur dont il a été parlé plus haut, et qui formait comme une ligne perpendiculaire à la ligne de bataille de la 3e division.

Des batteries se démasquaient également sur les hauteurs qui nous faisaient face; de fortes colonnes d'infanterie descendaient des crêtes pour soutenir les tirailleurs prussiens; la batterie Desruols changea la direction des pièces qu'elle avait établies pendant la nuit, et ouvrit le feu sur ces colonnes.

La mitrailleuse Wohlfrom joignit son feu à celui de la batterie Desruols et l'ennemi se trouva arrêté par l'action commune de ces deux batteries; mais leur feu attira sur elles l'attention de l'artillerie ennemie, et, dès les premiers coups lancés par des batteries de plus fort calibre, on reconnut que la position inférieure occupée par nos batteries n'était pas tenable et qu'il était préférable d'occuper en arrière une position plus dominante.

Les batteries Desruols et Wohlfrom se retirèrent en conséquence par les bois auxquels elles étaient adossées.

La mitrailleuse avait eu son capitaine commandant contusionné à l'épaule droite et blessé au bras gauche; cet officier a dû se retirer et le commandement de la batterie a été exercé toute la journée par M. Boussard, lieutenant en 1er.

Digitized by Google

La batterie Desruols, exécutant son mouvement en arrière, s'établit sur la même position qu'elle avait occupée la veille.

A ce moment, l'attaque de l'ennemi parut se porter principalement à gauche de la 3e division ; on avait cru jusqu'alors que cette gauche était gardée par la 1re division du 1er corps ; cette erreur fut dissipée lorsque, des hauteurs de Frœschwiller, on put voir les tirailleurs ennemis attaquer franchement en arrière les bois occupés par la gauche de la 3e division ; ces tirailleurs, marchant en ordre parfait, étaient soutenus par des réserves et par une batterie prussiennes.

La gauche de la 3e division paraissait alors devoir être sérieusement attaquée en arrière de sa ligne de bataille ; le général Raoult demanda des renforts qu'il joignit aux troupes d'infanterie garnissant déjà les bois.

La batterie prussienne, qui servait de soutien aux tirailleurs ennemis, démasqua son feu sur l'éminence où se trouvait l'état-major de la division ; la mitrailleuse, commandée par M. le lieutenant Boussard, vint se mettre en batterie sur cette même éminence : elle tira quelques coups sans que la brume permît de bien juger leur effet.

A cet instant, le maréchal commandant en chef le 1er corps vint examiner la position et défendit de continuer le feu avec la mitrailleuse, considérant que la diversion ennemie de ce côté n'avait pas assez d'importance.

La batterie de canons à balles reçut en conséquence l'ordre de se retirer et fut remplacée, sur le même emplacement, par une section de la batterie Desruols, commandée par M. le lieutenant Monnier ; une deuxième section de la même batterie vint se mettre en position à côté de la précédente et toutes deux tinrent tête à la batterie opposée dont le feu, d'ailleurs, ne faisait que répondre au nôtre.

L'attaque sur la gauche et sur le front de la division paraissait alors se ralentir, et le bruit de la canonnade et de la fusillade avait repris énergiquement sur la droite de la position.

La batterie Ferreux ouvrit son feu sur les troupes d'infanterie qui descendaient dans la plaine, sur sa droite, en tirant à 800 mètres ; elle les fit retirer et dirigea son tir à 2,000 mètres, sur les plateaux situés en avant de la 3e division ; mais elle fut alors prise d'écharpe par les batteries ennemies occupant à mi-côte les hauteurs perpendiculaires à la ligne de bataille de la 3e division, et après avoir subi des pertes sérieuses, voyant que l'ennemi avait réglé son tir d'une façon remarquable et qu'aucun coup ne manquait la batterie, elle dut se retirer en arrière.

Cependant le grand combat d'artillerie allait commencer : les batteries de la réserve s'étaient mises en ligne et le front des batteries

Digitized by Google

ennemies s'accusait nettement sur les pentes qui nous faisaient face.

Les batteries de la 3e division, à l'exception de la mitrailleuse qui s'était reportée en arrière, entrèrent en ligne avec la réserve d'artillerie.

La batterie Ferreux, placée en avant et à gauche du village d'Elsashausen, vint se mettre à la gauche des batteries de réserve et joignit son feu au leur.

La batterie Desruols, restée dans la même position que précédemment, et ayant de belles vues sur les batteries prussiennes descendues à mi-côte, rallia les sections qui étaient restées à l'entrée du village et fit sur l'ennemi un feu continu. Elle fut rejointe par une batterie divisionnaire du 9e d'artillerie qui se plaça à sa gauche ; et ces deux batteries parurent faire à l'ennemi un mal assez sérieux, car on vit trois des batteries prussiennes changer la direction de leur tir et essayer d'éteindre leur feu.

C'est à ce moment que le chef d'escadron de Noüe, commandant les batteries Ferreux et Desruols, fut blessé par un éclat d'obus à l'épaule gauche ; mais cette blessure fut assez légère pour permettre à cet officier supérieur de ne pas quitter le champ de bataille.

Le tir des batteries prussiennes sur la batterie Desruols ne parvint pas à se régler d'une manière aussi remarquable que sur la batterie Ferreux.

Presque tous les projectiles étaient de 100 à 200 mètres trop longs ; leur plus grand nombre produisait peu d'effets par leur éclatement. Peut-être ce résultat tient-il à ce que le terrain, qui présentait une pente dans la direction de l'ennemi, avait été fortement détrempé pendant la nuit. La terre, de nature argileuse, commençait à sécher, et les projectiles, se fichant en terre par la pointe, semblaient y faire fougasse et projeter seulement des débris de terre. Peut-être aussi les fusées des Prussiens, qui paraissaient toutes de nature percutante, ne répondirent-elles pas à l'attente de l'ennemi ?

Malgré cette observation, la batterie Desruols subit des pertes sérieuses, comme en avait éprouvé la batterie Ferreux, et ainsi que le constate les états de tués et blessés. M. le lieutenant Monnier fut contusionné à la jambe droite par une fusée de projectile.

Cependant la canonnade avait partout ralenti ; les batteries prussiennes avaient gagné du terrain et les tirailleurs ennemis occupaient le village de Wœrth. La batterie Ferreux avait, par ordre du général Forgeot, suivi le mouvement de retraite des batteries de réserve auprès desquelles elle avait exécuté son feu. Cette batterie avait, dans la journée, tiré environ 85 coups par pièce.

La batterie Desruols, n'ayant plus que quelques obus à balles et boîtes

Digitized by Google

à mitraille, se reporta en arrière dans le village de Frœschwiller, ne laissant à l'entrée des rues que trois pièces pour être prêtes à lancer la mitraille et à arrêter ainsi la colonne ennemie.

Alors les tirailleurs prussiens étaient arrivés près du cimetière de Frœschwiller. L'infanterie française, qui garnissait encore le bois situé à la gauche de la 3e division, sortit de sa position et fit sur l'ennemi un feu actif. Les tirailleurs prussiens lâchèrent pied et se retirèrent précipitamment sur Wœrth. Pour accélérer ce mouvement de retraite, la batterie Desruols reçut l'ordre de reporter deux pièces en avant et lança quelques obus à balles dans les prairies qui entourent le village de Wœrth sur les groupes de tirailleurs prussiens. Malgré les derniers efforts, l'ennemi revint à la charge et les pièces, privées de munitions, durent se retirer pour se rapprocher du parc qu'on disait arrivé.

La batterie Desruols suivit ainsi la route du village avec ses six pièces et arriva, fort heureusement, assez à temps pour passer pendant que les derniers efforts tentés sur la droite par le général en chef arrêtaient le mouvement tournant de l'ennemi. Cette batterie avait fait feu toute la journée à des distances variant de 1800 mètres à 3,000 mètres et avait tiré 147 coups par pièce.

Dans la route de Frœschwiller à Niederbronn, les batteries n'avaient pu établir leurs colonnes d'une manière continue et avaient leurs voitures coupées les unes des autres ; dans ce parcours, une pièce s'est égarée et n'a pas reparu, soit qu'elle ait pris une fausse direction, soit que, dans la poursuite, elle soit tombée au pouvoir de l'ennemi.

La batterie Wohlfrom (mitrailleuses) avait, ainsi qu'on l'a vu précédemment, reçu l'ordre de se retirer dans le village. Vers la fin de l'action générale de l'artillerie, il parut utile de la reporter en avant et à la hauteur du cimetière de Frœschwiller, de manière à voir les pentes s'étendant de Frœschwiller à Wœrth et pour arrêter ainsi les colonnes ennemies montant à l'assaut. Mais cette place était déjà occupée par des batteries d'artillerie ; elle se reporta donc de nouveau en arrière, au delà du village, et réussit à déloger des groupes de tirailleurs ennemis placés sur la lisière des bois.

On était alors arrivé à la fin de la lutte ; la mitrailleuse dut suivre le mouvement de retraite qui se prononçait partout sérieusement, par suite du succès de l'ennemi dans son mouvement tournant. Cette batterie avait tiré dans la journée 30 coups par pièce.

La réserve d'artillerie divisionnaire, sous le commandement de M. Jarlot, capitaine en 2e de la 6e batterie du 12e régiment d'artillerie, avait, pendant la journée, changé plusieurs fois de position ; cette réserve se trouvait finalement en arrière du village de Frœschwiller lorsqu'elle fut sabrée par une charge de cavalerie prussienne.

Digitized by Google

M. le capitaine Jarlot disparut dans cette charge, et un grand nombre de voitures de la réserve resta au pouvoir de l'ennemi ; les bagages des officiers des batteries Ferreux et Wohlfrom furent ainsi complètement perdus, ainsi que les chevaux appartenant à plusieurs officiers.

*Rapport du capitaine Ferreux sur le rôle de la 5e batterie du 12e régiment, à Frœschwiller.*

Lunéville, 10 août.

La 5e batterie, mise le 6 août à la disposition du général L'Hériller, fut placée à la droite de la 3e division, sur l'emplacement qu'occupait la la veille la droite des batteries de réserve. Elle ouvrit de suite son feu sur des corps d'infanterie qui s'avançaient dans la plaine, à 800 mètres, ces corps se retirèrent ; puis elle tira sur des corps qui descendaient en masse des plateaux situés en face d'elle ; l'un de ces corps remonta sur le plateau, un autre continua de descendre ; la distance de ces corps à la batterie était de 2,000 mètres. Pendant que la batterie tirait ainsi sur les corps qu'elle voyait en face d'elle, elle était canonnée par une forte batterie placée à mi-côte et sur laquelle fut, dans la suite de la bataille, dirigé le feu de l'artillerie de réserve. Les projectiles passaient d'abord au-dessus de notre batterie, mais bientôt le tir ennemi fut réglé. Un obus renversa les quatre servants et le chef d'une de nos pièces ; et le feu devint si vif que la batterie dut se retirer. Elle vint se placer alors en avant et à gauche du village d'Elsashausen, qui était en feu. Ne recevant plus d'ordres de sa division, elle se mit à la gauche des batteries de réserve et joignit son feu au leur. Elle n'eut pas à souffrir dans cette position. Elle se retira en même temps que les batteries de réserve sur Reichshoffen, puis Saverne (1).

*Rapport du capitaine Desruols sur le rôle de la 6e batterie du 12e d'artillerie, à Frœschwiller.*

Fleurezaine, le 13 août.

La 6e batterie partie de Haguenau le 4 août, et arrivée à Reichshoffen le même jour, se disposait à camper en cet endroit lorsqu'elle reçut l'ordre d'atteler immédiatement et de se porter sur le village de

(1) « La batterie quitta le champ de bataille de 2 à 3 heures du soir, s'approvisionna de 10 coups par pièce à une batterie voisine (du 9e ré-

Digitized by Google

Frœschwiller avec sa division. Elle prit position sur une éminence à gauche de la route de Frœschwiller à Wœrth, près de la 2e brigade de la 3e division. Les pièces furent mises en batterie en face des positions occupées par l'ennemi. Pendant la journée du 5, il n'y eut aucun mouvement et la batterie conserva la même position.

Le 5 au soir, la batterie reçut l'ordre de s'établir d'une façon solide sur le petit plateau situé entre Frœschwiller et Wœrth en avant et au centre de la position du 1er corps, occupant ainsi la droite de la 2e brigade de la 3e division. La batterie, masquée sur la droite par des arbres et des buissons, devait avoir pour but principal de protéger la gauche de la position occupée par la 3e division et de soutenir la batterie de mitrailleuses placée plus à gauche, sur un mamelon où elle s'était retranchée. Elle avait des vues sur tout le village de Lembach situé sur la hauteur opposée et occupée par l'ennemi, ainsi que sur le Colombier (?) et le ravin d'où les colonnes d'attaque pouvaient descendre. Les deux pièces de gauche devaient tirer dans cette direction : cette partie de terrain était occupée par l'extrême droite de l'armée ennemie. La batterie était destinée en outre à lutter contre les batteries ennemies qu'on supposait devoir être établies en face et à mi-côte à hauteur du même village, et à tirer contre les colonnes qui pouvaient être lancées de ce côté; c'était le rôle des 4 pièces de droite. Dans ces conditions, il était indispensable de protéger ces pièces par un épaulement construit pendant la nuit.

A cet effet, des outils furent demandés au génie, et les canonniers, aidés par des auxiliaires d'infanterie du 48e, construisirent rapidement un parapet de 0m,80 de hauteur. L'orage survenu pendant la nuit empêcha de donner à ce travail toute la solidité qu'il aurait réclamé, les terres détrempées devenant trop difficiles à remuer. On avait obtenu cependant un épaulement suffisant pour couvrir les pièces et arrêter la mousqueterie; l'ouvrage fut encore consolidé le matin par les servants lorsqu'on eut amené les pièces à leur position à la pointe du jour.

Le 6 au matin, toutes ces dispositions prises, l'attaque de l'ennemi était attendue avec confiance. Mais elle n'eut pas lieu du côté où on l'avait prévue. L'ennemi avait amené pendant la nuit une batterie de gros calibre sur la crête opposée, en face de nous. Vers 7 heures, cette batterie ouvrit son feu contre le village de Wœrth, et après qu'elle eût lancé cinq ou six obus pour en déloger les occupants, on vit descendre de la hauteur occupée par le centre ennemi une bande de tirailleurs,

---

nt) revint sur le champ de bataille, mais elle n'eut pas l'occasion iser ses munitions, l'armée étant en retraite ». (Historique de la tterie du 12e d'artillerie.)

Digitized by Google

suivie presque immédiatement après de deux fortes colonnes serrées en masse. Les tirailleurs descendirent au pas de course, se défilant au moyen des arbres et des moindres accidents de terrain et disparurent rapidement dans les houblonnières, en avant du village. La batterie dut alors abandonner la position qu'elle occupait et qui ne lui permettait pas de diriger son feu sur les colonnes ennemies, pour se placer dans une position perpendiculaire à la première, de manière à voir les abords du village. Elle ouvrit son feu immédiatement sur les colonnes qui descendaient la côte, et réussit à les arrêter pendant quelque temps. Elle fut aussitôt prise d'écharpe par la batterie ennemie située sur la crête opposée et un conducteur fut blessé dès les premiers coups. En même temps les colonnes ennemies, revenues de leur premier moment d'hésitation faisaient un mouvement vers la droite, en se dispersant pour offrir moins de prise à nos coups. On reconnut bientôt que la batterie, en prise aux feux plongeants de l'ennemi, ne pouvait se maintenir dans cette position; elle reçut l'ordre de se porter en arrière où elle occupa la position qu'elle avait la veille.

Vers 9 heures, l'ennemi ayant fait un mouvement tournant qui menaçait notre gauche, défendue par la demi-batterie de mitrailleuses, par ordre du général Raoult, la section de gauche d'abord, puis la section de droite vinrent s'établir sur un petit plateau situé entre le bois et le village de Frœschwiller. Ces deux sections tiraient sur les batteries ennemies amenées en face du plateau, pour appuyer le mouvement tournant et sur les colonnes qui s'avançaient pour tourner notre position. Elles conservèrent cette position jusqu'au moment où l'ennemi fut forcé de se retirer.

En même temps que l'ennemi abandonnait son attaque sur la gauche, il commençait vers midi, avec des troupes de renfort et une artillerie considérable, une attaque très vigoureuse sur notre centre et notre droite. La batterie tout entière reçut alors l'ordre de prendre position sur le plateau qu'elle avait déjà occupé la veille et dans la matinée, et d'où elle voyait en face l'attaque ennemie. De là elle secondait le feu des batteries de réserve pour contre-battre l'artillerie ennemie et arrêter les colonnes d'attaque. La grande distance à laquelle nous tirions et le grand nombre de batteries dont l'ennemi disposait ne nous permirent pas de faire taire son feu; mais la batterie réussit du moins à faire changer souvent la direction du tir de l'ennemi, en attirant sur elle une partie des feux dirigés contre notre droite. Dans cette position, elle soutint un feu très vif pendant plusieurs heures et ne dut abandonner sa position pour se retirer en arrière que lorsque les tirailleurs ennemis étaient près de la déborder.

La batterie se plaça alors sur la route de Lembach à l'entrée du village de Frœschwiller, prête à en défendre l'abord. Les tirailleurs



Digitized by Google

ennemis ayant fait un mouvement de retraite, deux pièces furent amenées, par ordre du général Ducrot, sur le bord du ravin situé à gauche de la route de Frœschwiller à Wœrth. Ces pièces tirèrent quelques obus à balles; mais malgré nos efforts, l'ennemi gagnant du terrain, elles furent ramenées à une autre section, sur le plateau que la batterie occupait pendant la journée, afin de protéger le mouvement de retraite qui commençait à se dessiner. Ces 4 pièces furent alors mises à la prolonge et chargées à mitraille : mais la proximité de nos tirailleurs placés en avant ne nous permit pas d'utiliser leur feu, et la batterie reçut l'ordre de se retirer par le village de Frœschwiller. En ce moment où nos troupes faisaient leurs derniers efforts pour arrêter le mouvement de retraite, la rue du village se trouvant dégagée, la batterie put effectuer son mouvement rétrograde sans tomber aux mains de l'ennemi.

Pendant cette journée, la batterie a eu un officier, M. Monnier, contusionné et 8 hommes blessés; 6 de ces hommes sont entrés à l'ambulance, les deux autres, quoique fortement contusionnés, ont continué leur service. Il y eut 9 chevaux tués par les projectiles ennemis.

M. Jarlot, capitaine en 2e et 26 canonniers ont disparu.

19 chevaux ont disparu. Un caisson vide endommagé par le feu ennemi a dû être abandonné sur le champ de bataille, d'autre caissons et une pièce sont tombés entre les mains de l'ennemi pendant la retraite, ou bien ils sont à la réserve.

La batterie a tiré dans la journée 883 coups qui se répartissent de la manière suivante :

A la première position occupée par la batterie : 45 coups dont 20 obus ordinaires et 25 obus à balles aux distances de 600 à 800 mètres; à la deuxième position : 85 obus ordinaires aux distances de 1800 à 2,000 mètres ; à la troisième position : 778 obus ordinaires aux distances de 1800 à 3,000 mètres suivant que l'on tirait sur les batteries hautes ou sur les batteries basses de l'ennemi.

Enfin, dans la dernière position, au bord du ravin, 7 obus à balles.

### *Rapport du capitaine Wohlfrom sur les opérations de la 9e batterie du 12e régiment, à Frœschwiller.*

Bayon, 11 août.

Placée au centre de la 2e brigade, la batterie Wohlfrom, servant six canons à balles avait : à sa droite le 48e de ligne et à sa gauche, le 2e tirailleurs algériens, qui formait l'extrême gauche de la division Raoult en avant du village de Frœschwiller dans la direction de Lembach ; cette batterie avait été installée là dans la soirée du 5 août pour tirer sur les colonnes ennemies qui descendraient les pentes situées en face d'elles. Les pièces avaient été masquées avec soin.

Digitized by Google

Le 6 août au matin le canon prussien entama l'action; la batterie qui a commencé le feu était placée en face de nous et un peu vers la gauche, sur une crête d'où descendirent vers nous de fortes colonnes d'infanterie. La batterie Wohlfrom les jeta dans un tel désordre qu'elle attira sur elle le feu d'une batterie de position construite la veille probablement et armée de pièces d'un fort calibre; à ce moment le capitaine commandant reçut une forte contusion à l'épaule droite et fut atteint plus sérieusement à l'avant-bras gauche; il fut mis hors de combat.

Le capitaine en 2e, M. André, adjoint à M. le lieutenant-colonel Chéguillaume, commandant l'artillerie de la 3e division, dut continuer son service près de cet officier supérieur et M. Boussard, lieutenant en 1er, prit le commandement de la batterie. Il fit remettre les pièces sur leurs avant-trains et lui-même, aidé du chef de la deuxième pièce, Devisus de Carnanville, maréchal des logis, il fit le service du 2e servant; une jante et trois rais avaient été brisées à la roue gauche et un éclat avait touché légèrement le lieutenant à la partie interne de l'arcade sourcilière gauche.

La batterie alla alors se poster près du village de Frœschwiller, à hauteur de la droite du 48e de ligne et lui tournant le dos, pour tirer sur des colonnes, qui, précédées de leurs tirailleurs cherchaient à prendre à revers la 3e division en tournant la gauche du corps d'armée. A peine installée, elle servit de cible à une batterie ennemie, qui avait pris position sur une colline située à gauche de Frœschwiller en venant de Reichshoffen. Elle riposta de suite et lutta quelque temps, non sans succès, contre un ennemi qui tirait avec une précision remarquable; au bout de douze ou quinze décharges, la batterie Wohlfrom dut céder sa place à une batterie de 4 rayé de campagne, pouvant mieux qu'elle contre-battre l'artillerie ennemie. Après avoir cherché à se placer près et en avant du cimetière de Frœschwiller, et avoir reconnu que les positions étaient occupées par des batteries de canons, elle vint se poster en deçà du village et réussit à déloger les tirailleurs ennemis placés sur la lisière du bois qui couvre la colline où était placée la batterie sur laquelle elle venait de tirer; elle dut cesser son feu pour permettre à un régiment de zouaves de poursuivre ces tirailleurs.

M. le colonel Lecœuvre lui indiqua alors de nombreux groupes placés au delà du bois : c'étaient sans doute les tirailleurs qui se retiraient; la batterie Wohlfrom leur fit quitter la position et leur tua ou blessa pas mal de monde.

On était alors arrivé à la fin de la lutte et les avant-trains ayant été amenés, la batterie chercha encore à se rendre utile; mais la retraite commençait et nous risquions de tuer autant de Français que de Prussiens.

Digitized by Google

A ce moment, revenant de porter un ordre de M. le colonel Chéguillaume, je crus, après avoir inutilement cherché à le rejoindre, devoir prendre la direction de la batterie dans sa marche rétrograde; un des caissons de la batterie de combat avait versé en cage et avait été abandonné faute d'hommes ; deux pièces avaient été envoyées à la réserve pour qu'on pût faire sortir des canons des portions de culots qui y étaient restées et qui gênaient la manœuvre; je leur donnai l'ordre de se mettre dans la colonne qui se retirait avec assez d'ordre, et, puissamment secondé par les chefs de section et les chefs de pièce, je dirigeai à travers le bois les quatre autres pièces suivies de leurs caissons. La batterie de combat se retrouva tout entière, moins un caisson, à Saverne, le 7 au matin.

E. F.

---

Digitized by Google

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

## REVUE DES REVUES.

### I. — REVUES FRANÇAISES.

**Journal des Sciences militaires.** Décembre 1901. — Le service militaire de deux ans, par M. le général DERRÉCAGAIX. — Questions de défense nationale dans les Alpes-Maritimes, par M. le général ROURELLY. — L'État-Major de l'armée et le haut commandement. — Janvier 1902 : La durée du service militaire, par M. le général PRUDHOMME. — Le nouveau Règlement, par M. C. X. — Essai sur Clausewitz (*suite*), par M. le commandant CAMON. — Tactique du champ de bataille en Allemagne depuis 1870, par M. le capitaine DEVILLE. — La légion étrangère et les troupes coloniales, par M. le lieutenant LEFEBVRE. — Les terrains rasés sans formules ni instruments, par M. le lieutenant MONTEIL. — L'infanterie en liaison avec la cavalerie, par M. le lieutenant PAOLI.

**Le Spectateur militaire.** Décembre 1901 et janvier 1902. — G. CLÉMENT. Campagne de 1813 (*suite*). — Dr A. CORRE. L'ancien corps de la marine (*suite*).

**Revue militaire universelle.** Décembre 1901 et janvier 1902. — G. CLÉMENT. Historique de l'artillerie (*suite*). — Capitaine Paul PINEAU. Le général Dugommier (*suite*).

**Revue d'infanterie.** 15 janvier 1902. — Pierre GRENIER. Étude sur 1807 (manœuvres d'Eylau et de Friedland).

**Revue de cavalerie.** Novembre-décembre 1901. — La cavalerie américaine dans la guerre de Sécession. — Les leçons du 16 août (*suite*), par le général CARDOT. — Un régiment de cavalerie sous le prince Eugène.

**Revue d'artillerie.** Novembre 1901. — Conférences faites en 1767 dans un régiment d'artillerie, par le capitaine DE BOUQUET.

**Carnet de la Sabretache.** 31 janvier 1902. — Exposition militaire rétrospective (*suite*) : Le général Leclerc, par M. Frédéric MASSON. — Le duc de Brissac, par le comte DE COSSÉ-BRISSAC. — La maréchale de Balagny, par M. G. BERTIN. — Le général comte Brayer,

Digitized by Google

par M. G. Bertin. — Armes et vêtements militaires ayant appartenu au général Dupas, par M. G. Cottreau. — Kléber, par M. L. Hennet. — Un épisode de la bataille de Dresde, par M. le vicomte de Reiset. — Campagne et captivité de Russie (1812-1813), extraits des mémoires inédits du général-major H.-P. Everts, traduits par M. E. Jordens (*fin*).

**Revue du Cercle militaire.** Janvier 1902. — Une ville décorée de la Légion d'honneur (Valenciennes). — Napoléon après l'armistice de Poischwitz. — Les mémoires de Blumenthal. — Ce qu'un capitaine voit dans la bataille. Saint-Hubert et le Point-du-Jour (1870).

**Revue maritime.** Janvier 1902. — Chronique de Lorient, de 1792 à 1800 (*fin*), par Lallemand, capitaine de frégate.

**Revue des Deux-Mondes.** 1er janvier 1902. — La crise européenne de 1621. — Le problème protestant en Europe. — Les affaires de la Valteline, par M. Gabriel Hanotaux.

**Revue de Paris.** 1er janvier 1902. — Anatole France. Le siège d'Orléans (1428-1429). — Duc de Guise. L'école des officiers de Frederiksberg.

15 janvier. — Anatole France. Le siège d'Orléans (*suite*). — Journal du siège de Tien-Tsin.

**Nouvelle Revue.** Décembre 1901 et 1er janvier 1902. — Capitaine G. Gilbert. La guerre sud-africaine. Conclusions. — Édouard Gachot. La bataille de Lecco.

15 janvier. — Capitaine G. Gilbert. Les enseignements de la guerre sud-africaine.

**Le Correspondant.** 25 janvier 1902. — L'épopée saharienne. La mission Foureau-Lamy, par A. de Lapparent. — Une question sociale, le mariage des officiers, par le général Bourelly. — La France et l'Italie dans la Méditerranée. La question de la Tripolitaine, par A. Redier.

**Revue Bleue.** Décembre 1901 et 4 janvier 1902. — Gaston Donnet. La Chine. Souvenirs de campagne. — René Barjean. Le 1er janvier 1871 à Paris. — Albert Sorel. La mort de Paul Ier.

18 et 25 janvier. — Alfred Rambaud. Un cadet de Gascogne. Bernadotte, maréchal de France et roi de Suède.

**La Quinzaine.** 15 janvier 1902. — Dauphin Meunier. La mort de Toussaint-Louverture, d'après des documents inédits.

**Revue hebdomadaire.** Décembre 1901 et 4 janvier 1902. — Le

Digitized by Google

champ de bataille de Loigny, par M. A. DE LANNOY. — La santé de Napoléon III au début de la guerre de 1870, par M. le docteur CABANÈS.

**Le Carnet historique et littéraire.** Décembre 1901 et janvier 1902. — Documents sur Austerlitz. — M. DE BAILLEHACHE. Les Murat et les guides de la Garde. — G. BAPST. L'expédition de la Dobroutcha. — Général comte DE LORENCEZ. État raisonné de mes services (*suite*).

**La Révolution française.** 14 janvier 1902. — Le siège de Mayence en 1794 et 1795 (*suite et fin*), par G. CAUDRILLIER.

**Revue historique.** Janvier-février 1902. — G. CAUDRILLIER. Le complot de l'an XII. 3e partie : Mehée de la Touche à Londres. — A. WADDINGTON. Un mémoire inédit sur la cour de Berlin en 1688.

**Revue des questions historiques.** 1er janvier 1902. — L'indiscipline dans l'une des armées de la Révolution, par M. l'abbé BLIARD.

**Revue d'histoire diplomatique.** 16e année, n° 1. — La neutralité belge pendant la guerre de 1870-1871, par M. le comte BAGUENAULT DE PORCHESSE. — Les projets de descente en Angleterre, d'après les archives des Affaires étrangères (*fin*), par M. P. COQUELLE.

**Nouvelle Revue rétrospective.** 10 décembre 1901. — Douze ans de campagnes (1794-1806). Lettres du vicomte Louis de Villiers à M. Aubron (*fin*), communication de M. le vicomte DE GROUCHY. — Les officiers de marine royalistes jugés par un républicain.

**Revue des études historiques.** Janvier-février 1902. — Raymond TABOURNEL. Considérations sur la guerre de Sept-Ans. Manuscrit inédit du prince Henri de Prusse.

---

## II. — REVUES ÉTRANGÈRES.

**Militär-Wochenblatt.** Dezember 1901. — Kriegserfahrungen der Engländer in Sud Afrika. — Nochmals « General von Verdys » neuestes Werk. — Das französische Generalstabswerk über den Krieg 1870-1871. Die strategie Moltkes ein System der Aushülfen.

1902. Nr 5 u. 6. — Eine Schmähschrift auf Friedrich den Grossen in neuer Auflage. — Nr. 7. — Die Geschichte des Russisch-Türkischen Krieges von 1877 bis 1878.

**Allgemeine Militär-Zeitung.** Dezember 1901. — Ein letztes Werk zu der attake der Cambridge-Dragoner bei Langensalza, von W. VON SCHNEHEN. — Erinnerungen an general v. Gœben, von Conrad ALBERTI.

Digitized by Google

Januar 1902. — Kriegstagebücher vom Prinzen Heinrich von Hessen. — Die Tagebücher des General-Feldmarschalls Grafen v. Blumenthal. — Die Krankheit Napoleon's III und der Krieg von 1870.

**Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine.** Dezember 1901. — Napoleonische Auschauungen uber Flussvertheidigung, von BALCK, major in generalstab. — Die mission des obersten von Döring und das Telegram des Landrats von Wintzingerode vom 25/26 juin 1866.

Januar 1902. — Die 1. Kavallerie-Division im Kriege 1870-71, von JUNK, major a. D.

**Deutsche Rundschau.** Dezember 1901. — Aus der zeit Friedrich Wilhelm's IV. — Briefwechsel des generals Gustav von Below, herausgegeben von Dr Georg. VON BELOW. — Die Bayreuther Schwester Friedrich's des grossen, VON RICHARD FESTER.

Januar 1902. — Die Verhandlungen in Tilsitt (1807). Briefwechsel König Friedrich Wilhelm's III und der Königin Louise, von Paul BAILLEU.

**Rivista militare italiana.** 16 décembre 1901. — L'offensiva in Savoia. Campagna del 1793. Eugenio de ROSSI (*continua*).

**Revue militaire suisse.** Décembre 1901. — Le bataillon neuchâtelois des tirailleurs de la Garde, de 1814 à 1848 (*fin*), par le lieutenant VODOZ.

**Preussische Jahrbücher.** Dezember 1901. — Die Tagebücher des Grafen Walujew.

---

# REVUE DES LIVRES.

## LIVRES FRANÇAIS.

**La campagne de 1805 en Allemagne**, par P.-C. ALOMBERT, contrôleur de l'administration de l'armée, et J. COLIN, capitaine d'artillerie, tome Ier. — Paris, Chapelot, 1902. — Publié sous la direction de la Section historique de l'État-Major de l'armée.

Quand la Section historique de l'État-Major commença l'étude des guerres napoléoniennes, suivant la méthode indiquée par le commandant Foucart, c'est sur Ulm et Austerlitz que l'attention se porta d'abord. On entreprit d'écrire l'histoire de la campagne de 1805, ainsi que de l'organisation militaire depuis le Consulat; mais cette œuvre

Digitized by Google

atteignait de telles proportions (elle ne pouvait former moins de sept gros volumes) qu'il fallut quatre ans pour réunir, non pas la totalité, mais la plus grande partie des pièces originales à utiliser. Ce travail fut interrompu en 1897 par le départ de l'officier qui en était chargé, et ne put être repris qu'à la fin de l'année 1900. Le recueil de documents qui constitue la partie essentielle de l'ouvrage a été, depuis lors, complété et classé; la rédaction du texte et le dessin des cartes et croquis nécessaires sont achevés pour trois volumes. Le tome Ier, publié depuis quelques jours, est relatif aux préliminaires de la guerre, aux plans de l'Empereur, à la formation et au départ de la Grande Armée. Les tomes II et III, qui paraîtront prochainement, comprennent les opérations en Souabe et en Bavière.

Les ouvrages composés presque uniquement de pièces originales ont été souvent critiqués : sans parler de cette partie du public militaire qui, confiante en ses propres ressources intellectuelles, se prive volontiers des leçons du passé, bon nombre d'officiers n'ont pas le loisir de se livrer au long travail d'analyse et de rapprochements qu'exige l'utilisation d'un recueil de documents. Ceux-là se sont plaints de ne pouvoir, à la simple lecture, suivre l'ensemble des opérations, apercevoir les faits essentiels nouvellement découverts ou expliqués, et les conclusions ou hypothèses auxquels ils peuvent conduire.

Nous avons essayé de leur donner satisfaction dans la mesure du possible. Il ne pouvait être question de diminuer la part faite aux pièces originales, d'en fondre la plus grande partie dans un exposé plus ou moins complet : à quoi bon écrire une fois de plus l'histoire des campagnes napoléoniennes, si ce n'est pour mettre fin aux querelles d'école et aux erreurs d'interprétation que produit chaque jour la connaissance imparfaite des textes? Dans les ordres de l'Empereur et des maréchaux, le moindre mot a son importance; il en est souvent de même des rapports et renseignements qui leur sont adressés. Loin d'oser en éliminer une partie, nous avons cru devoir publier, non seulement ce qui intéresse la conduite des opérations, mais tout ce qui fait connaître le fonctionnement des divers services, celui de l'État-Major, ceux de l'artillerie et du génie, des subsistances, etc., et même les documents topographiques dont on disposait alors. Est-il admissible, en effet, que pour étudier un jour l'histoire de l'artillerie ou de l'administration militaire sous l'Empire, on soit obligé de recommencer de fond en comble le dépouillement des archives, alors qu'un très léger surcroît de travail nous permettait de dégrossir la besogne chemin faisant?

Nous mettons donc dans le domaine public, par cette histoire de la campagne de 1805, tout ce qui pourrait intéresser les spécialistes dans l'une quelconque des branches de l'art militaire; mais cette abondance même de documents rendait encore plus nécessaire de faciliter la lec-

Digitized by Google

ture de l'ouvrage. Aussi avons-nous abandonné la méthode suivie jusqu'ici, qui consistait à publier les pièces dans l'ordre chronologique en les reliant ou en les accompagnant de quelques lignes de texte. Si l'on excepte la première partie, relative aux préliminaires de la guerre, qui est traitée plus sommairement, et comporte peu de pièces originales, chacune des phases de la campagne sera l'objet d'un exposé critique où tiendra la substance de tous les documents publiés. On y traitera successivement les questions d'ordre stratégique ou tactique, puis celles qui concerneront les divers services. Le lecteur pourra ainsi parcourir rapidement l'histoire des opérations; les faits importants ou nouveaux, les problèmes qu'ils font naître, les hypothèses ou les conclusions qui peuvent se présenter seront soumises à sa critique, et, suivant qu'il s'intéressera particulièrement à tel ou tel point, ou concevra des doutes sur certaines affirmations, une courte recherche dans les documents lui permettra de terminer son étude sans s'imposer la lecture complète du recueil. Chacun, cela va sans dire, nous reprochera de n'avoir pas travaillé pour lui seul; mais, du moins, tous pourront tirer profit de notre travail. Peut être nous reprochera-t-on aussi d'avoir proposé des interprétations ou des critiques au lieu de nous renfermer dans notre rôle d'éditeurs de documents originaux; mais les documents étant là, plus nombreux que jamais, on demeure libre d'ignorer le reste.

Le tome I^er^ de la *Campagne de 1805 en Allemagne* comprend deux parties : les préliminaires de la guerre et la mise en route de la Grande Armée. Il était intéressant, même au point de vue militaire, de suivre la correspondance diplomatique de Napoléon pendant les deux années qui précèdent la guerre. Dès 1803, les dispositions hostiles de l'Angleterre, de la Russie et de l'Autriche se manifestent assez clairement, à différentes reprises, pour qu'il y ait à prévoir une prochaine rupture avec ces trois puissances. Les grandes lignes du plan de campagne se dessinent dans l'esprit de Napoléon, et il y fait de fréquentes allusions dans les lettres adressées à ses agents diplomatiques ou aux ministres étrangers. On sait qu'en 1800 il avait déjà affirmé, de la manière la plus catégorique, la prépondérance des opérations d'Allemagne sur celles d'Italie. De 1803 à 1805, la question se pose plus nettement encore : la présence de 150,000 Français à Boulogne, et de deux corps d'armée en Hollande et dans le Hanovre, oblige Napoléon à porter le principal effort en Allemagne. C'est sur la route de Strasbourg à Vienne, c'est sur l'Inn, et non sur l'Adige, qu'il veut attaquer l'Autriche. Ce qui s'impose ensuite, c'est d'en finir avec cette puissance avant l'intervention des Russes. Le plan de l'Empereur est donc, au total, de porter la plus grande partie de ses forces dans l'Allemagne du sud, sur la route de Vienne, et de manière à empêcher la jonction des

Digitized by Google

Russes et des Autrichiens. On sait bien que telle fut la campagne d'Ulm, mais il n'était pas sans intérêt de constater que Napoléon en avait conçu le principe plusieurs années à l'avance, et ne se trouva pas guidé au jour le jour par les circonstances.

Résolu à porter la guerre en Bavière, Napoléon n'admet pas la neutralité de l'Électeur, non plus que celle de Bade et du Wurtemberg; il leur donne à choisir entre son alliance et celle de l'Autriche. Les empiétements de cette dernière puissance dans l'Allemagne du Sud jettent la Bavière dans l'alliance française. (Une carte politique de l'Allemagne du Sud, jointe au volume, fera comprendre les différends qui se sont élevés entre l'Autriche et la Bavière, et montrera la configuration des possessions autrichiennes en Souabe, grâce auxquelles des troupes viendront de Vienne jusqu'à Ulm par le Tyrol.)

L'alliance prussienne est vivement désirée par Napoléon depuis la paix d'Amiens, soit qu'il compte sur elle pour intimider ses ennemis et empêcher la guerre, soit qu'il veuille au contraire se procurer par là un surcroît de force pour une lutte qu'il recherche ou ne peut pas empêcher. Le roi de Prusse, que les intérêts matériels de son royaume font pencher vers la France, que ses préférences et surtout celles de sa famille et de sa noblesse poussent vers la coalition, voudrait maintenir la neutralité de l'Allemagne, dont Napoléon ne veut à aucun prix. L'attitude de la Prusse, celle des duchés de Hesse, conseillés par elle, auront une importance sérieuse au point de vue des mouvements de Bernadotte et Marmont.

Cependant les préparatifs des alliés sont de plus en plus apparents : au mois d'août 1805, Napoléon sait que la coalition s'est reformée, que les Russes ont mis leurs armées en mouvement vers la frontière galicienne, que les Autrichiens forment des camps en Bohême et dans le Tyrol, réunissent des approvisionnements, etc. Il sait que leurs mouvements offensifs, décidés par un conseil après discussion, et précédés d'une concentration préalable, ne pourront avoir la rapidité de ceux que la Grande Armée des Côtes peut accomplir au premier signe de son maître. Il veut cependant frapper l'Autriche chez elle avant l'arrivée des Russes, et le 23 août 1805, il décide la guerre.

Il songe à réunir en Bavière son Armée des Côtes avec celles de Hollande et du Hanovre, et les troupes des puissances alliées; il compte que l'ennemi ne sera pas prêt et n'atteindra pas le Lech avant lui. Il fait reconnaître Ulm et Würzbourg, dont il veut faire ses centres d'opérations. Il dirige, le 24, sa cavalerie sur le Rhin, pour y border ce fleuve; le 25, il met en route les grenadiers d'Oudinot, qui auront peut-être à marcher d'une seule traite jusqu'au cœur de la Bavière. Le lendemain, il dicte les ordres de mouvement des corps d'armée, auxquels il fait prendre la route de Vienne par Strasbourg.

Digitized by Google

Cependant la concentration des Autrichiens lui semble plus rapide qu'il ne s'y attendait : leurs troupes peuvent descendre à la fois de la Bohême et du Tyrol sur le haut Danube. Il faut se préparer à combattre là et non sur la frontière d'Autriche, et réunir l'armée avant d'atteindre le Danube : Napoléon modifie, le 30 août, les ordres de mouvement de l'armée des Côtes et la dirige sur Carlsruhe, Spire et Mannheim, au lieu de Strasbourg. Elle rejoindra ainsi les corps de Marmont et de Bernadotte peu de temps après le passage du Rhin, et se portera en masse sur la Bavière, tournant du même coup les troupes que l'Autriche aurait aventurées près de la Forêt Noire. Des démonstrations sont prévues, dès le 1er septembre, sur le haut Rhin, pour retenir de ce côté l'attention des ennemis.

Les mêmes ordres qui réglaient la mise en route de la Grande Armée en ont fixé l'organisation. Elle se compose de sept corps d'armée, chacun d'eux comprenant deux, trois ou quatre divisions d'infanterie, une division de cavalerie légère de quatre régiments, l'artillerie correspondante à raison de deux pièces par mille hommes, et les services.

Il y a dans cette armée une proportion énorme d'anciens soldats : 45 p. 100 ont fait tout ou partie des guerres de la République ! Les officiers de tout grade ont en moyenne 39 ans, et les colonels, sauf dans les armes spéciales, sont souvent plus jeunes que les lieutenants. Quant aux généraux, la plupart d'entre eux proviennent du corps d'officiers de l'armée royale, et un quart avaient servi dans la troupe avant la Révolution. Cette armée est donc prodigieusement aguerrie, mais passablement instruite. Les bataillons comptent de 700 à 900 hommes, les escadrons 110 à 120 chevaux. Pour atteindre ce chiffre, l'Empereur a dû, par des ordres réitérés, faire extraire des dépôts tous les hommes et chevaux en état de sortir du quartier.

La mobilisation de l'artillerie a été longue et difficile. La plus grande partie du matériel a été tirée de Strasbourg, de Brisach, de Metz et de Mayence. Le train d'artillerie a fait des achats de chevaux dans toute la région du Rhin à la Loire; et il a fallu encore requérir 2,500 voitures de paysans, dont 1500 pour le service de l'artillerie. Le capitaine Dessalles, envoyé en mission à Munich, puis à Würzbourg, pour prendre connaissance de l'état où se trouvait l'artillerie bavaroise, est forcé d'organiser à la hâte la fabrication des munitions, agrès, etc. Avec notre Ministre en Bavière, M. Otto, il s'efforce d'approvisionner Würzbourg, qui tient une place importante dans les projets de l'Empereur.

Ce qui fait défaut, pour cette entrée en campagne, c'est l'argent. Le Ministre du trésor public a maladroitement laissé sortir la plus grande partie du numéraire de la Banque de France dans ce moment critique, et c'est à force d'expédients que l'Empereur peut se procurer des fonds

Digitized by Google

à la dernière minute. Il ne peut payer la solde qu'après l'arrivée des troupes sur le Rhin. Les capotes, les souliers dont il a ordonné la fabrication pour l'entrée en campagne, ne sont pas livrés par les industriels avant le mois d'octobre, parce que les corps ne peuvent fournir des avances suffisantes. Les approvisionnements de pain et de biscuit nécessaires, aussi bien pour les magasins que pour la troupe, ne sont pas entièrement constitués.

L'Empereur n'avait pas fait préparer de cartes pour cette campagne, qu'il prévoyait cependant. Il n'avait à sa disposition que les cartes existantes à son cabinet topographique ou au dépôt de la guerre, et les minutes à 1/50000e de la carte de Souabe levée par nos ingénieurs géographes. Rien n'était destiné aux maréchaux. Les minutes de la carte de Bavière ne furent expédiées en France qu'après l'ouverture des hostilités, et, grâce à la maladresse de l'ingénieur chargé de ce service, ne parvinrent pas en temps utile. Nous avons cru intéressant de reproduire un fragment des deux cartes (Hesse et Souabe) dont Napoléon se servit au début de la campagne.

Un des points sur lesquels l'attention se porte le plus volontiers depuis quelques années, c'est l'organisation du commandement et du service d'état-major. Nous avons donc cru devoir entrer dans quelques détails à ce sujet. Pendant la période révolutionnaire, tout ce qu'il y avait d'officiers intelligents et instruits avait été versé dans les états-majors. Chefs d'état-major et adjudants généraux, sauf de rares exceptions, furent ainsi conduits à usurper quelques-unes des prérogatives du commandement. Napoléon résolut de remettre les choses dans l'ordre. Dès le Consulat, il affirma nettement ce principe que l'homme chargé de concevoir et d'agir ne peut rien consacrer de son temps aux besognes de chancellerie, et inversement que l'homme chargé d'assurer l'expédition des ordres et l'exécution des mesures de détails n'a pas à participer à l'œuvre de conception et de direction. Ainsi, les ministres et le major général vis-à-vis du premier Consul ou de l'Empereur, un chef d'état-major vis-à-vis de son général, ne doivent qu'expédier et détailler ses ordres.

L'Empereur, les commandants de corps d'armée, ont autour d'eux des aides de camp, personnel de confiance chargé des recherches, des missions spéciales, reconnaissances, etc., et des secrétaires particuliers auxquels ils dictent leurs ordres ou rapports. Le major général, recevant les ordres de l'Empereur sous forme de lettre ou note écrite, les expédie à tous les intéressés; il dispose, lui aussi, d'un cabinet et de divers bureaux qui travaillent sous sa direction immédiate (service des renseignements, du mouvement, des nominations, etc.); trois généraux, Andréossy, Mathieu Dumas et Sanson, ont le titre d'aides-majors généraux. Le premier est chef d'état-major : les ordres lui sont communi-

Digitized by Google

qués et il assure l'exécution de toutes les mesures de détail, du service courant, etc. Mathieu Dumas, avec le titre de maréchal des logis, s'occupe de fixer le détail des itinéraires et camps des divers corps d'armée. Sanson est chef du service topographique. Tel est l'état-major qui, ayant donné les ordres pour la mise en route de la Grande Armée, va la rejoindre sur le Rhin.

---

## LIVRES ÉTRANGERS.

**Studien über Kriegführung auf Grundlage des Nordamerikanischen Sezessions Krieges in Virginien.** Von Freiherrn v. Freytag-Loringhoven, major in Grossen Generastabe. — Tome II. Berlin, 1901.

Le deuxième volume de cette intéressante étude vient de paraître. La méthode employée par l'auteur consiste à découper l'histoire en périodes assez courtes et à en donner un résumé clair et précis. Le premier travail, où l'on sent la possession de renseignements abondants, et qui n'est, à proprement parler, qu'un précis des événements, est suivi, à la fin de chaque exposé périodique, des réflexions qu'il inspire à l'auteur.

Le récit des faits suffit souvent pour permettre à l'auteur d'exprimer, en matière de stratégie et de tactique, on pourrait presque dire spécialement au point de vue de la cavalerie, des rapprochements avec des épisodes analogues d'autres campagnes et des avis d'un haut intérêt sur les enseignements à en tirer dans les guerres futures.

La première période étudiée comprend la première offensive de l'armée Sudiste, au nord du Potomac, la bataille de l'Antietan, puis la retraite de Lee sur le Rappahannock et le raid de Stuart en Pensylvanie.

Le peu d'aptitude à une offensive de l'armée de Nord-Virginie, dénuée de tout et mal disciplinée, est rapproché des souvenirs de la landwehr prussienne en 1813 et permet au major v. Freytag de signaler comme un fait général que les armées de nouvelle levée sont bien plus propres à défendre le sol national qu'à envahir celui de l'adversaire. Certains exemples historiques pourraient combattre cette thèse.

Ce qui paraît bien plus juste, ce sont les considérations qui suivent, au sujet de la valeur parfois extrême que prennent, au cours des opérations d'une campagne, certaines localités sans importance par elles-mêmes, telles que Harpers-Ferry en 1862 et Ladysmith pendant la guerre contre les Boers. Cette idée, sur laquelle l'auteur reviendra, notamment page 134 à propos de la seconde invasion de la Pensyl-

Digitized by Google

vanie, est d'une observation très exacte. « C'est particulièrement dans une guerre civile, dit-il à ce sujet, que la prise de villes importantes au point de vue de l'administration et du commerce joue un rôle considérable..... Naucy n'a été, en 1870, qu'un gîte d'étape pour les Allemands; au contraire, les petites villes d'Orléans et de Dijon, gagnées ou perdues, devaient avoir pour les Français la même valeur qu'une victoire ou qu'une défaite. »

Le major fait remarquer que les périodes d'accalmie constatées dans la guerre de Sécession, telles que celle qui succéda à la bataille de l'Antietan, ne sont point du tout incompatibles avec la vigueur avec laquelle sont et doivent être poussées les guerres européennes. C'est en prévision d'une période de repos relatif que furent, en effet, rédigées par le maréchal de Moltke les Directives du 17 décembre 1870 qui, de fait, interrompirent les grandes opérations jusqu'au mois de janvier. C'est pendant une accalmie du même genre que fut accompli le célèbre raid de Stuart, que l'auteur est amené à rapprocher des opérations exécutées en 1813 sur les derrières des Français par Thielmann, Platov et Mensdorf. « Dans ces deux cas, dit justement le major v. Freytag, les armées disposaient d'une si énorme proportion de cavalerie qu'un raid était un luxe qu'un général moderne, réduit à relativement fort peu de troupes à cheval, hésiterait à s'offrir. C'est ainsi, continue-t-il, que s'explique l'absence d'entreprises du même genre en 1870. D'ailleurs, quel est le pays d'Europe où un Stuart trouverait à prendre un second cheval pour chacun de ses 1800 cavaliers, procédé auquel il dut à la fois sa réussite et son salut! »

Les opérations de la fin de l'année 1862 en Virginie donnent au major v. Freytag l'occasion de développer d'intéressantes réflexions au sujet « de l'influence d'un cours d'eau de moyenne largeur tel que le Rappahannock ». « La défensive, lorsqu'on laisse un fleuve entre soi et l'ennemi, dit-il justement, mène droit à la passivité et à la subordination de ses desseins à ceux de l'ennemi. Tout ce qu'on peut alors espérer, c'est de gagner du temps. » Par l'exemple des instructions données par Napoléon pour la défense de l'Elbe en mars 1813, l'auteur fait ressortir l'utilité de l'organisation d'une tête de pont sur la rive ennemie.

L'ouverture de la campagne de 1863 en Virginie, marquée par le raid Stoneman, fournit aussi au major un excellent thème à critiques serrées et justes contre ce genre d'opérations lorsqu'on les entreprend sans raison sérieuse. Dans la circonstance, on dirait qu'il ne s'agit, pour la cavalerie nordiste, que de tirer vengeance de la brillante incursion de Stuart. L'influence du nouveau raid devait être et fut nulle sur l'ensemble; tout ce qu'on pouvait espérer, c'était un dommage matériel; or, la destruction de voies ferrées n'est souvent que

Digitized by Google

temporaire et ne saurait valoir la ruine de sa cavalerie que dans le cas seul où l'on est démesurément riche en troupes à cheval. Ce n'est pas le cas dans les armées européennes d'aujourd'hui.

De nouveau l'auteur revient sur la défense des cours d'eau et montre judicieusement, par l'exemple du général Hooker, combien la défense est peu propre à distinguer une attaque véritable d'une simple feinte, lorsqu'elle laisse sur tout son front un fleuve ou une rivière entre elle et son adversaire.

L'incertitude dans laquelle se trouva le général Lee lors de son invasion en Pensylvanie s'explique pour le major v. Freytag par le faible effectif de la cavalerie qui lui restait après le départ de Stuart pour une nouvelle et aventureuse chevauchée. « Deux brigades de cavalerie seulement, dit-il à juste titre, ne permettaient plus de faire une réelle exploration; elles ne constituaient plus que de la cavalerie de corps dans le sens où nous dirions aujourd'hui de la cavalerie divisionnaire. Quand on a lancé le gros de sa cavalerie dans une direction qui n'est pas juste la bonne, ajoute-t-il, on n'en est plus maître. » En 1805, Napoléon lança bien ses masses de cavalerie vers la forêt Noire, mais il les retint à Stuttgard, d'où elles couvraient le flanc de l'armée pendant sa marche à l'est d'Ulm. Stuart, au contraire, poussé par son esprit d'aventure, se comporta « comme un chef de partisans et non comme le chef d'une cavalerie d'armée ».

Il s'en faut de beaucoup que les enseignements qui viennent d'être résumés soient les seuls qu'on puisse tirer de l'étude approfondie de cet ouvrage remarquable dont la lecture mérite d'être tout spécialement recommandée.

---

*Le Gérant :* R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et C°, rue Christine, 2.

Digitized by Google

# REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE A L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

(SECTION HISTORIQUE.)

N° 15 Mars 1902

SOMMAIRE

*Un projet de sous-marin sous le Directoire.*
*Les campagnes du maréchal de Saxe* (à suivre).
*La campagne de* 1794 *à l'armée du Nord* (à suivre).
*La guerre de* 1870-1871. — *Journée du* 6 *août* 1870 *en Alsace* (à suivre).
*Bulletin bibliographique.*

UN

# PROJET DE SOUS-MARIN

## SOUS LE DIRECTOIRE

DC
44
1R45
no. 15

Dans son ouvrage, *Projets et tentatives de débarquement aux Iles Britanniques* (1), M. le capitaine Desbrière a signalé, d'après un travail de M. le lieutenant de vaisseau Émile Duboc (2), les efforts faits par l'Américain

(1) Paris, 1901, Chapelot. Tome II, page 255 et suivantes.
(2) *Revue des Revues*, 1896.



Digitized by Google

Fulton, en 1797 et 1798, pour doter la France d'un sous-marin qu'il appelait le *Nautilus*.

L'inventeur ne put obtenir ni du ministre de la marine Fléville (1), ni de son successeur, l'amiral Bruix, une Commission assurant à ses marins le traitement de belligérants, en dépit du rapport très favorable de la Commission chargée de l'examen du projet.

Finalement, Fulton se décida à construire son navire sans attendre d'être commissionné et rendit compte le 10 avril 1800, au ministre de la marine Forfait, de l'achèvement presque complet des travaux. Le 30 juillet, en effet, le *Nautilus* fut lancé à Rouen, et ses essais réussirent parfaitement (2).

Mais ce succès, non plus que l'intervention de Monge et de Laplace, qui présentèrent Fulton au Premier Consul, ne purent le convaincre et le décider à accorder à l'inventeur un crédit de 60,000 francs qu'il demandait pour des expériences de destruction. Il obtint à grand'peine, à cet effet, 10,000 francs le 30 mars 1801, amena le *Nautilus* à Brest et fit sauter, au mois de juillet suivant, une vieille chaloupe mise à sa disposition (3).

---

(1) En marge d'un rapport au Directoire sur cette question, il est écrit de la main de Fléville : « Et que le gouvernement ne pouvait « avouer ostensiblement des hommes qui se livreront à ce genre « d'opérations. Les Anglais, ingénieux en machines destructives, s'en « permettraient bientôt l'usage à l'abri du même moyen, et ce serait, « en quelque sorte, rayer du Code de la guerre les punitions justement « infligées à ceux qui sont naturellement enclins à la faire d'une « manière si atroce. »

(2) Dans les conclusions, encore très favorables, de la Commission, se trouve ce passage : « Cette arme convient particulièrement aux Fran- « çais, parce qu'ayant une marine plus faible que leurs adversaires, « l'entier anéantissement de l'une et de l'autre leur est avantageux. »

(3) « La chaloupe a sauté en l'air, brisée en mille morceaux », dit le préfet maritime Caffarelli dans un rapport au Ministre ; « le pétard « n'avait que 20 livres de poudre et était manœuvré par Fulton, lequel « se tenait à distance dans sa péniche..... »

Digitized by Google

Néanmoins, ce résultat et une nouvelle démarche de Monge ne firent aucune impression sur l'esprit du Premier Consul, qui éconduisit définitivement Fulton.

Un autre inventeur, resté inconnu, d'un sous-marin, ne fut pas plus heureux auprès du Directoire, auquel il avait soumis les plans et un mémoire descriptif de son navire en 1798. Ne recevant aucune réponse et apprenant que des expériences avaient été faites, avec un engin de ce genre, à Rouen et à Brest, il se rendit auprès de Moreau et lui écrivit, le 1er janvier 1801, la lettre suivante qui a été trouvée, aux Archives de la guerre, dans la correspondance particulière de cet officier général.

La machine de mon invention, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, mon Général, est un bateau de cuivre (1) construit en forme de poisson, fermé de tous les côtés, dans lequel deux ou trois hommes peuvent naviguer sous l'eau à chaque profondeur qui leur convient, et dans toutes les directions, sans être exposés à la moindre inconvéniance (*sic*) ou danger. Par des opérations très simples, ils peuvent avancer, reculer, tourner, monter ou descendre en direction verticale ou oblique, et s'arrêter dans leur position chaque moment qu'ils le désirent (2). Pour voir clair en dedans, il y a des petites ouvertures en haut et des côtés fermés hermétiquement par des vitres à travers lesquels ils peuvent aussi observer tous les objets dehors. Pour diriger leur course, il y a un gouvernail (3) et une boussole, et pour savoir à quelle profondeur l'on se trouve sous la surface de la mer, il y a une espèce de baromètre qui, sur une petite échelle en dedans, indique exactement la hauteur de la colonne d'eau au-dessus du bateau. La capacité de ce bateau est telle que la masse d'air y contenue suffise à la respiration des trois hommes qui y sont enfermés au moins pour deux ou trois heures; mais comme à la fin cet air deviendrait méphitique et incapable à soutenir la respiration, il est nécessaire qu'il soit renouvelé de temps en temps. Pour cet effet, les personnes qui se trouvent dans le bateau le

(1) Celui de Fulton était en bois; il avait 6m,50 de long et 2 mètres de large.

(2) L'auteur n'indique pas le propulseur : celui de Fulton était une hélice manœuvrée à bras.

(3) Le sous-marin de Fulton avait deux gouvernails : l'un vertical, l'autre horizontal.

Digitized by Google

font monter, sans pourtant le découvrir, jusqu'à six ou huit pieds sous la surface de l'eau et, poussant alors un tuyau de dedans au-dessus de la surface, ils font sortir par ce tuyau, et par le moyen d'une machine pneumatique pratiquée en dedans, tout l'air corrompu, en introduisant en même temps une quantité égale d'air frais de dehors. Cette opération finie, ils retirent leur tuyau et redescendent à la profondeur qui leur convient pour continuer leur course ou pour exécuter certaines opérations.

Les applications dont cette nouvelle invention est susceptible sont aussi variées qu'importantes.

1° On pourra s'en servir d'abord pour exploiter le fond de la mer. pour en retirer des coraux et toutes les autres substances qui s'y trouvent; on pourrait à son aise observer tous les monstres marins et tous les poissons qui habitent dans les ténèbres de ce vaste abîme, les dessiner même sans en avoir rien à craindre;

2° Après un naufrage on pourrait recueillir aisément des caisses avec des papiers ou autres objets précieux, sans avoir besoin des plongeurs qu'on trouve rarement, qui d'ailleurs doivent toujours risquer leur vie et qui ne peuvent rester assez longtemps sous l'eau. Pour cet effet, il serait même utile d'avoir une de ces machines à bord de chaque grand vaisseau, comme dans chaque port;

3° En temps de guerre, un ou plusieurs de ces bateaux pourraient être employés pour correspondre avec la garnison d'un port bloqué, lui porter des remèdes ou même fournir des provisions de bouche à l'insu de l'ennemi et à travers de ses flottes;

4° Mais de tous ces moyens, le plus important et le plus merveilleux, quoique aussi le plus terrible dans ses résultats, c'est l'application qu'on pourrait faire de cette machine pour détruire les vaisseaux ennemis sans risquer la vie d'un seul homme. En effet, par la facilité qu'elle a de se diriger sans être aperçue, on peut approcher une flotte ennemie, attacher au fond extérieur d'un vaisseau, près de la quille, un pétard dont l'explosion, en entr'ouvrant le vaisseau, le forcerait de s'abîmer, sans qu'aucun secours puis (*sic*) l'en garantir, ou bien si le pétard rencontrait le magasin des poudres, il en résulterait immédiatement l'explosion générale du vaisseau (1).

Mon attachement sincer (*sic*) à la nation française et le désir le plus

---

(1) Le sous-marin de Fulton enfonçait sous le navire une pointe barbelée à laquelle était fixée une torpille remorquée à 100 mètres. En se retirant, le *Nautilus* rapprochait celle-ci du navire et, une fois au contact, un ressort extérieur faisait jouer une batterie qui déterminait l'explosion.

Digitized by Google

vif de voir triompher la cause de la liberté et de l'humanité m'ont engagé à perfectionner cette invention et à la consacrer uniquement à votre gouvernement, au moment même où les préparatifs les plus sérieux pour une descente en Angleterre me firent croire qu'une pareille découverte pourrait beaucoup contribuer à faciliter cette entreprise. Je me suis donc empressé à envoyer au Directoire exécutif à cette époque un plan très détaillé avec un mémoire descriptif, mais sans aucune signature, dans un rouleau cacheté, qui fut délivré par un de mes amis à Mayence au commissaire Rudler, qui lui en donna un récépissé. L'année suivante, quand le citoyen Alquier s'établit à Munich comme chargé d'affaires du gouvernement français auprès de l'Electeur palatin, je crus devoir m'adresser à lui pour m'informer sur le sort de ce paquet, mais comme ce ministre était d'opinion que mes dessins et mon mémoire anonyme, n'étant appuyés d'aucune autorité, pourraient bien avoir été jetés de côté sans les examiner avec l'attention qu'ils méritaient, il m'invita à faire cet ouvrage de nouveau en me promettant de le faire passer au Directoire avec une recommandation particulière de sa part. Je me mis donc à exécuter les mêmes dessins de nouveau avec tous les soins possibles, et j'avais la satisfaction de les lui remettre avec un mémoire descriptif assez détaillé peu de jours avant son départ de Munich. Il m'en donna un récépissé avec l'assurance très positive qu'il allait les délivrer lui-même au Directoire, à Paris, aussitôt qu'il serait arrivé.

Depuis ce temps-là je n'ai plus rien entendu de cette affaire, mais comme je suis informé que des expériences avec des bateaux de cette construction ont été faites dernièrement à Rouen et à Brest, et comme il ne me reste aucun doute que ces machines n'aient été exécutées d'après les mêmes dessins que j'ai communiqués au ministre Alquier et qui sûrement ont été remis par lui au Directoire exécutif il y a trois ans, je prends la liberté de m'adresser à vous, mon Général, non pour réclamer mes droits à l'honneur public de cette invention (qui dans ma situation me pourrait même devenir très funeste), mais pour réclamer auprès de vous et du gouvernement français mon mérite d'avoir été le premier qui lui ait offert cette idée dans l'intention la plus pure et sans aucune autre vue que celle de servir la bonne cause. C'est là où toute mon ambition se borne, et très content qu'un autre que moi passe dans le monde pour l'inventeur de cette machine, je serais trop heureux si elle pouvait un jour contribuer à aider les projets de votre gouvernement, et particulièrement à faciliter une entreprise dont l'exécution vous appartient exclusivement, mon Général, et qui seule peut encore ajouter à votre gloire, comme à la reconnaissance que vous doivent tous les amis de la liberté.

Salzbourg, ce 1er janvier 1801.

E.

Digitized by Google

LES

# CAMPAGNES DU MARÉCHAL DE SAXE

## DEUXIÈME PARTIE.

### LA CAMPAGNE DE 1744.

## CHAPITRE II.

### MOBILISATION ET CONCENTRATION.

#### I. — Mobilisation.

Bien que le mot de mobilisation soit récent, la chose est naturellement fort ancienne. Il semble même qu'au XVIII^e siècle elle était plus compliquée et plus lourde que de nos jours. Si, en effet, les troupes avaient à peu près tout leur personnel, en revanche le matériel n'était pas affecté aux divers corps, et n'était même pas complet : bien des éléments de l'artillerie étaient à fabriquer au dernier moment, les équipages à former, les armées à composer, les magasins à créer.

Nous avons parlé, dans le chapitre consacré au Recrutement, de ce qui constituait la mobilisation au point de vue du personnel de la troupe : incorporation de recrues et de milices. Nous n'y reviendrons pas ; mais nous remarquerons que cette opération était vérifiée et terminée par les revues d'avril, passées par les commissaires des guerres. Des instructions spéciales étaient données pour ces revues. Le 21 mars 1744, le Ministre adresse une circulaire aux commissaires concernant le soin qu'ils doivent y apporter :

Digitized by Google

« ..... Ces revues, leur dit-il, doivent être faites avec encore plus d'exactitude, s'il est possible, que celles que vous avez faites pendant le cours de l'hiver ; je dois même vous prévenir que, peu de jours après que vous les aurez arrêtées, l'intention de S. M. est d'en faire faire de nouvelles par MM. les Inspecteurs, ou autres qu'il lui plaira de commettre, et vous sentez toute la force et toutes les conséquences de l'avertissement que je vous donne..... »

Aussitôt le plan de campagne et la composition des armées arrêtés par le Roi, on désignait les officiers qui devaient servir dans les divers états-majors, et on leur adressait à chacun une lettre fixant le lieu et la date auxquels ils devaient être rendus (1).

Pour les équipages d'artillerie, le Ministre a indiqué au grand-maître le nombre des bouches à feu dont ils devaient être composés, et le total des appointements à payer aux officiers (2). Ces deux renseignements ont

---

(1) Voir plus loin : § II. — *Concentration.*

(2) *A Monseigneur le comte d'Eu.*

22 janvier 1744.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse Sérénissime l'état des chevaux que le Roi a jugé à propos de faire mettre sur pied pour le service des équipages d'artillerie de ses armées qui agiront en Flandre, sur le Rhin et sur la Moselle, pendant la campagne prochaine. Elle y verra les lieux que Sa Majesté a réglés pour le rendez-vous, et qu'il est fixé au 1er avril. Il plaira à Votre Altesse Sérénissime de passer les marchés en conformité.

Sa Majesté a en même temps réglé à 12,000 livres par mois les appointements des officiers de l'armée de Flandre, à 8,000 livres ceux des officiers de l'équipage de l'armée du Rhin, et à 6,000 livres ceux des officiers de l'équipage de l'armée de la Moselle. Ces officiers doivent se trouver le 1er avril aux lieux indiqués pour le rendez-vous. Votre Altesse Sérénissime aura, s'il lui plaît, agréable de donner ses ordres en conformité aux officiers dont elle aura jugé à propos de faire choix.

Digitized by Google

servi de base au travail. C'est le lieutenant-général d'artillerie dont le département est le plus voisin du théâtre d'opérations qui a proposé un projet d'équipage pour le réaliser ensuite (1).

En 1744, M. de Saint-Périer, lieutenant-général d'artillerie pour la Flandre et la Picardie, est chargé de cette organisation. Son projet, établi d'après des règles bien déterminées, est envoyé très rapidement au Ministre, et approuvé avec quelques modifications.

Le projet d'équipage soumis au Ministre ne paraît pas suffisant au maréchal de Noailles. Il demande que l'on donne au moins 100 bouches à feu à l'armée de Flandre (2).

Versailles, le 12 avril 1744.

A M. le comte d'Argenson.

Il m'est revenu, Monsieur, que dans le nombre des 2,500 chevaux d'artillerie qui sont destinés pour les armées de Flandre, il y en avait beaucoup qui n'étaient pas en état de servir, ce que vous croirez aisément quand vous saurez que les entrepreneurs des équipages en ont acheté plus de deux cents de ceux qui avaient été réformés par les entrepreneurs des vivres, à la fin de la dernière campagne.

J'apprends de plus que, de ces 2,500 chevaux, il n'y en a actuellement d'effectifs que 1900, sur lesquels il faut encore en déduire 50 qu'on destine pour le service particulier de M. le Grand-Maître ; il est vrai qu'on me mande en même temps qu'on lève à force 600 chevaux des 1000 que l'on appelle haut le pied, mais que, comme il sera indispensable de faire venir de Paris les harnais nécessaires, il est fort à craindre, quand bien même ces 600 chevaux seraient actuellement achetés, que le défaut de harnais ne les rendît longtemps inutiles.

---

(1) *A M. de Saint-Périer.*

7 janvier 1744.

J'attends, Monsieur, les états que je vous ai demandés d'un équipage de campagne et d'un équipage pour siège de 100 pièces. Je vous prie de me les adresser aussitôt qu'il se pourra. Vous formerez, s'il vous plaît, l'état de l'équipage de campagne sur le pied de 60 pièces.

(2) Voir la composition définitive de l'équipage dans la *Revue* du mois d'août 1900.

Digitized by Google

Je ne doute point, Monsieur, que vous ne sentiez comme moi toute la conséquence des inconvénients que je viens de mettre sous vos yeux, et combien le service du Roi en souffrirait, si l'on n'y apportait les remèdes les plus prompts et les plus efficaces; c'est pourquoi j'ai cru devoir vous prévenir d'un fait aussi intéressant, et vous supplier de vouloir bien donner des ordres nécessaires et les plus précis aux entrepreneurs des équipages de l'artillerie, pour qu'ils aient à remplir en toute diligence les obligations qu'ils ont contractées par leur marché, sans quoi on ne pourrait s'assurer d'exécuter les opérations projetées.

M. de Valière pense comme moi, Monsieur, que les 60 pièces d'artillerie de campagne et les chariots nécessaires pour porter les cartouches de l'infanterie ne sont pas assez considérables pour être partagés entre les deux armées de Flandre et que les ennemis, dont l'artillerie sera au moins le double plus forte que la nôtre, auraient à cet égard un trop grand avantage sur nous.

Permettez-moi donc, Monsieur, de vous représenter encore que l'artillerie qui est destinée pour la Flandre n'est pas, à beaucoup près, en proportion avec le nombre de troupes qui en composeront les deux armées; que ce n'est pas trop de 60 pièces pour celle que j'ai l'honneur de commander, et qu'il en faudrait au moins 25 pour celle de M. le Maréchal comte de Saxe.

Ces raisons sont si sensibles et l'objet est si important que je ne puis m'empêcher de vous presser encore de tirer une partie de l'équipage de l'armée de la Moselle, dont le besoin n'est ni si pressant ni si essentiel, surtout au commencement de la campagne.

Vous savez, Monsieur, que l'on avait destiné 30 pièces de canon pour cette armée qui n'aura pas, suivant les apparences, occasion de s'assembler sitôt et que tout au plus ce ne sera que de la cavalerie; ainsi je ne vois aucun inconvénient à détacher une vingtaine de pièces du nombre des 30 qui lui sont destinées. On pourrait même ne tirer que des chevaux et quelques officiers de l'équipage de la Moselle, et selon les apparences on trouverait dans les différentes places de Flandre la quantité de pièces de campagne nécessaire pour former le petit équipage de M le comte de Saxe.

Je crois, Monsieur, qu'il est temps de faire avancer à Douai le bataillon d'artillerie de Valenceau, qui est à La Fère. Ce bataillon y sera très nécessaire pour aider aux travaux immenses dont M. de Valière est chargé; je vous supplie de lui faire expédier les ordres de s'y rendre.

Il est aussi nécessaire de faire avancer à Douai, ou du moins à Bouchain, 25 pontons qui sont à La Fère; ils seront d'une grande utilité pour les opérations auxquelles on se prépare.

Digitized by Google

J'ai l'honneur d'être avec un très parfait attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Maréchal de NOAILLES.

(*Archives de l'Artillerie.*)

En ce qui concerne le matériel, la plupart des agrès et assortiments en bois, et les affûts même, sont encore en construction dans les arsenaux; mais il y a plus : une grande partie des bouches à feu sont fondues dans l'intervalle des deux campagnes. Ainsi, pendant l'hiver de 1743 à 1744, il a été fondu à Douai, pour la prochaine campagne, une centaine de canons et 20 mortiers, bien qu'on eût prévu et mis sur pied un équipage complet pour 1742. Il est vrai qu'on emploie une grande partie du matériel à armer les places de première, de deuxième, et même de troisième ligne. Au printemps, on coule encore à Douai 4 mortiers de 12 pouces, 6 de 8 pouces 3 lignes, et 6 pierriers, ainsi que 50 pièces de canon.

Les bombes sont fabriquées à Signy-l'Abbaye et Signy-le-Petit, qui en fournissent notamment 10,000 le 5 janvier.

Après inspection du matériel déposé dans les places, M. de Saint-Périer propose, le 31 janvier, de refondre encore 50 pièces qui lui semblent hors d'état de servir.

Il reste à rassembler les divers éléments des équipages : les pontons et une partie des voitures et des bouches à feu sont à La Fère, les pièces récemment usinées sont à Douai, où l'on a fabriqué en outre une partie des agrès, etc. ; enfin les fers coulés (projectiles) sont dans les Ardennes, et les poudres dans diverses poudreries.

D'après une législation spéciale, les transports de poudre se font par corvée. Pour ce qui concerne le matériel, le Ministre prescrit à M. de Saint-Périer, le 21 février, d'employer les 400 chevaux de son équipage de

Digitized by Google

réserve à faire des mouvements préparatoires pour rapprocher tous les objets composant les deux équipages de leurs centres de mobilisation, qui sont Douai, Arras et Cambrai (1).

Les chevaux des équipages d'artillerie ne seront rendus que beaucoup plus tard dans ces trois villes, et ne peuvent servir à ces transports « de mobilisation ». Cependant 1500 chevaux sont présentés à Douai par l'entrepreneur dès le mois de mars, et peuvent être utilisés à partir de ce moment. Le concours de l'intendant est indispensable pour ces transports, car seul il a le droit de réquisition et peut fournir à l'artillerie les chariots ou bateaux nécessaires.

La complication de ces divers travaux et la dispersion de tous les éléments, personnel, chevaux et matériel, montrent combien on se serait trouvé compromis si l'on avait été assailli avant l'époque habituelle, et, réciproquement, les avantages immenses qu'on obtenait lorsqu'on pouvait réussir ce qu'on appelait « une entreprise prématurée ».

Une des grosses difficultés que présente la mobilisation de l'artillerie, c'est la dépense qu'elle exige, et à laquelle le Trésor semble à peine en état de faire face, si l'on en juge par la résistance qu'oppose le Contrôleur général aux demandes du Ministre. La même lutte se prolongera pendant toute la campagne et nous trouverons encore, le 30 mai et le 7 juin, des lettres de représentations désespérées au Contrôleur général Orry.

---

(1) C'est seulement le 18 avril qu'est décidée l'organisation d'un équipage spécial pour l'armée du maréchal de Saxe; 400 chevaux et 100 voitures sont pris à Metz pour le former; Douai fournit le matériel, l'équipage de Noailles et 110 chevaux. Les 100 voitures envoyées de Metz portent 2,556 cartouches à canon ou gargousses, 384,000 cartouches de fusil et 70,400 pierres à fusil.

Vers la même époque, 1500 chevaux arrivèrent à l'armée pour le service de l'artillerie, dont les 400 de l'équipage de réserve.

Digitized by Google

*Le Ministre de la guerre au contrôleur-général Orry.*

22 janvier.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 5 de ce mois en réponse à la mienne du 26 décembre, par laquelle je vous ai demandé de vouloir accorder au fonds extraordinaire, pour les dépenses de l'artillerie de l'année présente, de 2,651,550 l., en vous priant de l'assigner dans les termes marqués par le bordereau joint à ma lettre. Je vous ai marqué que je me réduisais aux dépenses indispensables, et j'en reconnais de plus en plus la nécessité absolue. J'expédie une ordonnance d'à bon compte de 120,000 livres. Je vous prie de vouloir faire payer, ainsi que vous me le marquez, 300,000 livres par mois pendant les mois de janvier, février, mars et avril. Je ne puis en même temps me dispenser de vous demander que ce soit indépendamment des 125,000 livres dues sur l'ordonnance de 275,000 livres expédiée pour les dépenses de 1742, et de 200,000 livres qui sont pareillement dues sur l'ordonnance de 832,000 livres expédiée pour les dépenses de 1743. En différant le paiement de ces deux parties, on perd tout crédit avec ceux qui en ont fait l'avance et on les met hors d'état d'en faire de nouvelles pour les dépenses de 1744, qui sont très urgentes.

On a travaillé à mettre sur pied des équipages de toute espèce sur toutes les frontières, et à munir les places de Flandre. Il y a pareillement à munir celles des côtes de l'Océan et de la Méditerranée. Il faut approvisionner les arsenaux qui, par les constructions immenses qui s'y sont faites dans les dernières années, sont dépourvus. L'objet de la Provence dans le moment est très considérable. Je ne dois pas vous dissimuler que le service manquerait si j'étais privé du fonds que je vous ai demandé.

14 février 1744.

Je ne puis me dispenser, Monsieur, de vous renouveler avec de plus vives instances la prière que je vous ai faite, par ma lettre du 22 du passé, de vouloir assigner la somme de 325,000 livres qui reste due sur les ordonnances de fonds extraordinaires expédiées en 1742 et 1743 pour les dépenses de l'artillerie de ces années, sans rien diminuer des 300,000 livres par mois auxquelles je me suis réduit pour chacun des quatre premiers mois de l'année présente; il est impossible sans ce fonds de soutenir le courant ni de fournir aux préparatifs nécessaires pour l'ouverture de la campagne.

28 février.

Je vous ai prié, Monsieur, par ma lettre du 22 janvier, de vouloir faire assigner la somme de 325,000 livres qui restait due sur les ordonnances

Digitized by Google

de fonds extraordinaire expédiées en 1742 et 1743 indépendamment des 300,000 livres par chacun des quatre premiers mois de l'année présente, que vous êtes convenu d'assigner à bon compte des dépenses extraordinaires de cette même année. Je vous ai réitéré la même prière par ma lettre du 14 de ce mois. L'embarras où je me trouve pour subvenir au courant me force à vous demander encore la même chose et je ne puis pas vous laisser ignorer que, si je ne suis bientôt aidé de ce secours, le service de l'artillerie manquera.

7 avril.

J'étais dans la confiance, Monsieur, que vous auriez agréable d'assigner dans le présent mois ce qui est dû de reste de l'ordonnance de fonds expédiée au mois d'octobre dernier pour l'entier paiement des dépenses extraordinaires de l'artillerie de 1743, et ce qui reste à payer pour accomplir les 300,000 livres que je vous ai demandées dans chacun des mois de janvier, février, mars et avril sur les dépenses extraordinaires de 1744. Je vois par la lettre qui m'est écrite par le sieur Hocquart, trésorier général, qu'il lui a été annoncé qu'il recevra de moins 410,000 livres. Il ne m'est pas permis de vous taire que le retardement de ce fonds ferait manquer le service dans les objets les plus importants et les plus instants. Je dois en même temps vous faire les plus fortes instances pour qu'il vous plaise de l'assigner, afin de mettre le trésorier en état de satisfaire aux remises qui lui sont ordonnées, et je puis vous assurer qu'elles ne sont pas susceptibles de délai. Je ne puis assez vous prier de ne pas me laisser là-dessus dans l'incertitude...

L'intendant avait, dans cette période de mobilisation, la tâche la plus lourde : organisation des magasins, des fours, des hôpitaux, des mouvements de troupes et des transports, construction de ponts et de chemins, réquisition de voitures, de conducteurs et de pionniers, tout lui incombait.

La construction des fours commence à Douai, Lille et Bergues, dans les premiers jours de janvier. Plus tard, M. d'Argenson ordonne d'en construire à Maubeuge où, faute de place, on les établit dans une caserne. M. Dumesnil écrit, le 3 mars, au comte d'Argenson :

On va commencer à travailler à la construction des vingt-quatre fours que vous avez ordonnés dans les écuries des casernes. Comme l'on en fait passer les tuyaux des cheminées par le dedans des chambres, cela les rendra plus petites et elles l'étaient déjà trop ; d'ailleurs, dans le

Digitized by Google

temps de la construction, l'on ne saura où loger dans la ville 300 soldats ou cavaliers que cela déloge, et lorsque l'on fera la manœuvre dans lesdits fours, il est impossible que l'on puisse soutenir la chaleur que cela répandra dans les chambres par lesdits tuyaux, indépendamment de l'inconvénient du feu que la grande chaleur peut mettre aux paillasses des soldats et même aux chalits, qui sont très secs. Il aurait sans doute été plus cher de faire passer les tuyaux par le dehors, mais j'ose dire avec tout le monde que cela aurait évité bien des inconvénients.

Ainsi les fours nécessaires à la subsistance de l'armée n'existaient pas sur une frontière où l'on avait si souvent fait la guerre, et l'on en était réduit à des expédients détestables pour y pourvoir. Du moins avait-on eu soin de placer les fours dans des places de guerre. On ne prit pas la même précaution pour les fourrages, et les inconvénients s'en firent sentir aussitôt.

Une grande partie des fourrages est rassemblée d'abord dans les places, comme l'indique l'état du 17 février :

*État des foins, pailles et avoines qui se trouvent dans les magasins d'approvisionnements que l'on fait pour le compte du Roi dans le Hainaut*, savoir :

17 février 1744.

| | FOINS. — Rations de 15 livres. | PAILLES. — Rations de 5 livres. | AVOINES. — Rations de 2/3 du boisseau de Paris. |
|---|---|---|---|
| Valenciennes | 215,408 | » | 237,855 |
| Maubeuge | 113,418 | 36,368 | 167,602 |
| Avesnes | 143,631 | » | 143,525 |
| Landrecies | 168,485 | » | 172,290 |
| Le Quesnoy | 93,408 | 20,000 | 88,120 |
| Philippeville | 59,792 | » | 59,792 |
| Givet | 55,111 | 27,543 | 43,746 |
| Mariembourg | 3,489 | » | 2,156 |
| TOTAL | 852,442 | 83,911 | 915,086 |

Digitized by Google

Par malheur, on voulut aussi en réunir à Bavay, ville ouverte, et l'on se trouva dès lors inquiet de les voir enlever ou brûler par l'ennemi. M. Dumesnil écrit à ce sujet :

*M. Dumesnil au comte d'Argenson.*

Maubeuge, 24 janvier 1744.

Monsieur,

Je suis arrivé à Valenciennes le 17, où j'ai séjourné jusqu'au 19 avec M. de Machault et M. de Séchelles qui s'y est trouvé. J'ai visité le magasin de fourrages qui a été fait par vos ordres ; je l'ai trouvé aussi bien établi qu'il puisse l'être, quoiqu'il soit un peu resserré ; mais l'on y a été assujetti par le terrain ; les meules sont un peu hautes et trop près les unes des autres, mais elles sont faites avec soin et autant garanties du mauvais temps qu'elles puissent l'être. Il y a actuellement 200,000 rations en foin ; l'espèce en est bonne quoique un peu grosse.

L'on n'a pu me dire la quantité de paille et d'avoine qui est rassemblée jusqu'à ce jour, parce que le principal commis chargé de ces achats était en tournée ; mais l'une et l'autre denrées sont excellentes.

Le 19, j'ai été visiter Bavay, qui est ouvert de partout ; j'y ai trouvé un ingénieur que M. de Creil a chargé d'examiner ce poste et de faire un état au juste des choses nécessaires et absolument indispensables, pour la mettre à l'abri d'un coup de main ; l'on sera en état de vous en rendre compte dans peu de jours.

M. de Creil m'a dit, Monsieur, qu'il avait eu l'honneur de vous proposer de mettre un bataillon et une compagnie franche audit Bavay ; je lui en ai représenté l'inutilité pour ce moment, surtout votre intention étant que toutes les troupes qui sont sur la frontière s'occupent journellement à s'exercer, en ayant grand besoin, il arriverait que ces mêmes troupes n'étant pas sous les yeux d'un état-major, et livrées seulement à leurs officiers, se négligeraient beaucoup, tant pour les réparations qu'elles auraient à faire que pour leur exercice ; que d'ailleurs Bavay étant ouvert partout, la désertion était fort à craindre, surtout si la nouvelle qui se répand depuis quelques jours a lieu, qui est la publication d'une amnistie chez les Hollandais, Anglais et Hanovriens.

M. de Creil s'est rendu à ces raisons ; ainsi, si vous le trouvez bon, l'on y enverra simplement la compagnie des chasseurs de Fischer qui est répandue dans les villages autour de cette place, où elle est fort mal, et il me paraît très nécessaire qu'elle soit dans le même lieu pour être disciplinée et se former aux exercices.

L'inconvénient de ce poste pour la désertion n'est pas aussi à craindre

Digitized by Google

pour une troupe qui a une haute paye et dans laquelle d'ailleurs on ne retient personne par force.

J'ai fait hier la revue de cette compagnie; elle est complète en hommes et en chevaux; j'aurai l'honneur de vous en envoyer demain l'extrait.

M. de Machault a pris les précautions pour Bavay, tant pour des fournitures que pour les subsistances de bouche, et les fourrages, au cas que vous approuviez que l'on y envoie la compagnie des chasseurs, et même pour celui où vous jugeriez convenable que l'on y envoie un bataillon et de la cavalerie. Nous sommes convenus ensemble qu'il en userait de même pour tous les postes de son département que vous jugeriez nécessaire que l'on occupât, la guerre venant à se déclarer; je serai à portée de lui en donner l'état après la tournée que je vais faire de l'entre Sambre et Meuse, pour laquelle je compte partir lundi 27 du courant. De façon que, sur vos ordres, MM. les intendants ayant été avertis à l'avance, il sera aisé, en vingt-quatre heures, lorsque l'on le jugera nécessaire, de faire occuper tous les différents postes, et vous pourrez être sûr, Monsieur, que les troupes y seront pourvues de tout.

D'ailleurs il me semble que le mouvement des troupes que l'on ferait actuellement ne ferait que donner l'éveil à nos voisins, leur faire tirer des conjectures sur vos projets, et les engager à prendre des précautions. Ils paraissent être à Mons dans une sécurité étonnante; je n'ai pas encore eu le temps d'être informé de ce qui se passe ailleurs, mais j'espère que je serai bientôt en état de vous en rendre compte.

En ce qui concerne les grains et farines, la situation des magasins de Flandres, Artois, Picardie, Soissonnais, Hainaut et frontières de Champagne, est la suivante le 1er mai :

*Départements de Flandres, Artois, Picardie et Soissonnais.*

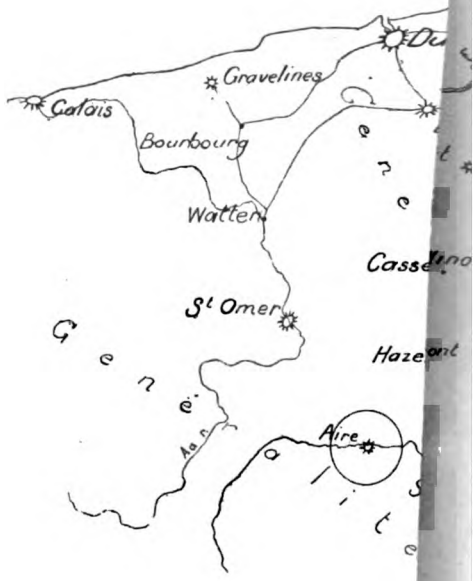
| | | |
|---|---|---|
| Froments | 24,169 sacs. | 103,027 sacs. |
| Seigles | 1,004 — | |
| Méteils | 33,792 — | |
| Farines | 44,062 — | |

*Département du Hainaut et frontières de Champagne.*

| | | |
|---|---|---|
| Froments | 13,745 sacs. | 46,714 sacs. |
| Seigles | 3,500 — | |
| Méteils | 4,559 — | |
| Farines | 24,910 — | |
| TOTAL GÉNÉRAL | | 149,741 sacs. |

Digitized by Google

Digitized by Google




Digitized by Google

On estimait que l'armée consommerait 775 sacs par jour, et les garnisons 150, total : 925. On avait donc des approvisionnements pour plus de cinq mois.

Il resterait à parler de la mobilisation des places fortes. Le matériel en était complété en même temps que celui des équipages, et les approvisionnements en même temps que ceux de l'armée. Au point de vue des fortifications, et sans parler de la mise en état des remparts, plates-formes, revêtements, le travail le plus important était de palissader les chemins couverts, ce qui correspondait à l'organisation de la ligne de première résistance dans nos places modernes. Il est très souvent question de ces palissades dans la correspondance et dans les rapports d'espions. Le palissadement est le signe principal auquel on reconnaît qu'une place a été mise en état de défense.

## II. — Réunion de l'armée.

La concentration se fait en deux phases. Les troupes sont d'abord réunies dans un certain nombre de camps, assez rapprochés pour que l'on puisse les concentrer subitement, mais assez dispersés encore le long de la frontière pour tenir l'ennemi en suspens et ne pas désigner le premier objet des opérations.

Le mémoire suivant, écrit dans les bureaux du maréchal de Noailles, indique bien de quelle façon l'on étudiait l'emplacement de ces camps, et dans quel but :

*Projet de supposition sur les dispositions à faire pour l'ouverture de la campagne prochaine.*

21 mars 1744.

On ne doute pas que dès que les ennemis auront connaissance des différents camps que l'on doit former en Flandre, ils n'assemblent de leur côté toutes leurs troupes, qu'ils partageront de même en plusieurs corps séparés qu'ils feront camper sous différentes places.



Digitized by Google

Comme ils ont à craindre également sur tout le front de leur frontière, et en supposant qu'ils n'aient pas formé le dessein de nous prévenir par l'ouverture d'une campagne prématurée, on peut croire que tous les mouvements qu'ils pourront faire en conséquence des nôtres n'auront pour objet que celui de couvrir les places qui leur paraîtront être le plus menacées.

Il peut y en avoir huit ou neuf de cette espèce, savoir : Furnes ou Nieuport, Ypres, Menin, Tournay, Oudenarde, Ath, Mons et Charleroy.

Dans l'incertitude où l'ennemi se trouvera par rapport au choix de notre première entreprise, il sera assujetti à un nombre d'attentions si considérable qu'il ne sera peut-être pas impossible de lui donner le change et de l'éloigner de la place dont l'attaque sera le véritable objet qu'on se propose, en fixant toute son attention sur deux ou trois places les plus éloignées de celles qu'on projette d'attaquer.

Mais tous les mouvements et dispositions à faire dans la vue de tromper l'ennemi demandent des réflexions profondes et une précision bien juste dans l'exécution des différentes mesures à prendre, tant pour la sûreté des corps qui auront à se porter du côté qui doit tromper l'ennemi que pour assurer la subsistance de ces corps, qui seront obligés de marcher et de camper au milieu de quelques places ennemies, et enfin elles exigent un secret impénétrable.

On compte former l'armée, pour le commencement de cette première opération, de 79 bataillons et de 146 escadrons. Ces troupes seront réparties dans les camps de Givet, Landrecies, Maubeuge, Valenciennes, Saint-Amand, Marchiennes, Douai, Cambrai, Lens ou la Bassée, Armentières, Aire et Arras. Savoir :

| | Bataillons. | Escadrons. |
|---|---|---|
| Sous Givet | 7 | 12 |
| Sous Landrecies | 6 | 31 |
| Sous Maubeuge | 10 | 11 |
| Sous Valenciennes | 10 | 19 |
| Sous Saint-Amand | 2 | 6 |
| Sous Marchiennes | 2 | 5 |
| Sous Douai | 11 | 9 |
| Sous Cambrai | 6 | 12 |
| Sous Lens ou la Bassée | 2 | 10 |
| Sous Armentières | 4 | 10 |
| Sous Aire | 11 | 14 |
| Sous Arras | 8 | 7 |
| TOTAL | 79 | 146 |

Digitized by Google

Il y aura de plus, à Dunkerque ou dans les places maritimes, vingt bataillons et cinq escadrons de dragons dont on pourra se servir, au moins en partie, où l'on jugera à propos.

Pour pouvoir arranger, en quelque sorte, le projet de nos mouvements, il est nécessaire de savoir, premièrement, la quantité de troupes dont l'armée ennemie sera composée, et, en second lieu, les différentes positions que ces troupes pourront prendre.

Mais, comme on ne peut juger du premier article que par estime, et du second que par conjectures, on est réduit à la voie de supposition au défaut de certitude.

On supposera donc d'abord que l'armée ennemie peut être forte au plus de 70 bataillons et de 100 escadrons; encore faudra-t-il que toutes les troupes hollandaises, aux garnisons nécessaires près, se joignent en entier aux autres alliés de la reine de Hongrie et qu'elles soient arrivées sur la frontière. Il faut, de plus, que toutes celles qui sont actuellement dans le pays de Luxembourg viennent se joindre aux autres dans le Brabant, la Flandre ou le Hainaut, à l'exception néanmoins de six ou sept bataillons que les Autrichiens ne peuvent se dispenser de laisser dans Luxembourg même.

On ne peut croire que les Autrichiens dégarnissent entièrement le pays de Luxembourg, principalement lorsqu'ils verront un corps assez considérable de cavalerie et d'infanterie camper sur nos frontières de la Meuse et de la Moselle.

Cette supposition de troupes aux ennemis n'est faite que d'après le relevé de toutes les troupes que les alliés ont actuellement dans les Pays-Bas et la Hollande, et celui des garnisons qu'ils seront obligés de laisser indispensablement pour la garde de leurs places.

On pense même que, si les ennemis ne sont point en état de s'assembler d'aussi bonne heure que l'armée du Roi, ils ne pourront guère se dispenser de renforcer quelques-unes de leurs garnisons les plus frontières, comme Namur, Charleroy, Mons, etc., ce qui affaiblira encore leur armée à l'ouverture de la campagne.

On suppose en second lieu que l'armée ennemie, étant d'abord partagée en plusieurs camps sous les places, se réunira en un seul corps, ou tout au plus en deux.

Si elle s'assemble en entier, on pense que ce sera sous Gand ou sous Bruxelles.

La position sous Gand me paraîtrait la plus convenable pour l'ennemi à tous égards :

1° Parce que la position sous Gand met les ennemis en état de se porter diligemment du côté que nous paraîtrions menacer, soit dans la partie de la mer, comme Furnes, Ath, Nieuport et même Ypres, soit enfin sur leur gauche pour venir au secours d'Ath, Mons, Charleroy ou

Digitized by Google

Namur, car on suppose qu'ils n'auraient pas le temps de s'assembler sous Ypres et sous Tournai;

2° Étant assemblés sous Gand, les ennemis nous forcent à tenir un corps si considérable à Dunkerque et derrière la Lys qu'il affaiblira l'armée du Roi au point de n'être plus en état de former aucune entreprise.

Si l'on avait formé le dessein d'assiéger Menin, il paraîtrait de la dernière importance de ruser un peu pour tâcher de réunir toutes les attentions de l'ennemi sur les places de Mons, d'Ath et de Charleroy, afin de l'attirer en entier dans cette partie et de l'éloigner assez longtemps de la Lys pour avoir celui d'emporter Courtrai d'emblée, s'il est possible; car, sans la possession de cette place, on ne craint point d'avancer qu'il paraîtrait presque impossible de réussir dans l'entreprise de Menin; en deuxième lieu, de pouvoir faire l'investiture de cette place et faire prendre poste à l'armée d'observation qu'on juge être aussi nécessaire que la prise de Courtrai.

On a marqué dans un mémoire précédent tous les postes que cette armée d'observation pourra occuper, suivant les différents mouvements des ennemis qui viendraient au secours; aussi l'on n'en parlera point ici.

Dans la supposition qu'on veuille faire le siège de Menin, on doit avoir en vue d'attirer l'attention de l'ennemi sur Mons ou Ath.

Pour cet effet, on propose de faire passer l'Escaut, à Condé et à Mortagne, à 94 bataillons et à 109 escadrons, qui seront assemblés, à l'ouverture de la campagne, aux camps de Givet, Landrecies, Maubeuge, Valenciennes, Saint-Amand, Marchiennes et Cambrai.

Comme l'on ignore quelle est l'époque de l'assemblée de l'armée, on se contentera de déterminer par supposition le jour du passage de l'Escaut, afin de pouvoir faire plus exactement les différentes combinaisons nécessaires, tant pour la marche de ce corps de troupe que pour sa subsistance.

On supposera donc l'époque du passage de l'Escaut à Condé et à Mortagne, fixée au 25 avril; savoir, 33 bataillons et 73 escadrons passeront l'Escaut dans Condé; 21 bataillons et 32 escadrons passeront cette rivière à Mortagne.

Les 94 bataillons et 109 escadrons arriveront au jour nommé à Condé et à Mortagne, en suivant l'arrangement ci-dessous, savoir :

7 bataillons et 12 escadrons, campés à Givet, en partiront le 19 avril et iront camper à Philippeville;

Le 20, à Barbançon;

Le 21, sous Maubeuge;

Le 22, séjour;

Le 23, à Bavay;

Digitized by Google

Le 24, à Condé, en deçà de l'Escaut.

Les 17 bataillons et 23 escadrons ci-dessus passeront l'Escaut à Condé le 29, et camperont au delà, sous cette place.

6 bataillons et 31 escadrons partiront du camp de Landrecies le 22 avril, pour aller le même jour sous le Quesnoy;

Le 23, sous Valenciennes; ils camperont au delà de l'Escaut;

Le 24, séjour;

Le 25, ils iront repasser l'Escaut dans Condé pour camper au delà, sous cette place, avec les troupes dites ci-dessus.

10 bataillons et 19 escadrons, campés sous Valenciennes, en partiront le 24 avril pour aller camper sous Condé, en deçà de l'Escaut.

Le 25, ils passeront cette rivière et camperont au delà, sous cette place.

2 bataillons et 6 escadrons, campés à Saint-Amand, iront le 24 avril camper à Mortagne, en deçà de l'Escaut.

Ces 2 bataillons et 6 escadrons passeront l'Escaut le 29 et camperont au delà de cette rivière, le plus près de Mortagne qu'il se pourra.

2 bataillons et 9 escadrons partiront du camp de Marchiennes le 23 avril pour aller, le même jour, camper à Saint-Amand;

Le 24, à Mortagne, en deçà de l'Escaut;

Le 25, ils passeront cette rivière et camperont au delà avec les 2 bataillons et les 2 escadrons ci-dessus.

10 bataillons et 9 escadrons, partant du camp de Douai le 22 avril, iront camper à hauteur de Marchiennes;

Le 23, à Saint-Amand;

Le 24, séjour;

Le 25, ils iront passer l'Escaut à Mortagne et camperont avec les 4 bataillons et les 11 escadrons ci-dessus.

Le bataillon de Breaude-Artillerie, avec le nombre de pièces de campagne que M. le Maréchal ordonnera et les munitions nécessaires, partira de Douai le 21 avril pour aller camper sous Bouchain;

Le 22, à Valenciennes;

Le 23, à Condé;

Le 24, séjour;

Le 25, passera l'Escaut, campera et parquera avec le reste des troupes.

6 bataillons et 12 escadrons, campés sous Cambrai, en partiront le 22 avril pour aller camper sous Bouchain, au delà de l'Escaut;

Le 23, à Valenciennes, sur le chemin de Mortagne;

Le 24, à Mortagne, en deçà de l'Escaut;

Le 25, séjour.

Ces 6 derniers bataillons et 12 escadrons séjourneront le 25 au camp en deçà de Mortagne parce que, la marche du 26 n'étant que de trois

Digitized by Google

lieues, ils peuvent passer l'Escaut ce jour-là et aller joindre les troupes qui ont campé, le 25, au delà de cette rivière, au camp qu'on projette de prendre en avant, où les 94 bataillons et les 109 escadrons doivent se réunir le 26.

S'il n'y avait point d'inconvénients à construire au moins un deuxième pont à Condé et un deuxième à Mortagne, cela faciliterait et hâterait beaucoup la marche des troupes.

Toutes les troupes qui doivent passer l'Escaut laisseront en deçà tous leurs gros équipages et voitures le jour qu'elles doivent passer cette rivière. Ces gros équipages seront ramenés, sous l'escorte d'un détachement, à Valenciennes, où ils parqueront sous cette place jusqu'à nouvel ordre.

Il sera distribué du pain le 25, pour les 26, 27, 28 et 29, aux 54 bataillons et aux 105 escadrons ci-dessus, savoir : à Condé, à 33 bataillons et 73 escadrons; et il en sera porté, pour les mêmes jours, de Valenciennes, par les caissons de Mortagne, pour 24 bataillons et 32 escadrons.

Comme l'état des différents camps qu'on doit prendre avant l'ouverture de la campagne contient le nombre de 79 bataillons et de 146 escadrons, et qu'on n'en emploie jusqu'ici que 54 bataillons et 105 escadrons, il restera 25 bataillons et 41 escadrons, savoir :

| | Bataillons. | Escadrons. |
|---|---|---|
| Au camp sous Lens ou la Bassée..... | 2 | 10 |
| Au camp d'Armentières..... | 4 | 10 |
| Au camp sous Aire..... | 11 | 14 |
| Au camp sous Arras..... | 8 | 7 |
| TOTAL..... | 25 | 41 |

2 bataillons et 10 escadrons du camp de Lens en partiront le 22 avril et viendront ce jour-là camper sous Douai;

Le 23, à hauteur de Marchiennes, où un de ces deux bataillons restera avec 6 escadrons jusqu'à nouvel ordre, et se camperont en deçà de la Scarpe.

L'autre bataillon avec l'escadron des grenadiers à cheval et trois autres partiront du camp de Marchiennes le 24 avril pour aller camper à Saint-Amand, en deçà de la Scarpe, et y rester jusqu'à nouvel ordre.

Les 4 bataillons et 10 escadrons campés à Armentières ne bougeront.

Les 11 bataillons et 14 escadrons campés sous Aire en partiront le 21 avril, iront ce jour-là camper sous Béthune;

Le 22, à Lens;

Digitized by Google

Le 23, sous Lille.

Les 8 bataillons et 7 escadrons campés sous Arras en partiront le 22 avril pour aller camper sous Douai et y remplacer les troupes qui en seront parties ce jour-là.

Récapitulation des 79 bataillons et 105 escadrons et qui sont censés partir des différents camps où ils étaient assemblés, savoir : 33 bataillons et 73 escadrons qui, en partant des camps de Givet, Maubeuge, Landrecies et Valenciennes, passeront l'Escaut à Condé le 25 avril; 21 bataillons et 32 escadrons, des camps de Saint-Amand, Marchiennes, Douai et Cambrai, passeront l'Escaut à Mortagne le même jour, 25.

Total : 54 bataillons et 105 escadrons.

Récapitulation de 25 bataillons et 41 escadrons qui ne passeront pas l'Escaut, savoir :

| | Bataillons. | Escadrons. |
|---|---|---|
| A Marchiennes (1), venant du camp de Lens. | 1 | 6 |
| A Saint-Amand, venant de Lens..... | 1 | 4 |
| A Armentières..... | 4 | 10 |
| Sous Lille, venant du camp sous Aire..... | 11 | 14 |
| Sous Douai, venant du camp d'Arras..... | 8 | 7 |
| TOTAL..... | 25 | 41 |

*Rapport des récapitulations.*

| | Bataillons. | Escadrons. |
|---|---|---|
| Première..... | 54 | 105 |
| Deuxième..... | 25 | 41 |
| TOTAL GÉNÉRAL..... | 79 | 146 |

Il y a, de plus, à Dunkerque ou dans les places maritimes et à Lille, 20 bataillons et 5 escadrons de dragons dont on ne propose pas de changer la position actuelle, attendu que cette partie de la frontière est trop intéressante pour la dégarnir entièrement, et que, même si les ennemis se renforçaient du côté de Gand et de Bruges, il serait peut-être nécessaire d'y envoyer un plus grand nombre de troupes.

---

(1) Il serait nécessaire que le bataillon qui ira à Marchiennes et celui qui ira à Saint-Amand occupent ces postes, ou du moins les passages sur la rivière; et, si ces deux camps n'étaient pas assez forts, on peut les augmenter par quelques troupes venant des camps d'Aire et d'Arras.

Digitized by Google

Le bataillon de Royal-Artillerie de Valenceau, qui est à la Fère, n'en partira que lorsque M. le Maréchal le jugera à propos.

On n'a point parlé des huit bataillons nouveaux des régiments d'Auvergne, du Dauphin, et des six bataillons suisses, quoiqu'ils soient compris dans l'état de l'armée, attendu qu'ils ne sont pas arrivés, ni même encore entièrement formés.

Il est bon d'observer que, si la marche de toutes les troupes dites ci-dessus s'exécute, il ne restera plus que des milices dans les places.

Ces deux corps, ayant passé l'Escaut le 25, pourront, chacun de son côté, s'avancer le 26 à Lens où ils se rassembleront et ne formeront qu'un camp; et, comme le point important est de prévenir l'ennemi, on croit qu'il serait nécessaire de partir le lendemain, 27, du camp de Lens, pour aller repasser, le même jour, l'Escaut aux environs du pont de pierre de Bossu et Hauterive, à l'endroit où l'on aurait construit des ponts.

Il est extrêmement important de combiner la marche des pontons, qu'il faudra conduire par terre de Douai sur l'Escaut, avec la marche de l'armée, et de les faire escorter avec un nombre de troupes assez considérable pour mettre en sûreté leur marche et leur établissement sur l'Escaut, qui ne doit être fait que la nuit du 26 au 27, si la nuit suffit pour leur construction (1).

Partie des 21 bataillons et des 31 escadrons que, par ce mémoire, l'on fait avancer à Saint-Amand, Marchiennes, Douai et Lille, servira à cette escorte, si l'ennemi n'est pas en forces suffisantes sur l'Escaut ou la Lys pour en empêcher la construction.

Par ces mouvements, l'armée, composée de 79 bataillons et 146 escadrons, étant toute rassemblée sur l'Escaut entre Tournai et Oudenarde, s'avancera en tout ou en partie sur Courtrai, dont la prise est, selon ce qu'on a dit plus haut, la première opération à tenter.

Mais, comme il est possible que les fortifications de cette place, quoique mauvaises, aient été cependant assez bien réparées pour ne pas craindre d'être emportées l'épée à la main et pour obliger peut-être à y ouvrir une tranchée, c'est un point duquel il est de la dernière importance d'être instruit fort exactement.

On a supposé que 54 bataillons et 109 escadrons, ayant passé l'Escaut le 25, iront camper le 26 à Lens et repasseront cette rivière le 27 entre Tournai et Oudenarde; comme ce corps de troupes sera fourni en pain jusqu'au 29 inclus, on pourra le faire séjourner le 28 sur

(1) Ces ponts seront repliés dès que les troupes de devant, de Lens, auront passé l'Escaut.

Digitized by Google

l'Escaut, si l'ennemi ne nous obligeait pas de hâter notre mouvement sur Courtrai.

Il faudrait donc combiner le tout de façon que ce corps de 54 bataillons et 105 escadrons, les munitions de guerre et les caissons, puissent arriver le 29 aux environs de Courtrai, pour pouvoir faire une distribution de pain aux troupes et commencer l'attaque de cette place.

A l'égard des fourrages, on observera qu'il serait bien désirable que l'armée ne commençât à fourrager que lorsqu'elle pourra être assise quatre ou cinq jours dans le même camp; sans cela, il sera bien difficile d'éviter la confusion et le désordre dans les premières marches d'une armée qui, arrivant tard dans son camp et devant en repartir le lendemain, sera obligée d'aller peut-être la nuit au fourrage; et, dans une saison aussi prématurée que celle-ci, il est à craindre que trois ou quatre fourrages seulement, faits de cette façon, ne contribuent beaucoup à mettre la cavalerie hors d'état de bien servir le reste de la campagne.

Pour éviter une partie de cet inconvénient, on pourrait lui faire porter du foin ficelé et de l'avoine pour deux ou trois jours.

On suppose que la marche de l'armée n'ayant son exécution qu'en conséquence du projet qu'on peut avoir de faire le siège de Menin, il n'est pas douteux que tout ce qui a rapport à l'artillerie ne se trouve prêt à Lille, et partie de cette artillerie pourrait être conduite par terre de Lille à Courtrai, avec les 4 bataillons et les 10 escadrons campés à Armentières, supposé cependant que les garnisons de Menin et d'Ypres continuassent d'être aussi faibles qu'elles le sont actuellement, selon les états qu'on a reçus.

Il y a cinq lieues de Lille à Courtrai, en passant par le chemin du Droncard; de ces cinq lieues, deux peuvent se faire sur le chemin de Lille à Menin jusqu'auprès de Roncq, où commence le chemin de terre, qui est fort mauvais, et continue de même jusqu'à une demi-lieue en deçà de Courtrai; c'est le chemin qu'on serait obligé de prendre pour conduire de l'artillerie et autres munitions de guerre et de bouche à Courtrai.

Ce mémoire, comme on l'a pu voir, n'est fait que d'après la supposition indispensable à faire que nos premiers mouvements, pour nous rassembler sur l'Escaut à Mortagne et à Condé, auraient attiré toute l'attention des ennemis sur les places d'Ath, Mons et Charleroy, et qu'en conséquence ils eussent, même avant notre passage de l'Escaut, tiré la plus grande partie de leurs troupes des camps qu'ils auraient pu établir sous Gand et Oudenarde.

Mais si, au contraire, ils ne changeaient point ces positions, ou même s'ils se rassemblaient entre la Deule et l'Escaut avec des forces capables d'en venir à une action avec nos 54 bataillons et 105 escadrons qui

Digitized by Google

auraient passé l'Escaut, on n'oserait proposer pour lors de s'engager de ce côté-là dans le pays ennemi, ayant formé le dessein d'attaquer Menin, parce que, notre corps d'armée étant à Lens, et l'ennemi, ayant fait des ponts sur l'Escaut, serait toujours en état d'empêcher ou de troubler la construction de ceux que nous aurions pu faire entre Oudenarde et Tournai.

Supposant même qu'il nous les laissât faire et se contentât de prendre une position entre l'Escaut et la Deule, il est douteux, je crois, que nous osassions commencer à passer l'Escaut à portée d'une armée ennemie qui pourrait nous attaquer pendant le passage et entreprendre du moins avec succès sur notre arrière-garde.

Si, au lieu de repasser l'Escaut, nous nous avancions à l'ennemi dans le dessein de lui donner un combat, je doute qu'il veuille se prêter à une action douteuse; il pourrait aisément l'éviter en passant ou l'Escaut ou la Deule à son choix; et, en nous attirant loin de nos places et de nos dépôts, il jouirait sans aucun risque de l'avantage de nous faire revenir avec précipitation par le même chemin que nous aurions fait en allant à lui, pour retrouver nos caissons qui n'auraient pu suivre et que le projet même n'oblige pas d'avoir à sa suite.

L'ennemi ne pourra jamais craindre qu'on se porte sur Ath, sur Mons, encore moins sur Charleroy, surtout lorsqu'il sera entre l'Escaut et la Lys, puisque la partie de la mer étant absolument livrée à ses propres forces, le poste de Dunkerque et le reste de la Flandre maritime deviendrait entièrement hors de défense par l'éloignement de notre armée.

La disposition proposée dans ce mémoire fut adoptée avec peu de modifications. Une note du 6 avril arrête ainsi qu'il suit la répartition des troupes entre les camps :

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| A Givet..... | 7 | bataillons et | 8 | escadrons, | rendus le | 19 | avril. |
| A Maubeuge .. | 10 | — | 11 | — | — | 23 | — |
| A Landrecies.. | 6 | — | 31 | — | — | 21 | — |
| A Cambrai.... | 6 | — | 19 | — | — | 23 | — |
| A Valenciennes | 10 | — | 19 | — | — | 25 | — |
| A Saint-Amand | 2 | — | 6 | — | — | 25 | — |
| A Marchiennes. | 2 | — | 5 | — | — | 25 | — |
| A Douai..... | 11 | — | 9 | — | — | 25 | — |
| A Arras..... | 8 | — | 17 | — | — | 24 | — |
| A Aire..... | 11 | — | 14 | — | — | 24 | — |

Digitized by Google

L'état-major de l'armée de Saxe devait se réunir à Valenciennes; celui de Noailles, ainsi que l'artillerie et les ingénieurs, à Douai. Les lieutenants généraux et maréchaux de camp avaient été répartis entre les camps, où ils devaient être rendus le 19 ou le 20 avril.

Un bataillon d'artillerie restait à la Fère, deux bataillons d'infanterie à Lille, dix-huit dans la Flandre maritime, avec cinq escadrons.

Les 8 bataillons et 18 escadrons de nouvelle formation n'étaient pas compris dans ces états.

Les officiers d'état-major commencent à reconnaître et à tracer les camps le 10 avril.

A Landrecies, au milieu des prairies humides et mauvaises, on ne peut trouver d'emplacement assez vaste pour contenir les troupes désignées. On fera plusieurs camps voisins à portée de carabine. Les seize escadrons de cavalerie seront campés à la gauche de la ville allant à Marolles, la droite à la cense de Choquet, la gauche à la maison de Ferminet, dans des terres labourées;

Les dragons Maître-de-Camp et Egmont, à droite de la cavalerie, leur droite à la maison de Pierre Ignace, leur gauche à celle de Ravenot, dans les terres labourées;

Six bataillons d'infanterie dans un champ ensemencé, la droite au coin d'une haie près du ruisseau appelé Riviérette, la gauche à la grange de Dupont d'Esteuves;

Bauffremont-dragons dans un champ ensemencé, la droite appuyée à la gauche du cimetière des soldats, et la gauche à une haie; camp bordant la Riviérette.

On propose de laisser dans les casernes les régiments de la Fère et Montboissier, qui sont à Landrecies.

Le camp du Quesnoy est reconnu entre le moulin d'Artois et une petite maison appelée la Cabuterie; alignement sur le moulin à vent de Perseau, face à la Ronelle.

Le camp de Douai se trouve dans des prairies maréca-

Digitized by Google

geuses, entre le faubourg de la Petite-Morelle et le village de Wasières.

Près de Cambrai, la Maison du Roi campera à la gauche en partant du moulin à vent au Rouge et s'alignant, pour la droite, sur le moulin à vent de Thun-Saint-Martin. L'infanterie sera à la droite de la Maison du Roi et la cavalerie à la droite de l'infanterie.

A Marchiennes, il n'y a pas de camp possible. On en propose un à plus d'une lieue de là; la cavalerie serait sur une ligne de cinquante-cinq escadrons; la gauche au moulin de Brillon, la droite au ruisseau du Gros-Caillou. L'infanterie camperait en avant de la gauche de la cavalerie, en avant du village de Brillon, la gauche au ruisseau de Beuvry, qui passe à la cense de l'Espaux, la droite à un fossé, le front tourné vers la route d'Orchies à Saint-Amand.

En même temps que les camps, on reconnaît les chemins à suivre pour se rendre au point de concentration, près de Lille. Il faut quelquefois, comme à Landrecies, ouvrir des marches, mais le plus souvent on suivra les chemins existants.

De même, on avait étudié les marches à faire par les troupes pour se rendre dans leurs camps, et on avait calculé le temps nécessaire à cette première partie de la concentration.

Les régiments destinés aux armées de Flandres se trouvaient :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| A Damvillers, Stenay, Mouzon, Carignan, Sedan, Mézières.... | 9 | bataillons et | 16 | escadrons. |
| A Givet..... | 4 | — | 8 | — |
| En Champagne et dans le Soissonnais ..... | 3 | — | 25 | — |
| A Philippeville et Mariembourg.. | 3 | — | » | — |
| A Avesnes..... | 2 | — | 2 | — |
| A Maubeuge..... ..... | 5 | — | 3 | — |
| A Landrecies..... | 2 | — | 3 | — |
| Au Quesnoy..... | 4 | — | 3 | — |

Digitized by Google

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| A Cambrai..... | 7 | bataillons et | 10 | escadrons. |
| A Valenciennes et Condé..... | 10 | — | 5 | — |
| A Douai..... | 3 | — | 3 | — |
| A Lille..... | 4 | — | 3 | — |
| A Arras..... | 4 | — | 4 | — |
| A Béthune et Aire..... | 3 | — | 4 | — |
| A Saint-Omer..... | 3 | — | 3 | — |
| A Calais et Dunkerque..... | 5 | — | 7 | — |
| Sur la Somme..... | » | — | 10 | — |
| Autour de Paris et sur la Basse-Seine..... | 8 | — | 45 | — |

Les camps d'Aire, d'Armentières, d'Arras et de Lens pouvaient être formés avec les troupes stationnées dans la Flandre maritime et sur la Somme; ceux de Givet, Maubeuge et Landrecies, avec les troupes stationnées sur la Meuse et en Champagne; les autres, avec les troupes de Flandres, du Hainaut et de Paris. Mais on rencontre, dans la répartition qui fut faite, des croisements inexplicables. Le camp de Saint-Amand, par exemple, est formé avec des troupes venues de la Meuse, pendant qu'on envoie à Maubeuge et Landrecies des régiments venus de Paris, de Chartres et de Péronne, etc.

Des magasins avaient été préparés pour assurer la subsistance des troupes dans ces camps, ou, comme nous dirions aujourd'hui, sur « la base de concentration ». Ces magasins se trouvaient à Givet, Maubeuge, Landrecies, Cambrai, Valenciennes, Saint-Amand, Douai, Arras et Orchies, et les distributions étaient réglées par le tableau suivant :

Digitized by Google

## Dispositions pour les subsistances des camps projetés.

| NOMS DES CAMPS. | BATAILLONS. | ESCADRONS. | PLACES D'OU LES SUBSISTANCES DEVRONT ÉTRE TIRÉES ET DATE DES JOURS OU LES DISTRIBUTIONS DEVRONT ÉTRE FAITES ; SAVOIR : 19 avril. | 20 | 21 | 22 | 23 | 24 | 25 | 26 | 27 | 28 avril. | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Givet..... | 7 | 8 | A Givet, 18,000 rat. pour les 19, 20 et 21. | » | A Givet, 24,000 rat. pour les 22,23,24 et 25. | » | » | » | A Maubeuge, 18,000 rat. pour les 26, 27 et 28. | » | » | A St-Amand. | Le 28 avril, il sera conduit, de Valenciennes à St-Amand, un convoi de 104,000 (ou 140,000 rations), pour payer aux troupes ci-contre les 29 et 30 avril, 1er et 2 mai. |
| Maubeuge... | 10 | 11 | » | » | » | » | A Maubeuge, 25,500 rat. pr les 23, 24 et 25 | » | A Maubeuge, 25,500 rat. pour les 26, 27 et 28. | » | » | A St-Amand. | |
| Valenciennes. | 10 | 19 | » | » | » | » | » | » | A Valenciennes, 19,400 rat. pour les 25 et 26. | A Valenciennes, 19,400 rat. pour les 27 et 28. | » | A St-Amand. | |
| Saint-Amand. | 2 / 29 | 6 / 44 | » | » | » | » | » | » | A Valenciennes, 4,600 rat. pour les 25 et 26. | A Saint-Amand, 4,600 rat. pour les 27 et 28 | » | A St-Amand. | |
| Landrecies.. | 6 | 34 | » | » | A Landrecies, 26,300 rat. pour les 21, 22 et 23. | » | A Landrecies, 17,500 rat. pour les 24 et 25. | » | De Cambrai sous Bouchain, 26,300 rat. pour les 26, 27 et 28. | » | » | A Orchies.... | Le 28 avril, il sera conduit, de Douai à Orchies, un convoi de 160,000 rations, pour payer aux troupes ci-contre les 29 et 30 avril, 1er et 2 mai. |
| Cambrai.... | 6 | 13 | » | » | » | » | A Cambrai, 20,000 rat. pr les 23, 24 et 25 | » | A Cambrai, 20,000 rat. pour les 26, 27 et 28. | » | » | A Orchies.... | |
| Arras..... | 8 | 7 | » | » | » | » | » | A Arras, 20,000 rat. pour les 24, 25 et 26. | » | A Arras, 13,300 rat. pour les 27 et 28. | » | A Orchies.... | |
| Marchiennes. | 2 | 5 | » | » | » | » | » | » | De Douai à Marchiennes, 8,500 rat pour les 25, 26, 27 et 28. | » | » | A Orchies.... | |
| Douai..... | 11 / 33 | 9 / 65 | » | » | » | » | » | » | A Douai, 18,000 rat. pour les 25 et 26. | A Douai, 18,000 rat. pour les 27 et 28. | » | A Orchies.... | |
| Aire..... | » | » | » | » | » | » | » | A Aire, 29,000 rat. pour les 24, 25 et 26. | Il paraît que ces troupes doivent faire un mouvement du côté d'Armentières, mais le jour n'en est point désigné. On a mandé au garde-magasin d'Aire de les fournir pendant leur séjour ; et, au départ, de leur donner du pain pour trois jours de marche. | | | | |
| Lens..... Armentières. | Ces deux camps doivent se former le 24, mais ils sont suspendus. | | | | | | | | | | | | |

Digitized by Google

Si l'on préférait d'abord rassembler les troupes dans des camps, ce n'était pas cependant qu'on ignorât les autres modes de stationnement. On ne campait que pendant un temps assez court, et, si l'on prévoyait que le séjour dut se prolonger, on avait recours à une autre solution. Telle est la disposition proposée dans la note suivante :

*Mémoire du 28 février 1744.*

Comme les opérations de la campagne pourraient ne pas commencer précisément au 1er avril, qui est l'époque que l'on a prise pour faire arriver sous Valenciennes, Douay et Lille les troupes qui doivent composer l'armée de Flandre, il paraîtrait nécessaire de songer dès à présent à faire un arrangement pour le cantonnement de ces troupes, attendu que les places, quelque grandes qu'elles puissent être, ne sont pas en état d'en contenir un si grand nombre.

Il conviendrait donc d'examiner d'abord toutes les places de la frontière où l'on placera des troupes, afin de pouvoir déterminer la quantité que chacune d'elles pourra contenir, et en second lieu voir les endroits les plus à portée pour le cantonnement du surplus de la cavalerie et de l'infanterie qu'on n'aura pu loger dans les villes.

Pour cet effet, il sera à propos d'écrire incessamment aux intendants de Flandre, Hainaut et Artois, de prendre un détail exact de la force de chaque lieu de leurs départements qui pourra contenir des troupes dans le district qu'on leur aura marqué, et de prendre avec les officiers généraux, ou autres employés dans cette frontière, les arrangements nécessaires pour la fourniture et subsistance des troupes qui seront destinées à cantonner.

Il sera nécessaire aussi que les munitionnaires soient avertis, afin qu'ils fassent leurs dispositions en conséquence, pour les distributions de pain.

Il faudra nécessairement prévenir les officiers généraux qui seront chargés de cantonner les troupes de la date de leur arrivée à portée de la frontière, afin qu'ils leur envoient les ordres nécessaires pour entrer dans leurs cantonnements.

Le moment venu de réunir l'armée, on constate, en effet, qu'il est difficile de camper, et l'on songe à cantonner, malgré l'opposition des commissaires des guerres, dont le service va être compliqué par cette mesure.

Digitized by Google

M. de Séchelles a eu le premier l'idée qu'on pourrait cantonner les troupes, et il a convaincu M. Chauvelin, intendant de Picardie ; mais ce dernier, ayant voulu passer aux mesures d'exécution avec les commissaires des guerres d'Arras et d'Aire, ils répondent que ce serait impraticable, « tant à cause de l'éloignement des villages que de la difficulté d'y porter et distribuer le pain, fourrage, bois et paille qui se trouvent en magasin dans ces deux villes ». L'arrivée du maréchal de Noailles à Amiens, le 20 avril, met fin à ces réclamations.

M. de Crémille, chargé de préparer un camp aux environs de Douai, déclare qu'il est impossible d'installer des troupes en plein champ après une longue période de mauvais temps. Les commissaires des guerres invoquent encore la difficulté qu'ils éprouveront à assurer le service, mais le maréchal de Noailles arrive le 22 à Douai et ordonne que les troupes cantonneront. Il en rend compte au Ministre le lendemain :

Douai, le 23 avril 1744.

J'arrivai ici hier au soir, Monsieur, assez fatigué; les mauvais chemins et la nécessité de donner beaucoup d'ordres, tant à Cambrai où je m'arrêtai trois heures qu'en arrivant dans cette ville, me fit sentir que je deviens vieux et que j'avais grand besoin de mon lit, d'où je sors avec empressement pour vous dépêcher un courrier afin de vous informer de plusieurs circonstances qui m'ont paru assez intéressantes pour m'y déterminer.

Le mauvais temps qu'il a fait jusqu'à présent et dont nous ne sommes peut-être pas encore quittes, a gâté les chemins à un point qui n'est pas croyable, ce qui a fait beaucoup souffrir les troupes; il est resté un grand nombre de soldats en arrière, le seul régiment de la Couronne en ayant laissé plus de 300 et les autres à proportion; ce qui est arrivé est très fatigué et a besoin de quelques jours de repos; il serait à craindre d'abord de débuter la campagne par avoir bien des maladies, si on faisait camper les troupes après la fatigue qu'elles ont essuyée sur de la terre aussi détrempée qu'elle l'est; il y a d'ailleurs plusieurs chevaux éclopés qui sont restés derrière, notamment de la maison du Roi; ce premier inconvénient n'est pas le seul, plusieurs régiments

Digitized by Google

sont tout nus, et attendent encore leur habillement, celui de Royal, une grande partie de celui de la Couronne ; celui d'Egmont Dragons, ci-devant de Mailly, est entier, suivant une lettre que je viens d'en recevoir, et plusieurs autres dont je n'ai point encore le détail.

Ces considérations m'ont engagé, Monsieur, à faire cantonner les troupes autour des endroits où elles devaient camper, et de retarder pour quelques jours l'assemblée générale de l'armée afin de laisser le temps aux soldats traîneurs et infirmes de rejoindre leurs corps, à ceux qui sont nus de recevoir leur habillement et à tous en général le temps de se refaire un peu de la fatigue et de l'étonnement que les marches pénibles par le mauvais temps leur ont occasionnés. Je suis persuadé, Monsieur, que vous penserez de même et que Sa Majesté, à laquelle je vous supplie d'en rendre compte, aura la bonté d'approuver cette précaution que j'ai regardée comme absolument essentielle au bien de son service.

Je vois, Monsieur, avec beaucoup de peine que nous ne pouvons pas compter sur le régiment Colonel Général, à cause de la morve qui se trouve actuellement déclarée dans quatre compagnies de ce régiment et qui peut être communiquée dans les autres, de sorte qu'il faut une très longue épreuve avant de les faire joindre au corps de l'armée. J'ai pris la précaution de les faire cantonner dans des villages éloignés des grandes routes, afin d'éviter autant qu'il sera possible les accidents qui en pourraient résulter, et j'ai donné des ordres pour qu'on purifie les écuries où les chevaux morveux ont séjourné.

Le régiment des dragons d'Egmont, ci-devant Mailly, par le défaut de son habillement ne peut, quelque diligence qu'il fasse, être en état de camper avant le 15 de mai ; ainsi voilà déjà 9 escadrons de moins qui, joints aux 4 de hussards de Rongrave qui ne sont pas encore en état et aux 4 des volontaires de Saxe, font une diminution de 17 escadrons sur l'état des troupes qui doivent composer cette armée, et vous conviendrez avec moi que cela n'est pas heureux pour le début de campagne ni agréable pour un vieux général, mais il faut prendre courage. Cependant, Monsieur, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer, toutes ces considérations réunies m'ont fait prendre le parti de différer de quelques jours, rien n'étant plus essentiel que la conservation de l'armée.

Suivant le compte que M. de Crémille et M. Robert m'ont rendu de l'état des chemins et de la disposition du terrain par lequel il convient de passer, et sur les éclaircissements que j'ai pris avec des gens qui connaissent ce pays-ci et qui méritent beaucoup de foi, je prévois qu'il y aura quelque changement à faire par rapport à l'arrangement de notre premier camp et de ceux qui doivent le suivre, mais cela ne changera rien au fond des choses et huit ou dix jours de beau



Digitized by Google

temps lèvent bien des obstacles et des inconvénients que la mauvaise saison et quelques autres circonstances rendent aujourd'hui très difficiles à surmonter, pour ne pas dire impossibles.

Les cantonnements furent choisis de la manière suivante (note du 27 avril) :

A Arras : deux bataillons dans la citadelle, six bataillons et quatre escadrons dans la ville, trois escadrons dans les faubourgs, trois escadrons à Saint-Laurent et Blangis, trois à Athies, Feuchy et Fampoux.

A Cambrai : trois bataillons et dix-neuf escadrons dans la ville, quatre bataillons à Bouchain, Houdain, Noyelles, Douchy et Denain; trois bataillons à Paillencourt, Wavrechain-sous-Faulx, Wasnes-au-Bac.

A Lens : trois escadrons dans la ville, deux bataillons et trois escadrons à la Bassée, deux bataillons à Hulluch, Bénifontaine, Douvrin, Haisnes, Auchy, châteaux de Violaines et de Crasne.

A Maubeuge : cinq bataillons et trois escadrons dans la ville, cinq bataillons à Mecquigniers et Aubier, trois bataillons à Freinyas et Douzy, trois bataillons à Rodignies et Louvignies, un bataillon à Bavay, quatre escadrons à Lourville et Roussies, quatre à Longueville, quatre à Curgies.

Au Quesnoy : deux bataillons et quatre escadrons dans la ville, trois à Bermerain, Saint-Martin, censes de Rieux et d'Orchival; un à Vertain, deux à Romerin et Vertigneul; dix escadrons à Solesmes, Saint-Pyllon, Haussy et Saulzoir; trois à Ravenac, Mortry et Maresches; trois à Sepmeries, Vendegies et Somain; cinq à Neuvilly, Salesches et cense du Mesnil; cinq à Escarmain, Cappelle et Bruast; cinq à Ghissignies et Beaudignies.

A Valenciennes : trois bataillons et trois escadrons dans la ville, trois bataillons à Anzin, Bonne-Espérance et Saint-Roch; deux à Saint-Léger, Tritter et Fontenelle;

Digitized by Google

deux à Condé, quatre escadrons à Prouvy, Haulchin et Rouvignies; cinq à Fresnes, Condé et le vieux Condé; trois à Saint-Sauve, Rougeville et Escaupont.

A Saint-Amand : deux bataillons et six escadrons dans la ville.

A Marchiennes : deux bataillons et cinq escadrons dans la ville.

A Douai : quatre bataillons dans la ville, trois escadrons à Flines et Contiches.

L'état des cantonnements autour d'Aire n'a pas été envoyé.

### III. — Concentration.

Les troupes étant campées ou cantonnées à proximité de la frontière, il reste à les concentrer dans un camp unique, sauf quelques détachements chargés de missions spéciales.

En 1744, cette concentration devait avoir lieu le 3 et le 4 mai dans la plaine de Cisoin, près de Lille. Un corps détaché resterait de l'autre côté de la ville. Le mauvais temps fit retarder à plusieurs reprises la date de la concentration. Enfin, le 5 mai, la date fut définitivement fixée au 14 (1).

Nous résumons ici un « État des troupes qui seront assemblées dans la plaine de Cisoin les 12, 13 et 14 mai, en conséquence des arrangements qui ont été pris

---

(1) Nous reproduisons ici deux des ordres de mouvement qui avaient été préparés pour une concentration à la date du 1er mai, ceux qui furent mis à exécution n'existant plus.

Du 8 avril 1744.

Il est ordonné aux régiments de Piémont, Royal-Comtois, Nivernais et Vexin infanterie, et à ceux de Royal-Roussillon-Cavalerie et de Berchiny-Hussards, de partir du camp sous *Givet le 22 de ce mois* avec

Digitized by Google

aujourd'hui (1) avec MM. de Séchelles et Duverney, et en suivant la marche qu'elles auront à faire » :

6 bataill. et 18 escadr., partant de Saint-Amand le 12 mai, pour être à Cisoin le même jour. Ils sont destinés à accompagner un convoi de passage allant d'Orchies à Cisoin.

---

armes et bagages, pour se rendre au camp sous Maubeuge en suivant la route ci-après, savoir :

Partant le 22, iront camper le même jour sous Philippeville;

Le 23, à Barbanson;

Le 24, sous Maubeuge où ils resteront jusqu'à nouvel ordre et y seront à ceux de M. de Ségur, lieutenant-général.

Ces troupes seront conduites par M. le chevalier de Saint-André et les autres officiers généraux employés au camp de Givet.

Les fourrages, le bois et la paille leur seront fournis dans les camps ci-dessus.

Elles porteront, en partant du camp de Givet, du pain pour quatre jours (*), et du reste elles vivront au moyen de leur solde en bonne discipline et police, conformément aux ordonnances du Roi fait à Versailles le 8 avril 1744.

(*) Note de M. Du Verney, du 10 avril 1744 :

(Le pain qui leur sera fourni sans fixer la quantité, parce qu'elles seraient trop chargées et qu'elles le recevront plus frais aux camps où elles passeront.)

*Copie de la route que les troupes auront à tenir en partant du camp sous Landrecies, le 24 avril, pour se rendre au camp de Marchiennes.*

Partant du camp de Landrecies :

Le 24 avril, iront le même jour camper sous le Quesnoy;

Le 25 avril, iront le même jour camper sous Bouchain;

Le 26 avril, iront le même jour près de Marchiennes, où M. de la Motte recevra les ordres qui lui seront donnés par M. le maréchal de Noailles.

Les fourrages, bois et paille, leur seront fournis dans les camps de la route ci-dessus.

Les troupes, en partant du camp sous Landrecies, porteront *du pain pour quatre jours.*

(*Le pain qui leur sera fourni,* ainsi qu'à leur arrivée aux camps, où la distribution en sera faite.)

(1) Le 4 ou le 5 mai.

Digitized by Google

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 8 | bataill. et | 15 | escadr., | partant le 12 de Valenciennes et environs, camperont le soir à Saint-Amand, et seront le 13 à Cisoin. |
| 7 | — | » | — | partant le 12 de Bouchain, seront le 12 à Orchies et le 13 à Cisoin. |
| 8 | — | 26 | — | partant le 11 du Quesnoy, campent le 11 à Bouchain, le 12 à Orchies, le 13 à Cisoin. |
| 3 | — | » | — | partant le 12 de Douai, campent le soir à Fretin, arrivent le 13. |
| 4 | — | 6 | — | partant le 12 de Lens, campent à Seclin, arrivent le 13. |
| 16 | — | 15 | — | partant le 12 de Maubeuge, campent à Valenciennes, le 13 à Saint-Amand, arrivent le 14. |
| 3 | — | 19 | — | partant le 12 de Cambrai, campent à Bouchain, le 13 à Orchies, arrivent le 14. |
| 8 | — | 17 | — | partant le 12 d'Arras, campent à Lens, le 13 à Seclin, arrivent le 14. |

*Récapitulation.*

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 6 | bataill. et | 18 | escadr. | arrivant le | 12. |
| 30 | — | 47 | — | — | 13. |
| 27 | — | 51 | — | — | 14. |
| 63 | bataill. et | 116 | escadr. | | |

A cet état en est joint un autre des « Troupes qu'on peut porter en une marche dans la plaine de Cisoin, si on le juge à propos ». Ce sont :

5 bataillons et 3 escadrons stationnés à Lille.

11 bataillons et 14 escadrons cantonnés autour d'Ain jusqu'au 11 mai, qui camperont le 11 à Béthune, le 12 à la Bassée, le 13 à Hautbourdin, le 14 à Armentières.

Un troisième état donne les « Troupes qui sont dans Dunkerque et dans les autres places maritimes, qu'on propose de faire marcher sur Armentières par la route de Bergues, Cassel et Bailleul, si les circonstances et le beau temps le permettent ». Ce sont :

6 bataillons et 5 escadrons cantonnés à Dunkerque, qui pourraient

Digitized by Google

en partir le 11 pour Bergues, être le 12 à Cassel, le 13 à Bailleul, le 14 à Armentières.

3 bataillons qui sont à Bergues, en partiraient le 12 avec les précédents.

1 bataillon, qui est à Bourbourg, en partirait le 10 pour Saint-Omer, y prendrait en passant le bataillon qui s'y trouve; ils camperaient le 11 à Aire, le 12 à Béthune, le 13 à la Bassée, feraient séjour le 14, camperaient le 15 à Hautbourdin et seraient le 16 à Cisoin. Ces deux bataillons pourraient être le 13 à Armentières.

Il resterait ensuite dans les places :

Le régiment de Bresse, tenant garnison à Maubeuge.

Egmont dragons, qui complète son habillement au Quesnoy.

Colonel Général cavalerie, qui est à Péronne et Saint-Quentin, et où il y a une épidémie de morve.

Rongrave hussards, en formation à Givet.

Diesbach suisse, Navarre, Biron et Royal Corse, en garnison à Dunkerque. Le bataillon d'artillerie de Valenceau, qui reste à Douai jusqu'à nouvel ordre.

Il y a eu en outre 8 bataillons et 18 escadrons de nouvelle création.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | 79 bataill. | et | 133 escadr. | destinés à | Cisoin. |
| | 11 — | | 5 — | — | à Armentières. |
| TOTAUX..... | 90 bataill. | et | 138 escadr. | destinés aux armées. | |
| | 18 — | | 31 — | restant dans les places. | |
| TOTAUX GÉNÉRAUX. | 108 bataill. | et | 169 escadr. | sur cette frontière. | |

Le 6, il est décidé que les troupes destinées d'abord à Armentières y demeureront et ne poursuivront pas sur Cisoin; que les troupes stationnées dans les places maritimes seront aussi dirigées sur Armentières, mais que la garnison de Lille ne bougera pas. Les ordres sont expédiés le jour même.

Le général en chef est intervenu au dernier moment pour expédier encore quelques ordres et donner un coup d'œil superficiel. En réalité, c'est l'intendant qui a tout fait pour la mobilisation et la concentration. Il a été chef d'état-major aussi bien qu'administrateur, car c'est par

Digitized by Google

lui, ou au moins de concert avec lui, que les marches ont été combinées et que les itinéraires ont été choisis. Transports d'artillerie, de vivres, de fourrages; manutention; levée et embrigadement des pionniers et voitures de réquisition; construction des fours; tracé des itinéraires; amélioration des chemins et parfois construction de ponts; organisation du service des postes, de la prévôté, des hôpitaux; tout lui incombe. Quelques lettres de M. de Séchelles feront sentir l'énormité de la tâche qu'il avait remplie et l'activité qu'il lui fallut déployer dans les dernières journées.

Douai, le 21 avril 1744.

*M. de Séchelles au comte d'Argenson.*

Monsieur,

J'arrivai hier ici; j'ai travaillé avec M. de Valière sur les manœuvres de l'artillerie; toutes les dispositions sont faites autant que le secret qu'on a dû garder a pu le permettre; il est certain qu'il ne manquera rien de ce qui a pu être mis en état.

Je ferai fournir par le pays 1400 chariots pour la conduite des fers coulés depuis Cambrai jusqu'à la destination.

Il y a ici plus de bateaux que M. de Valière ne m'en a demandés; nous avons concerté les moyens de les charger et de les conduire où ils doivent aller; j'ai aussi fait les arrangements nécessaires pour le déchargement et le rechargement où nous sommes malheureusement obligés de faire cette double manœuvre, et tout cela demande du temps.....

Douai, le 26 avril 1744.

*M. de Séchelles au comte d'Argenson.*

Monsieur,

Depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier, le temps s'est remis à la pluie, et il en est tombé beaucoup cette nuit; c'est un grand inconvénient dans ce pays-ci, où les terres sont grasses; la marche de l'armée en sera beaucoup plus difficile, et nos fourrages, qu'on est occupé à botteler, en souffriront. Cependant, il n'y a point à différer, car M. le Maréchal a donné hier ses derniers ordres, et, en conséquence, toutes les troupes se mettront en mouvement pour se

Digitized by Google

rendre à la plaine de Cisoin, où la totalité de l'armée sera assemblée le 4 mai.

J'ai expédié tous mes mandements pour les voitures nécessaires au transport de l'artillerie; il partira de Cambrai 1400 chariots chargés de fers coulés les 28, 29 et 30 de ce mois. Il partira aussi de Cambrai 500 voitures chargées de fourrages, et une pareille quantité de 500 voitures aussi chargées de fourrages partira de Bouchain le 30.

Tous les bateaux qui ont été chargés à Valenciennes et à Condé partiront le 27 et les jours suivants et passeront par Mortagne pour remonter la Scarpe; on les fait passer deux à deux, et cette manœuvre ne peut donner aucune inquiétude à l'ennemi, parce qu'elle se fait dans le même temps où l'on fait des ponts à Condé et que ces fourrages sont supposés pour la consommation des troupes à Marchiennes et à Saint-Amand, où elles sont assemblées. Ce convoi n'a pu être retardé, parce qu'il faut qu'il aille jusqu'à Lille, où la tête arrivera le 6 et la queue le 9. Je fais charger à Douai 40 grands bateaux de toutes les munitions de l'artillerie, et 40 autres de fourrages; j'espère que cela sera fait pour le 1er mai.

Je fais fournir 500 voitures par les États de Lille, qui s'y rendront le 1er mai pour être chargées de fourrages le 2, qui se trouveront dans la plaine de Cisoin à l'arrivée des troupes.

J'ai commandé les 20,000 pionniers, qui ont tous des rendez-vous à Saint-Venant, à Béthune, à Arras, à Cambrai, à Bouchain et au Quesnoy, où j'enverrai des ordres pour les mettre en marche les 5 et 6, au moyen de quoi ils seront rendus à leur destination le 6.

On m'a dit que M. de Launay avait fait partir une voiture de 900,000 francs, qu'il avait adressée à M. Robillard, trésorier de l'armée, et qui devait arriver demain; ce secours nous sera fort nécessaire, car nous n'avons pas encore un écu qui soit arrivé pour cette destination.

J'ai donné ordre à l'entrepreneur de la viande de se mettre en état de faire sa première fourniture le 4 mai à toute l'armée, et je lui ai simplement annoncé de faire avancer ses bœufs jusqu'à Douai; il est en état de faire un bon service.

Comme la ville de Bouchain est fort longue et fort étroite et que les colonnes de troupes qui viennent de Cambrai et du Quesnoy pourraient y causer un engorgement et interrompre nos convois, j'ai fait faire un pont sur le bas Escaut à une petite distance de la ville, par où les troupes passeront, M. le Maréchal ayant trouvé cette disposition indispensable.

M. le Maréchal a désiré que le nombre des courriers et chevaux fut augmenté jusqu'à 30 chevaux et 18 postillons; on ne pouvait faire le service sans ce secours.

Digitized by Google

J'ai aussi mandé à M. Dufort de prendre vos ordres pour l'établissement d'un commis et de quelques postillons et chevaux pour l'armée de M. le maréchal de Saxe.

M. Duverney a fait, de son côté, tous ses arrangements pour les caissons et le pain, et nous avons passé deux jours entiers à régler toutes les dispositions pour la marche des troupes et des convois, afin que les colonnes de l'un et de l'autre ne fussent point coupées, ce qui est d'autant plus difficile que la nature des chemins et le mauvais temps nous assujettissent à nous servir des chaussées.

L'approvisionnement de riz étant nécessaire à Lille, M. Duverney s'est chargé de faire venir à Lille, par des caissons qui viennent de Valenciennes, les 250,000 rations qui y sont, au moyen de quoi j'y en aurai 374,000 rations qui seront suffisantes pour la consommation de l'armée pendant plus de quarante jours.

J'ai laissé la connétablie et l'hôpital ambulant à Bouchain, où il n'y a point de troupes dans la ville, et d'où ils partiront pour se réunir avec l'armée le jour de son assemblée.....

Douai, le 28 avril 1744.

*M. de Séchelles au comte d'Argenson.*

Monsieur,

Le temps a continué à la pluie hier toute la journée; il n'est pas plus assuré aujourd'hui; il sera impossible de camper que lorsque les terres seront ressuyées. Tout le pays est couvert d'eau; on aurait perdu les hommes et les chevaux si on n'avait pas pris le parti qu'on a pris de faire cantonner les troupes du Roi; les terres de ce canton ne ressemblent point aux autres pays; c'est ce qui est démontré par toutes les campagnes, qui n'ont jamais commencé que dans le mois de mai fort avancé, et plus souvent le 1er juin. Heureusement, vos ordres ont été exécutés, et il y a des subsistances, que je ménage autant qu'il est possible; on n'entamera pas les magasins appartenant au Roi, et je fais fournir par les États ce qui est nécessaire dans les cantonnements. J'ai écrit à M. de Machault pour qu'il forçât les entrepreneurs à fournir aussi en Hainaut; il y parviendra à Maubeuge et Valenciennes; le Quesnoy sera plus difficile, parce que le canton n'a point de récolte de foin, mais les entrepreneurs trouveront le moyen d'y remplacer ce qu'il aura fait consommer des magasins du Roi. J'ai été obligé de faire cesser le bottelage et l'embarquement des foins, parce qu'ils se perdraient, et j'ai fait couvrir de paille les bateaux qui en sont remplis; cet article demande une sérieuse attention : M. de Vilette y travaille; il est allé en Hainaut pour y prendre connaissance de la manœuvre qui s'y fait. Je crains que nous ne soyons pas à la fin de nos peines.

Digitized by Google

Valenciennes, le 5 mai 1744.

*M. de Séchelles au maréchal de Belle-Isle.*

.....Il a été décidé que les troupes se mettraient en mouvement le 12 et seraient toutes rassemblées dans la plaine de Cisoin le 14 ; elles y séjourneront le 15 et on compte que le 16 on pourra porter un corps sur le pont de Pières, qui reviendra sur Courtrai pendant qu'on formera l'investiture de la place qu'on veut assiéger. Le plus grand embarras est la marche de nos convois : il nous faut plus de 100,000 rations de fourrage pour le 14 et le 15 à Cisoin, et il faut faire marcher successivement des convois pour en fournir plus de 50,000 rations par jour; nous avons de la matière dans le pays, mais il faut la faire arriver de dix, douze et quinze lieues. J'espère cependant que nous en viendrons à bout; notre convoi d'artillerie pèse près de neuf millions, et il nous faut près de 9,000 chevaux pour le conduire, sans les bateaux, dont j'en ai près de 300, employés pour ces convois, indépendamment de 5,000 chevaux, des vivres pour le pain ; vous connaissez l'étendue de ces détails.

Dans son *Histoire du comte de Saxe*, d'Espagnac, qui faisait partie de l'état-major du Maréchal, raconte que le plan d'opérations fut arrêté définitivement le 9, à Valenciennes, dans un conseil de guerre tenu par le Roi, le comte d'Argenson et les deux maréchaux. Nous ne possédons aucune pièce qui permette de nier ou de confirmer ce renseignement; il est assez probable, toutefois, que Louis XV, arrivé ce jour-là à Valenciennes, où l'attendaient son ministre et les chefs des deux armées, aura conféré avec eux. Le plan était arrêté en principe depuis longtemps sans doute; mais il était nécessaire de constater, au moment d'agir, que rien n'avait modifié la situation militaire et qu'on pouvait persister dans la voie qu'on avait choisie.

D'après les ordres donnés le 6 mai, 58 bataillons et 106 escadrons doivent se rendre au camp de Cisoin, 24 bataillons et 19 escadrons à celui d'Armentières, ces derniers sous les ordres de M. de Lutteaux. L'artillerie forme deux groupes commandés par MM. Dubrocard

Digitized by Google

et d'Aboville, et se rend de Douai à Cisoin le 12 et le 13.

La connétablie part de Bouchain le 11, escortant l'hôpital ambulant.

La marche du détachement de M. de Lutteaux nous est rapportée par le journal du marquis de Puiguyon, brigadier de dragons, du 10 au 19 mai 1744 :

10 mai. — M. le marquis de Lutteaux, lieutenant-général, est parti de Dunkerque pour se rendre à Saint-Omer, avec le régiment de dragons de Monseigneur le Dauphin et six bataillons, deux du régiment d'Eu, deux de la Cour-au-Chantre-Suisse, Listenois et Soissonnais.

Le régiment Dauphin-dragons, commandé par M. le marquis de Puyguion, brigadier et colonel du régiment, est parti à 6 heures du matin et est allé à Gravelines, où les chevaux ont campé sur le rempart.

11 mai. — Il est parti à 4 heures du matin pour se rendre à Saint-Omer, et a passé par le chemin de la Recousse afin d'éviter plusieurs bacs qu'il y a à passer sur la rivière d'Aa. Il y a, de Gravelines à Saint-Omer, par ce chemin-là, six lieues, mais les chemins sont assez beaux pour les troupes et même pour les voitures. Il arriva à Saint-Omer à 2 heures, et les équipages aussi, les ayant fait partir une heure avant le régiment.

M. de Lutteaux arriva avec l'infanterie le 11 aussi, à midi, s'étant embarqué avec les troupes à Dunkerque sur des belandres, ce qui épargna beaucoup de mauvais chemins à toute l'infanterie ; c'est l'usage des garnisons de Dunkerque pour aller à Saint-Omer quand elles sont relevées.

Le 12 mai, toute la division fut à Aire, où les troupes furent toutes cantonnées dans des villages autour de la ville, à la réserve du régiment d'Eu et de Soissonnais, qui demeurèrent à Aire.

Le 13, on séjourna, et le 14 on fut à Béthune ; le régiment Dauphin fit l'avant-garde et fut cantonné autour de la ville, à la réserve de deux escadrons qui demeurèrent dans les casernes.

Le 15 mai, on fut à la Bassée, dans le même ordre ; toute l'infanterie y fut logée ; il n'y eut que les dragons de cantonnés.

Le 16, M. de Lutteaux partit avec toutes ses troupes, à la pointe du jour, pour se rendre à Armentières, et suivit toujours la chaussée de Lille. Le chemin de Beaucau est, à la vérité, plus court de deux lieues, mais fort mauvais quand il a plu ; cette journée, quand on ne passe pas par le chemin de Beaucau, est trop grande, l'infanterie étant douze heures pour la faire.

Digitized by Google

J'ai toujours été logé au quartier général en qualité de brigadier et commandant le corps de dragons.

M. de Lutteaux trouva à Armentières M. de Ceberet, lieutenant-général, et son ancien, avec douze bataillons. On campa autour d'Armentières.

### IV. — Derniers renseignements.

La situation de l'ennemi ne s'était pas modifiée depuis le mois de mars, et c'est seulement à partir du 10 mai qu'il devait commencer à mettre ses troupes en mouvement.

Le prince Charles avait adressé à la cour de Vienne, au mois de février, un mémoire sur la campagne qui allait s'ouvrir. Il demandait qu'on entamât les opérations avant que les armées françaises fussent concentrées, de manière à prendre l'initiative. Il voulait porter 50,000 à 60,000 Autrichiens aux Pays-Bas, où l'armée alliée se serait élevée ainsi à 120,000 hommes, de manière à attirer les Français loin des possessions autrichiennes d'Allemagne, et à leur donner des craintes pour leur propre territoire. On aurait laissé seulement 18,000 à 20,000 hommes dans le Brisgau, et une armée d'observation eût été réunie près d'Ingolstadt. Le prince pensait que ces dispositions auraient suffi à maintenir le roi de Prusse dans la neutralité.

La Cour de Vienne était vaguement au courant des études et discussions qui se poursuivaient en France depuis la fin de janvier, au sujet du plan de campagne, et on lui avait rapporté que nous devions avoir trois armées entre le Jura et l'Océan ; l'une en Alsace avec le maréchal de Coigny, la seconde sur la Moselle avec le comte de Saxe, et la troisième en Flandre avec le maréchal de Noailles. Tel était en effet le bruit publié à la Cour de Versailles, ainsi que le duc de Luynes l'a exprimé dans ses mémoires. Le résultat de ce renseignement fut que l'Autriche conçut des craintes sérieuses

Digitized by Google

pour ses possessions du Brisgau, et se décida à former son armée principale sur le Rhin (22 février).

Dans les premiers jours d'avril, on fit savoir de Paris à la Cour de Vienne que le maréchal de Saxe commanderait une petite armée, non pas sur la Moselle, mais entre Sambre et Meuse, et que ce serait encore le duc d'Harcourt qui resterait dans les Évêchés.

En Flandre, l'Autriche n'envoya que peu de troupes, sous le commandement du prince d'Aremberg. Le field-maréchal Wade commandait l'armée anglo-hanovrienne, et le comte de Nassau les troupes hollandaises. Aucun d'eux n'avait le commandement en chef. Ils s'étaient réunis en Conseil de guerre à Bruxelles, le 27 février, et avaient décidé que les troupes anglaises se concentreraient à la fin de mars entre Roulers et Courtrai, les Hanovriens entre Courtrai et Oudenarde; les Autrichiens cantonneraient le long de l'Escaut entre Oudenarde et Ath, les Hollandais depuis Ath jusqu'à Leuze, par Chièvres. Le tout devait embrasser une étendue de 80 kilomètres, de manière à permettre la concentration sur le centre en deux jours, et sur une aile en quatre jours.

Ce projet fut bientôt abandonné, et le mois de mars s'écoula sans qu'on fît rien.

Un second Conseil de guerre fut tenu à Bruxelles au milieu du mois d'avril, sous la présidence du prince Charles, qui conseilla aux alliés de prendre l'offensive en attaquant Maubeuge, de même que Latour Maubourg et Lefebvre conseillaient au comte d'Argenson de pénétrer en Belgique par Mons. Mais, cette fois encore, le théâtre d'opération du Hainaut ne fut accepté ni par les Anglais, qui tenaient à la côte, ni par les Hollandais, qui tenaient à la barrière.

On convint donc simplement de se réunir le 11 mai entre Ath et Mons; mais cette résolution même ne fut pas suivie d'exécution, les Anglais ayant objecté qu'ils

Digitized by Google

n'auraient pas de magasins à leur portée. Le prince Charles eut beau leur promettre qu'ils seraient ravitaillés par les magasins autrichiens et hollandais, ils soulevèrent de nouvelles difficultés.

Un employé de la chancellerie de Bruxelles (1) fournit à un agent de M. de Séchelles un compte rendu assez détaillé de ces discussions. Cet agent écrit ce qui suit :

*Conseil de guerre tenu le 11 avril à Bruxelles, depuis 8 heures du soir jusqu'à minuit, et autres observations.*

Le prince Charles, ayant reçu une estafette de Londres, fit appeler le comte de Kœnigseck Erps; ils restèrent une heure et demie enfermés ensemble. Le secrétaire du prince Charles y entra à 9 h. 1/4, ensuite l'homme affidé, où on lui fit copier l'état au juste où pouvaient être les forces des troupes, compagnie par compagnie, ce qui fut aisé, d'autant que le 8 ils en avaient fait l'état général. Le Prince s'écria fort sur le non complet, puisqu'il se trouve, suivant son aveu, tout au plus à 17,000 hommes de troupes des Pays-Bas; il ordonna de lâcher l'ordre à sept compagnies franches de 100 hommes chacune de sortir du pays de Luxembourg pour être placées aux environs de Mons, Courtrai et Oudenarde, comme à trois bataillons du prince Charles, qui étaient à Malines, d'être placés à Oudenarde; le 1er bataillon y arrive le 17 et les deux autres les jours suivants. Le Prince demanda au Comte l'état où pouvait être la caisse; il lui dit que tout au plus pouvait-il y avoir 400,000 florins, sur quoi il ordonna que l'on tirerait 50,000 florins pour être distribués aux officiers de tous les corps généraux et gouverneur. L'homme affidé les a été chercher le 16, ayant passé chez moi, et les a remis à la caisse du Prince; la distribution n'en sera faite qu'un jour après que le dernier ordre sera délivré. Ils ont passé cette même nuit, 12 avril, à la chancellerie à expédier le cinquième ordre; quant au sixième, ils y ont travaillé tout de suite; ils sont timbrés du mois de mai, sans date, et ont été remis au secrétaire du Prince. Pendant ce travail, le Prince et le comte de Kœnigseck étaient vers la cheminée, où ils parlaient si bas qu'on n'a pu rien entendre de leur conversation.

On fit entrer M. de Ligonière, milord d'Albermarle, de la part des Anglais; un général des Hanovriens, qui commande les troupes qui sont à Louvain, et M. de Chanclos, lieutenant-général autrichien, qui revenait d'Angleterre; l'envoyé de Hollande n'entra qu'à 10 h. 1/2, et

(1) Voir tome I, page 268.

Digitized by Google

celui d'Angleterre en même temps. Il n'est resté que le secrétaire du Prince, et l'homme affidé était dans l'antichambre. Voilà tout ce qu'il m'a appris : qu'une grande exhortation d'amitié entre les généraux anglais et hanovriens leur faisant sentir le danger qu'il y avait de cette désunion, dont MM. de Ligonière et d'Albermarle n'ont point paru satisfaits, et même leur dit que l'intention du roi de la Grande-Bretagne était qu'ils camperaient sur une même ligne, en leur communiquant le projet que les plus grosses forces seraient sur Oudenarde et Courtrai, et les Hollandais sur Ath et Mons; en cas que les Français fissent mine d'en vouloir sur cette dernière place, que c'était le plan de Vienne et d'Angleterre, que cette dernière cour était chargée des fourrages, dont le Roi paye 6 francs par ration aux entrepreneurs, et que l'excédent serait payé par la Reine, qu'elle ferait marcher et camper ses troupes les premières, afin de ne point si fort fatiguer les troupes auxiliaires; ils ont agité souvent la Meuse (*sic*), savoir si les troupes françaises ne sont pas en état de les couper par le pays de Liège. Il est sûr que leurs dispositions leur sont fort embarrassantes; le corps des Hanovriens, qui est en deçà du Rhin, a des ordres, mais la marche ne se précipite point; cependant, s'ils n'y trouvent point d'objection, le rendez-vous est dans les prairies de Lœk sous Bruxelles, et tous les jours il y arrive des foins et avoines dans cette place; on y bottelle beaucoup.

A l'égard de l'envoyé de Hollande, il donna l'état des forces qui sont dans les places de Mons, Ath et Charleroi, et fit sentir au Prince les difficultés que les États Généraux avaient à recruter, puisque, depuis leur sortie de campagne, ils n'avaient pas fait 1000 hommes de recrues pour ce corps, qui a été sur le Rhin. Le Prince dit en même temps qu'il serait nécessaire que les États pussent se mettre en contenance de garder la Meuse, ce qui leur ferait changer leurs dispositions, et non point être sur la défensive seulement; ce fut en conversation. Le Prince déclara que, dès que l'inauguration serait finie, il allait se rendre à Vienne et ensuite à Fribourg; une de ses inquiétudes, ce sont les fonds pour son armée et que l'on sera obligé de tirer de cette caisse ici, pour remettre là-bas, dont l'opposition du duc d'Aremberg pouvait faire changer ce dessein.

*Définition de la journée du 11 avril.*

Le général Wade, depuis son arrivée, ne courtise pas beaucoup le prince Charles et s'est opposé à un mouvement de la journée du 16, et, pendant cette nuit, 17 avril, les 150 voitures ont été commandées d'aller aux fourrages; à midi, le 16, ils ont pris pour six jours; à 8 heures, ils ont été rangés par brigade pour sortir par la porte de Flandre qui va à Gand; on vint m'avertir à 9 heures du soir (un homme

Digitized by Google

qui examine de ma part et dont je suis sûr), et j'ai passé toute la nuit à veiller ces chariots; aucun n'a fait mine de sortir, au contraire, une partie s'est retirée à minuit ou environ, et l'autre partie à 3 heures, que j'ai rentré chez moi. On parle diversement là-dessus, et le plus apparent est que le général anglais s'y est opposé; ce mystère ne m'est point encore parvenu.

La garnison de Luxembourg a reçu le cinquième ordre, c'est-à-dire les bataillons qui doivent marcher d'être prêts sans attendre le sixième et de partir au premier estafette; l'homme affidé ne doute point que ce sera pour le 25 du mois; que l'on soit tranquille sur toutes ces marches, on peut être assuré que le temps d'aller à Lille ce sera le seul retard.

Les 700,000 rations faisant partie du marché de 2 millions de rations de fourrages fait par les Anglais, à l'option des généraux, sont destinées pour Ath; on y travaille actuellement; on doit se régler là-dessus sur le mémoire du 17 mars.

On cherche actuellement 200 voitures pour le service des Autrichiens, et une augmentation de 180 pour l'armée auxiliaire.

Il se forme un magasin de seigle ici, dont on en convertit en farines; je n'ai pu découvrir la quantité, parce que cela regarde les Anglais; c'est un nommé Languenove, rue des Bouchers, qui est chargé de cet achat et de la manutention pour toute la campagne; je saurai cette provision.

Il y a sept barques chargées de munitions de guerre auxquelles on ne touche point; je suis aux aguets pour savoir ce qu'elles deviendront.

Celles qui sont arrivées à Ostende, ce sont des munitions de guerre, jusqu'à des outils à remuer la terre.

On a transféré à Mons, depuis peu, douze pièces de canon de 24 livres de balles.

L'arrivée du duc d'Aremberg est toujours incertaine, et même on en augure mal, parce que ce sont toujours de nouvelles difficultés, soit en secours d'hommes et d'argent, et surtout de la lenteur des Hollandais qui, néanmoins pour ce corps, font toutes les diligences nécessaires, quoiqu'ils n'ayent point 150,000 rations de fourrages par Mons, et même leurs entrepreneurs n'ont point eu encore d'ordre d'en faire d'amas; sans doute que, dans les nécessités, ils se serviront de ceux que l'on met dans le magasin. Ce sera l'arrivée du duc d'Aremberg qui mettra tout en mouvement; vous jugez que je ne m'écarterai pas d'un seul moment.

Je demande que l'on me donne des instructions pour que je sois en état de pourvoir à tout par des avertissements sûrs et même sur des doutes que l'on pouvait avoir que je ne sais pas; sûrement, en étant instruit, je pourrai y parvenir et interroger l'homme affidé.

Bruxelles, le 18 avril 1744.

Digitized by Google

Le prince Charles voulut tenter un dernier effort pour entraîner les alliés à quelque mesure offensive, mais ce fut en vain qu'il fit réunir un nouveau Conseil de guerre le 30 ; il obtint seulement qu'on tracerait un camp près de Lambeke, à peu de distance de Hal, et il rejoignit l'armée du Rhin avec la conviction qu'on n'arriverait pas à agir de concert dans les Pays-Bas. Les agents de M. de Séchelles lui envoient des comptes rendus qu'il transmet au comte d'Argenson :

Le 24 avril, les circonstances d'une lettre écrite par le prince Charles à la reine de Hongrie, traduite du français en allemand par Hasselmann et écrite de sa main à la reine :

Il se plaint à la reine du retardement du duc d'Aremberg, et qu'il n'est instruit de lui qu'après que la cour de Vienne lui en a fait part (façon de mésintelligence).

Que l'augmentation des Anglais et leurs recrues viennent très lentement, et que ce n'est pas la peine d'en parler quand il s'agit de se communiquer avec eux, qu'ils attendent la résolution du Parlement.

Qu'il a été obligé de s'engager avec les brasseurs de Bruxelles et de Louvain pour une somme de 225,000 florins argent, au cours de Bruxelles, qu'ils ont remise à van Auverstras, entrepreneur des vivres, pour la subsistance des troupes autrichiennes, et dont il ne voulait point fournir, malgré qu'il ait un traité fait et passé par M. le duc d'Aremberg pour cette somme ; les États sont restés cautions.

Qu'il avait pris un à bon compte à la caisse de guerre pour donner un cartal (3 mois) à tous les officiers généraux, etc.

Des à bon compte à ceux qui habillent, chaussent et arment les troupes, dont le Sr Louise, le plus gros marchand de cette ville, et celui qui a le plus fort, n'a reçu que 10,000 florins, les autres à proportion.

La mésintelligence entre M. de Wade, général anglais, et M. de Pontpietin, général des Havovriens, sans s'être jamais vus, puisque le dernier est encore à Hanovre.

L'appréhension que les Français ne tombent à l'improviste sur quelques places, vu les mouvements qu'ils font, surtout vers Maubeuge et Givet.

Il pressa la Reine de s'expliquer sur la garde de ces Pays-Bas ; quant au pays de Luxembourg, s'il n'y a pas plus de forces, qu'il va être sacrifié.

Le reste, ce sont des affaires domestiques.



Digitized by Google

1° Suivant le projet qui subsiste, qu'à moins que l'arrivée du duc d'Aremberg n'y change quelque chose, on ferait un camp à Binse (1), à 4 lieues de Maubeuge et une lieue de Marimont ; un autre à Cheruwe, à une lieue d'Ath ; un autre à Grammont ;

2° Le premier occupé par des Autrichiens, le 2e par les Hanovriens, et la jonction des Hessois, si elle se fait ; on en doute, on les compte remplacer par les 6,000 Danois ; cela, je l'ai su par chez le général Wade, soit les uns ou les autres, ils arriveront trop tard. Les Hollandais se placeront entre Bins et Cheruwe, afin d'être à portée de Mons, Charleroi, etc ;

3° Le Sr Languenove, rue des Bouchers, continue d'acheter jusqu'à concurrence de 10,000 sacs en froment et seigle, et la conversion en farine se fait lentement, puisqu'il n'y a qu'un moulin qui moud ; dont 3,500 sacs en froment pur pour les Anglais, et le reste en seigle pour les troupes auxiliaires ;

4° Les Hanovriens sont en pleine marche, c'est-à-dire ceux qui étaient derrière ; les premiers abandonnent leurs quartiers et s'approchent de cette ville, puisqu'il y en a à deux lieues et demie d'ici, le long du canal, près de Vilvorde, sur le côté du chemin de Malines. Ils vont très lentement ;

5° Les 7 bâtiments de munitions qui étaient dans notre port sont descendus de Vilvorde, sans doute pour être remise la cargaison aux Hanovriens, consistant en poudre, balles et outils à remuer la terre, et attirails de guerre ;

6° Je n'ai pu savoir le nom de chaque régiment anglais, quoique j'en ai une partie ; je ne puis le demander avec la même vivacité que je le souhaite ; dans peu j'en ferai part, et de leurs forces, et même des plus justes. Les Havovriens de même, d'autant que le prince Charles ne l'a pas lui-même ;

7° Les Autrichiens : 8 bataillons qui sortent de Luxembourg et 9 bataillons qui y restent ; il y avait 10 compagnies de grenadiers, de 100 hommes chacune, dont 6 compagnies qui en sortent, 4 compagnies qui y restent ; 7 détachements de compagnies franches qui restent dans le pays de Luxembourg, commandés par des lieutenants, et dont les plus forts sont de 70 hommes ; un régiment de hussards, dont 4 compagnies dans Luxembourg. Le comte de Neuperg reste dans cette place pour y commander la garnison de Luxembourg, qui est donc de 9 bataillons, 4 compagnies de grenadiers, 4 compagnies de hussards, 2 détachements de fusiliers de compagnies franches, le reste dans les

(1) Peut-être Binche; Cheruwe est peut-être Chièvres.

Digitized by Google

Ardennes. Les bataillons qui restent sont de Salm, Onelly, Heister, Ligne et Prince Charles. Ceux destinés pour faire campagne :

| | |
|---|---|
| Aremberg | 2 bataillons. |
| Heister | 2 — |
| Prié | 2 — |
| Onelly | 2 — |
| Ligne | 2 — |
| Le Prince Charles | 2 — |
| Salm | 2 — |
| Los Rios | 2 — |
| TOTAL | 16 bataillons. |

On fait ce que l'on peut pour les mettre à 550 hommes en tirant sur les autres bataillons ; il est vrai que l'on recrute tous les jours ; on en prend de toute espèce, et cela est étonnant, vu un pays comme celui-ci, qui a de très beaux hommes et de si mauvaises recrues, ainsi :

| | |
|---|---|
| 16 bataillons à 550 hommes | 9,350 hommes. |
| 10 compagnies de grenadiers à 100 hommes | 1,000 — |
| 8 compagnies franches à 100 hommes | 800 — |
| 1 compagnie franche à cheval, levée par un capitaine du régiment de Salm | 65 — |
| Cavalerie : dragons de Ligne | 1,200 — |
| Stirum | 1,100 — |
| Hussards de Caroly | 1,100 — |
| TOTAL | 14,615 hommes. |

Troupes qui ne font point campagne :

| | |
|---|---|
| D'Aremberg | 2 bataillons. |
| Onelly | 2 — |
| Prié | 2 — |
| Los Rios | 2 — |
| Salm | 1 — |
| Heister | 1 — |
| Prince Charles | 4 — |
| TOTAL | 14 bataillons. |

Il est sûr que, les compagnies de grenadiers mises à 100 hommes et les bataillons de campagne à 550, ceux-ci ne seront qu'à 400 hommes effectifs.

Digitized by Google

Il restera 6 compagnies de grenadiers qui ne sont point comprises dans ceux de campagne. Quant aux régiments de dragons, ils devraient être à 1400 ou 1500 chevaux, mais leurs remontes ne sont point finies, pas même achetées.

Les 3 magasins que j'ai déjà dénommés subsistent toujours, mais on a diminué la quantité, vu les régiments hanovriens qui cantonnent vers Vilvorde, puisqu'ils sont auxiliaires payés par les Anglais.

Les 8 bataillons et les 6 compagnies de grenadiers vont commencer à marcher vers le 4 ou 5 mai prochain, et prennent les routes par Namur.

Je partirai pour Mons le 28 de ce mois, pour être rendu ici le 1er mai à midi, chargé d'une lettre de M. de Vliet au secrétaire de M. le comte Maurice en ma faveur, afin qu'il me procure de parler aux entrepreneurs des Hollandais, comme si j'avais envie de passer quelques traités avec eux, et ce, pour dans la conversation, savoir le nom et la force de leurs bataillons et escadrons. J'en rendrai compte.

Récapitulation, suivant celle d'Hasselmann et le sentiment du Prince :

| | | |
|---|---|---|
| Anglais (supposé qu'ils n'aient pas plus de recrues) ; ils ne les ont mis qu'à.. | 11,000 | hommes. |
| Hanovriens..... | 16,000 | — |
| Hessois ou Danois..... | 6,000 | — |
| Autrichiens..... | 14,615 | — |
| Hollandais ; ils ne les ont évalués qu'à.. | 17,000 | — |
| TOTAL..... | 64,615 | hommes. |

Les 6,000 très suspects, et 3,000 au moins des Hollandais à déduire feront 55,615 hommes, et lorsque je lui fis faire cette réflexion, il ne put s'empêcher de me l'avouer ; en tout cas, des Hollandais, j'en serai bientôt sûr, et les Hessois, ils ne voleront pas en l'air, et par l'assemblée des Hanovriens j'en saurai le nombre effectif, en m'érigeant en Commissaire des guerres, si effectivement ils sont 16,000 hommes, ce dont je doute, à moins que les derniers n'amènent des recrues à ceux qui ont hiverné dans les Pays-Bas. Ces recrues pourraient bien être ; cependant il n'en est point fait mention.

28 avril 1744.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer notre homme avec un état ci-joint des circonstances actuelles ; elles sont fondées sur des arrangements de la cour d'Angleterre, de Hollande et de Vienne, qu'à moins que l'arrivée du duc d'Aremberg ne fît quelque changement, vous vous apercevrez

Digitized by Google

aisément que le prince Charles n'est point fort content, et qu'il y a même plus de despotique de la part du duc que de celle du prince. Tout ceci va assez lentement; cependant vous verrez que la jonction est très aisée, et que les Hanovriens étant une fois dans les Pays-Bas, qu'en quatre jours la réunion en peut être faite et le cordon tiré de façon qu'ils se trouvent à portée de Dunkerque et des places du Hainaut. Il ne paraît pas jusqu'à présent qu'ils aient d'autres desseins que d'être sur la défensive; nos forces françaises les inquiètent, et ils ont de la peine à se persuader que ce qu'on leur rapporte soit vrai; cependant ils sentent que le pays de Luxembourg est en prise et pas beaucoup en sûreté par ici.

Je n'ai pu vous satisfaire sur le nombre des bataillons et escadrons des Hanovriens, Anglais et Hollandais; dans peu vous en aurez une liste juste et leurs noms.

Mon homme en question est un bonhomme, et droit; mais cela n'est pas délié assez; cependant j'ai soin de l'instruire, et quand il s'agit de quelque mouvement, plus vite que vous ne pourriez vous y attendre, il sera assez vigilant pour que vous en soyez instruit.

Vous voyez, Monsieur, que jusqu'à présent il n'y a point de campement et que le cantonnement ne fait que commencer. Ainsi soyez tranquille sur mon compte et de ma vigilance; quant à notre Hasselmann, on le tient de façon à ne plus échapper : il travaille toujours chez le prince, mais avec moins de suite vu son absence, et que M. Wette, son secrétaire, est avec lui, et à vous dire vrai, il n'y a que l'arrivée du duc qui donnera la dernière main; il est attendu depuis le 22, qu'il avait marqué qu'il partirait le 18 de Londres; cependant vous voyez qu'il n'est point encore ici, cela fait raisonner de toutes les façons, et on ne sait que penser; en tout cas, vous devez être assuré que je mettrai tout en usage pour parvenir au but que je me suis proposé.

Je vous suis infiniment obligé des sentiments que vous voulez bien conserver pour moi; je vous prie de vouloir bien me les continuer, et en même temps d'être persuadé que je n'en abuserai jamais. Mon épouse espère cette même grâce; elle prend la liberté de vous assurer de ses civilités très humbles, et j'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(Pas de signature.)

*P.-S.* — Il y a eu un mouvement de chariots, mais seulement pour des équipages, et les habillements des troupes anglaises. Au reste ils sont très tranquilles. Que seulement on les munit de cercles pour soutenir les toiles rouges que l'on y a mis dessus.

A minuit, ce 28 avril 1744. Notre homme est parti à 4 h. 1/2.

Digitized by Google

1er ou 2 mai 1744.

Conseil de guerre qui fut tenu le 30 avril dernier, depuis 6 heures du soir jusqu'à minuit.

MM. le prince Charles, le duc d'Aremberg, maréchal anglais Wade, d'Albermarle, et un lieutenant-général hanovrien.

Le débat s'est tenu longtemps sur les campements, savoir que les Anglais appuieraient vers Grammont (ceci seulement proposé), et ensuite les Hanovriens à une lieue d'Ath sur Cheruwe, et les Hollandais ensuite se couvrant de Mons; les Autrichiens sur Bins, à une lieue de Marimont; que l'on diminuerait les troupes autrichiennes de deux bataillons du nouveau régiment, qui ont eu contre-ordre en chemin, et sont retournés à Luxembourg (ce dessein subsiste jusqu'à présent).

Ainsi le nombre d'hommes fixé, sauf la mortalité et la désertion, partant de Luxembourg pour se rendre ici, est de 5,500 hommes, ce qui diminue mon premier calcul de 1100 hommes de la totalité; ils sont partis de cette garnison le 29 avril dernier, tous ensemble, et non par parties; ce qui fait que je ne l'ai su qu'après, c'est que l'ordre a été lâché à Gand le 25 avril, le même soir que le prince y est arrivé; ainsi la chancellerie n'en a eu aucune part; au surplus mon homme était resté ici et n'avait point suivi le prince; quant à son départ, il n'est point fixé et l'on attend pour cet effet le courrier qui a été envoyé à Vienne. Le duc d'Aremberg a rencontré le peu de secours qu'il avait tiré d'Angleterre en argent, malgré toutes ses représentations, et qu'il était naturel que le prêt des troupes fût tiré de la Caisse d'Angleterre et les chevaux en nourriture sur le compte des 2 millions de rations de fourrages assemblées dans les trois endroits que j'ai déjà rapportés, qu'ils craignaient que les Français n'entreprissent de s'emparer d'Oudenarde et de s'emparer de l'Escaut, dont par là toute la Flandre et le Brabant leur étaient ouverts. Si cet accident s'ensuivait, que l'archiduchesse se retirerait au château d'Anvers, afin d'être à portée de passer en Hollande; que les États de Brabant se muniraient de 150,000 rations de froment et de seigle, ce qu'ils ont acquitté, et actuellement ont fait cette levée, qui feront 50,000 sacs de 200 livres, poids de marc, lesquels on met dans les greniers de l'État, contre les Chartreux, à Bruxelles; et qu'enfin ils ne pouvaient tout au plus se mettre que sur la défensive, qu'à moins que le prince Charles trouvât les moyens de pénétrer en Alsace, ce qui obligerait les Français de détacher des troupes pour garnir les frontières de Lorraine, et qu'ils ne s'imaginaient pas que les Français voulussent rentrer en Allemagne en joignant les troupes de l'Empereur, ce qui fit répondre au général hanovrien qu'ils avaient à faire en cas d'événement pour eux-mêmes secourir leur pays; cette réponse a piqué les généraux anglais, en leur représentant

Digitized by Google

qu'ils étaient à leur solde et non à celle du duc de Hanovre; ce qu'il y a de sûr, ils devaient camper à un quart de lieue d'Anderlecht, sur le chemin de Mons, le 4 de mai; ils n'ont point voulu sortir de leurs cantonnements, et on a envoyé un staffet en Angleterre au Roi et au Parlement; voilà à peu près le contenu de ce conseil tenu du 30 avril au 1er mai 1744.

On a envoyé à Namur chercher la grosse artillerie des Anglais, le 1er de mai, pour la conduire sur Gand; l'on remarque que dans la disposition actuelle, les Anglais ont toutes leurs forces distribuées à Ostende, Bruges et Gand, et les Havovriens dans la Campine, Louvain, etc.

La garnison détachée de Luxembourg, de 5,500 hommes, passe par Namur, et celles d'Anvers et autres lieux se joindront à Marimont afin d'être à portée de se joindre et de se replier sous Bruxelles en cas de quelques échecs. Des fours se font au nombre de 14 à Gand, et on y conduit des farines et du bois assez secrètement.

Les bâtiments de transport ont conduit 2,500 hommes à Ostende, que l'on distribue dans chaque régiment; le reste des chevaux est attendu incessamment.

Les sept barques chargées de munitions de guerre sont revenues dans le port, qui étaient à Vilvorde.

Ainsi quelque diligence que l'on puisse faire, cette armée ne peut être en état de plus de 15 jours; cela, j'y mettrais ma tête, et sûrement, ne peut être tenu au plus qu'à 54,000 hommes. Quant aux états des noms des régiments de chaque nation qui composent cette armée, et leurs forces, j'en ai bien une partie, mais non point circonstanciée comme je le souhaiterais; mais avant le 8 au soir, je les aurai des mains de gens de qui il n'y a point à douter, et j'en ferai part dans le quart d'heure. Il court un bruit que les Hollandais abandonnent les places de Mons, Ath et Charleroi; ce qu'il y a de certain, c'est que le gouverneur de Furnes, qui est de l'armée des États, a loué un quartier ici pour lui et ses gens. Il passe continuellement ici des déserteurs français, dont une partie reçoit des passeports, à moins que les compagnies franches n'en engagent quelqu'un.

Le retour du courrier de Vienne nous apportera quelques nouveautés. Comme pour le départ du prince Charles, j'oubliais de dire que les Hanovriens ne veulent recevoir aucun ordre des Anglais, il faut qu'il soit adressé à eux de la part du duc de Hanovre, et ne veulent écouter personne, s'étant lassés de la hauteur des Anglais, qui voulaient les commander en maîtres.

Toute la cavalerie anglaise et la maison du Roi vont être cuirassées; leurs cuirasses ne sont point si longues que les nôtres; on travaille actuellement après.

Digitized by Google

Les 6,000 Hessois ne viennent point absolument, et encore moins les Danois jusqu'à présent.

Vers le 10 mai, les Anglo-Hanovriens se rassemblèrent au camp d'Anderlecht. Les Hollandais envoyèrent 5 bataillons et 22 escadrons se réunir à 6 bataillons, 10 compagnies de grenadiers et 10 escadrons autrichiens près de Braine-le-Comte. Les 2 régiments de hussards autrichiens et les 10 compagnies franches se portèrent en avant, entre Leuze et Chièvres. Telle était la situation des troupes alliées quand les Français prirent l'offensive.

La Cour de Versailles avait été tenue très exactement au courant des mouvements et projets des alliés. D'une part, ainsi qu'on l'a vu, un employé de la chancellerie de Bruxelles avait fourni le compte rendu des divers Conseils de guerre. En outre, les divers travaux entrepris par les alliés pour le tracé des camps, la construction des magasins, avaient été signalés, ainsi que les marchés passés par eux. Vers le 15 avril, on annonce la préparation d'un camp près d'Oudenarde, d'après divers symptômes; on signale des mouvements dans ce sens de la part des Autrichiens et des Hanovriens, et les Hollandais rassemblent trois millions de rations de fourrages de ce côté. A la fin d'avril, les agents rapportent que le projet a été modifié, et que les camps seront formés près de Leuze, de Cambron et de Chièvres. Les Hanovriens, dit-on, ne doivent plus se rapprocher jusqu'à nouvel ordre, et les Hollandais ont évacué Oudenarde. Il est probable que les Hessois ne viendront pas dans les Pays-Bas. Tels sont les derniers renseignements reçus avant la concentration. C'est au cours de celle-ci qu'on apprend la formation d'un camp près de Braine-le-Comte, et d'un autre entre Anderlecht et Hal.

(*A suivre.*) G.

---

Digitized by Google

LA

# CAMPAGNE DE 1794

A

# L'ARMÉE DU NORD

(17 Pluviôse-8 Messidor -- An II)

## V. — L'infanterie.

### La réquisition. — L'embrigadement (*suite*) (1).

On comprend alors comment la quantité considérable de ces formations, leurs constitutions différentes et les effectifs si variables qu'elles présentaient avaient pu amener à conclure au chiffre, tout d'abord surprenant, de 441 bataillons de volontaires, signalé par Dubois-Crancé, à la date du 25 janvier 1793.

Comme il le fit remarquer, ces bataillons, ajoutés aux 98 régiments de ligne, étaient suffisants pour encadrer les 502,800 hommes nécessaires. Aussi, l'Assemblée, se rendant à cet avis, fixait-elle, le 25 janvier 1793, le contingent pour cette année, à 502,000 hommes, dont 55,000 de cavalerie et 20,000 d'artillerie, et invitait-elle ses Comités de la guerre et des finances réunis à étudier sur ces bases l'organisation générale de l'armée.

En conformité de cette décision, Dubois-Crancé vint,

(1) Voir la *Revue d'Histoire* de janvier 1902.

Digitized by Google

le 7 février, exposer cette question à la tribune de la Convention :

« Les moments pressent pour décréter cette organisation que vous avez portée à 502,800 hommes..... Voici l'état présent de la force publique en France..... Il reste 98 régiments de ligne, chacun à 2 bataillons, qui, à 750 hommes par bataillon, devraient, au complet, faire une masse de 147,000 hommes. D'après les derniers états de revue, il ne s'en trouvait que 112,878 ; déficit, 34,122 hommes. On compte 517 bataillons de volontaires, dont 135 n'ont pu fournir l'état de leurs forces ; les 382 autres avaient en masse, au 1er décembre dernier, 213,650 hommes, ce qui faisait 559 hommes par bataillon ; en supposant le même calcul pour les 135 bataillons dont l'état n'est pas connu, ils donneraient un supplément de 75,464 hommes. Total de la force effective des 517 bataillons, 289,114 hommes. Celui des régiments de ligne étant de 112,878 hommes, la force effective des régiments de ligne et bataillons de volontaires nationaux se trouvait donc être de 401,992 hommes.

« Mais, depuis cette époque, la guerre, la rigueur de la saison, le dénûment absolu, le désir des volontaires de revoir leurs foyers ont occasionné de grands changements..... le déficit de 34,122 hommes est vraisemblablement de plus de 40,000 hommes en ce moment. Vos bataillons de volontaires, loin d'être au complet de 800 hommes fixés par la loi, n'étaient, en novembre dernier, que de 559 hommes, l'un dans l'autre ; et, ceux qui ont quitté leurs drapeaux depuis cette époque en ont singulièrement diminué le nombre. Il y a tel bataillon auquel il ne reste pas cent hommes. Si l'on ajoute à ce déficit celui de la cavalerie, des troupes légères et de l'artillerie, il en résulte que vous avez à faire une levée de 300,000 hommes..... Cet appel ne peut s'effectuer que par la conscription, dans chaque département, de tous les citoyens en état de porter les armes, en raison de

Digitized by Google

leur nombre effectif, sauf à donner, à ceux qui seront appelés, la faculté de se faire remplacer ».

Conformément à ces conclusions, l'Assemblée nationale, « déclarant à tous les Français que les despotes coalisés menacent la liberté », rendait le décret du 24 février 1793 (1) qu'elle faisait précéder d'une « adresse au peuple français ».

« ..... Aujourd'hui que vous avez proclamé la République, tous les despotes ont résolu votre ruine....., la France libre doit lutter seule contre l'Europe esclave. Eh bien ! la France triomphera si sa volonté est ferme et constante..... Nous disparaîtrons de la terre ou nous y resterons Français et indépendants. Allons..... que la France *ne soit qu'un camp et la nation une armée.* Que l'artisan quitte son atelier ; que le commerçant suspende ses spéculations ; il est plus pressant d'acquérir la liberté que des richesses..... Quant à vous, hommes opulents, qui, plus égoïstes que républicains, ne soupirez qu'après le repos, pour obtenir bientôt la paix, aidez-nous à vaincre. Si, amollis par l'oisiveté, vous ne pouvez supporter les fatigues de la guerre, vouez vos trésors à l'indigence, et présentez des défenses qui vous suppléent..... Guerriers, qui, à la voie de la Patrie, allez vous rendre dans les camps, nous ne chercherons point à exciter votre courage. Français et républicains, vous

(1) « Le décret du 24 février mit à portée de connaître enfin au juste la population de la France, car, pour répartir la levée de 300,000 hommes, le ministère demanda à chaque administration départementale l'état de la population de son territoire, dressé avec la plus grande exactitude, par district ou canton et municipalité, et il résulta de la récapitulation que, sans compter la Corse, les colonies et les deux nouveaux départements du Mont-Blanc, ci-devant la Savoie, réunie le 27 novembre 1792, et les Alpes-Maritimes, ci-devant le comté de Nice, réuni le 4 février 1793, il y avait en France 27,180,000 âmes ». (Grimoard, page 371). Le tableau de répartion annexé au décret du 24 février 1793 donne le chiffre 27,182,000.

Digitized by Google

êtes pleins d'honneur et de bravoure ; mais nous vous recommandons, au nom du salut public, l'obéissance à vos chefs et l'exacte discipline. Sans discipline, point d'armée, point de succès ; sans elle le courage est inutile et le nombre impuissant : elle supplée à tout, et rien ne la supplée..... Si vous êtes vaincus, longtemps après que vous ne serez plus, des malheureux viendront agiter leurs chaînes sur vos tombeaux et insulter à votre cendre. Mais si vous êtes vainqueurs....., on vous proclame les sauveurs de la Patrie, les fondateurs de la République, les régénérateurs de l'univers ; la nation qui vous doit tout vous comble de bienfaits.

Et vous qui mourrez au champ d'honneur, rien n'égalera votre gloire. La Patrie reconnaissante prendra soin de vos familles, burinera vos noms sur l'airain, les creusera dans le marbre ; ou plutôt ils demeureront gravés sur le frontispice du grand édifice de la liberté du monde. « Les voilà ces héros français qui brisèrent les chaînes de l'espèce humaine et qui s'occupaient de notre bonheur lorsque nous n'existions pas..... »

Heureuse France ! telles sont les destinées qui s'ouvrent devant toi ! Loin de t'étonner de leur grandeur, parcours-les avec héroïsme ! Que l'histoire ne trouve dans ses fastes rien qui ressemble à tes triomphes !..... que l'étranger ne parle de ta République qu'avec admiration et d'un citoyen français qu'avec respect ! »

Cette magnifique proclamation, qui s'appliquait aussi bien au recrutement qu'à l'organisation de l'armée, à la loi du 24 février qu'à celle du 21, inscrivait dans l'une le principe du remplacement, dans l'autre celui des retraites ou pensions accordées aux défenseurs de la Patrie ou à leurs enfants.

Aux termes de la première : « Tous les citoyens français, depuis l'âge de 18 ans jusqu'à 40 ans accomplis, non mariés ou veufs sans enfants, sont en état de réquisition permanente, jusqu'à l'époque du complément du

Digitized by Google

recrutement effectif de 300,000 hommes de nouvelle levée..... Le Conseil exécutif et les généraux d'armée pouvaient requérir lesdits citoyens..... » Pour effectuer cette levée, « au nombre de 300,000 hommes » à recruter, « on ajoutera celui des hommes classés pour la marine, plus celui des volontaires nationaux présumés aux drapeaux, lesquels seront estimés à 250 par bataillon; le nombre total résultant de cette opération sera réparti entre les départements en raison de leur population.

« On déduira du nombre correspondant pour chaque département celui des hommes classés jusqu'à 50,000; plus celui de 250 hommes pour chaque bataillon fourni par les divers départements; le restant sera le nombre des citoyens à lever dans chaque département. »

« Dans les départements maritimes ou dans ceux qui fournissent au service des classes, on aura également égard au nombre d'hommes classés pour le service des vaisseaux de la République. »

La répartition se fera ensuite par district et par commune.

« Dans le cas où l'inscription volontaire ne produirait pas le nombre fixé pour chaque commune, les citoyens seront tenus de la compléter sans désemparer, et, pour cet effet, ils adopteront le mode qu'ils trouveront le plus convenable à la pluralité des voix. »

Ainsi que le faisait prévoir l'Adresse au peuple français, le principe du remplacement était inscrit dans la loi :

« Tout citoyen appelé à marcher aura la faculté de se faire remplacer par un citoyen en état de porter les armes, âgé au moins de 18 ans, et accepté par le Conseil général de la commune »; mais il « sera tenu d'armer, d'équiper et d'habiller à ses frais le citoyen qui le remplacera; et il en sera responsable jusqu'à ce que le remplaçant ait été reçu au corps qui lui sera désigné. »

Étaient exemptés de l'appel ceux que leurs défauts de

Digitized by Google

conformation mettaient hors d'état de porter les armes; les administrateurs des directoires de département et de district, les officiers municipaux, les procureurs généraux et syndics, les juges, les receveurs, les ouvriers employés à la fabrication des armes et des poudres.

Les départements étaient invités à fournir autant de bataillons que possible en sus de leur contingent obligatoire, et ceux qui en auraient donné « un excédent assez considérable » devaient être « déclarés avoir bien mérité de la Patrie, dans un moment où la liberté était menacée de tous les tyrans. »

Pour prévenir les désertions de la fin de 1792, la loi prescrivait qu'à dater du 24 février 1793, « aucun volontaire ne pouvait quitter son bataillon, et il n'était plus accordé de permission quelconque, aux défenseurs de la Patrie, de quitter leurs drapeaux. »

Enfin, elle complétait les troupes à cheval à 170 hommes par escadron, et les troupes d'artillerie par des hommes de bonne volonté pris dans l'infanterie.

Un agent supérieur par département était nommé par le Ministre pour surveiller toutes les opérations. Des officiers et sous-officiers devaient passer dans chaque district pour suivre les détails de la levée.

A la loi était annexé un « Tableau de la répartition « générale des 300,000 citoyens appelés à la défense « de la Patrie ». Ce tableau indiquait la population de chaque département, le contingent total à fournir d'après cette population, la déduction à en faire pour hommes classés et bataillons déjà levés, et, par différence, le nombre effectif des citoyens à marcher par département. A la fin du tableau se trouvait inscrit la note suivante qui, sous une forme concise, donne de précieux renseignements : « La levée totale est de « 17 hommes pour 1000 ; la population étant de « 27,182,000 hommes, la levée effective de 300,000 « hommes, les hommes classés 50,000, et l'effectif sup-

Digitized by Google

« posé des 454 bataillons fournis par les départements « de 113,500 hommes. Le nombre total des bataillons « de volontaires nationaux est 502, dont 17 de fédérés, « 31 de la réserve; reste 454 fournis par les départe- « ments. »

Les crédits nécessaires étaient mis à la disposition du Ministre pour habiller, équiper et armer cette levée de 300,000 hommes; mais les avances en étaient faites par les receveurs des districts; et les municipalités ou, à leur défaut, les directoires de districts devaient pourvoir « dans la huitaine de la proclamation des citoyens à marcher, à l'habillement desdits citoyens (1) », d'abord par la réquisition des effets existants: « les citoyens connus pour avoir un uniforme » devaient être requis « de livrer de suite contre remboursement et après estimation d'expert, leurs habits, vestes et culottes uniformes, à peine de 200 livres d'amende en cas de refus. Un chapeau neuf, du prix de 6 à 7 livres, devait être fourni à chacun. Tous les cordonniers devaient être requis de suite de travailler pour les citoyens qui devaient marcher, jusqu'à ce qu'il fût vérifié qu'ils emportaient avec eux deux paires de souliers. Enfin, s'il existait dans une commune des fusils qui avaient été tirés des arsenaux ou des salles d'armes de la République, ils seraient employés à l'armement des citoyens désignés pour marcher; à défaut de ces armes, les citoyens de chaque commune seraient armés de fusils de guerre appartenant soit aux communes, soit aux particuliers ». Les effets ainsi délivrés étaient soumis à l'acceptation des agents militaires, et en cas de contestation, à une expertise. Les frais occasionnés aux municipalités devaient être récapitulés par chacune d'elles en un « état général envoyé aux

(1) Dans le cas où les citoyens à marcher apportaient leurs uniformes en totalité ou en partie, ils en étaient de suite remboursés après expertise, s'ils l'exigeaient, par le receveur du district.

Digitized by Google

administrations de département (1) et de district qui, après l'avoir examiné et visé, devaient le faire passer au Ministre pour servir de pièces de comptabilité ».

Cette dernière prescription se heurta, tout au moins dans certains départements, sinon à une impossibilité matérielle, du moins à de grosses difficultés.

Colmar, le 9 germinal an II (29 mars 1794).

*Les Administrateurs du département du Haut-Rhin au citoyen Bouchotte, adjoint au Ministre de la guerre, de la 1re division.*

Nous avons reçu, Citoyen, ta lettre du 29 ventôse dernier, concernant la comptabilité relative au recrutement des 300,000 hommes ordonné par la loi du 24 février 1793. Tu nous invites, Citoyen, à te fournir dans le plus court délai les états de dépenses pour le dernier recrutement, tu veux que ces états contiennent les noms et prénoms de chaque homme levé et la dépense occasionnée pour chaque individu tant pour l'habillement et armement que pour la solde. Nous t'observons, Citoyen, que cette observation, si elle n'est pas tout à fait impossible, demande au moins beaucoup de temps pour être consommée dans notre département; le commissaire supérieur pour le recrutement de ce département a émigré, sans avoir remis ni pièces ni instructions à nos prédécesseurs, ni à nous; les hommes levés ont obtenu partie de leur habillement dans leurs municipalités, partie par les districts et partie dans le magasin du département, qui a été obligé d'en établir un à la hâte, tous les hommes levés dans ce département ayant été convoqués pour un même jour dans le chef-lieu, d'après un arrêté des représentants Louis et Pflieger, pour de là se rendre presque sur-le-champ aux corps auxquels ils ont été destinés.

Nous remettons cependant les états des distributions qui ont été faites en habillement par l'atelier du département aux districts respectifs, nous les invitons de recueillir de même ceux des municipalités et

(1) Conformément au décret du 14 frimaire (section III, art. 11), et sur la proposition du Ministre de la guerre, le Comité de Salut public arrêta, le 17 pluviôse, que « les administrateurs de département continueraient à diriger et à surveiller la comptabilité relative tant au recrutement des 300,000 hommes qu'aux levées de la réquisition en hommes et en chevaux, et qu'ils en rendraient les comptes généraux ». (Aulard, tome X, page 709.)

Digitized by Google

de former des états généraux, qui devront être conformes au modèle n° 3, qui est à la suite de la loi du 24 février ; nous invitons de même les districts de ne charger qu'une même et seule personne de cette opération, qui s'en occupera, toute affaire cessante, avec toute l'activité et exactitude qu'elle exige. Nous espérons, Citoyen, pouvoir par ce moyen terminer enfin cet objet, que nous nous empresserons de te transmettre.

(*Cinq signatures.*)

Un mois après le vote de la loi, le 22 mars, quatre jours après Neerwinden, le représentant Camus, revenant de la Belgique et s'élevant contre la désertion des volontaires, qui quittaient l'armée en grand nombre pour rentrer dans leurs foyers, fit décréter que « les municipalités qui recevraient des fuyards dans leur sein et qui ne les forceraient pas à retourner à l'armée, seraient tenues d'équiper et entretenir à leurs frais autant de volontaires qu'elles souffriraient de fuyards habiter leur territoire ».

Le 28, il reprenait cette question sous une autre forme. « Il y a, disait-il, des malveillants qui cherchent à empêcher les volontaires et les soldats de se rendre à leurs bataillons et qui leur proposent de leur acheter leurs armes. Il y a à cet égard une espèce d'agiotage afin de vendre ces armes à la République beaucoup plus cher qu'elles n'ont coûté ». Aussi proposa-t-il, au nom du Comité de Salut public, le décret du même jour, qui prescrivait aux communes d'accélérer le plus possible le recrutement, et décidait qu'elles ne seraient libérées du contingent à fournir par elles que si elles pouvaient présenter un nombre de certificats de présence au corps égal à celui des volontaires qui leur étaient requis ; que tout volontaire retardataire ou déserteur serait puni des peines édictées par le décret du 20 septembre 1791 contre les troupes de ligne qui abandonnent leurs drapeaux ; que tout volontaire se trouvant dans cette situation irrégulière devrait être aussitôt dénoncé par la



Digitized by Google

municipalité au Ministre de la guerre. Le même décret rappelait les peines de celui du 22 contre les municipalités qui recéleraient les réfractaires; la gendarmerie était en état de réquisition permanente pour les rechercher et les arrêter. Enfin, interdiction était faite à tout soldat de vendre ses armes ou équipement, et à toute personne de les acheter. Seuls étaient exemptés de la réquisition les ouvriers employés depuis six mois à la fabrication des armes; et tout chef d'atelier qui faisait à ce sujet une fausse déclaration devait être condamné à fournir, équiper et entretenir à ses frais un volontaire pour la durée de la campagne.

Le 8 avril, un nouveau décret invitait le Conseil exécutif provisoire à faire rejoindre sans délai les soldats de l'armée de la Belgique « que des manœuvres criminelles et des trahisons évidentes ont déterminés à s'éloigner de leurs drapeaux ».

Le même jour, un représentant dénonçait à la Convention « les lâches jeunes gens qui, à la première nouvelle du décret sur le recrutement, se sont expatriés du lieu de leur domicile », et fit décider que « ces lâches déserteurs seraient tous déclarés volontaires nationaux, et comme tels, forcés de marcher ».

Le lendemain, un nouveau décret invitait encore « les citoyens soldats qui, en exécution de la loi des 24 et 25 février dernier, doivent joindre les armées de la République, à se mettre en marche sans retard pour se rendre aux lieux qui leur auront été indiqués par le Conseil exécutif provisoire ».

Malgré toutes ces difficultés, « la levée, dit Grimoard, s'exécuta avec assez de facilité et de promptitude ».

Cependant, depuis Neerwinden (18 mars), les échecs avaient succédé aux échecs: Dampierre avait échoué le 1er mai dans sa tentative pour débloquer Condé; le 8, il avait trouvé la mort à Raismes; le 10, les Prussiens et

Digitized by Google

les Autrichiens avaient effectué leur jonction sur les deux rives de l'Escaut par la prise de la redoute de Vicoigne ; le 23, York et Cobourg avaient enlevé le camp de Famars, dont la possession leur était indispensable pour assiéger Valenciennes, et l'armée française s'était retirée au camp de Paillencourt, dit de César. Condé avait capitulé le 13, et Valenciennes le 28. Pour ne pas être tourné par York dans le camp de César, Kilmaine avait, le 8 août, battu en retraite sur celui de Gavrelle, en abandonnant Cambray à ses propres forces, mais en prenant ainsi une position de flanc qui semble avoir enrayé l'offensive de l'ennemi.

Cette situation ne laissait pas que d'angoisser les esprits et de leur suggérer les plus violentes résolutions. Dans la séance du 12, Barère, interpellé sur cette question, annonça que « le Comité de Salut public avait donné des ordres pour que 18,000 hommes extraits des armées de la Moselle et du Rhin allassent renforcer celle du Nord. » « Je puis ajouter » continua-t-il, « que depuis trois jours le dernier bataillon y est arrivé, qu'elle sera avant peu augmentée de 30,000 autres patriotes..... ».

« Un citoyen (1), au nom des députés envoyés par les assemblées primaires » s'écria alors : « Le moment est arrivé de donner un grand exemple à l'univers et de faire mordre la poussière à nos ennemis. Faites un appel au peuple ; qu'il se lève en masse..... ». Le 13 et le 16, Barère parla au sujet de cette proposition et fit adopter les fameux adresses et décrets des 14 et 16 août 1793, relatifs à la « levée du peuple français en masse contre les ennemis de la République ».

« Aux armes, Français !..... Les despotes de l'Europe violent vos propriétés et dévastent vos frontières !

---

(1) Séance de la Convention du 12 août 1793. (*Moniteur universel*, page 964.)

Digitized by Google

aux armes ! Levez-vous tous ! accourez tous !..... C'est la seconde fois que les tyrans et les esclaves conjurés souillent sous leurs pas la terre d'un *Peuple souverain*. La moitié de leurs armées sacrilèges y ont trouvé la première fois leurs tombeaux ; que cette fois tous périssent, et que leurs ossements blanchis dans nos campagnes s'élèvent comme des trophées au milieu des champs que leur sang aura rendus plus féconds..... Aux armes, Français ! couvrez-vous de la gloire la plus éclatante..... ». « Le peuple français », continuait le décret du 16 août, « déclare par l'organe de ses Représentants qu'il va se lever tout entier pour la défense de sa liberté, de sa Constitution, et pour délivrer enfin son territoire de ses ennemis ». — Ce même décret invita le Comité de salut public à présenter le lendemain « le mode d'organisation de ce grand mouvement national. » — Pour se rendre à cette prescription, Barère proposa, le 20 août, de répartir la levée en masse entre dix-sept « points de réunion » ou centres de mobilisation « dans les villes de Saint-Quentin, Soissons, Chalon-sur-Saône, Nancy, Colmar, Besançon, Mâcon, Grenoble, Avignon, Narbonne, Toulouse, Tarbes, Angoulême, Tours, Saint-Malo, Coutances et Orléans ». Mais on reconnut combien il serait difficile de réunir sur chacun de ces points les approvisionnements nécessaires « pour assurer la subsistance d'un aussi grand nombre de citoyens : « Avez-vous », dit Danton, « assez d'armes et de pain pour faire marcher à la fois tous les Français ? Non, sans doute ; il faut donc combiner la marche progressive en raison de la quantité d'armes et de pain que vous avez à fournir » ; et le projet fut renvoyé à un nouvel examen du Comité de Salut public que « la multiplicité de ses opérations empêche trop souvent de mûrir ses rapports (1) ». « Je

(1) Danton. Séance du 20 août.

Digitized by Google

demande », conclut Danton, « que demain, sans plus attendre, on décrète et on agisse..... » Après une nouvelle étude, Barère revint le 23 avec le décret qui prit plus tard le nom de « loi de la réquisition ». Après avoir établi le principe que « dans les pays libres tout citoyen est soldat » : « Que voulez-vous? » continua-t-il, une levée en masse?

« ..... Tous les aristocrates de diverses nuances..... se sont emparés avec complaisance de ce mot et ont tenté de le tourner en ridicule.

« ..... Ils sont auxiliaires de Pitt et de Cobourg, ceux qui voudraient qu'une nation de 27 millions d'hommes, qu'un peuple tout entier se levât au même instant dans toutes les parties de la République.....

« La réquisition de toutes les forces est nécessaire sans doute, mais leur marche progressive et leur emploi graduel sont suffisants. C'est là l'esprit et le sens de la levée du peuple en entier.....

« .....Tous les citoyens sont requis; tous les âges, depuis 18 ans jusqu'à 50, peuvent fournir une bonne carrière militaire ; mais tous ne peuvent se mettre en mouvement à la fois..... La jeunesse ira la première..... ; c'est elle qui doit recueillir les fruits de la Révolution ; c'est elle qui a moins de besoins et plus de force ; c'est elle qui a plus de dévouement et moins de liens..... Le célibataire et le jeune homme ne sont pas évidemment aussi nécessaires à l'État social que les citoyens mariés qui ont donné des enfants à la Patrie. Le premier âge doit donc remplir la première réquisition.

« Ainsi, depuis 18 ans jusqu'à 25, tous les citoyens français sont appelés à la défense commune..... On croit que cet âge peut comprendre plus de 400,000 citoyens et nous n'avons pas besoin d'un aussi grand nombre ; mais, s'il en fallait encore, si cette première colonne était impuissante, le second âge serait requis depuis 25 jusqu'à 30, et ainsi de suite de 5 en 5 jusqu'à 50.

Digitized by Google

« Mais ce n'est là que démontrer les immenses ressources de la liberté ; occupons-nous de leur rassemblement.

« La première idée de la Convention était de faire auprès de chaque armée et de chaque noyau de guerre civile une réunion de citoyens armés appelés de plusieurs départements.

« Cette idée avait de grands inconvénients :

« 1° Des rassemblements trop nombreux ; 2° des rassemblements trop éloignés ; 3° des diversions trop fortes des points attaqués ou des points à renforcer ; 4° des approvisionnements trop grands à faire dans un chef-lieu de plusieurs départements ; 5° des voyages aussi pénibles qu'inutiles pour un trop grand nombre de citoyens.

« Il a donc fallu chercher un autre mode de réunion.

« Rassembler au chef-lieu du département, c'est fédéraliser, c'est rappeler les lignes de démarcation qu'il faut..... atténuer autant qu'il est possible.

« Réunir au chef-lieu de district, a paru plus facile, plus commode et surtout plus utile..... chaque chef-lieu de district a assez de moyens pour nourrir un petit rassemblement. Ces approvisionnements sont plus faciles ; il y a moins de gaspillage et moins de transport.

« Le chef-lieu de district présente les avantages d'une plus grande facilité à habiller chaque citoyen et surtout à le nourrir, étant plus voisin de sa commune.

« Enfin la réquisition frappera sur des compagnies au lieu de frapper sur des bataillons, et leur marche ainsi que leur destination sera plus aisément déterminée. »

Il résultait donc de ce discours deux principes bien nets : l'appel d'un premier ban de 18 à 25 ans et son rassemblement par district. Ils furent développés par le décret du 23 août. « Dès ce moment, jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire de la République, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées..... Les Représentants du

Digitized by Google

peuple envoyés pour l'exécution de la présente loi..... sont investis des pouvoirs illimités attribués aux Représentants du peuple près les armées..... La levée sera générale. Les citoyens, non mariés, ou veufs sans enfants, de 18 à 25 ans, marcheront les premiers ; ils se réuniront sans délai aux chefs-lieux de leurs districts où ils s'exerceront tous les jours au maniement des armes en attendant l'heure du départ..... Les Représentants du peuple, envoyés pour l'exécution de la présente loi, régleront les marches de manière à ne faire arriver les citoyens armés aux points de rassemblement qu'à mesure que les subsistances, les munitions et tout ce qui compose l'armée matérielle, se trouvera exister en proportion suffisante..... Le bataillon qui sera organisé dans chaque district sera réuni sous une bannière portant cette inscription : « Le Peuple français debout contre les tyrans. ».

Pour donner à la loi toute son ampleur, il fut décrété, le 17 septembre 1793, que « les places et emplois salariés par la nation et occupés par les jeunes gens de 18 à 25 ans, mis en réquisition pour aller combattre les ennemis, seront donnés pendant leur absence à leurs parents » ; seuls, les élèves des ponts et chaussées et de la marine furent exemptés (décrets des 16 et 18 septembre) ; le 20, il était interdit d'enrôler pour l'infanterie et la cavalerie ou pour les charrois, vivres et autres administrations militaires, les jeunes citoyens de la première réquisition et ceux de la seconde dans les départements où elle avait eu lieu ; le 3 floréal, il était décrété que les réformés de la cavalerie ou de la marine, ayant encore l'âge de la réquisition, devaient y satisfaire dans l'infanterie ; le 9, la Convention nationale « considérant que la discipline est la force des armées » décrète, à l'exemple de l'arrêté pris le 5 germinal à l'armée d'Italie, que tout réquisitionnaire compris dans l'arrondissement d'une armée et qui ne la rejoindrait pas dans le délai d'un jour par

Digitized by Google

cinq lieues serait déclaré traître à la Patrie, et sa famille, si elle lui donnait asile, ennemie de la Révolution comme tous ceux qui emploieraient indûment un homme de la réquisition. Enfin, les décrets du 1er floréal réglaient la situation des militaires absents de leurs corps par maladies, blessures ou autres causes légitimes, et leur remplacement.

Comme application de ces deux derniers décrets, l'on peut citer les trois documents qui vont suivre et qui sont extraits du registre de correspondance de Gillet (1).

Longuyon, 3 germinal (23 mars).

*Au Général commandant la division de gauche de l'armée de la Moselle.*

Plusieurs militaires, Citoyen général, sollicitent des permissions de quelques jours pour régler des affaires urgentes. Les circonstances et les besoins du service ne s'accordent guère avec ces permissions; néanmoins il peut se trouver des cas où un refus serait d'une rigueur extrême et qui forceraient peut-être un homme à s'absenter sans permission, ce qui produirait un très grand mal : une absence de huit jours avec permission aurait moins d'inconvénient qu'une absence de dix heures seulement sans permission. Je pense que pour prévenir ces inconvénients, on pourrait, jusqu'à l'ouverture de la campagne, rétablir dans les corps dont la revue a été faite, et qui ne sont pas devant l'ennemi, l'usage qui existait ci-devant : accorder des permissions sous deux conditions ; la première qu'elles n'excéderont pas huit jours, la deuxième qu'il n'en pourra être accordé à la fois à plus de huit hommes par bataillon.

Je laisse au surplus à ta prudence de juger si ce moyen peut se concilier avec les besoins du service.

Longwy, 15 floréal (4 mai).

*Au citoyen Barthe, agent supérieur du Conseil exécutif, à Metz.*

Je reçois à l'instant, Citoyen, ta lettre du 13. Celle que tu m'annonces du 4 ne m'est point parvenue.

Il paraît inutile, ce serait même une chose nuisible à la République,

---

(1) Représentant du peuple chargé, par décret du 17 pluviôse, des opérations de l'embrigadement aux armées des Ardennes et de la Moselle.

Digitized by Google

de garder plus longtemps des hommes qui ne peuvent rendre aucun service, et comme je ne puis aller à Metz dans ce moment, je t'autorise à réformer tous les citoyens de la première réquisition qui sont hors d'état de servir. Tu les renverras sur-le-champ chez eux, avec un certificat de réforme, afin qu'on ne les envoie pas une seconde fois. Tu prendras la précaution de faire visiter par l'officier de santé en chef de l'hôpital ceux qui se plaignent d'infirmités.

Morfontaine, 20 floréal (9 mai).

*Aux Administrateurs du district de Longwy.*

Nous sommes informés, Citoyens, que les citoyens de la première réquisition du district de Longwy, incorporés dans les premiers bataillons de la Montagne, désertent chaque jour et jouissent paisiblement chez eux de l'impunité, par l'insouciance des municipalités qui n'apportent aucun soin pour les faire rejoindre.

Vous voudrez bien, Citoyens, enjoindre à ces municipalités et aux comités de surveillance de se conformer sur-le-champ à la loi du 10 (1) de ce mois, dont l'article 3 porte :

« Les municipalités et les comités de surveillance dans le ressort desquels se trouvera un citoyen de 18 à 25 ans, seront tenus de les faire arrêter comme traîtres à la Patrie.

Art 4. — Les parents ou autres citoyens qui donneraient asile, ou emploieraient un citoyen que la loi appelle à la défense de la Patrie, seront traités et poursuivis comme ennemis de la Révolution ».

Il n'y a d'exception que pour ceux qui sont absents en vertu d'une permission des Représentants du peuple, ou qui ont été réformés.

GILLET et DUQUESNOY.

Malgré toutes ces prescriptions, à la rigueur desquelles on ne saurait trop applaudir, il fallut cependant satisfaire à certaines nécessités inéluctables. Il n'y avait pas de fourrages en quantité suffisante ; il ne fallait donc pas enlever tous les bras à la terre : aussi, un arrêté du 6 pluviôse, dont il a déjà été parlé (2), avait donné certains congés dont l'abus amena la révocation de cet arrêté par celui du 13 ventôse. Les armes manquaient : il fallait

(1) Cette loi est du 9 et non du 10 floréal.

(2) Voir *Revue d'histoire* de juin 1901, page 1282.

Digitized by Google

donc, après avoir requis tous les ouvriers célibataires de 18 à 25 ans, et avoir tenté en vain de les remplacer par des hommes mariés, qui, aux termes du décret du 23 août, devaient « forger les armes » ; il fallait, malgré cette combinaison plus ingénieuse que pratique, faire rechercher dans tous les bataillons ceux qui étaient réellement capables de faire ce travail. Ce fut l'objet de l'arrêté du Comité de Salut public du 14 pluviôse et de l'ordre général du 21 au 22, enfin des comptes rendus d'exécution du 22 pluviôse.

*Ordre des 21-22 pluviôse (9-10 février). — Extrait des registres du Comité de Salut public de la Convention nationale du 14 pluviôse* (1).

« Le Comité de Salut public requiert le général de l'armée du Nord, de faire mettre à l'ordre le plus prochain, que tous les bataillons envoient au Comité de Salut public l'état des ouvriers qui, dans chacun d'eux, sont capables de travailler aux armes, et ce conformément au modèle suivant :

| PRÉNOMS. | NOMS. | AGE. | LIEU DE NAISSANCE. | | | Depuis quand dans le régiment. | Ce qu'il y fait. | Quel métier il exerçait avant d'être au corps. | Ce qu'il peut faire dans les armes. | OBSERVATIONS. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | Département. | District. | Commune. | | | | | |
| | | | | | | | | | | |

« Il te requiert en outre de rendre compte de l'exécution de la présente réquisition dix jours après qu'elle te sera parvenue. »

En conséquence de la réquisition ci-dessus transcrite, tous les bataillons de l'armée enverront directement au Comité de Salut public, à Paris, l'état des ouvriers qui sont capables de travailler aux armes, conformément au modèle ci-joint.

Les Conseils d'administration sont tenus de charger à la poste l'envoi desdits états, ce qui aura lieu le lendemain du jour où le présent ordre

(1) Le Recueil Aulard (tome X, pages 589 et 619) ne donne pas le même texte pour cet arrêté.

Digitized by Google

aura été inscrit dans le registre d'ordres de chaque corps. Ils exigeront une attestation du maître de poste, qui certifiera le jour où le paquet aura été envoyé. Cette attestation sera adressée aux généraux de division qui sont tenus de rendre compte au général en chef, le 28 pluviôse au plus tard, de l'exécution du présent ordre.

22 pluviôse (10 février).

*Le général Charbonnié au Comité de Salut public*

J'ai reçu, Citoyen, l'extrait des registres de vos délibérations portant réquisition aux généraux de mettre à l'ordre du jour que tous les bataillons envoient au Comité de Salut public la liste de tous les ouvriers dont les arts peuvent être utiles pour la fabrication des armes.....

22 pluviôse (10 février).

*Le général Charbonnié, aux membres du Comité de Salut public de la Convention nationale*

J'ai reçu, Citoyen Représentant, le modèle que vous m'avez adressé pour former les états, dans chaque corps, des hommes propres à la réparation ou à la confection des ouvrages en armurerie.

Je l'ai transmis de suite à toutes les troupes et j'ai fait mettre votre lettre à l'ordre général de l'armée. J'espère que vos intentions seront remplies au premier jour.

Les baïonnettes manquaient aussi bien que les fusils. Or, la baïonnette était, comme on disait alors, l' « arme par excellence des républicains »; c'était sur l'attaque en masse et la charge à la baïonnette qu'était basée toute la tactique prêchée par Grimoard; le Comité de Salut public avait dit dans plus d'un arrêté l'importance qu'il attachait à la baïonnette; aussi fallut-il prélever encore sur les bataillons de réquisition les ouvriers aptes à cette fabrication.

*Ordre du 6 au 7 floréal (25 au 26 avril).*

Le général Souham est prié de demander à l'ordre de sa division s'il y a, dans les différents corps qui la composent, des ouvriers taillandiers qui sachent travailler à la fabrication des outils tranchants. Il en faut vingt, qu'il voudra bien envoyer au citoyen Marche, chef de l'atelier des baïonnettes, à la citadelle de Lille.

Digitized by Google

Après les armes, les munitions :

7 floréal (26 avril).

*Liébert, au Commandant de la place, à Hesdin.*

Je t'autorise, Commandant, à faire rester à Hesdin les trois volontaires dénommés dans une pétition de cette commune, qui vient de m'être adressée. Ces trois volontaires travaillent à l'atelier de salpètre. Je te charge, aussitôt que leur besogne sera finie, de les faire partir pour rejoindre leur bataillon et m'en donner avis.

Après avoir pourvu aux vivres, aux armes et aux munitions, il fallait encore penser à la chaussure des hommes et au harnachement des chevaux, à la conduite des charrois. Ces diverses mesures ne purent être réalisées qu'en opérant de nouveaux prélèvements sur les réquisitionnaires appelés :

*Ordre du 7 au 8 ventôse (25 au 26 février).*

Le général en chef ordonne aux généraux de division et commandants de place de lui faire passer, dans le plus bref délai, l'état des militaires de 1re réquisition qui sont ouvriers propres aux travaux des ateliers des charrois, tels que bourreliers, charrons, maréchaux grossiers et ferrants (1).

*Ordre du 1er au 2 prairial (20 au 21 mai).*

D'après une lettre de la Commission, il est ordonné aux différents corps qui composent l'armée, d'envoyer au chef de l'état-major général l'état nominatif des militaires qui savent travailler aux ouvrages de sellerie et de bottes.

---

(1) *Liébert, au citoyen Lefebvre, inspecteur des charrois militaires.*

J'ai reçu ta lettre, relative à la réquisition des ouvriers charrons et maréchaux qui se tiennnent dans les bataillons. Cette réquisition a été mise à l'ordre ces jours derniers. Aussitôt que les généraux de division m'auront adressé leurs états particuliers, je t'en enverrai l'état général.

Digitized by Google

*Ordre du 11 prairial (30 mai).*

Il est ordonné aux commandants des bataillons d'infanterie, composant les divisions des généraux Souham, Moreau, Bonnaud, Despeaux et Michaud, de choisir de suite dans leurs bataillons respectifs deux volontaires, les moins instruits et les moins propres au service militaire; et cependant qu'ils aient déjà conduit des chevaux, et de force suffisante pour servir en qualité de charretiers dans les charrois de l'armée. Il sera donné des congés à ces deux volontaires, attendu qu'ils ne feront plus partie du bataillon. Les adjudants-généraux, chefs de l'état-major des divisions, donneront des ordres en conséquence, feront rassembler le plus tôt possible ces deux hommes par bataillon et les enverront ensemble et en bon ordre au quartier général, à Lille, où ils recevront du chef de l'état-major général des ordres pour leur destination ultérieure. Chaque adjudant-général, chef de l'état-major de division, enverra en même temps l'état nominatif de ces deux hommes pris dans chaque bataillon.

*Ordre du 23 au 24 prairial (11 au 12 juin).*

Les cordonniers..... les armuriers, étant des ouvriers précieux et nécessaires, il ne peut y avoir d'inconvénient à leur permettre (d'être absents des drapeaux) après s être assuré qu'ils travaillent chez des ouvriers employés au service de la République. Ces permissions ne peuvent avoir lieu qu'autant qu'ils sont incorporés dans des bataillons.

**En résumé, les ouvriers nécessaires au fonctionnement d'un atelier ou d'un service indispensable à la mobilisation des armées étaient seuls exemptés de la réquisition. C'est ce que notifiait nettement la proclamation suivante de Gillet :**

7 germinal (27 mars).

Au nom du peuple français, le Représentant du peuple, etc. rappelle tous les militaires absents de leurs corps au poste honorable que la Patrie leur a confié; en conséquence il arrête ce qui suit :

Art. 1er. — Toutes les permissions accordées aux militaires autres que ceux qui ont été requis pour travailler dans les arsenaux, aux manufactures d'armes et aux ateliers relatifs au service de l'armée, sont révoquées. Tous ceux qui ont obtenu de semblables permissions seront tenus de rejoindre leurs corps respectifs pour le 1er floréal prochain.

Art. 2. — Les municipalités, les comités de surveillance et la gendarmerie nationale tiendront rigoureusement la main à l'exécution du

Digitized by Google

présent arrêté; ils feront rejoindre dans le délai fixé lesdits militaires, et dans vingt-quatre heures, ceux qui seraient absents sans permission.

Art. 3. — Le Représentant du peuple rappelle aux municipalités et aux comités de surveillance les dispositions de l'article XVIII de la loi du 2 frimaire dernier.

Art. 4. — Le présent arrêté sera envoyé aux départements de la Moselle, de la Meurthe, des Ardennes et des Vosges, qui le feront publier et afficher dans leurs ressorts respectifs, dans les vingt-quatre heures de sa réception.

**On travaillait d'ailleurs à force, à Dunkerque et à Maubeuge, pour mettre l'une de ces places à l'abri des attaques de l'Angleterre, l'autre de l'Autriche. Là encore il fallait des ouvriers spécialistes que l'on réclama à la réquisition.**

1er pluviôse (20 janvier).

*Le général Souham au Ministre de la guerre.*

Je te rends compte, Citoyen, de la tournée que je viens de faire principalement pour examiner l'état de Dunelibre.

On m'a remis à Cassel des lettres de ton adjoint Jourdeuil, qui contiennent un arrêté du Comité de Salut public, pour faire travailler aux fortifications de Dunelibre quatre bataillons de réquisition. En attendant l'arrivée des quatre bataillons du département de l'Orne, que l'agent supérieur Saignes a désignés pour ce service, j'ai fait venir à Dunelibre seize compagnies de réquisition qui étaient employées aux fortifications de Saint-Omer. Cette disposition accélérera les travaux nécessaires pour mettre Dunelibre en état de défense. Lorsque les quatre bataillons seront arrivés, ces seize compagnies retourneront à Saint-Omer.

*Ordre du* 18-19 *ventôse* (8-9 *mars*).

En vertu d'un arrêté du Comité de Salut public, qui demande cent ouvriers scieurs de long, pour être employés sous les ordres du directeur des fortifications de Saint-Omer, les chefs de bataillon donneront connaissance à leur bataillon du présent ordre, aussitôt sa réception. Ils adresseront à leur général de division l'état des hommes qui se sont déclarés être de ce métier. Le général ordonnera que cet état soit envoyé sur-le-champ à cet état-major de l'armée, afin qu'il en soit rendu compte au ministre dans le plus bref délai. Ces ouvriers seront logés et payés comme s'ils étaient à leur bataillon, et le prix de leur travail sera réglé en conséquence.

Digitized by Google

8 germinal (28 mars).

*Liébert à Moreau, commandant à Cassel.*

Je t'envoie ci-joint, Général, l'état des soldats scieurs de long qui se trouvent dans les bataillons qui sont dans ton arrondissement. Tu voudras bien donner les ordres nécessaires pour les faire rassembler le plus tôt possible et les faire conduire à Saint-Omer, en instruisant de leur arrivée le citoyen Carnot, chef de brigade, directeur du génie, pour qu'il puisse prendre les moyens nécessaires à leur établissement. Tu m'informeras de l'exécution des ordres que tu auras donnés à cet effet et de l'époque à laquelle ils seront arrivés à Saint-Omer.

10 germinal (30 mars).

*Liébert à Bouchotte, ministre de la guerre.*

. . . . . .

Il a été donné ordre aux bataillons des environs de Maubeuge, qui avaient des scieurs de long, de les faire rassembler au nombre de cent et de les envoyer à Maubeuge où ils doivent être arrivés actuellement. J'en ai donné avis au directeur du génie de cette place.

7 floréal (26 avril).

*Le général Gougelot, commandant à Dunkerque, aux Citoyens officiers municipaux.*

Le général de division Michaud vient de prévenir le général Gougelot que 424 hommes de première réquisition doivent arriver ce soir en cette ville, pour être employés aux travaux de fortification. Ce secours d'hommes mettra fin à nos communes sollicitudes.

7 floréal (26 avril).

*Le général Gougelot au Commissaire des guerres Lemoyne.*

Je te préviens, Citoyen, que 424 hommes de la première réquisition, destinés aux travaux de fortification de cette place, arrivent ce soir ici. Tu voudras bien pourvoir à leur logement et à leur subsistance. Ils ont reçu l'étape pour un jour.

Une autre demande fut encore faite le 24 floréal et rappelée le 29.

*Ordre du 28 au 29 floréal* (17 *au* 18 *mai*).

Les adjudants-généraux, chefs des états-majors des divisions, Souham, Bonnaud et Moreau, sont invités à envoyer le plus tôt possible,

Digitized by Google

au chef de l'état major de l'armée, l'état des charpentiers demandés par une lettre du 24 de ce mois à ces généraux de division.

**En dehors des réquisitionnaires employés aux travaux de fortification, on requérait aussi, purement et simplement, les hommes des districts exempts de la réquisition, ce qui était du reste plus conforme à l'esprit de la loi du 23 août 1793.**

**24 germinal (13 avril).**

Vu le mémoire du conseil défensif de la place de Longwy sur la nécessité d'accélérer l'achèvement des travaux de cette place :

Considérant qu'il importe essentiellement à la sûreté de cette frontière que cette ville soit mise en état de défense, et que les différentes communes du district de Longwy étant obligées de diviser les moyens qu'elles ont procurés jusqu'ici entre le service de l'armée et les travaux de fortifications, et ces moyens ne pouvant suffire à l'achèvement de ces travaux, il est nécessaire de recourir aux districts voisins, arrête ce qui suit :

Art. 1er. — A commencer du 1er floréal prochain, chacun des districts de Longwy, Briey et Étain fournira cent hommes en état de travailler à la terre, ils seront relevés toutes les trois décades. Les administrateurs annonceront qu'ils seront payés raisonnablement, et les municipalités répondront de l'espèce d'hommes qu'elles enverront.

Art. 2. — Les mêmes districts fourniront journellement chacun sept voitures, et le district de Verdun douze voitures ; ces voitures travailleront une décade et seront ensuite relevées par le même nombre. Les administrateurs préviendront les fournisseurs que ceux qui travailleront avec activité pourront gagner 25 francs par jour. Les voituriers seront tenus d'apporter leurs fourrages pour une décade.

Art. 3. — Les travailleurs et les voituriers seront logés, on leur fournira le pain, sauf la retenue sur le pied du maximum.

Art. 4. — Aucune autre administration ne pourra, sous quelque prétexte que ce soit, détourner les voitures destinées aux fortifications, sans une permission du général d'armée.

**Enfin, il fallut encore satisfaire aux exigences du service de santé, et opérer dans ce but de nouveaux prélèvements sur les réquisitionnaires.**

Digitized by Google

*Ordre du 7 au 8 floréal (26-27 avril).*
*Copie de l'arrêté du représentant du peuple Choudieu, en date du 5 floréal (24 avril).*

Nous, Représentant du peuple, envoyé près l'armée du Nord, autorisons le commissaire ordonnateur en chef de l'armée à conserver dans les hôpitaux militaires les jeunes gens de la première réquisition qui lui paraîtront indispensables pour le bien du service.

Pierre CHOUDIEU.

Une mesure semblable était prise à l'armée de la Sambre.

*Copie de l'ordre du quartier général de Marchienne-au-Pont, du 4 au 5 messidor (22 au 23 juin).*

L'administration des hôpitaux est autorisée à prendre dans la totalité des bataillons de l'armée, jusqu'à la concurrence de 10 hommes, pour faire le service d'infirmiers, jusqu'à ce qu'on ait pourvu à ce remplacement dans les districts par des réquisitions. L'administration des hôpitaux aura soin de choisir ces 40 hommes dans ceux les moins propres au service de l'infanterie, conformément à l'arrêté du représentant du peuple Gillet.

En résumé, grâce à des mesures draconiennes, grâce à l'application stricte du décret du 23 août, qui envoyait les célibataires au combat et les faisait remplacer par des hommes mariés dans les fabrications d'armes, dans le transport des subsistances, en un mot dans tous les services accessoires de ravitaillement de toute sorte, le Comité de Salut public avait su éviter l'écueil des nombreuses dispenses si désastreuses pour le rendement des effectifs ; mais, une fois ceux-ci assurés, il avait prélevé sur eux ce qui était strictement indispensable pour faire fonctionner des services qui ne pouvaient être assurés du jour au lendemain par des non spécialistes.

Cette idée du Comité de Salut public est, d'ailleurs, très nettement indiquée dans la lettre suivante :



Digitized by Google

29 germinal (18 avril).

*Liébert à Durutte, adjudant-général à Bergues.*

En réponse à ta lettre du 26 courant, Citoyen, je te renvoie ci-inclus cette lettre à laquelle j'ai ajouté ce qui y avait été oublié dans l'ordre pour le rendre intelligible. Je vais d'ailleurs te l'éclaircir par une explication courte. L'intention du Représentant du peuple près l'armée du Nord a été, en prenant cet arrêté : 1° que tous les citoyens de première réquisition soient incorporés dans des bataillons ; 2° que ceux de ces citoyens qui avaient des métiers utiles à la République pussent, au moyen d'une permission légale, travailler de leur état chez les différents chefs d'ateliers en réquisition pour le service des armées. En conséquence l'arrêté des Représentants ordonnant à tout citoyen de première réquisition, d'avoir à rejoindre leurs bataillons respectifs, ne concerne point les ouvriers incorporés et travaillant dans les divers ateliers ou magasins de la République.

**En dehors des services nationaux, certaines grandes administrations semblent avoir eu l'autorisation, des Représentants du peuple, de conserver provisoirement, pour cause d'utilité publique, les employés tombant sous le coup de la loi du 23 août 1793. Tel fut le cas de l'administration des salines de Château-Salins, dont la licence fut révoquée sur la dénonciation du Comité de surveillance révolutionnaire de Dieuze.**

Morfontaine, le 20 floréal (9 mai).

*Au Comité de surveillance révolutionnaire de la commune de Dieuze.*

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui, Citoyens, votre lettre du 7 floréal. J'avais déjà accordé aux administrations des Salines de Salins-Libre, vingt jeunes gens de la première réquisition employés dans leurs administrations, d'après l'exposé qu'ils m'ont fait qu'il leur était impossible de les remplacer. Je vois par votre lettre qu'ils m'ont trompé et je révoque, par celle dont vous trouverez ci-joint copie, la permission que je leur avais donnée. Vous voudrez bien veiller à ce que ceux de ces jeunes gens qui résident dans votre commune aient à partir sur-le-champ pour se rendre à Metz.

Digitized by Google

Morfontaine, le 20 floréal (9 mai).

*Aux administrateurs des Salines de la République, à Salins-Libre.*

Je suis informé, Citoyens, que vous m'avez induit en erreur dans l'exposé que vous m'avez fait pour conserver les jeunes gens de la p emière réquisition, employés dans votre administration; ces jeunes gens ne sont pas nécessaires comme vous l'avez prétendu. Si j'en crois des rapports qui m'ont été faits, ce sont des protégés qu'on veut excepter de la réquisition; ils seraient facilement remplacés par des pères de famille qui trouveraient dans le prix de leur travail de quoi faire subsister leurs femmes et leurs enfants. Je vous préviens, en conséquence, que j'ai révoqué la permission que je vous avais accordée pour les conserver. Vous les ferez partir sur-le-champ pour Metz où l'agent supérieur leur assignera une destination, sous peine d'être punis comme émigrés.

Morfontaine, le 20 floréal (9 mai).

*Au Comité du Salut public*

On n'aura pas à me reprocher, Citoyens collègues, d'avoir paralysé l'exécution de la loi qui appelle à l'armée tous les citoyens de la première réquisition; cependant sur une demande des administrateurs des Salines de la République à Salins-Libre, et d'après la copie d'une lettre que vous avez dû écrire le 30 août dernier (V. S.) au ministre des contributions publiques, je leur ai permis de conserver vingt jeunes gens qu'ils m'ont présentés comme nécessaires à leur administration. Une lettre que je reçois de la commune de Dieuze, et que vous trouverez ci-jointe, m'apprend que j'ai été trompé; je révoque en conséquence la permission que j'avais donnée, en leur ordonnant de faire partir sur-le-champ ces vingt citoyens. Je crois devoir vous prévenir de cette disposition, sachant qu'ils se proposent de recourir au Comité de Salut public, pour que vous ne soyez pas trompés vous-mêmes.

Il fallait du reste, satisfaire non seulement aux exigences des services de terre, mais encore de ceux de la marine. Celle-ci réclamait des ouvriers pour accélérer la construction de ses vaisseaux, et des matelots pour les monter.

Au premier desideratum, répondit la circulaire suivante :

Digitized by Google

9 ventôse (27 février).

*L'adjoint au ministre de la guerre Jourdeuil, aux Conseils d'administration des bataillons de volontaires.*

Vous avez dû recevoir il y a déjà quelque temps, Citoyens, des exemplaires de la loi du 14 nivôse, contenant des mesures pour accélérer la construction des bâtiments de guerre au port de la Montagne (1), et dans les ports de la Méditerranée.

Le Ministre me charge de vous rappeler à ces dispositions.

En conséquence il vous engage d'envoyer à son collègue du département de la marine, la liste de tous les militaires qui se trouvent faire partie de la première réquisition, et peuvent être employés aux constructions et travaux de la marine.

Vous concevez la nécessité qu'il y a que vous adressiez, sans délai, ces listes pour mettre le Ministre de la marine à même de les faire imprimer, et indiquer aux citoyens qui y seront compris les arsenaux et ports où ils seront employés.

Salut et fraternité. JOURDEUIL.

**Cette circulaire était complétée par l'arrêté du 12 qui pourvoyait à la garnison des vaisseaux.**

---

(1) *Gougelot, au commandant Plaideux.*

6 germinal (26 mars).

Tu voudras bien, Citoyen, donner des ordres pour le départ très prompt de vingt volontaires du 22e régiment d'infanterie, cantonné à Rexpoede, près Bergues.....

*Au commandant Jourdeuil, adjoint au Ministre*

24 germinal (13 avril).

Le général en chef vient de réitérer à l'ordre général de l'armée la loi du 14 nivôse, qui met en réquisition tous les ouvriers de la première réquisition propres à la construction et aux travaux de la marine. Le général enjoint à tous les chefs de corps, sous leur responsabilité personnelle, de se conformer à cette loi, et d'envoyer au Ministre, dans le plus court délai, la liste des citoyens requis et congédiés, qui auront reçu l'ordre de se rendre au port de la Montagne. Il ne négligera rien pour faire triompher la liberté et affermir la République.

THARREAU.

Digitized by Google

*Ordre de l'armée du 23 au 24 ventôse (12-13 mars). — Extrait des registres du Comité de Salut public, du 12 ventôse (2 mars).*

Le Comité de Salut public arrête que le Conseil exécutif donnera des ordres pour que les volontaires de la première réquisition, qui préféreraient le service de la marine à celui de terre, soient mis sans délai à la disposition du Ministre de la marine, pour être employés sur les vaisseaux de guerre de la République.

En conséquence..... tous les généraux de division et commandants temporaires enjoindront aux chefs de corps qui sont sous leurs ordres de leur remettre, sans délai, des états particuliers des volontaires de la première réquisition qui désireront être employés sur les vaisseaux de guerre de la République, et adresseront lesdits états au général chef de l'état-major général, afin d'en faire un état général d'après la demande du Ministre.

15 germinal (4 avril).

*Gougelot, au commandant Pigeon, agent de la marine.*

Je te préviens que, conformément à une lettre que j'ai reçue du Ministre de la guerre, je viens de mettre à ta disposition 5 sergents, 20 caporaux et 125 volontaires, pris dans divers bataillons et destinés à servir de garnison à bord des bâtiments de guerre ou stationnaires armés en ce port. Je t'enverrai demain le tableau, et j'ai engagé les chefs de ces corps à aller prendre tes instructions.

*Le même au général Leclaire, à Saint-Omer.*

En conformité, Général, d'une lettre de l'adjoint du ministre, qui ordonne de mettre à la disposition de l'employé civil de la marine à Boulogne, 38 volontaires, savoir : 1 sergent, 5 caporaux et 32 fusiliers pour servir de garnison à bord des bâtiments de guerre ou stationnaires armés dans ce port, plus, à la disposition de l'employé civil de la marine à Calais, pour le même service, un détachement composé de 1 sergent, 2 caporaux et 16 fusilliers ; tu voudras bien ordonner au commandant du demi-bataillon du 1er des Bouches-du-Rhône, à Boulogne, d'avoir à faire fournir de suite le détachement ci-dessus détaillé, ainsi qu'à celui commandant l'autre demi-bataillon du même corps à Calais. Tu voudras bien me donner avis de l'exécution de cet ordre.

Pour remédier à la pénurie des matelots, le Comité de Salut public dut employer la solution à laquelle eut plus tard recours Napoléon dans sa lutte contre l'Angleterre et dans son désir d'armer le plus de vaisseaux

Digitized by Google

pour la combattre : les matelots manquaient ; on y suppléa par des soldats qu'on exerça à la navigation.

*Ordre du 13 au 14 ventôse (3 au 4 mars). — Extait des registres du Comité de Salut pub'ic, du 9 ventôse (27 février).*

« Le Comité de Salut public arrête que, sur chaque bateau pêcheur de la Manche, depuis le cap Fréhel jusqu'à Dunelibre, il sera embarqué un volontaire national.

Le même volontaire national ne pourra être employé plus d'une fois dans le cours d'une décade sur un même bateau.

Les bateaux pêcheurs ne pourront, sous aucun prétexte, s'éloigner à plus de deux lieues au large, conformément aux dispositions précédemment ordonnées.

Les commandants en chef sont chargés, sous leur responsabilité, de l'exécution du présent arrêté dans leurs arrondissements respectifs.

Les Ministres de la guerre et de la marine donneront en conséquence, sans délai, les ordres à chacun en ce qui le concerne. »

Le général en chef ordonne aux généraux de division et commandants des places, situées depuis Dunelibre jusqu'au cap Fréhel, de tenir la main à la prompte exécution du présent arrêté (1).

L'arrêté du 9 fut lui-même complété par celui du 25 qui en doubla l'effet.

4 germinal (24 mars).

*Gougelot à Pichegru.*

J'ai reçu Général, ta lettre et l'article du Comité de Salut public du 25 ventôse, qui ordonne que deux volontaires nationaux (1) seront embarqués à bord de chaque bateau pêcheur, au lieu d'un seul. Il a été exécuté dès ce matin dans ce port.

L'exécution de l'arrêté du Comité de Salut public ne se passa pas sans incident. Dans certains cas les volon-

---

(1) *Gougelot au citoyen Joly, chef du 1er bataillon du Finistère.*

6 floréal (25 avril).

Tu voudras bien commander deux volontaires que tu mettras à la disposition de la marine, pour monter demain 7, le bateau *Mr Louis-Jean Fontaine.* Ils doivent partir avec armes et bagages. Tu auras soin de faire la visite de leurs sacs avant que de partir et de veiller à ce qu'ils ne manquent de rien, et surtout de les envoyer de bonne heure au commandant Morel, lieutenant de port.

Digitized by Google

taires voulurent passer à la marine sans même attendre l'ordre de leurs chefs.

5 germinal (25 mars).

*Gougelot au citoyen Pigeon, agent de la marine, chef des armements du port.*

Dix-neuf volontaires de nouvelle réquisition, incorporés depuis quelques jours dans le 22e régiment d'infanterie, désirant entrer dans la marine, se sont avisés de quitter leurs corps sans permission et sont venus en cette ville. Cette démarche, faite sans doute par étourderie et par ignorance, quoique excusable, ne permettait pas de les laisser en liberté. En conséquence je les ai fait conduire à la maison d'arrêt. Si, comme moi, tu penses que, conformément à la loi, leur désir peut être suivi, envoie-moi sur-le-champ une réquisition en vertu de laquelle je leur ferai délivrer un congé de leur corps, et je les mettrai à ta disposition. J'attends ta réponse et suis avec fraternité,

6 germinal (26 mars).

*Le même, au Commandant du 22e d'infanterie.*

J'ai fait arrêter, Citoyen, 20 volontaires nouvellement incorporés dans ton bataillon, et qui, sous prétexte de vouloir entrer dans la marine, ont abandonné leur drapeau et sont venus sans permission en cette ville. Je te les renvoie, car, quoique la marine ait besoin de sujets, l'ordre et la discipline ne doivent pas être compromis en s'en procurant.

Je m'étais d'abord adressé au Chef des armements du port pour obtenir une réquisition que je t'aurais envoyée, à l'effet que tu donnasses des congés ; mais il m'a répondu qu'en vertu de la loi du 21 septembre, art. 6 (1), ils avaient droit effectivement d'opter pour le service de la marine, mais qu'il fallait qu'ils s'adressassent à toi. Je t'engage à faire droit sur-le-champ au vœu qu'ils paraissent avoir émis, car la loi est précise à cet égard et les ordres du Ministre tendent à multiplier le plus possible les novices de la marine.

Dans d'autres cas, les volontaires, après avoir demandé

(1) « Le Ministre de la marine est autorisé à prendre, pour compléter le nombre de novices dont les ports ont le plus grand besoin pour les armements, ceux des jeunes gens de 18 à 25 ans actuellement en réquisition, qui préféreront le service des vaisseaux de la République à celui des armées de terre. »

Digitized by Google

**à passer dans la marine se récusaient et trouvaient des remplaçants.**

17 floréal (6 mai).

*A la Commission de l'organisation et du mouvement des armées de terre, à Paris.*

Le Comité de Salut public, Citoyens, a arrêté, le 12 ventôse dernier (1), que le Conseil exécutif serait chargé de donner des ordres pour que les volontaires de la première réquisition, qui préféreraient le service de la marine à celui de la terre, soient mis à la disposition du Ministre de la marine pour être employés sur les vaisseaux de la République; en vertu de cet arrêté et des ordres du Conseil exécutif, il a été mis à l'ordre de l'armée que les volontaires qui préféreraient ce service, se feraient inscrire chez leur capitaine, que les commandants des corps en feraient passer l'état au général de la division, que celui-ci en adresserait l'état de sa division à l'état-major de l'armée et que le chef en enverrait l'état général au Ministre de la guerre, afin qu'il soit donné des ordres à ces hommes pour passer dans les différents ports. Le délai a été fixé, et les états généraux ont été alors adressés au Ministre. A présent il arrive que des volontaires qui se sont fait enregistrer, changent de désir et d'idée à cet égard, comme il arrive que d'autres se présentent encore pour le service de la marine. Je demande donc à la commission :

1° Si on peut permettre aux premiers de rester dans leurs corps;

2° Si on peut permettre aux seconds de s'enregistrer pour servir dans la marine.

Je demande, en outre, si les corps doivent et peuvent mettre à exécutions des réquisitions qui sont faites par des employés dans les différents ports, ou si les volontaires enregistrés ne doivent partir que d'après les ordres précis et directs de la 9e ou 10e commission, qui leur assignerait le port où ils doivent se rendre.

LIÉBERT.

**D'autres difficultés provenaient encore de ce que les volontaires, employés aux travaux de fortification, s'empressaient de les quitter sous prétexte de passer dans la marine.**

25 floréal (14 mai).

*Le général Gougelot au général Michaud.*

Le Chef des classes de la marine de cette ville met en réquisition les hommes destinés aux différents travaux de cette place, et singuliè-

(1) Aulard. Tome XI, page 496.

Digitized by Google

rement ceux qui composent les 9e et 10e bataillons de sapeurs. Je suis persuadé que plus d'un tiers, qui n'a d'autre disposition au service de la mer qu'un grand dégoût pour les ouvrages auxquels ils sont destinés sur terre, s'est déjà fait inscrire Je t'observe cependant que, jusqu'à présent, je n'ai pas voulu qu'on délivrât aucun congé; mais ce refus de ma part n'a pas arrêté les réquisitions: elles arrivent continuellement jusqu'au nombre de 50 à la fois. Le Comité de surveillance s'en mêle, et il prétend que la loi n'excepte aucun individu de l'âge de 18 à 25 ans du service de la marine, et que l'on ne peut s'opposer à son exécution. Nous sommes d'accord sur cet article, mais je lui ai observé que, si on n'y mettait ordre, bientôt les bataillons nouvellement formés seraient détruits, les travaux du port et des fortifications abandonnés. Je n'ai plus d'autres ressources que de m'adresser à toi. Donne-moi tes ordres à cet égard. Duclos (l'ingénieur en chef) va, je crois, en écrire au Représentant du peuple Florent Guiot. Je l'y ai du moins engagé. J'attends ta réponse avec impatience.....

. . . . . .

**La même opération pouvait du reste, si l'on n'y mettait bon ordre, désorganiser les corps dans lesquels venaient d'être incorporés les réquisitionnaires. C'est ce qui fut arrivé pour le 27e bataillon des volontaires nationaux, si Liébert ne s'y était opposé.**

6 messidor (24 juin).

*Liébert au général en chef Pichegru.*

. . . . . .

Les volontaires de première réquisition du département du Calvados, incorporés dans le 27e bataillon de volontaires nationaux, ont probablement fait une pétition à la Commission pour passer au service de la marine, car la Commission vient de donner ordre de les y envoyer. Il sont au nombre de 38. Je n'ai pas cru devoir désorganiser ainsi les bataillons sans préalablement t'en rendre compte, ainsi qu'au Représentant du peuple. Richard m'a dit qu'il allait prendre un arrêté à ce sujet et qu'il en écrirait au Comité de Salut public ; en attendant je les laisse à leurs bataillons.....

**Enfin, comme il arrive souvent, les instructions ministérielles ne furent pas absolument comprises et nécessitèrent des demandes d'explication.**

Digitized by Google

23 germinal (12 avril).

*Liébert au citoyen Jourdeuil, adjoint du Ministre de la guerre.*

Conformément à l'arrêté du Comité de Salut public du 12 ventôse, j'ai adressé au Ministre de la guerre l'état des soldats de la première réquisition des différents corps de l'armée du Nord, qui se sont proposés pour servir dans la marine; par cet arrêté ainsi que par ta lettre du 18 du même mois, il n'est pas désigné qu'ils doivent être charpentiers, calfats, perceurs, voiliers, etc. J'ignore le nombre des ouvriers de ces différents métiers qui pourraient se trouver dans ceux inscrits. Mais il a été fait un état particulier de scieurs de long qui se trouvent aussi dans les différents corps d'infanterie de l'armée; et sur le nombre porté, il en a été envoyé cent à Saint-Omer, à la disposition du Directeur des fortifications.

Ta lettre du 21 germinal paraîtrait contrarier celle du 18 ventôse, en ce qu'il ne faudrait faire partir que les hommes susceptibles des métiers ci-devant dits. Tu voudras bien me donner une instruction ultérieure à laquelle je me conformerai sans délai.

**Toutes ces difficultés paraissent s'être enfin aplanies, et la mesure du Comité de Salut public avoir atteint son but. C'est ce qui semble du moins résulter de l'ordre d'exécution de Liébert à l'aile gauche de l'armée du Nord et du compte rendu de Charbonnié à l'armée des Ardennes.**

*Circulaire datée du quartier général de Lille, le 19 floréal (8 mai). — Le général de division chef de l'état-major de l'armée du Nord, aux chefs des corps composant l'armée du Nord.*

En vertu d'une lettre du 19 floréal de la commission de l'organisation et du mouvement des armées de terre et de mer, qui enjoint de congédier et d'envoyer sans délai les volontaires de la première réquisition, qui se sont fait inscrire pour le service de la marine dans les ports ou quartiers de classe les plus près des lieux où résident les corps.

Il est en conséquence ordonné au commandant du.....de congédier et faire partir aussitôt le présent reçu, tous les volontaires de la première réquisition qui se sont fait inscrire pour servir dans la marine et qui se trouvent encore dans ce corps.

Il leur sera donné une route par le commissaire des guerres, pour se diriger et se rendre directement à l'un des ports ou quartiers de classe ci-après désignés et le plus voisin de ce bataillon. Savoir :

Digitized by Google

Dunkerque, Gravelines, département du Nord.

Calais, Boulogne, département du Pas-de-Calais.

Saint-Valery-sur-Somme, Abbeville, département de la Somme.

L'étape et le logement seront fournis à ces volontaires, dans les lieux de passage et d'étape jusqu'à leur destination. Aussitôt leur arrivée, ils se présenteront aux officiers civils de la marine, préposés dans les quartiers de classe indiqués ci-dessus, pour être enregistrés et compris dans la levée actuelle des marins.

Mais pour que ces volontaires marchent en bon ordre, police et discipline, ils seront conduits par un ancien sous-officier du corps, ou deux, suivant le nombre, jusqu'à leur destination où ils seront remis entre les mains des agents de la marine, qui donneront au sous-officier principal conducteur un reçu de tous ces volontaires, qui devront être portés nominativement sur un état certifié par le Conseil d'administration.

Cet état, auquel sera joint l'ordre de route, devra comprendre les noms, prénoms et lieux de naissance, district, département et le grade dans le corps.

Les sous-officiers conducteurs rejoindront par étape leur drapeau, aussitôt qu'ils auront conduit lesdits volontaires et que les agents de la marine leur en auront donné le reçu.

Dans le cas cependant où il n'y aurait que dix volontaires de la première réquisition, qui se seraient enregistrés pour le service de la marine, ou qui n'auraient point été déjà requis pour ce service, ces volontaires ne seront point conduits par un sous-officier, le plus ancien d'entre eux en sera chargé, ainsi que de la route et de l'état à remettre aux agents de la marine, auxquels le commandant du bataillon écrira pour demander le reçu dont il s'agit.

Copie collationnée du reçu sera envoyée par le commandant du bataillon, au chef de l'état-major de l'armée aussitôt qu'il lui sera remis ou parvenu.

Ce commandant, dans l'ordre qu'il donnera, aura néanmoins attention de ne point diriger les jeunes volontaires, qui auront préféré le service de la marine, dans les ports ou quartiers où ils seraient nés et qu'ils habitaient avant la réquisition.

On lui recommande d'ailleurs la prompte exécution du présent ordre, en le prévenant qu'il serait personnellement responsable du moindre retard qu'il éprouverait.

Il en accusera la réception, en annoncera l'exécution et renverra en même temps au chef de l'état-major de l'armée copie de l'état nominatif des volontaires qui seront mis à la disposition des agents de la marine ; cette copie d'état devra être aussi certifiée par le conseil d'administration du corps.

Digitized by Google

On n'oubliera pas au surplus d'y indiquer le port ou quartier de classe où ces volontaires auront ordre de se rendre.

S'il ne se trouvait dans ce bataillon aucun volontaire de la première réquisition, enrôlé pour le service de la marine, le commandant et le conseil d'administration de ce bataillon déclareront qu'il n'en existe aucun, en accusant la réception du présent ordre.

Salut et fraternité.

LIÉBERT.

Le détachement des réquisitionnaires à la marine avait été l'objet des mêmes mesures à l'armée des Ardennes qu'à celle du Nord.

27 floréal (16 mai).

*Le général Charbonnié à la Commission de l'organisation et du mouvement des armées.*

Le Général en chef a reçu votre lettre avec la répartition des quartiers des classes ou postes vers lesquels on doit diriger les jeunes réquisitionnaires, qui se sont fait inscrire pour le service de la marine. Il l'a fait mettre à l'ordre de l'armée et en a recommandé expressément l'exécution en leur indiquant le mode.

Mais ce n'était pas tout que d'assurer la levée des réquisitionnaires et de les grouper en bataillons ou compagnies par district. Il fallait décider de leur emploi. Marcheraient-ils en première ligne ou resteraient-ils à la garde du territoire ? Ce fut cette solution qu'admit le Comité de Salut public dans son arrêté du 20 septembre (1) que Barère vint expliquer à la tribune le 27 :

---

(1) *Arrêté du 20 septembre 1793.*

« Le Comité de Salut public, délibérant sur l'emploi de la première réquisition ordonnée par le décret du 23 août dernier, arrête que toutes les garnisons des différentes places seront réunies sans délai aux armées, chacune dans sa division, et que les nouvelles levées de la première réquisition remplaceront ces garnisons..... »

L'article 1er du décret du 27 septembre, porta en effet que les citoyens de la première réquisition iront incessamment remplacer les trois quarts des garnisons.

Digitized by Google

« Le nombre des jeunes gens en réquisition, dans la ville de Paris, se porte à 26,000 ; plusieurs sections ont déjà caserné ceux de leur arrondissement (1) ; mais il importe, à Paris, et pour l'instruction de ces jeunes gens, qu'ils soient tous casernés dans les villes frontières et remplacent les 3/4 de la garnison de ces villes. Cette mesure renforcera nos armées et assurera la fin de cette campagne. » Le décret du 27 septembre ne fut que la traduction de cette idée qui avait pour but de rendre mobiles pour la guerre de campagne, les bataillons aguerris qui étaient immobilisés par les places et à les remplacer par des bataillons de réquisition.

Ces troupes semblaient d'ailleurs, avant cette date, être destinées au service des places, car Jean-Bon-Saint-André avait, au nom du Comité de Salut public, fait décréter, dès le 14 septembre, que « les officiers des troupes qui se lèvent en vertu de la loi du 23 août dernier, sont dispensés d'acheter des chevaux et de former des équipages de guerre, et qu'en conséquence il n'y a pas lieu à ce que ces officiers reçoivent la gratification de campagne. »

Mais cette organisation des réquisitionnaires en troupes de garnison ne devait pas être la dernière. Le 2 frimaire an II, le représentant du peuple Cochon vint, au nom du Comité de Salut public, faire l'historique de cette formation et en déduire une plus rationnelle :

« A l'époque du mois d'août dernier, l'évacuation du camp de Famars, la reddition de Mayence, de Condé et de Valenciennes avaient fait naître les espérances des féroces ennemis de notre liberté..... Déjà, les tyrans coalisés contre nous..... se flattaient de partager les dé-

(1) Décret du 25e jour du 1er mois de l'an II. « Les matelas, draps et couvertures, qui se trouvent dans les maisons des émigrés, seront employés pour le casernement des citoyens de la première réquisition..... »

Digitized by Google

pouilles de la France..... Pénétrée d'indignation..... la nation française s'est levée en masse.....

« .... Vous avez sagement pensé qu'il fallait donner un régulateur à ce grand et sublime mouvement..... C'est en conséquence que vous avez rendu la loi du 23 août dernier, qui met tous les Français en réquisition permanente ; l'effet de cette loi a passé vos espérances, et, en montrant les immenses ressources de la France, a annoncé aux tyrans étonnés qu'une nation qui a su conquérir sa liberté et a de si grands moyens pour la conserver, ne peut être subjuguée.

« A cette époque, les circonstances exigeant que les citoyens de la première réquisition allassent remplacer les garnisons des différentes places de la République, qui devaient se réunir aux armées de leurs divisions, vous avez dû autoriser les citoyens à se former momentanément en bataillons ; mais cette formation n'a dû être qu'instantanée, et seulement pour le besoin du moment. L'intérêt de la République exige aujourd'hui la suppression de ces nouveaux bataillons et leur incorporation dans les anciens cadres. C'est ce que je suis chargé de vous présenter aujourd'hui, au nom des Comités de Salut public et de la Guerre.

« Ils ont pensé qu'il serait absurde de conserver une foule de nouveaux bataillons sans instruction et sans expérience ; tandis qu'un grand nombre de corps anciens, qui ont fait toute la guerre, se trouvent, par l'effet des fatigues de la campagne et par les pertes qu'ils ont éprouvées, beaucoup au-dessous du complet, et peut-être hors d'état de soutenir une nouvelle campagne.

« Outre la dépense énorme qui résulte, pour le Trésor public, de la formation de tant d'états-majors et de l'existence de plus de 260,000 officiers et sous-officiers actuellement à la solde de la République, il est bien évident que, quel que soit le zèle des citoyens de la nouvelle levée, ils ne pourraient jamais servir si utilement

Digitized by Google

la Patrie dans les corps entièrement neufs, que lorsqu'ils seront incorporés dans les corps anciens, déjà formés à la tactique, où ils auront bien plus de moyens d'instruction et où d'ailleurs, dans les manœuvres et les mouvements, ils suivront l'impulsion qui leur sera donnée par les militaires expérimentés qui composent ces corps.

« Peut-être cette suppression excitera quelques réclamations ; peut-être les citoyens nommés officiers dans ces nouveaux bataillons croiront avoir à se plaindre. Vos comités augurent trop bien du patriotisme de tous les Français pour en craindre quelque fâcheux résultat, et ils ne doutent pas que ces citoyens fassent le sacrifice, à la Patrie, de toutes les petites prétentions d'amour-propre et d'intérêt particulier.

« Mais vos Comités ont su prévoir ces réclamations et vous proposeront des mesures répressives pour empêcher que des malveillants ne se servent de ce prétexte pour exciter des troubles.

« Vos Comités vous présenteront encore une autre mesure qu'ils croient essentielle : c'est l'augmentation de la force des bataillons d'infanterie. Ces bataillons sont aujourd'hui de 777 hommes et ils vous proposent de les porter à 1067. L'expérience de tous les temps a appris que les corps nombreux se soutiennent beaucoup mieux ; ils forment une masse plus solide et ont plus de consistance dans la ligne ; enfin, un corps s'intéresse beaucoup plus à la conservation d'une de ses parties qu'il ne fait à celle d'un autre corps.

« Enfin, vos Comités ont pensé qu'il était indispensable de prononcer une peine contre les citoyens qui, dans les dangers de la Patrie, seraient sourds à sa voix et assez lâches pour refuser de voler à sa défense.

« Ils vous proposent, en conséquence, de déclarer que les citoyens, compris dans la première réquisition, qui se seraient cachés pour s'y soustraire, seront réputés émi-

Digitized by Google

grés s'ils ne se présentent pas dans la décade qui suivra la publication du présent décret.

« Cette mesure, peut-être, paraîtra sévère à quelques personnes ; mais dans la crise révolutionnaire que traverse la France, les moyens ordinaires ne peuvent suffire ; ceux-là, d'ailleurs, ne doivent-ils pas être mis réellement dans la classe des émigrés qui abandonnent lâchement la Patrie au moment du danger, et qui se cachent honteusement lorsqu'elle a besoin de leur secours ? Peuvent-ils espérer de partager les avantages de la société lorsqu'ils se refusent à en supporter les charges ?

« En conséquence, vos Comités m'ont chargé de vous proposer le projet de décret suivant. » Ce décret fut adopté sous la date du 2 frimaire.

Pour le motiver, la Convention invoqua surtout cette raison, « qu'avant de former de nouveaux bataillons il importe essentiellement, à l'intérêt de la République et au succès de ses armes, que les anciens cadres de troupe qui ont fait la guerre soient portés au complet et à une force telle qu'elle puisse leur donner une consistance convenable et les mettre en état d'opposer une masse solide aux efforts de l'ennemi. »

Aux termes de ce décret, les citoyens levés en vertu de la loi du 23 août devaient être incorporés, au 10 nivôse au plus tard, dans les cadres existants pour les porter à un complet encore supérieur à celui qu'avait fixé la loi du 12 août pour les demi-brigades, dont il sera parlé plus loin. Pour accélérer cette opération, le ministère nommerait, dans chaque armée, un agent supérieur, qui se concerterait avec les Représentants du peuple (1) et être assisté d'un nombre variable d'agents

(1) L'article I du décret du 23 pluviôse prescrit en outre que « les Représentants du peuple, chargés de l'embrigadement de l'infanterie dans chaque armée, veilleront à l'exécution de la loi du 2 frimaire, relative à l'incorporation des citoyens de la première réquisition. »

Digitized by Google

subalternes. L'incorporation devait se faire d'abord dans les bataillons déjà embrigadés, puis dans les autres, par ordre de numéros, en commençant toujours par les plus anciens dans chaque armée. Une fois les cadres antérieurs au 1er mars (1) complétés, l'excédent, s'il y en avait un, devait être employé suivant des ordres ultérieurs de la Convention. Enfin aucun nouveau corps ne devait être formé, avec les réquisitionnaires, sans une autorisation expresse de la Convention nationale, et, tous ceux qui avaient été formés devaient être supprimés (2). La dislocation des bataillons de réquisition et leur fusion dans les anciens cadres, rendaient disponibles soit les officiers, sous-officiers et soldats qui auraient quitté les corps auxquels ils étaient attachés, soit ceux qui étaient nés avec la nouvelle levée ; les premiers devaient rentrer dans leurs anciens corps (3), les autres étaient « incor-

---

(1) Cette date du 1er mars est citée dans l'article VIII de la section 1re du titre I, de la loi du 21 février 1793, sur l'organisation. En décidant en principe l'amalgame mais en l'ajournant, cette loi prescrivait au Ministre de lui présenter au 1er mars le tableau de cette opération. Donc la Convention avait d'abord envisagé toutes les formations antérieures à cette date ; un travail les concernant avait été préparé ; il était donc rationnel de faire d'abord compléter les manquants indiqués par ce tableau avant de passer à d'autres.

D'ailleurs la prescription du décret du 10 mars, qui défendait toute nouvelle création avant le complément des corps existants, prescriptions qui ne paraissent pas avoir été suivies, ne laissait plus à compléter comme cadres postérieurs, au 1er mars, que des bataillons formés exceptionnellement comme celui de la Moselle, de Milon et de Gazin ou celui des chasseurs du Mont Cassel, dont Vandamme donne la composition.

(2) Autrement dit, il n'y avait plus de bataillons de réquisitionnaires.

(3) On peut citer comme application de cette règle générale le cas suivant :

Longwy, 21 germinal (10 avril).

Le Représentant du peuple,

Sur les certificats qui lui ont été présentés par le citoyen Bizet, capitaine au 9e bataillon de Seine-et-Oise, qui constatent que se trouvant à



Digitized by Google

porés comme les autres citoyens dans les anciens cadres sans égard aux grades qu'ils avaient occupé provisoirement. »

Il fallait encore tenir compte du remplacement provisoire des cadres faits prisonniers et de leur rentrée éventuelle. Ce fut l'objet de l'arrêté de Vidalin et Bollet, daté du 15 pluviôse.

*Ordre du 19 au 20 pluviose (7 au 8 février).*

Nous, Représentants du peuple près l'armée du Nord, chargés du complettement (*sic*) de la cavalerie et de la surveillance de l'incorporation dans les anciens bataillons de nouvelle levée ; informés par différents agents secondaires que plusieurs régiments et bataillons d'ancienne levée ont un grand nombre d'officiers et sous-officiers faits prisonniers, et que l'on ne peut remplacer ; attendu que ces officiers et sous-officiers sont dans le cas de reprendre leurs places lorsqu'ils seront échangés, et que cependant le petit nombre d'officiers et sous-officiers où sont réduits plusieurs corps, ne peuvent suffire pour l'instruction des citoyens de nouvelle levée, qui sont incorporés dans ces corps auxquels il est essentiel de pourvoir provisoirement à leurs remplacements. En conséquence arrêtons les dispositions suivantes :

Art. I. — Les Conseils d'administration des régiments et bataillons d'ancienne levée, qui ont des officiers et sous-officiers prisonniers de guerre, les feront remplacer provisoirement par les sous-officiers les plus anciens de grade et les volontaires les plus anciens des compagnies dans la forme prescrite par la loi.

Art. II. — Les citoyens qui remplaceront provisoirement les officiers et sous-officiers prisonniers de guerre, jouiront des appointements qui sont attachés au grade dont ils rempliront les fonctions, sans cependant qu'ils puissent exiger la gratification de campagne.

Art. III. — Les officiers et sous-officiers prisonniers de guerre, lorsqu'ils seront échangés, reprendront leurs rangs dans les bataillons

---

Paris pour les affaires du bataillon, il reçut des ordres du Ministre de la guerre pour conduire des recrues à l'armée, et qu'ensuite il a été requis d'entrer comme instructeur dans le bataillon de réquisition de Corbeil, et qu'il y est resté jusqu'au moment de l'incorporation, arrête que, conformément à la loi du 2 frimaire dernier, le citoyen Bizet rentrera à son bataillon et y reprendra la première place vacante du grade qu'il occupait avant son départ du bataillon.

Digitized by Google

et compagnies, et ceux qui les remplaceront provisoirement, reprendront alors leurs anciens grades et seront choisis de préférence pour remplir les places qui viendront à vaquer.

Art. IV. — Ce remplacement se fera sans qu'il puisse préjudicier à l'élection (1) qui doit être faite des sous-officiers ordonnés par la loi du 2 frimaire, concernant l'incorporation des citoyens de nouvelle levée.

Art. V. — Cet arrêté sera adressé sur-le-champ au général en chef de l'armée du Nord, pour le faire exécuter dans toutes les divisions de l'armée, et à l'Agent supérieur chargé de l'incorporation, pour le faire passer aux agents secondaires pour en surveiller l'exécution et en rendre compte.

Fait à Douay, le 15 pluviôse, an 2e de la République une et indivisible.

VIDALIN et BOLLET.

Les mesures de répression édictées par les articles XVII et XVIII de la loi du 2 frimaire, contre les opposants ou les réfractaires, qu'elle traitait en suspects ou en émigrés, ne furent sans doute pas suffisantes pour assurer l'exécution, sans difficultés, du décret du 2 frimaire; car Gossuin fit encore voter, le 1er nivôse, que « tout militaire qui se permettrait des propos tendant à exciter du trouble et à empêcher l'exécution de la loi du 2 frimaire, relative à l'incorporation des citoyens de la première réquisition dans les anciens cadres, serait traduit devant le tribunal criminel militaire de son arrondissement, s'il est dans les camps, cantonnements ou garnisons occupées par l'armée; ou devant le tribunal criminel du département, s'il est dans l'intérieur de la République, pour y être jugé comme

(1) Article XVI de la loi du 2 frimaire. « Les citoyens de nouvelle levée qui seront incorporés dans les anciens cadres participeront à l'élection des sous-officiers d'augmentation accordés à chaque compagnie par l'effet de l'article II du présent décret; en conséquence, il ne pourra être procédé à la nomination desdits sous-officiers d'augmentation qu'après que les bataillons auront été portés au complet, en exécution de la présente loi. »

Digitized by Google

conspirateur et, comme tel, puni de mort, si les propos sont suivis de troubles dans le corps où il était employé, et s'ils ont mis obstacle à la prompte exécution de la loi. »

La Convention avait hâte en effet, de substituer à toutes ces troupes sans cohésion une armée uniforme, basée sur les principes de l'embrigadement. Elle avait non seulement nommé des agents supérieurs (1) pour surveiller et activer l'opération, mais encore elle escomptait la différence existant entre les bataillons de la réquisition : les uns complets, armés et équipés, constituaient déjà une force militaire d'une certaine valeur, tandis que d'autres, à peine organisés n'étaient qu'une foule sans cohésion. Dans certaines communes même, la réquisition n'était pas commencée au 9 ventôse (2). Aussi était-il

---

(1) *Le général Charbonnié au citoyen Regnault, président du comité révolutionnaire de la Meuse.*

19 pluviose (7 février).

..... La Convention a décrété qu'il y aurait un agent supérieur du pouvoir exécutif, spécialement chargé de l'incorporation de la réquisition. Adresse-toi au citoyen Poulet, agent supérieur à Rethel.....

. . . . . .

(2) *Gillet au citoyen Poulet, agent supérieur du Conseil exécutif à l'armée des Ardennes.*

Sedan, le 9 ventôse (27 février).

Citoyen,

J'ai appris dans la tournée que je viens de faire que la loi du 23 août dernier (vieux style), qui appelle les citoyens de 18 à 25 ans à la défense de la Patrie, n'a point été exécutée dans le district de Couvin, qui cependant est dans le cas de fournir environ 500 hommes.

L'on m'a aussi observé qu'elle n'avait été exécutée que très imparfaitement dans le district de Roc libre ; et dans le compte que tu m'as rendu, je vois que les administrateurs de ce district ont toujours négligé [illegible]ondre à tes lettres.

[illegible]leux administrations viennent d'être renouvelées, et il y a lieu

Digitized by Google

sage de commencer par incorporer ces derniers. Ce fut le but de l'arrêté du Comité de Salut public du 26 frimaire qui ne fut toutefois pas maintenu, par suite des intrigues et des abus auxquels donna lieu son exécution et qui ralentissaient au lieu d'activer l'opération. Le Comité se borna, par son arrêté du 7 nivôse, à « charger le Ministre de la guerre d'employer les moyens les plus efficaces pour accélérer l'incorporation prescrite (1) ».

---

de compter sur plus de zèle de la part des nouveaux administrateurs; mais dans le désordre où leurs prédécesseurs ont laissé toutes les parties administratives, peut-on compter que ce zèle sera assez efficace pour que la loi soit exécutée aussi promptement que les besoins de la Patrie l'exigent.

Je t'invite, Citoyen, à envoyer sur-le-champ, dans ces deux districts un agent secondaire; tu le chargeras de prendre connaissance des opérations des administrateurs et d'accélérer le plus tôt possible le rassemblement, l'équipement et l'armement des citoyens de la première réquisition.

Aussitôt que ceux du district de Couvin seront réunis, tu leur feras expédier une route pour se rendre à Metz. Des motifs d'intérêt public exigent qu'on leur assigne particulièrement cette destination.

*Le même au même.*

Sedan, 14 ventôse (4 mars).

J'ai reçu, Citoyen, tes trois dernières lettres du 11 et du 12. J'ai vu ce matin le citoyen Barthe. Je lui ai remis les instructions concernant la mission qu'il est chargé de remplir dans les districts de Couvin et de Roc libre; je les ai approuvées, et il a dû partir sur-le-champ pour sa destination.

(1) 26 frimaire an II (16 décembre).

Le Comité de Salut public arrête que le Ministre de la guerre donnera des ordres pour que l'incorporation des volontaires de la première réquisition soit exécutée, de manière que les bataillons de cette première réquisition qui se trouveraient complets, armés, équipés et disciplinés, seront incorporés les derniers dans les anciens corps; qu'il prendra les mesures les plus promptes pour l'incorporation des bataillons de la nouvelle réquisition qui ne sont point dans ce cas, et

Digitized by Google

Quelle que fût, du reste, l'accélération rêvée par le Comité de Salut public, elle fut loin d'être réalisée dans tous les départements, et notamment dans l'Ouest, car un arrêté du 4 pluviôse, confirmé le 25 germinal, prescrivait au Ministre de la guerre de faire partir, pour les armées du Nord et des Ardennes, les troupes de la première réquisition qui ne sont pas encore incorporées dans les départements du Morbihan, du Finistère, d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord (1).

Cette mesure paraît d'ailleurs avoir eu, tout au moins, un caractère politique (2), et le déficit qu'elle occasionnait aux troupes républicaines dans les régions de la

---

qu'il rendra compte, à chaque décade, de l'exécution de la loi y relative et du présent arrêté.

7 nivôse (27 décembre).

Le Comité de Salut public, informé que son arrêté du 26 frimaire concernant l'incorporation des bataillons de nouvelle réquisition, dans les anciens cadres, donne lieu à des sollicitations abusives et à des intrigues qui pourraient opérer un retard funeste dans cette opération urgente, rapporte le susdit arrêté et charge le Ministre de la guerre d'employer les moyens les plus efficaces pour accélérer l'incorporation prescrite.

(1) 4 pluviôse an II (23 janvier).

« Le Comité de Salut public arrête que le Ministre de la guerre donnera sur-le-champ les ordres nécessaires pour faire partir les troupes de la première réquisition qui ne sont pas encore incorporées dans les départements du Morbihan, du Finistère, d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord, et les fera passer dans les armées du Nord et des Ardennes ». Arrêté du 25 germinal, confirmant cet arrêté pour l'armée des Ardennes, et ajoutant qu' « on évite soigneusement de faire passer les « volontaires de la première réquisition des départements du Finistère, « des Côtes-du-Nord, du Morbihan et d'Ille-et-Vilaine par les pays « infestés par les brigands, connus sous le nom de Chouans, ni dans « les lieux circonvoisins. »

(2) C'est sans doute dans un but analogue que le Comité de Salut public décidait, le 5 floréal (24 avril), que « les Représentants du peuple

Digitized by Google

Bretagne était aussitôt compensé par un prélèvement semblable d'anciens cadres de l'armée du Nord et des Ardennes, complétés et embrigadés à Orléans avant d'être dirigés sur la Vendée.

« *Loi relative aux bataillons formés à Orléans, des militaires tirés des armées du Nord et des Ardennes pour aller combattre les brigands de la Vendée.*

La Convention nationale, après avoir entendu son Comité de la guerre, décrète :

Art. 1er. — Les bataillons formés à Orléans, des militaires tirés des armées du Nord et des Ardennes, pour aller combattre les brigands de la Vendée, seront considérés comme bataillons d'ancienne formation, et comme tels portés au complet et embrigadés conformément aux lois.

Art. 2. — Le remplacement provisoire fait dans les bataillons, dont ces militaires ont été tirés, demeurent définitifs; ceux desdits militaires qui n'ont pas encore été remplacés dans leurs bataillons respectifs, le seront incessamment conformément aux lois ».

En exécution de la loi ci-dessus, les corps d'infanterie de la division aux ordres du général Fromentin, feront remplir sans perdre de temps les emplois d'officiers et sous-officiers vacants par les détachements envoyés dans la Vendée, en se conformant à la loi du 21 février relative à l'avancement.

. . . . . .

Au quartier général d'Avesnes, le 10 floréal.

Copie de l'ordre du quartier général de Réunion-sur-Oise, du 8 au 9 floréal, 2e année républicaine.

Si cet échange entre les armées du Nord et des Ardennes et celle de la Vendée dénote, chez les membres du Comité de Salut public, un véritable sens politique, il est de nul effet pour faire ressortir, à une date donnée,

---

« à l'armée de l'Ouest prendront les précautions nécessaires pour que « les citoyens qui, en exécution de leurs arrêtés, sortent du département « de la Vendée et de ceux environnants, ne puissent se porter vers les « points des côtes maritimes qui sont voisins de ces mêmes départements. »

Digitized by Google

les progrès de l'« incorporation » des réquisitionnaires dans les anciens cadres.

Pour y arriver, il semble logique de passer en revue les documents épars qui concernent, sur cette question, l'aile gauche, le centre et l'aile droite de l'armée du Nord.

(*A suivre.*) B.

---

Digitized by Google

LA

# GUERRE DE 1870-1871

## La journée du 6 août en Alsace.

### BATAILLE DE FRŒSCHWILLER (*Suite*).

#### § 8. — *Le XI^e corps s'empare d'Elsashausen.*

a) *Situation générale vers 3 heures.* — A l'aile gauche française, la division Ducrot avait réussi, non sans succès dans plusieurs contre-attaques (1), et diminuée des renforts qu'elle avait envoyés aux divisions Raoult et Conseil-Dumesnil (2), à conserver ses positions de la matinée. Entre la sortie Sud de Neehwiller et la naissance du Grand Ravin s'échelonnaient : les 3^e et 2^e bataillons du 45^e de ligne (3) appuyés en arrière par le 2^e bataillon du 18^e (4), puis les 3^e, 2^e et 1^er bataillons du 1^er zouaves, enfin les 7^e et 8^e batteries du 9^e. La 3^e batterie de l'artillerie divisionnaire (6^e du 9^e) était à la sortie Nord-Est de Frœschwiller, à gauche de la 6^e du 12^e de la

(1) Voir *Revue d'Histoire*, janvier 1902, pages 163 et 167.

(2) *Ibid.*, février 1902, pages 414 et 429.

(3) Le 1^er bataillon du 45^e se trouvait toujours à Jægerthal.

(4) Le général Ducrot lui-même avait dirigé ce bataillon « à l'extrême « gauche de nos lignes de défense ». (Rapport du colonel du 18^e de ligne.) Il fut ensuite ramené vers Frœschwiller.

Digitized by Google

3e division : elles avaient toutes deux pour objectif les batteries prussiennes du Ve corps en position au Nord de la route de Dieffenbach à Wœrth. La batterie de mitrailleuses (9e du 12e) de la 3e division était établie à l'Ouest de Frœschwiller, face au Nord-Est.

Au saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller, le 2e Tirailleurs avait été renforcé : au centre, entre les 1er et 2e bataillons, par le 1er bataillon du 78e, à droite par le 13e bataillon de chasseurs et une partie des 2e et 3e bataillons du 48e de ligne (1). Il avait fait échouer toutes les tentatives de l'aile droite du Ve corps et d'une partie de la 2e brigade bavaroise, soutenues par une puissante artillerie (2), pour gagner du terrain.

Sur la lisière Nord du bois se trouvaient le 1er bataillon du 48e de ligne et les débris des 1er et 2e bataillons du 36e; sur la lisière Sud combattaient mêlées, des fractions des 2e et 3e bataillons du 48e et du 78e de ligne; dans la partie centrale, les quatre compagnies de gauche du 8e bataillon de chasseurs étaient encore en réserve. A l'Est de Frœschwiller, le 3e bataillon du 36e de ligne et le 2e zouaves de la brigade L'Hériller (3e division), avaient été forcés de se replier pied à pied devant les forces très supérieures des 17e et 19e brigades prussiennes. Leurs débris, mêlés à des fractions des 18e, 48e et 96e de ligne, formaient une ligne mince à 500 mètres environ à l'Est de Frœschwiller.

Les restes de la division Conseil-Dumesnil luttaient avec peine : à l'Est d'Elsashausen, contre la 18e brigade prussienne; à l'Ouest, dans le chemin creux de Gundershofen, contre une partie du XIe corps ; le hameau même était occupé par le 1er bataillon du 99e et par un certain nombre d'isolés qui faisaient face au Petit Bois.

---

(1) Voir *Revue d'Histoire*, février 1902, page 408.
(2) *Ibid.*, page 410 et 421.

Digitized by Google

Les deux batteries à cheval de la 2e division de cavalerie de réserve (7e du 19e, Raffron de Val; 8e du 19e, canons à balles, Gonnard), sous les ordres du commandant Astier, avaient pris position successivement à l'Ouest d'Elsashausen pour en appuyer la défense.

La ligne allemande formait une équerre dont la branche horizontale, garnie par le XIe corps, suivait d'abord le vallon qui se trouve immédiatement au Nord du Petit Bois et remontait ensuite sur les hauteurs, à 500 mètres à l'Est d'Elsashausen; dont la branche verticale, occupée par le Ve corps, passait à 800 mètres environ à l'Est de Frœschwiller et se recourbait plus loin vers le Nord-Est, pour rejoindre par le lit du Sultzbach, la gauche de la 1re division bavaroise, qui bordait la lisière Sud de la forêt de Langensoultzbach. Il ne restait donc au maréchal de Mac-Mahon que le tiers de l'espace sur lequel son armée s'était déployée le matin; il n'y avait plus guère un point du centre français qui ne fut soumis à des feux croisés partant du Sud et de l'Est. Les seules troupes encore disponibles étaient :

A la division Pellé : deux bataillons du 50e de ligne, réduits au chiffre de 800 hommes; deux bataillons du 74e de ligne, ne comptant plus que 697 hommes; le 1er régiment de tirailleurs algériens n'ayant que 1733 hommes.

La brigade légère et le 2e lanciers de la division de cavalerie Duhesme;

La 2e division de réserve de cavalerie (moins ses deux batteries à cheval);

La réserve d'artillerie du 1er corps (huit batteries).

Ces troupes occupaient à peu près leurs emplacements de la matinée (1).

D'autre part, le général de Bose ne disposait plus que

---

(1) Voir *Revue d'Histoire*, janvier 1902, page 155.

Digitized by Google

de trois bataillons encore intacts : le 3e du *83e* qui arrivait par la route de Haguenau à Wœrth, avec l'artillerie, et les 2e et 3e du *82e*, qui avaient franchi la Sauer à Spachbach et cheminaient par le Regers-Graben (1). Le Ve corps tout entier était engagé. Mais l'artillerie du XIe corps allait faire pencher définitivement la balance en faveur des Allemands au Nord du Nieder-Wald.

b) *Prise d'Elsashausen.* — Cinq batteries du *11e* régiment viennent successivement prendre position pour préparer l'attaque d'Elsashausen :

Les 1re et 3e à cheval à 700 mètres, la 5e lourde à 900 mètres au Sud-Est du hameau.

Les 4e et 3e légères et la 4e lourde, au Sud-Est de Wœrth, à 900 mètres environ d'Elsashausen (2).

Les 5e, 6e et 2e légères, 1re et 2e lourdes, sont encore en colonne sur la route de Haguenau à Wœrth.

Ces cinq batteries font converger leurs feux sur le hameau d'Elsashausen et réussissent à y provoquer des

---

(1) Le 3e bataillon du *88e* qui précédait les 2e et 3e du *82e* avait fait sa jonction dans le Nieder-Wald avec les deux premiers bataillons du *88e*.

(2) Ces indications ne concordent pas avec celle que donne l'*Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 262, d'après laquelle « le colonel de Bronikowski prenait position, en arrière d'une « allée de cerisiers à l'Est d'Elsashausen, avec la 1re batterie à cheval « et la 5e batterie lourde; à gauche entraient en action, sous la direc- « tion du général Hausmann, la 3e batterie à cheval, les 5e et 6e batte- « ries légères, ainsi que les 3e et 4e batteries légères de la IIe Abthei- « lung, et, plus en arrière. la 4e batterie lourde. »

L'Historique du *11e* régiment d'artillerie, rédigé très succinctement, est en contradiction avec l'*Historique du Grand État-Major prussien*. Il dit (page 139) que la 1re batterie à cheval s'établit à une distance de 1500 à 1800 pas à l'Est d'Elsashausen; la 3e batterie se plaçant un peu plus près; entre elles, les 3e, 4e, 5e, 6e batteries légères. On a adopté la version donnée par le major Hoffbauer, dont l'ouvrage est fait avec un très grand soin. (*Loc. cit*, page 52.)

Digitized by Google

ncendies « sans que, pour cela, le défenseur se décide à l'évacuer (1) ». Les deux batteries de la 2e division de réserve de cavalerie, sans répondre à l'artillerie adverse, couvrent de projectiles et de mitraille la lisière Nord du Nieder-Wald et le Petit Bois, et empêchent les Allemands d'en déboucher. Il ne restait à ceux-ci « d'autre « alternative que de pousser plus en avant ou de « renoncer aux avantages achetés au prix de si lourds « sacrifices (2) ». Mais les trois bataillons intacts du XIe corps arrivent à ce moment par le Regers-Graben. Le général de Bose ordonne alors l'attaque générale, au moyen de la sonnerie « tout le monde en avant ! » A ce signal, les abords d'Elsashausen au Sud, à l'Est et à l'Ouest, se couvrent de troupes du XIe corps qui, abandonnant leur dernier couvert, se précipitent sur le hameau. Les fractions voisines de l'aile droite du Ve corps se joignent également à cette attaque, que les batteries appuient par un tir violent. Le 3e bataillon du *83e* et une partie du 2e bataillon du *82e* envahissent la lisière orientale, pêle-mêle, avec des groupes de soldats du Ve corps. Le reste du 2e bataillon du *82e* contourne Elsashausen par l'Est, pour menacer la retraite des derniers défenseurs. Enfin les 3es bataillons du *82e* et du *88e*, les 1res et 5es compagnies du *83e*, le 1er bataillon du *94e*, suivis de fractions d'autres régiments se portent vers les hauteurs à l'Ouest du hameau, où se trouvent établies les deux batteries à cheval de la division de Bonnemains. Celles-ci s'étaient maintenues sur leur position et avaient prêté leur appui jusqu'au dernier moment à l'infanterie, en dépit des feux d'artillerie et de mousqueterie auxquels elles étaient soumises et dont elles avaient beaucoup souffert. Elles

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 263.
(2) *Ibid.*, page 262.

Digitized by Google

continuèrent à tirer à mitraille jusqu'au moment où les Allemands n'étaient plus qu'à cinquante pas ; la 8e batterie du 19e fut même envahie par les tirailleurs ennemis à l'instant où elle venait d'amener les avant-trains. « Quatre pièces (canons à balles) privées de leurs con- « ducteurs, restèrent sur le terrain ; deux seulement « purent être enlevées au galop par les attelages (1) ». La 7e du 19e fut obligée également d'abandonner sa pièce de droite. Les cinq autres furent réunies aux deux canons à balles qui restaient à la 8e batterie, et le commandant Astier leur fixa un nouvel emplacement à 600 mètres environ au Nord-Ouest de celui qu'elles venaient de quitter, et d'où elles recommencèrent à tirer à mitraille, pour soutenir la retraite de l'infanterie. A Elsashausen, une poignée d'hommes, fantassins, zouaves, chasseurs à pied, se défendent encore malgré l'incendie, dans la grande rue qu'ils ont barricadée ; ils ne se replient que sous la menace de l'enveloppement. Les deux batteries à cheval vont s'établir alors à l'Ouest de Frœschwiller, entre la cote 262 et le Gross-Wald.

« L'enlèvement du village, succédant aux combats « dans les bois, avait achevé de confondre toutes les « brigades (du XIe corps) ; les bataillons eux-mêmes « étaient en partie désorganisés. La direction générale « de la nouvelle ligne de bataille bordait le chemin « d'Elsashausen à Gundershoffen. La 44e brigade (de « Schkopp), avait seule conservé une formation à peu « près régulière. Des fractions de tous les autres régi- « ments étaient groupés sur ses flancs et sur ses derrières, « mais, dans un état tel, que, pour le moment, elles ne « pouvaient compter comme une réserve sérieuse. Durant

(1) Rapport du général Forgeot.

Les attelages des quatre autres pièces avaient été tués ou blessés et les pelotons de chevaux dispersés. (Rapport du capitaine Gonnard, commandant la batterie.)

Digitized by Google

« les premiers instants, c'était à peine si, de leur côté, « les bataillons de première ligne pouvaient être consi- « dérés comme formant encore des unités tactiques ; « mais, de toutes parts, les officiers s'efforçaient de « reconstituer les compagnies, les bataillons..... (1) ».

A gauche de cette masse confuse, le *32e*, détaché par le général de Schkopp, à la poursuite des débris de la division de Lartigue, avait continué à l'Ouest d'Eberbach, à gagner du terrain vers la route de Reichshoffen. Dans le Nieder-Wald, se ralliaient les 1er et 2e bataillons du *88e* et le 3e du *94e* ; le 2e bataillon du *87e* se rassemblait à Eberbach, le 3e bataillon de ce régiment à Spachbach. A l'Est d'Elsashausen, les fractions du Ve corps qui avaient pris part à l'assaut, appartenant aux *7e*, *46e*, *47e*, *50e*, *58e* régiments, se reconstituaient avec peine.

Quelques batteries du XIe corps « utilisant jusqu'à leur extrême limite les forces des chevaux (2) », viennent à temps donner un point d'appui solide à cette infanterie exténuée et désorganisée. Les 1re et 3e batteries à cheval du *11e* prennent position à l'Est d'Elsashausen, à la cote 222 et ouvrent le feu, la première sur Frœschwiller, la seconde sur les troupes françaises qui battent en retraite. La 5e batterie lourde, du même régiment, qui veut les suivre, reste en arrière, embourbée dans un pli de terrain et ne peut faire entrer en ligne qu'une pièce d'abord, puis une seconde à laquelle il faut atteler jusqu'à dix chevaux.

A ce moment, un retour offensif de fractions d'infanterie française, qui avaient été chassées d'Elsashausen, détermine une panique parmi les troupes du XIe corps qui s'enfuient vers le Nieder-Wald, entraînant dans leur retraite la 3e batterie à cheval, alors en marche pour

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 263.
(2) Hoffbauer, *loc. cit.*, page 53.

Digitized by Google

contourner le hameau et venir prendre un nouvel emplacement à l'Ouest. Mais le général Hausmann, commandant l'artillerie du XI^e corps, qui arrivait alors sur le théâtre du combat, fait arrêter cette batterie à l'angle Est du Petit Bois, et placer à sa droite les 4^e et 6^e batteries légères. La 1^re batterie à cheval, qui était restée à l'Est d'Elsashausen, ouvre le feu à mitraille.

Les tirailleurs français qui s'étaient approchés jusqu'à 300 mètres du hameau, et qu'aucune troupe compacte ne soutenait en arrière, furent bientôt obligés de se replier sur Frœschwiller.

Neuf batteries du XI^e corps vinrent plus tard prendre position à l'Est et à l'Ouest d'Elsashausen :

1° A l'Est : les 1^re, 2^e, 4^e batteries lourdes ; les 2^e et 6^e légères ; la 1^re à cheval, la 5^e lourde ;

2° A l'Ouest : la 5^e batterie légère et la 3^e à cheval.

c) *Charges de la division de cuirassiers de Bonnemains.* — Après la prise d'Elsashausen, le maréchal de Mac-Mahon ne pouvait plus se faire aucune illusion sur l'issue de la bataille. Les troupes françaises, malgré leur vaillance, malgré l'exemple brillant donné par leurs chefs, devaient céder sous le nombre de l'infanterie et la supériorité de l'artillerie adverses.

Il n'était plus question, maintenant, d'obtenir la victoire et même de conserver les positions, mais de savoir si l'on pourrait encore effectuer la retraite, si la masse de ces combattants, à bout de forces et presque dépourvus de munitions, pourrait s'écouler vers Reichshoffen ; si, enfin, le torrent des vainqueurs n'allait pas y produire une épouvantable déroute. La dernière heure consacrée aux contre-attaques de la brigade Wolff, dans l'espoir que la division de Lespart arriverait enfin, il fallait la regagner maintenant pour permettre aux troupes de se retirer du combat.

Le maréchal de Mac-Mahon se rendit nettement compte qu'Elsashausen enlevé, les Allemands étaient en me-

Digitized by Google

sure, par un simple mouvement en avant, de prendre en flanc les troupes françaises qui allaient s'écouler par la route de Frœschwiller à Reichshoffen (1). Il prescrivit, en conséquence, « au général de Bonnemains de faire « avancer sa division de cuirassiers et d'arrêter l'ennemi « assez longtemps pour permettre aux troupes du centre « et de la gauche de gagner Niederbronn (2). ».

Cette division, placée au début de la bataille, au Sud-Ouest de Frœschwiller, dans le vallon des sources Nord de l'Eberbach, avait dû changer plusieurs fois d'emplacement, pour se soustraire aux projectiles, et s'était enfin reformée, vers 12 h. 30, en ligne de colonnes serrées par demi-régiment, face à l'Est, sur le terrain primitivement occupé (3). A ce moment, le Maréchal avait fait demander une des brigades de la division « pour l'avoir à sa disposition, plus près de lui (4) ». La 1re (Girard, 1er et 4e cuirassiers) désignée, était venue se former en colonne serrée dans le vallon des sources Est de l'Eberbach, à 400 mètres environ du chemin de Frœschwiller à Morsbronn. La 2e brigade était restée en arrière et avait pris un dispositif d'attente analogue à celui de la 1re.

Vers 3 heures le Maréchal vint donner lui-même, au général Girard, l'ordre de charger l'ennemi qui débouchait d'Elsashausen.

« Vous allez faire charger votre 1er régiment, lui dit-il, « escadron par escadron, pour faire un mouvement offensif « qui donnera de la confiance à ces troupes écrasées qui « se replient déjà un peu (5). »

---

(1) *Souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon*, 6 août. Voir *Revue d'Histoire*, janvier 1902, page 204.

(2) *Ibid.*

(3) Historique du 4e cuirassiers, page 386.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*



Digitized by Google

Le général Girard ayant prié le Maréchal de préciser l'objectif de la charge, car on n'apercevait encore que des tirailleurs, le Maréchal lui répondit : « Ce que je vous « demande, c'est d'exécuter des simulacres de charge en « avant, mais au simple galop, sans les pousser à fond ; « je veux seulement gagner du temps (1). »

Le terrain sur lequel la division de Bonnemains allait charger « était excessivement défavorable (2) ». Il était planté de vignes, de pommiers, de houblonnières, d'arbres taillés à hauteur d'homme et coupé de fossés et de petites carrières qui ne pouvaient se deviner de loin. Des haies épaisses, hautes, infranchissables, des clôtures de vergers et des bouquets d'arbres servaient d'abri aux fantassins allemands.

Le 1er cuirassiers (colonel de Vendœuvre), partit le premier dans la direction de Wœrth, passant à 500 mètres environ au nord d'Elsashausen, « avec ordre de ne pas « dépasser les obstacles que l'on considérait comme « infranchissables pour la cavalerie (3). » Les capitaines Thévenin, Haas, de Masin et de Benque, se lancent successivement et se portent jusqu'à la ligne des tirailleurs prussiens, sans se laisser arrêter par le feu violent que l'on dirige sur eux. Au retour du 4e escadron, le général Girard fait sonner demi-tour pour engager le 4e cuirassiers. Mais le Maréchal, arrivant sur ces entrefaites, prescrit de reporter le régiment en avant. Les trois premiers escadrons exécutent successivement une deuxième charge. Au moment où le 4e allait suivre le mouvement le général de brigade fait avancer le 4e cuirassiers (4).

Le régiment se met en mouvement en colonne serrée,

---

(1) Historique du 4e cuirassiers, page 387.
(2) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 266.
(3) Historique du 1er cuirassiers, page 207.
(4) *Ibid.*

Digitized by Google

marchant de façon à passer au Sud d'Elsashausen (1). Le 1er escadron, conduit par le colonel Billet, prend le galop et gagne la crête qui se trouve en avant de lui. Le terrain oblige bientôt la colonne à rompre par pelotons; elle traverse le chemin empierré et encaissé qui conduit de Frœschwiller à Morsbronn et qui était garni de tirailleurs de toutes armes : zouaves, chasseurs, fantassins des 3e, 21e et 47e de ligne, arrivés de tous les points du champ de bataille ; on y comptait aussi au moins une vingtaine de cuirassiers démontés venus de Morsbronn; ils avaient ceint la giberne d'infanterie par dessus leurs cuirasses, sans quitter leurs grands sabres, et faisaient le coup de feu.

A 100 mètres à l'Est du chemin, le régiment, en colonne de pelotons, s'arrête un instant pour permettre aux escadrons de tête de se former en bataille. Pendant ce temps « la fusillade du Nieder-Wald redoublait « d'intensité et le crépitement des balles sur les cui- « rasses s'entendait comme le choc de la grêle sur les « vitres. » (2).

Le 1er escadron (capitaine Billot), aussitôt déployé, part à la charge; le colonel le dirige à 600 mètres environ en avant vers une houblonnière, occupée par des troupes prussiennes, qui font un feu nourri. L'escadron laisse Elsashausen en flammes à 250 mètres sur sa gauche, descend une pente assez raide, semée d'obstacles, et vient se heurter à des haies et à la houblonnière, dont les perches sont, selon l'usage du pays, reliées par des fils de fer. L'escadron est arrêté court, il ne peut franchir l'obstacle et, sous un feu violent qui fait de nombreuses victimes, il se voit forcé de faire demi-tour.

---

(1) Historique du 4e cuirassiers, page 388.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

Le 2e escadron (capitaine Millas), suit le 1er à peu de distance; il est également accompagné par le colonel qui se dirige cette fois un peu plus au Nord; mais le terrain n'est pas plus favorable. Engagé dans des vignes, le 2e escadron ne peut davantage aborder l'ennemi qui le fusille de près.

Le commandant Broutta a l'avant-bras droit enlevé par un obus; le lieutenant Prévost a le bras gauche cassé au coude par une balle; un grand nombre de cuirassiers et de chevaux sont atteints. L'escadron fait demi-tour et vient, en longeant à sa droite les maisons en feu d'Elsashausen, se rallier au 1er escadron derrière le reste du régiment.

A ce moment le maréchal de Mac-Mahon arriva vivement près du colonel du 4e cuirassiers. « N'ayant pu se « rendre compte des obstacles qui avaient arrêté l'élan « des deux premiers escadrons, il ne s'expliquait pas « leur retraite et dit : « Colonel, ce n'est pas là charger « à fond. » « Nous allons mieux faire », répond le « colonel Billet. Il se place alors devant le 4e escadron ; « il a auprès de lui le commandant Négroni, le lieutenant « d'état-major Mayniel, qui ne l'a pas quitté, et le sous- « lieutenant porte-étendard Ginter. Il part au grand « trot en disant : « Suivez-moi. » (1).

Afin d'éviter les obstacles qui ont arrêté les deux premières charges, le colonel remonte, en le longeant, le chemin creux de Morsbronn à Frœschwiller, cherchant un point pour le franchir ; les berges étaient hautes et raides ; le peloton de tête tenta sans succès le passage; le 2e peloton traversa quelques pas plus loin et fut suivi par le reste de la colonne.

L'escadron de tête, le 4e, se trouva ainsi à la naissance d'une petite vallée gazonnée qui s'ouvre au Nord d'El-

(1) Historique du 4e cuirassiers, page 389.

Digitized by Google

sashausen, allant sur Wœrth ; le 1er cuirassiers avait déjà chargé sur ce terrain. Il se forma rapidement en bataille et partit au galop.

« Il galopait furieusement depuis près de mille mètres « sans rien voir, ayant dépassé, à sa droite, une longue « houblonnière de peu d'épaisseur, à sa gauche, des « vergers, des haies, des clôtures naturelles, lorsque le « sous-lieutenant Ginter s'écrie : « Les voilà », et il « montre au colonel un groupe de tirailleurs prussiens « qui se trouvait à une cinquantaine de pas sur la droite, « dans un verger planté de pommiers. Ce verger était « presque entouré de buissons et protégé du côté de la « charge par une petite tranchée.

« Le colonel Billet ayant à sa droite le capitaine com- « mandant d'Eggs, à sa gauche le lieutenant Maÿniel, « tous trois presque botte à botte, fond sur l'ennemi ; « il tenait un Allemand au bout de son sabre, et venait « de sauter le fossé quand il est croisé, bousculé, désar- « çonné, par des cavaliers qui font demi-tour à gauche. « Il tombe et reste sans connaissance sur le terrain (1).

« En même temps, le capitaine commandant d'Eggs, « qui arrivait brillamment le premier de son escadron « sur les tirailleurs ennemis, tombe frappé à mort au « front par une balle ; le coup de feu avait été tiré à « 4 mètres de distance sur le groupe de tête. Le lieute- « nant Motte est tué ; le sous-lieutenant Faure, entouré

(1) Le colonel Billet fut relevé et fait prisonnier par des fantassins du 58e. Vers 5 heures, près de Wœrth, le Prince royal, apercevant ce colonel de cuirassiers au milieu d'un groupe de prisonniers, s'avança vers lui : « J'ai remarqué vos charges, colonel. Dans un combat entre « Français et Prussiens, il n'y a pas démérite à être battu. Du reste, je « ne suis pas orateur, mais je dois vous dire simplement : Votre hon- « neur est sauf, et comme preuve, donnez-moi la main ». (Extrait du carnet de notes du colonel Billet. Historique du 4e cuirassiers, page 399.)

Digitized by Google

« et blessé d'un coup de crosse sur le bras, se dégage « à coups de sabre; le lieutenant Pelletier est désar- « çonné; sur les six officiers qui appartenaient au 4e « escadron, quatre étaient tués ou blessés. Le comman- « mandant de Négroni avait eu la bombe de son casque « traversée par un éclat d'obus. Le lieutenant d'état- « major Maÿniel, qui charge pour la troisième fois, « frappe de son sabre un fantassin allemand; le briga- « dier Jousseaulme et le trompette Décloux en tuent « deux autres de coups de pointe. Mais, sauf quelques « corps à corps isolés, l'escadron ne réussit pas à abor- « der le gros de l'ennemi (1) ».

Rompu par les arbres et les haies, fusillé de toutes parts, n'apercevant aucun groupe compact qui offre un but à son attaque, il tourbillonne un instant sous les obus et les balles, puis bat en retraite en se ralliant sur les hauteurs.

Le 5e escadron, qui avait appuyé le mouvement du 4e, joignit à peine l'ennemi. Le lieutenant Schiffmacher, au moment du départ, tomba mortellement frappé d'une balle. Le sous-lieutenant Gauthier, désarçonné, fut fait prisonnier, et l'escadron fut entraîné dans la retraite du 4e. Cinq officiers, restés sur le terrain, jalonnaient le chemin parcouru par la dernière charge.

Les quatre escadrons, très réduits, vinrent se reformer derrière la crête d'où ils étaient partis, puis la brigade Girard rejoignit la brigade de Brauer, qui s'était avancée pour la soutenir dans le vallon des sources Est de l'Eberbach, en arrière de la crête, la gauche dans la direction de Frœschwiller appuyée à une grande houblonnière, la droite vers les bois (2).

A l'appel du 7 août, à Saverne, il manquait au 4e cui-

---

(1) Historique du 4e cuirassiers, page 390.
(2) *Ibid.*, page 393.

Digitized by Google

rassiers 170 hommes tués, blessés ou disparus, c'est-à-dire près du tiers de l'effectif.

Les charges de la brigade Girard n'ayant pas arrêté suffisamment les progès des Allemands, le maréchal de Mac-Mahon demanda au général de Bonnemains si ses cuirassiers pouvaient encore charger. « Certainement oui, répondit le général. » — « C'est un nouveau sacrifice que je vais leur demander. »

L'ordre fut donné alors, à la 2e brigade (de Brauer), de charger en colonne par demi-régiment. Cette brigade « exécute, avec autant de calme qu'à la manœuvre et avec une précision remarquable (1) », les mouvements nécessaires pour se placer en avant de la 1re brigade, puis elle prend la formation prescrite, le 2e cuirassiers en tête : « Le chef d'escadron Corot-Laquiante qui com-« mandait les 1er et 2e escadrons de ce régiment, se « mit en mouvement au pas, puis prit le trot, accom-« pagné pendant quelque temps du général Wolff, qui « lui indiqua la direction dans laquelle il devait ren-« contrer l'ennemi qu'on n'apercevait pas encore (2) ». En arrivant sur le plateau, au Nord-Ouest d'Elsashausen, les deux escadrons font un quart de conversion à droite pour charger des tirailleurs prussiens suivis de lignes épaisses qui arrivent de Wœrth. Désunis par les obstacles du terrain, ils arrivent, sans le voir, devant un fossé d'environ trois mètres, bordé de pommiers, où s'abattent un grand nombre de chevaux du 2e escadron. Le 1er escadron, qui se trouvait à la droite du 2e, s'engage entre une houblonnière et un verger planté d'arbres trop peu élevés pour qu'un cavalier put le traverser, et tous deux occupés par l'ennemi dont il essuie le feu à 30 mètres. Il arrive ensuite dans une plaine, balayée

(1) Historique du 4e cuirassiers, page 393.
(2) Historique du 2e cuirassiers, page 666.

Digitized by Google

par les obus et la mitraille. Le lieutenant-colonel Boré-Verrier, qui avait accompagné ces deux escadrons, les voyant réduits à quelques hommes désunis par le feu et par les difficultés du terrain, fit sonner la retraite.

Le second demi-régiment, sous les ordres du colonel Rossetti et du chef d'escadron Lacour, avait suivi à quelques minutes d'intervalle le mouvement du premier. Il ne fut pas moins éprouvé. « Quelques cavaliers arrivèrent « isolément jusque sur une pièce prussienne placée à « l'angle d'un verger. Les artilleurs, qui s'étaient jetés « derrière les arbres, revinrent à leur pièce dès que les « cuirassiers se furent retirés. Très peu de cavaliers « purent aborder l'ennemi (1) ».

Le colonel Rossetti se hâta de reformer le régiment à l'Est du Gross-Wald, près de la grande route, en prévision d'une nouvelle charge. Les pertes s'élevaient à 5 officiers tués, 2 blessés et 141 sous-officiers et soldats.

Pendant ce temps, le 3e régiment de cuirassiers avait formé ses escadrons en bataille, les 1er et 3e en première ligne, les 4e et 5e derrière ceux-ci. « Immobiles sous « une pluie de mitraille, officiers et cavaliers attendaient « depuis une demi-heure l'ordre de charger, et l'inaltérable sang-froid qu'ils gardaient durant cette longue « attente, spectateurs impassibles de cette grandiose « mêlée dans laquelle ils allaient se jeter à leur tour, « mérite d'être rappelé comme le plus bel éloge qu'on « puisse faire du 3e de cuirassiers (2) ».

Le général de Brauer qui était à côté du colonel de Lacarre, en avant du régiment, lui indiqua la direction dans laquelle il devait se porter. Le colonel, se tournant vers les deux premiers escadrons, levait son sabre pour commander la charge quand il eut la tête emportée par

(1) Historique du 2e régiment de cuirassiers, page 667.
(2) Historique du 3e régiment de cuirassiers, page 338.

Digitized by Google

un obus. La première ligne (1er et 3e escadrons), partit au galop sur le terrain qu'avait parcouru précédemment le 2e cuirassiers, et la seconde allait la suivre quand le maréchal de Mac-Mahon fit donner, au 3e cuirassiers, l'ordre de la retraite. Les débris des 1er et 3e escadrons et le 2e demi-régiment se rallièrent près de la route de Reichshoffen à la lisière orientale du Gross-Wald, où les deux batteries à cheval de la division de Bonnemains vinrent prendre leur dernière position. Les quatre capitaines commandants et un lieutenant avaient été blessés; 34 sous-officiers et soldats tués (1).

d) *Déploiement de la réserve d'artillerie du 1er corps.* — Les 1er et 3e escadrons du 3e régiment de cuirassiers chargeaient encore quand la réserve d'artillerie du 1er corps, sous le commandement supérieur du colonel de Vassart, vint se déployer au galop sur le mamelon situé entre Elsashausen et la route de Wœrth à Frœschwiller, dans le but de ralentir les progrès de l'ennemi.

Elle comprenait quatre groupes ou divisions de deux batteries chacune :

1° Deux batteries montées de 4 (5e et 11e du 9e, capitaines Morio et Berthiot); chef d'escadron de Quincerot;

2° Deux batteries montées de 12 (11e et 12e du 6e, capitaines Rivals et Dupuy); chef d'escadron Venot;

Ces quatre batteries sous le commandement du lieutenant-colonel de Brives.

3° Deux batteries à cheval de 4 (1re et 2e du 20e, capitaines Mourin et Perrin); chef d'escadron de Carmejane;

4° Deux batteries à cheval de 4 (3e et 4e du 20e, capitaines Bonnet et Debourgues); chef d'escadron Thévenin.

Ces quatre batteries sous les ordres du lieutenant-colonel Grouvel.

---

(1) Historique du 3e régiment de cuirassiers, page 339.

Digitized by Google

« Cette mise en batterie fut exécutée avec un élan et « une audace remarquables. Les officiers y donnèrent le « plus bel exemple de courage et de sang-froid (1) ».

Les deux batteries du 9e s'établissent au Nord d'Elsashausen, face au Sud ; les quatre batteries du 20e prennent position au Sud-Est de Frœschwiller, face à Wœrth. Les deux batteries du 6e s'intercalent entre celles du 9e et du 20e, face au Sud-Est.

« L'artillerie prussienne se taisait pendant que, devant « les batteries de la réserve, se présentaient des masses « nombreuses d'infanterie. Bientôt ces masses n'étaient « plus qu'une nuée de tirailleurs qui criblaient les ca- « nonniers et les chevaux de décharges multipliées et de « plus en plus rapprochées ». Les batteries exécutaient sous ce feu, à 100 mètres environ de distance, un tir à mitraille qui dut causer aux assaillants de grandes pertes, « car leur marche en avant s'arrêta de ce côté. Mais, « durant ce dernier effort, les hommes et les chevaux « tombaient sous les balles. Les officiers étaient presque « tous démontés ; un grand nombre d'entre eux étaient « atteints. Le colonel de Vassart tombait, frappé de « plusieurs balles..... (2) ».

Les deux batteries du 9e n'ont que le temps de tirer deux ou trois coups à mitraille par pièce sur les nombreux tirailleurs allemands qui, débouchant d'Elsashausen, les envahissent au moment où elles amènent les avant-trains. Elles ne peuvent ramener que cinq pièces ; les autres sont abandonnées sur le terrain, faute d'attelages et de conducteurs. Sur 7 officiers, 3 sont blessés grièvement et 2 légèrement.

Les deux batteries du 6e ont le même sort. « Accablées

---

(1) Rapport du général Forgeot, commandant l'artillerie du 1er corps.

(2) *Ibid.*

Digitized by Google

« d'une grêle de balles, dans une position tournée, « abordées même par leur droite, elles subissent de « grandes pertes en hommes, en chevaux et en maté- « riel (1) ». Elles exécutent cependant leur tir avec un grand sang-froid et ne se retirent que lorsqu'elles en reçoivent l'ordre du lieutenant-colonel de Brives (2). La 11e batterie du 6e, quoique envahie par les tirailleurs ennemis, parvient à emmener ses six pièces et va prendre une nouvelle position à 600 mètres en arrière. Mais à la 12e du 6e, tous les attelages sont tués ou dispersés ; un grand nombre de servants sont hors de combat, et il faut laisser les 6 pièces sur le terrain.

Les quatre batteries à cheval du 20e, en arrivant sur leur position, sont également en butte aux feux, à courte distance, de masses d'infanterie prussienne. La 3e batterie, arrivée la première, a le temps de tirer trois ou quatre coups à mitraille par pièce. La 4e, qui cherche à se placer à sa droite, n'a pas de vues et passe derrière la 3e pour s'établir à sa gauche ; deux pièces seulement arrivent en ligne et lancent quelques boîtes à mitraille. « Avant que les dernières aient pu se mettre en batterie, « on avait déjà commandé de remettre les avant- « trains (3). » Le chef d'escadron Thévenin est blessé ; le lieutenant Bourgeois de la 4e batterie tué, en servant lui-même la première pièce avec le maréchal des logis et un seul canonnier. Le maréchal des logis Bauré, de la même batterie, blessé dès le troisième coup de canon, avait continué à pointer et, de son quatrième coup à mitraille, avait renversé un peloton de 20 à 30 hommes, puis avait remis la pièce sur son avant-train.

« On fit des prodiges pour ne pas laisser toutes les

---

(1) Rapport du général Forgeot.
(2) Rapport du lieutenant-colonel de Brives.
(3) Rapport du capitaine Debourgues.

Digitized by Google

« pièces au pouvoir de l'ennemi (1). » Les deux sous-verges et le conducteur de devant de la 2e pièce de la 4e batterie sont mis hors de combat ; le conducteur de derrière Bollengier, quoique blessé à la tête, attelle le porteur de devant en sous-verge, aidé du chef de pièce et de l'artificier. Ils emmènent ainsi la voiture. Mais bientôt les chevaux refusent de marcher. Bollengier remet alors pied à terre et les fait avancer au pas, en se tenant à leur tête au milieu de la mitraille. Une seule pièce, dont les conducteurs et plusieurs chevaux sont tués, reste sur le terrain.

La 3e batterie du 20e avait réussi à emmener tout son matériel et, sur l'ordre du général Forgeot, se remet en batterie un peu en arrière sous une pluie de balles. Deux pièces seulement ont des vues et ouvrent une seconde fois le feu sur l'ennemi en lui infligeant des pertes énormes, mais il faut se retirer en abandonnant l'une d'elles ; l'autre n'est sauvée que grâce à l'énergie du maréchal des logis Castets qui s'arrête à 200 mètres en arrière et lance sur l'ennemi la dernière boîte à mitraille qui lui reste. Le conducteur Pierre, de cette batterie, dételle ses chevaux pour aller chercher en arrière une pièce d'une autre batterie et la ramène (2).

Les 1re et 2e batteries du 20e arrivaient sur la position qui leur avait été assignée au moment où les 3e et 4e l'évacuaient. Les tirailleurs prussiens n'étaient plus qu'à une cinquantaine de mètres (3). La 1re batterie suivit le mouvement de retraite des 3e et 4e et alla s'établir plus en arrière. La 2e, au contraire, prit position et chaque

---

(1) Rapport du lieutenant-colonel Grouvel.

(2) Rapport du capitaine Debourgues.

(3) Rapports des capitaines Castan et Perrin, commandant les 1re et 2e batteries du 20e. Le rapport de la 1re batterie est dirigé par le capitaine en second Castan, le capitaine commandant Mourin ayant été blessé.

Digitized by Google

pièce put tirer un coup à mitraille à bout portant (1), puis elle amena les avant-trains et se replia sans perte de matériel, grâce à l'énergie du capitaine Perrin, et au dévouement du maréchal des logis Tresse, et de l'artificier Laforest. Cette batterie s'arrêta près du village de Frœschwiller, à côté de la 11e du 6e (Rivals) et, « ouvrant un feu très vif contre les colonnes qui « débouchaient sur la droite de notre position, contri- « bua beaucoup à faciliter la retraite qui s'effectuait « par la gauche, vers la route de Frœschwiller à Reichs- « hoffen (2). »

Les autres batteries de la réserve rétrogradèrent peu à peu sur ce dernier village, non sans tirer les derniers projectiles qui leur restaient. De même que celles de la division de Bonnemains, elles avaient particulièrement souffert.

« Engagées avec une audace que le succès n'a mal- « heureusement pas couronnée, elles ont, en quelques « instants, éprouvé des pertes cruelles; mais si, en « balayant par leurs feux le terrain situé en avant d'elles, « elles n'ont pas réussi à rendre possible un retour « offensif de l'infanterie, elles ont du moins, en arrêtant « sur toute l'étendue de leur front la marche en avant « des assaillants, permis aux troupes accumulées der- « rière elles d'effectuer leur retraite..... (3). »

e) *Retour offensif du 1er régiment de tirailleurs.* — En raison des pertes qu'il avait subies à Wissembourg, le 1er régiment de Tirailleurs, ainsi que les quatre faibles bataillons des 50e et 74e de ligne, avaient été maintenus en réserve pendant toute la bataille au Sud-Ouest de Frœschwiller. Le maréchal de Mac-Mahon avait pré-

(1) Rapport du capitaine Perrin, commandant la 2e batterie du 20e.
(2) Rapport du général Forgeot.
(3) *Ibid.*

Digitized by Google

venu le colonel Morandy qu'il gardait son régiment pour les instants suprêmes de la lutte (1).

Vers 3 h. 15, peu après le déploiement de la réserve d'artillerie du 1er corps, le 1er Tirailleurs reçut l'ordre de se porter en avant. Le 3e bataillon (de Lammerz) se déploie aussitôt, en prenant Elsashausen comme point de direction ; il est rejoint à gauche par le 2e (Sermensan), à droite par le 4e (de Coulanges), formant avec lui une ligne de trois bataillons déployés. Le régiment couronne rapidement la crête derrière laquelle il se tenait abrité (400 mètres environ au Nord-Ouest d'Elsashausen), et ouvre un feu rapide sur les masses prussiennes. « Mais les trois bataillons sont déployés sur un « espace trop restreint et offrent un but trop visible « aux feux convergents de l'ennemi ; la confusion s'est « mise dans les rangs, on avance en désordre (2) ». Le colonel arrête ce mouvement offensif et reforme le régiment un peu en arrière de la crête.

« Au tumulte général, succède un moment de calme « et de recueillement. Chaque compagnie se rassemble « et se groupe instinctivement autour de ses chefs. Puis « le colonel lève son épée et un immense cri : « à la « baïonnette » sort de toutes les poitrines. » (3).

En un clin d'œil, dans un ordre parfait, les officiers en tête, les tirailleurs algériens arrivent sur le mamelon qu'ils ont abandonné, puis ils se précipitent sur l'ennemi, baïonnette baissée et déterminent sa retraite sans tirer un coup de fusil. Les Allemands fuient en désordre et vont se réfugier, partie dans Elsashausen, partie dans dans les bois au Sud (4). Le 3e bataillon reprend les

---

(1) L. de Narcy. *Journal d'un officier de turcos, 1870*, page 79.

(2) Notes inédites du lieutenant de Saint-Vincent, de la 4e compagnie du 3e bataillon. (V. Duruy. *Le 1er régiment de tirailleurs algériens*, p. 177.)

(3) *Ibid.*

(4) « La violence du feu dirigé sur eux ne put les arrêter ; notre

Digitized by Google

pièces des batteries du 9e, que l'ennemi n'avait pas encore eu le temps d'emmener, envahit les clôtures, les jardins, les rues d'Elsashausen, en chasse les défenseurs, puis, secondé sur ses flancs par les 2e et 4e bataillons, traverse le Petit Bois à la suite des fuyards, et arrive en face du Nieder-Wald, dont la lisière est fortement garnie (1).

Alors éclate contre les Tirailleurs une fusillade terrible partant de tous les points; en un instant une foule d'officiers et de soldats sont frappés. Ils reçoivent aussi des balles sur leur flanc droit; elles leur sont envoyées par les troupes (2) qui poursuivent l'accomplissement du mouvement tournant contre la droite et les derrières de l'armée française, en remontant l'Eberbach.

Par trois fois, le 1er Tirailleurs se rua sur la lisière du Nieder-Wald, trois fois il fut ramené par la mitraille et les balles sans que l'ennemi osât sortir de son couvert pour le poursuivre. Écrasés sous une pluie d'obus et de balles, ayant perdu la moitié de leur effectif, les Tirailleurs durent se replier. 8 officiers tués, 19 blessés, 800 hommes de troupe jonchaient le terrain où s'était effectuée cette charge admirable. Le capitaine adjudant-major de Pontécoulant protégea la retraite, à la tête de quelques fractions qui, par leurs feux de salve, maintinrent les Prussiens à distance.

Les débris du régiment se jetèrent dans le Gross-

---

« ligne dut plier, de même que les batteries du XIe corps qui se dispo-
« saient à prendre position..... ». (Stieler von Heydekamf, *loc. cit.*, page 62.)

(1) « Sans soutiens compacts, presque sans chefs, les corps déjà
« décimés et épuisés par des engagements opiniâtres et prolongés, ne
« peuvent tenir contre la charge des Français; ils vont chercher un
« abri dans le Nieder-Wald, entraînant dans leur retraite des troupes
« qui les suivaient immédiatement..... » (*Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 264.)

(2) *94e* de la brigade de Schkopp.

Digitized by Google

Wald et en bordèrent la lisière orientale. Là ils résistèrent encore et ce n'est qu'à bout de forces, après avoir épuisé toutes leurs munitions, qu'ils quittèrent définitivement la lutte les derniers et gagnèrent, à travers la forêt, la route de Frœschwiller à Reichshoffen.

f) *Progrès du Ve corps.* — « Tout en coopérant par son « aile gauche au succès du XIe corps à Elsashausen, le « Ve avait continué, sans interruption, son attaque de « front. » (1). Mais depuis le moment, 2 heures environ, où le 3e bataillon du *46e*, dirigé par le colonel von der Esch, avait pénétré dans le ravin, à l'Est de Frœschwiller, jusqu'à 3 h. 30, l'aile droite du Ve corps n'avait fait aucun progrès.

« Tout ce qui avait dépassé Wœrth était en ligne, « et cela ne suffisait pas pour s'assurer le succès; les « pertes augmentaient d'une manière effrayante. Il ne « restait plus que peu de compagnies disponibles à « l'Est de Wœrth. Le commandant du corps d'armée « envoya ses aides de camp les faire avancer. On « demandait du renfort à tout prix : on dépêcha d'abord « en avant, à la droite de la grand'route de Frœsch- « willer, la compagnie des pontonniers du capitaine « Scheibert..... elle fut bientôt suivie de trois compa- « gnies de fusiliers du régiment n° 47..... ; elles gra- « virent le chemin d'Elsashausen et se jetèrent ensuite à « droite sur Frœschwiller (2) ».

La lisière Sud du bois de Frœschwiller, depuis le saillant Sud-Est jusqu'aux environs de la cote 241, était occupée par les fractions des 2e et 3e bataillons du 48e et du 78e de ligne dont les feux rapides et quelques charges désespérées à la baïonnette, arrêtèrent à plusieurs reprises les Prussiens qui cherchaient à dé-

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 270.
(2) Stieler von Heydekampf, *loc. cit.*, page 60.

Digitized by Google

boucher du ravin à l'Est de Frœschwiller sur le plateau au Sud du bois. Mais, après l'insuccès de la contre-attaque du 18e de ligne, et après la prise d'Elsashausen, les *17e* et *19e* brigades, ne rencontrant plus qu'une faible résistance, s'avancent sur Frœschwiller, en se liant à droite au 3e bataillon du *46e* qui progresse vers l'Est, par le fond du ravin, à l'Est de Frœschwiller.

Le général Lefebvre, commandant la 2e brigade de la 3e division, donna l'ordre (3 h. 45) au colonel du 48e de ligne de rallier tout ce qu'il pourrait réunir de ce régiment et de défendre les abords de Frœschwiller, à la naissance du ravin. Aux fractions du 48e, appartenant surtout au 3e bataillon, vinrent se joindre des groupes du 2e zouaves, du 1er bataillon du 36e et du 2e bataillon du 78e; leurs feux parvinrent à arrêter momentanément l'ennemi sur ce point du champ de bataille.

Sur ces entrefaites, les sept batteries du Ve corps, qui avaient franchi la Sauer à Wœrth (1) et traversé ce bourg avec difficulté, s'étaient dirigées vers Elsashausen. Mais le colonel Kœhler, qui les commandait, attendit, pour gagner ce point, que les charges de la division de cuirassiers de Bonnemains eussent été repoussées. Elles vinrent s'établir alors : les quatre batteries de la *10e* division à l'Ouest, les trois batteries de l'artillerie de corps à l'Est du hameau, en s'intercalant peu à peu entre les batteries du XIe corps ou en se plaçant sur leurs ailes (2).

Vers 4 heures, 84 bouches à feu étaient en position près d'Elsashausen, tirant à 800 mètres sur les troupes

(1) Voir *Revue d'Histoire*, février 1902, page 420.

(2) La 4e batterie légère du Ve corps trouva seule immédiatement un emplacement convenable; les deux autres batteries de l'artillerie de corps (III/5 et IV/5) ne s'établirent à l'Est d'Elsashausen qu'un peu plus tard, quand la 1re à cheval et la 6e légère du XIe corps firent un bond en avant vers Frœschwiller. (Hoffbauer, *loc. cit.*, page 63.)



Digitized by Google

françaises qui défendaient encore Frœschwiller et ses abords. C'étaient, de la droite à la gauche :

| | |
|---|---|
| *a*) A l'Est d'Elsashausen. | 4e, 2e, 1re batteries lourdes du XIe corps.<br>2e batterie légère du XIe corps.<br>4e batterie légère du Ve corps.<br>6e batterie légère, 1re à cheval, 5e lourde du XIe corps. |
| *b*) A l'Ouest d'Elsashausen. | 5e batterie légère et 3e à cheval du XIe corps.<br>5e batterie légère, 6e et 5e lourdes, 6e légère du Ve corps (1). |

Les sept autres batteries du Ve corps se tenaient toujours sur la rive gauche de la Sauer, le long du chemin de Wœrth à Gœrsdorf; leur flanc gauche couvert par le 4e régiment de dragons.

## § 9. — *Combats au Nord-Est de Frœschwiller.*

a) *Situation à 3 heures.* — Tandis que les Ve et XIe corps progressaient concentriquement de plus en plus dans le triangle Frœschwiller—Elsashausen—Wœrth, la 2e brigade de la 1re division (Ducrot) et la 1re de la 3e (Raoult) résistaient victorieusement au Nord aux attaques des troupes du général von der Tann.

Vers 3 heures, la situation était la suivante dans ce secteur du champ de bataille, en allant du Sud au Nord :

Le 2e bataillon du 2e régiment et la majeure partie du 1er bataillon du 11e, appartenant tous deux à la 2e brigade de la 1re division bavaroise, tiraillaient le long du Sultzbach, au Sud du chemin de Frœschwiller au Vieux-Moulin, contre des fractions du 13e bataillon de chasseurs et du 3e bataillon du 2e régiment de tirailleurs, qui occupaient la lisière orientale du bois de Frœschwiller.

(1) Hoffbauer, *loc. cit.*, pages 62 et 63.

Digitized by Google

Au Nord de ce chemin, dans le promontoire boisé entre la Sauer et le Sultzbach, le 3e bataillon du *2e*, le 2e du *11e*, les bataillons de la *1re* brigade, les 1er et 2e bataillons du *5e* (IIe corps bavarois), deux compagnies du *37e* (Ve corps) luttaient contre le gros du 2e Tirailleurs, le 1er bataillon du 78e de ligne et quatre compagnies du 8e bataillon de chasseurs qui les avaient renforcés, pour la possession du saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller.

Cette ligne se prolongeait au delà du chemin de Langensoultzbach à Frœschwiller par les *2e* et *9e* bataillons de chasseurs, faisant face aux débris des 1er et 2e bataillons du 36e et au 1er bataillon du 48e de ligne, tenant la lisière Nord du bois de Frœschwiller.

Plus à droite, se trouvaient les troupes de la *2e* brigade bavaroise chargées du mouvement débordant : 1er bataillon du *2e*, *4e* bataillon de chasseurs bavarois, *5e* bataillon de chasseurs prussiens (Ve corps), suivis sur leur aile extérieure par les 3es bataillons des *5e* et *11e* (IIe corps bavarois). Ces troupes, que commandait le général d'Orff, s'élevaient de plus en plus vers l'Ouest, le long de la lisière méridionale du bois de Langensoultzbach. Elles allaient se heurter aux deux seuls régiments dont la 1re division disposait encore (1er zouaves et 2e et 3e bataillons du 45e de ligne).

b) *Contre-attaque du* 1er *zouaves sur l'aile droite bavaroise.* — Le général Ducrot, voyant les Bavarois accentuer leur attaque sur l'aile gauche française, ordonna au général du Houlbec de porter deux bataillons du 1er zouaves dans le bois de Langensoultzbach, « d'en « chasser l'ennemi en le refoulant vers le fond de la « vallée et de prendre position à la lisière, de manière « à commander complètement la route de Langensoultz- « bach et à menacer le flanc droit de l'ennemi » (1). Les

(1) Rapport du général Ducrot sur la journée du 6 août, daté de Lorrey, 12 août.

Digitized by Google

deux bataillons du 45e de ligne, appuyant au Sud, vinrent remplacer les zouaves.

Malgré une vive fusillade et des pertes sérieuses, le 1er bataillon du 1er zouaves pénètre dans le bois de Langensoultzbach par le Sud-Ouest, suivi par le 2e bataillon. Une charge à la baïonnette, brillamment exécutée, oblige l'ennemi (1) à se replier précipitamment. Les deux premiers bataillons du régiment du Corps, qui, sur ces entrefaites, étaient venus se déployer entre le bois de Langensoultzbach et la Scierie, face au Sud, sont « assaillis de dos par une fusillade partant de la « forêt et se replient sur la Scierie, entraînant avec eux « le 3e bataillon du *11e* (2) ».

Aussitôt, les débris des 1er et 2e bataillons du 36e de ligne, des fractions du 48e, du 78e et du 2e Tirailleurs débouchent de la lisière Nord du bois de Frœschwiller, à la poursuite de l'ennemi. Mais, à ce moment (3 h. 30), le général Ducrot, qui venait d'apprendre le désastre subi par l'aile droite et le centre de l'armée française, envoyait aux deux bataillons du 1er zouaves l'ordre d'évacuer le bois de Langensoultzbach et de rétrograder sur Frœschwiller. Les 2e et 3e bataillons du 45e, qui avaient appuyé au Sud, suivirent le mouvement.

Les Bavarois, précédemment refoulés, se reportent alors en avant, viennent border la lisière Sud de ce bois et ouvrent le feu sur les fractions françaises qui combattent à découvert. D'autre part, le général Dietl débouche de la Scierie, sur leur flanc droit, avec le 3e bataillon du régiment du Corps et le *2e* bataillon de chasseurs, et recueille les trois bataillons, qui avaient subi

---

(1) 1er bataillon du *2e*, *4e* bataillon de chasseurs bavarois, *5e* bataillon de chasseurs prussiens; et en deuxième ligne, sur le flanc droit, les 3es bataillons des *5e* et *11e*.

(2) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 273.

Digitized by Google

une panique momentanée. Les Français évacuent alors la clairière entre les bois de Langensoultzbach et de Frœschwiller et vont réoccuper la lisière Nord de ce dernier (3 h. 45).

Pendant ce temps, le 2e Tirailleurs avait pris également l'offensive. Les fractions qui occupaient le saillant Nord-Est avaient pénétré encore une fois dans le promontoire boisé, en repoussant l'ennemi jusqu'au Vieux-Moulin; d'autres groupes de ce régiment, débouchant de la lisière Sud-Est, avaient obligé le 2e bataillon du *2e* et le 1er bataillon du *11e* à reculer jusqu'à la Sauer. Le colonel Eyl, commandant le *59e* (Ve corps), dont les 1er et 3e bataillons étaient à Gœrsdorf, s'engage alors de sa propre initiative pour recueillir et ramener au combat les troupes bavaroises. Formant ses deux bataillons en ligne de colonnes de compagnies, le 1er bataillon en tête, il leur fait franchir la Sauer, puis le Sultzbach, et pousse jusqu'à la route de Wœrth, la gauche à hauteur du ravin à l'Est de Frœschwiller. De là, il dirige des attaques contre la lisière Sud-Est du bois de Frœschwiller, permettant ainsi aux Bavarois de progresser à sa droite et se reliant par sa gauche aux deux bataillons du *58e*, venus de Wœrth. Les fractions des 48e et 78e de ligne qui occupent cette lisière sont obligées, vers 4 heures, de se replier dans l'intérieur, sous la menace de l'enveloppement.

c) *Fin de la résistance dans le bois de Frœschwiller.* — En raison du mouvement offensif exécuté sur sa droite par les deux bataillons du *59e*, le colonel Suzzoni rappelle les turcos à la lisière Nord-Est du bois. Encouragés par cette retraite, les Bavarois qui combattent dans le promontoire boisé entre la Sauer et le Sultzbach, exécutent une attaque vigoureuse sur le 2e Tirailleurs. Mais à la sonnerie de la charge, tout ce qui reste debout de ce régiment se lance à la baïonnette sur les assaillants qui sont rejetés au bas des pentes et vont se réfugier dans le

Digitized by Google

lit du Sulzbach, d'où ils dirigent sur les turcos un feu rapide à courte distance.

« Le retour s'effectue péniblement, puis, lorsque « l'ennemi a repris courage, il quitte à son tour son abri « et court, en poussant des hourrahs, vers la lisière. Un « feu rapide le force à rétrograder vivement (1) ». Ces attaques et ces contre-attaques se renouvellent plusieurs fois, sans que l'ennemi parvienne à gagner du terrain en face de la lisière Sud-Est et du saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller. Le colonel Suzzoni, déjà blessé, voyait cependant approcher l'issue fatale que le manque de munitions, seul, rendait inévitable. Il envoie au général Raoult le capitaine Potier, adjudant-major du 13e bataillon de chasseurs, pour lui rendre compte de cette situation désespérée et tâcher de ramener des cartouches. Cet officier rencontre le général à quelques centaines de mètres à l'Est de Frœschwiller et lui expose sa mission :

« Voyez, lui répond le général, je suis seul...., je n'ai « plus d'état-major, plus un seul aide de camp, plus de « cheval. Retournez auprès du colonel, faites ce que « vous pourrez (2). »

Il fut impossible au capitaine Potier de trouver des munitions. Pendant son absence le colonel Suzzoni était tombé, frappé à mort (3). Le lieutenant-colonel Colonieu, blessé deux fois, avait été forcé de se rendre à l'ambulance ; le commandement des débris du régiment passe alors au chef de bataillon Mathieu, le seul officier supérieur qui restât encore debout.

---

(1) Général Bonnal, *loc. cit.*, page 401.

(2) Historique du 2e Tirailleurs, page 399.

(3) Quelques instants avant d'être tué, le colonel Suzzoni avait confié le drapeau du régiment au lieutenant Valès et au sergent Abd el Kadder ben Dekkich qui, après de nombreuses péripéties, arrivèrent à Strasbourg. Ils parvinrent à le soustraire aux Allemands après la capitulation de cette place.

Digitized by Google

La lutte continua acharnée, sur les lisières Nord-Est et Sud-Est.

« L'effort de l'ennemi se portait principalement sur le « chemin allant à travers les bois de Frœschwiller au « pont du Sultzbach. Le capitaine Donnier, du 2e ba- « taillon, le fit barrer en y entassant pêle-mêle des havre- « sacs et des ballots de couvertures préparés le matin. « Turcos et chasseurs à pied se groupèrent autour de ce « retranchement improvisé, qui résista longtemps aux « assauts des Bavarois ; d'autres sentiers furent barrés « avec des abatis construits avec les branches coupées « par les obus..... La direction générale du combat « devient impossible ; chaque officier, rassemblant « autour de lui le plus d'hommes qu'il peut, agit « suivant son inspiration et les nécessités du mo- « ment (1) ».

Des centres de résistance, présentant entre eux des lacunes, se constituent ainsi sur la lisière du bois. A droite, le capitaine Ollivier a groupé autour de lui les débris du 3e bataillon ; vers le saillant Nord-Est se trouvent les restes des 1er et 2e bataillons, dirigés par le commandant Mathieu. Les Bavarois parviennent à pénétrer dans le bois par une portion de lisière, inoccupée entre ces deux groupes, et à s'y maintenir. Mais ils ne peuvent progresser au delà ; « on se battait en désespérés ; chacun « tombait à sa place, sans céder un pouce de terrain (2). » Les débris du 78e de ligne manifestaient la même énergie et pourtant « les hommes étaient exténués et les muni- « tions manquaient (3). » Le lieutenant-colonel Bonet, de ce régiment, envoya le capitaine adjudant-major

retraite, le mois de exemplaire pr Gingois !!

(1) Historique du 2e Tirailleurs, page 400.

(2) Rapport du capitaine Viénot, commandant le 2e Tirailleurs, sur la journée du 6 août, daté de Bayon, 11 août.

(3) Historique du 78e de ligne.

Digitized by Google

Stanislas au général Lefebvre pour lui demander s'il ne jugeait pas le moment venu de rallier toutes les fractions engagées dans le bois et « de former de « tous ces débris une masse compacte qui pût effectuer « une retraite honorable et sauver l'honneur des armes (1) ».

Il fut impossible au capitaine Stanislas de trouver le général Lefebvre.

Sur la lisière Nord du bois, les fractions des 36e et 48e de ligne, qui l'occupaient, résistaient avec la même énergie aux attaques des Bavarois. Mais, peu à peu, ceux-ci gagnèrent du terrain vers Frœschwiller par les bois de Langenzoultzbach, sans rencontrer aucune résistance, par suite de la retraite volontaire de la 1re brigade de la division Ducrot. En même temps, la droite du Ve corps, formée par les 1er et 3e bataillons du *59e* et par deux bataillons du *58e*, progressa de plus en plus vers l'Ouest, débordant le bois de Frœschwiller par le Sud, de sorte que, finalement, la retraite fut coupée à ses défenseurs.

Vers 4 h. 45, ils furent assaillis à revers par des fractions bavaroises appartenant aux troupes du général d'Orff, dont l'aile droite était déjà à Frœschwiller. Les débris du 2e Tirailleurs, sous les ordres du capitaine Pacotte, remplaçant le commandant Mathieu, blessé une seconde fois, les restes du 78e de ligne, des 8e et 13e bataillons de chasseurs, de petits groupes des 36e et 48e de ligne, se décidèrent alors à se diriger à travers bois sur Frœschwiller. Mais, en y arrivant, ils furent reçus par une vive fusillade et refluèrent dans la forêt. Les 1er et 3e bataillons du *59e*, et ceux de la *1re* brigade bavaroise y pénétrèrent à ce moment par le Sud, l'Est et le Nord, et, par un mouvement concentrique, réduisirent de plus

(1) Historique du 78e de ligne.

Digitized by Google

en plus l'espace demeuré libre aux derniers défenseurs du bois. Quelques-uns d'entre eux parvinrent pourtant à s'échapper, mais la plupart, à bout de munitions, entourés de toutes parts, furent obligés de se rendre.

Le 2e Tirailleurs était à peu près détruit ; de 84 officiers et 2,220 hommes, 8 officiers et 441 hommes seulement échappèrent au massacre (1). Le 8e bataillon de chasseurs avait perdu 16 officiers et 600 hommes de troupe ; le 13e, 19 officiers sur 22 ; les 36e, 48e, 78e de ligne avaient subi également des pertes énormes. Ces chiffres prouvent surabondamment l'abnégation, le courage, l'énergie des troupes qui combattirent dans le bois de Frœschwiller. On peut leur attribuer à toutes les éloges que le général Lefebvre décerna aux soldats de sa brigade.

« La conduite des deux régiments de la 2e brigade a « été admirable, leur résistance héroïque. Au moment « où la retraite a été ordonnée, les débris de ces deux « braves régiments occupaient leurs positions du matin « et soutenaient une lutte désespérée, contre les nom- « breuses réserves de l'ennemi, exposés à un feu ter- « rible d'artillerie qui s'efforçait de faire disparaître, par « le canon, ceux qui, pendant plus de huit heures, « avaient repoussé toutes les attaques de l'infanterie « prussienne (2). »

---

(1) 3 officiers et 241 hommes de troupe ont pu suivre la retraite de l'armée ; 3 officiers et 175 hommes de troupe se sont jetés isolément dans Strasbourg ; 2 officiers et 25 hommes ont pu gagner Bitche. Le major Kunz cite la résistance du 2e Tirailleurs comme un exemple des efforts que peut fournir un corps de troupe. Ce régiment perdit 93 p. 100 de son effectif ; le 46e régiment du Ve corps, le plus éprouvé, n'en perdit que 37,5 p. 100.

(2) Rapport du général Lefebvre sur le rôle de la 2e brigade de la 3e division le 6 août, daté du camp de Châlons, 16 août.

Digitized by Google

## § 10. — *Prise de Frœschwiller.*

a) *Opérations de la division würtembergeoise.* — Vers 11 heures du matin, le général de Werder, informé par le général de Bose que le XI^e corps marchant au canon, se portait sur Gunstett, avait prescrit :

A la *1^re* brigade de la division würtembergoise de demeurer dans sa position d'avant-postes, entre Schwabwiller et Betschdorf, face à la forêt de Haguenau.

A la *2^e* brigade de se porter sur Gunstett; arrêtée à Surbourg par les trains du XI^e corps, elle n'avait pu se trouver rassemblée entre le bois de Westerholtz et la Sauer qu'à 2 heures de l'après-midi.

A la *3^e* brigade de se diriger de Reimerswiller, par Hoelschloch, sur Dieffenbach avec la réserve d'artillerie; elle atteignit Hoelschloch vers 1 h. 30.

A la brigade de cavalerie de se tenir à la disposition du général de Bose qui, après l'enlèvement des hauteurs de la ferme Lansberg, l'avait poussée par Eberbach sur Reichshoffen, avec la 5^e batterie qui lui était adjointe.

Le général d'Obernitz, commandant la division, avait devancé ses troupes et s'était porté sur les hauteurs au Nord-Ouest de Gunstett. De là, il put se rendre compte de la tournure du combat et prescrivit au général de Starkloff, commandant la *2^e* brigade, de se rapprocher de cette localité. En même temps, il envoyait aux autres troupes de la division, à l'artillerie de réserve en particulier, l'ordre de se porter sur Gunstett le plus tôt possible.

Lorsque la *2^e* brigade y parvint, le combat se trouvait déjà transporté aux abords d'Elsashausen; le général d'Obernitz lui fit donc poursuivre sa marche sans arrêt. Le 2^e bataillon du *5^e* régiment et la 6^e batterie franchirent la Sauer au pont du Bruckmühl; les autres

Digitized by Google

bataillons entre Gunstett et Spachbach sur des passerelles établies par les pionniers du XI^e corps (1).

A ce moment, 2 h. 45 environ, le général de Starkloff reçut du Prince Royal l'ordre de marcher de Gunstett sur Reichshoffen, pour couper la retraite aux Français (1).

« Cependant l'action devenant plus vive à Elsas-
« hausen, et les officiers prussiens déclarant qu'il serait
« utile d'y amener des renforts, le général de Starkloff
« croit devoir prendre sur lui de modifier la direction
« qui lui avait été assignée..... » (1).

Il reforme donc à la hâte ses bataillons au fur et à mesure qu'ils arrivent sur la rive droite de la Sauer, et les porte successivement droit sur Elsashausen.

b) *Arrivée de la 2^e brigade würtembergeoise à Elsashausen* (2). — Le *3^e* bataillon de chasseurs (moins une compagnie, restée en soutien de l'artillerie) et le 1^er bataillon du *2^e* régiment arrivent les premiers et vont remplir les vides existant entre les troupes du XI^e corps à l'Ouest d'Elsashausen. Le 1^er bataillon du *5^e* reste en réserve, ainsi que la 6^e batterie qui ne trouve pas d'emplacement convenable. Le 2^e bataillon du *5^e* reçoit l'ordre de marcher sur Frœschwiller, en passant à l'Est d'Elsashausen; les 5^e et 6^e compagnies du *2^e* régiment restent provisoirement auprès de la 6^e batterie.

« Bien que fractionnés sur divers points du front de
« bataille, les Würtembergeois apportaient partout,
« l'appui d'un noyau compact aux bataillons du XI^e corps
« désagrégés par le combat. » (3).

Ce corps était si désorganisé que, sur 25 bataillons, il

---

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3^e livraison, page 268.

(2) La 2^e brigade se compose du *3^e* bataillon de chasseurs, du 1^er bataillon du *5^e*, des 1^er et 2^e bataillons et des 5^e et 6^e compagnies du *2^e*, des 5^e et 6^e batteries de la 2^e Abtheilung de campagne.

(3) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3^e livraison, page 269.

Digitized by Google

n'en restait que la moitié capable encore de se porter en avant. C'étaient : dans Elsashausen et autour du village : le 2e bataillon du *82e*, les 1er et 3e du *83e* ; les 3e du *88e* et du *95e* ; à l'Ouest entre Elsashausen et l'Eberbach, le *94e* ; plus à gauche encore, le 3e bataillon du *82e* et enfin le *32e*.

Les treize autres bataillons « étaient encore occupés « à se reformer à Elsashausen et plus au Sud, de sorte « qu'une portion d'entre eux seulement — par exemple « des fractions du *80e* et du *87e* — revinrent en première « ligne, assez à temps pour prendre part à l'attaque sur « Frœschwiller. » (1).

L'arrivée de la *2e* brigade würtembergeoise était donc opportune et il ne fallut rien moins que l'intervention de ces troupes fraîches pour entraîner en avant les éléments épuisés des Ve et XIe corps. L'issue de la bataille ne pouvait plus, à ce moment, faire aucun doute, et « le Prince Royal avait pris ses dispositions pour har- « celer les flancs de l'adversaire, pendant sa retraite « désormais imminente » (2). Déjà la brigade de cavalerie würtembergeoise, dirigée sur Reichshoffen, par Eberbach, atteignait le Gross-Wald avec quatre escadrons, le 5e ayant été chargé d'escorter les prisonniers qu'elle avait faits près du Nieder-Wald. La colonne würtembergeoise, composée de la *3e* brigade, de cinq batteries de la réserve d'artillerie et de deux escadrons du *1er* régiment de cavalerie, en marche sur Dieffenbach, reçut l'ordre de se diriger sur Reichshoffen, au moment où elle débouchait de Hœlschloch. Les deux escadrons et les cinq batteries prennent aussitôt les devants et gagnent la ferme Lansberg par Gunstett, où la 8e batterie fut mise à la disposition du colonel du

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 270.
(2) *Ibid.*, page 278.

Digitized by Google

*14*e hussards prussiens qui, avec son régiment et un escadron du *14*e dragons, marchait par Eberbach sur Gundershoffen. Les deux escadrons et les quatre batteries würtembergeois continuèrent sur Reichshoffen; bientôt celles-ci perdirent de vue la cavalerie qui poussa au delà de Schirlenhof. Sur l'ordre du général d'Obernitz, elles installèrent leurs bivouacs près de cette ferme (1).

De son côté, le général de Hartmann avait reçu, à Langensoultzbach, vers 2 h. 30, l'ordre « d'appuyer vers « la ligne de retraite de l'ennemi, dans la direction de « Reichshoffen » (2). Après l'échec subi dans la matinée par la *4*e division bavaroise, il avait prescrit, vers 11 heures, à la *3*e, alors en observation à Lembach, de porter sur Langensoultzbach une brigade d'infanterie (*5*e), et le gros de la brigade de cavalerie. Ces troupes qui atteignaient, à 3 heures, l'entrée Nord de Langensoultzbach furent aussitôt dirigées sur Reichshoffen par Neehwiller. Les 1er et 2e escadrons du *1*er chevau-légers (3) et la 3e batterie du *4*e suivirent le mouvement, ainsi que le reste de la *3*e division, moins le *15*e régiment maintenu face à Bitche (4).

c) *Prise de Frœschwiller.* — « Vers 4 heures de l'après-« midi, depuis Eberbach jusqu'à la hauteur au Sud-Est « de Neehwiller, toute la ligne de bataille allemande, « dont les corps étaient entremêlés en maints endroits, « s'avançait concentriquement sur Frœschwiller (5). »

Ce village était soumis aux feux convergents de 14 batteries placées à l'Est et à l'Ouest d'Elsashausen, et de 11 batteries établies au Sud-Est de Gœrsdorf, et n'était plus occupé que par des soldats de divers régiments,

---

(1) Hoffbauer. *Loc. cit.*, page 73.
(2) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 279.
(3) Appartenant à la *3*e division bavaroise.
(4) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 280.
(5) *Ibid.*

Digitized by Google

séparés de leurs corps et ralliés par quelques officiers qui voulaient prolonger la lutte jusqu'au bout. La seule troupe qui demeurât intacte, était la compagnie du génie de la 3e division (capitaine Lanty). Elle avait été employée d'abord « à barricader tous les intervalles des « habitations situées sur la gauche du village et à « créneler les maisons » (1), puis elle avait cherché vainement à empêcher le feu de se propager. Plus tard, le capitaine Lanty amena sa compagnie à l'issue Sud-Est de Frœschwiller, dans une maison dont la défense avait été organisée, et fit ouvrir le feu sur l'ennemi qui fut ainsi maintenu à distance pendant une demi-heure. « Le commandant du génie, n'ayant pu obtenir les ren- « forts qu'il était allé demander et qui faisaient défaut, « et les sapeurs ayant épuisé toutes leurs munitions » (2) se replia au moment où la résistance n'était plus possible et où il allait être coupé de la ligne de retraite sur Reichshoffen. La 6e batterie du 9e se reporta également à l'Ouest de Frœschwiller. La 6e du 12e s'établit dans le village même, plaça trois pièces à l'entrée des rues pour tirer à mitraille, puis deux autres à l'extérieur. Elle ne se replia qu'après avoir tiré ses dernières gargouses, au moment où les tirailleurs ennemis n'étaient plus qu'à courte distance.

Les Allemands s'avançaient en effet, de toutes parts, en masses si serrées qu'à peine pouvaient-elles prendre place autour du dernier point de la résistance. La 3e batterie à cheval et la 5e légère du *11e* (XIe corps), quittant leur position à l'Ouest d'Elsashausen, s'étaient portées audacieusement en avant, et avaient ouvert le feu sur Frœschwiller, du mamelon situé à 600 mètres environ au Sud de cette localité. Elles dirigeaient aussi quelques

(1) Rapport du capitaine Lanty sur les incidents de la journée du 6 août, daté de Lunéville, 10 août.

(2) *Ibid.*

Digitized by Google

salves sur les troupes en retraite sur la route de Reichshoffen. Le 2e régiment de lanciers, passant au Sud-Ouest de Frœschwiller, se porta sur ces batteries pour les charger, mais la mitraille l'obligea à faire demi-tour, en laissant sur le terrain le colonel Poissonnier et le commandant Colné, frappés à mort. Les progrès de l'adversaire, ralentis à la tête du ravin à l'Est de Frœschwiller par la ferme contenance de groupes du 2e zouaves, du 3e bataillon du 48e et du 2e bataillon du 78e, soutenus par le tir à mitraille de la 6e batterie du 12e, retardés également à l'issue Sud-Est du village par les sapeurs du capitaine Lanty, et dans les vergers de la lisière Est par des isolés de plusieurs corps, allaient en s'accentuant au Sud. Le 3e bataillon de chasseurs würtembergeois semble avoir pénétré le premier dans Frœschwiller par le Sud-Ouest (4 h. 30). Le général de Schkopp, « à la tête d'une réserve formée à la hâte, au moyen « d'hommes de tous les régiments (1) », l'envahit par le Sud, ainsi que des fractions appartenant au Ve corps et au 1er bataillon du 2e régiment würtembergeois. D'autres groupes des Ve et XIe corps et de la 2e brigade würtembergeoise y font irruption par la route de Wœrth, et au Nord; enfin les Bavarois atteignent la lisière Nord (2).

« Pendant quelque temps encore, les Français conti-
« nuent une résistance acharnée, mais sans espoir, dans
« les rues du village, dont le 94e occupait déjà la por-
« tion occidentale (3) ».

Le maréchal de Mac-Mahon ne sortit de Frœschwiller

(1) « Dans cette lutte suprême contre le dernier boulevard de l'armée « française, beaucoup de détails échappent nécessairement au récit... « Toute indication précise d'heure et de durée disparaît en présence « de la tumultueuse mêlée qui s'ensuivit, confondant amis et enne- « mis. » (*Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 274.)

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, page 276.

Digitized by Google

qu'au moment où les Allemands y pénétraient. Il alla donner ses instructions au général Ducrot qu'il chargea de couvrir la retraite avec les troupes disponibles de la 1re division.

Le général Raoult, qui avait résisté à toutes les sollicitations et s'était refusé à faire un seul pas en arrière, resta dans Frœschwiller pour encourager les derniers défenseurs jusqu'à ce qu'enfin il tombât, mortellement frappé, entre les mains des Bavarois (1). A son exemple, et ne cherchant plus, comme lui, qu'une mort héroïque, des officiers s'efforçaient de grouper autour d'eux des soldats de tous les corps, et leurs nobles efforts parvenaient à retarder la prise complète du village. Quelques hommes du 36e de ligne arrivaient à ce moment par le Nord, entourant leur drapeau qu'ils avaient sauvé de la mêlée du bois de Frœschwiller. Ils se heurtent à des groupes de Bavarois (3e bataillon du 2e régiment) et sont presque tous tués en essayant de charger à la baïonnette. Il ne reste autour du drapeau que les sous-lieutenants Lacombe et Pihet, deux sapeurs et quelques soldats qui, poursuivis par l'ennemi, entrent dans une grange et cherchent à brûler le précieux emblème. N'y pouvant parvenir, ils le déchirent, cachent la soie sous des fagots; aussi les Bavarois ne purent-ils s'emparer que de la hampe et de la cravate; le reste fut sauvé (2).

Bientôt règne dans le village, dont plusieurs maisons sont en flammes ou déjà détruites, une inexprimable confusion. Tout ce qui n'est pas pris se précipite vers les issues, et les quelques fractions qui réussissent à se faire jour tombent sous le feu des batteries prussiennes

---

(1) Rapport du général L'Hériller. 6 août, daté de Louvercy, 17 août 1870. Quelques soldats voulurent l'emporter, mais il s'y refusa, menaçant de les frapper de son épée s'ils persistaient à ne pas lui obéir. (*Souvenirs inédits du maréchal de Mac-Mahon.*)

(2) Historique du 36e de ligne.

Digitized by Google

et des troupes du XI^e corps qui remontent la vallée de l'Eberbach. Les dernières luttes partielles ne furent terminées qu'à 5 heures. Les Bavarois se reformèrent alors à l'Ouest, les Würtembergeois au Sud-Ouest du village. Le général von der Tann appelait à Frœschwiller sa 2^e division qui arrivait précisément à Gœrsdorf et il lançait à la poursuite des Français, vers Reichshoffen et Niederbronn, les bataillons du 5^e régiment (II^e corps bavarois), avec le 3^e régiment de chevau-légers et la 4^e batterie de 4 (Baumüller) de la 2^e division.

§ 11. — *Combats d'arrière-garde dirigés par le général Ducrot.*

a) *Engagement de la 1^re brigade (de Montmarie) de la 2^e division.* — En raison de la tournure que prenaient les événements, le maréchal de Mac-Mahon s'était décidé, vers 4 heures, à envoyer l'ordre au général Pellé, commandant la 2^e division, de porter à l'Ouest de Frœschwiller les 1^er et 3^e bataillons des 50^e (800 hommes) et 74^e de ligne (697 hommes), très éprouvés déjà à Wissembourg. Leur mission consistait à « soutenir de ce « côté la défense de la position et éventuellement la « retraite (1) ». La batterie de canons à balles (10^e du 9^e), et à sa droite les batteries de 4 (9^e du 9^e et 12^e du 9^e) de la 2^e division, vinrent s'établir sur la croupe entre Frœschwiller et la lisière Est du Gross-Wald et ouvrirent le feu sur l'infanterie prussienne en marche d'Elsashausen sur Frœschwiller. Mais elles furent bientôt contre-battues par l'artillerie ennemie d'Elsashausen qui leur mit rapidement un grand nombre d'hommes et de chevaux hors de combat. Après la prise de Frœsch-

(1) Rapport du général Pellé sur la journée de Frœschwiller.



Digitized by Google

willer, le général Ducrot vint donner au général de Montmarie l'ordre d'exécuter un retour offensif sur le village. Les quatre bataillons furent aussitôt formés en ligne de colonnes doubles et se portèrent en avant, entraînés par les généraux Pellé et de Montmarie qui marchaient en tête. « Malgré la vigueur et l'entrain des « troupes et l'exemple donné par les chefs, la contre-« attaque ne put aboutir et il fallut battre en re-« traite (1) ». Le général Ducrot prescrivit alors au général Pellé de garnir la lisière Est du Gross-Wald, de part et d'autre de la route de Reichshoffen, pour protéger la retraite. Les batteries divisionnaires prirent une nouvelle position à 400 mètres environ à l'Ouest, près du saillant que forme le Gross-Wald. Mais, seule, la 9e batterie du 9e put tirer, non sans efficacité d'ailleurs, grâce à son emplacement au Sud de la route. Les deux autres en furent empêchées par la grande quantité de voitures qui passaient devant elles et paralysèrent ainsi leurs efforts (2).

b) *Engagement de la 1re brigade (du Houlbec) de la 1re division.* — Le général Ducrot, chargé de protéger la retraite, avait retiré, sans difficulté, du combat contre les Bavarois, le 1er régiment de zouaves et les 2e et 3e bataillons du 45e de ligne (3). Il les amena au Sud-Ouest de Frœschwiller, en passant entre ce village et le Gross-Wald, dans le but d'exécuter une contre-attaque et de ralentir ainsi les progrès de l'ennemi. Les 7e et 8e batteries du 9e s'établirent à l'Ouest de Frœschwiller,

---

(1) Relation relative à la bataille de Frœschwiller. — Souvenirs personnels du général Pédoya.

(2) Rapport du lieutenant-colonel Cauvet, commandant l'artillerie de la 2e division, daté de Sarrebourg, 8 août.

(3) Le 1er bataillon était détaché à Jægerthal où il ne fut pas engagé et qu'il évacua vers 4 h. 15 pour se retirer sur Niederbronn. Il s'y rallia aux autres bataillons.

Digitized by Google

près et au Sud de la route de Reichshoffen, vers la cote 262; la troisième batterie divisionnaire, 6e du 9e, qui avait quitté sa position aux abords Nord-Est de Frœschwiller, vint ensuite s'intercaler entre elles. L'artillerie ennemie d'Elsashausen les prit immédiatement pour objectif et ne tarda pas à leur causer des pertes graves.

« Le 1er zouaves traversa le plateau dans un ordre « admirable : les bataillons marchant en bataille, ali- « gnés successivement aux arrêts par leurs adjudants « majors sous une grêle de balles et d'obus (1) ».

Le général Ducrot disposa les 1er et 2e bataillons, commandés par les capitaines Massonaud et Gillant, au Sud de la route de Reichshoffen, à la lisière orientale du Gross-Wald, tandis que le 3e bataillon (commandant Désandré), continuant sa marche en bataille, et les deux bataillons du 45e ployés en colonne derrière ses ailes, se portaient au Sud-Est de Frœschwiller (2). Vainement ceux-ci cherchèrent-ils à se déployer à droite et à gauche des zouaves : les balles et les obus produisirent en quelques instants de tels ravages dans leurs rangs qu'il fut impossible de progresser beaucoup. Le 45e exécuta sa retraite sur le Gross-Wald sans être inquiété, grâce aux feux des 6e, 7e et 8e batteries du 9e,

---

(1) Historique du 1er zouaves.

(2) « Le fait de placer un bataillon du 45e en colonne serrée par « division, derrière chaque aile du 3e bataillon du 1er zouaves, déployé « en bataille pour exécuter une contre-attaque destinée à protéger la « retraite du 1er corps d'armée, constituait un véritable anachronisme « tactique.

« Ce dispositif, excellent à l'époque des guerres de la République et « de l'Empire, présentait, sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie « modernes, le plus grave danger.

« La punition de la faute ne se fit pas attendre.

« Les deux bataillons du 45e furent dispersés par les balles et les « obus..... » (Général Bonnal. *Loc. cit.*, page 44).

Digitized by Google

et surtout à la ferme contenance du 3e bataillon du 1er zouaves.

« Ce bataillon formait une chaîne épaisse tirant sans « relâche, à moins de 200 mètres, sur une chaîne prus- « sienne également très dense, qui avançait en exécu- « tant un feu des plus violents.

« Les zouaves chargeaient leurs armes en courant, « s'arrêtaient pour faire feu, chargeaient de nouveau, à « la course, tiraient encore après avoir fait demi-tour, « et, superbes de vaillance, continuaient ainsi, envelop- « pés d'un épais nuage de poussière et de fumée » (1).

Après s'être reformés à la lisière orientale du Gross-Wald, les 2e et 3e bataillons du 45e se replièrent sur Reichshoffen et Niederbronn où ils furent rejoints par le 1er bataillon qui avait évacué Jægerthal vers 4 heures.

Sur ces entrefaites, le général Ducrot avait envoyé les 5e et 6e compagnies du 2e bataillon du 1er zouaves au Nord-Est de Reichshoffen, les 1re et 2e à l'Est vers la cote 252 en deuxième échelon de repli.

La lisière Est du Gross-Wald fut défendue pendant quelque temps encore par les 1er et 3e bataillons (2) du 1er zouaves, soutenus par l'artillerie de la 1re division, dont la 7e batterie, après la retraite des 6e et 8e du 9e continua le feu et tira les derniers coups de canon de la bataille (3). Au moment où la proximité des tirailleurs prussiens l'obligeait à amener les avant-trains, « un der- « nier obus vint briser la roue d'affût de la deuxième « pièce de la 7e batterie et la cheville ouvrière de l'a- « vant-train. Un jeune élève de l'École polytechnique,

---

(1) Général Bonnal. *Loc. cit.*, page 420. Le général Bonnal, alors sous-lieutenant, blessé deux fois et à la recherche d'un poste de secours, s'était joint à ce bataillon.

(2) Et les 3e et 4e compagnies du 2e bataillon.

(3) Rapport du lieutenant-colonel Lecœuvre, commandant l'artillerie de la 1re division.

Digitized by Google

« M. Pistor (Édouard), suivant nos batteries en volon-
« taire, vint, avec l'attelage du conducteur Borie, de la
« 6e batterie, fixa les traits à la lunette de crosse; la
« pièce était sauvée » (1).

Ces trois batteries et la brigade du Houlbec rendirent un service signalé en arrêtant momentanément les progrès de l'ennemi et en procurant à l'armée un certain répit qui lui permit de s'écouler vers Reichshoffen. Elles quittèrent le champ de bataille les dernières; les 1er et 3e bataillons du 1er zouaves marchant à travers bois, l'artillerie suivant la grande route.

Les derniers efforts de la résistance se produisirent près de Reichshoffen. Les quatre compagnies du 2e bataillon du 1er zouaves, que le général Ducrot avait envoyées à l'Est de cette localité, empêchèrent pendant un certain temps la 5e batterie würtembergeoise de s'établir sur la croupe 252, au Sud de la grande route, et firent rebrousser chemin au 4e régiment de cavalerie würtembergeoise (2). Rejointes par quelques fractions de la brigade Wolff appartenant au 2e bataillon du 18e de ligne, elles retardèrent la marche de l'ennemi et facilitèrent à l'armée la traversée de Reichshoffen. Elles ne se retirèrent que sous la menace de l'enveloppement.

## § 12. — *Retraite de l'armée française.*

Le maréchal de Mac-Mahon était resté, avec la brigade du Houlbec, à la lisière orientale du Gross-Wald, presque jusqu'au moment où elle dut se replier à son tour. Il se rendit alors à Reichshoffen où il s'arrêta à l'entrée du village pour s'efforcer de mettre un peu d'ordre dans la masse d'hommes, de chevaux et de voitures qui se

(1) Rapport du lieutenant-colonel Lecœuvre, commandant l'artillerie de la 1re division.

(2) Voir plus loin page 635.

Digitized by Google

pressaient sur les ponts fixes et sur des passerelles construites par la compagnie du génie de la 2e division. Puis il gagna Niederbronn, où il s'arrêta près du point de croisement de la route de Saverne et du chemin de fer, et où il fixa aux troupes Saverne comme point de ralliement.

« En marchant sur Bitche, dont la ligne télégra-
« phique avait déjà été coupée par l'ennemi, il crai-
« gnait que sa colonne, obligée de s'avancer par une
« seule route dans un long défilé, n'y fut coupée par
« quelque nouveau corps ennemi et compromise. D'un
« autre côté, il espérait, en se portant sur la ligne de
« communication principale, entre Strasbourg et Paris,
« pouvoir tenir quelque temps sur cette ligue, ralentir
« la marche de l'ennemi et donner le temps de pour-
« voir à l'approvisionnement de Strasbourg, qu'il savait
« être très incomplet » (1).

Le Maréchal expédia de Niederbronn à l'Empereur un télégramme ainsi conçu :

« J'ai été attaqué ce matin, à 7 heures, par des forces
« très considérables. J'ai perdu la bataille; nous avons
« éprouvé de grandes pertes en hommes et matériel. La
« retraite s'opère en ce moment, partie sur Bitche,
« partie sur Saverne. Je tâcherai de gagner ce point, où
« je reconstituerai l'armée. Nos hommes ont perdu la
« plus grande partie de leurs sacs ».

Au moment (4 heures environ) où les premières troupes du 1er corps, en retraite, commençaient à traverser Niederbronn, la division Guyot de Lespart, du 5e corps, y arrivait par la route Bitche—Philippsbourg, précédée par le 12e régiment de chasseurs.

La 1re brigade (Abbatucci) marchait en tête, puis

(1) Notes sur les opérations du 1er corps de l'armée du Rhin et de l'armée de Châlons, dictées par le maréchal de Mac-Mahon à Wiesbaden, janvier 1871.

Digitized by Google

venait l'artillerie divisionnaire suivie par la 2e brigade (de Fontanges). Les troupes de la division prirent aussitôt leurs dispositions pour couvrir la retraite. Le 19e bataillon de chasseurs et le 27e de ligne se portèrent sur la hauteur cotée 250, au Sud de Niederbronn, tandis que le 30e de ligne s'établissait sur la croupe au Nord-Est du bourg, près du 16e bataillon de chasseurs de la 2e division du 1er corps, qui s'y trouvait depuis le matin. Le 68e de ligne, qui avait dégagé la route de Bitche pour laisser passer les éléments du 1er corps et qui avait suivi la voie ferrée, se porta également sur la hauteur 250. Enfin, le 17e de ligne, qui s'était engagé d'abord avec une section de la 12e batterie du 2e dans la grande rue du bourg, encombrée de voitures et de troupes, rebroussa chemin et s'établit à 400 mètres derrière le 27e (1).

La section d'artillerie vint se mettre en batterie sur le mamelon 250 et ouvrit le feu sur des escadrons ennemis qui débouchaient du Gross-Wald et qui se replièrent aussitôt. L'apparition de la division de Lespart en imposa aux Allemands, qui ne dépassèrent pas Niederbronn.

La retraite de l'armée d'Alsace se fit suivant plusieurs directions :

Le général Ducrot, coupé de la ligne de retraite sur Niederbronn, dut se jeter sous bois dans la direction de Zinswiller et arriva vers 6 heures au fort de Lichtenberg, avec le 2e bataillon du 18e et environ 1200 à 1500 hommes de différents corps. Le 7 août au matin, il se dirigea vers la Petite-Pierre où il trouva une

---

(1) L'ordre de bataille de l'armée du Rhin, publié par la *Revue Militaire* d'avril 1899, contient une erreur en ce qui concerne la divison de Lespart du 5e corps. Cette erreur existe également dans l'*Historique du Grand État-Major prussien*, 1re livraison, page 13*. En réalité, la 1re brigade (Abbatucci) se composait du 19e bataillon de chasseurs, des 27e et 30e de ligne; la 2e brigade (de Fontanges) des 17e et 68e de ligne.

Digitized by Google

partie du 5e corps, et de là sur Phalsbourg et Sarrebourg. Il rejoignit dans cette dernière localité le maréchal de Mac-Mahon. La majeure partie des troupes de la 1re division se dirigea vers Saverne; quelques fractions des 18e et 96e gagnèrent Bitche.

Les 2e, 3e et 4e divisions rétrogradèrent également sur Saverne; quelques groupes de la 3e prirent cependant la route de Bitche par suite d'un ordre mal interprété, et quelques centaines d'hommes appartenant surtout à la 4e division firent leur retraite par Gundershoffen et Haguenau sur Strasbourg. La division Conseil-Dumesnil, qui s'était engagée tout d'abord sur la route de Bitche, reçut l'ordre de faire demi-tour et de suivre celle de Saverne, ainsi que la réserve d'artillerie du 1er corps et ce qui restait des divisions de cavalerie Duhesme et de Bonnemains. Le parc d'artillerie du 1er corps, qui se trouvait depuis le 5 à Reichshoffen, surpris par un parti de cavalerie ennemie au moment où il allait rompre, reflua partie sur Saverne, partie sur Bitche (1).

La division Guyot de Lespart, du 5e corps, resta en

---

(1) L'artillerie de la division Conseil-Dumesnil (5e, 6e, 11e batteries du 7e), embarquée en chemin de fer à Colmar dans la nuit du 5 au 6 août, ainsi que le 3e bataillon du 21e de ligne, était arrivée à Haguenau le 6 par trois trains, à 4, 6 et 9 heures du matin. Elle y débarqua et se mit en route sur Reichshoffen avec le 3e bataillon du 21e, le 2e bataillon du 50e et les 4e et 5e escadrons du 6e lanciers, qui se trouvaient à Haguenau, sous les ordres du colonel Ardouin, du 50e. En arrivant près de Gundershoffen, vers 3 h. 30, la colonne apprit la défaite de l'armée française. Elle dégagea la route, se rassembla vers Mietesheim et prit plusieurs positions en marchant vers Reichshoffen, dans l'espoir de rallier les fractions de l'armée qui refluaient vers le Sud. Elle se replia à 6 heures du soir sur Bouxwiller.

Le matériel du parc de l'artillerie de la division Conseil-Dumesnil, qui avait continué par chemin de fer de Haguenau sur Niederbronn, fut pris par l'ennemi presque en entier (18 voitures sur 20), ainsi que 3 hommes et 6 chevaux. Le restant du personnel parvint à rejoindre l'artillerie divisionnaire à Sarrebourg.

Digitized by Google

position à Niederbronn jusqu'à 7 heures du soir. Quand la route de Saverne fut entièrement libre, le maréchal de Mac-Mahon lui prescrivit d'effectuer sa retraite en deux groupes :

La 1re brigade (Abbatucci), avec les deux batteries de 4 et le 12e régiment de chasseurs, sur Bitche ; la 2e brigade (de Fontanges), avec la batterie de canons à balles, sur Saverne, formant l'arrière-garde du 1er corps.

La brigade Abbatucci partit la première de Niederbronn. Arrivée à Philippsbourg, elle reçut un télégramme du général de Failly lui prescrivant « de se « jeter dans les bois, de suivre les crêtes des Vosges et « de chercher à se rallier à lui dans la direction de « Phalsbourg ». Le général de Bernis, avec le 12e régiment de chasseurs et les deux batteries de 4, rétrograda sur Bitche où il arriva vers 10 heures du soir et d'où il marcha immédiatement, à la suite du 5e corps, sur Lemberg et Phalsbourg. Le 19e bataillon de chasseurs et les 27e et 30e de ligne franchirent, par des sentiers forestiers, la crête boisée qui les séparait de la vallée de la Zintzel et gagnèrent Lemberg par Mouterhausen, puis Phalsbourg qu'ils atteignirent le 7 août, à 9 heures du soir, après avoir parcouru plus de 100 kilomètres en trente-six heures.

La 2e brigade (de Fontanges) effectua sa retraite par échelons : le 68e de ligne occupa d'abord une position en arrière ; puis le 17e se replia à son tour, à la nuit close, et dépassa le 68e qui constitua ainsi l'extrême arrière-garde avec la batterie de canons à balles.

Toutes les troupes qui avaient pris la route de Saverne y arrivèrent dans la matinée du 7 août, après avoir marché toute la nuit ; la brigade Fontanges dans l'après-midi seulement. Elles y furent ravitaillées par les soins des habitants qui leur offrirent généreusement tout ce qu'ils possédaient, et réorganisées le mieux possible.

Les combattants de Frœschwiller avaient passé la nuit

Digitized by Google

du 5 au 6 au bivouac, sous une pluie torrentielle ; ils avaient livré bataille toute la journée du 6 sans boire ni manger et exécuté, du 6 au soir au 7 août dans la matinée, une marche de 45 kilomètres. Ils iront le même jour bivouaquer à 10 kilomètres plus loin, sous les murs de Phalsbourg.

L'*Historique du Grand État-Major prussien* a rendu à leur bravoure l'hommage qui lui était dû (1). L'Histoire a le devoir de faire plus encore. Elle accordera sans réserve les témoignages de son admiration aux extraordinaires efforts de la vaillante armée d'Alsace, et dira que de telles troupes étaient dignes de vaincre.

## § 13. — *Poursuite.*

« La lutte cessait à peine autour de Frœschwiller que « la poursuite commençait..... Cette mission incombait « naturellement aux ailes de l'armée allemande, les- « quelles y étaient appelées de préférence, et par les « directions qu'elles avaient suivies, et par les troupes « fraîches dont elles disposaient (2) ».

a) *Détachements de poursuite du Sud.* — A l'aile gauche, les détachements de poursuite constituaient trois groupes :

1° Quatre escadrons de la réserve de cavalerie würtembergeoise (1er escadron du 3e régiment ; 2e, 3e, 4e escadrons du 4e) et la 5e batterie sous les ordres du

(1) « Comme on le voit, le commandant en chef des troupes fran- « çaises avait lutté jusqu'à la dernière extrémité contre les forces supé- « rieures des Allemands ; partant, son armée avait combattu avec grand « courage ; sa cavalerie tout entière s'était volontairement sacrifiée « pour dégager les autres armes. Mais quand on fut entouré de toute « part, quand l'unique ligne de retraite se trouva sérieusement mena- « cée, la résistance dut enfin cesser. » (3e livraison, page 278.)

(2) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 278.

Digitized by Google

général de Schéler, dirigés sur Reichshoffen par Eberbach, et qui approchaient de la lisière occidentale du Gross-Wald au moment où la résistance cessait à Frœschwiller ;

2° Deux escadrons du *1er* régiment de cavalerie würbergeoise, sous les ordres du lieutenant-colonel d'Ausin qui se trouvaient en marche de Schirlenhof sur Reichshoffen ;

3° Le *14e* régiment de hussards et un escadron du *14e* dragons prussiens, lancés par Eberbach sur Gundershoffen avec la 8e batterie würtembergeoise, sous les ordres du colonel de Bernuth.

Au total : 6 escadrons würtembergeois, 5 escadrons prussiens, 2 batteries würtembergeoises.

Le 1er groupe, après avoir été repoussé tout d'abord dans le Gross-Wald par les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon du 1er zouaves disposées par le général Ducrot à l'Est de Reichshoffen, établit, après leur retraite, sa batterie à la cote 252. Elle ouvrit le feu sur la colonne française en marche sur la grande route, puis se porta un peu plus à l'Ouest, pour canonner Reichshoffen. Les quatre escadrons finirent par pénétrer dans le village où ils firent prisonniers un certain nombre de blessés et d'isolés dont une partie s'échappa. Il restera le soir, entre les mains de la cavalerie würtembergeoise : 2 officiers et 107 hommes, ainsi que le général Nicolaï, alité depuis la veille, et son soldat-ordonnance (1).

Les 2e et 3e escadrons du *4e* régiment, rejoints par

---

(1) « Le lieutenant Kurr, dit l'*Historique du Grand Etat-Major* « *prussien,* devançant sa troupe (4e escadron du *4e* régiment), pousse « droit sur le château où il fait prisonnier le général de brigade Nicolaï, « de la division Conseil-Dumesnil, *avec son état-major.* » (3e livraison, p. 281.) L'aide de camp du général Nicolaï, le lieutenant Michel, avait pris part à la bataille avec la 1re brigade. (Rapport du général Conseil-Dumesnil.)

Digitized by Google

les deux escadrons du *1er* continuent vers Niederbronn. Ils attaquent, près de la Papeterie, la 6e batterie du 9e (division Ducrot), qui fermait la marche de la colonne. « Aucune troupe d'infanterie, ni de cavalerie ne se trou- « vait ni sur ses flancs, ni sur ses derrières pour la pro- « téger (1). » Arrêtée par un encombrement de voitures, la batterie est entourée par les cavaliers würtembergeois et prise, sauf la première pièce, malgré l'énergie déployée par le personnel, en particulier par le lieutenant Leroux, et les maréchaux des logis Chartier et Ruff. Celui-ci se retournant et voyant un Prussien sur sa pièce, court à lui, lui brûle la cervelle avec son pistolet, et rejoint son lieutenant au galop, satisfait d'avoir vengé ainsi la perte de sa pièce. « Le lieutenant Speth était tué dans cette affaire et le lieutenant-colonel d'Ausin blessé (2) ».

Les escadrons würtembergeois se relient, non loin de Niederbronn à l'infanterie bavaroise qui arrive par l'Est, mais ils rétrogradent à 7 heures en recevant des balles et des obus de la division Guyot de Lespart et établissent leur bivouac à l'entrée Sud de Reichshoffen, après avoir lancé des patrouilles vers Gumbrechtshoffen et Zinswiller.

Pendant ce temps, le colonel de Bernuth, avec les cinq escadrons prussiens et la 8e batterie würtembergeoise, s'était porté sur Gundershoffen, mais il n'avait pu en forcer l'entrée, défendue par des isolés de la division de Lartigue. Apercevant au Nord, près des Forges, le convoi de cette division escorté par la compagnie du génie, le colonel de Bernuth le fait tourner par le *14e* régiment de hussards et l'attaque en tête avec l'escadron du *14e* dragons. « La compagnie du génie (4 officiers et

(2) Rapport du lieutenant-colonel Lecœuvre, commandant l'artillerie de la division Ducrot.

(1) *Historique du Grand État-Major prussien*, 3e livraison, page 281.

Digitized by Google

« 106 hommes), après avoir essayé une faible résistance « qui lui coûte le commandant Loyre, un lieutenant et « une vingtaine d'hommes, traverse le Falkensteiner- « Bach et se retire vers les montagnes (1) ». Le convoi reste entre les mains de la cavalerie prussienne. La 8e batterie würtembergeoise, en position au Nord de Gundershoffen, près du cimetière (2), canonne quelques groupes français en vue, puis le colonel de Bernuth ramène ses cinq escadrons à Eberbach pour y passer la nuit et renvoie l'escadron de dragons de la *10e* division, à Frœschwiller.

b) *Détachement de poursuite du Nord.* — Ce détachement, qui était parvenu à Langensoultzbach vers 3 heures, comprenait : la *5e* brigade d'infanterie bavaroise (3) (de Schleich) et la brigade de uhlans du IIe corps bavarois (4) (de Mulzer). La première s'engagea, suivie de la seconde (5), sur le chemin de Langensoultzbach à Neehwiller. Au débouché Ouest de la forêt, une compagnie suivant la lisière occidentale, puis le *8e* bataillon de chasseurs qui marchait en tête furent dirigés sur Frœschwiller où la lutte était encore fort vive. Quand elle y parut terminée, le détachement se remit en mouvement vers la vallée du Schwarzbach (6), non sans

---

(1) Historique de la 4e division du 1er corps, par le colonel d'Andigné.

(2) L'*Historique du grand Etat-Major prussien* dit que cette batterie s'établit à l'*Est* de Gundershoffen (3e livraison, page 280). D'après le major Hoffbauer, elle ne prit en ce point qu'une position d'attente et se porta ensuite au *Nord* de Gundershoffen, d'où elle ouvrit le feu. (*Loc. cit.*, page 74.)

(3) *8e* bataillon de chasseurs; 1er, 2e, 3e bataillons du *6e*; 2e et 3e bataillons du *7e*.

(4) *1er* et *2e* uhlans, 2e batterie à cheval du *2e*.

(5) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 282.

(6) Ruisseau qui passe à Jægerthal et vient se jeter dans le Falkensteinerbach, en aval de Reichshoffen.

Digitized by Google

laisser à Neehwiller le 3e bataillon du 7e, la brigade de uhlans et la batterie à cheval qui lui était adjointe. Mais le 8e bataillon de chasseurs ayant reçu des coups de feu partant de la lisière du Gross-Wald, les 2e et 3e bataillons du 6e se portent vers le Sud, à travers bois, par la rive gauche du Schwarzbach et débouchent, vers 6 heures du soir, sur les crêtes qui dominent Reichshoffen. Le 3e bataillon du 7e avait été également dirigé vers le Sud, sur ces entrefaites, et avait pris position à l'angle Sud-Ouest du Gross-Wald. Le général de Schleich ne disposait donc plus que de deux bataillons : 1er du 6e, 2e du 7e qui franchissent le Schwarzbach non loin des forges de Rauschenwald. Il se dirige d'abord sur Reichshoffen, mais quelques détachements ennemis apparaissant sur la droite, la majeure partie des deux bataillons se porte contre Niederbronn.

Pendant ce temps, le général de Schleich avait reçu du général de Hartmann l'ordre « de poursuivre vigou- « reusement l'adversaire, d'utiliser sa cavalerie pour « tirer parti de la victoire et surtout d'occuper la gare « de Reichshoffen (1) ». D'autres troupes allemandes étaient déjà maîtresses de cette localité ; aussi le général de Schleich se borna-t-il à y envoyer un bataillon et deux escadrons du 1er chevau-légers qui l'avaient rejoint (2). Il dirigea ensuite sur Niederbronn les autres unités qu'il avait laissées sur la rive gauche du Schwarzbach. Tandis que les deux batteries bavaroises de Massenbach (3) et Lössl (4), établies sur la croupe à l'Est de Niederbronn, lançaient quelques obus sur les colonnes françaises en retraite, l'infanterie se

(1) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 283.

(2) Les deux escadrons et une batterie, 3e du 4e, qui les accompagnait, appartenaient à la 3e division bavaroise. (Voir page 661.)

(3) 2e à cheval du 2e.

(4) 3e du 4e.

Digitized by Google

portait sur cette localité et faisait sa jonction avec deux bataillons du 5e et le 3e chevau-légers appartenant au Ier corps bavarois. Ces troupes y pénètrent, après le départ de la brigade de Fontanges; le 2e régiment de uhlans la suit un instant vers Oberbronn. A la nuit, la 5e brigade et les deux batteries installèrent leurs bivouacs à Niederbronn, avec des avant-postes dans les directions de Zinswiller, de Bitche et de Jægerthal. La brigade de uhlans et les troupes détachées du Ier corps bavarois s'établirent à Reichshoffen, où elles furent rejointes, assez tard, par les fractions de la 3e division bavaroise qui avaient participé au mouvement de poursuite.

Les pertes de l'armée française d'Alsace s'élevaient à 607 (1) officiers et environ 20,000 sous-officiers et soldats tués, blessés ou disparus (2).

La victoire avait coûté à la IIIe armée allemande :

489 officiers, 10,538 hommes tués ou blessés, se répartissant ainsi :

| | TUÉS. | | BLESSÉS. | | DISPARUS. | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | Officiers. | Hommes | Officiers. | Hommes | Officiers. | Hommes |
| Ve corps | 41 | 877 | 179 | 3,782 | » | 777 |
| XIe corps | 41 | 457 | 138 | 2,243 | » | 265 |
| Ier corps bavarois | 10 | 64 | 27 | 477 | » | 205 |
| IIe corps bavarois | 9 | 52 | 27 | 524 | » | 91 |
| Division würtembergeoise | 5 | 33 | 12 | 271 | » | 35 |
| TOTAUX | 106 | 1,483 | 383 | 7,297 | » | 1,373 |

(1) A. Martinien. État nominatif, par affaires et par corps, des officiers tués ou blessés dans la première partie de la campagne. Paris, Chapelot, pages 3 et suiv.

(2) Ce chiffre a été obtenu en totalisant les pertes indiquées par les rapports sur la bataille ou, à défaut, par les Historiques des corps.

Digitized by Google

## § 14. — *Emplacements de la III^e armée dans la soirée du 6 août.*

| | | |
|---|---|---|
| V^e corps.. | Frœschwiller. | |
| VI^e corps.. | Elsashausen et Wœrth. | |
| I^er corps bavarois. | 1^re division..... | Frœschwiller. |
| | 2^e division..... | Preuschdorf. |
| | Réserve d'artillerie..... | *Ibid.* |
| | Brigade de cuirassiers.. | Lampertsloch. |
| | Détachement de poursuite..... | Reichshoffen. |
| II^e corps bavarois. | Lembach. | |
| | Reichshoffen. | |
| | Niederbronn. | |
| Corps Werder. | 1^re brigade würtembergeoise..... | Engelshof. |
| | 2^e brigade würtembergeoise (avant-postes).. | Gundershoffen et Griesbach. |
| | 3^e brigade würtembergeoise..... | Engelshof. |
| | Réserve d'artillerie würtembergeoise..... | *Ibid.* |
| | Réserve de cavalerie würtembergeoise..... | Reichshoffen. |
| | Division badoise..... | Gunstett et Schwabwiller. |

Le commandant de la III^e armée donna l'ordre au corps Werder de pousser, dans la journée même, une avant-garde vers Haguenau, de traverser la forêt le 7 août sur plusieurs routes, et de se porter au Nord de Brumath. Son avant-garde occuperait le passage de la Zorn et détruirait le chemin de fer dans la direction de Mommenheim (1).

La 4^e division de cavalerie, qui avait reçu à 6 heures du soir l'ordre de se porter à Gunstett, atteignait cette

(1) Voir Hahnke, *Opérations de la III^e armée*, page 80.

Digitized by Google

localité à 9 heures. Elle y trouva des instructions du Prince Royal, lui enjoignant de marcher le 7, au point du jour, sur Ingwiller et Bouxwiller, tandis que la cavalerie bavaroise suivrait la route de Bitche, et que les escadrons würtembergeois « fouilleraient les environs « de Zinswiller et d'Uhrwiller » (1). La *4e* division de cavalerie poursuivit aussitôt sa marche sur Eberbach, précédée vers Griesbach et Gundershoffen, par le *2e* régiment des hussards du corps; puis, après un repos de trois heures, elle entama la poursuite.

La *12e* division du VIe corps, qui se trouvait réunie le 6 août au matin, à Landau, avait reçu l'ordre du Prince Royal d'envoyer deux bataillons à Wissembourg et « de s'avancer, le jour même, par les vallées d'Ann- « weiler et de Bergzabern, pour faire une démonstration « contre Bitche et maintenir la liaison entre la IIe et la « IIIe armée » (2).

Dans l'après-midi du 6, son avant-garde occupait Dahn, où elle se renforçait du *5e* bataillon de chasseurs bavarois; le *15e* régiment de dragons établissait par Hinter-Weidenthal la liaison avec la IIe armée.

E.

---

(1) *Historique du Grand Etat-Major prussien*, 3e livraison, page 285.
(2) *Ibid.*



Digitized by Google

# DOCUMENTS ANNEXES.

## La journée du 6 août en Alsace.

### 1er CORPS.

#### Génie (Division Raoult).

*Rapport du capitaine Lanty sur les incidents de la journée du 6 août (Compagnie du génie).*

Lunéville, 10 août.

Dès le début de l'action, la 9e compagnie de sapeurs du régiment, attachée à la 3e division, a quitté son bivouac et est venue se placer sur la route au centre du village de Frœschwiller, suivie d'une de ses voitures portant tous les outils de terrassier ; l'autre voiture, chargée du reste des outils et des bagages, s'est rendue au convoi.

Après avoir pris les instructions de M. le général commandant la division, le commandant du génie a employé la compagnie à barricader tous les intervalles des habitations situées sur la gauche du village et à créneler les maisons. Un peu plus tard, une section a été portée à droite pour faire le même travail à une maison située près du cimetière, de l'autre côté de la route, et pour garnir de planches et de branchages jusqu'à hauteur d'abri, toute une longue ligne de clôtures à claire-voie contiguës à cette maison.

Lorsque les obus ont commencé à incendier les maisons, un détachement a été envoyé pour empêcher le feu de se propager. M. le lieutenant Rosaire qui le commandait y a été légèrement blessé à la joue par un éclat de pierre, un sapeur y a été également blessé.

Vers 2 h. 1/2, lorsque les troupes placées à la droite du village, vivement pressées et décimées par les projectiles, commençaient à se retirer, faute de munitions, le commandant du génie a amené la compagnie de sapeurs pour lui faire prendre position dans la maison et derrière les palissades retranchées le matin. Le feu nourri de la compagnie bien abritée a, pendant une demi-heure, maintenu l'ennemi à distance de ce côté : un sapeur y a été tué et deux autres blessés.

Digitized by Google

Le commandant du génie, n'ayant pu obtenir les renforts qu'il était allé demander et qui faisaient défaut, et les sapeurs ayant épuisé toutes leurs munitions, a fait retirer la compagnie et l'a ramenée au point de départ, où les hommes ont repris leurs sacs.

La compagnie, accompagnée de la voiture d'outils, a suivi le mouvement de retraite et est arrivée à Reichshoffen, où elle s'est dirigée vers le campement qu'elle avait occupé l'avant-veille près de la gare : les hommes s'y étaient à peine reposés que les projectiles et les balles ont commencé à y tomber, la compagnie a en conséquence repris sa marche, et sur la direction qui lui avait été indiquée par un aide de camp de M. le Maréchal (M. le lieutenant-colonel Broye) elle s'est acheminée vers la route de Bitche, en suivant la voie du chemin de fer.

A quelque distance de Reichshoffen, la compagnie a été arrêtée et employée à couper la voie sur une longueur de 20 mètres. Elle est arrivée à Niederbronn lorsqu'une grande partie des troupes était déjà passée, et, suivant toujours la même direction, elle a atteint Bitche à une heure du matin.

A la sortie de Reichshoffen, celle des voitures de section qui était chargée exclusivement d'outils a été arrêtée, et au dernier moment, les conducteurs ont dû l'abandonner en coupant les traits des chevaux. L'autre voiture de section portant le reste des outils, les bagages des officiers et la caisse de la compagnie, avait pris les devants avec le convoi, sous la direction du sergent-vaguemestre, mais elle a été également arrêtée près de Reichshoffen et a dû être abandonnée. Sur les douze chevaux de conducteurs, neuf ont été ramenés et trois manquent, savoir : un tué et deux abandonnés au moment où l'on a coupé les traits.

### 4e Division (De Lartigue).

*Historique de la 4e division du 1er corps, par le colonel d'Andigné.*

*Situation au 6 août.*

| | Officiers. | Troupe. |
|---|---|---|
| État-major | 10 | 26 |
| 56e de ligne | 57 | 2,130 |
| 3e zouaves | 65 | 2,000 |
| 3e tirailleurs | 65 | 2,150 |
| 1er bataillon de chasseurs | 23 | 779 |
| Artillerie | 16 | 415 |
| Génie | 4 | 106 |
| Services administratifs | 13 | 80 |
| Totaux | 253 | 7,686 |

Digitized by Google

A 5 heures du matin, les corvées du 3e régiment de tirailleurs, qui se rendent en armes à la Sauer pour y puiser l'eau nécessaire au café, sont accueillies par une vive fusillade, partie du moulin de Gunstett, et forcées de revenir. Le Maréchal nous fait cependant annoncer, vers 6 heures du matin, qu'il y aura séjour.

Peu après, vers 7 heures du matin, les Allemands attaquent par Wœrth, que nous n'occupions pas. La canonnade et les feux de mousqueterie deviennent plus violents et se rapprochent d'instant en instant. Une batterie, qui semble de gros calibre, établie sur les hauteurs de Dieffenbach, tire avec activité. Elle est hors de portée pour nous.

Vers 8 heures et demie, la division prend les armes et nos batteries d'artillerie, disposées depuis 7 heures sur les points des crêtes qui permettent le mieux de battre le plateau de Gunsttet et de fouiller le terrain qui nous en sépare, ouvrent leur feu. Le résultat fut d'abord heureux : le moulin à eau, près du pont de pierre sur la Sauer, fortement occupé par les Allemands, fut évacué par eux en désordre et avec des pertes considérables. L'agitation produite par nos projectiles sur les hauteurs de Gunstett nous fit espérer quelque temps que nous commandions ces positions. Malheureusement les Allemands parvinrent à couronner d'artillerie toutes les hauteurs. Tout d'un coup, nous vîmes s'allumer 35 à 40 bouches à feu, d'un calibre supérieur au nôtre, dont le tir fort précis prit rapidement une importance dominante.

Nos projectiles n'éclataient-ils pas? Leur portée était-elle insuffisante? Nous ne pouvions en juger à cette distance (2,200 mètres); mais, dès neuf heures, le combat d'artillerie était vivement engagé avec une infériorité marquée de nombre, de calibre et de tir de notre côté.

Les obus arrivaient pressés dans nos batteries et auraient rapidement éteint leurs feux si les terres détrempées n'avaient englouti et empêché l'éclatement du plus grand nombre.

La première disposition de combat du général de Lartigue avait été de n'engager que le 3e zouaves (colonel Bocher), à gauche, et le 3e tirailleurs algériens (colonel Gandil) à droite de la route d'Eberbach à Gunstett, et de garder en réserve le 56e de ligne (colonel Ména) et la moitié du bataillon de chasseurs (commandant Bureau), dont trois compagnies étaient affectées : deux aux batteries et la 3e à la garde de la ferme de Lansberg; mais, d'une part, l'obligation de nous relier à la division Conseil-Dumesnil a fait appuyer les zouaves vers la gauche, et la nécessité de défendre Morsbronn, et la hauteur en arrière par où nous aurions été tournés, à forcé à étendre le 3e tirailleurs vers la droite.

Pour remplir le vide qui se produisait entre les deux régiments, il a fallu faire entrer promptement en ligne le commandant Bureau et son

Digitized by Google

demi-bataillon de réserve. Le commandant Bonie, du 6e lanciers, est placé avec deux pelotons pour observer, du point culminant, derrière Morsbronn.

Notre ligne de bataille dépasse ainsi trois kilomètres, et le chiffre de nos combattants est d'environ 7,000 hommes.

A 9 h. 3/4, je vais prévenir le Maréchal que le combat d'artillerie est devenu pénible pour nous : que les masses d'infanterie, très supérieures en nombre, qui nous attaquent, ne nous permettent pas d'avancer dans la plaine et que les mouvements que nous apercevons à très grande distance, indiquent l'intention de l'ennemi de tourner notre droite. Le Maréchal me répond de rapporter au général de Lartigue, l'ordre de tenir ferme, de lui rappeler que la brigade de cuirassiers est à sa disposition et de recommander de ménager les munitions de nos mitrailleuses.

A mon retour, le combat se soutient avec acharnement de notre côté, et persévérance de la part des Allemands, dont le nombre augmente sans cesse.

Le 3e zouaves et le 1er bataillon de chasseurs, dont le commandant Bureau vient d'être tué, sous les ordres du général Fraboulet de Kerléadec, et le 3e tirailleurs, dirigé par le général Lacretelle, luttent sans reculer ou en reprenant à la baïonnette les positions perdues, mais en perdant beaucoup de monde. Nos batteries d'artillerie ne peuvent soutenir le combat, qu'en changeant de temps en temps leurs positions; mais cette manœuvre, plusieurs fois répétée, est promptement déjouée par les Allemands, dont le tir est rectifié très rapidement.

Le capitaine Besaucèle (1) est envoyé au Maréchal pour lui demander l'appui des batteries de 12. Le tir de celles-ci, dirigé effectivement sur Gunstett, attire une partie de ses feux et nous soulage.

Le mouvement tournant des Allemands s'accentue et, pour y résister, le général Lacretelle a été obligé de faire entrer en ligne le 2e bataillon de tirailleurs, qu'il avait d'abord gardé en réserve vers Morsbronn et d'appeler à son aide un bataillon du 56e.

Vers 11 heures, les Prussiens franchissent le ruisseau et abordent résolument nos positions. Un grand effort devient nécessaire. Le général de Lartigue appelle les deux bataillons restés en réserve du 56e, qui se portent en avant au secours du 3e tirailleurs; mais, prévenu du danger que court le 3e régiment de zouaves, qui ne défend le Nieder-Wald qu'au prix des plus grands sacrifices, il retire de l'action dans laquelle il s'engageait déjà, le 2e bataillon du 56e (commandant Billot) et l'envoie au colonel Bocher, qui a déjà vu tomber son lieu-

(1) Aide de camp du général de Lartigue.

Digitized by Google

tenant-colonel Deshorties de Beaulieu, le commandant Pariset et une quinzaine d'officiers.

La division, dont tous les points faibles ont ainsi été renforcés, se porte énergiquement en avant, descend des hauteurs, et refoule l'ennemi jusqu'au delà de la Sauer. Le feu des batteries de Gunstett cesse alors d'être meurtrier, mais les bois qui bordent les rives offrent des abris aux tirailleurs allemands, et il est impossible de tenir dans les 200 à 300 mètres de prairies qui séparent la route du ruisseau.

Le feu de mousqueterie dure quelque temps, mais de nouvelles troupes allemandes garnissent les pentes de la rive gauche, et la disproportion numérique force nos hommes, décimés par ces différents étages de feu, à reculer jusqu'aux pentes boisées occupées depuis le matin. A midi, l'issue de la lutte n'est malheureusement plus douteuse et je fais filer sur Reichshoffen le convoi de la division, que j'ai fait former dès 9 heures du matin, sous l'escorte du capitaine de gendarmerie Ainaud et de ses gendarmes. La compagnie du génie marche en tête du convoi pour ouvrir son passage et le défendre.

Le commandant d'état-major Warnet est envoyé au Maréchal pour l'informer que toutes nos réserves sont engagées et que nous ne pouvons arrêter le mouvement enveloppant de l'aile gauche de l'ennemi.

Le lieutenant-colonel Broye, aide de camp du Maréchal, revient avec mon chef d'escadron. Il nous apprend que la division Guyot de Lespart, du 5e corps, marche depuis 4 heures du matin pour venir nous rejoindre, et l'espoir qu'elle pourra arriver à temps et que le reste du 5e corps la suit, nous décide à demander à nos hommes de nouveaux efforts. Mes officiers et moi, nous courons annoncer aux divers commandants l'approche du 5e corps et porter l'ordre de tenir ferme.

Vers 1 heure, le général Lacretelle, monté dans le clocher de Morsbronn, reconnut que l'occupation de ce village, presque tourné, n'était plus possible et il donna l'ordre au commandant Aubry, du 2e bataillon de tirailleurs, de l'évacuer et de venir se former en potence sur le plateau.

Les débris des deux bataillons du 56e, qui ont perdu les colonels Ména, frappé de six balles; Souville, blessé de deux coups de feu et le commandant Niel, tué, sont ramenés aussi à la défense du plateau. Le général de Lartigue s'y porte avec les trois batteries d'artillerie, et, pendant une heure encore, nous gardons nos positions.

A 1 h. 1/2, les feux nous indiquent que le centre de l'armée recule de Wœrth sur Frœschwiller.

Vers 2 heures, le plateau dominant est couvert de forces tellement nombreuses, que, sous peine de voir enlever notre artillerie et prendre toute la division à revers, il faut bien ordonner la retraite.

Digitized by Google

Les batteries vont s'établir au-dessus d'Eberbach et, pour permettre de rappeler les hommes qui défendent toujours les pentes (3e tirailleurs, 56e de ligne et 1er bataillon de chasseurs) et les zouaves et les soldats du 56e, que l'ennemi, malgré 5 heures d'efforts multipliés, n'a pu chasser du Nieder-Wald, le général de Lartigue appelle la brigade Michel.

J'envoie des officiers porter partout l'ordre de sonner la retraite et je vais chercher la brigade de cuirassiers, défilée jusque-là dans un pli du terrain.

Le cri de « Vive la France » sort de toutes les poitrines, au commandement de : Garde à vous, et la brigade se forme en bataille pour couvrir notre aile droite au delà de la route qui traverse le plateau et qu'il importe de conserver pour notre ligne de retraite, car l'Eber est fangeux et difficile à passer sur beaucoup de points.

L'apparition de cette magnifique cavalerie, qui se forme avec autant de calme que sur un champ de manœuvres et s'avance sans qu'aucune défaillance se produise, avec ses cuirasses qui reflètent le soleil pour la dernière fois, surprend et paralyse un instant les Allemands. Leur feu s'arrête. La brigade se forme en colonne par escadrons, la droite en tête, et charge avec la plus grande énergie. Le plateau est balayé en un instant; malheureusement, les généraux de Lartigue et Michel ne se sont pas compris, et la colonne, au lieu de suivre le plateau et de se retirer par la droite, se rabat à gauche, descend comme un torrent à travers les houblonnières et va se faire tuer ou prendre beaucoup de monde dans Morsbronn.

Le colonel Guyot de la Rochère, qui chargeait en tête avec le 8e cuirassiers, après avoir traversé Morsbronn et les lignes prussiennes, se rabattit à droite avec une cinquantaine de cavaliers, passa l'Eberbach, et se réfugia derrière notre droite. Les deux escadrons du 6e lanciers, emportés par leur ardeur, se joignirent sans ordres aux cuirassiers et chargèrent avec eux.

Je profite du vide produit par la charge de cavalerie pour faire occuper, par quelques tirailleurs qui défendent la route, les petits bois au delà, sur la pente qui descend à l'Eberbach. J'en remets le commandement au colonel Gandil et je cours leur chercher deux caissons de munitions d'infanterie à la réserve placée dans un angle du Nieder-Wald. Malheureusement la crête est brusquement abandonnée par nos hommes, et le chemin que nous suivons se trouve pris entre deux feux.

Il est impossible de tourner à droite, un ressaut de terrain produisant là un escarpement de 4 à 5 mètres; les Allemands, au contraire, garnissent la crête et nous fusillent à 40 ou 50 pas. Je ne puis alors que faire tourner bride et rétrograder rapidement un des caissons et dételer et abandonner l'autre, dont un cheval vient d'être abattu, après

Digitized by Google

l'avoir fait ouvrir et engagé les hommes les plus rapprochés à le piller.

Je rejoins le général, puis je cours tâcher d'organiser la défense en arrière de l'Eberbach. Il est 2 h. 1/2, notre artillerie y est établie sur un petit plateau et les généraux de Lartigue et Fraboulet de Kerléadec, entourés chacun d'une poignée de braves, luttent pour donner aux hommes restés en arrière le temps d'évacuer le plateau.

Nos pertes en officiers ont été si grandes, qu'il devient bien difficile de régulariser la défense. Les tirailleurs ont perdu les commandants Clemmer et Thiénot; le 56e les colonels Ména et Souville et les commandants Niel et de Sainte-Agathe (1). Le commandant Bureau du 1er bataillon de chasseurs, est tué. Il manque enfin aux zouaves le lieutenant-colonel Deshorties de Beaulieu et les commandants Charmes, Pariset et Morlan. En tout 11 officiers supérieurs sur 16.

A force de cris, de prières, de menaces, je ramène au hameau d'Eberbach 5 à 600 tirailleurs avec le lieutenant-colonel Barrué, tout étourdi encore d'une chute que lui a occasionnée un obus prussien, qui s'est enfoncé à ses pieds et a fait fougasse.

Ils se déploient en tirailleurs vers la droite, pour arrêter l'ennemi qui cherche à nous tourner, mais à bout de forces et de munitions, la plupart lâchent pied promptement. L'artillerie est forcée de se replier, une batterie, la 11e du 12e sur Gundershoffen et les deux autres, par les bois, sur Reichshoffen.

Je vais rendre compte au général de Lartigue. Quelques zouaves du 3e lui restent encore; un peu abrités derrière les haies d'un petit bois, ils entretiennent un feu très vif et arrêtent à 60 mètres les tirailleurs allemands.

A cheval derrière les zouaves, et rectifiant leur tir, aussi soigneusement qu'au camp de Châlons, le général ne peut se décider à quitter le champ de bataille. Il le faut pourtant, car depuis que les turcos ont plié, les Allemands ont avancé et nous allons être complètement cernés. Le général le remarque comme moi et ordonne aux zouaves de battre en retraite en tiraillant. Le dernier lancier d'escorte est tué entre nous deux et nous quittons avec quelques difficultés ce verger dont les branches, hachées par les balles, nous tombent dans les yeux.

La lutte, en battant en retraite, continue pendant une demi-heure environ, mais alors il n'est plus possible de défendre aucune position.

---

(1) L'annuaire de 1870 ne contient aucun officier du nom de Sainte-Agathe.

Digitized by Google

Les hommes n'en peuvent et n'en veulent plus; l'ennemi, d'ailleurs bien fatigué aussi, poursuit mollement.

Sur le plateau, après le Gross-Wald, et avant d'arriver à Reichshoffen, nous rencontrons notre convoi marchant en très bon ordre.

Je quitte mon cheval fatigué et légèrement blessé, pour monter Onyx.

Je cherche en vain le capitaine de gendarmerie Ainaud pour lui indiquer la route de Niederbronn.

Un officier d'artillerie vient m'informer qu'une de nos batteries est en détresse dans les bois, sur notre droite, ensablée dans un chemin de forêt, et recevant des obus d'une batterie placée près d'Elsashausen. J'y cours. La batterie s'est heureusement dégagée et peut descendre sur la route de Frœschwiller à Reichshoffen; mais en revenant, je vois que notre convoi, par je ne sais quelle fatalité, s'est engagé sur la route de Haguenau. Cette route est encombrée de fuyards et les voitures n'y avancent qu'avec peine. Je lance mon cheval dans les prairies, pour arrêter la tête de colonne, mais je ne puis parvenir à joindre le capitaine Ainaud. Il marche avec la compagnie du génie en tête des réserves d'artillerie de nos batteries, et plusieurs conducteurs que j'interroge et qui ignorent à quelle division ils appartiennent, me font croire que notre convoi s'est allongé d'autres voitures. Parvenu aux forges, à mi-chemin de Reichshoffen et de Gundershoffen, je m'arrête, car je crains de perdre ma division, et je reviens sur mes pas. Il est impossible de songer à faire retourner les voitures. En passant devant l'ambulance, je dis au sous-intendant Coulombeix mes regrets de ne pouvoir les retirer d'une route aussi dangereuse, et je lui recommande de marcher sans s'arrêter jusqu'à Haguenau et de se rendre de là à Strasbourg sans délai.

Peu après mon départ, les malheureux me désobéissent, et font halte dans une prairie où ils sont sabrés et tous nos bagages pillés. La compagnie du génie, après avoir essayé une faible résistance, qui lui coûte le commandant Loyre, un lieutenant et une vingtaine d'hommes, traverse le Falkensteinerbach et se retire vers les montagnes.

Je reviens à Reichshoffen et prends la route de Bitche. Au sortir du village, je rencontre le général de Bernis, qui forme, avec ses chasseurs, l'avant-garde du 5e corps; je lui dis de quelle importance il serait de défendre Reichshoffen jusqu'à la nuit; il me répond qu'il est aux ordres du général Guyot de Lespart, dont il éclaire la division et ne peut rien prendre sur lui. Quelques minutes après, sa brigade tourne bride et revient avec la division sur Niederbronn, charmante petite ville où je rejoins le général de Lartigue. Le Maréchal y donne l'ordre de se retirer sur Saverne, et fait occuper par la division Guyot de Lespart, les hauteurs qui couvrent Niederbronn. On réunit ce que

Digitized by Google

l'on peut de la division, et nous partons vers 7 heures environ, traversant la rage au cœur et par un clair de lune qui rend les positions splendides, de magnifiques défilés des Vosges, et ces riches villages dont les habitants nous offrent en pleurant leurs provisions. Leur hospitalité soutient les forces de nos hommes, qui ont combattu tout le jour sans manger, et la colonne continue tristement à marcher.

*Rapport du capitaine adjudant-major Malinjoud, sur le rôle du 1er bataillon de chasseurs à pied, le 6 août.*

Citadelle de Strasbourg, 8 août.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que le 6 août, étant campés en arrière du village de Gunstett, nous avons reçu à 9 heures du matin du général de Lartigue, l'ordre de nous préparer à marcher. Dix minutes après, le 1er bataillon de chasseurs était disposé de la manière suivante :

1re compagnie attachée depuis la veille, par section, aux 1re et 2e batteries de campagne; 1re section de la 2e compagnie attachée à la batterie de mitrailleuses; 2e section de la 2e compagnie déployée en tirailleurs en avant de la 1re batterie.

3e et 5e compagnies placées au bas du terrain à droite de la ferme, 4e compagnie sur le mamelon en arrière de cette ferme sur le prolongement des 3e et 5e compagnies pour surveiller les mouvements de l'ennemi; 6e compagnie enfin, déployée en tirailleurs en avant et à 300 mètres de la ferme, près de la route qui suit la vallée. Cette compagnie commença immédiatement le feu qu'elle continua jusqu'à la fin de l'action.

Vers 10 h. 1/2, les 3e, 5e et 6e étaient sur une même ligne en tirailleurs, ayant été obligées de se porter successivement en avant pour renforcer et soutenir la 6e compagnie, qui avait été fortement entamée. A partir de cette heure, elles sont restées engagées dans le même ordre jusqu'à la fin du combat, en faisant par six fois des mouvements en avant.

La 4e se porta bientôt sur la droite de la ligne de tirailleurs, face en avant et suivant constamment les mouvements des 3e, 5e et 6e compagnies.

Les 1re et 2e sections de la 1re compagnie restèrent à leurs batteries durant toute l'action. La 2e section de la 2e compagnie, après avoir été relevée vers 10 heures par des compagnies du 3e régiment de zouaves, a rejoint la 1re compagnie au service des batteries; la 1re section de la 2e compagnie continua à suivre la batterie des mitrailleuses.

L'objet des mouvements offensifs des compagnies déployées en tirail-

Digitized by Google

leurs était d'occuper le moulin de Gunstett que l'artillerie (2e batterie) avait commencé à canonner dès le début. Dans un de ces mouvements la ligne de tirailleurs parvint à s'approcher jusqu'à 200 mètres du moulin. Ce fut dans cette marche et dès le début que le commandant Bureau fut blessé presque en même temps que les capitaines Ambroise et Crainvillers et le lieutenant Beullard. Malgré le nombre des atteints, les hommes continuaient à s'avancer hardiment sous le feu de l'artillerie et d'un immense feu de mousqueterie ennemies.

Au moment où le commandant se disposait à aller lui-même placer sa ligne de tirailleurs, il me donna l'ordre de prendre le commandement des 3e et 5e compagnies qu'il réservait en soutien. Lorsqu'il fut blessé il venait de m'ordonner de les porter en renfort, ainsi que la 4e compagnie.

A 11 heures, on commença à voir descendre des hauteurs en avant de Gunstett une forte colonne ennemie qui marchait vers notre droite en cherchant à nous déborder. C'étaient des troupes fraîches. Malgré cette masse que chacun de nos hommes pouvait apercevoir, la ligne des tirailleurs tint bon jusque vers 1 h. 1/2; A cette heure, la colonne ennemie arrivait sur nous; le bataillon, criblé de face et sur sa droite par les feux de l'ennemi, commença alors son mouvement de retraite, en refusant l'aile droite et de manière à regagner pied à pied les hauteurs que couronnait encore notre artillerie.

Arrivé sur ces hauteurs, nous n'aperçûmes qu'un bataillon du 3e tirailleurs qui battait en retraite et l'artillerie qui disparaissait en arrière.

Ce fut alors que nos hommes, décimés par les obus et la mousqueterie qui avait redoublé, ne voyant personne derrière eux pour les soutenir, précipitèrent leur retraite que les officiers cherchaient à contenir et à diriger vers le quartier général.

Parmi eux, furent blessés MM. Briatte, capitaine à la 3e; Cauchemez, lieutenant à la 5e; Chedeville, capitaine à la 4e; Avrial, sous-lieutenant à la 4e, et Arnaud, aide-major, au moment où il soignait un blessé.

Quelques moments après, un obus avait mis le feu à l'ambulance de la division.

Ainsi que j'en donnai l'ordre, les officiers s'efforcèrent de diriger la retraite sur le quartier général; arrivé au-dessus de Reichshoffen, je parvins à rallier le reste du bataillon, officiers et soldats.

Jusqu'à ce moment, nous n'avions pas de nouvelles des 1re et 2e compagnies attachées à l'artillerie. Nous fûmes alors rejoints par le lieutenant Moreau, qui avait cherché à rallier sa section pour appuyer la dernière charge de cavalerie (sur l'ordre du général de cavalerie) et qui ramenait quelques hommes.

Digitized by Google

Pendant le combat, la 1re compagnie avait suivi le mouvement des batteries dans leurs positions successives.

Arrivé à Reichshoffen, j'ai reçu d'un chef d'escadron d'état-major l'ordre de me diriger avec mes hommes sur Haguenau ; je me mis en marche avec le reste de la colonne : troupes de toutes armes et bagages.

. . . . . .

J'arrivai ainsi à Haguenau, où l'administration du chemin de fer me dit avoir reçu l'ordre de transporter tout le monde à Strasbourg ; j'attendis une heure environ afin de rallier de nouveau le bataillon et fis embarquer tous les hommes arrivés au chemin de fer, en donnant l'ordre de diriger les autres de la même manière sur le même point de ralliement au fur et à mesure qu'ils arriveraient.

Nous sommes ainsi arrivés à Strasbourg le 7 au matin et, par ordre de la place, nous avons été dirigés sur la citadelle.

Nous avons comme effectif : 4 officiers, 196 hommes et 5 chevaux.

## *Historique du 56e régiment d'infanterie.*

6 août.

Sur les 7 h. 30, le régiment prit les armes et se porta en avant, puis sur la droite, après s'être formé en bataille par bataillons en colonne, à intervalles de déploiement.

Après un temps d'arrêt, pendant lequel chaque bataillon se forma en colonne double, le régiment se porta en avant et vint s'établir dans un large chemin, fortement encaissé, qui va de Wœrth à Morsbronn. Les colonnes furent déployées

En face du régiment, le terrain s'abaissait en pente assez douce jusqu'au Sauerbach : l'intervalle était couvert en quelques endroits par des lignes d'arbres ou des bouquets d'arbres, par de hautes récoltes et sur la droite par des houblonnières.

Le 3e bataillon, mis le premier en mouvement, fut dirigé sur la droite afin d'étendre la ligne de ce côté que déjà menaçaient des masses prussiennes, en marche dans les prairies de Gunstett.

Ce bataillon vint se placer entre le 1er bataillon du 56e et un bataillon du 3e régiment de tirailleurs qui formait l'extrême droite de notre ligne de bataille.

Peu après, chaque bataillon envoya une compagnie en tirailleurs, à une distance d'environ 300 mètres. Ces compagnies s'avancèrent d'environ 300 mètres jusqu'au Sauerbach, au moment où la ligne se reportait en arrière ; mais elles durent, après avoir tenu un certain temps sur cette ligne, se replier au chemin creux. Pendant ce temps, les 2e et 1er bataillons avaient fait successivement le même mouvement : le 2e bataillon s'était dirigé sur la gauche du bois

Digitized by Google

d'Elsashausen (1) et avait été placé sous les ordres du colonel Bocher, du 3e zouaves.

Le colonel Ména avait porté en avant le 1er bataillon jusqu'au chemin d'Haguenau pour s'opposer à la marche des Prussiens de ce côté. Ce bataillon, couvert par des tirailleurs, résiste pendant une heure environ aux efforts de l'ennemi.

Vers les midi et demi, la droite du 1er bataillon fut tournée par des bataillons épais, qui s'étaient déployés dans toute la largeur de la vallée du Sauerbach, ayant Gunstett à leur droite et étendant leur gauche jusque vers le village d'Hegeney : à cette heure, le bataillon dut se replier sur sa première position où il se reforma : il se reporta ensuite en avant, soutenu par des compagnies du 3e bataillon que le colonel avait rappelées auprès de lui. Ce second mouvement offensif fut de courte durée, et il fallut commencer un mouvement rétrograde; il pouvait être alors 2 heures ou 2 h. 1/2.

Lorsque le 3e bataillon fut envoyé à la droite du régiment, il détacha en tirailleurs une compagnie qui dépassa d'environ 50 mètres la route d'Haguenau. Vivement attaquée, cette compagnie dut prendre une position en arrière, sur laquelle le bataillon se maintint jusqu'à 1 heure environ.

A cette heure, l'attaque tentée par le 3e tirailleurs sur le Bruckmühl ayant échoué, le 3e bataillon du 56e recula d'environ 400 mètres.

C'est alors que ce bataillon se réunit au 1er et participa à sa tentative de retour offensif et à son mouvement de retraite. Le colonel reçut là six blessures.

Les débris des deux bataillons se retirèrent dans la direction d'Eberbach. Le général de Lartigue les arrêta dans ce village qu'il chercha à défendre avec eux et un bataillon de zouaves; débordés de toutes parts ils durent, au bout de trois quarts d'heure, se retirer sur Reichshoffen où ils arrivèrent à 4 heures.

Revenons au 2e bataillon. Les quatre compagnies de gauche furent envoyées à la lisière du bois d'Elsashausen; la 2e compagnie et la 2e section de la 1re compagnie furent laissées en réserve dans un carrefour à la garde du drapeau. Ces deux dernières fractions, envoyées successivement en tirailleurs sur la droite du bois, furent rejointes par la 1re section de la 1re compagnie qui était encore en tirailleurs sur le Sauerbach au moment du départ du bataillon.

Les 4 compagnies de gauche, déployées immédiatement en tirailleurs à la gauche du 3e bataillon de zouaves, prirent part au mouvement offensif qui porta la ligne à environ 400 mètres en avant, jusqu'à

(1) Il s'agit du Nieder-Wald.

Digitized by Google

une ligne d'arbres qui servit d'abri : cette ligne ne fut pas sensiblement dépassée et les compagnies l'occupèrent pendant environ une heure jusqu'au moment où, tournées par leur droite, elles reçurent l'ordre de regagner le bois en même temps que les zouaves.

Les compagnies s'arrêtèrent sur cette lisière et défendirent la position jusque vers 2 h. 1/2 ou 3 heures. A ce moment, ces compagnies n'étaient plus vivement inquiétées de face, mais les mouvements de l'ennemi sur leur droite et sur leurs derrières les obligèrent à quitter la position en se portant vers la gauche. Elles rejoignirent la droite du 99e de ligne qui battait en retraite sur Reichshoffen, qu'elles atteignirent vers 4 heures.

A cette heure, le régiment se trouvait tout entier dans Reichshoffen, mais sur des points différents.

La retraite s'effectua dans plusieurs directions.

La portion principale du régiment, réunie sous les ordres du général Fraboulet au 3e zouaves (régiment de la brigade) se retira sur Saverne où elle arriva dans la matinée du 7 août.

## *Historique du 3e régiment de zouaves.*

6 août.

La nuit fut mauvaise et la pluie ne cessa de tomber ; le lendemain matin, les hommes séchaient leurs vêtements aux feux du bivouac, quand le canon se fit entendre, annonçant de sa voix solennelle l'approche de l'ennemi. Il était sept heures moins un quart du matin.

Quelques instants après, la grand'garde du 2e bataillon, commandée par le capitaine Revin, signalait une forte colonne d'artillerie qui, sous la protection de nombreux tirailleurs soutenus par des réserves, venait occuper la hauteur qui lui faisait face.

A 7 heures, la canonnade et la fusillade, vivement entretenues sur notre gauche, annonçaient pour la journée un engagement sérieux ; à ce même moment, une forte reconnaissance de cavalerie passait au pied de nos grand'gardes pour tâcher d'apprécier les forces prussiennes.

Le bois de Nieder-Wald domine la route de Wœrth à Haguenau ; cette route est parallèle à la direction du ruisseau le Sauerbach, dont il fallait défendre le passage; il importait donc d'occuper sérieusement cette position.

Au Sud, le bois de Nieder-Wald offre à sa partie supérieure et près des hauteurs qui dominent Morsbronn, un rentrant derrière lequel se trouve une vaste clairière : l'extrémité Sud-Est de ce bois était le sommet de l'angle occupé par les troupes de la 4e division qui formaient l'aile droite de l'armée.

Le général de Lartigue, obligé de faire face aux attaques de front et

Digitized by Google

de flanc dirigées par l'armée prussienne, avait dû placer une partie de ses troupes en potence, la brigade de cuirassiers formant réserve.

Cette disposition eut pour conséquence d'étendre la ligne de défense du régiment, et le 1er bataillon reçut ordre d'occuper la partie du bois correspondant au rentrant; il reliait ainsi la ligne formée par le 1er bataillon de chasseurs à pied et le 3e régiment de tirailleurs indigènes, aux 2e et 3e bataillons du régiment qui, sous la direction du colonel Bocher, devaient défendre la partie centrale du bois de Nieder-Wald; la ligne occupée par le régiment avait ainsi plus de deux kilomètres d'étendue.

Aux premiers coups de canon voici les dispositions qui furent prises :

*1er bataillon.* — La 1re compagnie, capitaine Gaillard de la Roche; la 2e compagnie commandée par M. Lafon, lieutenant; la 3e, capitaine Bruguérolle, et la 4e, capitaine Corps, déposent leurs sacs, pénètrent dans le bois, et ont pour mission d'en défendre la lisière; ces compagnies ont une demi-section déployée en tirailleurs, une demi-section de soutien et une section de réserve.

La 5e compagnie, capitaine Henry, et la 6e, capitaine Parson sont disposées en échelons dans la clairière et ont l'ordre de rester en réserve dans cette position; la compagnie du capitaine Henry a de plus la charge de soutenir les batteries de 4 de campagne et la batterie de mitrailleuses qui sont disposées sur la crête à hauteur de Albrechtshaeuserhof.

*2e bataillon.* — La 1re compagnie, commandée par M. le lieutenant Vuillemenot, est chargée de relier le 2e bataillon au 1er; la 2e compagnie, capitaine Revin, est de grand'garde; la 3e compagnie, capitaine de Mascureau se porte en avant pour soutenir la 2e; la 4e compagnie, capitaine Jacquot; la 5e, capitaine Caillard et la 6e, capitaine Faval, restent en réserve.

*3e bataillon.* — Le 3e bataillon était placé entre le village d'Elsashausen et la gauche du 2e bataillon; il était couvert par la 5e compagnie que commandait le capitaine de Saint-Sauveur; la position occupée par cette compagnie se composait d'une clairière entre deux saillants boisés; le capitaine de Saint-Sauveur avait posté une section dans chacun de ces saillants; en arrière de lui, et sur la lisière formant courtine s'était établi comme soutien le capitaine Voisin avec sa compagnie, la 4e.

A 200 mètres en arrière de cette compagnie, se trouvaient réunies, sous les ordres du commandant Morlan les quatre autres compagnies de son bataillon.

Telle était la position du régiment au moment de l'attaque.

Ce fut la grand'garde du 2e bataillon, commandée par le capitaine Revin qui eut à supporter le premier choc. Menacé d'être tourné par la gauche et d'être coupé de sa ligne de retraite, le capitaine Revin se

Digitized by Google

retire un peu en arrière, laisse approcher l'ennemi à 200 mètres et ordonne le feu : les assaillants dispersés, la compagnie reprend sa position primitive, mais quelques instants après on aperçoit une colonne prussienne déboucher par la route du moulin et se poster dans les bois qui bordent cette route.

La compagnie de soutien, commandée par le capitaine de Mascureau, se porte au secours de la grand'garde et le colonel Bocher, prévenu qu'une nouvelle attaque était imminente, dirige sur ce point toutes les autres compagnies du 2e bataillon.

Le commandant Pariset en prend le commandement et ordonne l'attaque. La lutte est acharnée; le bois est pris et repris à différentes reprises, les attaques à la baïonnette se renouvellent avec fureur, mais les Prussiens reçoivent à chaque instant des renforts, et leur artillerie produit dans nos rangs des ravages épouvantables.

Le capitaine de Mascureau tombe le premier; sa mort est le signal de hurrahs de la part des prussiens, ses hommes reculent; mais le lieutenant Bardol et l'adjudant Fabre des Estavels les arrêtent, les ramènent au combat et conquièrent le terrain où gisait le cadavre de leur capitaine; un moment après, le commandant Pariset est tué raide, puis ce sont : le lieutenant-colonel Deshorties qui est atteint mortellement, le sous-lieutenant Saltzmann, qui succombe à la suite de plusieurs blessures, MM. Forcioli, Bardol, Gros, de Givry et Gaillard qui sont blessés, et enfin, le capitaine Jacquot, qui après avoir eu son cheval tué, est blessé lui-même et revient au combat après avoir été pansé.

Le danger est imminent; que l'on cède sur ce point et toute l'aile droite est enlevée; c'en est fait de la division de Lartigue.

Le colonel Bocher engage successivement toutes les fractions qu'il trouve sous la main; les sapeurs accourent eux-mêmes pour dégager le drapeau, que tient d'une main ferme M. le sous-lieutenant Marie qui a déjà reçu une blessure et dont les vêtements ont été troués par les balles.

A ce moment, le colonel se retirant en arrière du carrefour, rencontre le capitaine adjudant-major Hervé envoyé en reconnaissance par le général Fraboulet de Kerléadec et donne l'ordre à cet officier de courir rendre compte au général de division de la gravité de la situation et de lui demander du soutien; pendant que l'adjudant-major galope, le colonel engage sur la gauche du 2e bataillon, les compagnies du 3e bataillon qui restaient disponibles en laissant en réserve, près du carrefour, la compagnie commandée par le capitaine Sorrel.

Le général de division, apprenant l'imminence du danger, autorise le capitaine Hervé à prendre un bataillon du 56e régiment d'infanterie de ligne; mais ce régiment destiné à servir de réserve, avait déjà été engagé sur notre extrême droite, pour faire face à l'ennemi, qui, semblable

Digitized by Google

au flot qui monte, nous déborde constamment sur cette aile ; il fallut donc extraire ce bataillon sous le feu de l'ennemi; le commandant Billot reçut en passant, du général de division, l'ordre de se placer sous les ordres du colonel Bocher.

Au moment où ce bataillon conduit par le capitaine Hervé put entrer en ligne, la position était encore à nous, grâce à la ténacité des officiers et des zouaves qui se faisaient tuer sur place plutôt que d'abandonner la position ; cependant, on sentait qu'on avait produit le maximum d'efforts, et le capitaine de Saint-Sauveur maintenait avec difficulté le peu d'hommes qui lui restaient. A ce même moment, M. le sous-lieutenant Ducos, coupé de sa compagnie, débouchait du bois, à la tête d'un détachement de 150 hommes appartenant à différentes compagnies ; le capitaine Hervé le fit entrer en ligne immédiatement et, grâce à ce double renfort, le capitaine de Saint-Sauveur put se maintenir malgré la vivacité du feu et les tentatives de l'ennemi.

L'énergie déployée par ce brave et brillant officier fut pour beaucoup dans la conservation de cette importante position; se promenant tranquillement au pas de son cheval derrière ses tirailleurs embusqués, il disparaissait dans un nuage de fumée et semblait défier la mauvaise fortune.

Cependant les forces de l'ennemi se renouvelaient à chaque instant ; de tous côtés l'horizon était noir de masses prussiennes, tandis que nous, nous n'avions ni soutien, ni réserve, ni artillerie ; les munitions même commençaient à manquer ; un caisson qui avait suivi le bataillon du 56e de ligne fut vidé en un instant.

La lutte se maintint avec ces alternatives sur cette partie du champ de bataille jusque vers deux heures de l'après-midi.

Pendant ce temps, le 1er bataillon, combinant un effort avec le 1er bataillon de chasseurs à pied, tentait une attaque contre le moulin situé sur le Sauerbach et les hauteurs de Gunstett où s'était établie en batterie une artillerie formidable. Le capitaine Corps avait débuté dès le matin par un coup de main heureux; parvenu sur la lisière du bois sans être aperçu de l'ennemi, il fit faire un changement de front à sa compagnie et, prenant de flanc une colonne prussienne, il la chargea avec vigueur et lui fit éprouver de grandes pertes; sur ce point, les efforts produits furent couronnés de succès, pendant la première phase du combat ; des attaques à la baïonnette furent heureuses, et M. le lieutenant Saint-Upéry, la casquette au bout de son sabre voulait entraîner ses hommes et enlever Gunstett, mais vers midi les masses prussiennes se déployaient aussi de ce côté.

. . . . . .

La lutte devint inégale et une section de la compagnie Parson, commandée par le capitaine lui-même, vint renforcer les compagnies enga-



Digitized by Google

gées; le capitaine Parson marchait à la tête de cette section lorsqu'en débouchant il fut tué raide d'une balle à l'estomac.

Ce terrain avait déjà été arrosé du sang de M. le sous-lieutenant Berthelet, qui ne succomba qu'après avoir reçu huit balles; de M. le capitaine Bruguérolle, qui fut atteint d'une blessure mortelle; de M. le capitaine Gaillard de la Roche, qui avait été blessé au commencement de l'action et de M. Perotel, sous-lieutenant, qui fut tué.

Vers deux heures de l'après-midi, l'attaque de l'ennemi reprit avec rage sur toute la ligne.....

Notre centre, déjà épuisé, fut bientôt percé et notre droite complètement débordée.

Le colonel Bocher, après avoir engagé sa dernière réserve, la compagnie Sorrel, vint vers la droite espérant y trouver du renfort. A ce même moment, l'aile droite était en pleine retraite et, pendant qu'elle gagnait les hauteurs d'Eberbach, les cuirassiers se formaient en colonne pour se précipiter sur les têtes de colonnes prussiennes.

Toutefois, deux échelons formés par les compagnies de réserve du 1er bataillon du régiment, s'établirent sur le terrain découvert dans le rentrant du bois afin d'arrêter les progrès de l'ennemi : la compagnie du capitaine Henry fut disposée de façon à balayer par son feu le terrain que devaient parcourir les cuirassiers dans leur charge et, en arrière d'elle, un échelon de soutien et de protection pour la retraite fut établi par le capitaine Hervé à l'angle du bois; le deuxième échelon fut composé de la 2e section de la compagnie Parson, de la compagnie commandée par M. Lafon et d'une fraction qui se trouvait avec M. Colonna d'Istria.

Ces deux échelons tinrent longtemps, mais ne voyant pas revenir les escadrons, ils durent céder à la poussée des colonnes prussiennes et se retirèrent par le bois. Le brave capitaine Henry, désespéré d'être obligé de céder ainsi le terrain, se retourne plusieurs fois pour donner des coups de boutoir, et trouve la mort dans un de ces retours offensifs qu'il dirigeait en personne.

Dans cette phase de la bataille, tombèrent aussi le commandant Charmes, atteint d'une balle au bas ventre; le lieutenant Lafon, les lieutenants Perret et Gasc blessés, l'adjudant Riviez, blessé gravement à la jambe.

C'en était fait; l'aile droite avait fléchi; le régiment était écrasé.

Pour en sauver les débris, le colonel Bocher, emmenant le capitaine Hervé, rejoignit le reste de la division déjà en retraite sur les hauteurs de l'autre côté d'Eberbach.

Là, le capitaine Saint-Marc, qui avait eu deux chevaux tués sous lui, cherchait à rallier les fuyards sous la protection de groupes échelonnés. Malheureusement, il restait bon nombre des nôtres qui combat-

Digitized by Google

taient encore sous bois, et qui, ne pouvant être prévenus de la retraite, allaient tomber au pouvoir de l'ennemi. Le capitaine Hervé, après avoir demandé l'appui du 56e et l'avoir établi en position, descendit avec un clairon et fit sonner la retraite dans toutes les directions. A cet appel sortirent du bois différentes fractions avec le capitaine de Puymorin, le lieutenant Colonna d'Istria, Dufour, Meza, Perret et Gasc, ces deux derniers blessés; puis le capitaine de Saint-Sauveur, porté par six hommes : ce brave officier avait la poitrine trouée et souffrait horriblement. Transporté pendant quelque temps, il dut renoncer à continuer le trajet et se fit déposer à terre où il passa la nuit. Il fut seulement recueilli le lendemain après avoir été complètement dépouillé, et conduit à l'ambulance organisée chez le comte de Leusse.

La cavalerie prussienne s'étant mise en mouvement, la division fut obligée de quitter ces hauteurs d'où l'on apercevait la marche progressive de l'ennemi, et se retira sur Reichshoffen que traversaient aussi les autres divisions du 1er corps d'armée.

Malgré la retraite, le combat n'en continuait pas moins dans le bois de Nieder-Wald où étaient restées des compagnies ou des fractions de compagnie; là il se produisit des efforts désespérés, des traits de valeur qui resteront toujours ignorés. Tournant sur eux-mêmes, ces malheureux abandonnés eurent à passer plus d'une fois de l'espérance au découragement; repoussé de tous côtés, le capitaine Voisin avait réussi à rejoindre la partie du bois où se trouvaient le capitaine Corps et le lieutenant Vermel : « Vous nous sauvez la vie, dit ce dernier au capitaine Voisin. — Pas pour longtemps, répond le capitaine, car nous sommes enveloppés de tous côtés ».

Il était trop tard, en effet, et tous ces groupes tombèrent successivement entre les mains de l'ennemi vainqueur, mais non sans résistance, ni sans pertes à ajouter à celles déjà trop nombreuses qu'avait subies le 3e zouaves en cette journée. C'est ainsi que le commandant Morlan, bien qu'entouré de tous côtés, combattit jusqu'à sa dernière cartouche et c'est dans cette période de combats partiels que furent tués MM. Faval, capitaine; Sorrel, capitaine; Boileau, lieutenant; Teissèdre, lieutenant; Vermel, lieutenant; Dousselin, sous-lieutenant; Buche, sous-lieutenant; d'Hillerin, adjudant, et que furent blessés MM. Voisin, capitaine; de Givry, capitaine; Ducroquet, capitaine; Merlen, lieutenant; de Maussion, lieutenant; Blancq, lieutenant; Muletier, sous-lieutenant; Bousson, sous-lieutenant; Berthelet, sous-lieutenant; Cauton, sous-lieutenant; Schwaebel, sous-lieutenant; ainsi que tant d'autres sous-officiers et soldats qui, par leur valeur et leurs services passés, faisaient la gloire du 3e régiment du zouaves.

De Reichschoffen, le 1er corps d'armée marcha sur Niederbronn où il rencontra la division Guyot de Lespart, du 5e corps; cette division

Digitized by Google

prit position pour couvrir la retraite et le 1er corps s'écoula sur Saverne en marchant toute la nuit.

Le régiment traversa successivement les villages de Oberbronn, Zinswiller, Offwiller, Rothbach, où le Maréchal s'arrêta pour nous adresser ses compliments sur la vigueur de notre défense; puis, par Ingwiller et Bouxwiller où nos hommes furent obligés de s'arrêter par suite de leur épuisement.

## *Historique du 3e régiment de tirailleurs algériens.*

6 août.

Le 6, à 5 heures du matin, le colonel Gandil donna l'ordre d'aller, en armes, chercher à la Sauer l'eau nécessaire pour la confection du café. La corvée fut réunie sous les ordres d'un officier par compagnie et du capitaine Montignault pour tout le régiment. Au moment où les hommes de corvée s'approchèrent de la rivière, ils furent assaillis par une vive fusillade qui partait du moulin bâti sur la rive gauche de la Sauer et qui avait été crénelé la veille par les sapeurs du génie de la division. Les tirailleurs, surpris un peu en désordre, ripostèrent tant bien que mal; mais durent se retirer sans avoir pu prendre de l'eau. Le sous-lieutenant Krelill ben Mohamed fut blessé; un homme fut tué, un autre blessé. Le moulin de la Sauer avait été occupé la veille par les Prussiens. Avis de ce fait n'avait pas été donné au général de brigade.

A 7 heures, quelques coups de canon se firent entendre dans la direction de Wœrth; mais le feu cessa à huit heures.

Le rapport du 6 prescrivait un jour de repos pour les troupes; repos qui devait être mis à profit pour compléter les vivres et évacuer sur Strasbourg les demi-couvertures de campement des corps qui avaient emporté les leurs, malgré les ordres donnés.

A 9 heures, la canonnade ayant recommencé, et se rapprochant, mêlée à une fusillade assez vive, le régiment reçut l'ordre de prendre les armes. Les cuisiniers devaient rester au camp.

Bientôt, pendant que les 1er et 3e bataillons restaient sur l'emplacement du camp pour attendre des ordres, le 2e bataillon, appuyé par deux escadrons de lanciers, se portait sur le plateau découvert qui avait été occupé la veille par le régiment. A peine arrivé sur cet emplacement, M. le colonel Gandil, qui marchait avec le 2e bataillon, envoya MM. les lieutenants Hardouin et Kolb, chacun avec une escouade, pour fouiller les jardins et le village de Morsbronn et savoir si l'ennemi y avait déjà pénétré, tandis que les lanciers devaient explorer le bois à droite et en arrière. Les officiers envoyés en reconnaissance

Digitized by Google

ayant fait savoir que Morsbronn était encore libre, M. le commandant Aubry reçut l'ordre d'aller avec deux compagnies (4e et 5e) occuper le village. Le restant du 2e bataillon fut établi dans un chemin creux qui conduit de Reichshoffen à Gunstett.

Pendant ce temps, les 1er et 3e bataillons, sous le commandement de M. le lieutenant-colonel Barrué, étaient successivement engagés, compagnie par compagnie, soit en soutien de l'artillerie, soit en tirailleurs et cherchaient à arrêter par leur feu et par quelques charges à la baïonnette, l'infanterie prussienne qui commençait à gravir les premières pentes de nos positions. Ces divers mouvements offensifs causèrent de grandes pertes au régiment. MM. Gillet et Deschamps, capitaines; Hardouin, Benielli, Mohamed Ben Toudji, lieutenants; Pasqualini, sous-lieutenant, trouvèrent là une mort glorieuse.

Cependant l'ennemi avançait lentement, mais avançait toujours, grâce à l'effroyable quantité de projectiles lancée par ses batteries auxquelles notre artillerie ne pouvait plus répondre. Vers 11 h. 1/2, une colonne prussienne ayant essayé de déboucher par le pont de Gunstett, M. le colonel Gandil, avec les compagnies du 2e bataillon qu'il avait sous la main (1re, 2e, 3e) et soutenu par quelques compagnies du 56e de ligne, marcha en bataille au-devant d'elle et la refoula, la baïonnette dans les reins, jusqu'aux premières maisons de Gunstett. Mais là, l'élan de ces braves compagnies dut s'arrêter devant les masses écrasantes de l'ennemi. Ce fut dans cette charge à la baïonnette que tombèrent pour ne plus se relever le capitaine de Bourgoing et le sous-lieutenant Salah-ben-Ahmed. Ce mouvement offensif, appuyé, comme nous l'avons dit, par quelques compagnies du 56e de ligne et plus à gauche par les deux bataillons du régiment commandés par M. le lieutenant-colonel Barrué, eut pour résultat d'arrêter momentanément les progrès des Prussiens et de les maintenir sur la rive gauche de la Sauer.

A ce moment, le feu de notre artillerie était presque entièrement éteint. Cependent, grâce au dévouement de l'infanterie et au feu de quelques mitrailleuses, le combat resta pendant près d'une heure sur ce point. Le corps de de Failly (5e corps), paraissant à ce moment sur le champ de bataille, eût permis probablement de conserver Wœrth, d'enlever Gunstett et eût alors changé en victoire notre défaite.

A l'extrême droite, après avoir occupé Morsbronn en plaçant une compagnie (4e) aux diverses issues du village, et en conservant l'autre (5e) en réserve dans le cimetière qui entoure l'église, M. le commandant Aubry s'établit dans le clocher pour surveiller les mouvements de l'ennemi. Il vit bientôt des masses profondes d'infanterie qui commençaient à tourner notre droite, en suivant les bois, et à pénétrer sur les derrières de notre position. Il fit immédiatement prévenir le général

Digitized by Google

Lacretelle qui vint lui-même à Morsbronn, monta au clocher et jugea toute la gravité de ce mouvement auquel nous étions dans l'impossibilité de résister. Sur l'ordre de ce général, M. le commandant Aubry évacua le village avec sa petite troupe et se porta, sous un feu très vif d'artillerie, dans la partie de la plaine qui se trouve entre la Bieberbach et la route de Haguenau à Lembach, cherchant à se lier aux troupes (1) qui étaient vigoureusement engagées dans la direction de Gunstett.

S'étant bientôt aperçu que ces troupes faiblissaient et que le mouvement tournant des Prussiens s'accentuait de plus en plus, il battit lui-même en retraite et vint s'établir dans le chemin creux qui mène de Morsbronn à Gunstett et envoya demander des ordres à M. le général de Lartigue.

Ce général ordonna au commandant Aubry de rallier autour de lui tout ce qu'il pourrait réunir et de prendre en arrière une position défensive. Dans sa nouvelle position, le commandant Aubry engagea une fusillade très vive avec l'infanterie prussienne, ce qui permit au 56e de ligne et aux deux autres bataillons de tirailleurs de battre en retraite en rétablissant un peu d'ordre dans les rangs. A ce moment, le mouvement de retraite était général et s'opérait en grand désordre.

Il était 2 h. 1/2. MM. les commandants Thiénot et Clemmer venaient d'être tués.

Ce 2e bataillon, sous la protection duquel s'opérait la retraite de la division, allait lui-même être enveloppé lorsque parut un régiment de cuirassiers (le 8e), suivi de quelques escadrons de lanciers. Cette troupe héroïque s'élança, chargeant à fond l'infanterie prussienne dont le feu la décima cruellement, mais permit, en se sacrifiant, au 2e bataillon de tirailleurs et à toute la division de Lartigue, fort compromise, d'opérer leur retraite.

Avant d'arriver à Reichshoffen, le colonel Gandil arrêta le régiment pour le remettre en ordre et lui distribuer des cartouches. Le régiment traversa Reichshoffen et Niederbronn et ce fut seulement alors qu'on pût apprécier les pertes : 30 officiers et 839 hommes manquaient à l'appel, tués, blessés ou prisonniers.

### Artillerie (Division de Lartigue).

*Rapport du lieutenant-colonel Lamandé sur le rôle des batteries de la division, le 6 août.*

13 août.

La 4e division du 1er corps occupait l'extrême droite de la ligne de

(1) 1er bataillon du 56e de ligne.

Digitized by Google

bataille et les batteries se trouvaient, par suite de leur bivouac, sur le terrain même où elles devaient commencer à donner. Faisant face à l'ennemi, elles avaient devant elles un vallon dont la pente était presque entièrement couverte de bois ou d'arbres isolés qui masquaient le premier plan; de l'autre côté du vallon se trouvaient des vignes et au-dessus un large plateau entièrement nu qui dominait notre position. Sur la rive droite de ce plateau le village de Gunstett, et plus près de nous un moulin. Sur la droite de notre position le terrain se relevait et se terminait par un mamelon qui dominait une vaste plaine; au pied se trouvait le village de Morsbronn; sur la gauche l'horizon était borné par des bois qui ne laissaient voir qu'à une grande distance ce qui se passait de ce côté, de sorte qu'il n'était possible de rien faire dans cette direction.

Aussi, dès qu'on apprit que la bataille était commencée vers le centre de l'armée, on plaça les trois batteries dans les positions les plus convenables pour voir le plateau de Gunstett ainsi que les vignes, le moulin, le village et la plaine, car nous savions depuis la veille que toutes ces positions que nous avions occupées le 5 au matin étaient parcourues par des patrouilles de cavaliers prussiens.

M. le lieutenant-colonel Lamandé, accompagné de M. le capitaine Trône, s'occupa spécialement du tir de la mitrailleuse pendant que M. le commandant Sûter, suivi du capitaine Simon, dirigeait les 7e et 11e batteries du 12e.

Les premiers coups furent tirés par les trois sections de la 11e batterie, placées en échelon à 100 mètres de distance l'une de l'autre.

Leur feu délogea rapidement du moulin la colonne qui s'y trouvait et la força de remonter dans les vignes. Mais on dut bientôt cesser le feu car le plateau de Gunstett s'était garni d'une nombreuse artillerie dont le tir, d'une précision remarquable, rendait la position trop dangereuse. Le but que l'on se proposait était du reste, atteint et on fit retirer la section derrière le bois; alors les trois batteries furent placées de manière à battre l'artillerie du plateau, mais la distance était trop considérable (de 2,500 à 3,000 mètres). La plupart de nos projectiles éclataient dans l'air et la mitrailleuse ne produisait pas d'effets sensibles. De plus la lutte était tout à fait inégale; nous avions à répondre, avec 2 batteries de 4, à 4 batteries de bien plus gros calibre; les projectiles prussiens avaient une trajectoire très tendue, une grande vitesse et arrivaient avec une précision remarquable dans chacune des batteries qu'aucun pli de terrain ne permettait de défiler. Les dégâts causés par ce tir auraient certainement été très grands si la nuit précédente nous n'avions pas eu une pluie torrentielle; la terre était grasse et compacte et les projectiles éclatant en terre n'envoyaient que peu

Digitized by Google

d'éclats ; ils étaient tous à fusées percutantes et nous n'avons constaté qu'un très petit nombre de ratés. Après avoir eu deux sous-officiers et environ dix hommes blessés, un cheval tué, les deux batteries de 4 ont dû se retirer et chercher à donner d'un autre côté.

La mitrailleuse avait, pendant ce temps, tiré avec succès sur des bandes qui descendaient des vignes et dont le but était évidemment de déloger les tirailleurs qui gardaient le bois en dessous de notre position afin de monter sur nous et de venir nous surprendre. Après avoir obtenu ce résultat, la mitrailleuse dut se retirer à son tour à cause du feu de la batterie fixe du plateau de Gunstett.

A ce moment, notre attention fut attirée par quelques pelotons qui apparaissaient au loin sur la droite du village de Gunstett, c'était la tête de colonne d'une véritable armée qui commençait un mouvement tournant sur notre aile droite, et nous étions malheureusement dans une position trop isolée pour pouvoir nous y opposer avec quelques chances de succès ; la distance à laquelle cette colonne se trouvait de nous était au moins de quatre kilomètres. Sur l'ordre de M. le général de Lartigue on essaya de tirer quelques obus et quelques salves de mitrailleuses, mais on ne dérangea en rien la marche régulière de la colonne.

Il fallait du reste songer à la retraite car le vide se faisait autour de nous, et le bruit se répandait que les bandes qui avaient été arrêtées dans les vignes commençaient à gagner du terrain ; et il était évident que, tenir davantage dans cette position, c'était s'exposer à être enlevés sans avoir pu rien faire d'utile.

Le mouvement de retraite commença donc et les trois batteries, qui avaient toujours opéré côte à côte et sous les yeux de leurs chefs supérieurs, se retirèrent en bon ordre et avec ensemble en se mettant plusieurs fois en batterie ; la mitrailleuse tira quelques salves très heureuses contre les bandes qui étaient montées des vignes à travers le bois et occupaient les positions que nous venions de quitter. Pendant cette retraite, la 11e batterie reçut l'ordre de se porter un peu en dehors de notre direction et, à partir de ce moment, nous la perdîmes de vue pour ne la retrouver que dans la nuit à Saverne.

Nous continuâmes la retraite en bon ordre, cédant peu à peu le terrain avec l'intention de nous rapprocher du centre de l'armée dont nous apercevions de loin les réserves ; nous espérions pouvoir employer utilement sur ce point les munitions qui nous restaient, mais en arrivant sur le bord du vallon de Frœschwiller, nous dûmes changer d'avis, car il était évident que le gros de l'armée battait en retraite ; après avoir hésité pendant plus d'une demi-heure, nous vîmes que nous n'avions plus d'autre parti à prendre que de descendre et suivre le mouvement. La débandade était complète, sans désordre cependant ; les

Digitized by Google

blessés et les hommes valides descendaient pêle-mêle le vallon en se dirigeant tranquillement sur le village; nous en fîmes autant, et, prenant la route de Bitche nous marchâmes sans trop de difficultés jusqu'à la gare de Niederbronn où nous restâmes un certain temps, espérant que peut-être l'arrivée du 5e corps qui venait de Bitche permettrait de tenter un retour offensif; mais cet espoir s'évanouit bien vite, et il ne nous resta qu'à prendre la route de Saverne où nous arrivions vers trois heures du matin.

Pertes : 3 officiers blessés; 2 sous-officiers blessés; 1 canonnier tué; 10 blessés. La réserve des trois batteries a été prise par l'ennemi.

*Rapport du capitaine Zimmer sur le rôle de la 10e batterie du 12e d'artillerie (canons à balles), le 6 août* (1).

Sarrebourg, 8 août.

La première mise en batterie s'est faite en avant du campement de la batterie. Les premiers feux ont été dirigés sur des colonnes d'infanterie qui descendaient les hauteurs dominant la droite des positions françaises. Ces colonnes ont été arrêtées dans leur marche. Le feu parfaitement réglé des batteries prussiennes établies sur le faîte de ces hauteurs et hors de la bonne portée des canons à balles nous força de quitter cette position pour en occuper une autre plus à gauche d'où nous avons tiré sur des colonnes qui se déployaient dans la plaine à notre extrême droite. Le feu supérieur des batteries de l'ennemi nous obligea ensuite à reculer hors de la portée efficace des projectiles. Un mouvement tournant de l'ennemi se prononçait vers notre aile droite; le feu a été dirigé sur les colonnes d'infanterie prussienne qui se rapprochaient de plus en plus du pied de nos positions. Puis, la batterie s'est partagée en deux demi-batteries, qui, profitant des accidents de terrain, ont ouvert le feu sur la tête de ces colonnes, sans pouvoir les arrêter, tout en leur causant de grandes pertes. Les dernières salves se sont faites à la distance de 400 mètres en battant en retraite. L'ennemi s'étant emparé des crêtes que nous occupions, la batterie suivit le mouvement sur Reichshoffen.

Deux chevaux ont été tués. Le capitaine est légèrement blessé.

*Au-dessous de la signature du lieutenant-colonel Lamandé :* M. le capitaine Zimmer, blessé, a dû quitter la batterie qui a été commandée pendant le mouvement de retraite par le capitaine Trône.

---

(1) Le rapport du capitaine commandant la 7e batterie du 12e manque.

Digitized by Google

*Rapport du capitaine Ducasse sur la journée du 6 août (11e batterie du 12e régiment).*

Froville, 11 août.

La 11e batterie du 12e régiment d'artillerie fut chargée de défendre la gauche de la position de la 4e division. Elle occupait par conséquent la gauche du plateau qui domine Eberbach et se termine par un fort mamelon au-dessus de Morsbronn. Dans cette portion de plateau une légère gorge descend vers la plaine, les lignes les plus élevées sont commandées par le plateau de Gunstett et par le mamelon de Morsbronn.

La batterie, divisée en sections distantes de 80 mètres environ, découvrait une assez grande étendue de la plaine, le moulin, le village et le plateau de Gunstett.

La 1re section, sous les ordres de M. le lieutenant en 1er Morel, fut chargée de battre plus particulièrement les pentes du contrefort qui terminait à droite la petite gorge en avant de la batterie, ainsi que le débouché d'un chemin passant à côté d'une ferme et venant de la plaine, au milieu de haies et de vergers. La section de gauche, sous les ordres de M. le lieutenant en 2e Prunaux, placée à l'angle du Nieder-Wald, battait l'accès de la gorge et le pied du contrefort de droite.

La section du centre, commandée par M. l'adjudant Étienne, battait les parties intermédiaires.

Le feu fut ouvert vers les 8 heures sur le mamelon de Gunstett par la section de gauche. Au bout du 2e coup, le tir était réglé et il devenait tellement précis que tous les projectiles de la batterie arrivaient soit dans un des bâtiments, soit dans la cour du moulin, et au bout de fort peu de temps le moulin était évacué.

Pendant ce temps, de nombreuses pièces ennemies étaient arrivées sur le plateau de Gunstett et un feu nourri ne tardait pas à s'ouvrir sur la batterie. Aussitôt les pièces furent pointées sur ce plateau dont la distance pouvait être de 3,000 à 3,500 mètres. Les hausses furent données dans ces hypothèses, mais nous n'avons constaté aucun résultat sur la batterie; au contraire beaucoup de nos projectiles éclataient dans l'air. C'est alors que le chef d'escadron commandant les batteries donna l'ordre de cesser le feu inutilement dirigé sur le plateau de Gunstett qui lui, au contraire, se garnissait d'artillerie de plus en plus et répondait par un feu terrible à nos quelques coups de canon.

Tous les projectiles prussiens qui nous furent tirés étaient à fusées percutantes, paraissaient d'un fort calibre et animés d'une grande vitesse. Heureusement le terrain était mou et détrempé, ce qui éteignait bon nombre de leurs fusées, ou arrêtait l'effet des éclats, et c'est ce qui

Digitized by Google

nous explique pourquoi à la suite d'un tir aussi serré, aussi juste que celui supporté par la batterie, le chiffre des pertes de toutes sortes a été aussi faible. Un cheval tué et un blessé à la section de gauche; 4 servants et un maréchal des logis blessés à la section du centre ; le lieutenant en 1er légèrement contusionné au genou par son fourreau de sabre portant la trace de plusieurs projectiles (éclats ou cailloux) ; le cheval du maréchal des logis chef blessé très légèrement à la croupe par un éclat, derrière le capitaine; quelques jantes de roues entamées : tels sont les résultats du feu prussien. Lorsque le chef d'escadron, après avoir fait cesser le feu, eût vu la précision du tir ennemi contre lequel la batterie était impuissante, il fit mettre la section à l'abri du bois du Nieder-Wald jusqu'au moment où elle fut remplacée par les mitrailleuses, et les deux autres dans un pli de terrain derrière ce même bois. A partir de ce moment il ne s'agit donc plus que de chercher des positions défilées de la grande batterie de Gunstett et permettant de tirer sur l'infanterie. C'est ce qui fut fait au moment où l'infanterie prussienne s'est massée dans la plaine en avant et à droite de Morsbronn. Malheureusement il ne nous était possible d'atteindre qu'un fort petit nombre de bataillons qui, dès qu'ils recevaient le moindre projectile, se dispersaient pour se reformer plus au loin ou même disséminés en tirailleurs,

D'ailleurs, il ne nous fut pas possible de placer aucune pièce pouvant découvrir sur le plateau même où nous nous trouvions une étendue de plus de 200 mètres.

Nous cherchions ainsi des positions successives et meilleures, lorsque la nouvelle du mouvement tournant nous parvint et nous décida à prendre, sur l'ordre du chef d'escadron commandant les deux batteries, une position oblique de manière à tirer sur la petite partie de l'autre plateau que nous apercevions, mais principalement sur le mamelon de Morsbronn, par lequel devait se faire l'attaque principale, vu qu'on le savait entièrement dégarni de troupes. Dans cette position nous pûmes encore tirer sur l'infanterie de la plaine et nous essuyâmes de nouveau le feu des batteries du plateau de Gunstett; mais il avait perdu beaucoup de sa justesse et les projectiles de leur vitesse ; il ne nous a fait dans cet endroit aucun mal. A ce moment, nous recûmes l'ordre de notre colonel de nous porter sur la droite de notre position et de trouver ce qui nous servirait le mieux pour appuyer le mouvement de notre cavalerie. Le mauvais côté de notre position était toujours de ne rien découvrir à plus de 150 ou de 200 mètres sur notre propre plateau ; ce qui nous aurait permis d'être enlevés dès que les tirailleurs ennemis nous auraient débordés, attendu que nous n'avions plus d'infanterie avec nous. C'est alors que nous vint l'idée de nous porter immédiatement à 400 mètres en arrière, dans la direction de Reichshoffen, sur un

Digitized by Google

point dominant d'où l'on pouvait découvrir tout le mamelon de Morsbronn et la plus grande partie du plateau que nous venions de quitter; au même moment la brigade de cavalerie se massait pour charger, nous partîmes au grand trot pour couronner cette position que nous avions fait reconnaître par notre maréchal des logis chef; une section fut placée dans le ravin en avant et les deux autres sur les talus au-dessus et en arrière faisant face au plateau de Morsbronn. De là, nous aperçûmes une douzaine de lignes prussiennes rangées en bataille sur les pentes et placées en échelons.

Le feu fut commencé immédiatement sur elle et par certain mouvement il était évident qu'il serait bientôt réglé, lorsque les soldats remontant le ravin vinrent nous prévenir que la cavalerie prussienne tournait notre droite. A ce moment, nous n'avions aucune espèce de troupe auprès de nous; de plus, une grande quantité de fuyards descendaient sur Reichshoffen. Aussi, malgré l'excellence de notre position, nous fûmes obligés de nous retirer pour nous placer en batterie plus loin; tous ces mouvements étaient fort longs, car les terres étaient très molles; sur notre chemin nous rencontrâmes trois caissons que nous dirigeâmes vers leur batterie, mais ils revinrent immédiatement au trot, disant que la cavalerie prussienne garnissait le plateau que nous venions d'abandonner. Comme, d'autre part, tout ce qui nous entourait était dans la débandade la plus complète, il fallut opérer notre retraite en appuyant à droite. Chemin faisant, quelques fantassins du 56e et du 1er bataillon de chasseurs se rallièrent à nous et nous leur distribuâmes des cartouches d'un caisson de réserve.

En arrivant sur la route de Haguenau à Niederbronn, nous avons recueilli un assez grand nombre de fuyards de la 4e division, avec lesquels nous avons pris la direction de Pfaffenhoffen en obliquant vers les Vosges, de manière à rencontrer encore de nos troupes sans risquer de tomber sur l'ennemi qui pouvait avoir marché aussi vite que nous. Plus tard, tous les avis que nous avons reçus nous ont décidés à aller directement à Bouxwiller et de là à Saverne, où nous sommes arrivés le 7, à 2 heures du matin.

### Division de cavalerie.

*Rapport du général Duhesme sur la cavalerie du 1er corps dans la journée du 6 août.*

Colombey, 12 août.

1re brigade (général de Septeuil), 3e régiment de hussards, 11e régiment de chasseurs.

Aucun rapport n'est encore parvenu.

Digitized by Google

2e BRIGADE (général de Nansouty), 2e et 6e lanciers, 10e dragons. (Ce dernier corps n'a pas encore rejoint.)

2e *lanciers*. — Le 5, le régiment se retira (de Seltz) par la forêt de Haguenau, suivi jusqu'à Soufflenheim par une troupe nombreuse de cavalerie ennemie; il arriva à Haguenau dans la soirée et en repartit la nuit pour Reichshoffen, où il arriva le 6 à 2 heures du matin. A la bataille de Frœschwiller le régiment a suivi les mouvements de la division de Bonnemains à laquelle il s'était rallié. Il perdit son colonel au moment où il se préparait à charger vers la fin de la journée.

Il couvrit ensuite la retraite de l'aile gauche de l'armée et arriva à Saverne dans la nuit du 6 au 7. Les pertes du 2e lanciers sont de 11 officiers tués ou disparus, 191 hommes et 153 chevaux dont 50 d'officiers.

6e *lanciers*. — Les deux escadrons du 6e lanciers qui étaient détachés à Strasbourg, sous les ordres de M. le commandant Bonie, ont quitté cette place le 4 août pour Haguenau, où ils sont arrivés à 1 heure. Ils en sont repartis le jour même à 8 heures du soir, et sont arrivés au bivouac, près Gunstett, le 5 à 6 heures du matin. Pendant la bataille de Frœschwiller, ces deux escadrons ont été mis sous les ordres du général de Lartigue, commandant la 4e division d'infanterie.

A la fin de la journée ils ont pris la gauche de la brigade composée des 8e et 9e cuirassiers, et ont chargé avec elle pour soutenir et protéger le mouvement de retraite de l'aile droite de l'armée.

Ces escadrons se sont ensuite repliés sur Saverne et sont venus de là à Colombey avec les deux autres escadrons du 6e lanciers qui, sous les ordres du colonel Tripart, ont rejoint à Saverne.

Les pertes sont de 13 officiers tués ou disparus, 143 hommes et 167 chevaux, dont 20 d'officiers.

3e BRIGADE (général Michel), 8e et 9e cuirassiers.

Pendant l'affaire du 6, je me suis placé de ma personne, avec la brigade de cuirassiers, derrière le centre de la division de Lartigue, conformément aux instructions du Maréchal.

Vers 1 heure, j'ai pris une nouvelle position à l'extrême droite de cette division pour être prêt à la seconder, ainsi que j'en avais reçu l'ordre du Maréchal à deux reprises par le capitaine de Vogüé et le lieutenant-colonel Broye.

Quand la division de Lartigue a été menacée d'être débordée par des forces considérables, cet officier général m'a envoyé demander de mettre à sa disposition un régiment de cuirassiers. La brigade était déployée sur deux lignes faisant face à l'ennemi, sur un terrain où les obus commençaient à tomber.

Le général Michel s'est porté en avant avec le 8e régiment et a pris

Digitized by Google

les ordres du général de Lartigue qui lui a indiqué la direction qu'il voulait donner à la charge. Ce régiment est parti au galop et a eu à traverser un bouquet de bois qui a fait refluer les deux escadrons de droite sur la gauche. La charge a donc eu lieu sur un front de deux escadrons environ.

A ce moment, j'ai cru devoir faire appuyer le mouvement de la première ligne par la deuxième, formée par le 9e cuirassiers. Ces deux régiments, dirigés par le général Michel, se sont élancés bravement sur les lignes ennemies déployées en tirailleurs et appuyées par des petits carrés de compagnies. Ils ont tout renversé sur leur passage, mais ont essuyé un feu terrible d'artillerie et d'infanterie qui les a décimés.

Il est à regretter que, malgré mes demandes réitérées, une batterie d'artillerie n'ait pas été attachée à la division que je commande, car, au moment de la charge, la droite de l'armée était dépourvue d'artillerie, l'infanterie ennemie se trouvait à bonne portée de mitraille et l'effet de la charge aurait pu être efficacement préparé par la batterie qui aurait été placée sous mes ordres.

Cette charge a arrêté un instant le mouvement tournant de l'ennemi, mais celui-ci s'est présenté ensuite avec des forces tellement supérieures que la droite de la division de Lartigue a dû battre en retraite précipitamment ; c'est ce qui a empêché le ralliement de la brigade de cuirassiers dont une partie seulement a pu regagner la route de Reichshoffen et l'autre s'est trouvée entièrement coupée.

Les pertes essuyées par le 8e cuirassiers sont de 15 officiers, 280 hommes et 275 chevaux, et dans le 9e de 30 officiers, 338 hommes et 366 chevaux.

Il est vraisemblable que toute la partie qui manque dans ce corps n'est pas détruite et que les escadrons ont pris la route de Strasbourg et se sont retirés dans cette place.

### 1re BRIGADE (DE SEPTEUIL).

### Journal de marche du 3e hussards.

6 août.

La brigade de Septeuil était campée à 1 kilomètre de Frœschwiller et le reste de la cavalerie à Reichshoffen, lorsqu'à 6 h. 1/2, le régiment étant à pied, à la distribution, à 2 kilomètres en arrière du camp, on entendit les premiers coups de canon dans la direction de Wœrth. On monte à cheval à 8 heures. On distinguait les tirailleurs prussiens descendant sur Wœrth. La division Ducrot et les restes de la division Pellé se portent à l'ennemi, suivis de la brigade de cavalerie ; les cuirassiers de la division de Bonnemains viennent vers 11 heures se placer en arrière à gauche du 3e hussards ; la brigade de Septeuil suit un

Digitized by Google

mouvement que la (2e) division d'infanterie, fatiguée par le feu, opérait sur sa gauche et se trouve alors entre les cuirassiers de Bonnemains à sa droite et la brigade de Nansouty à sa gauche. L'infanterie continue son mouvement sur Frœschwiller et la cavalerie, démasquée par elle, se trouve alors en première ligne sous un feu violent. A ce moment, les cuirassiers chargent dans un pays coupé et difficile, et des groupes isolés pénètrent jusqu'à Wœrth, mais bientôt l'infanterie prussienne, continuant à avancer, couronne la crête qui se trouve à 300 mètres environ de la cavalerie et dirige sur elle un feu soutenu, pendant que d'autres troupes, achevant de déborder notre droite, croisent leur feu avec celui des premières.

Les pertes deviennent sensibles, plusieurs officiers sont frappés, parmi lesquels le colonel Poissonnier, du 2e lanciers.

Une batterie placée derrière la cavalerie ne peut plus tenir et se replie sur sa gauche; toute la cavalerie fait pelotons à gauche; les cuirassiers, qui reçoivent un feu violent, accélèrent leur mouvement et viennent choquer la brigade de Septeuil qui est jetée dans un taillis où les projectiles font des ravages. Tous les cavaliers de la brigade se dispersent dans les bois. Le colonel d'Espeuilles sort du bois vers les 3 heures et fait sonner le refrain qui rallie immédiatement le régiment. Il le forme en colonne serrée sur le flanc gauche de la route de Frœschwiller à Reichshoffen et garde cette position, se tenant prêt à exécuter les ordres qu'il peut recevoir pour protéger la retraite. Le 11e chasseurs passe en désordre devant le front du régiment et se retire par la route. Le 3e hussards reste de pied ferme, voit passer toute la retraite, puis traverse la route et va se mettre en colonne serrée près de Reichshoffen, en arrière à gauche de l'église.

Le maréchal de Mac-Mahon, arrivant peu de temps après et voyant ce régiment dans le plus grand ordre, le fit reconnaître par un de ses aides de camp et complimenter sur son attitude. Il lui fit en même temps donner l'ordre de prendre la route de Saverne.

La retraite continue devant lui, quelques cavaliers prussiens paraissent sur la hauteur qui domine la route, ils sont repoussés par des zouaves isolés qui leur tuent un homme.

Vers 3 h. 1/2, une brigade de uhlans descend de la crête et est vigoureusement reçue par un parti de zouaves qui se retirait en bon ordre et la refoule immédiatement. Une demi-heure après, la crête est occupée par deux pièces de canon qui cherchent à envoyer leurs projectiles sur les queues de colonnes. Mais à ce moment, le mouvement de l'infanterie était terminé, la poursuite de l'ennemi paraissait timide et peu dangereuse, et le colonel d'Espeuilles juge le moment venu de se replier. Les obus des deux pièces tombent dans le régiment pendant qu'il gravit une côte qui le met bientôt à l'abri de leur feu. Il gagne

Digitized by Google

Niederbronn à travers champs et y arrive à 5 h. 1/2, en repart de suite et arrive à Saverne le 7 à 2 heures du matin. Dans cette journée, 25 hommes avaient disparu en y comprenant les hommes d'escorte chez le Maréchal; 24 hommes à pied, avec ce qui restait des bagages, parviennent à gagner Bitche où ils ont contribué à la défense de la place jusqu'à la fin de la guerre.

## *Historique du 11e régiment de chasseurs à cheval.*

6 août.

Pendant la bataille, la division de cavalerie de réserve (Bonnemains) est en arrière du centre de l'armée; la division Duhesme est à sa droite; ses brigades sont séparées et vont du centre à l'extrême droite où se trouve la brigade légère. La cavalerie n'a joué de rôle qu'à la fin de la bataille de Frœschwiller; pendant l'action, elle est restée à sa place de bataille, exposée au feu intense des batteries prussiennes; elle n'a fait que quelques changements de position pour s'en garer.

. . . . . .

La cavalerie qui quitte le champ de bataille la dernière est poursuivie par les obus de toutes les batteries ennemies; elle laisse la route de Frœschwiller à Reichshoffen à l'artillerie de réserve, et s'engage dans un bois qui longe cette route.

Alors chaque régiment cherche son chemin dans la forêt qui est accidentée et coupée par un ravin fort profond dont les bords sont très escarpés; le 11e chasseurs, au sortir du bois, passe à gué la petite rivière de la Moder (1), au Nord de Reichshoffen et se rallie sur la route de Bitche. Malheureusement le point de retraite n'était pas indiqué et, pensant qu'il devait être Haguenau, le colonel Dastugue rebrousse chemin et s'engage dans Reichshoffen à travers un encombrement considérable et malgré le désordre excessif qui en est la conséquence.

Arrivé sur la route d'Haguenau, le régiment reçoit du général de Septeuil l'ordre de se diriger sur Bitche, ligne de retraite, paraît-il.....

Le 11e chasseurs rentre dans Reichshoffen, où le désordre n'a fait qu'augmenter.

Dans ce mouvement sur Reichshoffen et ensuite sur Niederbronn, le 11e chasseurs est forcément fractionné; arrivé dans les rues de Niederbronn, le colonel Dastugue reçoit l'ordre direct du maréchal de Mac-Mahon en personne de laisser défiler devant lui l'artillerie et l'infanterie, et de prendre ensuite la route de Saverne.

---

(1) En réalité, le Schwarzbach, affluent de gauche du Falkensteiner Bach.

Digitized by Google

Pendant cet arrêt, la dislocation se fait de plus en plus dans le régiment; une partie est entraînée vers Haguenau, une autre vers Bitche; tandis que le gros du régiment, attendant dans Niederbronn que la route de Saverne soit dégagée, ne peut s'y engager à son tour qu'à 7 heures du soir. Il arrive à Saverne à 7 heures du matin.

*Rapport du général de Nansouty sur les opérations de la 2e brigade de cavalerie pendant la journée du 6 août.*

Lunéville, 10 août.

Le 2e lanciers est entré effectivement sous mes ordres, le 3, à Seltz. Le 4, deux escadrons (1) ont fait une reconnaissance, pendant le combat de Wissembourg, laquelle a fait connaître qu'il y avait lieu de quitter la position occupée à Seltz. La retraite s'est faite dans la journée du 5 par la forêt d'Haguenau, en très bon ordre, suivie par une troupe nombreuse de cavalerie jusqu'à Soufflenheim, où l'ennemi s'est arrêté en voyant des bataillons d'infanterie prendre position à l'arrière-garde (2).

Dans la soirée, le 2e lanciers arrive à Haguenau; puis à Reichshoffen à 2 heures du matin.

Il monte à cheval au canon et se joint à la division de Bonnemains, n'ayant pu connaître l'emplacement de la division à laquelle il appartient.

Il a suivi tous les mouvements de cette division, et se préparant à charger, vers la fin de la journée, sous un feu très vif, il perdit son colonel, tué raide, ainsi que le commandant Colné.

Lorsque la retraite fut commencée, le régiment couvrit autant que possible la gauche des troupes. Il rejoignit le lieu de son bivouac, d'où il fut de suite obligé de se retirer sous un feu plongeant. La retraite se fit par un parc, mais, à l'extrémité de ce parc, un pont de bois sur lequel une partie du régiment avait passé se rompit. Là, il y eut de grosses pertes, le ruisseau étant presque infranchissable. Le régiment est arrivé à Oberbronn, puis à Saverne dans la nuit du 6 au 7.

6e *lanciers.* — Le 6e lanciers n'a pas été effectivement sous les ordres du général de Nansouty pendant la journée de Frœschwiller. Ces renseignements sont ceux transmis par le chef d'escadrons Bonie :

---

(1) Du 2e lanciers.

(2) Le détachement de Seltz comprenait quatre bataillons d'infanterie : 16e bataillon de chasseurs, 1er et 2e du 36e, 2e du 50e de ligne.



Digitized by Google

Deux escadrons attachés à la division de Lartigue ont fait bravement leur devoir — il reste de ces deux escadrons (1er et 3e), 3 officiers et 52 cavaliers.

*Rapport du général Michel au général Duhesme sur la journée du 6 août.*

Colombey, 12 août.

..... Dès le 6 au matin, une forte canonnade du côté de Wœrth et de Reichshoffen annonça que la bataille était imminente. En effet, des ordres arrivés vers 6 heures nous firent prendre position en arrière de l'aile droite de la division de Lartigue.

La première partie de la journée, jusqu'à 11 heures 1/2, se passa dans l'inaction et nos pertes furent à peu près nulles, malgré les nombreux projectiles qui éclataient près de nos rangs.

Un mouvement tournant, exécuté par l'ennemi sur l'aile droite de l'armée française, compromit tout à coup la division de Lartigue et son artillerie. Vous nous fîtes alors changer de front et placer dans une direction perpendiculaire à la première, faisant face au côté menacé. Quelques minutes après, je reçus l'ordre de me placer sous votre direction à la disposition du général de Lartigue. Placés d'abord sur deux lignes déployées, nous avançâmes jusque sur la crête, un petit bois nous força de nous ployer en colonne et de passer à sa gauche. L'urgence de l'offensive était si imminente qu'il ne nous restait pas le temps de nous déployer de nouveau, ce qui, du reste, aurait été impossible devant le feu qui nous atteignait déjà. Ayant reçu de vous l'ordre de diriger le premier régiment, je m'approchai du général de Lartigue qui, me montrant de petits carrés échelonnés sur une ligne parallèle à la nôtre, m'ordonna de les charger.

Je partis de suite à la tête du premier régiment, et j'aperçus bientôt sur la droite plusieurs lignes formées en bataille, ainsi qu'une ligne à gauche en dehors d'une houblonnière. Les petits carrés sur lesquels nous nous dirigions se réfugièrent immédiatement dans les houblonnières ou regagnèrent les lignes de droite ou de gauche. La charge, dont l'impétuosité ne me permettait plus un changement de direction, passa donc à travers un espace vide au milieu des feux croisés de l'ennemi. Arrivée dans un village occupé par les Prussiens, la tête de colonne tourna à droite, pour menacer les forces de droite, comme venaient d'être menacées celles de gauche. Cette manœuvre, dont le succès était du reste désespéré, ne réussit pas à compromettre sérieusement les lignes ennemies, mais elle les tint en échec assez longtemps pour permettre à l'infanterie et à l'artillerie de la division de Lartigue de se rallier et d'exécuter une retraite en bon ordre et sans pertes.

Digitized by Google

Ce n'est qu'au retour que j'appris que le 9e cuirassiers avait exactement suivi derrière nous les mêmes phases que le 8e. Je n'ai jamais douté que nos pertes ne dussent être énormes, et j'ai accepté la mission qui m'était donnée avec la conviction que nous devions nous sacrifier, en cette circonstance, pour sauver les nôtres.

Je recueillis sur la route, près du chemin de fer, tout ce qui me restait. L'escadron du 9e cuirassiers, resté à la garde des bagages, qui avait aussi éprouvé des pertes sensibles, vint se joindre à nous et nous suivîmes la retraite des autres troupes qui se dirigeaient sur Saverne, où nous arrivâmes à 2 heures du matin.

*Pertes.* — 8e cuirassiers : officiers, 15 ; hommes, 280; chevaux, 275. 9e cuirassiers : officiers, 30; hommes, 338; chevaux, 366.

## RÉSERVE D'ARTILLERIE.

### *Rapport du général Forgeot sur la part prise par l'artillerie à la bataille de Frœschwiller.*

Camp de Châlons, 20 août.

Vingt-deux batteries d'artillerie, soit cent trente-deux bouches à feu, ont été engagées dans la bataille du 6 août.

Arrivées le 4 et le 5 août, elles étaient réparties comme il suit :

1° Avec la 1re division d'infanterie (général Ducrot) :

Deux batteries de 4 (chef d'escadron Quellain) : 6e du 9e régiment (capitaine Biffe); 7e du 9e régiment (capitaine Vernay).

Une batterie de canons à balles : 8e du 9e régiment (capitaine de Mornac).

Ces trois batteries sous le commandement du lieutenant-colonel Lecœuvre.

2° Avec la 2e division d'infanterie (général Pellé) :

Deux batteries de 4 (chef d'escadron Jacques de Fleurey) : 9e du 9e régiment (capitaine Didier); 12e du 9e régiment (capitaine Foissac, blessé à Wissembourg et remplacé par M. Viel, capitaine en 2e).

Une batterie de canons à balles : 10e du 9e régiment (capitaine de Saint-Georges).

Ces trois batteries sous le commandement du lieutenant-colonel Cauvet.

3° Avec la 3e division d'infanterie (général Raoult) :

Deux batteries de 4 (chef d'escadron de Noüe) : 5e du 12e régiment (capitaine Ferreux); 6e du 12e régiment (capitaine Desruols).

Une batterie de canons à balles : 9e du 12e régiment (capitaine Wohlfrom).

Digitized by Google

Ces trois batteries sous le commandement du lieutenant-colonel Chéguillaume.

4° Avec la 4e division d'infanterie (général de Lartigue) :

Deux batteries de 4 (chef d'escadron Sûter) : 7e du 12e régiment (capitaine Soubrat); 11e du 12e régiment (capitaine Ducasse).

Une batterie de canons à balles : 10e du 12e régiment (capitaine Zimmer).

Ces trois batteries sous le commandement du lieutenant-colonel Lamandé.

5° A la réserve d'artillerie (commandée par le colonel de Vassart) :

Deux batteries de 4 (chef d'escadron d'Haranguier de Quincerot) : 5e du 9e régiment (capitaine Bavelaër, absent par cause de maladie, et remplacé par M. Morio, capitaine en 2e — a rejoint pendant la retraite), 11e du 9e régiment (capitaine Berthiot).

Deux batteries de 12 (chef d'escadron Venot) : 11e du 6e régiment (capitaine Rivals); 12e du 6e régiment (capitaine Dupuy).

Ces quatre batteries sous le commandement du lieutenant-colonel de Brives.

Deux batteries de 4 (chef d'escadron de Carmejane) : 1er du 20e régiment à cheval (capitaine Mourin); 2e du 20e régiment à cheval (capitaine Perrin).

Deux batteries de 4 (chef d'escadron Thévenin) : 3e du 20e régiment à cheval (capitaine Bonnet); 4e du 20e régiment à cheval (capitaine Debourgues).

Ces quatre batteries sous les ordres du lieutenant-colonel Grouvel.

6° Avec la division de cavalerie de réserve (général de Bonnemains) :

Une batterie de 4 : 7e du 19e régiment à cheval (capitaine Raffron de Val).

Une batterie de canons à balles : 8e du 19e régiment à cheval (capitaine Gonnard).

Ces deux batteries sous le commandement du chef d'escadron Astier.

Toutes ces batteries, sauf celles de la 2e division, engagées le 4 août à Wissembourg, avaient leur approvisionnement réglementaire au complet. Seulement les quatre batteries montées et les quatre batteries à cheval de la réserve n'avaient pas l'entière disposition de leurs attelages, dont un certain nombre avaient été envoyés le matin même à Niederbronn, d'après les ordres de M. le maréchal commandant le 1er corps, pour en ramener un convoi de munitions demandé d'urgence à Strasbourg.

Les batteries attachées aux divisions d'infanterie (douze, dont quatre de canons à balles) sont restées pendant toute la journée à la libre disposition des généraux commandant les divisions. Elles en ont appuyé les divers mouvements et ont, pour la plupart, fortement contribué à

Digitized by Google

en protéger la retraite. Il est grandement à regretter que la nature du terrain occupé par le 1er corps, terrain très accidenté, parsemé de bois et de houblonnières, n'ait pas permis de tirer tout le parti possible de ces batteries, de celles des canons à balles surtout. Sur un grand nombre de points, elles n'avaient que des vues peu étendues; le tir aux grandes distances leur devenait alors impossible, tandis que celles de l'ennemi, établies sur des hauteurs choisies à l'avance, et qui commandaient presque toutes les positions du 1er corps, pouvaient agir de très loin avec efficacité. En même temps que l'action de nos batteries se trouvait ainsi restreinte, les tirailleurs prussiens, protégés par les accidents de terrain, par les bois et par les houblonnières, s'approchaient d'elles impunément pour fusiller les hommes et les chevaux.

*Batteries de la 1re division.* — Les trois batteries de la 1re division ont été engagées d'une façon très active pendant toute la durée de la bataille. Tout en ménageant sagement leurs munitions, elles ont pu rendre, dans diverses positions, de très bons services qui ont été fort appréciés, et elles ont eu le bonheur de conserver leur matériel en battant en retraite, avec une attitude remarquable, à la gauche de l'armée. Mais après avoir dépassé Reichshoffen, elles se trouvèrent arrêtées complètement dans leur marche par un encombrement de voitures qui formait une barrière infranchissable. Canonnés alors par l'ennemi et serrés de près par la cavalerie bavaroise, les officiers, les sous-officiers et les canonniers déployèrent en vain la plus grande énergie pour la défense de leur matériel; les batteries essuyèrent de grandes pertes en hommes et en chevaux, et furent obligées de laisser sur la route sept bouches à feu (dont un canon à balles, 8e du 9e; cinq canons de 4, 6e batterie du 9e; un canon de 4, 7e batterie du 9e), et un grand nombre de voitures.

*Batteries de la 2e division.* — Les trois batteries de la 2e division, si éprouvée l'avant-veille au combat de Wissembourg, ont été tenues en réserve avec cette division pendant la première partie de la bataille. L'action ayant été sérieusement engagée, elles y furent associées, tirant sur des batteries prussiennes et sur d'assez gros rassemblements de troupes. Les deux batteries de 4 ayant consommé la plus grande partie de leurs obus, allèrent reprendre leur position primitive au camp. La batterie de canons à balles avait dû elle-même, au bout de fort peu de temps, et avant les deux batteries de 4, se retirer devant le feu très supérieur de plusieurs batteries ennemies. Lors de la retraite, la batterie Didier (9e du 9e) dirigea son tir contre des colonnes prussiennes qui se montraient sur les hauteurs dominant le camp. L'action des deux autres batteries fut empêchée par l'encombrement des voitures. Les 9e et 10e batteries du 9e régiment purent sauver toutes leurs pièces; quant à la 12e batterie du 9e, réduite à cinq pièces depuis le

Digitized by Google

combat de Wissembourg, elle fut obligée d'en laisser une en arrière avant d'arriver à Reichshoffen. Diverses voitures furent également perdues.

*Batteries de la 3e division.* — Dès le commencement de la journée, la batterie Ferreux (5e du 12e) avait été mise à la disposition du général L'Hériller, commandant la 1re brigade de la 3e division. Occupant la droite de la position, elle tira d'abord avec succès contre des troupes ennemies qui s'avançaient dans la plaine ; mais elle dut ensuite se retirer sous le feu d'une forte batterie prussienne qui tirait avec beaucoup de précision et de vivacité. Plus tard, ne recevant plus d'ordres de sa division, dont elle se trouvait séparée, elle se rapprocha des batteries de la réserve et opéra sa retraite avec elles. Les deux autres batteries de la 3e division étaient avec M. le général Raoult. Elles avaient, dans la nuit, construit de petits épaulements destinés à masquer les pièces. Mais, par suite des mouvements de l'infanterie, elles ne purent agir utilement dans ces positions choisies à l'avance; elles en occupèrent successivement plusieurs autres, essuyant le feu d'une forte artillerie et de nombreux tirailleurs. La batterie Desruols (6e du 12e) était à peu près à la gauche de la 2e brigade (général Lefebvre); la batterie Wohlfrom (9e du 12e, canons à balles), vers le centre de cette brigade. Cette dernière ne put tirer qu'un petit nombre de coups (30 par pièce). A la suite d'une lutte devenue tout à fait inégale, les deux batteries opérèrent leur mouvement de retraite définitif. Elles essayèrent encore de ralentir la poursuite de l'ennemi au moyen d'obus à balles et de mitraille. Sur la route de Reichshoffen à Niederbronn, une pièce de la batterie Desruols (6e du 12e) se trouva coupée de la colonne et ne reparut plus. Beaucoup d'autres voitures appartenant à la réserve furent perdues à la suite d'une charge de cavalerie.

*Batteries de la 4e division.* — Les batteries de la 4e division, placées à l'extrême droite de la ligne de bataille, eurent à agir sur le terrain même de leur bivouac, dirigeant le tir des pièces de 4 sur le plateau de Gunstett, occupé par une forte colonne. Mais l'artillerie ennemie s'établit sur ce plateau avec une telle supériorité de nombre et de calibre, que les deux batteries de 4 durent se retirer, ainsi que la batterie de canons à balles qui venait d'agir très efficacement contre des bandes s'avançant pour débusquer nos tirailleurs. Une forte colonne prussienne, venant de la droite du village de Gunstett, opérait alors un mouvement tournant sur la droite de la 4e division. Les batteries essayèrent sans succès de l'arrêter par des obus et des salves de canons à balles. On annonçait en même temps que l'ennemi gagnait beaucoup de terrain sur un autre point. Les trois batteries durent se retirer pour éviter d'être enlevées sans résultat utile; elles conservèrent leurs pièces. Pendant la marche, la batterie Ducasse (11e du 12e) fit un changement

Digitized by Google

de direction et on la crut perdue; mais elle se retrouva le lendemain à Saverne. Les réserves, engagées avec les voitures des officiers sur la route de Haguenau, y furent sabrées par la cavalerie prussienne et tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

*Batteries de la réserve d'artillerie.* — Les huit batteries de la réserve étaient formées en deux groupes, celui des batteries montées et celui des batteries à cheval. Ils ne purent être réunis pour une action commune que dans la dernière phase de la bataille. La nature du terrain ne permettait nulle part de juxtaposer ces huit batteries pour concentrer leur tir sur des points déterminés. On ne saurait trop le regretter, car le feu combiné de leurs 48 pièces, dont 12 de gros calibre, aurait pu donner à la défense une véritable supériorité, au moins dans certaines positions.

L'action était engagée depuis quelque temps déjà par les divisions, lorsque le général commandant l'artillerie reçut du Maréchal l'ordre de mettre deux des batteries montées de la réserve à la disposition du général Conseil-Dumesnil, commandant la 1re division d'infanterie du 7e corps (arrivée sur le champ de bataille sans son artillerie). La situation paraissait déjà critique, et il s'agissait d'opérer une diversion puissante. On désigna les deux batteries de 12 (11e et 12e batteries du 6e, commandant Venot), qui furent accompagnées du lieutenant-colonel de Brives. Arrivé sur le terrain où luttait la division Conseil-Dumesnil, cet officier supérieur constata immédiatement qu'il ne disposait, pour établir ses pièces, que d'un espace très restreint. Cinq seulement, appartenant à la batterie Rivals (11e du 6e), purent y être mises en batterie; les sept autres furent tenues en réserve. L'emplacement était d'ailleurs peu favorable. Les cinq pièces de la batterie Rivals produisaient peu d'effet, tout en perdant des hommes et des chevaux sous le feu des tirailleurs, bien plus que sous celui de l'artillerie ennemie, qui resta sans efficacité sur ce point. L'infanterie ayant fait un mouvement qui masquait le tir des cinq pièces, le lieutenant-colonel de Brives les réunit à celles qui n'étaient pas employées. Il conserva les deux batteries en arrière d'un chemin occupé précédemment par des troupes de la division. Un obus y vint mettre le désordre en tuant un officier et blessant plusieurs hommes et plusieurs chevaux. Pour éviter de faire de nouvelles pertes dans cette position et d'y être abordé par les tirailleurs envahissant le bois voisin, le lieutenant-colonel de Brives fit reculer ces batteries et les réunit à celles du commandant d'Haranguier de Quincerot (5e et 11e du 9e).

Vers midi, les coteaux situés en face de nous, à gauche de la route de Soultz, s'étaient couverts de plusieurs lignes de batteries qu'il parut indispensable de combattre. A cet effet, les quatre batteries à cheval du 20e régiment vinrent, avec le colonel de Vassart et le lieutenant-

Digitized by Google

colonel Grouvel, prendre position sur un terrain assez favorable pour permettre le déploiement des vingt-quatre bouches à feu avec de larges intervalles. La distance était d'environ 2,000 mètres. Le tir s'exécuta avec vivacité et avec succès; il dura environ une heure et demie. On constata que les batteries prussiennes avaient souffert; mais elles ne se retiraient pas et se bornaient à ralentir de plus en plus leur tir. Les quatre batteries à cheval avaient déjà consommé plus de cent coups par pièce. La crainte de voir les munitions s'épuiser complètement avant l'arrivée d'un convoi décida le général commandant l'artillerie à prescrire un mouvement en arrière. Les quatre batteries vinrent alors se placer non loin des quatre batteries montées du lieutenant-colonel de Brives, vers le fond du champ de bataille, dans une vaste prairie limitée par un bois, où se trouvaient de nombreuses troupes d'infanterie et plusieurs régiments de cavalerie. Il devenait évident que ce terrain allait être le théâtre de la lutte finale.

Les huit batteries de la réserve se trouvèrent alors réunies. Nos troupes, accablées par des forces très supérieures, avaient battu en retraite sur presque tous les points et s'étaient accumulées dans la prairie. L'ennemi s'avançait sur notre droite en même temps que de front; il fallait à tout prix couvrir cette position et essayer de la dégager; pour cela, balayer le terrain en avant, de façon que, s'il en était temps encore, l'infanterie, secondée par la cavalerie, put exécuter un vigoureux retour offensif.

A cet effet, après en avoir demandé l'autorisation au Maréchal commandant le 1er corps, le général commandant l'artillerie prescrivit au colonel de Vassart de faire avancer rapidement les différentes batteries de la réserve, de manière à établir leurs pièces contre une sorte de crête qui formait entre l'ennemi et la prairie un rideau naturel.

Cette mise en batterie, qui devait être, avec les charges intrépides de la cavalerie de réserve, le dernier acte de la lutte sur le champ de bataille, fut exécutée avec un élan et une audace remarquables. Les officiers y donnèrent le plus bel exemple de courage et de sang-froid. L'artillerie prussienne se taisait pendant que, devant les batteries de la réserve, se présentaient des masses nombreuses d'infanterie. Bientôt ces masses n'étaient plus qu'une nuée de tirailleurs qui criblaient les canonniers et les chevaux de décharges multipliées et de plus en plus rapprochées. Les batteries exécutaient sous ce feu, à 100 mètres environ de distance, un tir à mitraille qui dut causer aux assaillants de grandes pertes, car leur marche en avant s'arrêta de ce côté. Mais, durant ce dernier effort, les hommes et les chevaux tombaient sous les balles. Les officiers étaient presque tous démontés; un grand nombre d'entre eux étaient atteints. Le colonel de Vassart tombait frappé de plusieurs balles. Les batteries n'étaient soutenues que par quelques compagnies

Digitized by Google

du 1er régiment de tirailleurs algériens, dirigés par le colonel Morandy. La position n'était plus tenable, il fallait l'abandonner et, au moyen des hommes et des chevaux qui restaient disponibles, s'efforcer de sauver les pièces. Les batteries à cheval réussirent à n'en laisser qu'une sur le champ de bataille (deux autres furent perdues dans la retraite).

Dans cette dernière période de l'action, les quatre batteries montées de la réserve, plus maltraitées encore que les batteries à cheval, ne purent tirer que quelques coups à mitraille, à 100 mètres à peine des tirailleurs ennemis. Elles se maintinrent avec la plus grande ténacité. Les deux batteries du 9e (commandant d'Haranguier de Quincerot) ne purent ramener que cinq pièces (dont une, mise en batterie pendant la retraite, n'a plus reparu). Les deux batteries du 6e (commandant Venot) furent plus malheureuses encore. Accablées d'une grêle de balles, dans une position tournée, abordées même par leur droite, elles subirent de grandes pertes en hommes, en chevaux et en matériel. La batterie Dupuy (12e du 6e), qui était la plus exposée, ne put ramener que quelques caissons. La batterie Rivals (11e du 6e) était parvenue à retirer ses six pièces et elle put encore les faire agir dans une position en arrière; mais deux d'entre elles furent perdues dans la retraite, en sorte qu'il ne reste aujourd'hui que quatre pièces de 12 pour les deux batteries.

Une batterie du 20e régiment, la 2e (capitaine Perrin), après s'être retirée avec les trois autres du même régiment, s'arrêta dans la prairie et, ouvrant un feu très vif contre les colonnes qui débouchaient sur la droite de notre position, contribua beaucoup à faciliter la retraite, qui s'effectuait par la gauche vers la route de Frœschwiller à Reichshoffen.

*Batteries de la division de cavalerie de réserve.* — Les deux batteries à cheval attachées à la division de cavalerie de réserve du général de Bonnemains (7e et 8e du 19e régiment, commandant Astier) étaient arrivées sur le champ de bataille avec cette division, mais elles n'avaient point encore été employées lorsque, la situation devenant critique, le général commandant l'artillerie, avec l'autorisation du Maréchal, fit prendre position à l'une d'elles (la 7e, capitaine Raffron de Val), de façon à arrêter l'ennemi dans sa marche en avant. Cette batterie se trouvait alors à droite de la position qui fut plus tard occupée par les huit batteries de la réserve. Elle exécuta le tir à 500 mètres et fit éprouver de grandes pertes aux Prussiens; mais bientôt, attaquée sur sa droite par une quantité de tirailleurs, et protégée seulement par une cinquantaine de tirailleurs français, elle eut beaucoup à souffrir.

L'autre batterie du 19e (la 8e, capitaine Gonnard, canons à balles)

Digitized by Google

arrivait alors vers la droite de la 7e. Pendant que le chef d'escadron Astier cherchait une position d'où elle put agir utilement, le lieutenant-colonel chef d'état-major de la division de cavalerie lui donna l'ordre de se mettre en batterie sur le point où elle se trouvait. Les tirailleurs ennemis étaient embusqués à cinquante pas; la 8e batterie fut décimée et faillit être enveloppée. Les hommes et les chevaux tombaient en grand nombre; la troupe de soutien s'était retirée; les Prussiens avaient pénétré dans la batterie; quatre pièces (canons à balles), privées de leurs conducteurs, restèrent sur le terrain; deux seulement purent être enlevées au galop par leurs attelages. Le capitaine Raffron de Val fut lui-même obligé d'abandonner sa pièce de droite. Les cinq autres furent réunies aux deux canons à balles qui restaient à la 8e batterie, et, par un tir à mitraille énergiquement soutenu, contribuèrent à protéger la retraite. Un cinquième canon à balles (de la 8e batterie) fut encore perdu sur la route de Reichshoffen. Quant aux voitures de la seconde ligne, elles disparurent presque toutes pendant la retraite.

*Parc de campagne.* — Depuis son départ de Strasbourg, le général commandant l'artillerie s'était vivement préoccupé d'accroître les ressources du 1er corps en munitions d'infanterie et d'artillerie, en appelant à lui la fraction du parc de campagne qui, après de longs et déplorables retards, était enfin arrivée de Besançon à Strasbourg. Dans la soirée du 4 août, étant à Haguenau, il avait prescrit par le télégraphe, et de la façon la plus pressante, l'envoi immédiat d'une partie de ce parc. Dans la matinée du 6 août, n'ayant rien reçu encore et étant vivement inquiet, il avait demandé au Maréchal commandant le 1er corps, l'autorisation d'envoyer un officier à Strasbourg, tandis qu'un autre irait à Niederbronn au-devant d'un convoi qu'enlèveraient des attelages empruntés aux différentes batteries de la réserve. Pendant ce temps, le parc demandé à Strasbourg était arrivé, après une longue et très pénible marche, jusqu'à Reichshoffen, sous les ordres du commandant Bial; mais il ne s'était point encore mis en relation avec le général commandant l'artillerie, qui n'était pas prévenu de sa présence à quelques kilomètres en deçà de Frœschwiller. S'il en avait été autrement, on n'aurait point eu à envoyer jusqu'à Niederbronn les attelages qui firent si grand défaut pour l'enlèvement des voitures de réserve et dont l'absence causa la perte de nombre d'entre elles.

*Consommations. Pertes en hommes, en chevaux et en matériel.* — Il n'est point possible d'évaluer, même approximativement, la consommation de munitions faite par l'artillerie dans la bataille de Frœschwiller. Chaque batterie sait aujourd'hui ce qui lui reste; mais les munitions qui manquent n'ont pas toutes été employées au tir. Une partie d'entre

Digitized by Google

elles sont restées dans les voitures perdues, sur différents points, pendant la journée du 6 août.

Il serait encore moins possible d'établir le chiffre des hommes et des chevaux tués ou blessés par le feu de l'ennemi. Un assez grand nombre d'hommes et de chevaux, plusieurs officiers même ont disparu, soit sur le champ de bataille, soit dans la retraite par différentes routes; mais on ne peut actuellement préciser la cause de leur absence. Ce que l'on peut dire, c'est que l'artillerie engagée à Frœschwiller a fait, sur le champ de bataille même, des pertes considérables en hommes et en chevaux, et que les officiers ont bravement payé de leur personne; plusieurs ont été tués, un grand nombre ont été blessés ou contusionnés, la plupart ont été démontés.

Les batteries de la réserve et celles de la division de cavalerie ont particulièrement souffert. Engagées avec une audace que le succès n'a malheureusement pas couronnée, elles ont, en quelques instants, éprouvé des pertes cruelles; mais si, en balayant par leurs feux le terrain situé en avant d'elles, elles n'ont pas réussi à rendre possible un retour offensif de l'infanterie, elles ont du moins, en arrêtant sur toute l'étendue de leur front la marche des assaillants, permis aux troupes accumulées derrière elles d'effectuer leur retraite par la gauche et par les bois situés en arrière de la prairie.

Les hommes et les chevaux de l'artillerie qui ont été atteints sur le champ de bataille ont été, pour la plupart, frappés par l'infanterie.

L'artillerie ennemie, bien que nombreuse et puissante, n'a pas fait essuyer de grandes pertes à nos batteries. Leur matériel n'a été que peu ou point atteint par les projectiles prussiens. Si elles avaient pu s'établir à de plus grandes distances de l'ennemi et avec des vues plus étendues sur lui, elles auraient beaucoup moins souffert du feu de son infanterie, en même temps qu'elles auraient considérablement développé leur action.

Les pertes des différentes batteries en matériel sont aujourd'hui connues; elles sont grandes, mais grâce aux ressources dont on dispose, elles peuvent être réparées presque instantanément. Une bouche à feu (canon de 4) avait été perdue dans le combat de Wissembourg; 34 (8 canons de 12, 20 canons de 4, 6 canons à balles) ont disparu dans la bataille du 6 août et dans la retraite qui l'a suivie. La plupart ont été perdues dans cet effroyable encombrement d'hommes, de chevaux, de voitures, qui s'est produit après la retraite et dont on ne peut se faire une idée que lorsqu'on en a été témoin. Quant à celles qui sont restées sur le champ de bataille et que l'ennemi a pu y ramasser, les pertes faites par les batteries auxquelles elles manquent aujourd'hui, disent assez pourquoi elles ont été abandonnées.

Digitized by Google

*Rapport du lieutenant-colonel de Brives sur le rôle des 1re et 2e divisions de la réserve d'artillerie du 1er corps le 6 août (11e et 12e du 6e, 5e et 11e du 9e).*

Allain, 12 août.

Au commencement de la bataille, les quatre batteries montées ont été mises en réserve en avant et contre le village de Frœschwiller en attendant le moment d'agir. Ces batteries, se trouvant exposées inutilement dans cette situation, ont été portées un peu plus à droite et en arrière du village.

Elles étaient dans cette position d'expectative lorsque, sur l'ordre du Maréchal, j'ai dû partir avec les deux batteries montées (11e et 12e du 6e, commandant Venot) pour aller au secours de la division Conseil-Dumesnil, du 7e corps, qui n'avait pas son artillerie.

L'emplacement sur lequel était développée cette division ne permettant pas de mettre les douze pièces en batterie, j'ai fait mettre en réserve la 12e batterie du 6e (capitaine Dupuy), et la 11e du 6e (capitaine Rivals) a été mise en batterie en avant du front de la division, de manière à tirer sur une troupe ennemie qui se massait à 1500 mètres en avant dans la plaine sous la protection d'une forte batterie de position. Cinq pièces seulement ayant vue sur les troupes ennemies, la sixième a été maintenue à l'écart. Le feu de ces cinq pièces a duré environ une heure, pendant laquelle elles ont tiré cinquante-huit coups. (Le feu des batteries ennemies ne lui a fait aucun mal.) Ce tir a eu pour effet de jeter un peu de désordre dans les masses ennemies, mais la division ayant fait un mouvement en avant qui masquait notre tir, j'ai dû faire retirer en arrière la 11e batterie du 6e pour la joindre à la 12e. Elles ont été mises alors en réserve derrière le chemin sur lequel était placée auparavant une partie de la division, laissant le bois à sa droite. C'est dans cette position qu'un obus tombant au milieu de la 11e batterie a tué le sous-lieutenant Peuillard et blessé grièvement un sous-officier, un canonnier et trois chevaux.

Ces batteries ne me paraissant pas en sûreté dans le cas où le bois serait occupé par les Prussiens (prévision qui a été justifiée un peu plus tard), je les ai ramenées dans le vallon à droite de Frœschwiller, auprès des autres batteries de la réserve. Les quatre batteries sous mes ordres ont été ensuite portées par un mouvement en avant au-dessus de la crête sur laquelle elles devaient être mises en batterie peu de temps après. Dans cette position, elles ont eu à souffrir du feu de l'ennemi qui se rapprochait de plus en plus, et elles ont eu plusieurs hommes et plusieurs chevaux blessés. L'ennemi continuant à avancer et à sortir du bois situé en avant de notre dernière position, les batteries ont reçu

Digitized by Google

l'ordre de se porter sur la crête dont j'ai parlé plus haut et où elles se sont mises immédiatement en batterie, à 100 mètres environ des tirailleurs ennemis. Malgré la proximité des Prussiens et la vivacité de leur feu, les quatre batteries montées ont exécuté leur tir avec un grand sang-froid, et ce n'est que lorsque l'ordre a été donné de cesser le feu qu'elles se sont retirées. Malheureusement, la perte des attelages ou des conducteurs atteints par le feu n'a pas permis d'emmener toutes les pièces du champ de bataille, où douze ont dû être abandonnées. Quatre autres ont encore été perdues dans la retraite.

Pertes pour les quatre batteries : 1 officier tué, 5 blessés dont trois grièvement; 72 hommes tués, blessés ou disparus; 137 chevaux de troupe tués, blessés ou disparus; 5 chevaux d'officiers tués ou blessés.

*Rapport du chef d'escadron Venot sur les 11e et 12e batteries du 6e d'artillerie* (1), *le 6 août.*

12 août.

Les batteries disposées en réserve dès le commencement de la bataille attendaient le moment d'agir, lorsque, vers 11 heures du matin, elles reçurent l'ordre de joindre à la droite de la position la division Conseil-Dumesnil, venue sans artillerie.

Le ravin dans lequel était placée cette division ne permettait pas le développement des deux batteries; l'une d'elles, la batterie Rivals, put seule prendre position, tandis que l'autre était placée en arrière en réserve.

Cinq pièces seulement de la batterie Rivals (11e) ayant vue sur l'ennemi, tirèrent une heure environ sur des masses d'infanterie manœuvrant pour tourner la droite de l'armée. Malheureusement elles étaient arrivées trop tard pour atteindre la première ligne ennemie, déjà masquée par un pli de terrain; mais elles produisirent assez d'effet à 1500 mètres sur les réserves, dans lesquelles se remarqua à ce moment même un désordre terrible. Les troupes ennemies dérobées à l'action de l'artillerie par des dépressions de terrain et arrivant d'ailleurs à la portée de la mousqueterie, le rôle des batteries se trouva terminé en ce point et elles reçurent l'ordre de se retirer en arrière en une nouvelle position de réserve.

Dans cette affaire, les deux batteries eurent à essuyer un feu des plus vifs, de quarante pièces de canon de tous calibres. La batterie Rivals, qui par son tir avait principalement attiré ce feu, fut assez heureuse pour n'être pas atteinte; la 12e batterie (capitaine Dupuy) eut *un lieu-*

(1) De la réserve du 1er corps.

Digitized by Google

*tenant, M. Peuillard* (1) et quelques hommes blessés : le premier, très grièvement atteint, est resté à l'ennemi, ainsi qu'un fourrier blessé au bras. Les batteries furent appelées à agir de nouveau vers la fin de la bataille, au moment où la position, débordée de toutes parts, se trouvait envahie par les masses ennemies. Elles durent se porter sur un mamelon où se tassaient péniblement les dernières réserves d'infanterie et se mettre en batterie à 100 mètres environ des tirailleurs prussiens. Les pièces tirèrent à mitraille à 300, 200, 100 et 50 mètres, mais accablées par une grêle de balles, dans une position tournée, abordées même par leur droite, elles reçurent l'ordre de se retirer, ce qu'elles firent non sans de grandes pertes en hommes, en chevaux, en matériel.

La batterie Dupuy, la plus exposée, ne put ramener que des caissons.

La batterie Rivals, plus heureuse, retira *toutes ses pièces* (2), qu'elle pût amener dans une troisième position à l'entrée du défilé de retraite, où par quelques coups elle ralentit sensiblement la poursuite de l'ennemi.

### *Rapport du capitaine Rivals sur la part prise à la bataille de Frœschwiller par la 11e batterie du 6e d'artillerie.*

Allain-aux-Bœufs, 12 août.

*Première position de combat.* — La batterie a été employée à tirer sur des masses d'infanterie à 1500 mètres en avant de l'aile droite de l'armée ; chaque pièce a tiré douze coups en moyenne, le feu de la batterie aurait certainement forcé l'ennemi à déloger, s'il eût été continué : l'infanterie que l'on soutenait s'étant portée à la rencontre de l'ennemi, la batterie a dû cesser son tir et s'éloigner pour être employée d'une autre manière.

*Deuxième position de combat.* — La batterie a été placée sur la crête qui la séparait (à petite distance) de l'ennemi pour le repousser avec les boîtes à balles ; quatre coups ont été tirés dans cette position ; mais l'ennemi ayant abordé la batterie placée à notre droite par son flanc droit, il nous est devenu impossible d'utiliser nos pièces. La batterie a abandonné le terrain pour se placer à 600 mètres en arrière de la

---

(1) *En marge :* Inexact. Le sous-lieutenant Peuillard comptait, en effet, à la 11e batterie.

(2) *En marge :* « Inexact, cinq seulement ». *En réalité, cette batterie retira toutes ses pièces de la bataille mais fut obligée d'en abandonner deux pendant la retraite.*

Digitized by Google

deuxième position, en avant et à gauche du chemin de bois qui a servi pour la retraite (troisième position).

*Troisième position de combat.* — De cette excellente position, battant parfaitement le terrain qui la séparait des Prussiens, la batterie pouvait efficacement retarder la marche de l'ennemi, en tuant ses hommes et ses chevaux et en le forçant à faire venir de l'artillerie à l'extrémité de la prairie, ce qu'il a fait en effet après les premiers coups de canon; à ce moment, les cuirassiers se massaient à notre droite et préparaient leur charge, interrompant ainsi notre feu. La cavalerie a chargé et, après une demi-heure d'attente, la batterie a reçu l'ordre d'effectuer sa retraite.

La batterie avait alors toutes ses pièces.

*Retraite.* — Pendant le passage en retraite du défilé, la batterie a été coupée à plusieurs reprises, le désordre s'est augmenté avec la nuit, et à la suite d'une tentative des Prussiens sur notre ligne de retraite. Pour faire cesser ce désordre, le capitaine commandant a rassemblé ses voitures dans une prairie à 10 kilomètres au delà de Niederbronn. Il est arrivé à Saverne à 3 heures du matin.

*Pertes en hommes.* — M. Peuillard, sous-lieutenant, blessé très grièvement. Greisser, fourrier, blessé très grièvement. Une quinzaine d'hommes ont été blessés plus ou moins grièvement, tous restés dans les ambulances et n'ont pas reparu; le chiffre des hommes disparus (43) contient peut-être, d'ailleurs, un plus grand nombre de blessés que le capitaine commandant ne l'avait tout d'abord supposé.

*Pertes en chevaux.* — La batterie a eu un grand nombre de chevaux tués ou blessés : le nombre des chevaux disparus s'élève à 39.

*Pertes en matériel.* — Six caissons, deux chariots, une charrette à bagages, une forge, un affût de rechange, qui se trouvaient à la réserve, ont disparu et ont sans doute été pris par les Prussiens.

Pendant la retraite, des pièces et des caissons se sont trouvés isolés. Les chefs de pièce ou de caisson ont perdu un ou même deux attelages de leurs voitures : ne pouvant s'en procurer d'autres et talonnés par les Prussiens, ils ont laissé sur la route deux pièces et un caisson.

### *Rapport du capitaine Dupuy sur le rôle de la 12e batterie du 6e régiment, le 6 août.*

A 10 heures du matin, les deux batteries du 6e régiment reçurent l'ordre de se porter à la droite de la ligne pour contre-battre les batteries ennemies et les masses d'infanterie qui se présentaient successivement de ce côté. La 12e batterie vint se mettre en batterie en arrière de la position occupée par la 11e, afin de ne pas présenter le flanc, comme elle le

Digitized by Google

faisait avant, aux projectiles ennemis qui labouraient le terrain occupé par les réserves. Vers midi, la batterie se porta en avant pour remplacer la 11e qui vint se mettre en réserve derrière elle. Les pièces ne furent pas mises en batterie.

A 1 heure, les 11e et 12e batteries se rangèrent en bataille dans une prairie en arrière des positions occupées. A 2 heures nous recevions l'ordre de nous porter à la gauche de la ligne en longeant les bois.

Au moment où les Français repoussés remontaient le versant opposé aux hauteurs qui dominent Reichshoffen, les huit batteries de la réserve furent mises en batterie pour arrêter l'élan des Prussiens. J'allai reconnaître le terrain et j'acquis la conviction que, pour produire un effet sérieux, il fallait couronner la crête. Les tirailleurs prussiens étaient à peine à 100 mètres de la position que prirent les pièces en batterie. Je dus commander le feu à volonté. A peine avions nous tiré trois coups par pièce au plus, que les tirailleurs prussiens pénétraient dans la batterie et tuaient plusieurs servants sur leurs pièces. Il était impossible de remettre les avant-trains et les pièces furent laissées sur le champ de bataille. Les avant-trains qui étaient à l'arrière-garde des nombreuses voitures descendant la pente eurent beaucoup à souffrir du feu des Prussiens : un seul a pu être ramené et par deux conducteurs seulement, celui du milieu ayant été tué par un boulet. Sur les six caissons de première ligne, un a disparu, l'autre a versé par suite de la rupture d'une roue.

Les voitures de la réserve dont les chevaux avaient été envoyés à Niederbronn ont été prises par les Prussiens. Pendant le feu qui a duré dix minutes, 14 hommes ont été atteints, et il est probable qu'un assez grand nombre des 24 hommes disparus ont été blessés en se retirant.

*Rapport du chef d'escadron d'Haranguier, commandant les 5e et 11e batteries du 9e d'artillerie, à Frœschwiller.*

12 août.

Les 5e et 11e batteries du 9e régiment d'artillerie montée, faisant partie de la réserve du 1er corps, ont occupé diverses positions avant d'entrer en ligne, positions dans lesquelles elles ont été exposées au feu de l'ennemi. Les deux batteries ont exécuté une mise en batterie au galop à 100 mètres des tirailleurs prussiens. On a fait feu jusqu'au moment où l'ordre a été donné de se retirer.

Sur sept officiers, trois ont été blessés grièvement et deux légèrement.

Les deux batteries n'ont pu ramener que cinq pièces, les chevaux des autres ayant été tués au moment où on les attelait.

Digitized by Google

*Rapport du capitaine Morio, commandant la 5e batterie du 9e d'artillerie, le 6 août.*

Allain, 12 août.

Le 6 août au matin, au premier coup de canon, la batterie a été placée en avant de Frœschwiller (1) avec toute la réserve d'artillerie, elle n'a pas été appelée à faire feu pendant la première moitié de la bataille; vers 1 heure elle a reçu l'ordre de se porter vers une ferme située sur notre droite et qui venait de prendre feu. En traversant le ravin, la batterie a été assaillie par une décharge de la forte batterie établie de l'autre côté de Wœrth. Sur l'ordre du colonel de Vassart, la batterie s'est retirée derrière la crête de la montagne, mouvement qui s'est exécuté avec le plus grand calme sous le feu de l'ennemi.

Vers 2 h. 1/2, la batterie qui était en colonne serrée derrière la 11e du 9e a reçu l'ordre de se mettre en batterie sur la crête en avant de nous et sur la gauche de la 11e batterie. Le lieutenant en premier Renaud, qui venait d'être atteint au front d'un éclat de roue brisée par un boulet ennemi et qui était aveuglé par le sang, a dû quitter le commandement de sa section, sur l'ordre du chef d'escadron qui venait d'avoir son cheval blessé sous lui.

Au moment de la mise en batterie, les Prussiens se trouvaient à peine à 150 mètres environ de nous; chaque pièce n'a eu que le temps de tirer deux ou trois coups à mitraille. Les avant-trains ont été amenés au moment où les Prussiens arrivaient sur la batterie; mais trois pièces seulement ont pu être sauvées, les chevaux de derrière de deux avant-trains et le conducteur d'un autre ayant été blessés ou tués. Pendant tout le temps de l'action, la batterie a été soumise à un feu des plus nourris d'artillerie et de mousqueterie.

L'une des trois pièces emmenées, commandée par le maréchal des logis Ferral, s'est mise un instant en batterie, à côté d'une batterie du 20e. Cette pièce n'a pas reparu depuis (2).

*Rapport du capitaine Berthiot sur la part prise par la 11e batterie du 9e régiment à la journée du 6 août.*

12 août.

La 11e batterie formait, avec la 5e batterie du régiment, la division de la réserve armée de canons de 4.

---

(1) Elle vint ensuite, avec les autres batteries de la réserve, se placer à l'Ouest de Frœschwiller.

(2) L'Historique de la 5e batterie du 9e indique : 2 hommes tués, 6 blessés, 20 disparus.



Digitized by Google

La batterie ne fut engagée qu'à 2 heures de l'après-midi et vint prendre place sur la crête d'une pente limitée au bas par des bois que l'ennemi occupait en force; au moment où elle se mit en batterie, les colonnes prussiennes débouchèrent de ce bois et le tir de toutes les pièces fut dirigé contre elles; 350 mètres séparaient à peine la batterie de ces masses; aussi ce ne fut qu'à mitraille que l'on dut les attaquer; les premiers effets furent très sensibles, mais les masses avançaient toujours et leur fusillade ne donna pas le temps de se servir longtemps des feux; dès les premières décharges, deux lieutenants étaient mis hors de combat, les pointeurs tués sur les pièces et les attelages abattus. Les trois pièces de la droite purent faire trois décharges et celles de la gauche, qui souffrirent le plus, purent arriver à quatre décharges. Lorsque l'ordre de la retraite fut donné, les trois pièces de la gauche, qui avaient leurs attelages abattus, ne purent être ramenées et il ne fut plus possible de retirer que les pièces de la droite.

Les caissons, placés cependant à une assez grande distance, avaient également souffert du feu de l'infanterie prussienne, car on ne put ramener que les trois caissons de la droite. Enfin, une dernière pièce eut ses deux chevaux de derrière tués ainsi que le conducteur, et dut être abandonnée.

La batterie de combat, malgré les efforts et le dévouement de tous, a donc laissé quatre pièces et trois caissons.

*Pertes :* 7 hommes tués, 9 blessés, 10 disparus (1); 3 officiers blessés.

### *Rapport du lieutenant-colonel Grouvel sur la part prise par les quatre premières batteries du 20e d'artillerie à la bataille de Frœschwiller.*

Allain, 12 août.

Parties de Strasbourg le 4 août, à 11 heures du matin, les quatre batteries ont été campées, à 6 heures du soir, à 2 ou 3 kilomètres de Haguenau. A 10 heures le camp a été levé, et par une marche de nuit la réserve d'artillerie est venue se placer le 5, vers 6 heures du matin, en avant du village de Frœschwiller. On n'a pas tardé à s'apercevoir que l'ennemi occupait en force les coteaux qui entouraient les campements du 1er corps. Les batteries du 20e ont dû deux fois changer de

(1) L'Historique de la 11e batterie du 9e indique : 23 sous-officiers et canonniers tués, blessés ou disparus.

Digitized by Google

position, et pour ne pas rester en l'air elles ont campé dans le ravin qui descend en avant et à gauche de Frœschwiller par rapport à la route de Wœrth, centre de la position de l'ennemi. Les tentes ont été abattues, les chevaux sont restés sellés et harnachés, et le lendemain matin, après une nuit passée debout et par une pluie battante, lorsqu'on venait à peine d'annoncer un jour de repos et de distributions régulières, on a vu l'ennemi s'avancer sur les coteaux qui nous faisaient face, placer des batteries et bientôt ouvrir le feu dans la direction du village.

A 7 heures, le 1er corps a pris les armes, on a sonné « à cheval » et les batteries ont commencé à prendre position ; les 2e et 3e se sont placées en avant du camp, les 1re et 4e sont restées en bataille, prêtes à se porter où besoin serait. Les projectiles ennemis ne nous atteignant pas, les premières positions ont été bientôt abandonnées, sans qu'on eût répondu aux quelques coups envoyés. Les quatre batteries ont été se placer en bataille en arrière de la 1re division de la réserve, à droite de la route de Wœrth. Cette position a dû être bientôt modifiée, les projectiles lancés sur la 1re division, qui couvrait la gauche de Frœschwiller, enfilant la direction de la ligne que nous avions prise. Les batteries ont, en conséquence, été se placer à intervalles de manœuvre dans le vallon à droite, et se sont trouvées ainsi couvertes par le village même du feu de l'ennemi. Pendant la pose faite en ce moment, M. le capitaine Brice, avec l'adjudant Carrière, deux sous-officiers et dix-huit attelages des réserves a été dirigé sur Niederbronn pour aller prendre un convoi de munitions annoncées et dont la présence sur le champ de bataille pouvait être d'un grand secours.

Vers midi, les coteaux en face de nous, à gauche de la route de Soultz, se couvrant de plusieurs lignes de batteries étagées les unes au-dessus des autres, les quatre batteries du 20e sont venues prendre position vis-à-vis de celles de l'ennemi. La 4e batterie (capitaine Debourgues) à gauche de la route, les 3e, 2e et 1re (capitaines Bonnet. Perrin, Mourin) à la droite, et le combat d'artillerie s'est engagé. Les batteries de l'ennemi étaient beaucoup trop nombreuses pour que nous puissions espérer éteindre leur feu, surtout à cette distance (2,000 mètres environ). Le feu, très vif d'abord, se ralentit ensuite, crainte de manquer de munitions. Celui de l'ennemi ne fut jamais plus vif que le nôtre et l'on put voir à la lorgnette plusieurs de ses pièces démontées. Le tir de l'ennemi était singulièrement juste comme direction ; les portées étaient moins régulières ; beaucoup de coups trop courts et quelques-uns trop longs. C'est la 1re batterie (capitaine Mourin), un peu plus découverte, qui a le plus souffert pendant cette première période de la bataille. Tous, officiers et soldats, ont eu une attitude parfaite ; le tir s'est exécuté avec calme et sang-froid comme au polygone.

Digitized by Google

De cent à cent dix coups par pièce ont été consommés dans cette position.

Vers 1 h. 1/2, le feu de l'ennemi se ralentissant, l'ordre m'a été donné d'arrêter le feu, d'amener les avant-trains et de conduire les batteries en colonne en arrière et à droite du hameau situé à la droite de Frœschwiller, et dont plusieurs bâtiments étaient incendiés, puis ensuite de descendre dans le vallon situé à droite de Frœschwiller et de ne pas perdre la route de Niederbronn.

A ce moment il commençait à devenir clair que nos affaires allaient mal; après avoir rallié et réparti les caissons restants, pris une position abritée et prêt à me porter où besoin serait pour arrêter l'ennemi, je me rendis sur notre gauche, où l'ennemi gagnait du terrain, pour étudier la situation. C'est alors que le colonel de Vassart vint chercher les batteries et les dirigea en arrière d'une partie de la réserve déjà en bataille sur la pente du vallon.

Bientôt les batteries allèrent prendre position et celles du 20e furent appelées sur la crête d'où l'on voyait les tirailleurs ennemis monter à travers les haies, jardins et houblonnières.

Les 3e et 4e batteries se sont rapidement mises en batterie. Les pièces de gauche ont pu encore arrêter l'ennemi, mais celles de droite étaient trop en prise au feu des tirailleurs, la crête contournant le vallon en entonnoir. Hommes et chevaux tombaient sous les balles; le commandant Thévenin, commandant la division, fut blessé; le lieutenant Bourgeois, de la 4e batterie, tué; le colonel de Vassart reçut plusieurs blessures; presque tous les officiers eurent leurs chevaux tués et l'on fit des prodiges pour ne pas laisser toutes les pièces au pouvoir de l'ennemi. Les 1re et 2e batteries allèrent prendre une position plus en arrière; leur feu arrêta la poursuite de l'ennemi et lorsque le drapeau prussien apparut sur la crête, un coup de mitraille de la pièce du maréchal des logis Garin, de la 1re batterie, le renversa ainsi que tout ce qui l'entourait. A partir de ce moment il était trop évident que la bataille était perdue et qu'il n'y avait plus qu'à soutenir la retraite de notre mieux. Les sous-officiers les plus énergiques sont venus se mettre en batterie le long du chemin qui conduit de la route de Niederbronn au bois voisin, la batterie de mitrailleuses de la 1re division occupant la crête parallèlement à la route. Ce dernier feu a arrêté l'ennemi qui n'a pas osé descendre dans le vallon, et peu à peu tout le matériel s'est écoulé par la route de Niederbronn.

A Niederbronn, après une tentative de réorganisation, l'ordre a été donné de continuer le mouvement de retraite sur Saverne. Une partie du matériel s'était déjà dirigée sur Bitche. Ce qui n'est pas tombé entre les mains de l'ennemi s'est rallié le lendemain à Phalsbourg.

Digitized by Google

Dans cette journée le 20e régiment d'artillerie a perdu 3 pièces (une seulement restée sur le champ de bataille), 12 caissons, 8 chariots de batterie, 3 affûts de rechange, 3 forges et 3 charrettes à bagages. Plusieurs de ces voitures ont été perdues parce qu'elles étaient dételées au parc et que les attelages étaient allés à Niederbronn chercher des munitions.

Les pertes en hommes et en chevaux sont difficiles à évaluer; beaucoup d'hommes et de chevaux blessés ont dû rester entre les mains de l'ennemi. Le ralliement des batteries s'est opéré successivement à Saverne et à Phalsbourg, et les situations exactes fournies à la date du 11 août (premier séjour depuis que nous avons quitté le champ de bataille) font connaître les pertes totales des batteries jusqu'à ce jour, en hommes et en chevaux, et provenant de causes diverses.

*Rapport du capitaine en second Castan, sur le rôle de la 1re batterie du 20e régiment d'artillerie à cheval, à Frœschwiller.*

Allain, 12 août.

Le 6 août, la batterie faisant partie de la réserve du 1er corps était campée à Frœschwiller; elle s'est mise en batterie à 7 h. 3/4 pour répondre à une batterie ennemie située sur la crête en face d'elle, à 3,000 mètres environ. La sixième pièce seule a tiré un coup et, sur l'ordre du colonel de Vassart, qui trouvait la distance trop grande, le feu a cessé. La batterie est allée ensuite se réunir à toute la réserve d'artillerie, qu'on massait près du cimetière. Les caissons et la réserve de la batterie étaient restés à 200 mètres en arrière de la première position, derrière l'église du village.

Quelque temps après, la réserve d'artillerie a rejoint, dans un ravin situé en arrière du village, les réserves d'infanterie et de cavalerie; à ce moment, l'adjudant est allé par ordre chercher des munitions à Niederbronn avec des attelages de la réserve, et a été remplacé dans le commandement de sa section par le maréchal des logis Helf.

Vers 11 h. 3/4, la batterie, ainsi que les trois autres du même régiment, s'est mise en batterie dans les vergers situés le long du plateau, et a engagé un feu violent avec les batteries situées en face. L'approvisionnement des avant-trains épuisés, on a dû attendre pendant cinq minutes l'arrivée des trois caissons venant du village, qui ont permis de continuer le feu, qui s'est arrêté vers 1 heure. Dans ce combat, où la batterie a fait sauter un caisson ennemi, elle a eu deux hommes blessés par un obus qui a cassé la roue de la quatrième pièce, et six chevaux tués. La roue a été remplacée immédiatement sous le feu de l'ennemi.

Digitized by Google

La batterie s'est ensuite retirée dans le ravin en arrière et à droite de la première position qu'elle avait occupée.

Dans cette nouvelle position, on a réparti les munitions entre les coffres d'avant-train, et les trois derniers caissons de la batterie de combat sont venus la rejoindre.

La batterie a rompu par pièce, s'est formée en colonnes par section, s'est dirigée vers les crêtes occupées par nos troupes, à droite du plateau, où elle s'est placée en bataille derrière la deuxième batterie.

Au moment de mettre en batterie, l'arrivée soudaine de l'infanterie ennemie à 50 mètres l'a forcée à se retirer en arrière, en suivant le mouvement des autres batteries. Dans cette retraite trop précipitée, trois pièces ont pu être ralliées et se mettre en batterie à 100 mètres environ de la première position. Elles ont tiré quelques boîtes à mitraille qui ont arrêté quelques instants la marche de l'ennemi et ont fait voler en lambeaux le drapeau ennemi. A ce moment, un sous-officier du 9e régiment était venu placer sa pièce à côté des nôtres et avait fait feu de concert avec nous. Les avant-trains remis, les pièces se sont portées et mises en batterie au débouché de la route de Niederbronn et ont tiré leurs derniers obus à balles. A partir de cet instant, les pièces ont pris la route de Niederbronn et se sont ralliées à Saverne. La troisième pièce, qui avait pris la route de Reichshoffen, reçut l'ordre de se joindre au parc qu'on y réunissait. Quelques minutes après, elle était prise, avec beaucoup d'autres voitures, par la cavalerie prussienne.

Dans la retraite de la batterie, quatre caissons qui avaient été renversés furent pris.

Pendant l'action, la réserve, qui s'était portée à l'entrée de la route de Niederbronn, a eu un cheval blessé. Elle suivit le mouvement de retraite; mais, ayant été privée d'une partie de ses chevaux, ainsi qu'il a été dit plus haut, elle a dû abandonner trois voitures sur cinq qui la composaient.

Dans la dernière partie du combat, on a eu deux hommes tués, plusieurs blessés qui ont disparu, et six chevaux hors de service.

*Rapport du capitaine Perrin sur le rôle de la 2e batterie du 20e régiment d'artillerie à cheval, à Frœschwiller.*

Allain-aux-Bœufs, 12 août.

Le 6 au matin, la 2e batterie à cheval, mise en réserve, fut appelée à prendre part au combat vers 10 h. 1/2.

Elle s'engagea contre des batteries placées à 2,000 mètres; à peine

Digitized by Google

en batterie, le premier servant de gauche de la cinquième pièce tombait, frappé mortellement d'un éclat d'obus à la tête; plusieurs chevaux furent tués.

Après avoir tiré près de 850 coups, la batterie fut replacée en colonne et alla de nouveau se mettre en réserve avec les trois autres batteries du 20e. Après la charge des cuirassiers, elle dut se déployer à la droite de la ligne, sur les colonnes prussiennes, et elle mit en batterie à 40 mètres de ces colonnes. La 1re batterie avait déjà remis ses avant-trains, lorsque le capitaine commandant donna l'ordre de mettre en batterie et de tirer à mitraille. Les pièces ne tirèrent qu'un coup presque à bout portant. Elles furent fusillées par la colonne prussienne..... les servants à cheval remirent les avant-trains..... le capitaine ne put que reformer les pièces en bataille pour défendre le plateau découvert où, un instant avant, étaient placées les réserves. C'est avec beaucoup de peine que je pus récolter quelques servants à pied. Il ne restait que la deuxième pièce dont les attelages étaient tués. Le maréchal des logis Tresse était seul avec son artificier Laforest; les chevaux de derrière étaient tués; cet artificier lâcha son cheval, prit un attelage de derrière sans conducteur et, avec son maréchal des logis, ramena la pièce. Je m'étais porté de nouveau en arrière et je reformai une deuxième ligne d'artillerie avec tous les hommes et tous les sous-officiers que je pus trouver. « Il n'y a plus de régiments ici », dis-je à un individu qui me disait : « Je suis du 12e d'artillerie »; « il n'y a que de l'artillerie et il faut combattre ». Ma deuxième pièce arrivait enfin; je la mis en batterie et, lorsque les Prussiens attaquèrent les turcos mis en réserve, je fis feu à mitraille sur eux, malgré les observations d'officiers supérieurs qui prétendaient que je tirais sur les chasseurs à pied — erreur qui se renouvelait pour la troisième fois —. Les turcos m'ont dit que ces quelques coups à mitraille leur avaient été très utiles (1). Les pièces placées à côté de celle du maréchal des logis Tresse étaient au capitaine Rivals, noble cœur qui, mettant toute vanité de côté, a fait avec moi tout son possible. Seul et simple capitaine, mon autorité ne pouvait retenir ni l'infanterie, qui devait soutenir la retraite, ni les artilleurs qui, voyant tous leurs camarades se retirer, remirent leurs avant-trains et battirent en retraite. Je m'éloignai et je me dirigeai vers le défilé de Bitche. Je rencontrai une pièce de 4 que je fis atteler et qu'un cuirassier se mit à conduire; on me pria d'y laisser placer un colonel de cuirassiers qui était mourant et avait une balle dans le ventre. Depuis je ne sais ce qu'elle est deve-

(1) *En marge :* Vu et approuvé. *Signé :* Carméjane, chef d'escadrons.

Digitized by Google

nue..... Je gagnai le défilé et, sous la voûte du chemin de fer, je fis défiler toute l'artillerie jusqu'au moment où les Prussiens y entrèrent. Toute la nuit, le capitaine commandant est resté sur la route de Saverne à ramasser toute l'artillerie et à la pousser en avant, car l'infanterie s'en allait et quelques cavaliers pouvaient s'emparer de tout le matériel..... Je ne suis rentré à Saverne qu'à 6 h. 1/2 du matin; à peine arrivé, le général Forgeot me donna l'ordre d'emmener l'artillerie à Phalsbourg. Arrivé à midi dans cette place, je m'y suis retrouvé sous le commandement général, ne possédant plus que mes six pièces et les trois caissons qui avaient des munitions. Tous les bagages et la réserve de la batterie ont été perdus.

Hommes tués ou blessés, 8; hommes disparus, 26; chevaux tués, 9; chevaux disparus, 58.

*Rapport du capitaine Brice sur le rôle de la 3e batterie du 20e d'artillerie, à Frœschwiller.*

Allain-aux-Bœufs, 11 août.

La 3e batterie du 20e régiment d'artillerie à cheval, faisant partie de la 2e division de la réserve, prit, à la bataille de Frœschwiller, à peu près la même part que les trois autres batteries du même régiment, composant à elles quatre la 2e division de la réserve d'artillerie du 1er corps d'armée.

Mis en garde par l'artillerie ennemie tirant sur nous à longue portée, nous montâmes à cheval sur les 7 heures, après une nuit très pluvieuse que nous passâmes au bivouac, les chevaux étant restés garnis et sellés toute la nuit. Pendant la première phase du combat, attaque de front, nous restâmes en réserve, adossés au village de Frœschwiller, sur l'emplacement où nous avions campé pendant trente-six heures, la batterie étant détachée des autres, dont deux s'étaient mises en batterie environ 200 mètres en avant.

L'ennemi ayant étendu son attaque à notre gauche, nous nous portâmes, vers les 8 heures, avec toutes les autres batteries de la réserve, dans une position plus à droite, moins en prise au feu de l'ennemi, et où nous restâmes en colonne serrée à peu près pendant une heure. Les projectiles ennemis (obus à fusée percutante) étant encore venus nous inquiéter dans notre position, nous nous portâmes 400 à 500 mètres à droite de cette position. Là nous exécutâmes quelques mouvements généraux, nous tenant prêts à être portés le plus rapidement possible sur les points où nous devions combattre.

Vers les 11 heures, le feu de l'artillerie prussienne ayant pris une grande intensité, nous abandonnâmes le ravin dans lequel nous étions

Digitized by Google

abrités; nous nous portâmes vivement en avant pour couronner les hauteurs, et de là nous ouvrîmes notre feu sur les batteries ennemies établies de 1500 à 1800 mètres. La 3e batterie dirigea son feu sur une batterie prussienne de huit pièces, sur laquelle elle tira pendant près d'une heure et demie et à laquelle elle dut faire beaucoup de mal. Chaque pièce tira environ 40 coups dans cette position. La batterie ennemie était légèrement prise d'écharpe.

L'ordre fut ensuite donné de faire un mouvement de flanc en colonne par pièce; nous nous portâmes de 200 à 300 mètres à droite de notre position et là nous fûmes en colonne serrée à 500 ou 600 mètres de l'ennemi, qui s'avançait sur nous en masses profondes. Pendant notre marche de flanc, nous eûmes quelques hommes et quelques chevaux blessés.

Après quelques instants, la 3e batterie, qui était tête de colonne, reçut l'ordre de se porter au galop au sommet du mamelon qui l'abritait légèrement; elle prit position et ouvrit son feu sur de profondes colonnes qu'elle avait complètement en vue. Chaque pièce put lancer trois ou quatre boîtes à mitraille à excellente portée (400 à 500 mètres). Mais l'intensité du feu de l'ennemi l'obligea à reculer.

Le général commandant l'artillerie du corps d'armée, témoin de ce mouvement de retraite, donna l'ordre de se reporter en avant. Ordre entendu et exécuté immédiatement par la section de gauche; les deux sections de droite ne purent se développer et restèrent en arrière.

Dans cette nouvelle mise en batterie sous une pluie de balles, le chef de section, M. le lieutenant Bernard, fit preuve d'un grand sang-froid; les deux chefs de pièce, Castet et Pierson, d'une rare énergie; ils furent d'ailleurs parfaitement secondés par les canonniers de leurs pièces, conducteurs et servants, qui firent bravement, vaillamment leur devoir. Les deux pièces désignées dirigèrent leur feu sur le flanc de l'ennemi et lui firent éprouver des pertes très sensibles en tirant sur lui à obus à balles et à boîtes à mitraille. L'une des pièces, dans le mouvement : « Amenez l'avant-train! », eut un cheval de derrière tué, ce qui mit le désordre dans les attelages et jeta un peu de trouble dans les hommes; et, comme l'ennemi approchait, la pièce ne put être remise sur l'avant-train et fut abandonnée : elle avait, dans sa dernière position, lancé quatre boîtes à mitraille. L'autre pièce continua son feu et tira sur l'ennemi le restant de ses munitions, y compris les boîtes à mitraille des coffrets d'affût : l'effet produit fut énorme. Malgré une pluie de balles, malgré l'approche de l'ennemi, malgré la mort du conducteur de derrière, tué par un obus qui abattit en même temps le sous-verge de devant, malgré plusieurs servants et chevaux blessés, le maréchal des logis Castet resta solide au poste, lui et ses hommes. On coupa les traits des chevaux de devant, un servant monta sur le porteur

Digitized by Google

de derrière, la pièce fut remise sur l'avant-train et put suivre le mouvement de retraite générale. Arrivée à 200 ou 300 mètres en arrière, cette même pièce fut mise une dernière fois en batterie et lança sur l'ennemi la dernière boîte à mitraille qui lui restait.

Dans ce mouvement de retraite de la batterie, le capitaine commandant Bonnet fut blessé dangereusement d'une balle; il dut abandonner le commandement de la batterie, qui fut pris par le lieutenant en premier Bernard, le capitaine en second ayant été chargé d'une mission spéciale. La batterie suivit le mouvement général et arriva le 7 août, à 6 heures du matin, à Saverne, ayant laissé une de ses pièces sur le champ de bataille.

La batterie, dans le combat du 6 août, a eu son capitaine commandant blessé dangereusement, un homme tué et quinze blessés, trois chevaux tués et un grand nombre blessés.

### *Rapport du capitaine Debourgues sur le rôle de la 4e batterie du 20e d'artillerie, à Frœschwiller.*

Allain-au-Bœufs, 12 août.

La batterie avait occupé le 5, et dans la nuit du 5 au 6, un champ à gauche du chemin qui conduit de Frœschwiller à Wœrth. Cette position ayant été complètement détrempée par la pluie de la nuit, nous venions de reporter notre parc plus en arrière tout près du village, lorsque les premiers coups de canon ont été tirés par les Prussiens en face de nous, vers 9 h. 1/2 ou 10 heures. Nos pièces se trouvant encore attelées, nous n'avons eu qu'à nous porter en avant, en ouvrant nos intervalles, pour venir nous mettre en batterie à 200 pas environ de notre parc.

Les projectiles ennemis, quoique tirés par des pièces d'assez gros calibre (du 12, je crois), n'arrivant pas jusqu'à nous, je n'ai pas cru devoir leur répondre avec des pièces de 4. Ils n'ont du reste tiré alors qu'un assez petit nombre de coups et très lentement, comme coups d'essai ou pour détourner l'attention et couvrir un mouvement sur un autre point.

Ma batterie a suivi les autres batteries de la réserve, lorsqu'elles ont été massées d'abord de l'autre côté du chemin à ma droite, près de Frœschwiller, puis plus à droite derrière un régiment de tirailleurs.

Vers midi ou 1 heure, lorsque les Prussiens, repoussés de Frœschwiller, ont recommencé leur canonnade en face de Wœrth, ma batterie est allée occuper le même emplacement que le matin. Mais elle a eu affaire alors à des batteries disposées à mi-côte le long d'un chemin, à 400 ou 500 mètres au-dessous du point d'où étaient partis les premiers

Digitized by Google

coups le matin. L'ennemi avait pu alors apprécier parfaitement notre distance, et nous étions à peine arrivés sur le terrain que leurs projectiles tombaient au milieu de nous. La mise en batterie a pu néanmoins se faire très régulièrement, la section de droite a dirigé son tir sur une batterie située près et à gauche d'un chemin paraissant former le prolongement de celui de Frœschwiller à Wœrth. Avec la hausse de 3,000 mètres adoptée de suite, les coups ont été bons et à hauteur et, autant qu'on a pu en juger à cette distance, la première pièce, quoique servant particulièrement de but à trois pièces ennemies, paraît avoir produit un effet marqué. La section du centre a dirigé son tir plus à gauche, entre le chemin mentionné plus haut et un village à gauche (Neunhoffen, je crois) (1). Son but était variable, du reste, suivant l'intensité du feu ennemi. La hausse employée a varié aussi de 2,200 à 3,000 mètres, les batteries ennemies n'étant pas toutes à la même distance; nos projectiles paraissaient arriver à hauteur.

La section de gauche se trouvant placée derrière des arbres, la cinquième pièce a dirigé son tir beaucoup plus à droite, croisant son feu avec celui des sections de droite et du centre. La sixième pièce a pu tirer à travers les arbres sur les batteries les plus rapprochées du village à mi-côte (Neunhoffen?). Les deux pièces ont tiré avec la hausse de 3,000 mètres et leurs coups étaient à hauteur, la cinquième pièce croit même avoir fait sauter trois voitures, soit pièces, soit caissons.

Tous les hommes de la batterie ont montré le plus grand calme pendant cette canonnade qui a duré plus d'une heure. Quelques pièces ayant épuisé tous les obus ordinaires de l'avant-train avant l'arrivée des caissons, j'ai cru devoir faire tirer quelques obus à balles, mais de minute en minute seulement, pour ne pas interrompre complètement le feu. Dès que les caissons ont été arrivés, on a repris le tir des obus ordinaires jusqu'à la fin. Un peu plus tard l'ennemi a été obligé à son tour de recourir à l'emploi des obus à balles et probablement pour le même motif, car vers la fin il ne restait plus que cette espèce de projectiles. Ce tir a été bien moins juste et moins efficace que celui des obus ordinaires. Les obus à balles éclataient très haut, bien en avant de nous, et les balles arrivaient dans la batterie avec très peu de force. Le tir des obus ordinaires a été au contraire extrêmement juste au commencement; il est bien arrivé une centaine de projectiles dans la batterie. Nous n'avons eu toutefois qu'un homme tué à la deuxième pièce, à la deuxième ou troisième salve, et quatre ou cinq chevaux blessés, entre autres celui du lieutenant en premier, M. Bourgeois. Sa section du reste, située près du chemin, était beaucoup plus exposée

(1) Peut-être Gœrsdorf.

Digitized by Google

que les deux autres et surtout que celle de gauche, couverte par des arbres.

Vers la fin, la plupart des coups ennemis étaient trop longs, soit qu'ils voulussent atteindre le village derrière nous, dont une maison a pris feu, soit que les pointeurs atteints par le feu aient été changés, soit que nous ayons eu affaire alors à de nouvelles batteries ne connaissant pas aussi bien notre distance que les premières.

Dans cette canonnade d'une heure et demie nous avons tiré environ 450 obus ordinaires et une dizaine d'obus à balles.

La batterie a cessé son feu sur l'ordre du colonel commandant la réserve et est allée rejoindre les autres.

Plus tard, lorsque les Prussiens sont arrivés du côté de Wœrth, ma batterie a été appelée avec la 3e pour arrêter leur mouvement en avant. Ignorant dans quelle direction ils se trouvaient et venant d'entendre la canonnade recommencer du côté de Frœschwiller, n'ayant du reste reçu aucune indication sur le point où je devais me mettre en batterie, j'ai cru devoir me porter à la droite de la 3e, mais je ne pouvais rien voir de ce côté et j'ai dû revenir, en passant derrière la 3e batterie, me placer à la gauche. Malheureusement il était déjà trop tard. Plusieurs de mes pièces n'ont même pas eu le temps de se mettre en batterie, ce mouvement de droite à gauche n'ayant pas pu se faire régulièrement, les pièces ne sont arrivées que successivement en ligne; avant que les dernières aient pu se mettre en batterie, on avait déjà commandé de remettre les avant-trains. Deux pièces seulement ont tiré : la première deux boîtes à mitraille et la quatrième quatre. Le lieutenant en premier, M. Bourgeois, a pointé lui-même la première pièce, servie par le maréchal des logis Ferrière et un seul servant, Lescamel. M. Bourgeois a été tué pendant qu'on ramenait l'avant-train. A peine l'avant-train remis, le sous-verge de derrière a été tué ainsi que son conducteur Ferrand; le conducteur Pocholles, quoique blessé lui-même, a pu emmener la pièce quelques pas à l'aide de ses chevaux et du porteur de derrière, mais il est tombé à son tour ainsi que ses chevaux, et cette pièce a dû être abandonnée.

A la quatrième pièce le maréchal des logis Bauré, blessé dès le troisième coup, a continué à pointer lui-même, et, de son quatrième coup à mitraille, a écrasé un peloton de 20 à 30 hommes; après avoir remis sa pièce sur l'avant-train, ne pouvant monter à cheval, il s'est assis sur la flèche; en passant un fossé, il est tombé, et sa pièce lui est passée sur le corps, on l'a remis sur une autre voiture et il a pu être transporté jusqu'à Reichshoffen où il est entré à l'ambulance.

Bien que les autres pièces n'aient pas fait feu, je dois citer la deuxième pièce qui, en se retirant, a eu les deux sous-verges et le conducteur de devant tués; le conducteur de derrière, Bollengier, quoi-

Digitized by Google

que blessé à la tête, a attelé le porteur de devant en sous-verge, aidé du chef de pièce et de l'artificier ; ils ont pu ainsi emmener leur pièce, mais avec peine, les chevaux refusaient de marcher et le conducteur a dû mettre de nouveau pied à terre et les a fait marcher au pas en se tenant à leur tête au milieu de la mitraille. Arrivé au bois, ce conducteur a dû laisser ses chevaux à un autre homme et s'est dirigé sur une ambulance.

Je citerai aussi la sixième pièce qui, n'ayant pu faire feu sur la hauteur, s'est mise deux fois en batterie avant d'arriver au bois. Le chef de pièce Cuisinier avait avec lui le brigadier Le Goff, l'artificier Amouricq et le deuxième servant Roch. Je dois signaler en même temps le conducteur de devant de cette pièce, le nommé Pierre, jeune homme de la réserve qui, par ordre, a dételé ses chevaux pour aller chercher en arrière une pièce d'une autre batterie et l'a ramenée.

A la cinquième pièce, le brigadier Vincent a été blessé d'une balle au doigt.

*Rapport du chef d'escadron Bial sur le parc d'artillerie du 1er corps, le 6 août, au général Forgeot.*

Sarrebourg, 9 août.

J'ai l'honneur de vous adresser un rapport circonstancié sur les événements du 6 août en ce qui concerne le parc d'artillerie du 1er corps.

Une dépêche télégraphique de vous, reçue le 4 août à 10 h. et demie du soir, m'ordonnait de conduire avec la plus grande célérité, à Haguenau, la portion de ce parc que j'avais amenée de Besançon à Strasbourg. Pour des motifs plausibles, le colonel Fievet m'ordonna de prendre la voie de terre. Je fis franchir au trot au parc cette étape, en quatre heures. M. le maire d'Haguenau me remit un mot de vous m'indiquant un guide pour Reichshoffen. Les 69 voitures du parc atteignirent Reichshoffen le 5 août à 8 heures du matin.

J'installai le parc dans la prairie en avant et à droite du village, en communication facile avec la route conduisant au terrain probable de la bataille. La journée du 5 fut calme.

Le 6 août, entendant, dès le matin, les bruits d'un combat peu éloigné, je tins prêts à partir, pour approvisionner, six caissons de 4 rayé et deux caissons de 12 rayé de campagne, 4 caissons d'infanterie en cartouches mle 1866 et deux chariots de munitions pour mitrailleuses. Dans l'après-midi, l'affaire s'aggravant, je tins tout le parc attelé et préparé à tout événement.

J'ai envoyé sur le champ de bataille, sur de simples réquisitions orales mais très pressantes, sept caissons mle 1827 chargés en car-

Digitized by Google

touches d'infanterie m^le 66 plus un caisson léger à deux roues chargé, séance tenante, de cartouches du même modèle.

Lorsqu'il me fut démontré par la retraite de nos troupes que l'heure de ramener le parc était venue, je pris les dispositions nécessaires pour déparquer. A cet instant même, un flot de cavalerie traversa le parc au galop et entraîna une dizaine d'attelages qui versèrent leurs voitures dans la rivière et les fossés voisins, et suivirent les cavaliers. Malgré cela la grande majorité des voitures se mit en route avec un ordre suffisant.

Résolu à sauver, à tout prix, le matériel qui m'était confié, je restai sans hommes et sans attelages sur le terrain pour aviser au moyen de relever les voitures versées et de les mettre en route. C'est à ce moment que j'eus l'honneur de vous voir et de recevoir vos encouragements dans l'accomplissement de ce devoir. Bien secondé par MM. Bousson et Brouilliard, dans la recherche des travailleurs et des attelages, toutes les voitures restantes furent mises en route, sauf trois versées en cage dans l'eau avec leurs timons cassés, sans timons de rechange, tout à fait inattelables.

La démonstration de l'ennemi, sur Niederbronn, jeta quelque trouble dans notre colonne ; une partie suivit la route de Bitche, l'autre celle de Saverne. Les deux parties se sont réunies hier soir, 8 août, à Sarrebourg.

### Division de cavalerie de réserve de Bonnemains.

### Journal de marche de la 2^e division de la réserve de cavalerie.

6 août.

A 8 heures du matin, le général de Bonnemains reçoit l'ordre de se porter à Frœschwiller et de laisser ses bagages au bivouac.

A 9 h. 1/4, la division débouche sur le plateau et reçoit du chef d'état-major général l'ordre de se placer à environ 800 mètres en arrière de Frœschwiller et d'Elsashausen et à égale distance de ces deux points.

Vers 11 heures, les obus commencent à tomber au milieu de nos rangs; les deux brigades se séparent et prennent une suite de positions destinées à les défiler des projectiles.

Vers 2 heures, la 2^e brigade occupait à peu près sa position du matin. La 1^re était à environ 400 mètres sur la droite : toutes deux adossées aux bois de Frœschwiller (1). Une demi-heure après, le Maréchal faisait demander une brigade. La 1^re partit, gagna un pli de terrain

(1) Il s'agit sans doute du Gross-Wald.

Digitized by Google

situé en avant de notre droite, se forma en colonne serrée par escadrons et chargea immédiatement dans cet ordre, en suivant la direction du pli de terrain qu'elle occupait.

Cette charge eut, dit-on, pour résultat de ramener en avant une brigade d'infanterie qui commençait à plier. Ce qui est positif, c'est qu'elle ne fit aucun mal à l'ennemi. Les escadrons, vigoureusement conduits, arrivaient sur une ligne de tirailleurs embusqués derrière des arbres et des houblonnières et recevaient une pluie de balles qui leur firent éprouver des pertes sérieuses. Le terrain dut être abandonné et, après avoir rallié la 2e brigade, le général reprit à peu près sa position du matin.

Il était 3 h. 1/2; la division se trouvait en première ligne, quelques rares tirailleurs la séparaient seulement des Prussiens.

Les deux batteries placées à notre gauche tiraient par dessus la division et faisaient éprouver des pertes sérieuses à l'ennemi.

Le Maréchal, qui avait assisté aux charges de la 1re brigade et qui se trouvait encore au milieu de nous, donna de nouveau l'ordre de charger. La brigade Girard était encore en tête. Un passage de lignes presque régulier fut alors exécuté sous un feu des plus violents, et la 2e brigade commença la charge par demi-régiment.

Les deux derniers escadrons du 3e cuirassiers allaient partir à leur tour, quand le Maréchal donna l'ordre de la retraite.

La division se retira en bon ordre et au pas dans les bois auxquels elle était adossée et exécuta sa retraite par Reichshoffen, Ingwiller et Bouxwiller.

### *Rapport du chef d'escadron Astier sur le rôle des 7e et 8e batteries du 19e d'artillerie, le 6 août.*

13 août.

Les deux batteries du 19e régiment attachées à la 2e division de réserve de cavalerie sont arrivées sur le champ de bataille le 6 août, entre 9 et 10 heures du matin. Dans chaque batterie, les six pièces marchaient en tête et étaient suivies des huit caissons sous la conduite du capitaine en 2e. Cet officier avait ordre, dans le cas d'une mise en batterie, de se placer le plus possible à l'abri du feu, mais sans jamais perdre de vue les pièces. Longtemps la division a été tenue en réserve à la lisière du bois que traverse la route de Reichshoffen. Lorsque le mouvement en arrière de nos troupes s'est prononcé, on l'a fait avancer pour arrêter la marche des Prussiens, qui tentaient de déboucher du village et de couper notre ligne de retraite. La 7e batterie (capitaine Raffron) a été placée en batterie par M. le général Forgeot, à 500 mètres

Digitized by Google

environ d'une crête que devait gravir l'ennemi, et a tiré sur les têtes de colonne à obus d'abord, puis à mitraille. Son feu, bien dirigé, a fait éprouver de grandes pertes aux Prussiens et a arrêté un instant leur marche en avant. Mais ceux-ci ont fait filer une grande quantité de tirailleurs sur la droite de la batterie, insuffisamment protégée par une cinquantaine de tirailleurs français, et la batterie a beaucoup souffert de leur feu. A ce moment arrivait la batterie de canons à balles (capitaine Gonnard).

Pendant que le chef d'escadron commandant l'artillerie de la division se portait sur la droite pour reconnaître une bonne position de batterie, ce capitaine recevait l'ordre formel, du chef d'état-major de la division, de se mettre en batterie à la droite de la batterie Raffron. M. Gonnard s'y est porté immédiatement, assuré de marcher à une perte complète, et le commandant l'a trouvé en batterie au moment où il revenait pour le placer. Un coup d'œil suffit pour reconnaître que la position était détestable. Les masses ennemies étaient trop rapprochées pour le tir des canons à balles; une nuée de tirailleurs, embusqués à moins de cinquante pas, décimaient la batterie; d'autres filaient par la lisière du bois pour l'envelopper. Au moment où le chef d'escadron donnait l'ordre d'amener les avant-trains, son cheval tombe frappé d'une balle; même accident arrive au capitaine commandant et à un chef de section; le chef de la section de gauche est blessé et renversé de cheval; les pelotons de chevaux sont dispersés; cinq conducteurs sont tués raide et tous les attelages blessés; en même temps, les tirailleurs de soutien lâchent pied et les Prussiens pénètrent dans la batterie par la droite. La section de gauche a pu se retirer au galop; mais les quatre pièces de droite, dont les conducteurs étaient tués, n'ont pu être emmenées et sont restées sur le champ de bataille avec les avant-trains. Les pointeurs ont lancé dans le bois les manivelles de percussion.

Au même moment, le capitaine Raffron faisait remettre les avant-trains et se retirait au galop à 600 mètres en arrière de sa position pour se remettre en batterie. Malheureusement, sa pièce de droite n'a pu être emmenée et est restée au pouvoir de l'ennemi. Dans sa nouvelle position, il a ouvert un feu nourri de mitraille sur les Prussiens qui couronnaient la crête jusqu'au moment où, débordé sur sa droite, il s'est porté sur le débouché de la route de Reichshoffen avec la section de canons à balles, que M. Gonnard avait ralliée. Ces sept pièces, réunies à deux autres batteries, dont une de canons à balles, ont fait un feu épouvantable qui a arrêté entièrement la marche en avant de l'ennemi, jusqu'à l'instant où leur a été donné l'ordre de la retraite.

Les pertes ont été considérables. Dans la batterie Raffron, deux chefs de section ont été blessés et le troisième a eu son cheval tué sous lui. En sous-officiers et canonniers : 2 tués, 8 blessés et 23 disparus dans

Digitized by Google

la retraite; 66 chevaux tués ou disparus. Une pièce a été prise sur le champ de bataille; toutes les voitures de la deuxième ligne, sauf deux caissons, perdues dans la retraite.

Dans la batterie Gonnard, le capitaine commandant et un chef de section ont eu leurs chevaux tués sous eux, un autre chef de section a été blessé. Parmi les sous-officiers et canonniers, on compte 7 tués, 3 blessés rentrés à la batterie et 25 disparus, dont plusieurs restés sur le champ de bataille par suite de leurs blessures; 58 chevaux tués ou disparus. La batterie a laissé sur le champ de bataille quatre canons à balles avec leurs avant-trains; un cinquième a été pris à Reichshoffen dans la retraite; six caissons, un chariot de batterie et une voiture à bagages ont été perdus.

Le chef d'escadron commandant l'artillerie a eu son cheval tué sous lui.

### *Rapport du capitaine Raffron de Val sur le rôle de la 7e batterie du 19e d'artillerie à cheval, le 6 août.*

Neufchâteau, 13 août.

La batterie est partie le 6 au matin du camp de Reichshoffen avec la brigade de cavalerie (1) à laquelle elle était attachée. Mais, quelque temps après son arrivée sur le champ de bataille, elle a été mise à la disposition de M. le général de division Forgeot, commandant l'artillerie du 1er corps, qui l'a fait mettre en batterie à 400 mètres environ d'une crête que devait gravir une division prussienne.

Dans cette position, elle avait beaucoup à souffrir des feux des tirailleurs, mais elle était si bien disposée pour mitrailler la tête de colonne, qu'il n'y avait pas à songer à changer de place; il est probable que, si l'infanterie avait résisté plus longtemps aux feux des tirailleurs, l'on aurait pu faire éprouver de grandes pertes à l'ennemi. Mais, après avoir échangé quelques coups de fusil avec les tirailleurs, elle a lâché pied, abandonnant l'artillerie, qui s'est alors trouvée sans défenseurs. Les Prussiens se sont jetés sur les pièces. Dans ce premier engagement, le lieutenant en 2e, l'adjudant, un maréchal des logis et six canonniers ont été blessés. Le maréchal des logis chef et un artificier ont été tués et le lieutenant en 1er a eu son cheval tué sous lui.

Forcée d'abandonner cette position, la batterie s'est portée au galop à 600 mètres en arrière et s'est mise en batterie de manière à appuyer les zouaves, qui faisaient un mouvement en avant, et à mitrailler les Prussiens qui descendaient dans la plaine. Obligés de reculer, les

(1) Division de cavalerie de Bonnemains.



Digitized by Google

zouaves ont battu en retraite, et la batterie est allée se placer sur la route de Reichshoffen, à côté d'une batterie de mitrailleuses ; elle a conservé cette position jusqu'à la fin de la bataille.

*Rapport du capitaine Gonnard sur la part prise par la 8e batterie du 19e régiment d'artillerie à la bataille de Frœschwiller.*

Vannes, 12 août.

La 8e batterie du 19e régiment, attachée à la 2e division de la réserve de cavalerie, est arrivée sur le champ de bataille entre 9 et 10 heures du matin. Les six pièces marchaient en tête et étaient suivies des huit caissons conduits par le capitaine en deuxième Achard qui avait l'ordre, en cas de mise en batterie, de se mettre le plus possible à l'abri du feu, sans toutefois perdre de vue les pièces. La batterie a été tenue en réserve avec la division de cavalerie, pendant longtemps, à la lisière du bois que traverse la route de Reichshoffen ; lorsque le mouvement en arrière de nos troupes s'est prononcé on a fait avancer la division de cavalerie, dont la batterie faisait partie, pour arrêter la marche des Prussiens qui tentaient de déboucher du village (1) et de couper notre ligne de retraite. Arrivé à peu de distance de la crête du plateau et dans un moment où M. le chef d'escadron Astier, commandant la division d'artillerie, s'était porté sur la droite pour reconnaître une bonne position de batterie, je recevais l'ordre formel du chef d'état-major de la division de me mettre en batterie à la droite de la 7e batterie du régiment. Quoique assuré de marcher à une perte certaine j'ai immédiatement exécuté l'ordre donné et le commandant, en revenant de sa reconnaissance, m'a trouvé dans cette position : position détestable, les ennemis étant trop près, pour que la batterie de canons à balles put remplir avec efficacité le but qui lui est assigné. En effet, au moment où le commandant Astier arrive dans la batterie, son cheval tombe frappé d'une balle, le même accident m'arrive presque immédiatement après, le cheval du chef de la section du centre tombe également ; M. d'Apvril, chef de la section de gauche, est blessé et renversé de cheval ; ses pelotons de chevaux sont dispersés ; cinq conducteurs sont tués raide et tous les attelages blessés ou tués. Dans ce moment, les tirailleurs lâchent pied et les Prussiens pénètrent dans la batterie. La section de gauche a pu se retirer au galop ; mais les quatre pièces de droite, dont les conducteurs et les chevaux étaient tués, n'ont pu être emmenées et sont restées sur le champ de bataille avec les avant-trains. Les pointeurs ont lancé dans le bois les mani-

(1) D'Elsashausen.

Digitized by Google

velles de percussion. Forcé de me retirer, la batterie étant envahie et n'ayant aucun moyen d'emmener les pièces, j'ai retrouvé au bas du plateau, près de la lisière du bois, une pièce qui ne pouvait continuer sa retraite, les deux chevaux de devant étant grièvement blessés, je les ai fait dételer et remplacer par deux chevaux de servants, dont les traits ont été d'un grand secours dans cette occasion, ainsi que plus tard, pour sortir de Niederbronn où l'attelage de la pièce, fatigué, se trouvait incapable de gravir la côte pour rejoindre la route de Saverne.

Les pertes ont été considérables : mon cheval tué, celui du chef de la section du centre, le chef de la section de gauche blessé; parmi les sous-officiers et canonniers on compte sept tués, trois blessés rentrés à la batterie et vingt-cinq disparus dont plusieurs restés sur le champ de bataille par suite de leurs blessures. 58 chevaux tués ou disparus. La batterie a laissé sur le champ de bataile quatre canons à balles avec leurs avant-trains, un cinquième a été pris à Reichshoffen dans la retraite, six canons, un chariot de batterie et la voiture à bagages contenant la caisse et la comptabilité de la batterie ainsi que les effets des officiers.

Après être descendus du plateau, où nous avions éprouvé des pertes si considérables, nous nous sommes mis en batterie avec ce qui nous restait de la batterie et nous avons fait feu sur l'ennemi jusqu'à ce que l'ordre de la retraite ait été donné.

E. F.

---

Digitized by Google

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

## REVUE DES REVUES.

### I. — REVUES FRANÇAISES.

**Journal des Sciences militaires.** Février 1902. — Archives et correspondance du général de division Jean Hardy, publiées par son petit-fils, le général HARDY DE PÉRINI. — Le Morvan dans la défense de la France, par M. le lieutenant-colonel BIOTTOT (*suite*). — Essai sur Clausewitz. Campagne de 1812 (*fin*), par M. le commandant CAMON. — De la tactique du champ de bataille en Allemagne depuis 1870 (*fin*), par M. le capitaine DEVILLE. — Renseignements à tirer, au point de vue de la tactique générale, de la guerre de l'Afrique du Sud, par M. le capitaine NIESSEL.

**Le Spectateur militaire.** 1er et 15 février 1902. — G. CLÉMENT. Campagne de 1813 (*suite*). — Dr A. CORRE. L'ancien corps de la marine (*suite*). — Commandant URDY. Souvenirs d'un officier de lanciers (1870-1871).

**Revue militaire universelle.** 1er février 1902. — G. CLÉMENT. Historique de l'artillerie (*suite*). — Capitaine Paul PINEAU. Le général Dugommier (*suite*).

**Revue d'infanterie.** 15 février 1902. — Pierre GRENIER. Étude sur 1807 : Manœuvres d'Eylau et de Friedland (*suite*).

**Revue de cavalerie.** Février 1902. — Un peu d'histoire. La lance et les lanciers. — Les tendances nouvelles de l'armée allemande, révélées par la *Revue des Deux-Mondes* et expliquées par le *Cosaque du Kouban* (*suite*). — La cavalerie américaine dans la guerre de Sécession (*fin*).

**Carnet de la Sabretache.** 28 février 1902. — Le général du Barail. — Exposition militaire rétrospective (*suite*) : Le maréchal Vaillant, par M. L. HENNET ; — Les trois frères Barbanègre, par M. G. BERTIN ; — Le général Oudinot, par M. G. BERTIN ; — Le général baron Vial, par M. le lieutenant-colonel LARGEMAIN. — Camp sous Calais, commandé par M. le prince de Crôy (16 juillet-16 septembre

Digitized by Google

1756). — Ordres du 2e régiment de conscrits-chasseurs de la Garde impériale (juillet 1809-mai 1810) (*fin*). — Lettres au comte de Thorenc (1761-1762) (*suite*).

**Revue du Cercle militaire.** 8 février 1902. — Les Souvenirs du maréchal Canrobert.

22 février. — Le général Morangiès.

**Revue des Deux-Mondes.** 1er février 1902. — La crise européenne de 1621. Luynes et le parti protestant en France, par M. Gabriel HANOTAUX.

15 février. — Le Maroc et les puissances européennes, par M. René PINON. — La genèse des idées politiques de Richelieu, par M. Gabriel HANOTAUX.

**Revue de Paris.** 1er et 15 février 1902. — Anatole FRANCE. Le siège d'Orléans (1428-1429).

**Nouvelle Revue.** 1er février 1902. — Édouard GACHOT. Le général Hugo.

**Le Correspondant.** 10 février 1902. — Souvenirs sur Napoléon et sur son règne, par L. DE LANZAC DE LABORIE.

25 février. — Le plus ancien héros de l'Indépendance nationale : Vercingétorix, par André BAUDRILLART.

**Revue hebdomadaire.** 1er février 1902. — Les cahiers du capitaine Jobit, par M. le général BOURELLY.

**Le Carnet.** Février 1902. — Le lieutenant Foucault-Saint-Prix, par le baron G. DE CONTENSON. — État raisonné de mes services, par le général comte DE LORENCEZ.

---

## II. — REVUES ÉTRANGÈRES.

**Militär-Wochenblatt.** Februar 1902. — Nos 11 und 12. Das Generalstabswerk über den Siebenjährigen Krieg. III Band. — N° 13. Der Main-Feldzug. — N° 14. Eine Kritik des Gaudischen Journals. — N° 16. Der Feldzug von Magenta. — N° 19. Ueber Flussübergänge Napoleons I.

**Beiheft zum Militär-Wochenblatt.** 1902. — Zweites Heft. — Brief eines Preussischen Offiziers aus dem Kaukasen 1857-1861.

**Allgemeine Militär-Zeitung.** Februar 1902. — Nos 5, 6, 8. Kriegstagebücher vom Prinzen Heinrich von Hessen.

Digitized by Google

**Militär-Zeitung.** Februar 1902. — Die Tagebücher des Generalfeldmarschalls Graff von Blumenthal aus den Kriegen der Jahre 1866 und 1870-71, von Generalmajor A. D. von ZEPELIN.

**Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine.** Februar 1902. — Moltkes Strategie in der neuesten Militärlitteratur, von Generalleutnant z. D. von TWARDOWSKI. — Die 1. Kavallerie-Division im Kriege 1870-71, von JUNK.

**Rivista militare italiana.** 16 febbraio 1902. — Luigi ADAMASI. Il generale Enrico Cosenz.

---

# REVUE DES LIVRES.

## LIVRES FRANÇAIS.

**Inventaire sommaire des Archives historiques du Ministère de la guerre,** *rédigé par M.* BRUN, *rédacteur principal à la Section historique de l'Etat-Major de l'armée.* — Jusqu'à ce jour, cet inventaire n'avait pas été mis dans le commerce, il était réservé aux bibliothèques publiques. Plusieurs personnes ayant exprimé le désir de l'acquérir, le Ministre vient d'en autoriser la vente au prix de 4 francs le fascicule. Pour se le procurer on peut s'adresser, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un libraire, à l'Imprimerie Nationale, où sont déposés les trois fascicules jusqu'à présent parus, comprenant la période de 1630 à 1705 inclusivement. Le quatrième fascicule est en préparation à la Section historique.

**Histoire de la guerre de 1870-1871** (tome II) : *Les deux adversaires. — Premières opérations,* par Pierre LEHAUTCOURT. — Paris, Berger-Levrault, 1902.

Cet ouvrage est la suite des *Origines de la guerre,* qui ont paru en 1901 et dont la *Revue* de janvier 1901 a rendu compte. Ces deux volumes forment eux-mêmes la contre-partie de celle qui a déjà été publiée sur la *Défense nationale* et qui comprend les campagnes de la Loire, de l'Est, du Nord et du Siège de Paris.

L'auteur a, par un travail patient de plusieurs années, longuement accumulé « les documents de toute nature : ordres, rapports, situations, témoignages *de visu* », auxquels il ne lui restait plus qu'à ajouter « les pièces restées longtemps inédites, dont l'État-Major de l'armée a commencé la publication » dans les *Revues militaire et d'histoire.*

Digitized by Google

Il a en outre fait de larges emprunts aux commentaires dont la Section historique de l'État-Major de l'armée a accompagné ses documents, du 29 juillet au 2 août, et aux enseignements stratégiques et tactiques qu'a fait ressortir l'histoire qu'elle écrit sur cette campagne. Cette remarque laisse à la Section historique la priorité et la responsabilité de ses considérations. Avec l'impartialité d'un historien sincère qui ne sait que trop combien les légendes se paient ensuite sur les champs de bataille, Lehautcourt n'a rien caché des défauts de notre race; de l'égoïsme qui amena la bourgeoisie, à quelque parti qu'elle appartînt, à augmenter la durée du service, afin de diminuer les contingents annuels et de se soustraire d'autant à l'impôt du sang; de la parcimonie avec laquelle on faisait face aux dépenses militaires; des vices inhérents au gouvernement; de l'insuffisance du commandement; des lacunes qui se manifestèrent dans notre mobilisation; du plan d'opérations à peine ébauché comme offensive et auquel les défectuosités si flagrantes de notre organisation et nos erreurs de calcul nous forcèrent à renoncer dès l'entrée en campagne. A cette situation détestable, l'auteur oppose celle de l'Allemagne, le soin avec lequel elle avait préparé son entrée en campagne, enfin les études stratégiques auxquelles s'adonna le maréchal de Moltke de 1857 à 1870. L'ouvrage expose ensuite la faiblesse de la couverture allemande, les craintes momentanées que fit naître la possibilité d'une offensive française; les premières hésitations de l'Empereur Napoléon III; la genèse de l'opération sur Sarrebrück, décidée le 29, après que l'Empereur eut un instant penché pour l'attaque sur Sarrelouis; enfin, il relate le combat lui-même, en reproduisant souvent le récit de la *Revue d'Histoire*. « Jamais combat ne fut combiné avec un tel luxe de prescriptions « détaillées, entrepris par un nombre d'unités aussi considérables avec « un si mince résultat! » En outre, s'inspirant des considérations émises dans la *Revue d'Histoire*, l'auteur montre le déploiement des divisions Douay et Ducrot, d'Altenstadt à Obersteinbach, sur un front de 20 kilomètres, « conception vicieuse », qui n'est point particulière au 1er corps. « De Seltz à Bouzonville », dira-t-il encore avec la *Revue*, « on « verra une suite ininterrompue de postes occupés par des forces variant « d'un bataillon à une division ». Et tandis que, grâce à notre immobilité, nous serons ainsi faibles partout, le service des renseignements donnera des indications suffisamment nettes pour faire ressortir « l'exis- « tence d'une concentration vers Landau et d'un double mouvement, « en voie d'exécution, de Trèves et de Bingen vers la Sarre ».

L'ouvrage se termine par l'exposé des premières opérations maritimes jusqu'au 2 août.

A ce récit très documenté, et dont chaque assertion est appuyée d'une citation indiscutable, ont été annexés un tableau des effectifs, un

Digitized by Google

ordre de bataille de l'armée, une carte d'emplacements des armées au 31 juillet 1870 et un croquis de Sarrebrück.

A signaler encore un index *alphabétique* destiné à faciliter les recherches du lecteur.

**Bautzen. La poursuite jusqu'à l'armistice (22 mai-4 juin 1813),** par le lieutenant-colonel Foucart, du 124e régiment d'infanterie. — Paris, Berger-Levrault, grand in-8°, avec un croquis.

La bataille de Bautzen, à laquelle M. le colonel Foucart a consacré un précédent volume, ne fut pas la victoire décisive que Napoléon avait espérée. Après deux journées de lutte acharnée, les Alliés purent entreprendre leur retraite, en bon ordre, vers l'Oder, utilisant les routes de Weissenberg à Görlitz et d'Hochkirch à Lobau. Il eût fallu, pour les atteindre et les désorganiser, une cavalerie nombreuse et puissante, comme celle dont Napoléon avait disposé de 1805 à 1812, et qui avait péri dans la funeste campagne de Russie. Faute de cet indispensable moyen d'action, les corps d'armée dirigés sur les traces des ennemis purent à peine entamer les arrière-gardes, que ceux-ci laissèrent sur les lignes successives de défense pour couvrir l'écoulement des colonnes principales.

Dans le présent volume, M. le colonel Foucart étudie les opérations de l'armée française depuis le 22 mai jusqu'au 4 juin, jour où fut signé l'armistice de Pläswitz. Cette période n'est marquée que par des affaires partielles : le combat de Reichenbach, où la cavalerie de la Garde fit brillante figure et à la fin duquel le même boulet vint tuer les généraux Duroc et Kirgener; le combat de Görlitz, livré par le 7e corps ; le combat de Hainau, dans lequel la division Maison souffrit beaucoup du choc de la cavalerie ennemie ; l'affaire de Neukirch, à la suite de laquelle le général Lauriston entra à Breslau.

Tandis que la masse principale de l'armée française se dirige vers l'Est, le général Oudinot opère dans la direction de Berlin, repousse à Hoyerswerda l'attaque de Bulow et remporte encore un brillant succès à Luckau, le jour même de la signature de l'armistice.

Les nombreux documents reproduits par l'auteur permettent de suivre, jour par jour, les événements de cette période ; ils font connaître les intentions et les décisions de l'Empereur, ainsi que le détail des opérations exécutées. Ils éclairent également les conditions matérielles et morales de cette armée, bien différente à tant d'égards de celle qui avait concouru aux précédentes campagnes; ils font voir la situation que créait à nos troupes le réveil du sentiment national en Allemagne.

M. le colonel Foucart a donné une large place aux négociations diplomatiques qui se poursuivaient concurremment avec les opérations

Digitized by Google

militaires et qui devaient aboutir à la conclusion de l'armistice de Pläswitz. Il montre comment l'Empereur se proposait de réorganiser, de renforcer sa cavalerie, et surtout de prendre les mesures de précaution contre le mauvais vouloir, encore latent, de l'Autriche. On sait que ses espérances, sur ce dernier point, ne furent point réalisées, et que, après de longues et inutiles négociations, ce mauvais vouloir se transforma en une hostilité déclarée, destinée à exercer une influence capitale dans la seconde période de la campagne de 1813.

---

## LIVRES ÉTRANGERS.

**Taktische Beispiele aus den Kriegen der neuesten Zeit. 1880-1900.** Von Kunz, major. A. D. — **Erstes heft : Der Serbisch-bulgarische Krieg 1885.** — Mit drei skizzen. Berlin, 1901. Mittler und Sohn.

Les études que le major Kunz, de l'armée allemande, a consacrées à la guerre de 1870-71, ont intéressé autant par l'abondance, la précision, et l'authenticité des détails, que par la compréhension des faits.

Nous retrouvons ces mêmes qualités dans la relation de la guerre serbo-bulgare de 1885.

En septembre 1885, à la suite d'un soulèvement populaire à Philippopoli, le prince Alexandre de Bulgarie avait étendu son autorité sur la Roumélie. L'équilibre dans la presqu'île des Balkans se trouvait ainsi déplacé au détriment de la Serbie, qui protesta et prit les armes.

Elle n'était guère préparée à une attitude aussi menaçante.

Son armée présentait les caractères d'une milice insuffisamment vivifiée par quelques éléments permanents.

L'armée bulgare, quoique moins nombreuse, comprenait, au contraire, des unités solides, que fortifiaient des contingents rappelés dans une proportion modérée; elle manquait de cadres, par suite du départ des officiers russes qui l'avaient instruite, mais compensait cette cause de faiblesse par l'ardeur et l'enthousiasme dont elle était animée.

A sa tête, se trouvait un prince populaire, actif, et qui, à défaut d'expérience, basait ses conceptions sur un jugement solide.

Le roi Milan ne possédait pas, au même degré, ces qualités nécessaires. Il perdit du temps; ses quatre divisions, à peine concentrées le 14 novembre, se mirent en mouvement, avec lenteur, sur un front de 40 kilomètres; elles n'avaient, à ce moment, devant elles, à deux étapes, que le quart des forces bulgares, dont les fractions principales se trouvaient sur la frontière turque.

Le major Kunz nous donne alors un tableau saisissant de l'activité

Digitized by Google

déployée par l'armée du prince Alexandre. Les différentes unités reçurent l'ordre de se rendre isolément, en toute hâte, à l'Ouest de Sofia; les paysans apportèrent leurs provisions sur les lignes de marche; faute d'équipages, les munitions furent transportées à dos d'animaux; certains corps firent des prodiges : le 8e régiment d'infanterie parcourut 95 kilomètres en trente-deux heures, ne laissant en route que 62 malades, sur un effectif de 4,500 hommes.

Aussi, dès le 17 novembre, les Bulgares purent-ils s'établir à hauteur de Slivnitza, dans des conditions telles que leurs effectifs furent supérieurs, le soir, à ceux de leurs adversaires.

Mais, contrairement à ce qui a été soutenu par certains partisans d'une défensive voulue, s'appuyant sur des positions choisies, celles de Slivnitza n'avaient pas été désignées à l'avance comme le point de concentration de l'armée bulgare.

On avait étudié les propriétés du terrain entre la frontière et Sofia, afin de les utiliser pour gagner le temps nécessaire à une concentration complète; mais les environs de Slivnitza ne furent occupés qu'au dernier moment, lorsqu'on eut l'espoir de réunir des forces suffisantes pour une action décisive.

Loin de rester sur la défensive, les Bulgares attaquèrent avec la plus grande vigueur pendant les journées des 17, 18, 19 novembre, et pendant la bataille de Pirot, qui mit fin à la campagne.

Ils le firent plutôt par instinct, que guidés par leurs convictions tactiques, car leur offensive, souvent mal dirigée, ne fut jamais soutenue.

Les Serbes, au contraire, fondaient plus d'espoir sur des feux dirigés à grande distance, et ne passèrent à l'action que dans les dernières journées, lorsqu'il était trop tard pour réparer les fautes commises, ou relever le moral abattu.

De leur côté se trouvaient donc réunies les causes d'un insuccès assuré, et, comme toujours, une seule les domina toutes, la fatalité.

Tels sont les faits principaux que le major Kunz a mis en lumière; il en a précisé les détails, et déduit quelques thèmes tactiques intéressants à consulter.

**Taktische Beispiele aus den Kriegen der neuesten Zeit. 1880-1900.** Von Kunz, major, A. D. — **Zweites heft : Der bürgenkrieg in Chile, 1891 ; der Spanisch-Amerikanische Krieg, 1898.** — Mit drei Skizzen. Berlin, 1901. Mittler und Sohn.

Cette brochure est la deuxième partie d'une série d'études, dont la première a été consacrée, par le même auteur, au conflit serbo-bulgare de 1885.

Elle nous donne une relation détaillée de la guerre civile du Chili en 1891, et de la guerre hispano-américaine de 1898. Toutes les deux

Digitized by Google

ont été signalées par de grands transports maritimes, par des attaques de front contre des positions fortifiées; elles ont mis en relief, d'une part, les effets produits par les armes à feu contemporaines; de l'autre, les inconvénients des milices.

Ces points principaux, traités en détail par le major Kunz, d'après des renseignements authentiques, l'ont amené à faire ressortir deux faits particuliers, dont les conséquences furent importantes ; l'attaque de la cavalerie chilienne au combat de Placilla, qui suffit, à elle seule, pour assurer le succès de la journée; l'offensive de l'infanterie américaine à El Caney, qui réussit, bien que la préparation par le feu eut complètement échoué.

Tous ces enseignements, d'autres encore, ont été résumés à la fin du volume, et permettent ainsi au lecteur d'y trouver, sans effort, les exemples tactiques qu'il peut avoir intérêt à consulter.

**Kriegsgeschichtliche Beispiele des Festungskrieges aus dem deutsch-französischen Kriege von 1870-1871.** Von Frobenius, Oberstleutnant a. d. Zweites Heft. Berlin, 1899, Mittler.

Dans son numéro de novembre, la *Revue d'Histoire* a rendu compte du premier fascicule de l'ouvrage du lieutenant-colonel Frobenius, relatif à la guerre de siège. Le second est consacré tout entier à l'investissement de Metz, et divisé en cinq chapitres ayant trait à des périodes distinctes, depuis le début de la guerre jusqu'à la capitulation, et suivis chacun de considérations critiques. Un sixième chapitre est réservé aux conclusions.

L'auteur reproche vivement au commandement français de n'avoir pas fait tout son possible pour mettre la place en état de résister à un siège :

« Le 16 juillet, les premières troupes du 3e corps arrivèrent à Metz; « cette date pouvait et devait être le début de la période d'arme- « ment..... Le chef de l'armée française a commis une grave faute à « l'égard de la forteresse, en négligeant de prendre les mesures néces- « saires pour en faire un instrument de guerre efficace. Cette faute a « porté en elle-même son châtiment, car la place ne se trouvait pas en « état de résister au moment où il fallut l'abandonner à elle-même et « n'était pas susceptible de venir en aide à l'armée au moment où elle « voulut s'en éloigner..... »

Le lieutenant-colonel Frobenius donne des détails circonstanciés sur l'exécution de l'investissement, conformément aux instructions du prince Frédéric-Charles, en date du 19 août. Il indique la répartition des troupes par bataillons, escadrons, batteries, compagnies de génie, sur les deux rives de la Moselle. Il examine ensuite s'il n'eût pas été possible de faire, dès le 19 ou le 20 août, sur un ou plusieurs ouvrages inachevés de la place, une attaque brusquée, dont le succès aurait

Digitized by Google

permis de bombarder la ville et les camps français et d'accélérer de la sorte la capitulation. L'auteur se prononce pour l'affirmative et cite à l'appui de son opinion celle du général von Scherff, qui indique comme secteur d'attaque Saulny-Ladonchamps. Un équipage de siège léger eût été très utile dans la circonstance, et le général von Scherff dit avec raison qu'il n'est plus possible aujourd'hui de considérer la guerre de campagne et la guerre de siège comme deux actes successifs : par suite, l'artillerie à pied servant des batteries de gros calibre attelées, doit faire partie des armées d'opérations. Le lieutenant-colonel Frobenius fait ressortir tous les avantages qu'aurait entraînés une capitulation moins tardive de la place pour l'armée allemande, qui aurait été libre de se porter contre les nouvelles levées françaises, sur la Loire et dans le Nord.

Un chapitre est presque entièrement consacré à la tentative de sortie de l'armée française, qui donna lieu à la bataille de Noisseville. L'auteur ne s'explique pas qu'elle n'ait pas profité de la situation de l'île Chambière pour jeter un grand nombre de ponts, opération qui pouvait être exécutée sans que l'adversaire en eut connaissance. Il ne discerne pas les raisons qui ont déterminé le maréchal Bazaine à rassembler d'abord l'armée sur la rive droite de la Moselle et à l'étaler, pour ainsi dire, sous les yeux de l'assiégeant. Les démonstrations prescrites par le maréchal perdaient dès lors toute valeur et l'ennemi « n'avait « pas à craindre de dégarnir d'autres secteurs de la ligne d'investisse- « ment ». Ce chapitre, rapproché de la monographie n° 8 du Grand État-Major prussien, conduit à des enseignements tactiques d'un réel intérêt.

Le lieutenant-colonel Frobenius, examinant la situation après la bataille de Noisseville, reproche à l'armée allemande de n'avoir rien fait pour hâter la capitulation de Metz durant tout le mois de septembre. « Le siège d'une place forte, dit-il, qu'elle contienne ou non une gar- « nison supérieure aux forces de l'assiégeant, doit toujours être con- « duit offensivement, et ne jamais se borner à une stricte défensive. »

---

*Le Gérant :* R. CHAPELOT.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Cᵉ, rue Christine, 2.

Digitized by Google

# REVUE D'HISTOIRE

RÉDIGÉE

**à l'État-Major de l'Armée**

**(SECTION HISTORIQUE)**

---

no. 15

IVe ANNÉE

CINQUIÈME VOLUME

---

**N° 15** **Mars** **1902**

---

PARIS

R. CHAPELOT & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

SUCCESSEURS DE L. BAUDOIN

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1902

Digitized by Google

# SOMMAIRE

Un projet de sous-marin sous le Directoire ..... 481

Les Campagnes du Maréchal de Saxe (*à suivre*) ..... 486

La Campagne de 1794 à l'Armée du Nord (*à suivre*) ..... 537

La Guerre de 1870-1871 (*à suivre*). — Journée du 6 août en Alsace ..... 585

Bulletin bibliographique.

## CARTES ET CROQUIS

*Les Campagnes du Maréchal de Saxe :*

Les Pays-Bas autrichiens en 1744.

Digitized by Google

Digitized by Google

# CONDITIONS D'ABONNEMENT

La *Revue d'Histoire*, rédigée à la Section historique de l'État-Major de l'Armée, paraît tous les mois.

Les douze livraisons de l'année forment deux forts volumes avec figures, planches et tableaux ainsi que des cartes hors texte.

Le prix de l'abonnement est fixé ainsi qu'il suit :

| | UN AN. | SIX MOIS. |
|---|---|---|
| **Pour la France et l'Algérie. . . .** | **20 fr.** | **10 fr.** |
| **Pour les Colonies et l'Étranger.** | **26 fr.** | **14 fr.** |

Le prix d'un fascicule vendu isolément est de 2 fr. (pris à la librairie).

Les abonnements partent du 1er janvier et du 1er juillet; ils sont reçus à la Librairie militaire R. Chapelot et Ce, rue et passage Dauphine, 30, à Paris, soit directement, soit par l'intermédiaire des bureaux de poste.

Paris. — Imprimerie R. Chapelot et Ce, 2, rue Christine.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05843 9442

Digitized by Google

Digitized by Google